



HAL
open science

Dynamiques des réseaux relationnels et trajectoires sociales d'usage des TIC au moment du passage à la vie adulte

Bertrand Fribourg

► **To cite this version:**

Bertrand Fribourg. Dynamiques des réseaux relationnels et trajectoires sociales d'usage des TIC au moment du passage à la vie adulte. Sociologie. Université de Provence - Aix-Marseille I, 2007. Français. NNT: . tel-00261373

HAL Id: tel-00261373

<https://theses.hal.science/tel-00261373>

Submitted on 6 Mar 2008

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université Aix-Marseille I – Université de Provence

U.F.R. Civilisations / Humanités

**Dynamiques des réseaux relationnels
et trajectoires sociales d’usage des TIC
au moment du passage à la vie adulte**

Thèse pour obtenir le grade de

DOCTEUR EN SOCIOLOGIE DE L’UNIVERSITE AIX-MARSEILLE I

Formation doctorale : Espaces, Cultures, Sociétés

Présentée et soutenue publiquement

par

Bertrand FRIBOURG

Le 8 juin 2007

Sous la co-direction de
Claire BIDART et de Paul BOUFFARTIGUE

JURY

Claire BIDART, chargée de recherche, LEST / CNRS
Paul BOUFFARTIGUE, directeur de recherche, LEST / CNRS
Claude DUBAR, professeur, université de Versailles / St Quentin-en-Yvelines
Michel GROSSETTI, directeur de recherche, LISST / CNRS, rapporteur
Christian LICOPPE, professeur, ENST, rapporteur
Zbigniew SMOREDA, chercheur, France télécom R&D, laboratoire SUSI

Remerciements

Je souhaite d'abord remercier Claire Bidart et Paul Bouffartigue
pour leur travail de direction de thèse.

Leur suivi, leurs lectures attentives et leurs conseils ont permis à ce travail d'aboutir.

Je remercie Zbigniew Smoreda, pour ses lectures critiques et suggestions,
et surtout pour avoir su borner le temps de la thèse.

Je remercie sincèrement les équipes scientifiques, techniques et administratives du LEST
pour m'avoir permis de mener cette recherche dans des conditions optimales.

Je salue l'ensemble des membres du laboratoire SUSI de France Télécom R&D
pour l'environnement stimulant qu'ils procurent aux jeunes chercheurs,

Daniel Lavenu, Bernard Duquennoy et Cezary Ziemlicky
pour leur aide précieuse dans la mise en forme des données.

Merci à Elsa, Virginie pour l'hospitalité, Marie, pour le dernier coup de pouce,

et Isabelle, pour sa présence, son soutien, sa patience
et ses beaux yeux.

Cette thèse a été financée dans le cadre d'une convention CIFRE
conclue entre l'Université de la Méditerranée et France Télécom R&D.

A maman,

à Nina...

INTRODUCTION GENERALE 10

PREMIERE PARTIE :

A LA CROISEE DE PLUSIEURS CHAMPS SOCIOLOGIQUES..... 26

CHAPITRE 1: DISPOSITIFS TECHNIQUES ET USAGE 27

Introduction..... 28

1/ Technique, social et usage 30

1.1/ Sur la notion d'usage..... 30

1.2/ De la technique au social : prévenir les tentations déterministes..... 31

1.2.1/ Le statut de la technique..... 31

1.2.2/ De l'objet au sujet 33

2/ L'évolution des approches théoriques de l'accès aux TIC et des usages 35

2.1/ L'approche de la diffusion..... 35

2.2/ L'approche de l'innovation 37

2.2.1/ L'école de la traduction 38

2.2.2/ Les travaux de Patrice Flichy 40

2.3/ La sociologie des usages 42

2.3.1/ L'approche de l'appropriation..... 43

2.3.2/ Une attention particulière sur la dimension relationnelle des dispositifs..... 45

3/ Trajectoires d'usage des TIC 48

3.1/ L'usage : un travail de convergence..... 48

3.2/ Les notions d'objet intermédiaire et de dispositif de médiation 50

3.3/ Trajectoire d'usage : individuelle, générationnelle ou sociale ? 52

Conclusion..... 55

CHAPITRE 2 : QUELLES APPROCHES PROCESSUELLES DES BIOGRAPHIES DES ACTEURS ET DES TECHNIQUES AU MOMENT DU PASSAGE A L'AGE ADULTE ?..... 57

Introduction..... 58

1/ L'entrée dans l'âge adulte : une affaire de franchissement de seuils..... 61

1.1/ Les calendriers du passage à l'âge adulte 62

1.2/ La problématique de la double déconnexion 63

1.3/ Différenciations sociales dans les processus de passage à l'âge adulte 67

1.3.1/ Le passage de l'école au monde du travail..... 68

1.3.2/ Quitter le domicile familial : décohabitation, célibat et mise en couple..... 71

1.3.3/ La « double déconnexion des seuils » : une complexification des parcours.. 74

2/ Stratégies d'approche processuelle des cheminements des acteurs et des histoires des dispositifs de communication..... 78

2.1/ Echelles de décomposition temporelle..... 79

2.1.1/ Stratégie de décomposition temporelle des itinéraires d'acteurs 79

2.1.2/ Décomposition temporelle des histoires de dispositifs techniques 81

2.2/ Stratégies narratives 83

2.2.1/ Narration et processus d'appropriation des technologies..... 83

2.2.2/ Narration et approche biographique « processuelle » 84

des parcours des acteurs 84

Conclusion..... 96

CHAPITRE 3: SOCIABILITES ET RESEAUX SOCIAUX

DES DYNAMIQUES RELATIONNELLES SOCIALEMENT DISTRIBUEES	101
<i>Introduction</i>	102
<i>1/ La sociabilité : construction d'un objet sociologique</i>	105
1.1/ Un concept à la croisée d'approches sociologiques différentes, voire divergentes	106
1.1.1/ De Simmel à Gurvitch : les origines	106
1.1.2/ Processus d'autonomisation du champ	111
1.2/ Des sociabilités socialement distribuées	113
1.2.1/ Sensibilité aux caractéristiques sociodémographiques des individus	114
1.2.2/ Les sociabilités à l'épreuve des seuils biographiques : l'influence de la position dans le cycle de vie.....	117
1.2.3/ Les sociabilités sont sensibles au parcours de vie.....	121
1.2.4/ La question de l'homophilie, de l'homogamie et des proximités sociales ..	122
<i>2/ Mesurer la sociabilité par l'analyse des réseaux sociaux : quels outils pour quels objectifs ?</i>	126
2.1/ Deux courants d'analyse des réseaux sociaux	128
2.1.1/ L'autonomisation d'un champ scientifique.....	128
2.1.2/ L'analyse structurale	130
2.1.3/ Le courant anthropologique	131
2.2/ Sociologie des réseaux et réseaux de sociabilité.....	134
2.2.1/ Le réseau personnel montre la sociabilité d'un individu	134
2.2.2/ Les graphes de réseau personnels :	138
une heuristique des pratiques de sociabilité ?	138
2.3/ Les réseaux personnels à l'épreuve du temps : approcher la dynamique des transformations des modes de sociabilité.....	142
2.3.1/ Comment naissent, vivent et disparaissent les relations ?.....	143
2.3.2/ Processus transitionnel vers l'âge adulte, distribution des atouts sociaux : les réseaux personnels témoignent de disparités sociales fortes.....	148
<i>Conclusion</i>	157
CHAPITRE 4: TECHNOLOGIE DE LA COMMUNICATION ET DYNAMIQUE DU LIEN SOCIAL	160
<i>Introduction</i>	161
<i>1/ Des équipements et des pratiques relationnelles socialement différenciés</i>	163
1.1/ Des équipements socialement distribués.....	164
1.1.1/ Les taux d'équipement dépendent de la classe d'âge.....	164
1.1.2/ Les taux d'équipement dépendent.....	165
des ressources socio-économiques et culturelles	165
1.2/ Des pratiques relationnelles socialement distribuées	167
1.2.1/ Les usages sont sensibles	167
aux caractéristiques sociodémographiques des acteurs.....	167
1.2.2/ Les usages sont sensibles à la position dans le cycle de vie et au parcours de vie	174
1.2.3/ Des usages inscrits dans des logiques dispositionnelles	179
<i>2/ TIC et dynamique relationnelle : des sociabilités équipées</i>	181
2.1/ Changements dans les modes de sociabilité, structures réticulaires et usages des TIC	182
2.1.1/ Les réseaux de sociabilité téléphonique	182
2.1.2/ Mutations dans les modes de sociabilité et TIC : formes de collectif et usages	185
2.2/ Travail du lien et TIC.....	193

2.2.1/ « Vivre ensemble », « règles de pertinence » d'une relation et usages des TIC	194
2.2.2/ La question de la (re)qualification des liens et des formats d'échange.....	197
<i>Conclusion</i>	204

DEUXIEME PARTIE : TRAJECTOIRES SOCIALES D'EQUIPEMENT..... 207

CHAPITRE 1: REPARTITION DES JEUNES DU PANEL

SELON LEURS TRAJECTOIRES D'EQUIPEMENTS (VAGUE 1 – VAGUE 3)	208
<i>Introduction</i>	209
<i>1/ Distribution sociale des équipements en 2001 pour la tranche d'âge 23-29 ans</i>	211
1.1/ Un regard global sur l'équipement de la tranche d'âge en 2001.....	211
1.2/ La répartition des équipements selon le niveau de diplôme	212
1.3/ Répartition des équipements en fonction de la PCS d'appartenance	213
1.4/ La différenciation par « Type de foyer », une variable clivante	214
1.5/ Différence de sexe, différence d'équipement ? Le poids de la situation matrimoniale.....	215
<i>2/ Parcours sociaux d'équipement des jeunes de notre cohorte de la vague 1 à la vague 3</i>	219
2.1/ La répartition des équipements parmi les individus du panel de l'enquête longitudinale « insertion professionnelle, entrée dans l'âge adulte et réseau social »	219
2.2/ Itinéraires d'équipement : des profils sociaux marqués par la biographie.....	222
2.2.1/ Téléphonie fixe exclusive	223
2.2.2/ Téléphone fixe associée à un terminal mobile à carte prépayée	223
2.2.3/ Téléphonie mobile, avec forfait, exclusive	226
2.2.4/ Double équipement fixe-mobile.....	233
2.2/ Logiques argumentaires : reconstituer la généalogie des équipements	239
2.2.1/ Téléphonie fixe exclusive : la marque du foyer	239
2.2.2/ Téléphonie fixe complétée par un mobile à carte prépayée :.....	240
sécurisation, organisation, joignabilité.....	240
2.2.3/ Téléphonie mobile exclusive : rester « connecté »	242
dans des modes de vie circulatoires et des temporalités sociales peu réglées.....	242
2.2.4/ Double équipement fixe-mobile : les stabilisations privées et professionnelles favorisent le multi-équipement.....	244
2.3/ L'utilisation du SMS, d'internet et des fonctions relationnelles connexes :.....	245
quelle répartition ?.....	245
2.3.1/ La pratique du SMS	245
2.3.2/ Internet et les pratiques relationnelles connexes.....	246
2.3.3/ La question de l'accès à internet :	247
au domicile, à l'université, sur le poste de travail	247
<i>3/ La construction d'une typologie des trajectoires sociales d'équipement</i>	249
3.1/ Quelles variables pour quel classement des trajectoires ?	249
3.2/ Proposition d'une typologie	252
3.2.1/ Une réduction du réel pour construire.....	252
des catégories dynamiques et homogènes.....	252
3.2.2/ Le classement des trajectoires sociales d'équipement du panel en quatre types	254
<i>Conclusion</i>	257

CHAPITRE 2 : D'UNE VAGUE A L'AUTRE, TRAJECTOIRES SOCIALES D'EQUIPEMENT.....	259
<i>Introduction</i>	260
1/ <i>Distribution sociale des équipements en 2004 pour la tranche d'âge 26-32 ans</i>	262
1.1/ Un regard global sur l'équipement de la tranche d'âge en 2004.....	262
1.2/ La répartition des équipements selon le niveau de diplôme	263
1.3/ Répartition des équipements en fonction de la PCS d'appartenance.....	264
1.4/ « Type de foyer », quels nouveaux clivages ?	266
1.5/ Différence de sexe, différence d'équipement : la variable « type de foyer » conserve sa pertinence.....	267
2/ <i>Parcours sociaux d'équipement des jeunes de notre cohorte de la vague 3 à la vague 4</i>	269
2.1/ La répartition des équipements parmi les individus du panel en vague 4.....	269
2.2/ Les évolutions dans les processus sociaux d'équipement.....	271
2.3/ Les modes d'équipements en vague 4 : répartition selon les variables utilisées dans le traitement des vagues 1 à 3	276
2.3.1/ Le type « femmes au foyer » en vague 4	278
2.3.2/ Le type « jeunes installés » en vague 4	279
2.3.3/ Le type « trimardeurs » en vague 4.....	283
2.3.4/ Le type « étudiant » en vague 4	283
2.3.5/ Atypies en vague 4 : qui sont les inclassables ?.....	284
3/ <i>Echanges écrits synchrones via internet : trajectoires sociales d'usage</i>	286
3.1/ Echanges synchrones via internet : Usages et arguments des individus du panel	287
3.1.1/ Le chat – ou salon ouvert - dans les vagues 3 et 4	287
3.1.2 / La pratique du « salon privé » dans les vagues 3 et 4.....	288
3.2/ Répartition sociale des utilisateurs : inscriptions typiques	293
3.2.1/ Le chat dans le type « femmes au foyer » : rompre l'entre soi	293
3.2.2/ L'IM, une pratique qui tente de compresser espace et temps pour des individus doublement engagés sur les « fronts » privés et professionnels.....	295
<i>Conclusion</i>	297

TROISIEME PARTIE : DYNAMIQUES RELATIONNELLES

ET TRAJECTOIRES SOCIALES D'USAGE DES TIC 299

CHAPITRE 1 : « FEMMES AU FOYER »	300
<i>Introduction</i>	301
1/ <i>Synthèse du parcours de Viviane</i>	303
1.1/ le réseau de sociabilité de Viviane en vague 1	303
1.2/ Le réseau personnel de Viviane en vague 2	305
1.3/ Le réseau personnel de Viviane en vague 3 et les usages du téléphone.....	306
1.3.1/ Côté relations de travail... ..	308
1.3.2/ Côté famille... ..	310
1.3.3/ L'amie du couple.....	311
1.3.4/ Les amies de l'adolescence	312
1.3.5/ Le terminal mobile « en veilleuse »	314
1.4/ Le réseau de sociabilité de Viviane et les usages du téléphone en vague 4.....	315
1.4.1/ Des liens perdus	315
1.4.2/ Une disjonction des cercles sociaux.....	317

1.4.3/ Des relations qui « s'éteignent » : les amies du lycée.....	320
2/ <i>Une extension du type : les jeunes femmes mono-équipées d'un terminal mobile</i>	322
2.1/ Evolution du réseau de Louisa de la vague 1 à la vague 2.....	322
2.2/ Les communications via le fixe en vague 3	324
2.3/ Les communications via mobile en vague 4	325
2.4/ Usage et hétérogénéité des temporalités : les facteurs d'un changement de format d'échange avec la famille.....	326
<i>Conclusion</i>	328
CHAPITRE 2 : « TRIMARDEURS »	333
<i>Introduction</i>	334
1/ <i>Parcours de Kevin</i>	337
1.1/ Le réseau de sociabilité de Kevin en vague 1	338
1.2/ Le réseau de sociabilité de Kevin en vague 2	339
1.3/ Réseau de sociabilité de Kevin et usage des TIC en vague 3	341
1.3.1/ Communiquer avec les « poteaux » : l'usage conversationnel du mobile ...	344
1.3.2/ Se coordonner avec la « bande ».....	347
1.4/ Le réseau de sociabilité de Kevin et les usages des TIC en vague 4	351
1.4.1/ La « dépendance de sentier » (<i>path dependency</i>).....	351
1.4.2/ Le temps de la dissociation : un réseau « distribué ».....	352
1.4.3/ Le changement de canal de contact d'une vague l'autre.....	354
1.4.4/ Usages du courriel, liste de discussion et dynamique de distribution de la sociabilité	355
1.4.5/ L'entrelacement des medias de communication	356
1.4.6/ Le SMS : « filer » l'amour... ..	358
1.5/ De la connexion à la connectivité	360
2/ <i>Expériences des mobilités, dynamique relationnelle et usage des TIC</i>	362
2.1/ Les temps de l'immobilité useraient les bénéfiques indirects des mobilités.....	362
2.2/ Quand les « trimardeurs » prennent la route : un double processus de polarisation équipée	363
2.2.1/ Dynamique de sociabilité de Joël de la vague 1 à la vague 3 :	364
un réseau localisé	364
2.2.2/ Vague 4 : un processus de double polarisation du réseau	366
2.3/ Un mode masculin de communication ?	370
<i>Conclusion</i>	373
CHAPITRE 3 : « ETUDIANTS »	376
<i>Introduction</i>	377
1/ <i>Parcours de Florence</i>	379
1.1/ Le réseau de sociabilité de Florence en vague 1	379
1.2/ Le réseau de sociabilité de Florence en vague 2	380
1.3/ Le réseau de sociabilité de Florence et les usages des TIC en vague 3	384
1.3.1/ Usages du téléphone fixe	384
1.3.2/ Usages du mobile	390
1.3.3/ Usages du courriel.....	393
1.4/ Le réseau de sociabilité des Florence et les usages des TIC en vague 4.....	394
1.4.1/ Faible enracinement des étudiants et équipement des relations.....	395
1.4.2/ Un réseau « spécialisé » : une constante de la sociabilité étudiante ?.....	399
2/ <i>Le processus de spécialisation du réseau de Denis</i>	400
2.1/ Dynamique de la sociabilité de Denis, de la vague 1 à la vague 4	400

2.2/ Le réseau de sociabilité de Denis et les usages des TIC en vague 4.....	401
<i>Conclusion</i>	404
CHAPITRE 4 : « JEUNES INSTALLES ».....	406
<i>Introduction</i>	407
1/ <i>Parcours de femmes « installées » économiquement et culturellement dotées</i>	411
1.1./ Le réseau de sociabilité d'Emeline en vague 1	411
1.2/ Le réseau de sociabilité d'Emeline en vague 2	412
1.3/ Le réseau de sociabilité d'Emeline et les usages des TIC en vague 3	414
1.3.1/ Les usages du fixe	416
1.4/ Le réseau de sociabilité d'Emeline et les usages des TIC en vague 4	424
1.4.1/ La construction d'une spécialisation des outils :.....	425
les « leçons » du multi-équipement et les trajectoires d'usage	425
1.4.2/ Usages du mobile et du courriel.....	426
1.5/ Quelques aspects de la carrière d'un lien : Emeline et sa cousine Marie	429
1.5.1/ Vague 1 : vacances et présence intime.....	429
1.5.2/ Vague 2 : une amitié « inhibée » à l'ombre de la mise en couple de Marie	430
1.5.3/ Vague 3 : socialisation des expériences intimes et	432
autonomisation de liens amicaux interpersonnels.....	432
1.5.4/ Vague 4 : changements biographiques et changements de canal de	
communication pour une relation strictement individualisée, totalement	
autonomisée de son contexte d'origine	434
2/ <i>Le cas des femmes de milieux populaires</i>	437
2.1/ Le parcours de Clara	437
2.1.1/ L'évolution du réseau de sociabilité de Clara de la vague 1 à la vague 2....	438
2.1.2/ Le réseau de sociabilité de Clara et les usages des TIC en vague 3.....	438
2.2/ Carrière relationnelle et usages des TIC de Sylviane.....	441
2.2.1/ La dynamique de la sociabilité de Sylviane de la vague 1 à la vague 3	441
2.2.2/ Le réseau de sociabilité de Sylviane et les usages des TIC en vague 4	445
3/ <i>Le parcours de Sylvain : un modèle d'insertion rapide</i>	451
3.1/ Le réseau de sociabilité de Sylvain en vague 1	451
3.2/ Le réseau de sociabilité de Sylvain en vague 2.....	452
3.3/ Le réseau de sociabilité de Sylvain et les usages des TIC en vague 3	454
3.3.1/ Usages du téléphone fixe	455
3.3.2/ Usages du téléphone mobile.....	457
3.3.3/ Usages du courriel.....	459
3.4/ Le réseau de sociabilité de Sylvain et les usages des TIC en vague 4.....	461
3.4.1/ Le processus de non-sédimentation avec la disparition des contextes de	
travail (du disco-mobile à la boutique) et d'activité culturelle	461
3.4.2/ Un réseau fonctionnel	465
3.4.3/ Les relations multiplexes sont les plus individualisées / découplées.....	468
et les plus durables ?.....	468
3.4.4/ Centralité de sa compagne	469
3.5/ Carrière des relation nouées et entretenues autour d'une activité externe	471
3.5.1/ Sylvain et Joël, une relation nouée et entretenue	471
par la pratique du quad en vague 4.....	471
3.5.2/ Sylvain faisait de la moto avant de faire du quad	473
3.5.3/ Carrière de relations dépendantes d'une activité partagée	475
4/ <i>Autres parcours d' « hommes installés »</i>	476
4.1/ Le parcours de Thibault	476

4.1.1/ L'évolution du réseau de sociabilité de Thibault de la vague 1 à la vague 2	477
4.1.2/ Le réseau de sociabilité Thibault et les usages des TIC en vague 3	477
4.1.3/ Le réseau de sociabilité de Thibault et les usages des TIC en vague 4.....	479
4.2/ Le parcours de Julien : que reste-t-il des années étudiantes ?.....	480
4.2.1/ Le réseau de sociabilité de Julien en vague 1	481
4.2.2/ Le réseau de sociabilité de Julien en vague 2	482
4.2.3/ Le réseau de sociabilité de Julien et les usages des TIC, en vague 3.....	484
4.2.4/ Le réseau de sociabilité de Julien et les usages des TIC en vague 4.....	489
<i>Conclusion</i>	494
CONCLUSION GENERALE	499
BIBLIOGRAPHIE	521

INTRODUCTION GENERALE

La diffusion de moyens de communication de plus en plus rapides a favorisé l'émergence d'une représentation de la société sous la forme de réseaux. Ce phénomène s'appuie sur l'utopie de la propension universelle à créer du lien, en rendant « concrète » l'idée abstraite selon laquelle chaque individu peut créer des relations avec tous les autres de la planète, quelle que soit leur distance géographique. Elle s'accompagne de la vision d'un monde social fluide, où tout peut se connecter avec tout (Boltanski, Chiapello, 1999). Ainsi, la vie professionnelle, mais également familiale, conjugale et amicale serait faite d'une multiplication de connexions, et la capacité à tisser des liens mettrait en jeu la « réussite sociale ». L'exclu est celui qui n'entretient plus rien, qui est désaffilié (Castel, 1995). Sans réduire la perspective de la vie sociale aux seuls aspects relationnels, il paraît légitime d'interroger l'inscription d'un individu dans un réseau relationnel comme signe de son intégration à différents « petits mondes ». Dans ce cadre, questionner les différenciations sociales des usages des Technologies de la communication (TIC) c'est chercher à comprendre la construction des modes de socialisation à travers la diversité des formes de mise en contact et d'entretien des relations avec autrui.

Il y a plusieurs manières, en sociologie, d'envisager la socialisation. Dubar (2000), décrivant les grands courants des sciences humaines qui abordent cette problématique, introduit une distinction entre les approches qui développent une vision déterministe, et d'autres une conception plus dynamique.

Dans le premier cas, la socialisation, à travers l'apprentissage méthodique de règles et de normes par les jeunes générations, favorise et renforce l'homogénéité de la société. Ainsi, les travaux du courant fonctionnaliste produisent une approche sur le modèle du « dressage » et du « conditionnement », l'acteur réagissant en termes de buts et de motivations selon des situations interprétées à partir des schèmes intégrés dans son milieu culturel d'origine (Parsons, 1937). Une autre perspective sociologique traite de la socialisation à travers le prisme de l'incorporation d'habitus (Bourdieu, 1980a). Ces approches se présentent sous la forme de sociologies de la reproduction sociale et insistent sur les variations dans les processus de socialisation selon les groupes sociaux. Si ces modèles d'analyse tendent à trouver leurs limites face à la diversité des actions individuelles, ils n'en décrivent pas moins le poids des héritages sur la pente des trajectoires sociales.

Dans une option dynamique, la socialisation correspond à l'ensemble des interactions¹ par lesquelles se construit l'identité sociale. À la faveur de ces interactions se construisent, se confortent, se défont et se reconfigurent des modes de coexistence, mais aussi des systèmes d'attitudes. La socialisation apparaît donc comme un processus d'interaction entre un individu et son environnement. Ainsi conçue, elle n'est plus seulement un mécanisme favorisant la reproduction sociale mais elle peut contribuer à l'évolution des valeurs et au changement social. Ce que Dubar décrit comme les approches de « la socialisation comme construction sociale de la réalité » prennent place dans cette famille sociologique. A une socialisation primaire élaborée par l'intermédiaire d'institutions comme la famille ou l'école succède une socialisation secondaire par « l'intériorisation de sous-mondes institutionnels spécialisés » (Berger, Luckmann, 1986, p. 189). Ce sont les processus d'interaction avec autrui, dans le cadre de ces circulations sociales, qui façonnent les formes prises par la socialisation. Cette perspective de la socialisation a le mérite de replacer au centre de l'analyse les dynamiques relationnelles. Cela n'enlève cependant rien à la nécessité de contextualiser ces mouvements interactionnels dans les rapports sociaux qui travaillent l'espace social.

La socialisation comme insertion dans un réseau de relations

L'acte de naître engage d'emblée notre petite personne dans un processus qui ne nous quittera qu'au dernier souffle : l'entretien de relations sociales. Désormais, dans une inexorable trame de rapports humains, nous converserons, nous sympathiserons, nous nous fâcherons, nous compterons sur des gens et en fuirons d'autres, nous écouterons ou évoluerons en silence comme autant de manières de nous situer dans un monde social qui se présente à nous, quotidiennement, sous la forme des personnes « avec lesquelles nous avons à faire ».

Elias, empruntant l'image d'un « filet fait de multiples fils reliés entre eux », décrit bien, alors, la complexité que met en jeu l'inscription originale de chacun dans un jeu de réciprocité : « (...) ni l'ensemble de ce réseau ni la forme qu'y prend chacun des différents fils ne s'expliquent à partir d'un seul de ces fils, ni de tous les différents fils en eux-mêmes : ils s'expliquent uniquement par leur association, leur relation entre eux. Cette relation crée un champ de forces dont l'ordre se communique à chacun des fils, et se communique de façon plus ou moins différente selon la position de la fonction de chaque fil dans l'ensemble du filet.

¹ L'interaction se définissant comme un échange d'information et d'affects entre deux agents au sein d'un système.

La forme de chaque fil se modifie lorsque se modifient la tension et la structure de l'ensemble du réseau. Et pourtant, ce filet n'est rien d'autre que la réunion de différents fils, et en même temps chaque fil forme à l'intérieur de ce tout une unité en soi : il y occupe une place particulière et prend une forme spécifique » (1991, p. 147). Elias s'empresse de compléter cette image par l'idée que les réseaux de relations sociales « sont un mouvement perpétuel, tissant et défaisant inlassablement des relations. C'est effectivement ainsi que l'individu issu d'un réseau de relations humaines qui existait avant lui s'inscrit dans un réseau de relations humaines qu'il contribue à former » (ibid., p. 149).

L'insertion dans un réseau relationnel et surtout le mouvement de ces relations dans le temps, est le « véhicule » des différents apprentissages et routines, mais aussi des façons d'être ensemble, « d'être aux autres », de se socialiser. Le réseau peut être envisagé comme une ressource, un capital social (Granovetter, 1973 ; Bourdieu, 1980b ; Burt, 1992 ; Lin, 1995). Sans entrer dans les méandres de cette notion qui anime de nombreux débats dans la communauté scientifique attachée à l'analyse des réseaux sociaux, on peut considérer que la fréquentation d'une diversité de personnes peut être source d'influence.

Cela peut à ce titre, par exemple, bousculer des frontières de classe quant à la distribution des pratiques culturelles. Par exemple, avec le développement de la scolarisation de masse et l'élévation générale du niveau de diplôme, des individus issus de milieux populaires peuvent être amenés à fréquenter, dans le cadre scolaire comme dans le cadre professionnel, des proches dont on attend une reconnaissance, des « autres significatifs » (Mead, 1963) socialement plus dotés. Il faut également prendre au sérieux la multiplication des interactions avec d'autres sphères sociales liées au développement de la « société numérique ». Cela pourrait avoir un effet de désenclavement culturel de certains membres de ces classes, entrant en contact directement avec des sphères sociales pourvoyeuses de capitaux (Schwartz, 1989 ; Bouffartigue, 2004).

Les relations ne se développent pas *ex-nihilo*. Elles ont pu se former à l'occasion de rencontres, qui se sont déroulées elles-mêmes dans des contextes particuliers : des institutions, telles la famille, l'école, le travail, ou des cadres moins formels, tels le voisinage, des lieux de convivialité. Les personnes nous ont été souvent présentées par des personnes connues dans ces précédents espaces. Il y a ainsi un rapport entre nos circulations sociales et l'élaboration de notre réseau social. Ce dernier porte l'empreinte de nos cheminements biographiques, de nos modes de socialisation, et il contribue à les façonner. Qui sont ces « autres » qui

constituent notre réseau relationnel ? Pourquoi et comment certains sont susceptibles de devenir des proches, de rester de simples connaissances ou de s'éloigner ?

Observer la dynamique du lien social au moment du passage à la vie adulte

Les effectifs des réseaux relationnels s'érodent avec l'avancée dans l'âge. Les enquêtes quantitatives mettent en évidence que cet affaiblissement des sphères relationnelles est contrasté selon les milieux sociaux mais aussi selon les structures de ménage. Au-delà du décompte des fréquentations, ces travaux constatent qu'en même temps qu'il se rétrécit avec l'âge, le réseau se restructure : dans les premiers temps de la jeunesse les amitiés dominent, puis font place aux relations de travail, enfin la vieillesse est l'âge des relations de parenté. Cette évolution ne remet pas en cause le constat général de déclin : on n'accumule pas les amis au cours de l'existence, au mieux ils se renouvellent, au pire ils se perdent (Héran, 1988).

Ces observations suggèrent qu'avec la progression dans le cycle de vie et l'accès à de nouveaux statuts, un tri relationnel s'opère. Ainsi, des études montrent que les réseaux relationnels des couples n'entretiennent pas plus de relations amicales que les individus vivant seuls, ce qui laisse penser que chaque conjoint a procédé à une sélection (Smoreda, Licoppe, 1999). La naissance du premier enfant voit également le nombre de contacts se restreindre et se concentrer sur un noyau relationnel. Ce mode électif de sociabilité² contraste avec une tendance à développer des pratiques collectives de fréquentation et à entretenir des relations plus nombreuses mais moins individualisées alors que les individus sont scolarisés (Bidart, 1999).

Une chose est de constater dans des études transversales que les réseaux ne sont pas les mêmes à tous les âges de la vie, une autre est d'approcher les processus qui relient, visiblement, sociabilité et cycle de vie. Que se passe-t-il concrètement dans la transition d'un statut à un autre pour que nos modes relationnels changent à ce point ? Sur quels critères les amis ou les relations familiales sont-ils « choisis » au moment de la mise en couple, de la fondation d'une famille ? Un célibat qui se prolonge est-il forcément plus propice, durablement, à l'entretien d'une importante sociabilité ?...

² La sociabilité est entendue ici comme « l'ensemble des relations sociales effectives, vécues, qui relient un individu à d'autres individus par des liens interpersonnels ou de groupe » (Bidart, 1988, p. 621).

Si des collègues de travail viennent remplacer des camarades d'école, se rapproche-t-on d'eux de la même manière ? Pourquoi forme-t-on moins de relations dans ce nouveau contexte ? Cette hypothèse, qui se fonde sur une moyenne, doit notamment être confrontée aux différentes formes d'intégration professionnelle (Paugam, 2000). Développe-t-on la même sociabilité au travail si notre trajectoire est une succession d'emplois précaires ou si l'on évolue dans un emploi stable, si on connaît la satisfaction au travail ou si notre activité professionnelle est vécue comme une souffrance ?...

Garde-t-on des amis d'enfance ? Desquels continue-t-on de se sentir proche alors que nous devenons, parfois en même temps, travailleur et parent ? Plus globalement, quels sont les mécanismes qui sous-tendent les dynamiques de transformation des réseaux relationnels à ces points de passage importants dans l'histoire sociale des individus ? Se déroulent-ils de la même manière que l'on soit homme ou femme, en haut ou en bas de la hiérarchie sociale, diplômé ou non, cadre supérieur ou ouvrier ? ...

Le passage à la vie adulte est une période privilégiée pour observer ces transformations et questionner ces énigmes. En effet, cette phase de l'existence concentre des transitions biographiques qui marquent fortement la dynamique des sociabilités. Il est alors intéressant de s'interroger sur les différentes formes qu'elle peut emprunter alors que les jeunes progressent vers les rôles et statuts adultes³.

Le passage à la vie adulte, une diversité de parcours

Etudier les mutations des réseaux sociaux des jeunes entrant dans la vie adulte, c'est observer, dans une période du cycle de vie nécessairement riche en turbulences biographiques, les rapports entretenus par les engagements relationnels avec des processus que nous qualifierons d' « insertion sociale » pour désigner les modes de franchissement de seuils. Les jeunes se confrontent à des étapes nouvelles : départ du domicile familial, cohabitations ou construction d'un foyer, recherche d'un emploi et des ressources nécessaires pour gagner son autonomie, éloignement du milieu scolaire où les jeunes sont entre pairs pour se situer dans des mondes

³ « Les rôles correspondent aux attitudes qui sont attendues d'un individu, compte tenu de son statut. Un individu dispose tour à tour de plusieurs rôles : un employé, un époux, un ami. Le statut est la position occupée par un individu dans un cadre social donné (famille, entreprise...). Il est essentiellement normatif et fait qu'un individu peut s'attendre de la part d'un autre à tel ou tel comportement » (Dictionnaire de sociologie, 1999, p. 454).

sociaux impliquant de nouveaux apprentissage de normes, etc. Le travail des atouts sociaux révèle dans toute sa force dans ces phases de transition.

Le domaine de recherche sur l'insertion sociale se forme surtout, à la fin des années soixante-dix, lorsque le passage de l'école à l'emploi devient problématique. Cette origine va dans un premier temps déterminer les questionnements élaborés par les chercheurs, la notion d'insertion se développant en effet autour de l'accès à l'emploi (Kieffer, 2001). Toutefois, dans les analyses se centrant sur ce que Prost (1987) dénomme le « processus anthropologique de passage de l'enfant à l'adulte », le terme de « transition » sera progressivement introduit, plus ouvert aux dimensions extraprofessionnelles.

La jeunesse est devenue, au cours de ce dernier demi-siècle, l'une des catégories de la sociologie. Au carrefour des processus de structuration sociale, elle se constitue relativement à l'école, au travail, à la famille. C'est l'âge de la vie où s'opère le double passage de l'école à la vie professionnelle et de la famille d'origine à la famille de procréation. Énoncée au singulier, cette définition ne prend pourtant sens qu'au pluriel : cet âge varie notamment selon l'origine sociale et selon le sexe (Bourdieu, 1984 ; Dubet, 1987). Mauger (1984, 1989) insistera sur la dimension processuelle de toute approche de la jeunesse en soulignant que « la « jeunesse » étant définie comme passage d'une famille de procréation virtuelle, d'une « position scolaire » connue à une « position sociale » potentielle, les individus jeunes ne sont pas identifiables par une « condition de classe » mais par « une origine » et « un avenir » de classe » » (p. 25).

De plus, dans cette dernière période, la concordance des calendriers entre ces différents passages qui constituaient un des modèles l'entrée dans la vie adulte s'est rompue⁴. Les âges d'accès au statut adulte sur le plan professionnel ne correspondent plus aux âges adulte sur le plan familial : chez les garçons particulièrement, l'accès à l'emploi ne signifie pas systématiquement la décohabitation ni la formation d'un couple. Le report de la vie en couple,

⁴ Galland (1985) développe la thèse de la fin d'un modèle dominant de transition qui se caractérisait par la synchronie du passage de l'école à l'emploi et de la famille d'origine à la famille de procréation. La vision de la fin de la concordance des calendriers comme signe de nouveauté dans les processus d'insertion sociale est cependant contestable et contestée. Avant l'explosion de la scolarisation, les jeunes ouvriers et paysans pouvaient commencer leur vie active très tôt, dès quatorze ans, et ne se marier qu'à vingt. Il n'y avait pas de modèle unique de passage à la vie adulte, pour l'ensemble de la jeunesse. Celle-ci est traversée par des clivages de classe notamment, et les trajectoires de socialisation ont toujours été multiples et socialement clivées (Battagliola, Bouffartigue, Godard, Mauger, Clot, 1986).

de la procréation (variable selon les classes sociales et les itinéraires de formation), résulte également de changements dans les conceptions de l'amour, des relations entre sexes.

Il y aurait une mise à plat des héritages et une reformulation de ces derniers face aux étapes qui se présentent. Loin de négliger le poids de déterminants sociaux constitués par les attributs socioculturels individuels (Nicole-Drancourt, 1991), il s'agit de s'interroger sur la manière dont se réalisent les atouts sociaux des uns et des autres à ce moment-là si on fait l'hypothèse d'une diversification des trajectoires possibles.

La sociologie du « devenir adulte » est donc marquée par une approche multidimensionnelle des processus d'insertion sociale. Cette dernière dépasse aujourd'hui largement le cadre de l'exploration des dysfonctionnements de la relation linéaire formation – emploi (Bouffartigue, 1994). Si les distorsions autour de ce modèle normatif sont l'objet de nombreux travaux, ils ont été complétés et complexifiés par l'étude de l'articulation entre les différentes sphères d'activité sociale. La notion d'insertion sociale renvoie donc plus largement à la question des modes de socialisation.

Des données longitudinales et qualitatives pour approcher les rapports entre parcours de vie et dynamiques relationnelles

Pour espérer déconstruire les cheminements relationnels et saisir leurs rapports avec les parcours de vie il paraît pertinent de se doter d'une approche longitudinale. Les enquêtes « statiques » fournissent des informations sur des catégories interrogées à un instant « t » de leur existence. De tels recueils permettent de brosser un panorama général des modes de sociabilité par groupes sociaux. En revanche, suivre sur une longue durée les mêmes individus autorise à penser que l'on sera en mesure de caractériser les processus à l'œuvre dans le passage d'un mode à un autre.

Mais compter les relations ne suffit pas, même si on parvient à les classer selon leurs attributs sociodémographiques. Pour pénétrer les logiques relationnelles et comprendre comment se réorganise un réseau, il apparaît essentiel d'engager un travail qualitatif qui amène les individus à commenter leurs relations, qu'elles soient anciennes, nouvelles ou disparues. Ce travail narratif de qualification et d'évaluation, mais surtout de re-qualification et de ré-évaluation ouvre la possibilité d'historiciser le réseau et ses composants.

En 1995, quatre-vingt sept jeunes de l'agglomération caennaise (quarante-six femmes, quarante et un hommes), issus de trois filières (bac ES, Bac pro, stage d'insertion), sont sollicités pour constituer le panel de l'enquête « Processus d'entrée dans la vie adulte, insertion professionnelle et évolution des réseaux sociaux »⁵. Ils seront réinterrogés à trois reprises, dans des intervalles de trois ans, en 1998, 2001, puis 2004. Des recueils complets ont pu être effectués, sur quatre vagues, auprès de soixante jeunes (cf. annexe n°1 « La population de l'enquête et les évolutions »).

A chacune de ces vagues d'enquête, ils sont questionnés sur les relations interpersonnelles qu'ils entretiennent avec des autres significatifs. Au moyen d'un questionnaire « générateurs de noms », un recensement détaillé des personnes avec qui ils sont en contact et de leurs interrelations est effectué (encadré 1).

Ce travail de reconstitution du réseau social est ensuite complété par un entretien semi-directif thématique dont l'objectif est à la fois de traiter de l'évolution des engagements relationnels, et de retracer les itinéraires biographiques dans les différentes sphères d'activité. Les représentations sociales associées aux différents sous-mondes sociaux (travail, famille, couple, ...) sont particulièrement interrogées (encadré 2).

Si de multiples travaux ont été réalisés à partir de tout ou partie de ces données, selon des problématiques diverses - étude des apprentissages sentimentaux des individus (Le Gall, 1996), des mobilités géographiques (Lemarchant, 2000), des manières de faire couple (Bidart, 2001), de se dire adulte (Bidart, 2005, 2006c), etc. - une des originalités de l'enquête réside non seulement dans « l'attention portée au réseau relationnel en tant que niveau intermédiaire entre l'individu et la société » (Bidart, 2006a, p. 2), mais aussi dans la manière dont ces jeunes mobilisent les TIC dans l'entretien des relations interpersonnelles. Bien que cette dernière préoccupation ne s'inscrive que tardivement dans l'enquête, à partir de la troisième vague, elle n'en constitue pas moins une volonté d'approfondir l'étude des pratiques relationnelles comme source de compréhension des processus de différenciation dans la construction du lien social. Les interrogations sur les modes de communications sont d'ailleurs directement attenantes aux modules de l'entretien sur l'évolution du réseau relationnel (cf. annexe 2).

⁵ Cette recherche a été financée par la Délégation Interministérielle à l'Insertion des Jeunes - Ministère de l'Emploi et de la Solidarité, la DRASS de Basse-Normandie, la DDASS du Calvados, la DRTEFP de Basse-Normandie, la Mairie de Caen, la MRSH de Caen, la Délégation Interministérielle à la Ville, le Ministère de la Jeunesse et des Sports, le Ministère de la Culture, le Fonds d'Action Sociale, le Plan Urbain, France Télécom R&D, la Caisse Nationale d'Allocations Familiales.

Encadré n°1 – Un questionnaire « générateur de noms »

Lors d'une première rencontre, un questionnaire fermé est rempli avec le jeune. Il consiste à élaborer la liste des personnes avec qui il est en contact. Ces questions constituent des « générateurs de noms » et couvre tant des contextes institutionnels qu'informels dans lesquels l'interviewé est susceptible de ou d'avoir évolué : « Nous abordons ainsi systématiquement les contextes suivants : études, activités de loisirs dans le cadre des études, relations anciennes d'école ou de lycée, travail (y compris les "petits boulots"), relations conservées avec d'anciens collègues, stages, loisirs, sports, activités culturelles, vie associative et citoyenne (club, syndicat, parti politique, groupes divers), anciennes participations aujourd'hui abandonnées, activités associées à la pratique d'une religion, vacances, voyages, bandes de copains, ex-bandes de copains, résidences, amis des parents, autres relations anciennes, service national, autres lieux de fréquentations, vie amoureuse et relations induites, relations amoureuses antérieures et, bien entendu, la famille » (Bidart, 2006a, p. 11).

Nous pratiquons alors une distinction relative à la force du lien en introduisant « une procédure de question-filtre nous permettant de distinguer les liens forts des simples contacts. Nous partons de l'hypothèse que les relations multiplexes⁶, en s'ouvrant sur plusieurs lieux, activités et univers, sont de ce fait moins dépendantes du contexte initial de la rencontre, moins spécialisées, plus polyvalentes et davantage susceptibles de toucher la dimension personnelle des individus. Elles sont sans doute également les plus durables. Nous nous sommes donné les moyens de tester cette hypothèse en introduisant lors de la seconde vague d'enquête une seconde question-filtre portant sur l'importance subjective de ce lien.

Ces questions s'organisent donc comme suit, par exemple pour le contexte du travail :

Dans ton travail actuel, as-tu rencontré des personnes que tu connais un peu mieux, avec qui tu parles un peu plus ? (les prénoms sont notés sur la liste)

Est-ce qu'il y en a que tu fréquentes en-dehors du travail ?

Est-ce qu'il y en a qui sont importantes pour toi, que tu les fréquentes ailleurs ou pas ?

On signale les prénoms qui sont cités à nouveau en réponse à chacune de ces questions. Ceux qui sont ainsi cités pour l'une ou l'autre de ces questions seront classés dans les "liens forts" et donneront lieu à une fiche plus complète sur le contenu relationnel. Les autres ne donneront lieu qu'à une fiche sociographique plus succincte. Certains contextes "anciens" ne sont plus fréquentés aujourd'hui, comme l'école primaire par exemple. Le fait que ce contexte ne soit plus actif (le jeune ne va plus à l'école) mais que le lien interpersonnel avec un ancien camarade persiste, nous "tient lieu" de multiplicité, et la relation est d'emblée classée comme un lien fort. Nous demandons néanmoins encore si la personne en question est importante pour ego. (...) Nous réalisons, en fin de cette première partie, un dessin du réseau combinant, avec des patates et des flèches, l'ensemble des liens et des groupes, dessin élaboré avec le jeune et commenté par lui. Une fois ce questionnaire terminé, le premier entretien est fini, l'enquêteur rentre et prépare la seconde partie.» (ibid., p. 13-15 ; cf. annexes 5).

Nous disposons donc d'un maximum d'informations sur les liens forts. Ajoutés au fait qu'ils représentent déjà un nombre fort élevé (quasiment deux mille à chaque vague sur l'ensemble des individus interrogés), nous avons choisi de concentrer notre travail sur les transformations de cette sphère particulière de la sociabilité. En effet, ne serait-ce qu'en terme de lisibilité, la construction des graphes représentant les réseaux personnels se basera sur le relevé des interconnexions effectuées sur la matrice relationnelle issue du codage des données relatives aux liens forts. Les contacts ne seront pour autant pas laissés de côté, mais ils seront intégrés à l'analyse d'une manière plus indicative.

6 On qualifie de multiplexe une relation qui circule dans plus d'un contexte ; par exemple, lorsque deux personnes se fréquentent au travail *et* dans une activité de loisirs.

Avec la diffusion de plus en plus massive des TIC, il devient en effet de plus en plus délicat de mettre de côté les artefacts techniques si on souhaite analyser les modes de socialisation sous l'angle de l'analyse des réseaux relationnels. Le travail relationnel est, au moins partiellement, l'affaire d'un travail interactionnel. La vie d'un lien est constituée de silences, de pensées, de souvenirs, mais elle se passe difficilement de la récurrence de contacts. Dans ce cadre, les TIC se présentent comme des ressources de plus en plus mobilisées. Décrocher son téléphone, envoyer, recevoir un courriel, ... L'emploi de dispositifs de communication pour assurer ce flux d'échanges peut se présenter à nous comme un réflexe auquel nous ne prêtons souvent même pas attention, parfois comme une ressource dans des situations requérant un peu plus d'inventivité, ou encore comme une contrainte quand l'injonction à joindre ou à répondre représente une gêne. Nous ne traitons pas avec un égard identique tous nos actes relationnels. Qui plus est, la forme et les temporalités de contacts avec une même personne sont amenées à changer. Comment se fait-il que nous mobilisons des outils pour « équiper » une relation quand cette option n'apparaît pas systématiquement opportune pour l'ensemble de nos liens ? De quelle manière s'opère le « choix » d'un média ? Est-ce une affaire de pragmatisme, l'individu piochant dans son environnement le dispositif le plus commode ? Ou, justement, le caractère « adapté » d'une technologie de la communication ne serait-il pas au cœur d'une construction sociale qui a profondément trait aux logiques à l'œuvre dans l'élaboration d'un réseau relationnel et au sens que les différents interactants souhaitent donner à leurs relations ?

Le mouvement des relations sociales dans le temps nous renseigne sur les processus de socialisation. Si l'étude de la dynamique de ces relations se présente comme une approche de la construction des ancrages de l'individu dans la société, de la définition de sa « surface sociale » (Bidart, 1999), alors que nous « disent » ces réseaux sur la construction des différenciations sociales ? Comment se traduit la diversité des modes d'insertion sociale lors du passage à la vie adulte en termes d'entourage ? De quelle manière les circulations à travers de multiples institutions dans cette période de la socialisation secondaire se concrétisent-elles du point de vue des sociabilités ? Les réseaux sont-ils définitivement différents ou leurs formes tendent-elles à converger avec l'avancée dans l'âge ? Dans ce paysage relationnel, quelle est la place des usages des TIC ? Qui s'équipe avec quoi, et à quel moment de sa trajectoire ? Pour un même outil, les pratiques sont-elles identiques ? Un dispositif de communication constitue-t-il une ressource en soi ou son appropriation est-elle fonction des

attributs socioculturels des jeunes, des contextes sociaux dans lesquels ils s'inscrivent, de la position dans le cycle de vie, des itinéraires biographiques ?

Encadré n°2 – Un entretien thématique : évolution du réseau et changements biographiques

La seconde partie de l'enquête consiste en un entretien semi-directif. Il est d'abord consacré à l'étude des changements ayant affecté le réseau relationnel : « Il s'agit ici de préparer la comparaison entre la vague d'enquête précédente et celle-ci, comparaison qui nourrira une partie de l'entretien. L'enquêteur va noter en particulier les prénoms des personnes qui avaient été citées à la vague précédente et plus à celle-ci (...). L'enquêteur choisit en outre quelques relations particulièrement intéressantes à renseigner de façon approfondie. Sur des "feuilles de préparation", il inscrit ces changements, qui pourront être commentés dans l'entretien enregistré qui va suivre. Cet entretien sera intégralement retranscrit » (ibid., p. 16). Les entretiens des vague 3 et 4 (2001 et 2004) ont été augmentés de questions relatives aux modes de communication. Elles font immédiatement suite aux interrogations sur la nouvelle structure du réseau. En vague 4, la sélection de liens à approfondir se fera à partir de changements marquant dans les modes de contact (cf. annexe n°1).

Puis, l'entretien se déroule en suivant un ensemble de thématiques, reprises à chaque vague : temps forts et carrefours vécus, représentations du travail et des modalités d'accès à l'emploi, vie de couple, rapports avec la famille, représentations du devenir adulte⁷. On perçoit ici une forme de répartition entre le recueil d'éléments liés aux dimensions instrumentales de la socialisation, l'acteur révélant ses positions face aux étapes de l'insertion sociale, et aux dimensions communicationnelles, l'acteur été amené à décrire les formes prises par ses rapports aux autres significatifs. L'ensemble de ces matériaux recueillis « nous offre ainsi (...) une très vaste palette d'éléments d'information mais aussi d'angles d'approche de la question des processus de socialisation et d'insertion sociale, dans ce moment d'entrée dans la vie adulte » (ibid., p. 23). Disposer de données longitudinales, dynamiques, laisse espérer de saisir les mouvements de réciprocité entre les processus biographiques, relationnels et techniques.

La problématique de l'étude de *trajectoires sociales d'usage des TIC* suppose de mettre en évidence l'influence des cheminements biographiques sur les modalités de construction et d'entretien des sociabilités, étant entendu que nous ne faisons pas de séparation artificielle entre pratiques relationnelles et usages des TIC. L'objet de notre recherche est, à partir des données du panel, de scruter l'émergence de groupes sociaux qui montreraient des parcours similaires.

Les données de l'enquête « Processus d'entrée dans la vie adulte, insertion professionnelle et évolution des réseaux sociaux » semblent appropriées pour traiter cette question complexe, qui chevauche différents champs sociologiques.

⁷ On perçoit ici une forme de répartition entre le recueil d'éléments liés aux dimensions instrumentales de la socialisation, l'acteur révélant ses positions face aux étapes de l'insertion sociale, et aux dimensions communicationnelles, l'acteur été amené à décrire les formes prises par ses rapports aux « autre significatifs ».

Trajectoires sociales d'usage des TIC : une problématique au croisement des champs de la sociologie de la jeunesse, des réseaux de sociabilité et des usages

Identifier des trajectoires sociales d'usages des TIC suppose d'envisager la notion d'usage de manière transversale et avec une épaisseur temporelle. Ainsi, nous la définissons comme la rencontre entre des dispositifs plus ou moins prescriptifs et des acteurs marqués par une histoire sociale et individuelle, un travail de convergence entre deux « parcours de vie ». Aussi notre problématique se situe-t-elle à l'entrecroisement de plusieurs types de travaux sociologiques : sociologie des techniques, sociologie de la jeunesse, sociologie des sociabilités, des réseaux sociaux, sociologie des usages.

La première partie de cette thèse est consacrée à un exposé des champs, des concepts et des enjeux sociologiques que notre objet de recherche embrasse, ainsi qu'à nos choix méthodologiques. D'abord, nous interrogerons les approches sociologiques des techniques en général et des TIC en particulier. Quel statut donner aux objets communicants, dans quels rapports avec le monde social ? Si nous positionnons la focale sur les pratiques relationnelles, comment prendre en compte les éléments relatifs à la « vie » des TIC, à leur histoire en amont, en terme de conception ? Doit-on se limiter à l'évaluation de la diffusion des TIC ou l'enjeu n'est-il pas d'en saisir les modes d'appropriation ? Du point de vue des pratiques sociales, qu'est-ce qu'un dispositif de médiation ? Comment intégrer les usages des TIC dans l'analyse des systèmes relationnels ?

Ensuite, la sociologie de la jeunesse et du devenir adulte seront convoquées afin de resituer le contexte particulier constitué par la période du cycle de vie qui cerne notre projet. Nous l'avons évoqué précédemment, un ensemble de questions relatives aux processus d'insertion sociale doivent être prises en considération. Nous reviendrons sur les différenciations sociales à l'œuvre dans la problématique de la diversification des parcours. Outre la mise en lumière de l'influence de facteurs socioculturels, nous tiendrons à souligner les effets liés à la position dans le cycle de vie et aux « parcours de vie », en tant qu'expérience passées factrices d'anticipations ou de bifurcations sur les modalités empruntées par la dynamique de l'insertion sociale.

Nous en profiterons pour préciser d'une part notre conception de l'acteur et surtout les stratégies d'approche de notre matériau pour nous conformer à notre volonté de traiter nos données dans une perspective processuelle. Dans ce cadre, nous introduirons la question des

parcours d'équipement en TIC en l'intégrant à l'analyse des calendriers de vie et de l'élaboration progressive des itinéraires biographiques.

Un troisième mouvement traitera des travaux réalisés autour des questions de sociabilité. Nous opérerons à ce sujet un retour sur la formation de ce concept et sur son évolution en sociologie. Au-delà de cette présentation, il s'agira de décrire et mettre en perspective les recherches qui ont été menées dans ce champ et qui dévoilent non seulement les clivages sociaux à l'œuvre dans les pratiques de sociabilité, comme les premiers jalons posés sur la connaissance des manières de « faire groupe », des différentes formes de collectifs relationnels, à différents stades correspondant notamment à différentes phases d'insertion sociale. L'entrée dans l'âge adulte se caractérise par le passage d'une sociabilité ancrée depuis plus ou moins longtemps dans le milieu scolaire, où l'on se fréquente entre pairs, le plus souvent collectivement, à une sociabilité plus élective, avec la circulation dans des mondes sociaux plus diversifiés : l'univers social du conjoint, la sphère du monde du travail, les rencontres extra-professionnelles, un positionnement nouveau vis-à-vis de la sphère familiale et amicale avec l'adoption de rôles adultes, etc.

Ce sera ainsi l'occasion de replacer le travail relationnel au centre de nos interrogations sur les modes de socialisation. Nous interrogerons alors la notion de réseau social à la fois comme approche de la construction du social et comme méthode d'analyse de la sociabilité. Après avoir mis en tension les controverses qui animent la sociologie des réseaux, nous définirons les options qui guideront notre travail. Qu'est-ce qu'un réseau personnel ? Que peut-on mesurer à partir de l'analyse d'un graphe de réseau ? De quelle manière l'étude de la structure et de l'histoire d'un réseau relationnel nous renseigne-t-elle sur les modes de sociabilité ?

Enfin, un dernier chapitre, synthétisera sur la base de nombreux résultats d'études d'usages d'une part la distribution sociale des pratiques relationnelles équipées, selon les différents dispositifs, d'autre part un certain nombre d'hypothèses sur les rapports entre dynamique des réseaux de sociabilité et modes de communication. Sur ce point, nous reviendrons sur l'ensemble des concepts développés dans les chapitres précédents, notamment concernant les processus de sélection relationnelle avec l'avancée dans le cycle de vie. Les propositions se situent à deux niveaux : la structure globale du réseau, dans une dimension « mésosociologique », et le travail du lien, sur un plan plus microsocial.

Ainsi, des recherches ont mis en évidence différents types de structures relationnelles, plus ou moins contextualisées ou diversifiées, centrées sur un clan ou sur de multiples cercles, les

ressorts d'activité peuvent être les mêmes pour toutes les relations ou spécifiques, etc. Ces structurations sont supposées correspondre non seulement à des catégories sociales, formées à partir de caractéristiques socioculturelles et de positions biographiques, mais aussi à des pratiques communicationnelles typiques. Toutefois, ce ne sont là que de rares pistes envisagées à partir de données relativement statiques. Nous les questionnerons en proposant de « passer de la photo au film ».

Pour terminer, nous resserrerons la focale de l'analyse sur le « travail du lien » : nous décrirons les possibilités de traiter des changements qui affectent une relation ou un groupe de relations à travers le temps en y incluant le travail technologique. Les pratiques interactionnelles équipées participent d'une succession de contacts qui font vivre le lien. Les formats d'échange, les genres communicationnels, la fréquence, ou encore la longueur des communications sont à rapporter à la construction générale de la convenance relationnelle. L'approche du système de ces routines interindividuelles qui façonnent l'expérience du « vivre ensemble » (Barthes, 2002), comme les ruptures qu'il peut connaître, constitue un des enjeux majeur de l'étude longitudinale de la transformation du lien social et des trajectoires d'usage des TIC.

Des trajectoires sociales d'équipement aux trajectoires sociales d'usage

Deux séries de résultats étayent notre travail. La première se présente sous la forme d'une élaboration typologique des *trajectoires sociales d'équipement* des jeunes du panel. Autrement dit, nous montrerons qu'à des rythmes biographiques spécifiques, influencés par des caractéristiques individuelles de classe, de sexe et de niveau de diplôme, peuvent être associées des parcours typiques d'acquisition de TIC. Nous avons tenté de saisir les points de convergence entre des modes d'insertion sociale, plus précisément sur les plans de l'intégration professionnelle et de la matrimonialité, et des modes d'équipement. La caractérisation des processus transitionnels nous donnera l'opportunité de révéler les ressorts de la diversité des cheminements. La définition de quatre parcours idéaux-typiques s'appuiera notamment sur le traitement du matériau narratif relatif aux arguments mobilisés, d'une vague à l'autre, par les acteurs sur les logiques d'adoption.

A partir de ce classement des cheminements biographiques et techniques, nous nous interrogerons sur l'éventualité d'une corrélation entre ces types de parcours et le développement de dynamiques relationnelles également typiques. Ce questionnement

s'appuie sur les hypothèses par ailleurs formulées sur les liens qu'entretiennent les changements de modes de sociabilité et les franchissements d'étapes du cycle de vie. Cette étude des transformations des réseaux personnels sera menée à la lumière de l'analyse des modalités d'entretien des relations au moyen de TIC. L'objectif est de dessiner les contours d'interdépendances entre les formes prises par la carrière des acteurs, leurs logiques d'équipement, des processus typiques de structuration des réseaux relationnels et des trajectoires d'usage des dispositifs de communication.

PREMIERE PARTIE :

**A LA CROISEE DE PLUSIEURS
CHAMPS SOCIOLOGIQUES**

Chapitre 1

Dispositifs techniques et usage

Introduction

Le contexte actuel est marqué par la profusion des « technologies de l'information et de la communication » (TIC), qui font l'objet de nombreux discours, tantôt apologétiques, tantôt apocalyptiques, que le phénomène de l'internet a contribué à amplifier de façon considérable. L'introduction de ces nouvelles technologies dans les foyers a commencé voilà plus de vingt ans maintenant, notamment avec les premières expérimentations de réseaux télématiques dans les années quatre-vingt. À l'heure actuelle, ces « dispositifs techniques communicants » sont beaucoup plus nombreux et plus complexes. Un inventaire réaliste de ces objets pourrait être le suivant : téléphone fixe, téléphone mobile, télécopieur, répondeur ou autre boîte vocale, Minitel, micro-ordinateur, etc. Un grand nombre de ces objets pourrait être écrit au pluriel, vu le phénomène du multi-équipement : le nombre de téléphones notamment, est en évolution constante.

Nous nous intéressons aux aspects sociaux des technologies de communication dans un contexte où la médiation technique occupe une place difficilement contournable dans les activités quotidiennes. À travers un questionnement centré sur l'usage de ces technologies - qui, souvent, semble être considéré comme allant de soi - nous étudierons dans ce chapitre la question de leur appropriation sociale et interrogerons le rapport des individus et des groupes sociaux aux objets techniques – à leur accès éventuel et à leurs potentialités relationnelles - à la lumière de différentes approches théoriques.

Nous présentons ci-après les trois courants de recherche sociologiques qui montrent des préoccupations communes dans le champ des usages sociaux des médias et technologies, à savoir les approches de la diffusion, de l'innovation, enfin la sociologie des usages. L'objectif de ce chapitre consiste à faire état des différentes théories utilisées dans les recherches du domaine.

Cependant, avant de produire un point sociologique sur ces courants théoriques, il nous a semblé opportun de discuter de la place de la « technique », et de ses rapports avec le « social » dans les champs de la recherche sociologique. Nous traiterons ensuite de la réification de la technique sous la forme d'objets matériels ou « dispositifs techniques ». Les approches théoriques plus spécifiques aux TIC seront présentées par la suite. Nous prendrons

le temps d'en expliciter les clivages. Pour chacune des trois approches, nous tâcherons de préciser le contexte scientifique qui les a fait émerger, les postulats sur lesquels elles sont basées et le paradigme dans lequel elles s'inscrivent. Nous dégagerons, dans la mesure du possible, le ou les modèle(s) de l'utilisateur à l'oeuvre ainsi que les différentes acceptions de la notion d'usage.

Le travail d'ordonnement réalisé par Chambat dans un article publié en 1994 intitulé « Usages des TIC : évolution des problématiques » (Chambat, 1994) servira, entre autres, de guide pour articuler la présentation des approches théoriques. Dans ce cadre, un certain nombre de compléments plus actuels seront mobilisés, notamment quand il s'agira de décrire les apports récents de la sociologie des usages.

La dernière partie de ce chapitre sera consacrée à la précision de notre positionnement théorique et méthodologique. Il s'agira de nous replacer dans le cadre des données à partir desquelles nous interrogerons les usages sociaux des TIC. Leur dimension longitudinale nous invitera à mettre l'accent sur la dynamique de leurs différenciations. A ce titre, nous définirons ce que nous entendons à travers la notion de « trajectoire d'usage », et plus particulièrement celle de « trajectoire *sociale* d'usage ». Cette dernière notion, qui sera à ce stade une proposition, constitue le cœur de ce travail scientifique. La démonstration de sa validité organisera les bases du traitement empirique. Nous en expliciterons alors les enjeux sociologiques.

1/ Technique, social et usage

Usage : « Pratique sociale que l'ancienneté ou la fréquence rend normale dans une culture donnée / Utilisation d'un objet, naturel ou symbolique à des fins particulières » (Dictionnaire de sociologie, Seuil, 1999, p. 556).

On perçoit bien à travers cette définition combien les notions de technique, de « social » et d'usage peuvent être imbriquées. Aussi, il nous semble important de produire quelques précisions préalables autour de ces notions avant de poursuivre plus avant.

1.1/ Sur la notion d'usage

Cette notion connaît de nombreuses acceptions, chacune sous-tendant des conceptions toutes aussi différentes de la « technique » et du « social ». Une lecture de la littérature du domaine relatif aux technologies de la communication permet de se rendre compte de la confusion récurrente entre les termes : le mot « usage » est utilisé pour celui d'« emploi », d'« utilisation », de « pratique », ou encore d'« appropriation ». L'ambiguïté qui entoure la notion d'usage tient également au fait, comme le souligne Chambat, qu'elle est utilisée à la fois pour « repérer, décrire, et analyser des comportements et des représentations relatifs à un ensemble flou : les NTIC (...) » (1994, p. 250).

Dans un souci de clarification, Jouët opère une première distinction entre les notions d'usage et de pratique : « L'usage est (...) plus restrictif et renvoie à la simple utilisation tandis que la pratique est une notion plus élaborée qui recouvre non seulement l'emploi des techniques (l'usage) mais aussi les comportements, les attitudes et les représentations des individus qui se rapportent directement ou indirectement à l'outil » (1993, p. 371). Cependant, dans la plupart des recherches, cette distinction n'est pas reprise. Usages et pratiques tendent à être confondus. Aussi, l'expression « usages sociaux » paraît s'imposer dans le domaine des TIC. Lacroix en propose une définition intéressante : « Les usages sociaux sont des modes d'utilisation se manifestant avec suffisamment de récurrence et sous la forme d'habitudes suffisamment intégrées dans la quotidienneté pour s'insérer et s'imposer dans l'éventail des

pratiques culturelles préexistantes, se reproduire et éventuellement résister en tant que pratiques spécifiques à d'autres pratiques concurrentes ou connexes » (1994, p. 147).

Cette définition insisterait donc sur la centralité des processus de socialisation *des* TIC, et de socialisation *aux* TIC. Elle évacue tout caractère « fantastique » lié au fantasme de la nouveauté et du futurisme qui imprègne généralement le discours, y compris scientifique, sur l'introduction des moyens de réaliser de la co-présence à distance, pour resituer l'usage des TIC au niveau de la routinisation de pratiques sociales, dans un mouvement similaire à toute autre pratique culturelle. Cela introduit l'idée que l'analyse des usages doit se faire à partir des outils et des grilles de lecture sociologique existants, que les TIC – qui ne sont d'ailleurs déjà plus, à l'heure où cette thèse s'écrit, Nouvelles ... - doivent être traitées comme un objet sociologique ordinaire. Il ne s'agit pas freiner l'enthousiasme de la recherche du changement social, mais il s'agit d'envisager ce changement à l'aune de la complexification des dynamiques de socialisation : socialisation de la technique dans le corps social, modifications des procédures de mise en contact, des genres interactionnels et des modalités d'entretien des réseaux de relations interpersonnelles.

1.2/ De la technique au social : prévenir les tentations déterministes

Il nous a semblé opportun de présenter quelques précautions préalables concernant les manières d'aborder la question de la technique et des dispositifs dans les sciences sociales. En effet, avant de décrire les grands courants qui, en sociologie, ont travaillé la problématique de l'accès aux TIC et des usages, il s'agit de décrire deux tendances déterministes qui nuiraient, selon nous, à une posture scientifique qui tiendrait compte de l'imbrication réflexive et totale du social et de la technique. Nous évoquerons donc les impasses du déterminisme technique, puis celles d'un déterminisme social qui dénierait tout statut aux dispositifs techniques.

1.2.1/ Le statut de la technique

Le statut de la technique est particulier selon les approches théoriques mobilisées dans les diverses recherches sur les usages des technologies. Nous pouvons schématiquement, au risque d'une réduction abusive, présenter la question de la technique sur un continuum allant

du déterminisme technologique à son opposé, le déterminisme social. Un ensemble de positions plus nuancées caractérisent la majorité des chercheurs en sociologie des TIC.

La tentation du déterminisme technologique est forte et de nombreuses recherches, qui pourtant cherchent à s'en écarter, montrent certains glissements, syntaxiques notamment. Les expressions « impacts des TIC » ou « effets des TIC » - très présentes dans la littérature journalistique, mais également dans des écrits scientifiques - révèlent une forme de déterminisme technologique qui analyse les rapports entre la technique et la société en termes d'une influence univoque de la première sur la deuxième. Elle postule de fait une autonomie de la technique qui, telle une création « hors-sol », viendrait percuter la trajectoire du monde social, perturber les routines individuelles et collectives, voire les remettre en cause. Les positions les plus extrêmes affirment le caractère prescriptif de la technique - perçue en terme d'offre technique - sur les usages et les pratiques - perçus en terme de demande. Ainsi, par exemple, l'introduction d'internet est perçue comme une injonction – ou au moins une suggestion forte - à l'innovation radicale dans les pratiques sociales. Cette technique nouvelle ne s'inscrirait pas dans un processus incrémental de modification des formes de mise en relation, ou de rapport au monde et à ses distances, mais dans une transformation fondamentale des modes de vie.

Le déterminisme technologique repose sur un schéma de causalité linéaire depuis la technique jusqu'au social. Les recherches qui s'inscrivent dans ce courant partent du principe selon lequel « le repérage des caractéristiques propres d'un média dominant permet d'aborder ensuite ses conséquences sur la culture et le fonctionnement de la société » (Chambat, 1994, p. 251).

Alors que les tenants du déterminisme technologique se font de plus en plus rares ou présentent des positions plus nuancées, les discours médiatiques et politiques dominants restent très fortement marqués par cette tendance, révélant ainsi la prégnance des mythes technologiques ancrés dans l'imaginaire social. Dans le cas des technologies d'information et de communication, la fascination envers la technique est d'autant plus grande que les discours s'articulent autour d'une figure de l'utilisateur promu au rang d'un sujet plus libre et plus actif. Cette vision de la technique comme libératrice semble correspondre à un enjeu idéologique de contestation du maintien des clivages sociaux traditionnels dans la perspective d'une société néo-libérale (Boltanski, Chiapello, 1999). Grâce à la maîtrise d'une sorte de capital technique,

obtenu suite à une démarche individuelle et volontariste, les acteurs s'émanciperaient des trajectoires de reproduction liée à leur position dans l'espace social.

Dans la même tendance idéaliste vis-à-vis de la technique, et surtout de sa dimension exogène au social, les recherches de Mc Luhan (1977), notamment sa prophétie du village global et sa théorie de la communication, ont contribué au développement de nouvelles problématiques reliées aux effets et à l'impact des médias sur la société. Les discours actuels sur les autoroutes de l'information permettant de relier les foyers reprennent d'ailleurs la métaphore du village global, elle-même renforcée par les discours institutionnels qui consacrent la « société de l'information » (Breton, 1992), autrement dit l'idée selon laquelle les technologies de la communication seraient à l'origine d'un changement de la nature de la société, avec le passage de la société industrielle à la société de l'information.

Ces tendances au déterminisme technologiques sont à souligner dans la mesure où elles dissocient la technique du social. Nous souhaitons au contraire, au long de ce travail de recherche, souligner le caractère intrinsèquement social des TIC : en tant que productions sociales d'abord à travers les processus d'élaboration qu'elles suivent et, dans un mouvement réflexif, en tant que productrices de « social », à travers la médiations des échanges qu'elles canalisent ou la place qu'elles occupent dans la dynamique des rapports sociaux.

1.2.2/ De l'objet au sujet

Scardigli a retracé sur un axe chronologique les grandes étapes du regard des sciences sociales porté sur la technique en distinguant différents modèles explicatifs. Il se fonde également sur la pertinence d'une lecture des initiatives scientifiques selon un continuum allant du déterminisme technique au déterminisme social. Ainsi, les travaux des années 1970 auraient été marquées par « la technicisation progressive de tous les domaines de l'activité industrielle et sociale » (1994, p. 309). Cela aurait influencé l'orientation des recherches vers la polarité du continuum représentée par le déterminisme technique.

Par la suite, les travaux effectués dans les années 1980 et 1990 vont remettre en cause ce consensus. Les chercheurs vont s'attacher à l'étude « du sens que chaque micro-acteur social entend donner à sa vie » et les comportements de refus, de détournements ou de contournements d'usages prescrits vont être interrogés. Scardigli parle d'une « socio-logique du changement social » pour caractériser cette tendance en matière de recherche. Il évoque

également Touraine et la « redécouverte du sujet »⁸ pour comprendre ce passage « du produit - bien ou services qui intègre la nouvelle technologie - à la personne, à la fois consommateur, travailleur, habitant d'une cité » (ibid., p. 310).

Les recherches ont donc progressivement glissé d'un questionnement centré sur les techniques à celui sur les usages⁹. Le prisme du déterminisme technologique et ses « dégradés » semblent avoir été délaissés et les positions actuelles sont plus nuancées. Notons au passage qu'une posture sociologique qui négligerait le poids des contraintes techniques et les cadres qu'elles fournissent en matière de pratiques sociales conduirait à la position symétrique tout aussi réductrice du déterminisme social.

⁸ Touraine, A., 1992, Critique de la modernité, Paris, Fayard. (Cité dans Scardigli, 1994, p. 310).

⁹ Cette évolution correspond également au passage d'une économie de l'offre, où la technique, par la mise à disposition massive sur le marché d'innovations, dictait les comportements consuméristes, à une économie de la demande, où l'accroissement de la concurrence induit la repositionnement à une place centrale de l'individu-consommateur, qui deviendrait acteur de son équipement, acteur qui se singulariserait par de fortes spécificités dans les attentes et les pratiques.

2/ L'évolution des approches théoriques de l'accès aux TIC et des usages

L'évolution des approches théoriques et des méthodologies qui traitent de la question des usages des médias et des technologies est marquée par « le passage de l'analyse des effets à celle de la réception » (Chambat, 1994, p. 249). Ainsi, après s'être penchées sur l'analyse de la diffusion des médias et des technologies en termes d'« adoption » et d'« acceptabilité » de la technologie par les usagers, qui part de l'antériorité de la technique et, selon un schéma linéaire, en fait découler les usages, les recherches se sont attachées à l'analyse des innovations techniques comme des construits sociaux¹⁰. Enfin, les travaux de la sociologie des usages vont se consacrer à l'étude de leur appropriation du point de vue des usagers, à l'analyse de la formation des usages sociaux à travers leur mise en oeuvre. On observerait ainsi un déplacement de la focale sociologique depuis la technologie et ses attributs vers les usagers et leurs pratiques culturelles. Mais la centralité nouvelle des usagers dans les recherches ne signifierait pas un nouveau réductionnisme scientifique, mais plutôt une évolution de la prise en compte de la relation complexe entre dispositifs technologiques et acteurs.

2.1/ L'approche de la diffusion

Les recherches qui relèvent de ce type d'approche s'attachent à l'analyse de l'adoption d'une innovation technologique au moment de sa diffusion, c'est-à-dire sans prêter attention à l'étape de la conception du produit qu'elles étudient. Les questions de recherche s'attachent d'une part à savoir comment se diffusent les innovations et qui en sont les « adoptants », en élaborant des modèles comportementaux, et, d'autre part, à mesurer l'impact de leur adoption à travers les changements opérés dans les pratiques.

L'approche de la diffusion mobilise des concepts issus de la théorie de la diffusion des innovations développée par Rogers (1983). Cette théorie, insufflée par un certain nombre de recherches¹¹, se présente comme un modèle de décomposition des étapes depuis la mise sur le

¹⁰ Citons notamment le courant de recherche né autour du paradigme de la traduction au Centre de sociologie des innovations (CSI) de l'École des Mines de Paris (Callon, Latour, Akrich).

¹¹ Deux études en particulier sont souvent citées : l'une analysant la diffusion du maïs hybride dans l'Iowa (Ryan, B., 1943, « The Diffusion of Hybrid Seed Corn in Two Iowa Communities », *Rural sociology*, n°8, pp. 15-

marché vers la consommation de biens ou de services. Les travaux de Rogers s'inscrivent dans une longue tradition anthropologique connue sous le nom de « diffusionnisme », dont le principal instigateur est un anthropologue, Kroeber¹², qui s'est intéressé à la pénétration des innovations techniques dans le tissu culturel.

Dans le modèle diffusionniste, l'adoption est perçue comme un processus caractérisé par plusieurs phases, depuis la première exposition de l'utilisateur à l'innovation, jusqu'à la confirmation ou le rejet de l'adoption¹³. Selon Rogers, ce sont les caractéristiques de l'innovation telles qu'elles sont perçues par les individus, qui déterminent son taux d'adoption. Cinq attributs caractérisent une innovation : son avantage relatif, sa compatibilité avec les valeurs du groupe d'appartenance, sa complexité, la possibilité de la tester, et sa visibilité. Les usagers sont classés selon cinq profils types : les innovateurs, les premiers utilisateurs, la première majorité, la seconde majorité et les retardataires.

Rogers établit sa théorie sur un ensemble de typologies dans le but de suivre l'évolution du taux d'adoption (qui décrit une courbe en S), considéré comme la variable descriptive essentielle de la diffusion. Ainsi, ce classement des « adoptants » en différentes catégories est intégré dans le processus de diffusion sur une échelle de temps : le profil des adoptants passerait d'un groupe restreint et marginal à un groupe plus large d'adoptants, puis à un bassin de plus en plus représentatif de la population en général.

Les recherches qui s'inscrivent dans ce paradigme présentent en général une finalité prescriptive. Sur le plan de la démarche méthodologique, ces travaux cherchent à faire état, dans un premier temps, des disparités en terme de taux d'équipement selon les groupes sociaux - qui possède quoi - puis à analyser les conditions et les disparités d'utilisation - qui fait quoi, avec quelle fréquence. On cherche ensuite à expliquer ces disparités en les corrélant avec les variables sociodémographiques classiques pour définir les groupes sociaux : âge,

24) et l'autre traitant de la diffusion d'un médicament (Katz, E., 1971. « The Social Itinerary of Technical Change : Two studies of the Diffusion of Innovations », in *The Process of Effects of Mass Communication*, Schramm, W., Roberts, D. (dir.), Chicago, University of Illinois Press.

¹² Kroeber, A.L., 1963, *Anthropology : Culture Patterns and Processes*, New York, Harcourt, Brace & World.

¹³ Les cinq phases du modèle de l'adoption défini par Rogers sont : 1. la connaissance (l'individu est exposé à l'innovation et acquiert quelques notions sur son fonctionnement); 2. la persuasion (l'individu amorce une prise de position au sujet de l'innovation); 3. la décision (l'individu s'engage dans des activités lui permettant d'adopter ou de rejeter l'innovation); 4. l'implantation (l'individu utilise l'innovation au quotidien et l'évalue); 5. la confirmation (l'individu tente d'obtenir des informations venant renforcer son choix).

sexe, profession, revenu, habitat, taille de la famille, etc. Des techniques statistiques sont mobilisées pour permettre de cerner la ou les variables explicatives des écarts constatés. De la même façon, les corrélations entre les taux d'équipement et la fréquence d'usage, ainsi que les pratiques de sociabilité, de loisirs, de déplacement, etc., permettent d'obtenir des données sur les éventuels changements dans les pratiques. Les techniques employées dans cette approche sont des méthodes sociologiques essentiellement quantitatives et se présentent sous la forme d'enquêtes avec utilisation de questionnaires.

Ce modèle de la diffusion a fait l'objet de nombreuses critiques. Parmi les plus courantes, on peut citer le caractère « pro-innovateur de cette théorie, en particulier en ce qui concerne la typologie des adoptants en types-idéaux » (Bardini, 1996, p. 130). La présence de ce biais empêche de tenir compte des phénomènes d'abandon après l'adoption, pourtant très importants dans l'analyse : l'utilisateur peut décider en effet de rejeter l'innovation à n'importe quel moment.

La critique majeure faite au modèle diffusionniste concerne le statut de la technique. Selon Boullier (1989), Rogers a contribué à propager une conception fautive de la notion de diffusion, à savoir celle selon laquelle la diffusion d'une innovation interviendrait seulement lorsque l'innovation est achevée et prête à être adoptée. Cette « vision positiviste de la technologie » révèle une passivité chez les usagers, qui acceptent ou non l'innovation. Ces derniers sont envisagés tels des réceptacles, n'ayant aucune action prescriptive réciproque sur le processus d'innovation ou d'initiative d'utilisation inattendue et originale des dispositifs.

2.2/ L'approche de l'innovation

Les recherches que nous regroupons sous la dénomination « sociologie de l'innovation » s'attachent à l'étude des processus d'innovation technique, c'est-à-dire au moment particulier de la conception des innovations qui implique des prises de décision et des choix d'ordre technique, social, voire économique, et politique. Cette approche implique la prise en considération de l'utilisateur dans la mesure où celui-ci est anticipé dans les processus de création.

Le courant dominant est représenté par les sociologues du Centre de sociologie de l'innovation (CSI) de l'École des Mines de Paris, dont les recherches s'inscrivent dans l'école de la traduction. Pour la plupart, ces travaux s'appuient sur des études de cas d'innovations techniques qui n'ont pas réussi à s'implanter¹⁴.

Les travaux de Flichy (1994, 1995) s'inscrivent dans la même mouvance même s'ils s'en distinguent en ce qui concerne notamment sa position sur les compétences des acteurs de l'innovation (concepteurs et usagers) : il refuse de les placer sur un plan d'égalité. Flichy se singularise également par son approche socio-historique et par l'introduction dans l'analyse des notions d'« imaginaire technique » et d'« imaginaire social », à l'oeuvre dans le processus d'élaboration du dispositif technique.

2.2.1/ L'école de la traduction

Les principales questions auxquelles se proposent de répondre les recherches qui s'inscrivent dans ce paradigme consistent d'une part à démontrer la dimension sociale de l'innovation technique, et, d'autre part, à identifier les jeux d'interactions des divers acteurs qui participent à l'élaboration de l'innovation. Les tenants de ce courant parlent de « système sociotechnique » (Akrich, 1993a, 1993b) ou de « cadre socio-technique » (Flichy, 1994, 1995). Même si ceux-ci reconnaissent l'antériorité de l'offre sur la demande et une certaine autonomie de la technique dans les pratiques, les dispositifs techniques sont perçus comme étant des construits sociaux, et « ni des nécessités purement techniques, ni l'imposition de certaines formes socio-politiques ne peuvent expliquer la forme prise par les innovations » (Akrich, 1993b, p. 36).

Le courant développé au Centre de sociologie de l'innovation prend ses racines dans celui du socio-constructivisme, qui s'attache à l'analyse des controverses scientifiques. Il cherche essentiellement à examiner « la nature des interactions sociales dont les technologies faisaient l'objet » (ibid., p. 21). L'examen des controverses qui accompagnent tout processus d'innovation a montré l'imbrication étroite des contenus techniques et sociaux. Cela explique que deux projets en compétition impliquent en général la confrontation de deux conceptions du monde et de la société. L'idée est qu'un système sociotechnique se stabilise après qu'une

¹⁴ Citons notamment l'étude de Callon sur le véhicule électrique : Callon, M., 1986, « The sociology of an actor-network : the case of the electric vehicle », in *Mapping the Dynamics of Science and Technology : Sociology of Science in the real world*, Callon et al. (dir.), Basingstoke, Macmillan, pp. 19-34.

série d'opérations de traduction, d'enrôlement, ou d'intéressement aboutisse à la constitution d'alliances et / ou d'oppositions entre divers acteurs¹⁵.

Dans cette logique, la chaîne du développement des techniques peut être vue comme « l'élaboration d'un scénario constitué d'un programme d'action, de la répartition de ce programme d'action à des entités diverses ([les] dispositifs techniques qui font l'objet de l'innovation, mais aussi d'autres dispositifs auxquels l'innovation va être associée, [les] utilisateurs bien sûr, mais encore [les] techniques, installateurs, distributeurs, etc.) et enfin d'une représentation de l'environnement dans lequel le programme d'action peut ou doit se réaliser » (Akrich, 1993a, p. 91). En résumé, le processus d'innovation est défini comme une succession d'épreuves et de transformations où une série d'acteurs (humains et non-humains) se trouvent en relation.

« Le travail du sociologue consiste alors à décrire les opérations par lesquelles le scénario de départ, qui se présente essentiellement sous une forme discursive, va progressivement, par une série d'opérations de traduction qui le transforment lui-même, être approprié, porté par un nombre toujours croissant d'entités, acteurs humains ou dispositifs techniques. » (ibid., p. 92). Autrement dit, il s'agit d'étudier les transformations successives d'un énoncé (ou d'un programme d'action), qui débouche sur un objet final.

Ces opérations de transformation sont analysées en terme d'« in-scription » et de « description » de l'environnement dans le dispositif technique. Les tests techniques (tests d'« utilisabilité » par exemple), les associations avec d'autres acteurs, les expérimentations auprès des usagers peuvent être interprétés comme des « confrontations entre l'environnement inscrit dans le dispositif et l'environnement décrit par [le] déplacement [du dispositif] » (ibid., p. 92). Les acteurs, les éléments naturels et les dispositifs techniques sortent transformés de ces confrontations.

¹⁵ Citons le travail de Aitken qui, dans son histoire de la radio, avait déjà montré le rôle spécifique de traducteur joué par les différents acteurs (Hertz, Lodge et Marconi), notamment en mettant à jour les opérations de traduction prenant place entre les différents domaines de compétence de chacun. Voir : Aitken, H., 1993, « Science, technique et économie, pour une problématique de la traduction », *Réseaux*, n°60, pp. 61- 85.

La notion de médiation est centrale dans l'approche de la traduction, elle permet de montrer l'enchevêtrement de la technique et du social, notamment à travers les diverses représentations de l'utilisateur, inscrites dans le dispositif technique.

Une des principales limites de l'approche de l'innovation tiendrait, selon le point de vue même des tenants de la sociologie de la traduction, à son absence de considération du rôle des pratiques (Akrich, 1993b), c'est-à-dire de l'action de l'utilisateur sur le façonnage de l'objet technique. Comme le souligne Akrich : « (...) dès que l'objet technique devient objet de consommation ou d'utilisation, il cesse d'intéresser l'analyste qui ne voit dans l'utilisateur que le prolongement non problématique du réseau constitué par l'innovateur. Autrement dit, [la sociologie des techniques] a certes redonné de l'épaisseur aux objets, mais cela, au détriment des acteurs qui s'en saisissent. » (ibid., p. 36).

Akrich s'est penchée sur ce problème de l'absence de la prise en compte du rôle des pratiques des usagers : « L'environnement dans lequel l'action est susceptible de prendre son sens se trouve spécifié, et un certain nombre de compétences psychomotrices mais aussi proprement sociales sont imputées aux acteurs. » (ibid., p. 38). La relation de l'utilisateur avec le dispositif est perçue comme une coopération : « [il y a une] inscription de l'utilisateur dans le dispositif, [ainsi qu'une] inscription - par la pratique - du dispositif dans le corps de l'utilisateur par le recours à des intermédiaires : modes d'emploi, instruments annexes, formes socialisées d'apprentissage. » (ibid., p. 56). Cependant, même si cette approche réussit à démontrer comment le dispositif prend en charge les actions futures de l'utilisateur, elle ne permet pas d'en restituer les pratiques effectives, et surtout leur influence éventuellement réciproque sur le processus d'innovation. L'utilisateur conserve sa place d'acteur humain anticipé dans les potentialités inscrites dans les dispositifs techniques – acteurs non-humains – par d'autres acteurs humains – les concepteurs.

2.2.2/ Les travaux de Patrice Flichy

Les travaux de Flichy (1994, 1995) sur l'innovation s'inscrivent dans le même paradigme, même s'ils se distinguent des travaux entrepris au CSI sur un certain nombre de points. En s'inspirant des notions de « cadre naturel » et de « cadre social » de Goffman (1991), Flichy définit un « cadre de fonctionnement », qui renvoie aux fonctionnalités de l'objet et à l'usage technique, et un « cadre d'usage », qui réfère à l'usage social. L'alliage de ces deux cadres

aboutit à la constitution d'un nouveau « cadre socio-technique », mélange de technique et de social, une fois l'innovation stabilisée. La mise au point du cadre de fonctionnement implique plusieurs acteurs, et pas seulement les innovateurs (les usagers peuvent participer à la création de ce cadre). Le cadre d'usage n'est pas fixe, il peut être transformé via les premières utilisations (exemple du Minitel¹⁶) ou modifié selon les époques (exemple du téléphone). Tous deux s'élaborent au cours de processus complexes (1994, p. 412).

Flichy introduit dans l'analyse un modèle d'acteur basé sur les notions de « concepteurs-stratèges » et d'« usagers-tacticiens ». Cette notion de concepteurs-stratèges permet à Flichy de rendre compte de l'inégalité des positions entre les différents acteurs de l'innovation.

Par ailleurs, Flichy dépasse le niveau d'analyse micro-social et insiste sur l'importance de « l'imaginaire technique », qui renvoie aux représentations de l'objet technique, autant chez les concepteurs que chez les usagers, et qui alimentent le développement du « cadre de fonctionnement » d'une nouvelle technique. De la même façon, à travers son histoire des télécommunications, Flichy a mis à jour les différents « cadres d'usages » des outils de communication notamment, en fonction des grandes représentations dominantes d'une époque¹⁷.

La préoccupation générale des théories sociologiques de l'innovation reste concentrée sur les chemins qui guident la création d'objets. L'acteur-usager peut y tenir une place nettement plus active que dans l'approche de la diffusion. Toutefois, même si certains apports de Flichy tentent de resituer la technologie dans le quotidien du corps social, l'approche des dispositifs techniques reste orientée vers les processus de production. Concernant les TIC, c'est en partie du déplacement de cette focale depuis la conception vers les aspects liés à leur socialisation que vont émerger les travaux que nous rattacherons à la sociologie des usages.

¹⁶ Initialement conçu pour être une interface d'accès à des services, le Minitel deviendra rapidement, à la surprise de ses concepteurs, un outil de mise en relation et de d'échanges horizontaux, notamment avec le développement des messageries roses.

¹⁷ Au XVIIIe siècle, le téléphone à ficelle était associé à la correspondance intime. À partir de la Révolution, la télécommunication est apparue comme un nouveau moyen de gestion de l'État. Dans les années 1830, le nouveau cadre d'usage des outils de télécommunication était la transmission des informations boursières (Flichy, 1995, p.411).

2.3/ La sociologie des usages

Le champ de la sociologie des usages est en construction depuis une vingtaine d'année. Cette sous-discipline a su intégrer la dimension sociale de la technique chère à la sociologie de l'innovation. Mais si une des bases communes de ses travaux est la considération de l'usage comme un construit social, « (...) la sociologie des usages, à l'opposé de la problématique de la traduction, n'étudie pas tant l'amont que l'aval, c'est-à-dire l'usage resitué dans l'action sociale. La construction de l'usage ne se réduit dès lors pas aux seules formes d'utilisation prescrites par la technique (...), mais s'étend aux multiples processus d'intermédiations qui se jouent pour lui donner sa qualité d'usage social. L'usage comme construit social est abordé à partir de plusieurs entrées qui peuvent se décliner (...) selon les axes suivants : la généalogie des usages, le processus d'appropriation, l'élaboration du lien social, et l'intégration des usages dans les rapports sociaux, ces axes constituant autant de problématiques qui se prêtent à une forte interpénétration » (Jouët, 2000, p. 499).

Ces dernières années ont vu un développement accru des études d'usage. Signe, en partie, d'une société industrielle passée de l'économie de l'offre à celle de la demande, nourrissant une préoccupation pour les différenciations dans les modes de consommation, cette multiplication de travaux est venue alimenter les points de vue sociologiques en fournissant de nombreuses sources empiriques qui questionnent les clivages à l'œuvre dans les processus d'accès social et de socialisation des outils de communication dans les pratiques culturelles.

La focale de la sociologie des usages placerait le début de l'analyse au moment de l'arrivée du dispositif technique dans l'univers de l'usager. Cette position rend difficile une approche en termes d'anticipation des usages du côté de la conception, et favorise l'étude de la dimension relationnelle d'outils quasi intrinsèquement voués à la mise en contact avec autrui¹⁸. Toutefois, des sociologues ont tenté d'opérer la rencontre entre inscription / prescription et mise en pratique du dispositif à travers des notions comme l'adoption, l'appropriation ou le détournement.

¹⁸ En effet, même si l'on prend un dispositif comme internet, technologie « d'écran », on s'aperçoit que c'est la dimension de l'échange qui prend majoritairement le pas sur les possibilités informatives de ce media : le courrier électronique, la messagerie instantanée ou les échanges « poste à poste » (peer to peer) représentent plus des deux tiers des sessions d'accès à internet. L'utilisation du Web pour importante, qu'elle se déroule à travers ses dimensions informatives ou commerciales, ne constitue pas le mode d'accès privilégié à internet (source : « Baromètre des usages de l'internet », novembre 2004, <http://delegation.internet.gouv.fr>).

Nous proposons de décrire ici des recherches et positionnements théoriques s'inscrivant dans les axes explicités par Jouët. Deux orientations principales se font jour : les travaux qui privilégient l'approche de l'appropriation ; une autre série de recherches qui questionne plus directement la notion de lien social, à travers les pratiques relationnelles mobilisant des TIC.

2.3.1/ L'approche de l'appropriation

À la différence de l'approche de l'innovation centrée sur le moment de la conception des objets techniques, l'approche de l'appropriation situe ses analyses sur le plan de leur mise en oeuvre dans la vie sociale. Par ailleurs, contrairement à l'approche de la diffusion qui s'attache à l'étude du processus de diffusion des technologies à travers l'évolution d'un taux d'adoption, l'étude des usages dans les termes de l'appropriation sociale des technologies renvoie à l'analyse de leur formation du "point de vue" des usagers. C'est en partie face aux limites des approches quantitatives de la sociologie de la diffusion, qu'est née cette approche de l'appropriation sociale des nouveaux outils de communication. En effet, les approches empiriques quantitatives mobilisées pour mesurer l'impact des nouveaux outils de communication sur les pratiques ont montré leur utilité pour comprendre la diffusion des innovations. En revanche, elles ont témoigné de leur difficulté à expliquer certains phénomènes comme la disparité en terme de taux d'équipement (Chambat, 1994, p. 258).

La logique d'appropriation renvoie à l'idée d'une maîtrise cognitive et technique de savoirs et de savoir-faire permettant une intégration significative de la technologie dans la vie quotidienne d'un individu ou d'un collectif. Ainsi, à la différence de l'approche de la diffusion des innovations qui s'attache à révéler des profils d'usagers regroupés sur la base du croisement des variables sociodémographiques les plus pertinentes pour marquer les distinctions, l'approche de l'appropriation met en évidence la disparité des usages et des usagers en dévoilant la construction sociale de l'usage, notamment à travers les significations qu'il revêt pour l'usager: « Les différences de taux d'équipements ou de fréquences d'usages ne sont (...) que le révélateur des disparités de signification que revêtent les pratiques concernées pour les différents groupes sociaux. » (ibid., p. 259). La question du statut de l'objet revient à saisir ce qu'il représente pour son ou ses usagers, comment il vient s'inscrire dans un environnement spécifique et parmi des pratiques préexistantes, et cela, dans le contexte de la vie quotidienne - indissociable des tendances sociales de fond qui participent à la construction des modes de vie.

Une des principales questions de recherche soulevées consiste à analyser comment se constituent des usages différenciés selon les groupes sociaux, notamment à travers l'examen des « significations d'usages ». Les travaux s'organisent autour de questionnements centrés sur le rôle des pratiques antérieures (filères d'usage et phénomènes générationnels), les phénomènes de construction identitaire ainsi que la socialisation de la technique. Les diverses études ont montré le rôle crucial des représentations dans la formation des pratiques, certaines en particulier se sont attachées à montrer le poids de l'imaginaire technique et ont révélé la portée de la charge symbolique de ces nouveaux outils de communication.

Une variante de l'approche en termes d'appropriation est le concept de « domestication » (Lelong et Beaudouin, 2001; Haddon, 2003). Celui-ci a émergé au début des années quatre-vingt-dix à travers un projet empirique et théorique mené par Roger Silverstone, projet influencé par une littérature émergente sur la consommation en général, en particulier sur la nature symbolique des biens (Silverstone, Hirsch, Morley, 1992).

L'intérêt principal réside dans la nécessité de saisir la façon dont des technologies peuvent se répandre dans un foyer, ou dans les différentes sphères de l'existence d'un individu. Ainsi, comprendre l'adoption d'une TIC nécessite de prendre en compte le fait qu'il existe des négociations et des interactions à l'intérieur du foyer, avec des conflits et tensions, aussi bien que des consensus. Les acteurs sont engagés dans une gestion de temporalités sociales hétérogènes. L'usage des médias de communication s'inscrirait dans une économie des rapports sociaux relatifs à des sphères d'activités diverses qui peuvent être source d'attitudes contradictoires ou ambivalente. Par exemple, la téléphonie mobile peut être appréciée dans le cadre de la journée de travail comme un outil autorisant des formes de libération de l'univers clos du bureau. L'ouverture de l'espace de joignabilité repousse le confinement et peut dessiner des interstices temporels élargis pour de la communication d'ordre privé (Le Douarin, 2005). En revanche, de retour au foyer, ce type de dispositif est parfois vécu de manière extrêmement intrusive et gênante. Que ce soit pour des contacts professionnels mais aussi personnels, l'absence de délimitation nette dans le continuum de joignabilité peut être vécu comme aliénant.

Dans un article autour de la *domestication* de la téléphonie mobile, L. Haddon¹⁹ évoque les travaux de l'anthropologue Igor Kopytoff. Ce dernier suggère que les chercheurs retracent des biographies, voire ce que nous appellerons des « carrières » d'objets, comme nous faisons des biographies d'individus. Il explique qu'en examinant les changements, pas seulement du point de vue de leur possession mais également dans la définition et la re-définition culturelle de l'objet, on peut révéler beaucoup sur la société dans laquelle ces objets sont situés (Kopytoff, 1986).

Dans cette perspective de la domestication, Haddon estime qu'à l'achat d'une TIC « suit une phase d'expérimentation, puis tombe dans des « modèles de routines d'usages » », mais que « (...) en dépit de cette routinisation, les modèles de consommation changent avec les changements sociaux et technologiques » (2002, p. 51).

2.3.2/ Une attention particulière sur la dimension relationnelle des dispositifs

L'histoire des TIC recèle d'exemples de « détournement » de dispositifs, notamment dans le sens de la création de lien social, de mise en relation, de développement de collectifs de communication. On a pu précédemment évoquer le cas du Minitel, mais on aurait tout aussi bien pu s'attarder sur le cas du SMS. A la surprise des concepteurs, qui s'attendaient à voir ce dispositif utilisé dans de nouvelles perspectives de coordination en situation de mobilité, les premières études ont au contraire montré qu'il était principalement utilisé par les adolescents pour échanger des marques affectives ou manifester des états de présence à distance (Rivière, 2002). De même, que dire de l'explosion des échanges en « peer-to-peer », alors que l'internet était avant tout envisagé par les concepteurs comme un accès à une plateforme de serveurs délivrant des... services.

Intrinsèquement, les dispositifs techniques de communication sont destinés à la mise en contact, à la différence d'autres dispositifs médiatiques (magnétoscope, télévision, ...). Or l'approche de l'appropriation, qui va mettre l'accent sur la socialisation de la technique dans des univers particuliers et délimités, ne poursuit pas nécessairement ses investigations du côté de la reconfiguration du lien social, de l'évolution des interactions, de formes relationnelles, équipées ou non.

¹⁹ Haddon L., « Domestication and mobile telephony », in Katz J. (ed.) *Machines that become us : the social context of personal communication technology*, Transaction publishers, New Brunswick, New Jersey, 2002.

Mallard, dans un séminaire qui tentait d'identifier des passerelles entre usages des TIC dans la sphère privée et dans les organisations (Mallard, 2004), appuie l'idée que « la nature informationnelle et communicationnelle des pratiques concernées explique ici l'importance des collectifs d'utilisateurs : les produits des nouvelles technologies ont d'emblée une vocation – relativement spécifique, dans l'univers des techniques – à construire des liens entre utilisateurs, ce qui explique également que ce soient les sociologues qui se trouvent convoqués à l'analyse de leurs genèse et transformation » (ibid., p. 9). Ce serait la raison pour laquelle un lieu particulier de l'interrogation sur les usages concerne l'analyse de la façon dont les télécommunication transforment les sociabilités ou reconfigurent des réseaux sociaux (Smoreda et Licoppe, 1999 ; Rivière, 2000 ; Wellman, 2000).

Mallard poursuit : « Si l'on se limite à la sphère privée, cette réflexion prend soin de caractériser des relations sociales spécifiques, qui vont se trouver transformées (enrichies, déplacées, dédoublées, annulées...) sous la pression combinée de possibilités techniques nouvelles et de ce que les utilisateurs décident d'en faire » (2004, p. 10).

Par ailleurs, un des points régulièrement souligné par la sociologie des usages, c'est le travail des rapports sociaux, des processus de hiérarchisation sociale sur la construction sociale des usages. Jouët souligne ainsi que les usages des TIC « s'insèrent dans des rapports sociaux qui constituent la matrice de leur production. (...) Ils ne se construisent donc pas dans un *vacuum* mais s'insèrent dans les rapports sociaux de pouvoir qui traversent les structures sociales, les formes de domination étant bien sûr plus ou moins prononcées ou modulables... » (2000, p. 507-508). Si les procédures déposées dans les dispositifs techniques contraignent les marges d'action de l'agent, les dispositions sociales et *habitus* liés à la position sociale de l'agent et à sa biographie participeraient également du dessin des « limites » de l'usage.

Plus récemment, des études tendent à montrer l'influence de la biographie, et notamment des premières expériences, sur la consommation de TIC. Les usages seraient donc sensibles aux caractéristiques sociodémographiques des individus, à leur position dans le cycle de vie comme à leur parcours de vie. Si nous reviendrons plus en détail sur ces aspects dans de prochains chapitres, il est d'emblée clair que le travail de thèse que nous présentons ici souscrit totalement aux pistes de recherche ouvertes par la sociologie des usages. D'une part parce que nous chercherons à caractériser des différenciations sociales dans les modes d'équipement. Ces modes *sociaux* d'équipement, affaire de segmentation

sociodémographique et de parcours de vie, s'ancreront sur des processus d'appropriation spécifiques des TIC par des groupes d'acteurs. D'autre part, parce que le second volet de notre recherche sera consacré à la compréhension des pratiques relationnelles équipées, mises en rapport avec la dynamique générale des sociabilités, saisies à travers les transformations des réseaux personnels.

3/ Trajectoires d'usage des TIC

On perçoit, à travers cet exposé des différentes approches théoriques des usages, qu'il y aurait une difficulté à penser de manière réflexive la position du concepteur et de l'utilisateur pour approcher les usages. Le matériau longitudinal dont nous disposons dans le cadre de cette thèse est, quant à lui tout à fait centré sur les utilisateurs, et sur la dynamique de leurs réseaux personnels.

Il y a donc, selon nous, un double enjeu méthodologique si l'on veut réaliser le projet de caractériser des trajectoires d'usage :

- le premier est l'exigence de se doter de stratégies d'approche processuelles qui permettent le plus possible de tenir les deux « bouts » de la chaîne des usages, en pratiquant un certain nombre d'aller-retour entre conception et pratique, entre le dispositif et l'usager ;
- le second renvoie aux dimensions particulières des différenciations sociales que nous souhaitons travailler dans le cadre d'une analyse dynamique des usages ; les travaux de la sociologie des usages ont produit des résultats qui laissent à penser qu'au-delà des effets liés aux facteurs sociodémographiques, les pratiques relationnelles des TIC se distribueraient selon la position dans le cycle de vie, mais aussi selon la biographie des individus.

Aussi, pour terminer ce chapitre, nous resserrerons notre propos autour de ces deux axes généraux, axes qui guideront les choix méthodologiques et orienteront le traitement empirique.

3.1/ L'usage : un travail de convergence

Dans un article paru dans un ouvrage collectif sous la direction de Latour, Le Goaziou (1992) conteste le fait que les recherches partant de l'usager et qui, contre une définition normative des typologies d'usage, mettent en avant les stratégies complexes et imprévues d'utilisation

d'un objet par un usager, inviteraient à penser les rapports de l'homme à la machine de manière moins duale.

Pour lui, l'usage se définit comme un travail de convergence entre deux processus : « c'est le moment ou le lieu, l'espace-temps d'une rencontre mue par la tentative de réalisation d'une convergence et d'une mise en équivalence. (...) L'usage est le produit de deux histoires, de deux processus, de deux dynamiques qui, l'une et l'autre, essaient d'aller l'une vers l'autre » (1992, p. 155-157). Ces deux histoires peuvent être présentées comme suit :

- *une histoire individuelle en amont* : l'usager, comme tout acteur humain, est effectivement l'aboutissement d'une histoire qui le porte et qu'il recrée sans cesse. Cette histoire est tout autant individuelle que familiale, sociale, culturelle... Les sociologues montrent, par exemple, comment la classe sociale d'appartenance de l'usager peut influencer sur son mode d'utilisation de l'objet technique (Bourdieu, 1965). La question est de savoir quels éléments doivent être considérés comme significatifs. L'hypothèse se résumerait ainsi : ne doivent être pris en compte de ces histoires que les éléments dont l'usager se sert dans le travail de convergence et de mise en équivalence (qui est le propre de l'usage) auquel il participe.
- *une histoire des dispositifs en aval* : les études de sémiologie des techniques montrent que les machines « parlent » : elles prescrivent, elles contraignent, elles « contractent »... et « ça parle » aussi du côté des utilisateurs, selon ce que l'on peut nommer « programme d'utilisation : la compilation d'une série d'exigences que l'utilisateur fait siennes concernant le rapport qu'il désire entretenir avec la machine ».

Les utilisateurs, comme les machines ne sont pas vierges de toute histoire sociale. Comme il n'y a pas de « bon sauvage », il serait illusoire de rechercher un « degré zéro de l'utilisation ». Le Goaziou insiste également sur le fait de retracer l'histoire sociale d'un usage, et d'y insérer dans l'échelle de la quotidienneté, l'influence de l'entourage : « Il n'y a pas uniquement une machine et un utilisateur, mais d'autres acteurs avant eux, après eux, entre eux, autour d'eux... qui tous participent à ce travail de convergence, de mise en accord entre d'une part un « besoin », une demande et, d'autre part « ce pour quoi une machine est faite » » (ibid., p. 157).

A partir de ces présupposés, il déduit une exigence méthodologique forte : « Le traitement de l'objet ou système technique et le traitement de l'utilisateur doivent s'effectuer de pair et en parallèle, avec les mêmes outils d'analyse ». On perçoit donc qu'il conviendrait de s'armer d'une double approche processuelle pour saisir cette dynamique de convergence et réduire l'écart entre dispositif et utilisateur.

Ce point de vue s'inscrit dans les propositions sociologiques de l'école de la traduction. En effet, Le Goaziou plaide pour une analyse qui valoriserait la présence des acteurs non-humains au même titre que celle des actants humains dans la définition des usages. L'usage serait donc un processus travaillé dans le cadre d'un réseau « hybride », d'un réseau sociotechnique (Callon, 1986). La dynamique de cette structure réticulaire est le produit de la rencontre de la trajectoire des différents actants. Cette posture sociologique a le mérite, d'une part, de donner une place significative aux objets techniques en tant qu'artéfacts socialement construits et développant au cours de leur « vie extra-conception » un certain nombre de ressources, de contraintes et d'enjeux qui participent de la transformation des formes sociales²⁰ (Grossetti, 2005). D'autre part, elle permet de faire le lien avec des approches sociologiques plus classiques, notamment les approches de type biographique, dont l'analyse questionne les critères de différenciation des pratiques sociales au regard des caractéristiques sociodémographiques des acteurs, mais aussi au regard de leurs vécus, attentes et anticipations.

3.2/ Les notions d'objet intermédiaire et de dispositif de médiation

Si ce positionnement théorique est séduisant, il n'en comporte pas moins quelques zones qui suscitent la prudence. Ainsi, l'exigence posée par Le Goaziou de pratiquer une identité méthodologique dans l'étude des processus concernant des acteurs humains, des acteurs non-humains, et surtout de leur relation semble difficilement totalement réalisable. On peut tenter de se doter d'un arsenal conceptuel comparable sur de nombreux points pour analyser des biographies sociales et le parcours des techniques. Ce sera l'objet du chapitre à suivre.

²⁰ Grossetti reprend le concept de « forme sociale » utilisée par Simmel « pour désigner les différentes formes de groupement des acteurs sociaux qui sont aussi des registres d'activité » (Grossetti, 2004, p. 102). Il l'envisage dans un sens comparable à celle de « structure sociale, dans le même registre qu'en font les analystes de réseaux sociaux » (ibid., p. 102).

Le doute réside dans la possibilité de construire les procédures de mise en relation de ces deux histoires. En effet, opérer une symétrie radicale entre actant humains et non-humains génère des difficultés quand il s'agit d'envisager, de manière systématique, la rencontre entre ces deux types d'acteurs sous la forme d'une relation sociale. Grossetti expose ces limites en affirmant que « (...) Si les relations entre non-humains, ou entre non-humains et humains, peuvent dans certains cas être comparées à des relations sociales (entre humains), il est clair que ces dernières peuvent se situer sur des registres (l'amitié par exemple) où la comparaison devient difficile, voire absurde. La symétrie totale n'est pas possible. Pour le coup, la symétrie finit par nuire à la prise en compte des non-humains qui en étaient le principal avantage » (2005, p. 15).

Pour contourner le risque d'impasses annoncées, il semble opportun de faire un détour par les notions d'objet intermédiaire et de dispositif de médiation qui permettraient d'avancer sur ces questions. La notion d'objet intermédiaire a été développée par Vinck (1999) dans la lignée des travaux sur l'analyse des réseaux de la science et des coopérations entre scientifiques. L'objet est pris en compte sous l'angle d'un révélateur de relations, d'acteurs et d'activités. Fortement investis par les acteurs, l'objet intermédiaire permet de se coordonner, et son utilisation dessine le réseau de relations. L'émergence de ces objets, leur apparition et disparition correspondraient à des étapes de la vie du réseau et à des configurations d'acteurs. En amont, il peut être considéré comme la matérialisation d'intentions et de rapports sociaux²¹, de pratiques, habitudes et savoir-faires.

On saisit à cet endroit la capacité heuristique de ce concept dans notre souci de relier parcours techniques et sociaux. Il semble en effet que l'on peut envisager d'étudier la relation entre l'accès aux outils de communication et leur socialisation dans l'environnement d'un individu à travers le prisme de la traduction non seulement de la position sociale mais aussi de « moments » de la vie des acteurs. Dans le cadre de notre recherche, qui se situe dans une période du cycle de vie potentiellement riche en perturbations biographiques, ces moments pourraient être des phases de routinisation ou d'apprentissage liées au franchissement d'un seuil (entrée dans le travail, mise en couple, décohabitation, naissance, ...), comme des ruptures dans le cours de la vie, des bifurcations.

²¹ Dans cette perspective, il est considéré comme une série de traductions.

D'un point de vue de l'analyse des pratiques relationnelles, ce concept se révèle également fécond puisqu'il permet de décrire des configurations d'acteurs à travers l'idée que les objets intermédiaires sont des facilitateurs de médiation, en fonction des situations d'interaction. Dans cette perspective, qui intéresse au premier chef notre travail quand il s'agira de produire une analyse du mouvement des sociabilités et de leur équipement, nous devons noter l'extension du concept d'objet intermédiaire à travers celui de dispositif de médiation (Cochoy, 2002). Grossetti, en insistant sur la dimension plus « massive » de ce concept, souligne sa pertinence : « Ces dispositifs incluent des non-humains (nom, règles d'adhésion, procédures de régulation, dispositifs de communication, etc.) mais aussi parfois des acteurs humains qui endossent un rôle de médiation (coordonnateurs, responsables, intermédiaires de toutes sortes). (...) L'introduction des dispositifs de médiation n'est évidemment qu'une importation très limitée des idées issues de l'approche par les réseaux socio-techniques. Elle permet toutefois de sortir du réductionnisme relationnel qui caractérise l'analyse des réseaux sociaux. La notion de dispositif de médiation ne permet pas seulement d'introduire, au moins partiellement et dans un registre limité, des « non-humains » ou des « médiations ». Elle permet de donner du sens aux formes collectives (organisations, groupes, collectifs, etc.) qui se situent entre le « contexte » (vu de l'intérieur) et l'« acteur » (vu de l'extérieur) » (2005, p. 12-14).

On se situe ici plutôt au niveau d'une préoccupation des aspects relationnels impliquant des objets. Cela représente cependant un complément tout à fait nécessaire à l'idée portée par la notion d'objet intermédiaire comme révélateur d'intentions et de rapports sociaux. L'opération de rencontre entre les trajectoires techniques et individuelles, et particulièrement en ce qui concerne l'équipement et la mise en œuvre relationnelle des TIC, nous semble s'éclaircir en mobilisant la notion de dispositif de médiation.

3.3/ Trajectoire d'usage : individuelle, générationnelle ou sociale ?

Cette rencontre entre les histoires de vie des acteurs, leur dynamique relationnelle et les itinéraires des techniques définit selon nous une approche en terme de trajectoire d'usage. Cette notion jalonne un certain nombre de travaux relatifs à l'étude des TIC, et il y a différentes manières de l'envisager. Schématiquement, ces travaux se présentent jusqu'à présent selon deux formes :

Une première s'intéresse aux *trajectoires individuelles*. Elle a pour objet d'analyser des parcours singuliers à travers la constellation d'objets communicationnels qui constituent un environnement informationnel et cognitif dans l'élaboration des pratiques de communication. Elle se caractérise par la mise en évidence en particulier de séquences d'apprentissage liées à la prise en main d'un outil ou d'un système technique (Proulx, 2002)²².

Une deuxième approche propose de mettre en lumière des *trajectoires générationnelles*. On montre alors des parcours spécifiques d'une cohorte à travers l'univers des objets communicationnels, en les synchronisant avec la diffusion des TIC dans la société. Une des clefs de cette approche consiste à relever les moments de contact de cette cohorte avec une technologie.

A partir de données recueillies dans le cadre de l'enquête « Sociabilité et insertion sociale : processus d'entrée dans la vie adulte, insertion professionnelle et évolution des réseaux sociaux », nous avons tenté de positionner une approche longitudinale de l'adoption et de l'usage des moyens de communication dans une perspective plus large de recherche sur les cheminements biographiques des jeunes.

Notre objet est de définir et identifier ce qui pourrait être une approche en termes de *trajectoires sociales* d'usage des TIC. Ce prisme analytique chercherait à définir des parcours typiques de groupes ou de catégories sociales associés aux rythmes biographiques, aux formes d'intégration des TIC dans la situation vécue (Fribourg, Smoreda, 2004).

C'est dans cette dernière optique que nous souhaitons situer la problématique de cette thèse. Bien entendu, on remarquera qu'une séparation stricte entre ces différentes approches est délicate. On sent bien en effet que, dans le travail qui nous attend, des détours seront faits par certains développements des deux premières approches. Le souci de « cadrer » nos données empruntera forcément à l'analyse générationnelle dans la nécessité de situer notre cohorte au regard de l'équipement et des pratiques générales d'une tranche d'âge, et ce à la date de nos entretiens des vagues 3 et 4 de l'enquête. Ensuite, il est probable que l'on aborde, dans la

²² L'intitulé d'un séminaire interdisciplinaire organisé à l'ENST-Paris en 2004 par S. Proulx est éloquent quant à la caractérisation de cette approche : « "Trajectoires d'usages", continuité et ruptures dans l'appropriation personnelle des technologies de communication ».

construction de nos catégories, des histoires individuelles de rapport aux objets techniques. Mais ce sera dans l'objectif de nous repérer un maximum d'indices pour identifier des pratiques dont la récurrence ou la similitude viendrait appuyer l'idée qu'elles seraient propres à un groupe social.

Conclusion

Les propositions de Le Goaziou entrent en résonance, selon nous, avec celles de l'anthropologue Kopytoff lorsqu'il suggère qu'il faudrait retracer les histoires de vie des objets de la même manière qu'on reconstitue des biographies individuelles. Or, si l'on envisage l'usage comme un travail de convergence de ces deux histoires, dans un souci de réduire au maximum l'écart entre les actants, il faudra bien se doter d'outils analytiques permettant de capter les structures temporelles, les dynamiques cognitives et pratiques à l'œuvre, comme les significations d'usage²³ (Mallein, Toussaint, 1994), tout en replaçant ces éléments dans le cadre général du cycle de vie.

Aussi, ce type de travail nécessite la mise en place d'une double approche processuelle et biographique des acteurs et des techniques. Nous consacrerons le prochain chapitre à ces éclaircissements conceptuels et méthodologiques, en prenant soin de situer notre objet dans la période singulière du cycle de vie du passage à l'âge adulte.

Prétendre chercher à caractériser des trajectoires *sociales* d'usage, à partir des données dont on dispose, renvoie avant toute chose à la possibilité de classer les individus du panel en fonction de parcours sociotechniques similaires. On aura opéré, alors, un travail sur la généalogie des usages, entamé celui sur l'appropriation et l'inscription des usages dans des rapports sociaux.

Cependant, si nous parvenons à stabiliser une typologie, nous ne serons alors qu'à la moitié du chemin. Notre matériau d'enquête, outre les entretiens biographiques, est constitué de données relationnelles. Elles ont été recueillies dans le but de suivre les transformations de la sociabilité de chaque jeune avec l'avancée dans l'âge adulte. En outre, nous disposons également, pour les deux derniers recueils (2001 et 2004), de renseignements sur les modes de communications à l'intérieur de ces réseaux relationnels, réseaux qui ont été reconstitués lors de chaque vague d'enquête.

²³ Les significations d'usage font référence aux « représentations et aux valeurs qui s'investissent dans l'usage d'une technique ou d'un objet » (Chambat, 1994, p. 262).

Notre travail s'inscrit résolument dans le courant de la sociologie des usages qui s'intéresse au rapport entre TIC et lien social. Au-delà d'une catégorisation du panel, il s'agira de confronter les trajectoires sociotechniques aux transformations des réseaux relationnels, et surtout de cerner la (les) place(s) que tiennent les dispositifs de médiation dans ces mouvements des relations sociales.

Nous proposons maintenant de poursuivre le cadrage général de notre problématique en faisant un retour sur les questions sociologiques posées par l'entrée dans l'âge adulte. Puis nous préciserons notre conception de l'acteur, nos choix quant aux types d'approches processuelles et biographiques.

Chapitre 2

**Quelles approches processuelles des biographies
des acteurs et des techniques
au moment du passage à l'âge adulte ?**

Introduction

Envisager les faits sociaux en terme de processus renvoie nécessairement à considérer le temps, son déroulement et sa construction comme un élément permanent de l'analyse. Relativement à notre problématique, il est question de temps, nous l'avons vu, quand il s'agit d'aborder les modalités de l'adoption et de l'appropriation des dispositifs de communication, comme il est question de temps quand nous devons prêter attention aux parcours de vie des acteurs. De même, quand la focale se porte sur les dynamiques relationnelles, l'évolutions des sociabilités, des équipements, il est affaire de temporalités.

Notre analyse se développe à des échelles temporelles diverses. Mais il est une échelle qui fait office de « contexte » plus général pour les données recueillies, c'est la période singulière du cycle de vie au cours de laquelle s'est focalisée l'enquête : le moment du passage à l'âge adulte.

Durant cette phase de leur existence, les jeunes se confrontent à des étapes, des seuils particuliers de la « socialisation secondaire »²⁴ (Berger, Luckmann, 1986) : départ du domicile familial, cohabitations ou construction du domicile conjugal, recherche et accès à un emploi ou des ressources nécessaires pour gagner son autonomie, éloignement du milieu scolaire où les jeunes sont entre pairs pour se situer dans des mondes sociaux impliquant de nouveaux apprentissages de normes, etc.

On peut considérer que les trajectoires des individus de notre panel, qui au début de l'enquête ont entre dix-sept et vingt ans, vont être confrontées à un certain nombre de perturbations biographiques, notamment au travers des modalités qu'emprunte leur insertion professionnelle, mais également leur parcours conjugaux, amicaux, familiaux. Par ailleurs, il s'agit de prendre en considération le fait que ces différentes sphères d'activités interagissent, se combinent, et participent à la reconfiguration du processus d'insertion sociale.

²⁴ Le dictionnaire Petit Robert définit le terme « jeunesse » comme « le temps de la vie entre l'enfance et la maturité ».

Aussi, nous proposons dans un premier temps de faire un point sur les travaux de la sociologie de la jeunesse, champ sociologique qui s'est penché centralement sur la question du passage à l'âge adulte. Nous traiterons des transformations intervenues dans les modes de socialisation, à l'origine d'une complexification des parcours, comme d'une reformulation des inégalités sociales. En effet, cette phase de mise en cause / restructuration se présente de manière différenciée selon les individus et les catégories sociales. Il y aurait une mise à plat des héritages et une reformulation de ces derniers face aux étapes qui se présentent. Des recherches ont montré combien les modes de socialisation, notamment au moment du passage à l'âge adulte, étaient socialement clivés : selon les sexes, la classe sociale d'origine, le niveau de diplôme ou encore la position professionnelle (Clot, 1982 ; Battagliola, Brown, Jaspard, 1997 ; Battagliola, 2001).

Assiste-t-on à une tendance à l'individualisation des parcours ? Les modes de reproduction des rapports sociaux de domination restent-ils prégnants sur l'orientation des trajectoires ? Quels sont, dans ce cas, les facteurs qui pèsent le plus, et dans quelles situations ? Ces interrogations sur la construction des différenciations sociales sont au cœur de notre travail. En effet, notre ambition est de guetter l'émergence de catégories sociales, avec l'avancée dans l'âge, montrant des similitudes fortes dans les parcours sociaux et techniques.

Ce détour par les recherches sur les modalités empruntées par l'insertion sociale des jeunes a son importance. Il devrait nous fournir des indicateurs précieux pour mettre en place les stratégies d'approche des processus biographiques.

Dans la suite de ce cadrage, nous serons amenés à développer les choix méthodologiques qui répondraient à l'exigence d'approcher l'usage des TIC comme le produit d'un travail de convergence entre des parcours d'acteurs humains et non-humains : Quelles sont les options envisageables quant à la décomposition temporelle de ces processus ? A partir de quelles données et de quelles variables pertinentes ? Quelle utilisation du matériau narratif recueilli dans les entretiens semi-directifs ?

Nous disposons de données dynamiques. Aussi, l'enjeu de la méthode est non seulement de prendre au sérieux les effets propres de la dynamique, mais surtout d'en tirer le meilleur parti. Nous serons donc amenés en dernier ressort à préciser le modèle d'approche biographique comme la conception de l'acteur qui animera le traitement empirique dans la seconde partie

de cette thèse. Car avant d'aborder les questions posées par les données relationnelles et les objectifs qu'elles pourraient permettre d'atteindre dans cette recherche, il faut se donner les moyens de tracer ces « trajectoires » biographiques et techniques, qui permettront d'opérer les premiers rapprochements entre individus dans le panel.

1/ L'entrée dans l'âge adulte : une affaire de franchissement de seuils

Lorsqu'on interroge la littérature sociologique sur la problématique de l'entrée dans l'âge adulte, on se trouve renvoyé au champ de la sociologie de la jeunesse. La jeunesse est alors envisagée, essentiellement, comme un passage marqué par de fortes turbulences biographiques. Dubet, dans un article qui proposait de faire le point sur les approches sociologiques de la jeunesse estimait que « l'expérience juvénile est construite par cette tension liée à la formation moderne d'un monde juvénile relativement autonome, alors que la jeunesse est *aussi* l'âge de la distribution des individus dans la structure sociale » (1996, p. 23). Alors que dans la société traditionnelle la jeunesse apparaît comme un âge de la vie encadré par des rites, la modernité serait associée au déclin de ces rites de passage²⁵. Cette période singulière du cycle de vie est néanmoins toujours le lieu d'un processus de distribution des rôles sociaux, et au formalisme des rites ont succédé les attentes sociales plus diffuses des franchissements de seuils (fin des études et entrée dans l'emploi, départ du domicile familial et formation d'un couple, puis d'une famille).

Le passage à l'âge adulte se caractériserait donc par des calendriers que l'on peut élaborer à partir des transitions biographiques et la structure de leurs enchaînements. Des suites chronologiques marquant l'ordre de ces franchissements tendent à constituer des formes canoniques de l'insertion sociale. Ces modèles dominants, socialement attendus et valorisés, seraient différents selon le sexe et l'origine sociale. Toutefois, nous questionnerons la persistance de certains modèles d'enchaînements contre de nouvelles modalités de socialisation au regard de transformations sociétales et culturelles notables : augmentation de la scolarisation, montée de la précarité du travail et de l'emploi, développement de formes d'unions libres, meilleure tolérance sociale du divorce (de Singly, 1988 ; Théry, 2001).

Evolue-t-on vers des modèles plus diversifiés, au regard notamment des transformations sociétales intervenues depuis les années soixante-dix ? Le développement de la scolarisation,

²⁵ On entend par « rites de passages » des actions symboliques rituelles publiques liées au passage entre deux phases de vie différentes. Ces passages sont associés à un changement des attentes, devoirs, droits et rôles sociaux, identités personnelles. On peut éventuellement contester le déclin des pratiques rituelles dans les sociétés modernes en arguant du maintien de nombre d'entre eux. Par exemple, pour ne citer que ceux caractéristiques de la période de passage à l'âge adulte : les cérémonies finales de remise de diplômes dans les écoles et universités, les cérémonies d'enterrement de vie de jeunes hommes ou femmes, les mariages, etc. (Bessin, 2002).

mais aussi celui d'une société de services et de l'information, en induisant une multiplication des interactions, ont produit des recompositions de la culture populaire (Schwartz, 1989). De même, le développement du travail des femmes, l'évolution des rôles sexués ou des nouvelles formes d'union, les phénomènes de report du passage de seuils biographiques et leur désynchronisation (de Singly, 1996 ; Battagliola, Brown, Jaspard, 1997 ; Galland, 1996, 2001) marquent les cheminements empruntés par la jeunesse dans ses processus d'insertion.

Loin de négliger le poids de déterminants sociaux d'ordre structurel, il s'agit de s'interroger sur la manière dont se réalisent les atouts sociaux des uns et des autres dans ces moments-là (Nicole-Drancourt, 1991), si l'on fait l'hypothèse d'une diversification des trajectoires possibles. La dénomination sous le terme « jeunesse » de catégories sociales tout à fait disparates avait amené Bourdieu à proposer une clarification sociologique contre une tentation idéologique de gommer les aspérités du social (Bourdieu, 1984) ...

1.1/ Les calendriers du passage à l'âge adulte

D'autres disciplines scientifiques que la sociologie proposent un découpage calendaire du passage à l'âge adulte. Ainsi, des démographes sont venus alimenter la définition des calendriers et des transitions (Gokalp, 1995), quand les travaux des historiens éclairent la distribution sociale de ces calendriers selon des modèles socio-historiques (Prost, 1981). Les modèles d'insertion sociale mis en évidence, même s'ils concernent des sociétés datées, n'en gardent pas moins une valeur heuristique. Ces résultats soutiennent la pertinence de rechercher des régularités de parcours parmi des groupes sociaux, marqués notamment par des traits culturels de classe. Enfin, on doit citer l'apport de l'anthropologie avec les travaux de Segalen ou de Bozon relatifs à l'étude des rites de passage (Segalen, 1981 ; Bozon, 1981).

En sociologie, les premiers travaux qui prennent pour objet la jeunesse et le passage à l'âge adulte sont menés selon une approche fonctionnaliste de la socialisation (Cicchelli, 2001). Inspirés par les propositions de Parsons (1942), ils tendent à prendre en compte, sur l'ensemble du cycle de vie, l'effet du vieillissement sur la socialisation aux rôles, tout au long du parcours des strates d'âge (Riley, Johnson, Foner, 1972). Il s'agit là d'une approche relativement mécanique du processus d'allocation d'une gamme de rôles sociaux à des individus à des âges donnés. La socialisation est abordée comme le processus d'apprentissage

de ces rôles socialement définis et attendus, avec un ensemble de sanctions et récompenses comme forme de régulation.

Par la suite, les travaux sociologiques vont s'orienter vers l'analyse du processus de transition en tant que tel. En effet, on semble assister dès le milieu des années soixante-dix, avec le recul de l'âge du mariage²⁶ ou l'apparition d'un chômage de masse grippant les itinéraires d'insertion professionnelle, à une diversification des modalités de parcours sociaux au moment du passage à l'âge adulte. Désormais, « l'entrée dans l'âge adulte est généralement envisagée sous l'angle du franchissement des seuils biographiques dont la concordance ou l'addition finissent par entériner le fait qu'un jeune est considéré comme un adulte » (Bidart, 2005, p. 51). Ainsi, Galland considère ce passage à partir de l'organisation de deux axes principaux : le calendrier de passage de la sphère scolaire à la sphère professionnelle d'une part, celui de la transition de la sphère familiale à la sphère matrimoniale d'autre part (Cavalli, Galland, 1993 ; Galland 1990, 1996, 2001). Il propose alors quatre bornes temporelles cruciales : la fin des études, le début de la vie professionnelle, le départ de chez les parents et la formation d'un couple.

Les préoccupations sociologiques se dessinent alors *sur* et *entre* les axes. Sur un axe, observe-t-on un enchaînement plus ou moins direct entre les franchissements de seuils ? Comment expliquer d'éventuels phénomènes de report du franchissement d'un seuil ? Entre les axes, ces franchissements sont-ils synchrones ? A la dissociation de ces divers seuils se greffent des interrogations sur les sources des inégalités constatées dans les modes d'accès à l'âge adulte. Le point de vue critique de la sociologie s'attelle notamment à identifier les différenciations liées à l'origine sociale, au sexe ou au niveau d'éducation dans les parcours des jeunes.

1.2/ La problématique de la double déconnexion

Les sociologues constatent, en se référant aux premiers travaux sur les classes d'âge et le cycle de vie (Parsons, 1942 ; Morin, 1969), que le modèle traditionnel de passage à l'âge adulte qui se caractérisait par un fort synchronisme des franchissements de seuils serait fortement bousculé. On assisterait non seulement à des phénomènes de reports des seuils sur chaque axe (entrée plus tardive dans le monde professionnel, installation conjugale décalée

²⁶ En 1973, l'âge du mariage a inversé une tendance séculaire au rajeunissement.

malgré le départ du domicile familial), mais également à une déconnexion entre les axes : « Ainsi, l'entrée professionnelle dans la vie adulte et l'entrée familiale, deux moments de plus en plus tardifs, semblaient également être partiellement déconnectés. On a là évidemment une configuration tout à fait nouvelle par rapport à ce qu'aurait été une simple prolongation de l'adolescence, c'est-à-dire un report du franchissement des seuils qui n'aurait pas affaibli la liaison entre eux. Cette déconnexion suggérait qu'une phase intermédiaire constituée de combinaisons variables de statuts relevant tantôt de rôles adolescents, tantôt de rôles adultes, était en train de se former entre l'enfance et la maturité » (Galland, 2001, p. 618).

Les âges d'accès au statut d'adulte sur le plan professionnel ne correspondent plus aux âges adultes du statut d'adulte sur le plan familial. L'accès à l'emploi ne signifie pas systématiquement décohabitation ni formation d'un couple. Les seuils professionnels ne sont donc plus nécessairement synchrones avec les seuils familiaux. On doit alors s'intéresser à cette « phase intermédiaire » et à ses « combinaisons variables de statuts » afin de porter un regard sur les parcours de vie des jeunes, et en particulier ceux qui constituent notre panel d'enquête.

Des travaux statistiques ont montré une tendance, depuis le début des années quatre-vingt, au maintien prolongé des enfants au domicile parental (Blöss, Godard, 1988). Dans un même temps, le célibat est en croissance, avec des formes de décohabitation sans mise en couple (Blöss, Godard, Frickey, 1990). On doit tenir compte, pareillement, des trajectoires de « recohobitation », de retour au domicile familial après une période d'habitat autonome, tant les aléas de l'insertion professionnelle et / ou conjugale²⁷ amènent des jeunes à réintégrer le foyer parental par manque de ressources entre deux emplois, ou entre la fin des études et la première embauche (Pellissier, 2002).

Les parcours sont donc également marqués par des réversibilités, réversibilités que l'on retrouve également dans les itinéraires professionnels, où il n'est plus exceptionnel de reprendre des études ou une formation en cours de carrière. On a là l'effet de tendances sociétales longues, avec l'évolution d'un système socio-économique de type fordiste, où une société de plein emploi assurait l'intégration professionnelle, dès la sortie de formation initiale, de cohortes entières, vers un modèle de production nettement moins stabilisé et

²⁷ On notera que le retour au domicile parental est parfois une option pour des familles monoparentales pour faire face à des difficultés financières.

stabilisant. La rationalité du système d'accumulation en place exige un accroissement de la flexibilité des conditions d'emploi, ce qui induit le développement d'une précarité professionnelle. Au fordisme, caractérisé notamment par des carrières professionnelles marquées par la continuité de l'emploi, tend à succéder un modèle industriel où la vie active s'organise autour d'aléas, les phases de chômage et de reformation s'intercalant entre les périodes de travail.

Dans la société fordienne des « Trente glorieuses », l'emploi à vie comme mode canonique d'accès au marché du travail, obtenu dans l'issue directe du système éducatif, coïncidait alors avec la possibilité – voire l'injonction – à fonder une famille. Les perturbations liées à des modes d'emploi atypiques, précaires, favorisent désormais l'apparition de trajectoires marquées par le report des seuils, ou des combinaisons originales induites par des arbitrages liés à des formes de « navigation » à l'estime (Curie, 1993 ; Evans, Furlong, 2000).

Si l'on s'intéresse de près à l'allongement de la durée entre fin des études et entrée dans la vie professionnelle, il nous paraît nécessaire de préciser notre regard sur les processus d'insertion professionnelle à l'œuvre. En effet, nous ne sommes pas dans le cas d'une dichotomie travail / chômage, mais plus sur un continuum de modes d'emploi allant de statuts les moins exposés à des relations distendues au marché du travail (Faure-Guichard, 2000).

Paugam (2000) dans son travail sur les formes de l'intégration professionnelle, propose une grille de lecture particulièrement suggestive pour qui souhaite appréhender la dynamique des parcours. Il invite à penser l'intégration professionnelle selon deux axes : un premier prenant en compte le rapport à l'emploi ; un second traitant du rapport au travail.

Cette méthode permet de construire la position des individus non seulement du point de vue de la stabilité ou de l'instabilité objective de leur statut d'emploi mais aussi en prenant en considération la subjectivité des acteurs quand à leur sentiment de satisfaction / insatisfaction au travail, comme de leur évaluation de l'incertitude de leur avenir professionnel.

Cet outil étend notamment les frontières de la définition de la notion de précarité, en y incluant des travailleurs à statut stables mais inquiets ou profondément insatisfaits. En revanche, il conteste la catégorisation systématique des travailleurs en contrat à durée déterminée dans le groupe flou des précaires. D'une part cette forme d'emploi n'est pas nécessairement subie et peut constituer pour certains jeunes un élément stratégique pour tenter

d'échapper à des destins de classe (Pialoux, 1979). Par ailleurs, d'autres peuvent manifester un rapport au travail positif, se déclarer satisfaits et reconnus à leur poste, penser leur position professionnelle comme valorisée et valorisante, et donc rejeter le qualificatif de précaire. Paugam propose donc quatre idéaux-types des formes d'intégration professionnelle :

- une intégration « assurée », qui combine statut d'emploi stable et satisfaction au travail
- une intégration « laborieuse », qui combine statut d'emploi stable mais forte incertitude ou forte insatisfaction au travail
- une intégration « incertaine », qui combine statut d'emploi précaire et une satisfaction au travail
- une intégration « disqualifiante », qui combine statut d'emploi précaire avec une forte insatisfaction au travail

Cette classification nous paraît particulièrement adéquate à deux titres. D'abord parce qu'elle permet de saisir la multiplicité des situations en donnant sa place à la subjectivité des acteurs. Or, notre matériau empirique, nous le verrons en détail plus avant, prend soin de compléter l'établissement de calendriers d'emploi, stage et formation – objectivant les situations d'emploi – par des entretiens biographiques qui invitent à prendre en compte la qualification et l'évaluation *par* les jeunes de leur situation. Ensuite, parce que dans notre souci de travailler sur la dynamique des processus d'insertion sociale, il faut être en mesure de considérer non seulement la situation de l'individu à la date de l'entretien²⁸, mais également de retracer son parcours et de considérer son expérience *du* et *au* travail. Ainsi, quand nous serons amenés à bâtir une classification des parcours de vie, notamment selon les trajectoires matrimoniales et professionnelles, est-il essentiel de s'attarder sur l'ensemble du cheminement des jeunes du panel, et d'en juger selon des critères objectifs et subjectifs. La grille de lecture de Paugam semble autoriser l'utilisation de variables concernant le monde du travail d'un point de vue dynamique, ce que la simple mobilisation des statuts d'emploi à un temps *t* ne permet pas.

Nous venons de voir combien les parcours des jeunes entrant dans l'âge adulte sont marqués par les déplacements et les interactions sur les axes familial / matrimonial et scolaire /

²⁸ Au moment d'une vague d'enquête donc.

professionnel. Or ces déplacements ne s'opèreraient pas de la même manière selon le sexe, le niveau de diplôme ou l'origine sociale des individus.

1.3/ Différenciations sociales dans les processus de passage à l'âge adulte

Les phénomènes de désynchronisation et de report de franchissement des seuils annonceraient le passage d'une forme canonique d'entrée dans l'âge adulte, caractérisée par un fort synchronisme, à une pluralité des cheminements possibles. Toutefois, on peut d'emblée s'interroger sur la dimension sexuée du prétendu modèle traditionnel. En effet, concernant l'axe scolarité / travail, la transition directe de la formation vers l'emploi se réalisait majoritairement pour les hommes. Les itinéraires féminins restaient marqués par l'éventualité d'un retrait de l'activité, notamment avec la mise en couple et la naissance du premier enfant. L'augmentation du niveau général d'éducation des femmes a-t-elle perturbé ou raréfié ce type de parcours ? Dans ce nivelage par le haut du degré d'étude, l'origine sociale conserve-t-elle de l'influence sur l'orientation des trajectoires ou ne constitue-t-elle plus un variable déterminante ?

Nous l'avons vu, d'autres aspects biographiques entrent en jeu dans la complexification des parcours. Les questions liées à la prise d'autonomie se cristallisent également autour des problématiques posées par la décohabitation. De même, l'évolution des modes de mise en couple, avec des formes d'union sans cohabitation ou sans mariage, mais également le prolongement du célibat invitent à évaluer la distribution sociale de ces processus de socialisation. Des travaux sociologiques, menés à partir de données statistiques²⁹, permettent de dresser un panorama de ces différenciations. Il en ressort les grandes tendances concernant chaque franchissement de seuils, et les interrelations entre parcours familiaux et professionnels.

²⁹ Enquête « Situations défavorisées », 1986 (INSEE), enquête « Jeunes », 1992 (INSEE), enquête « Passage à l'âge adulte », 1996 (INED) notamment, enquêtes « emploi » du ministère du Travail (DARES) successives pour ne citer que les principales sources d'information quantitatives à la source de mesures des différenciations sociales et sexuelles.

1.3.1/ Le passage de l'école au monde du travail

Les jeunes peuplent les formes atypiques d'emploi

Ce passage doit être avant tout resitué dans le contexte général d'un ralentissement économique qui a vu le développement d'itinéraires d'insertion professionnelle marqués par la précarité de l'emploi. Selon une comparaison des données des enquêtes « Emploi » conduites par l'INSEE entre 2002 et 2004 auprès d'une cohorte de jeunes en activité âgés de 15 à 29 ans, le taux de chômage augmente de trois points et se situe à 18,1% en 2004. La jeunesse fait une expérience plus fréquente du chômage que les autres catégories d'âge. Cette récurrence stigmatisante tend à constituer un signal de plus en plus négatif quand il s'agit de rechercher à nouveau du travail. Les parcours professionnels des jeunes se déroulent sous le sceau de fragilisation, y compris pour les plus diplômés. Certes, l'insertion des jeunes est d'autant plus rapide qu'ils possèdent un diplôme élevé, mais même pour les plus dotés culturellement, le diplôme n'est plus garant d'un emploi à durée indéterminée : parmi les bac+2, dans la période étudiée, entre 2002 et 2004, 14% ont été sans emploi au moins une fois. Et ce taux grimpe à 20% pour les diplômés du supérieur long (Givord, 2006).

Les effets de la conjoncture étant principalement amortis par les emplois temporaires, à travers leur suppression notamment, les parcours d'insertion se caractérisent de plus en plus par l'enchaînement de période d'emploi précaire et de chômage. En 2004, plus d'un jeune sur cinq occupe un emploi temporaire. Le calendrier de l'insertion professionnelle tend donc à s'allonger et à produire une expérience des aléas et de l'incertitude qui peut peser ensuite sur les représentations du marché du travail, sur les attentes en termes de salaires et de conditions de travail.

Une précarité sexuée

Le passage à l'emploi stable est différé, de manière plus importante pour les femmes que pour les hommes. Si les femmes ne sont pas nécessairement plus présentes que les hommes dans l'emploi temporaire, elles ont en revanche plus de mal à en décrocher : en 2002, 10,6% des jeunes hommes passaient d'un contrat à durée déterminée à un contrat stable, contre seulement 8,9% des femmes. Toutefois, cet écart tend à se restreindre en 2004, où 9,7% des femmes parvenaient à enchaîner un emploi temporaire avec un CDI, contre toujours 10,6%

des hommes. Par ailleurs, on note que les trajectoires du chômage vers l'inactivité revêtent une dimension fortement sexée. Ainsi, Les femmes sont plus nombreuses que les hommes à se retirer du marché du travail : en 2002, elles sont 16,2% contre 11,1% de jeunes hommes, et 15,7% contre 11% en 2004.

De même, le diplôme protège moins les femmes que les hommes. En 2003, l'effet stabilisateur dans l'emploi du diplôme du bac est plus efficace pour les jeune hommes que pour les jeunes femmes : seulement 55% d'entre elles sont employées en CDI à cette époque contre 64% des hommes.

Mais des changements dans les structures des parcours féminins sont intervenus, notamment sur la question du rapport à l'emploi : « On ne peut manquer de souligner que c'est dans les mêmes générations (celles nées dans les années 1950) que se manifeste l'envolée des scolarités féminines et s'implante un nouveau modèle d'emploi : l'activité continue » (Battagliola, 2001, p. 181). Ce modèle coexiste désormais avec celui qui marque des trajectoires plus traditionnelles de retrait du marché du travail, ou de travail d'appoint. Battagliola porte un regard critique sur les effets de la progression de la scolarisation féminine qui n'a guère su faire évoluer la sexuation des filières³⁰ (Baudelot, Estabiet, 1992). La progression des femmes dans l'accès à l'emploi ou à l'éducation se constitue donc en perpétuant ou en déplaçant des rapports sociaux de domination préexistants à ces tendances.

Les jeunes issus des classes supérieures sont moins exposés

Si l'on porte un regard sur les différenciations en terme d'origine sociale et de niveau de diplôme, Galland (1993) décrit deux types de calendriers scolaires – professionnels : un premier caractéristique des jeunes des classes supérieurs, diplômés, qui connaîtraient, après des études longues, une insertion professionnelle rapide ; un second processus plus marqué chez les jeunes des classes populaires voit les études précocement abandonnées et une phase de précarité plus systématiquement rencontrée au moment de l'entrée sur le marché du travail.

³⁰ Les filles se concentrent dans l'enseignement littéraire des filières générales et dans les filières tertiaires de l'enseignement technologique. Les filières scientifiques et technologiques industrielles restent majoritairement choisies par les garçons.

Des réversibilités plus fréquentes

Le schéma canonique d'insertion professionnelle, que l'on pourrait désigner comme le modèle fordien, se caractérisant par le passage rapide de la formation initiale vers l'emploi à vie, semble « concurrencé » par la multiplication des parcours. En fait, on assiste au développement de réversibilités qui tendent à brouiller une lecture en terme de modèle dominant : « Le calendrier de l'entrée dans la vie active a été bouleversé du fait du prolongement de la scolarité, du retard et de la désynchronisation des étapes de passage à la vie adulte, et de l'apparition de périodes intermédiaires de plus en plus longues dans les transitions familiales, comme dans l'insertion professionnelle. (...) De ce dernier point de vue, la notion même d'insertion, conçue comme une phase transitoire entre deux états stables, a été remise en cause : le développement de l'alternance formation-emploi à une extrémité, la diversification des formes d'emploi à l'autre, rendent les frontières de plus en plus floues et le passage de la scolarité initiale à un emploi stabilisé de moins en moins irréversible » (Mansuy, Marchand, 2004, pp. 4-5).

De même, les temps de l'insertion ne sont pas nécessairement contigus et laisse place à des périodes hybrides, à mi-chemin entre les études et l'emploi, entre le travail et le chômage : « Quitter le système scolaire n'est pas un processus instantané. Il n'est pas rare qu'un jeune ayant fini ses études au collège attende quelques mois avant de commencer un apprentissage ou qu'un étudiant reprenne son cursus interrompu par un petit boulot ou une brève tentative de recherche d'emploi. De plus, les reprises d'études après quelques années d'activité se sont multipliées, en particulier pour les jeunes de niveau bac ayant échoué au diplôme ou en cours de premier cycle d'études supérieur » (ibid., p. 5).

Toutefois, malgré les difficultés que rencontrent les débutants, les trajectoires où un accès rapide au premier emploi débouche sur une période quasi continue d'emploi sont restées les plus fréquentes. Ainsi, parmi les jeunes sortis de formation en 1998, plus de 60% ont eu un type de parcours où, à l'exception de quelques mois de chômage ou d'inactivité, voire encore pour quelques-uns la période du service national, ils se sont maintenus en emploi les trois premières années de vie active. Ce qui ne signifie pas non plus que les jeunes n'ont pas été amenés à changer d'employeurs, donc à connaître des périodes d'incertitude élevée. Seuls 30% des parcours se déroulent sur le mode d'une stabilisation chez le premier employeur, et type de cheminement concerne essentiellement les plus diplômés (Céreq, 2002).

L'emploi qui compte, une étape du passage à l'âge adulte

A 25 ans les jeunes auraient donc acquis, dans leur grande majorité, un contrat à durée indéterminée. Cependant, les indicateurs statutaires sont insuffisants à rendre compte des mutations qui pourraient intervenir dans les processus d'accès à l'emploi. L'enquête « Passage à l'âge adulte », menée en 1993 par l'INED³¹, constitue un bon point de départ pour une approche de type plus subjectif. Des jeunes y ont décrit leur premier emploi qui compte. Il apparaît que la grande majorité des enquêtés ont trouvé cet emploi, avant 25 ans, mais au terme d'un processus relativement long puisqu'il est bien souvent de plus de deux ans. Certains ont occupé plusieurs emplois avant de trouver le bon, d'autres l'ont trouvé immédiatement. Certains ont connu le chômage de longue durée, d'autres non. Derrière les divers profils d'insertion, il y a des processus de réduction plus ou moins forts des ambitions initiales. Au travers de l'exploration subjective, on perçoit des comportements différentiels qui combinent, par exemple, le groupe social d'appartenance au type de parcours accompli. Si l'approche subjective ne peut se substituer aux questionnements objectifs classiques, elle incite néanmoins à pousser la réflexion là où les situations individuelles se font plus floues, où les parcours ne conduisent plus de manière univoque des études à un emploi stable, et peuvent présenter au contraire des « retours en arrière », tel par exemple un retour chez les parents après une première expérience professionnelle décevante (Rougerie, Courtois, 1997). Le matériau longitudinal dont nous disposons, qui allie de données objectivantes des parcours professionnels et des entretiens semi-directifs sur les questions du rapport au travail doit nous permettre d'avancer dans le sens d'une prise en compte des aspects subjectifs développés par les jeunes interviewés pour caractériser leurs processus d'insertion professionnelle.

1.3.2/ Quitter le domicile familial : décohabitation, célibat et mise en couple

Décohabitation et formation du couple : des parcours socialement clivés

Aujourd'hui, la séparation et le départ des jeunes de la maison parentale sont de plus en plus tardifs. Nous assistons à un phénomène de maintien prolongé des enfants chez leurs parents, tendance qui est apparue dans les années 1975-1980. En 1975, 50,8 % des garçons de 20 à 24 ans et 40,1 % des filles du même âge vivaient chez leurs parents (Godard, Blöss, 1988). Vingt

³¹ Institut national d'études démographiques

ans après, en 1995, près de 60 % des hommes et 50 % des femmes de cette même tranche d'âge des 20-24 ans sont dans ce cas (Galland, Méron, 1996). Si cette séparation est de plus en plus tardive, elle est aussi de plus en plus difficile à définir précisément. Les départs sont souvent suivis de retours plus ou moins durables : tous les week-ends, pendant les vacances ou encore retour chez ses parents avant d'en repartir à nouveau (Bozon, Villeneuve-Gokalp, 1995).

Dans le modèle canonique de passage à l'âge adulte, on notait un fort synchronisme entre le départ du domicile parental, l'entrée dans l'emploi stable et l'installation conjugale. Sur cette question de la décohabitation, du départ du domicile familial, les recherches révèlent que les filles décohabitent plus tôt que les garçons, malgré les difficultés d'emploi. Le recours au mariage serait, dans les parcours féminins, une forme de compensation des difficultés d'insertion professionnelles pour fonder une unité conjugale autonome, quand pour les hommes, la stabilisation professionnelle continuerait de primer sur l'établissement matrimonial (Blöss, Frickey, Godard, 1990). On notera ensuite que plus on descend dans l'échelle sociale, et plus le motif de la mise en couple est prépondérant dans les itinéraires de décohabitation des filles. L'installation sur un mode « célibataire » ne serait l'apanage que des plus dotées. Le modèle féminin traditionnel qui prévaut chez les jeunes filles ayant un faible niveau de formation est, quant à lui, surtout caractérisé par la brièveté de la transition entre les deux familles. De même, la période avant la naissance du premier enfant reste deux fois plus longue chez les femmes économiquement et culturellement dotées que chez les femmes issues des couches populaires et peu formées (Galland, 1996).

Décohabitation et maintien au domicile parental, les marques de la précarité professionnelle et conjugale

Toujours dans les parcours féminins, il y a différentes manières de « décohabiter ». Il y a des décohabitations définitives, comme il y a des « recohabilitations ». Cette dernière formule serait en réalité plus répandue que le maintien prolongé au domicile familial, comme voie d'adaptation aux aléas de l'insertion sociale : l'affranchissement social des parents est enserré dans les incertitudes des stabilisations professionnelles et conjugales qui caractérisent cette phase du cycle de vie. Et selon les enquêtes de Blöss, Frickey et Godard, ce sont les filles issues des classes supérieures de la société qui réintègrent le plus souvent le foyer parental. Toutefois, les jeunes femmes des classes moyennes tendent à rejoindre ce schéma : « Ici,

décohabitation ne rime pas avec installation sociale. Le premier départ marque plutôt une étape dans le plan de carrière, dans une trajectoire de certification par le diplôme, assortie plus fréquemment par un statut de célibataire plus propice à la réussite de leur entreprise personnelle » (1990, p. 543).

Les auteurs estiment que ce phénomène nouveau de la recohobitation chez les femmes³² s'appuie sur les évolutions des comportements matrimoniaux juvéniles, marqués par une instabilité précoce en comparaison du modèle de la génération précédente qui tolérait moins les réversibilités. D'autre part, il y aurait « une évolution des rapports de solidarité intergénérationnelle, notamment dans le cas de crises conjugales » (ibid., p. 567). Enfin, il faut relier ces transformations aux évolutions globales de la scolarisation et de l'emploi féminin, ce dernier étant particulièrement source d'expérience de la précarité, de sous-emploi, d'instabilité, de temps partiels ou de temps de travail éclatés.

Les cas de maintien au domicile familial sont quant à eux plus remarquables en milieu ouvrier. Les structures familiales, même si elles sont matériellement moins aptes, seraient majoritairement plus stables – familles non divorcées – que dans le cas des familles des « décohabitantes précoces ». Côté masculin, la prolongation de la vie familiale serait également une caractéristique du modèle ouvrier alors que les jeunes hommes n'ont toujours pas assuré leur intégration professionnelle (Bozon, 1990). Dans le même temps, ceux issus de classes supérieures reportent, comme leurs homologues féminins, la formation d'un couple.

La monoparentalité : une configuration familiale montante qui peut porter les stigmates de la pauvreté

L'une des évolutions majeures des dernières décennies aura été la transformation radicale du statut de la monoparentalité, avec un accroissement notable du nombre de familles concernées, passé entre 1975 et 1999, de 776 000 à 1 750 000³³. La garde des enfants restant majoritairement conférée à la mère, les foyers monoparentaux sont généralement composés d'une mère célibataire et de ses enfants. En 1999, 5% des femmes de moins de 30 ans vivaient dans cette configuration familiale contre à peine 0,3% des hommes (Neyrand, Rossi, 2004).

³² Le travail des auteurs consistait à comparer les itinéraires de deux générations de femmes.

³³ Pour ces pourcentages et chiffres suivant : sources enquêtes INSEE de recensements de la population.

Ces familles peuvent se caractériser également par une grande précarité : si 11% d'entre elles vivaient sous le seuil de pauvreté en 1985, cette proportion est passée, en 1995, à 17%. Plusieurs phénomènes se sont combinés pour provoquer cette dérive : la faible qualification des femmes de milieu populaire concernées, la diffusion du travail à temps partiel, souvent précaire et mal payé, mais aussi la difficulté pour les mères souhaitant retravailler après un arrêt consacré à l'éducation de leur enfant, pour retrouver un emploi. Il est nécessaire de porter un regard particulier sur cette situation sociale, situation qui touche plusieurs individus de notre panel d'enquête. Ces mères jeunes et seules constituent une figure singulière de la socialisation.

1.3.3/ La « double déconnexion des seuils » : une complexification des parcours

Terminer ses études, avoir un chez soi, vivre en couple, devenir parent, ces étapes ne sont plus franchies au même rythme qu'auparavant. En outre, Battagliola soutient, en reprenant toujours la perspective sociologique de l'entrée dans la vie adulte selon deux axes, professionnels et matrimoniaux, que « les distributions par âge des propriétés sociales, comme le niveau de diplôme, au sein des différentes catégories sociales, font apparaître des discontinuités suggérant que les délimitations de la jeunesse se situent à des âges très différents selon les catégories sociales, et (...) selon les sexes. (...) Age biologique et âge social entretiennent des rapports complexes » (2001, p. 177-178). Les jeunes doivent composer avec des contraintes exogènes fortes inscrites dans les temps longs du marché du travail et des cycles économiques de crise. Mais les évolutions des modes de vie, avec les réversibilités professionnelles, la possibilité de se re-former et de ré-orienter, comme la multiplicité des situations conjugales, avec le développement du célibat, du divorce ou des familles recomposées, autorisent l'occurrence d'opportunités plus diversifiées dans les cheminements. Toutefois, ces alternatives ne se présentent pas sous le même jour en fonction de la distribution des atouts sociaux.

Ainsi, la précarité de l'emploi serait vécue de manière dissemblable aux différents échelons de la hiérarchie sociale. Ainsi, plus on s'y élève, plus « elle est facilement associée à un mode de vie solitaire. (...) [Les jeunes les plus dotés] ne craignent pas de conjuguer les fragilités » (Galland, 1993, p. 32). Pour les femmes qui auraient « misé » sur une stratégie familiale, les effets d'isolement social liés à l'exclusion du marché du travail seraient moindres. Mécaniquement, la rupture amoureuse constituerait alors un danger d'autant plus grand.

A partir des arguments sociologiques mobilisés ci-avant, nous pouvons dégager des dynamiques dominantes quant à l'organisation des parcours suivant les différents axes. Il nous semble, au regard des données et travaux que nous avons explorés, que plusieurs modèles de passage à l'âge adulte se détachent.

Un modèle unisexe de passage à l'âge adulte pour les plus dotés ?

Tout d'abord, Galland suggère qu'on assiste à la montée en puissance d'un modèle unisexe d'entrée dans la vie adulte pour les jeunes les plus dotés, caractérisé par l'absence d'une phase de cohabitation familiale après la fin des études, une temps plus long entre le départ du domicile familial et la formation d'un couple, et une insertion professionnelle marquée par une intégration relativement rapide et assurée dans un emploi satisfaisant. Un certain nombre d'indices laissent penser cela, même si l'on doit noter la précocité relative des calendriers féminins en matière de vie de couple. La mobilisation des familles comme support social, notamment dans les milieux sociaux économiquement et culturellement favorisés, comme « l'effet suspensif à l'égard des classements sociaux par le système scolaire » (Battagliola, 2001, p. 194) constituent des atouts partagés équitablement par les hommes et les femmes dans les premiers pas de l'insertion sociale au moment du passage à l'âge adulte. Mais il convient de relativiser cette forme potentielle d'égalité des sexes en déplaçant le curseur temporel vers le franchissement d'autres seuils, en particulier la naissance du premier enfant, qui confirme la continuité du désengagement domestique des jeunes hommes au profit de leur vie professionnelle. Une nouvelle charge pèse alors sur les parcours féminins, au détriment du déroulement de leur carrière. Ainsi, si les diplômés peuvent amortir les inégalités à un stade du processus, il convient de resituer, de manière différée, la reproduction de rapports sociaux de sexe. Ces rapports de domination viennent contrecarrer le desserrement des contraintes produites par la poursuite de la scolarité chez les filles.

Faiblesse des atouts sociaux et différence des sexes

Les jeunes issus des classes populaires et disposant d'un faible capital culturel connaîtraient plus souvent la précarité de l'emploi au moment de l'entrée dans la vie active, entrée qui se fait de manière plus précoce. Alors que les femmes peu dotées et en proie à des difficultés d'emploi peuvent être amenées à se retirer du marché du travail, l'identité sociale masculine

reposant principalement sur l'insertion professionnelle, interdit cette évolution vers l'inactivité. Aussi, les trajectoires des hommes peu ou pas diplômés seraient marquées par un processus d'intégration professionnelle laborieuse et parfois disqualifiante. Le fait d'être d'origine sociale modeste renforcerait cette tendance au sens où elle ne favorise pas les solutions proposées par un entourage en capacité de « placer » le jeune en difficulté. Cela aurait pour conséquence sur les enjeux conjugaux le fait que « les hommes sans emploi ou précaires, écartés par les femmes qui leur préfèrent des conjoints dotés de propriétés sociales propres au statut d'adulte au masculin, apparaissent disqualifiés sur le marché matrimonial » (Battagliola, 2001, p. 193). Deux sous-modèles tendanciels se dessineraient : d'un côté les hommes, que la précarité professionnelle tendrait à handicaper sur le marché matrimonial. Le report d'une insertion professionnelle stabilisée entraînerait les reports de la décohabitation et de la mise en couple. ; d'un autre côté, les femmes peuvent montrer des trajectoires de « refuge » dans une stratégie matrimoniale et familiale face aux difficultés rencontrées sur le marché de l'emploi. La mise en couple et la naissance du premier enfant se fait alors plus rapidement.

Toutefois, ces projections, qui décriraient un phénomène de reproduction de rôles sociaux sexuellement différenciés, ne doivent pas masquer le fait que l'emploi féminin sur un mode continu est devenu un modèle qui se généralise. La double activité, ou modèle du « cumul » caractérise la majorité des ménages depuis les années 1990, ce qui correspond à un alignement sur le modèle masculin (Maruani, 1993).

Enfin, ces parcours contraints par les risques liés à l'incertitude générée par les aléas de l'insertion professionnelle peuvent conduire à des phénomènes de réversibilités : réversibilités de la mise en couple et de la constitution d'une unité familiale, avec la montée du démariage ou de la séparation. Cela se traduit par le développement de la monoparentalité ; une autre réversibilité se manifeste avec le retour au domicile parental après une période de décohabitation. On relève ce type d'itinéraire dans le cas où des difficultés financières se font jour, et tout particulièrement dans les parcours de jeunes mères célibataires peu formées.

Cette tentative de regroupement des trajectoires possibles ne se présente que comme une simplification construite à partir de variables objectivantes. Or nous avons vu, que ce soit en matière d'emploi ou de mise en couple, que les transitions pouvaient être vécues et décrites de manières tout à fait contrastées en fonction des représentations des individus. Aussi, est-il

nécessaire dans l'optique d'une approche biographique qui viserait à retracer des processus de socialisation de donner sa place à la subjectivité des acteurs. Elaborer des pistes d'interprétation des parcours suppose de questionner les catégories construites par les chercheurs avec les catégories construites par les acteurs.

Les modèles de cheminements décrits plus haut sont issus de résultats de recherches antérieures et doivent servir d'hypothèses pour lire et ordonner les trajectoires individuelles relatées dans notre matériau. Composé d'éléments objectifs et qualitatifs, dans une dimension longitudinale, il nous donne accès à des « manières d'avancer » et nous confronte à la complexité des orientations. Les acteurs évoluent dans un cadre de contraintes, mais aussi de ressources. Rechercher les régularités qui travaillent les parcours de socialisation, tel est un des objectifs de la sociologie. Et c'est à partir de la mise en évidence de ces récurrences qu'il s'agira de donner du poids aux éléments qui semblent questionner un lissage sociologisant des trajectoires. Notre matériau ne comporte pas que des indications binaires, sur des seuils franchis ou non. Il est fait de discours, de narration qui décrivent des processus de socialisation, des passages à l'âge adulte.

La diversité des rythmes de transition, leur synchronie ou diachronie, leur caractère socialement clivé ont été mises en évidence. Notre questionnement a trait aux effets de ces navigations sur la constitution d'un entourage social, son évolution et les dispositifs médiatiques qui appuient la sociabilité. Il importe maintenant de préciser les stratégies d'approche processuelles que nous souhaitons mettre en place pour rendre compte des parcours biographiques des jeunes enquêtés, et d'y intégrer ce qui fait le cœur de notre travail de thèse, à savoir les cheminements relationnels et technologiques. Notre conception de l'usage se trouve au confluent de ces processus a priori disjoints et dissemblables.

2/ Stratégies d'approche processuelle des cheminements des acteurs et des histoires des dispositifs de communication

Nous avons donc pris le temps de contextualiser les données que nous souhaitons analyser, notamment à travers une exploration de la période du cycle de vie au cours de laquelle furent interrogés les individus du panel longitudinal. Il a été mis en évidence la complexification des parcours de passage à l'âge adulte, avec notamment des phénomènes de dissociation, de report ou d'éloignement des étapes caractéristiques, comme du poids des inégalités sociales face à ces seuils de transition. Il est temps de réintroduire la question des usages dans ces schémas de socialisation. A ce titre, nous reprendrons les propositions de Le Goaziou et de Kopytoff : l'usage est le fruit d'un travail de convergence entre deux histoires, celle de l'acteur et celle du dispositif.

Comme nous l'exposons dans le premier chapitre, opérer la rencontre entre dynamique des pratiques de communication et parcours de vie des acteurs suppose de se doter d'approches processuelles et biographiques. Surtout, nous ambitionnons de mener l'analyse des histoires de vie et des histoires techniques avec des outils méthodologiques les plus semblables possibles.

Des travaux en sciences de gestion relatifs aux stratégies d'approches processuelles nous ont paru féconds et ont guidé notre intuition méthodologique. Ils suggèrent d'opérer en deux temps (Langley, 1997 ; Paraponaris, 2004) : une stratégie de décomposition temporelle, prenant « la forme d'une échelle temporelle découpée en périodes qui ne représentent pas des phases d'un processus séquentiel prévisible, mais plutôt une façon de structurer la description des événements. (...) En opérant cette forme de décomposition sur des périodes temporelles adjacentes, on peut examiner explicitement comment les actions d'une période transformeront le contexte qui influera sur l'action de la période suivante » (Paraponaris, 2004, p. 6), puis une stratégie narrative (Pettigrew, 1985). Langley définit la stratégie narrative comme « la construction d'une histoire organisée et chronologique des événements à partir de sources brutes » (1997, p. 41).

La suite de notre travail poursuivra donc ces orientations analytiques, ces deux mouvements d'approche des processus. Nous tâcherons d'explicitier les liens concrets qui lient ces stratégies avec le traitement du matériau empirique dont nous disposons.

2.1/ Echelles de décomposition temporelle

La stratégie de décomposition temporelle se détaillerait selon trois niveaux. Un premier est marqué par la dimension longitudinale des données que nous avons recueillies, qui nous conduira à segmenter les parcours selon les intervalles de trois ans correspondant aux dates des vagues d'enquête ; le second niveau sera déterminé par un certain nombre d'hypothèses sur la manière d'envisager sociologiquement le passage à l'âge adulte, particulièrement quand il s'agira de « découper » les processus biographiques des acteurs ; enfin, le dernier niveau se caractérise par les liens entretenus entre position des acteurs dans le cycle de vie et processus d'appropriation des technologies quand il s'agira de décomposer les histoires des dispositifs.

2.1.1/ Stratégie de décomposition temporelle des itinéraires d'acteurs

Un premier niveau de décomposition est directement induit par la temporalité des intervalles d'enquête. Dans notre matériau, on mesure des évolutions tous les trois ans. C'est un choix arbitraire, qui représente une convention stricte de la recherche. Aussi, nous opérerons systématiquement un retour, à partir de la deuxième vague d'enquête, sur les trois dernières années.

Que s'est-il passé dans cet intervalle ? Quels faits marquants viennent scander cette période ? Le travail des enquêteurs a consisté à établir des calendriers de vie. L'objectif était de se doter d'une forme objectivée des parcours biographiques en inscrivant, en parallèle, non seulement les dates événementielles concernant diverses sphères sociales, mais également la durée et les échéances des temps en emploi, des types d'emploi, des temps conjugaux, des modes d'habitat. Ces données, au-delà d'un complément nécessaire pour analyser les entretiens biographiques – nous y reviendrons lorsque nous traiterons de la stratégie narrative -, viennent appuyer ce premier mouvement de la décomposition temporelle des processus sociaux. Nous

tentons ainsi d'avoir une vision la plus détaillée possible des trois années séparant les entretiens.

Alors qu'il s'interrogeait sur la description des parcours de vie, sur l'approche de la construction des biographies, l'identification des processus temporels, la différenciation de leurs rythmes, Demazière pointait une limite saillante de l'utilisation exclusive de matériau narratif à partir de questions ouvertes : « La réflexivité sur les méthodes biographiques est focalisée sur les ordonnancements langagiers et non pas temporels des événements. (...) Ainsi les arguments ne manquent pas pour établir la faible légitimité de la méthode des entretiens approfondis pour analyser les parcours biographiques : tout se passe comme si ces entretiens débouchaient sur une reconstruction plutôt que sur une reconstitution des parcours, sur une reconstruction subjective par l'interviewé plutôt que sur une reconstitution objectivée par l'enquêteur, sur une reconstitution indigène prise dans des catégories langagière plutôt qu'une reconstitution contrôlée et préencodée par les catégories du chercheur » (2003, p.75). C'est dans ce second objectif que l'on a choisi de reconstituer avec l'enquêté mais selon nos catégories d'encodage des calendriers de vie qui retracent les trois années depuis le dernier entretien³⁴.

Des calendriers relatifs aux parcours d'emploi et de formation (stages ou études) sont également construits avec les individus interrogés³⁵. La précision du contenu aide à mieux cerner les évolutions professionnelles. Ils sont un matériau précieux quant il s'agit de travailler sur les processus d'intégration professionnelle. En effet, ces calendriers outre le recueil des intitulés des positions socioprofessionnelles successives dans l'intervalle des trois ans³⁶ relèvent le contenu des tâches réalisées, le niveau de rémunération, le lieu d'activité, etc. Autant d'éléments qui guident la poursuite de l'analyse sur des considérations plus subjectives comme le rapport au travail et les niveaux de satisfaction, d'incertitude, d'appréhension. Ces éléments sont constitutifs de la manière dont nous ambitionnons de saisir les dynamiques individuelles d'intégration professionnelle (Paugam, 2000).

Etant donné le parti pris de l'enquête, qui situe son objet autour des transformations liées en partie à une position particulière dans le cycle de vie – l'entrée dans l'âge adulte – un

³⁴ Nous vous proposons ci-après d'en visualiser un exemple afin commencer à saisir la composition de notre matériau longitudinal : voir annexe 3.

³⁵ Cf. : annexe 4.

³⁶ Ce qui permet d'objectiver le rapport à l'emploi ou le statut socioprofessionnel.

deuxième niveau de décomposition temporelle des processus biographiques sera les moments de franchissement de seuils, de transition : fin des études, entrée dans l'emploi, départ du domicile familial, constitution d'une unité conjugale, naissance du premier enfant, chômage, retrait du marché du travail, ...

Notre travail reprend ainsi les cadres de la sociologie de la jeunesse qui envisage le passage à l'âge adulte comme un processus de socialisation principalement organisé autour des calendriers scolaires / professionnels, et familiaux / matrimoniaux. Nous décomposerons les parcours et en rendrons en partie sens à partir de ces éléments et surtout de leurs modes d'enchaînement chronologiques, de leur synchronie ou non, du report de certains seuils, etc. Ces derniers se présenteraient donc comme des bornes temporelles.

Soulignons que la date de l'entretien est aléatoire. Elle est décidée en fonction des disponibilités de l'enquêté. Ainsi, les données recueillies sont parfois contingentes d'un moment très particulier de la vie du jeune. Par exemple, l'entretien peut se dérouler alors qu'il est en train de déménager, de rompre, d'être sur le point d'être embauché ou licencié, etc.

2.1.2/ Décomposition temporelle des histoires de dispositifs techniques

Concernant les parcours technologiques, la tâche de décomposition temporelle s'avère plus délicate³⁷. La position méthodologique radicale qui consiste à vouloir traiter des actants humains et non-humains avec les mêmes outils méthodologiques pourrait se décliner en plusieurs temps également.

Un premier temps consiste à produire une généalogie des équipements : saisir les origines de l'accès à un dispositif et le situer dans la biographie du jeune, puis noter les évolutions des configurations techniques. Ces informations n'ont pas été recueillies explicitement, dans des questions fermées. Toutefois, il est possible de reconstituer les calendriers d'équipement à partir des données produites dans l'entretien semi-directif sur les modes de communication.

Mais s'il on adopte une des perspectives de la sociologie des techniques – et notamment celle de la sociologie de la traduction – nous devons garder à l'esprit que les objets entament leur

³⁷ Rappelons que les données relatives aux modes de communication ont été recueillies uniquement lors des troisième et quatrième vagues d'enquête.

« socialisation » au moment de leur conception, et non de leur utilisation. S'ils prennent leur place de manière centrale dans notre travail au moment de la phase pratique de la mise en relation avec autrui, les inscriptions techniques qui les caractérisent, comme formes d'anticipation du social par les concepteurs, doivent être prises en compte. Les dispositifs techniques de communications, en tant qu'actants non-humains, cadrent les interactions, et dispensent un certain nombre de prescriptions. Ces dernières sont porteuses d'une vision sociale des pratiques relationnelles³⁸.

Un deuxième temps de l'analyse est la mise en relation de ce nouveau calendrier avec les calendriers de vie des individus du panel. La sociologie des usages insiste sur les rapports étroits entre biographie individuelle et utilisations des dispositifs de communication. Ainsi, l'évolution technologique (abandon d'une ou de plusieurs TIC, remplacement, acquisition, agencement inédit d'une technologie avec une autre, etc.) pourrait être lié avec des événements biographiques vécus par les acteurs. Faire correspondre calendrier d'équipement technique et calendrier de vie permet d'ordonner selon des dates-clefs l'histoire des dispositifs. L'univers de référence étant celui de l'utilisateur.

A travers la stratégie de décomposition temporelle des histoires technologiques, nous cherchons à mettre en rapport des éléments de la biographie des individus avec des moments-clefs de l'évolution technologique (dates d'équipement, changement dans les modes d'équipement d'une relation). Le but de ce tri est de s'interroger sur des traits communs entre les différentes histoires.

La poursuite du travail de reconstitution des histoires des dispositifs techniques passe, à partir de ces procédures de collecte de données objectivées, par une attention particulière relative aux modalités de l'appropriation de ces objets par les acteurs. Nous entamons alors le stade suivant de notre double analyse processuelle, développant notre seconde stratégie, celle qui consiste à mobiliser le matériau narratif pour construire de nouvelles unités de sens.

³⁸ Ce type de réflexion ne se limite pas aux « objets communicants ». Des travaux en sociologie de l'innovation ou des sciences de gestion insistent sur la nécessité d'interroger l'histoire des machines.

2.2/ Stratégies narratives

Une des sources principales d'information dont nous disposons est d'ordre discursif. A chaque rencontre avec les enquêtés sont recueillis des entretiens biographiques semi-directifs. Ils se déroulent selon une grille thématique : évolution du réseau relationnel, modes de communications, temps forts, carrefours, études, formation, travail, vie conjugale, vie amoureuse, famille, belle-famille, loisirs. C'est à partir de l'analyse de ce matériau que nous reconstituons, en partie, les parcours des acteurs mais également la place des technologies.

2.2.1/ Narration et processus d'appropriation des technologies

L'approche de la « biographie des technologies » ne se résume pas à décrire une généalogie des équipements de chaque individu, à chaque vague. Afin de pouvoir pratiquer des comparaisons entre les parcours technologiques individuels, il est nécessaire, dans un second temps, de questionner les modes d'appropriation, comme le suggèrent les travaux de la sociologie des usages.

Sur ce point, nous interrogerons le matériau narratif, à chaque vague d'enquête, en relevant les arguments produits par les acteurs pour justifier leurs logiques d'équipement, d'abandon – à quel moment de son parcours et pour quelles raisons – ou de non-équipement³⁹. Nous chercherons à identifier des explications relatives au choix de tel outil plutôt qu'un autre pour contacter une relation. L'idée est également de mettre en perspective les changements notés dans les modes d'équipement, d'une vague l'autre, en traçant des continuités ou des ruptures dans les logiques argumentaires. L'exercice pourrait nous permettre de repérer des arguments récurrents. Notre objectif est de scruter l'émergence de catégories d'utilisateurs ayant des modes d'équipement et d'appropriation que l'on pourrait rapprocher.

Une dernière voie d'utilisation du matériau narratif concernant les technologies de la communication concerne l'ensemble des éléments de discours qui ont trait aux pratiques relationnelles : quels sont les interlocuteurs contactés, de vague en vague, et sous quelles modalités d'échange se déroule ce contact. Cette partie des données n'intéresse pas directement la procédure d'identification des logiques sociales d'équipement mais plutôt le

³⁹ Un questionnaire spécifique à chaque dispositif de communication est développé dans le cadre du module d'enquête « modes de communication ».

travail qui consistera à discuter des usages qui en sont faits. En ce sens, leur traitement sera mobilisé dans le travail d'analyse de la dynamique des réseaux de sociabilité et des pratiques médiatiques qui la sous-tendent. Nous détaillerons les axes méthodologiques et les enjeux de cette opération dans les chapitres à suivre consacrés à l'étude des réseaux sociaux et à l'équipement des relations interpersonnelles. La qualification des modalités de l'échange et de leurs dynamiques propres est une source précieuse de renseignements pour notre travail sur les mutations des sociabilités, mais également dans la perspective d'une interrogation de la place des techniques au regard des pratiques relationnelles. Dans cette recherche, nous faisons l'hypothèse que technologies, biographies, sociabilités et usages sont intrinsèquement liées. Aussi, prendre au sérieux la dynamique des réseaux relationnels constituerait une opportunité de capturer la convergence de processus hétérogènes mais qui s'expliquent mutuellement. Avant cela, développons notre stratégie d'approche narrative des itinéraires des acteurs.

2.2.2/ Narration et approche biographique « processuelle » des parcours des acteurs

Penser les parcours comme des processus qui se construisent et se reconstruisent au fil du discours, d'un point de vue dynamique, met le chercheur aux prises avec la mise en intrigue de temporalités sociales hétérogènes (Ricoeur, 1983). Analyser les biographies suppose de relever dans les éléments narratifs, tout comme nous le suggérons dans le cadre de la stratégie de décomposition temporelle à partir des calendriers, les relations entre les différentes sphères d'activités. Rapport au travail ou aux études, vie amoureuse, vie familiale, relations avec les pairs, accès au logement, autant de sphères de la vie qui comptent dans les processus d'accès à l'autonomie qui marquent l'entrée dans l'âge adulte. Mais toutes les trajectoires ne dessinent pas les mêmes priorités aux mêmes moments, des hiérarchisations implicites ou explicites façonnent l'organisation des transitions (Bidart, 2006).

Des faisceaux de facteurs d'ordre sociodémographiques, contextuels et biographiques

Nous l'avons souligné à propos des itinéraires de passage à l'âge adulte, les manières d'avancer dans l'âge sont socialement clivées. Sexe, origine sociale, niveau de diplôme, ou encore support familial agissent sur l'orientation des parcours individuels. On a pu alors émettre l'hypothèse de l'existence de modèles de passage à l'âge adulte, en supposant que des groupes sociaux, définis à partir de ces variables, montraient la probabilité de suivre une

certaine forme d'agencement des franchissements de seuils. Cependant, ces propositions s'appuient sur des résultats obtenus par des recueils de données « statiques », autrement dit enregistrés à une date fixe. La multiplicité des enquêtes, notamment statistiques, a pu permettre de pratiquer des comparaisons entre des cohortes. De même, des travaux qualitatifs ont su pointer des caractéristiques plus fines, et en général confirmer la prégnance de ces modèles sociaux de transition.

L'originalité de notre matériau est de se présenter comme un suivi, sur presque dix ans, de la même cohorte de jeunes. Leur nombre réduit n'autorise évidemment aucune révélation statistique. En revanche, cette enquête nous force à considérer les itinéraires de chacun des individus, et de questionner systématiquement la relation entre le processus transitionnel observé et les modèles supposés. Produire une catégorisation *a priori* des parcours individuels de ce panel en fonction de ces modèles reviendrait à évacuer la richesse de données longitudinales d'ordre qualitatif. Au contraire, nous proposons d'envisager une catégorisation *ad hoc* des parcours afin de retenir les trajectoires ou les éléments de trajectoires qui n'entreraient pas nécessairement en congruence avec les attentes formulées.

Méthodologiquement, la question se résumerait ainsi : comment prendre en compte les effets propres de la dynamique des parcours sur les parcours eux-mêmes, sans négliger le poids des facteurs sociodémographiques et des variables de contexte ? Nous faisons ici l'hypothèse forte que les modalités empruntées par les jeunes dans leurs itinéraires tendent à façonner la suite de ces itinéraires. Par exemple, une maternité précoce chez une femme diplômée et économiquement dotées peut éventuellement induire un retrait du marché du travail alors qu'on aurait pu « s'attendre » à ce que son niveau de formation et ses atouts sociaux lui fasse conserver une trajectoire professionnelle ascendante. Ou encore, quel impact peut produire l'avènement du décès d'un proche, la déclaration d'une maladie, une conversion religieuse sur la priorisation de telle ou telle sphère de la vie ? Ainsi, que cela relève de transitions socialement originales ou d'événements contingents, quelles seraient les modalités d'une approche qui ne sous-estimerait pas les effets de position dans le cycle de vie ou de parcours de vie ? Et qui n'entrerait pas en contradiction avec une configuration de facteurs d'ordre individuel et structurel ? Comment passer de l'étude de la trajectoire à celle de la dynamique ?

Dans les pages suivantes, nous avons choisi d'examiner les différentes approches de type biographiques et de tenter d'en extraire les éléments qui nous permettraient de bâtir un cadre conceptuel en mesure de répondre à ces interrogations.

Les approches biographiques qui privilégient les déterminations socioculturelles et structurelles

Afin de mieux situer notre positionnement théorique et conceptuel, il importe de faire un premier point sur les approches biographiques qui insistent particulièrement sur le poids des facteurs structurels quant à l'orientation des trajectoires individuelles. Dans un article paru en 1990, de Coninck et Godard proposent une classification des types d'approches biographiques. Les auteurs estiment qu'il est nécessaire de produire une « grammaire temporelle des pratiques comme élément pour l'intelligibilité du social produit par l'interprétation des parcours de vie » (1990, p. 23). Dans ce cadre, et après avoir opéré un retour sur un vaste ensemble de recherches, ils délimitent deux grands modèles où l'individu est principalement envisagé comme agi par des déterminations soit endogènes, soit exogènes : le modèle archéologique et le modèle structurel.

Dans le cas du modèle archéologique, la question de départ est de repérer le point initial d'où l'essentiel découle, rechercher « un élément fondateur qui récapitule toutes les causalités antérieures à lui-même et qui fonde toutes celles qui suivent. Une sorte de naissance sociologique » (ibid., p. 31).

Les auteurs rattachent à ce modèle les travaux qui insistent sur le poids de l'habitus, des dispositions et de la construction de sens, notamment l'école bourdieusienne (Bourdieu, 1986, 1992). Ces recherches portent sur « la sédimentation de couches successives de pratiques qui décrit de manière adéquate les schèmes disponibles. (...) Le passé est soit intériorisé sous forme d'habitus, soit objectivé comme c'est le cas du diplôme » (De Coninck, Godard., 1990, p. 32). Ou encore, dans une option proche des travaux de Ricoeur, une analyse où le passé du sujet peut avoir une pluralité de sens. La relecture de son existence passée gouvernerait le projet actuel de l'individu.

On trouve également sous la dénomination du modèle archéologique les travaux dit des « démarches balistiques », de la « pente sociale ». Dans ce cas, la préoccupation est la

recherche de prédispositions, de « terrains » favorables à une évolution sociale probabilisable. Les modalités d'intervention du passé sur le présent peuvent être très différentes. Le passé peut être accroché au présent en le dictant, comme dans le cas de l'habitus. Ou alors il peut agir par à-coups, à distance. Un événement, resté longtemps sans importance, joue le moment venu un rôle décisif en fonction de circonstances nouvelles (Leclerc-Olive, 2002).

On perçoit nettement l'intérêt de ce modèle d'approche biographique pour qui veut mesurer l'impact de facteurs sociographiques d'origine, « objectivables » ou intériorisés, dans la « balistique » des trajectoires. Or, c'est un point de l'analyse auquel nous souhaitons donner toute son importance. En revanche, on sent également les limites de cette approche quant à la possibilité de tirer le meilleur parti de données dynamiques. Finalement, pourquoi ferait-on un suivi longitudinal si les parcours sont donnés d'avance, avec un « agent hanté par le passé qui structure le présent et préfigure l'avenir » (de Coninck, Godard p. 34) ? L'intérêt serait-il simplement de vérifier des probabilités inscrites dans des lois strictes de l'évolution sociale ? Ou encore de « faire l'inventaire des ressources et de l'occasion de leur mobilisation » (ibid., p. 34) ? Il y a là de réels enjeux de recherche mais qui ne sont pas exactement les nôtres.

Nous devons retenir qu'il est utile de rechercher des causes lointaines qui travailleraient le temps, l'existence et les situations vécues. Lorsque nous aborderons les questions des franchissements de seuils, de transitions biographiques, ce rappel pourrait bien ne pas être inutile. Par ailleurs, si dans le cas du modèle archéologique on a affaire à la prise en compte de temporalités relatives à des facteurs sociaux d'ordre endogènes, il est une autre dimension de causalité temporelle dont nombre de recherches ont tenu à mettre les effets en évidence : ce sont les facteurs temporels exogènes. De Coninck et Godard en décrivent l'essentiel dans leur présentation du modèle dit « structurel ».

Proche des analyses structuralistes, ce modèle postule qu'il existerait « une pré-structuration des parcours de vie par des temporalités externes organisées suivant des chaînes causales indépendantes et préexistantes au déroulement des vies individuelles » (ibid., p. 40). Cette approche se retrouve dans les travaux de type historique, où c'est l'analyse des jeux de temporalités plus ou moins longues, mais toujours externes à l'agent, qui permet d'expliquer des orientations.

Ce modèle permet aussi de penser en terme d'effet de cycle de vie, d'effet d'âge ou de génération. Or, c'est bien là un des cadres de notre problématique de toujours replacer notre propos et nos résultats dans la temporalité sociale singulière, l'entrée dans l'âge adulte, dans laquelle se situe notre cohorte. De même, on peut envisager à travers cette approche la place de « formes sociales temporelles de l'existence » (ibid., p. 44) : aux différents âges de la vie correspondraient des temporalités institutionnelles, en termes de normalisation, de prescription morale, de comportement possible (travailler, avoir des enfants, être en couple, avoir un projet,...).

Ce modèle ne rentre pas en opposition frontale avec le précédent. Il a tendance à donner à l'agent une fonction relativement passive, comme « lieu de passage de temporalités externes, pur catalyseur d'éléments extérieurs » (ibid., p.47), à l'instar du modèle archéologique qui propose, dans une certaine mesure lui aussi, mais selon d'autres critères, un agent mû socialement. Les processus d'évolution biographique ne sont expliqués qu'à partir soit de variables endogènes et exogènes objectives ou objectivables, qui travaillent le temps et permettent de probabiliser des pentes de trajectoires. Cependant, si l'on travaille à partir des données de l'enquête longitudinale dont nous disposons, on peut s'apercevoir que les rythmes de changement, les enchaînements de transition, les représentations ne sont pas les mêmes pour des individus qui seraient « classés » *a priori* dans une même catégorie sociale si l'on tient compte de leur position dans l'espace social.

Ceci plaide dans le sens d'évaluer, tant que possible, le poids de facteurs liés à la biographie individuelle sur l'orientation des parcours. De ce point de vue, l'enquête par panel fournit plusieurs types d'informations : des informations objectives sur les itinéraires – les différents calendriers ; des informations subjectives – le discours des enquêtés au sujet des différentes sphères de la vie ; des informations sur l'entourage et les sociabilités des jeunes interrogés. Et l'ensemble de ces éléments est saisi tous les trois ans, neutralisant une reconstitution par trop rétrospective des mutations concernant chacun de ces sujets. Donner de la place à ces informations dans l'étude des processus, afin de faire émerger des groupes sociaux qui se caractériseraient, notamment, par des rythmes biographiques communs, nécessite d'élargir les choix conceptuels.

Les approches biographiques processuelles dites du « cheminement »

La question qui préoccupe le modèle du « cheminement » est celle du passage, de la transition d'un état à l'autre. Ici, le temps et son effet propre jouent un rôle central dans l'approche et l'analyse des faits sociaux. Plusieurs sous-modèles lui sont associés : un premier où le temps (durée, chronologie) produit le changement, un second qui met l'accent sur les bifurcations et transitions, un troisième dit « énergétique », enfin un sous-modèle proche de l'action stratégique. Dans chacun de ses modèles, la figure de l'agent est celle d'un acteur se constituant tout au long de son cheminement⁴⁰. Dans cette posture la forme de causalité est envisagée comme dynamique, processuelle : « Les causalités sont toujours conditionnelles et les conditions changent. » (ibid., p. 40). Par exemple, suivant le moment de la vie où intervient un événement (maladie, mort d'un proche, licenciement, rupture amoureuse, départ du domicile parental,...), le sens n'est pas le même.

Le premier sous modèle renvoie à la question de l'existence de « causalités lentes » : séjourner de manière prolongée dans un état pourrait imprimer la suite de la trajectoire. Par exemple, avoir connu une période de chômage de longue durée : les sciences économiques montrent que cette expérience marque d'un mauvais « signal » le demandeur d'emploi lorsqu'il se présente chez un employeur potentiel. Les chances de retrouver un poste diminuent, ou la révision à la baisse des intentions du demandeur d'emploi et la modification de ses représentations du rapport au travail. Le déclassement peut devenir objectivement inéluctable et subjectivement acceptable. Par ailleurs, ce type de vécu induit des « dépendances de sentier » (*path dependency*) : des inerties tendent à se constituer comme des modifications dans les rapports au monde social, voire des redéfinitions des représentations des statuts sociaux. Bidart et Lavenu laisse poindre cette perspective lorsqu'ils comparent les discours des jeunes sur la question du « devenir adulte » et de ce que cela représente, question posée dans le cadre de l'enquête longitudinale qui nous sert également de terrain. Au-delà des différenciations de classe mises en évidence, on saisit, à travers les extraits d'entretiens, la façon dont l'expérience prolongée des études, du célibat ou de la vie de couple, des difficultés sur le marché du travail ou de l'emploi stable sont susceptibles de produire des effets sur

⁴⁰ « [Les agents] peuvent s'y constituer suivant un processus d'affectation de ressources destiné à modifier le déroulement probable des cheminements biographiques. (...) L'agent stratégique porte en lui son histoire comme un capital à investir ou à réaliser » (ibid., p. 40).

l'évolution des rapports aux statuts et rôles sociaux adultes avec l'avancée dans l'âge (Bidart, Lavenu, 2006).

Il est possible également d'observer des phénomènes d'éloignement d'événements, de « moratoire », de report dans le temps du passage d'un état à un autre. Ici, l'acteur est envisagé comme plus actif quant à l'évolution de son parcours. Enfin, et cela nous intéresse au premier chef, on peut s'intéresser aux effets « purs » de la chronologie : l'ordre des événements passés aurait un effet sur l'ordre d'apparition des événements à venir.

Un second sous-modèle de l'approche du « cheminement » s'attache à l'étude des bifurcations. Il présente des éléments tout à fait complémentaires pour qui engage un travail faisant intervenir la notion de cycle de vie. Une bifurcation peut être considérée comme prévisible ou imprévisible. Elle possède des dimensions de crises et de sorties de crises. Dans le cas de notre recherche, on se focalisera principalement sur les bifurcations prévisibles, auxquelles nous préférons d'ailleurs le terme de « transition », moins aléatoire (Hareven, Masaoka, 2003). En effet, il s'agit pour nous de mesurer la construction sociale et les effets du franchissements de seuils « attendus ». Nous pratiquons ici une sociologie de la socialisation, en suivant les étapes d'un processus, l'entrée dans l'âge adulte⁴¹.

Par ailleurs, nous avons vu que les modes d'enchaînement des transitions au moment du passage à l'âge adulte pouvaient être socialement distribuées. Aussi, paraît-il incontournable d'évaluer le poids des caractéristiques sociodémographiques des individus sur les modèles transitionnels que nous observerons. On réintroduit dans ce cas es éléments du modèle « archéologique », au sens où l'on estime que les caractéristiques socioculturelles individuelles se présentent comme un ensemble d'héritages et de dispositions qui s'activent – ou pas - dans les phases de transition, y prennent du sens. Selon le mot des auteurs, « il y a une inégalité archéologique qui s'actualise à chaque bifurcation, avec une logique de cumulation » (De Coninck, Godard, 1990, p. 38).

Dans ce cadre, il est possible d'insérer les apports d'une autre variante de l'approche biographique du cheminement issus du sous-modèle dit « énergétique ». Il se définit autour de

⁴¹ Un travail sur les bifurcations de caractère imprévisible relève d'un élargissement de la recherche. Ces bifurcations imprévisibles peuvent être abordées comme des points critiques, des « turning points ». Cela implique d'ouvrir la boîte noire représentée par le point perturbateur, d'envisager ces événements comme une épreuve associée à un passage. Nous envisagerons ce point de vue essentiellement lorsque nous traiterons des évolutions des relations interpersonnelles.

deux axes : d'abord en montrant les inégalités entre des acteurs dont les ascendants jouent comme des atouts et d'autres qui doivent sans cesse mobiliser des ressources pour faire face à des situations ; ensuite, en se centrant sur les ruptures biographiques, en cherchant à montrer qu'un cours normal d'événements – au sens de socialement probabilisable, attendu – ne peut être brisé que par un « surcroît local d'énergie (...) » (ibid., p. 39). Les auteurs s'appuient ici sur les travaux de Battagliola. Dans un ouvrage collectif consacré aux histoires de vie et de famille, elle suggère que le fait d'échapper au modèle maternel, pour une femme, ne va pas de soi et demande une forte mobilisation symbolique (Battagliola, 1987)⁴². Dans le cas de notre recherche, la dimension longitudinale de l'enquête offre la possibilité de mettre en évidence le « rythme temporel des investissements et leur localisation » (de Coninck, Godard, 1990, p. 39). Tel doit être un des objectifs de l'analyse des entretiens semi-directifs. Le modèle archéologique et le modèle du cheminement pourraient donc se renforcer mutuellement dans cette perspective de prise en considération des facteurs sociaux endogènes.

De même, il semble possible d'articuler ces modèles d'approche biographiques avec des suggestions de l'approche « structurelle ». En effet, les processus que nous étudions, qui mettent en équivalence des histoires individuelles avec des histoires sociales, ne se déroulent pas « hors-sol ». Ils s'inscrivent dans des contextes socio-historiques qu'il convient de préciser. Ceux-ci renvoient à des temporalités sociales hétérogènes et plus ou moins longues : temps des marchés du travail et de l'emploi (locaux, nationaux, internationaux, saisonniers, intermittents, etc.), rythmes professionnels et privés induits par des dispositifs institutionnels⁴³, poids des cycles économiques longs de croissance et de dépression, temps d'évolution des cadres législatifs prenant en compte les mutations dans les modes de vie⁴⁴, etc. Les processus biographiques entrent en scène dans cette articulation complexe de contextes. S'il est un travail à part entière d'en définir le contenu que nous ne serons pas en mesure de fournir dans le cadre de cette thèse, il s'agit en revanche de resituer

⁴² On pourrait rapprocher ici des travaux de Garfinkel (1967) autour du cas de l'expérience socio-temporelle d'une personne « intersexuée », Agnès. Cette dernière est sensible au fait qu'il lui faut un passé particulier pour réaliser un futur particulier. Agnès n'accepte pas passivement ce que l'environnement offre comme réponses à sa condition physique, à son passage vers le stade de femme. Il y a un effort pour contrôler ou gérer différentes dimensions du temps.

⁴³ On pourrait évoquer ici, pêle-mêle, le fait de pouvoir toucher une allocation logement dès la vie étudiante, ce qui favorise les mouvements « précoces » de décohabitation au contraire de pays où ce type de disposition n'existe pas (ex. : l'Espagne ou l'Italie). A l'inverse, le RMI n'est pas distribué avant 25 ans, l'indemnisation du chômage n'est versée qu'après des durées très strictes d'emploi, les allocations de parentalité impriment aussi des rythmes aux trajectoires professionnelles et privées, etc.

⁴⁴ On peut évoquer ici la lente reconnaissance de formes plurielles de parentalité à travers la mise en place du PACS ou les projets à venir sur la place de tiers dans l'éducation des enfants.

systématiquement notre objet à l'intérieur d'un système de ressources et de contraintes qui rendent également sens des cheminements observés et de leur distribution sociale.

Il nous semble ainsi que, à partir de l'approche biographique dite du « cheminement », qui envisage les parcours de vie comme des processus, on puisse intégrer des indicateurs et des variables qui relèvent d'une part des caractéristiques socioculturelles des individus, définissant notamment leur position dans l'espace social à un instant « t », comme des dimensions d'ordre contextuel et structurel qui cadreraient les itinéraires. On perçoit combien cette approche est riche pour la construction de notre objet. Elle ouvre grandes les possibilités liées à l'enquête et surtout à la saisie de changements. Or ceci est une dimension nécessaire dans notre projet de tracer des trajectoires d'usage. Comprendre les continuités est une chose, une partie de notre enjeu sociologique est d'expliquer des transformations.

La notion de « carrière » : sens de la dynamique et dynamique du sens

Le modèle du cheminement donne de l'épaisseur au temps et à la dynamique des parcours. Dans la mise en évidence des séquences temporelles construites à partir des calendriers de vie comme du matériau narratif, c'est l'analyse du processus et des analogies de processus qui nous intéressent pour classer les trajectoires sociotechniques. Par ailleurs, l'élaboration des routines et des apprentissages se réalisent en cours d'itinéraires, notamment au travers des interactions avec les « autres significatifs » (Mead, 1963 ; Berger, Luckmann, 1986). Au « travail des parcours » par des dimensions objectives et objectivables (facteurs structureaux endogènes et exogènes), et par des dimensions plus subjectives (représentations, mémoire et relecture du passé, anticipations, interprétation par les sujets eux-mêmes de leur parcours), s'ajoute le travail de « l'intersubjectivité ». En effet, Berger et Luckmann insistent sur l'importance des interactions avec des « autres significatifs »⁴⁵ comme éléments de construction sociale de la réalité. Selon eux, le plus important de ces processus sociaux est la conversation ordinaire qui réaffirme quotidiennement la réalité, mais qui permet également de la modifier. La place des médiations techniques doit à ce titre être envisagée comme partie prenante de la construction sociale des parcours biographiques et relationnels.

⁴⁵ Les « autres significatifs » peuvent être des personnes de l'entourage de l'individu comme des personnes liées à des institutions avec lesquelles l'acteur compose (ANPE, centre de formation, belle-famille, par exemple).

En élaborant la notion de « carrière », l'école de Chicago (Hughes, 1945) puis l'interactionnisme symbolique (Becker, 1985) proposent un concept qui tend à englober l'ensemble de ces aspects. S'opposant aux approches structuralistes et fonctionnalistes, le modèle de la carrière privilégie dans l'étude des phénomènes sociaux la description et l'analyse des processus par lesquels ils se réalisent. Le concept de carrière renvoie à la suite des passages d'une étape à une autre, « aussi bien les faits objectifs de la structure sociale que les changements dans les perspectives, les motivations et les désirs de l'individu » (ibid., p. 47). Hughes, dans ses travaux sur les professions, avançait : « Dans sa dimension objective, une carrière se compose d'une série de statuts et d'emplois clairement définis, de suites typiques de positions, de réalisations, de responsabilités et même d'aventures. Dans sa dimension subjective, une carrière est faite des changements dans la perspective selon laquelle la personne perçoit son existence comme une totalité et interprète la signification de ses diverses caractéristiques et actions, ainsi que tout ce qui lui arrive » (Hughes, 1945, p. 356).

Cette même notion sera reprise par Passeron (1990) dans sa critique de l'idée de « trajectoire » développée par Bourdieu. La notion de trajectoire « comme série de positions successivement occupées par un même agent (ou un même groupe) dans un espace lui-même en devenir et soumis à d'incessantes transformations » (Bourdieu, 1986, p. 71) soulignait l'importance de considérer la matrice de relations objectives qui encadrent une vie⁴⁶. Passeron objecte qu'il ne suffit pas d'inclure les contraintes structurelles mais propose d'examiner les segmentations collectives en mouvement. Selon lui, les chances sociales des personnes sont dépendantes des groupements collectifs : « Ne connaissant que des itinéraires et des trajets individuels, il fait disparaître la considération des véhicules, c'est-à-dire des segmentations, plus ou moins contraignantes, plus ou moins durables, selon lesquelles sont conjoints ou disjoints les paquets d'individus véhiculés dans un réseau de déterminations » (Passeron, 1990, p.8). A partir de ce point, Passeron défend l'idée d'une sociologie longitudinale prenant en compte les institutions comme éléments marquants des biographies.

⁴⁶ Bourdieu dénonçait le fait que les approches des histoires de vie présupposaient la vie d'un individu « comme un tout, un ensemble cohérent et orienté », en tant que création artificielle de sens – avec la complicité du biographe, dont l'objet de ce discours « présentation publique, donc officialisation » impliquait un surcroît de contraintes et de censure spécifiques qui s'imposent au-delà des situations officielles. « Produire une histoire de vie, traiter la vie comme une histoire, c'est-à-dire comme le récit cohérent d'une séquence signifiante et orientée d'événements, c'est peut-être sacrifier à une illusion rhétorique, à une représentation commune de l'existence, que toute une tradition littéraire n'a cessé et ne cesse pas de renforcer » (Bourdieu, 1986, p. 70).

L'analyse biographique doit alors se faire selon deux mouvements. D'une part l'analyste doit chercher « la trace plus ou moins marquée en toute biographie, des pré-structurations inégalement cristallisées qui dessinent la géographie, historiquement mobile, dans lesquels les individus doivent nécessairement inscrire leurs parcours individuels » (ibid., p.18). D'autre part, il doit rechercher l'action sociale des individus (inscrits dans ces institutions) destinée au maintien ou à la transformation de ces structures longitudinales. Passeron estime alors que la notion de carrière permet d'envisager les évolutions dans les parcours de vie « comme le produit logiquement croisé d'une décision subjective (transaction, négociation, conflit, abstention) et de l'objectivité d'une contrainte de cheminement (cursus pré-établi dans une institution) » (ibid., p.20). Il y a là une double injonction épistémologique qui se dessine comme une forme de synthèse entre des approches biographiques « structurelles » et du « cheminement ».

Ces précautions nous départissent d'une approche qui ferait la part belle à l'acteur stratégique et à ses capacités individuelles⁴⁷ dans la « navigation » de par le vaste océan de la « société du risque » (Beck, 2001). La posture de Nicole-Drancourt, dans ses travaux sur l'insertion professionnelle, nous paraît résumer un positionnement scientifique quant aux conditions de production et d'appropriation de sens, de signification : « La crise de l'emploi gêne l'insertion professionnelle, c'est une certitude ; mais les jeunes en subissent moins les contrecoups qu'ils ne s'adaptent en innovant. L'éclatement des formes d'emploi précarise l'insertion, c'est indéniable ; mais la précarité soutient aussi des formules nouvelles d'insertion qui combinent nécessité de s'intégrer et moratoires d'apprentissages. En d'autres termes, la diversification des profils d'insertion porte trace de l'effet structurel des turbulences économiques locales (pénurie et précarisation de l'offre d'emploi), mais rend compte aussi et surtout de la gestion, par les jeunes eux-mêmes, des difficultés modernes d'inscription et d'intégration sociales. Cela dit, les modes d'insertion sont loin d'exprimer des « volontés » ou des « intentions », et les individus ne « prévoient » en aucune façon l'allure et le rythme de leur avenir. Ni action stratégiques ni réactions déterminées, les pratiques d'insertion des jeunes sont des arbitrages individuels constants de situations issues d'un processus de construction complexe » (1994, p.62).

⁴⁷ Responsabilités, choix, autonomie, capacité des sujets à entrevoir les opportunités et les limites / contraintes d'une situation, expérimentation, etc.

Ainsi, la notion de carrière, en tenant compte de facteurs sociaux objectivables mais aussi liés à la subjectivité de l'acteur, et en intégrant les modes d'interaction engagés par celui-ci nous est-elle parue appropriée pour décrire la méthode d'approche biographique que nous souhaitons emprunter. Elle permettrait de mettre en système la diversité des sources d'informations dont nous disposons. Elle se présente également ouverte à la mise en valeur de la dynamique des données.

Conclusion

Les approches biographiques et qualitatives tendent à donner de la place à la subjectivité dans l'analyse des parcours, par rapport aux logiques relativement standardisées proposées par les enquêtes quantitatives (Ferrand, Imbert, 1993). La dimension longitudinale de notre matériau, qui allie outils de recueils de données objectivées et discours, renforce notre choix de travailler dans le sens de la prise en compte des propos des acteurs sur leur propre cheminement. De plus, nous sommes en mesure de comparer l'évolution de ces considérations sur un ensemble de sphères d'activité d'une vague l'autre. Les logiques argumentaires émergent et les constructions de sens peuvent être confrontées grâce à cette perspective dynamique. Il nous a donc semblé important de préciser les stratégies d'approche des processus que nous étudions dans cette recherche : stratégie de décomposition temporelle et stratégie narrative permettraient d'appréhender le travail de convergence entre dynamique biographique et parcours des techniques des acteurs. La construction d'un cadre méthodologique qui utilise des outils comparables pour analyser histoires individuelles et histoires techniques répond à la préoccupation de ne pas produire de séparation artificielle entre le social et le technique. Nous traitons la question des équipements comme constitutive, à part entière, des parcours sociaux.

Sur la question des dispositifs techniques, on a vu qu'il était possible de retracer les processus d'équipement non seulement en produisant une décomposition temporelle des itinéraires d'acquisition, de substitution, d'abandon ou de juxtaposition d'outils, mais aussi en se servant du matériau narratif afin de produire des informations sur les modes d'appropriation des TIC.

Concernant l'étude des biographies individuelles, nous sommes confrontés à plusieurs enjeux: un premier tient dans la nécessité de situer notre objet au regard de la période du cycle de vie dans lequel il s'inscrit, à savoir le passage à l'âge adulte. Nous avons relevé la distribution sociale de calendriers qui se distinguent, en fonction de l'origine sociale, du sexe et du niveau de diplôme principalement, par des synchronies, des reports ou des réversibilités dans les franchissements de seuils biographiques. Ces calendriers s'organisent à partir de deux axes principaux, un continuum formation / vie professionnelle, un autre relatif à l'itinéraire matrimonial. Ces indications fournissent des bornes temporelles qui nous aideront à produire une décomposition des parcours de vie.

Le deuxième enjeu, qui est lié au premier, se cristallise dans la problématique des interactions entre les différentes sphères d'activité. Ici, les données objectives montrent leurs limites et l'approche narrative nous engage dans un travail de compréhension de ce que Curie nomme le « système des activités » qui « repose sur une triple négation et une double affirmation⁴⁸ : (...)

- La première négation est celle de la possibilité d'une analyse tout à fait séparée des conduites des individus dans leurs différents domaines de la vie. (...) Les cloisonnements ainsi institués incitent à négliger par exemple les déterminants extra-professionnels des comportements professionnels (...).
- La deuxième négation (...) vise les conceptions selon lesquelles il existerait une stricte dépendance des conduites d'un domaine de la vie par rapport à un autre. (...) Par là, l'analyse se prive de prendre en compte le fait que les ressources et contraintes produites par la vie du travail ou par le chômage n'existent que par rapport aux modalités de fonctionnement – buts, moyens, projets, activités – des autres domaines de la vie (et réciproquement), ainsi que le fait tout aussi évident que ces domaines d'existence produisent eux aussi des ressources et des contraintes qui peuvent faciliter ou gêner la vie professionnelle.
- Le troisième refus conteste une approche indifférenciée des domaines de la vie des individus, (...) considérant que les réactions des individus s'organisent selon un schéma principal unique dans les différentes situations où il se trouve (recherches en termes d' « habitus). (...)

La double affirmation de la problématique du système des activités tient en ceci :

- D'abord il existe une *autonomie relative* des sous-systèmes d'activités des individus. Dans chacun de ses domaines de vie, professionnel, familial, de sociabilité, de loisir, le sujet déploie des activités dont la nature et l'intensité dépendent de ressources et de contraintes spécifiques à cette situation. (...) Des ajustements locaux peuvent se produire.

⁴⁸ Grossetti propose également de tenir compte des interactions entre les différentes sphères d'activité à partir des concepts d' « encastrement » et de « découplage » : « l'encastrement est le processus d'accroissement des dépendances, et le découplage le processus d'autonomisation, de renforcement de la spécificité » (2004, p. 134). Au moment des choix, il peut y avoir synchronies ou asynchronies, changements de rythme, envahissement de la logique d'une sphère à l'autre... De même, des « irréversibilités » se créent et deviennent des éléments de parcours qui conditionneront d'autres actions, modifient les « ressources ou contraintes cognitives ».

- Mais entre ces sous-systèmes existe une *interdépendance relative* que réalise trois types de processus : l'allocation à l'un ou l'autre sous-système des ressources limitées, temporelles et énergétiques, du système. Consacrées à une activité, elles ne sont plus disponibles pour une autre ; les sous-systèmes peuvent produire des ressources et des contraintes qui dessinent des « sorties » pour les autres sous-systèmes. Ces échanges sont de nature matérielle et informationnelle ; un troisième type de processus correspond [à ce que nous avons appelé] « inter-signification », processus d'échanges entre sous-systèmes non plus de *moyens d'agir* mais de *raisons d'agir* » (1993, pp. 300-301).

Curie opte alors, s'appuyant sur l'étude du cas des parcours de chômeurs, pour une conception de l'acteur proche de celle que l'on trouve dans le modèle de l'approche biographique du cheminement : celle du « barreur »⁴⁹. Tel un barreur, l'acteur « louvoie et « remonte » au vent en changeant la configuration de son voilier (son allure), et sa direction (son cap) en s'activant à modifier l'organisation de lui-même, sa représentation de l'environnement ainsi que ses projets au cours du processus même de transition ». Il peut changer de but, comme « il peut se noyer faute d'avoir pu ou su porter les voiles du temps » (ibid., p. 299).

Cela n'enlève rien à la préoccupation de situer socialement et historiquement les itinéraires. L'importance de l'étude des variables structurelles et individuelles – macro-sociales et sociodémographiques - doit être soulignée. Des processus massifs touchent des générations entières et influent sur les modes de transition. Par exemple, la montée du chômage chez les moins de vingt-cinq ans perturbe les calendriers sociaux des femmes qui tendent à retarder la naissance du premier enfant (Meron, Widmer, 2002). On voit ici la liaison de facteurs renvoyant à des temporalités hétérogènes, de durées différentes : temps des marchés du

⁴⁹ Il oppose cette posture d'une part à celle dite de la « girouette », où l'agent est socialement mû par des déterminations structurelles ou sociodémographiques, d'autre part à celle dite du « prisme », proche de l'acteur stratégique.

travail, temps du cycle de vie, temps relatif à la prégnance des rapports sociaux de sexe, temps « subjectivé » des acteurs dans leurs arbitrages, etc.⁵⁰

Aussi l'approche processuelle dite du « cheminement » nous est-elle paru particulièrement opérante quand il s'agira de traiter des itinéraires biographiques des acteurs. Nous reprenons à notre compte l'idée que l'acteur, qui est socialement déterminé, se constitue également selon sa « manière d'avancer ». Il se positionne en permanence dans une tension entre ressources et contraintes. Ses dispositions sont multiples, parfois contradictoires, et s'activent selon les situations rencontrées, les étapes à franchir (Lahire, 2001).

La notion de « carrière » se révèle également, à ce sujet, tout à fait appropriée. Elle permet d'envisager les parcours de vie comme des suites de séquences d'action, dans une interaction entre structure et pouvoir de décision des acteurs. Dans ce qui semble être une extension de cette conception de l'approche biographique, Grossetti suggère de ne pas considérer les structures comme statiques, données une fois pour toutes, mais plutôt comme dotées d'une stabilité relative. Tout dépend de l'échelle temporelle choisie : la focale peut se positionner sur un événement précis puis se déplacer vers une séquence plus longue et ainsi chercher à mettre en évidence tant la dynamique que la stabilité (Grossetti, 2004). On sera par ailleurs en mesure de cerner ce qui relève des « routines » et ce qui a trait à des « apprentissages ».

L'ensemble de ces éléments devrait nous guider vers la construction d'une typologie des parcours qui tiendrait compte :

- de variables structurelles d'ordre macro-social : marché du travail, rapports sociaux de domination, poids des institutions, attentes et injonctions sociales, etc.

⁵⁰ Dans un travail de séminaire autour de l'analyse des bifurcations à partir du matériau longitudinal fourni par le panel de notre enquête, C. Bidart et moi-même avons tenté de produire deux schémas en relation. Le premier se proposait d'ordonner, selon une métaphore culinaire, les « ingrédients » sociaux en présence lors de la localisation d'une rupture biographique (schéma 1, annexe 4). Le second tente lui de rattacher chaque type d'ingrédients à un type de temporalité sociale (schéma 2, annexe 4). Nous pensions alors que c'est de la prise en compte de leurs articulations qu'une compréhension des mécanismes de la « boîte noire » pourrait surgir. Le schéma 2 est selon nous applicable pour une approche globale des processus de franchissement de seuils biographique. Ce sera un cadre de réflexion utile quand nous analyserons les reconfigurations induites par ces transitions. Toutefois, il ne tient pas compte des artefacts techniques de médiation relationnelle.

- de variables individuelles d'ordre sociodémographiques : nous avons pu constater dans les travaux relatifs à l'entrée dans l'âge adulte combien les processus étaient marqués socialement par le sexe, le niveau de diplôme ou l'origine sociale
- de variables biographiques : ces mêmes travaux plaident pour positionner de manière centrale dans l'analyse les processus d'intégration professionnelle et les parcours matrimoniaux
- de variables sociotechniques : en identifiant les récurrences argumentaires des acteurs dans les calendriers d'équipement

Se dessinent ainsi trois facteurs dont nous proposons de vérifier les effets sur les carrières d'acteurs, d'équipement et d'usage : les différenciations sociales, en tenant compte de l'effet des structures sur les atouts et handicaps individuelles, la position dans le cycle de vie, enfin le parcours de vie lui-même. Sur ces bases, le rapprochement des processus de cheminement biographique et techniques constituera la première étape empirique de notre travail. Nous tenterons de faire émerger des trajectoires sociales d'équipement.

Il est une autre dimension des parcours que nous souhaitons développer : la place des interactions, de l'intersubjectivité dans le déroulement des processus d'insertion sociale. Nous aurons l'occasion d'éclaircir ces points plus avant dans les chapitres qui suivent consacrés à la problématique de la dynamique des sociabilités et des réseaux sociaux et techniques. Mais avant de décrire ce lien entre relations sociales et médiations techniques, il convient d'aborder le deuxième grand axe de notre travail de thèse, à savoir l'étude de l'évolution des modes de sociabilités avec le passage à l'âge adulte, et plus concrètement la dynamique des réseaux personnels des individus du panel longitudinal sur l'ensemble des quatre vagues d'enquête.

Chapitre 3

Sociabilités et réseaux sociaux : des dynamiques relationnelles socialement distribuées

Introduction

Comme nous l'annonçons dans l'introduction générale de cette thèse, l'analyse empirique se divisera en deux séries de résultats. Une première, s'appuyant sur les éléments issus des stratégies de décomposition temporelle et des stratégies narratives exposées ci-avant, proposera un classement typologique des trajectoires sociales d'équipements. Cette démonstration tentera d'enrichir des connaissances déjà étoffées sur cette question en mettant en évidence des facteurs difficilement vérifiables dans des enquêtes « statiques », qu'elles soient d'ordre quantitatif ou qualitatif. Une seconde série s'attachera, à partir de ce classement, à questionner d'éventuelles identités dans les modes relationnels entre les individus composant les groupes sociaux définis. Ces modes relationnels seront dégagés après avoir analysé la dynamique des réseaux de sociabilité de la première à la dernière vague d'enquête, et après avoir interrogé la logique des pratiques de communication.

Le second volet de cette recherche centre donc plus précisément son objet sur les modalités d'usage des technologies dans les réseaux de sociabilité des individus de notre panel. Le réseau relationnel d'un individu, et son évolution, dessine sa « surface sociale ». Les différentes strates de liens rendent compte de ces circulations dans les divers mondes sociaux et à travers le temps, les époques. Aussi, peut-on considérer que l'étude des sphères relationnelles et leur évolution donne accès aux modes de socialisation des individus. Notre objectif est de comprendre la logique des pratiques relationnelles engagées dans le cadre du réseau social et d'y situer les usages des TIC comme la convergence entre processus sociaux et sociotechniques.

Mais avant d'introduire les questions posées par la médiation des relations interindividuelles, il est nécessaire de préciser les outils et concepts qui nous permettront d'étayer cette recherche. Tout d'abord, qu'entend-on précisément par « sociabilité » ? Comment ce concept a-t-il émergé en sociologie ? Cette étape dans la définition de l'objet pourrait montrer que c'est en France que la sociabilité a tendu à constituer un champ autonome de recherche. A l'origine de sa formulation, nous trouverons des influences diverses et parfois d'apparence contradictoires. De sa théorisation par Simmel comme forme sociale la plus pure de l'action réciproque (Simmel, [1910] 1949) à sa définition par Gurvitch comme fait social total (Gurvitch, [1950] 1963), deux conceptions sociologiques semblent s'affronter. La première

considère que ce sont les interactions et les relations entre les individus, et non les individus eux-mêmes et leurs attributs, qui constituent les objets élémentaires de la sociologie. La seconde situe la sociabilité à un niveau micro-social, et la subordonne à des cadres sociaux plus vastes comme les groupements particuliers, les classes sociales et la société globale (Gurvitch, 1955). Pourtant, ces influences croisées marquent de manière prégnante le cheminement d'une synthèse conceptuelle qui sera la source de nombreux travaux.

L'évolution longue du champ de l'étude des sociabilités a mené à mobiliser différentes méthodologies. Des enquêtes statistiques vont être l'occasion de produire des informations sur la distribution sociale des modes de sociabilité. Nous en retracerons les résultats importants. Les outils de la sociologie des réseaux sociaux vont être également progressivement intégrés pour décrire et analyser les phénomènes observés. Dans la mesure où notre traitement empirique mobilisera ce type de méthodologie, nous développerons une clarification des enjeux, des divergences et des opportunités de la sociologie des réseaux, champ scientifique qui possède la caractéristique de ne pas être fortement stabilisé. Ainsi, deux traditions se font face. D'un côté, l'approche « structurale » insiste sur le poids des propriétés de structure des réseaux sur les comportements sociaux. Elle tend à anonymiser, déshistoriciser les relations (White, 1963 ; Burt, 1982, 1995). L'analyse structurale, ou interactionnisme structural chez Forsé (2002), se propose de comprendre comment les structures sociales sont des formes émergentes des interactions tout en montrant que ces structures exercent une contrainte sur ces interactions. Dans cette perspective, qui s'attache à travailler à partir de « réseaux complets », la sociabilité est un réseau parmi d'autres.

De l'autre, une approche « compréhensive » des réseaux étudie principalement les liens sociaux existant entre les individus dans différents contextes sociaux, dans la tradition de travaux anthropologiques, notamment ceux dits de l'école de Manchester (Bott, 1957 ; Barnes, 1974 ; Mitchell, 1969), ou plus récemment les recherches autour de Gribaudo (1998). Dans ce cadre, le réseau montre la sociabilité d'un individu, et les chercheurs travaillent à partir de réseaux personnels, « égocentrés ».

C'est dans ce second courant, minoritaire, que nous trouverons les réflexions qui nous permettront d'approcher les effets des circulations dans les différents contextes sociaux sur les trajectoires relationnelles, de comprendre le mouvement des relations interpersonnelles, leurs histoires, leurs dynamiques. Ce positionnement ne nous empêchera pas du reste d'utiliser un certain nombre de mesures sur les graphes de réseaux proposés par l'analyse structurale. Ces

mesures, dont nous détaillerons le contenu seront principalement mobilisées comme appui pour la description des structures réticulaires et leur comparaison. Elles ne se substitueront cependant pas à un recours systématique au matériau recueilli dans les entretiens thématiques sur les relations interpersonnelles et leurs reconfigurations.

Nous terminerons ce long chapitre de mise au point conceptuelle par une illustration des modes de différenciation et de transformation des réseaux de sociabilité, à partir de cas relevés dans notre enquête. Nous montrerons alors de quelle manière il s'agit de prendre au sérieux la dynamique des parcours sociaux et le lien étroit qui s'établit entre les itinéraires relationnels. De même, nous insisterons sur le poids des déterminations induites par les appartenances de sexe, de classe et des niveaux en capitaux économiques et culturel des individus. Car, comme le titre de ce chapitre l'indique, notre travail s'inscrit dans des hypothèses fortes : les sociabilités et les réseaux personnels sont socialement distribués. Mais les facteurs de cette distribution ne se résumeraient pas aux attributs sociodémographiques des individus, ils seraient également à rechercher dans les effets liés à la position dans le cycle de vie, et dans le parcours de vie des acteurs.

1/ La sociabilité : construction d'un objet sociologique

A l'instar du concept d'usage, la notion de sociabilité s'est répandue largement dans le langage commun, notamment dans la presse « grand public ». On parle alors d'un individu « sociable » quand celui-ci fait montre d'accessibilité en société, qu'il interagisse agréablement avec ses proches ou même des inconnus. Cette manière d'envisager la sociabilité est en réalité relativement proche de ses premières acceptions, que l'on peut relever dans la littérature française. Ainsi en 1665, dans une des traces repérées les plus anciennes de son emploi, Chapelain la définit dans sa correspondance avec Huet comme « aptitude à vivre en société » (cité par Rivière, 2004, p. 209). Son apparition dans le dictionnaire de l'Académie française, en 1798, réduit légèrement le spectre en lui attribuant un sens plus proche des vertus relationnelles : « Aptitude de l'individu à fréquenter agréablement ses semblables ». Cette définition est assez proche de celle utilisée par les historiens dès le début des années soixante-dix, bien que ces derniers l'aient agrémentée de l'entretien des relations publiques (Aghulon, 1977).

On est loin, à ce stade, d'un objet sociologique, et à plus forte raison d'un champ de recherche autonome. Or, selon un ensemble d'évolutions socio-historiques, le concept de sociabilité va peu à peu se constituer scientifiquement. Cela se fera au gré des déplacements paradigmatiques de la sociologie, de la montée en puissance de l'intérêt sociologique pour les transformations culturelles dans les modes de vie.

La première partie de ce sous-chapitre sera consacrée à l'étude de l'apparition du concept de sociabilité en sociologie. On verra à quel point il est le produit d'influences contrastées, entre des travaux d'inspiration holistes et individualistes. Nous dresserons alors un panorama de questionnements qui lui sont relatifs.

Par la suite, se recentrant sur notre travail spécifique qui vise à tracer les mutations des modes de sociabilité et leurs implications relationnelles au sein d'une cohorte au moment du passage à l'âge adulte, nous détaillerons les variables pertinentes pour l'étude de la dynamique des sociabilités.

Puis, à partir de travaux quantitatifs et qualitatifs qui ont jalonné le champ, nous relèverons les indicateurs qui nous semblent entrer en congruence avec les objectifs de notre travail. Il

sera possible de dessiner les contextes sociaux à l'intérieur desquels évoluent les individus et leurs fréquentations, en remarquant qu'il est possible de distinguer des formes de sociabilité alors qu'elles se réfèrent à ces différents cercles (conjoint, famille, amis, cadres organisés, etc.). Nous évoquerons les implications de l'avancée dans l'âge sur ces formes, comme les grandes tendances en matière de composition sociale de la sociabilité.

Enfin, en déplaçant la focale vers l'étude des relations, nous soulignerons le lien qui s'est tissé entre analyse des sociabilités et recherche sur les « réseaux personnels » ou « réseaux de sociabilité ».

1.1/ Un concept à la croisée d'approches sociologiques différentes, voire divergentes

Il y a une spécificité hexagonale à traiter de la sociabilité dans une acception qui renvoie à la fois à l'étude des formes prise par la socialisation, avec des pratiques sociales inscrites dans des rapports sociaux, et à l'analyse des aspects relationnels interindividuels. A l'inverse, nous verrons que les travaux anglo-saxons traitent de manière privilégiée la question des relations interpersonnelles, en laissant à l'écart la notion de sociabilité, continuant de lui conférer le sens de « convivialité ». La notion de sociabilité s'est donc construite de manière autonome en France. Sa construction emprunterait tant à des éléments de la sociologie simmelienne qu'à des apports « gurvitchiens ».

1.1.1/ De Simmel à Gurvitch : les origines

Ces deux auteurs, qui vont avoir un rôle pionnier dans la définition du concept de sociabilité, sont rattachés à des courants sociologiques diamétralement opposés. Autant Simmel développe dès les premières années du vingtième siècle des travaux qui placent l'individu et les interactions qu'il nourrit avec autrui au centre de la construction de son point de vue scientifique, autant Gurvitch, dans les années 1950, s'inscrit dans la lignée de la sociologie holiste française, dans la continuité de l'école durkheimienne.

Pour Simmel, « là où il y a action réciproque de plusieurs individus » (Simmel, 1999, p. 43), il y a société, il y a « vivre ensemble ». Son approche sociologique se situe d'emblée au niveau de l'étude des interactions entre les personnes, qui définit pour lui la « socialisation », et avec comme atome de base l'individu, « lieu immédiatement concret de toute réalité historique » (ibid., p. 44). L'idée fondamentale de Simmel est la suivante : il considère que ce sont les interactions et les relations entre les individus, et non les individus eux-mêmes et leurs attributs, qui constituent les objets élémentaires de la sociologie. Autrement dit, l'objet fondamental de la sociologie doit être saisi à un niveau « intermédiaire », qui n'est ni celui, microsociologique, de l'individu, ni celui, macrosociologique, de la société dans son ensemble, mais celui que l'on pourrait qualifier de « mésosociologique », des formes sociales qui résultant des interactions entre les individus. Pour lui, la sociologie est la « science des formes de l'action réciproque ». Forsé (2002) propose de traduire ainsi : « [Simmel] ne veut pas dire autre chose, dans notre vocabulaire d'aujourd'hui, qu'elle est la science de la structure des relations sociales ».

Conceptuellement, il opère alors la distinction entre contenu et formes de la socialisation. Le premier terme renvoie aux motivations et intérêts des individus à engager une action réciproque, la forme est ce qui rend ce contenu social avec le développement d'un « mode de l'action ».

A partir de cette distinction, qui atteste d'une prise en compte centrale des interrelations, Simmel introduit le concept de « sociabilité » (Simmel [1910], trad. 1949). Il la présente comme l'expression élémentaire du lien social, « forme la plus pure de la réalité sociale ». Etant envisagée comme des interactions dégagées de toute rationalité utilitaire et déterminée, elle est selon ces principes la « forme ludique de la socialisation ». Il explicite cette notion dans un ouvrage ultérieur de la manière suivante : « La forme consiste en une action réciproque des éléments par laquelle ceux-ci se constituent précisément en une unité ; et puisque (dans le cas de la sociabilité) les motivations concrètes de l'unification, rattachées aux finalités de la vie s'évanouissent, il faut accentuer avec d'autant plus de force et d'efficacité la pure forme, c'est-à-dire le lien de réciprocité, qui flotte en quelque sorte librement entre les individus » (Simmel, 1981, p. 125).

Dans son opposition à d'autres approches sociologiques, notamment durkheimiennes, qu'il estime tendre à la réification du monde social, il place la sociabilité à la base de son élaboration théorique. Il suggère que : « (...) On ne saurait reconstituer la vie en société, telle que nous la connaissons par expérience, à partir des seules structures indiquées plus haut, qui forment les objets traditionnels des sciences de la société (...). Les hommes se regardent les uns les autres, ils se jalouent mutuellement, ils s'écrivent des lettres et déjeunent ensemble, ils éprouvent sympathie et antipathie par delà tout intérêt tangible (...): ces milliers de relations de personne à personne, momentanées ou durables, conscientes ou inconscientes, superficielles ou riches en conséquences, parmi lesquelles nous avons choisi tout à fait arbitrairement les exemples cités, nous lient constamment les uns aux autres. C'est en cela que consistent les actions réciproques entre les éléments qui soutiennent toute la fermeté et l'élasticité, toute la multiplicité et toute l'unité de la vie en société. (...) Tous les grands systèmes et organisations superindividuels auxquels on pense d'ordinaire à propos du concept de société ne sont rien d'autre que les moyens de consolider – dans des cadres durables et des figures autonomes – des actions réciproques immédiates qui relient d'heure en heure ou bien la vie durant des individus » (Simmel, 1999, p. 89-90).

Cet extrait est intéressant à plus d'un titre quant à ses conséquences sociologiques. D'abord, on perçoit toute la résonance qu'une telle conception du social a pu avoir sur les travaux de l'Ecole de Chicago puis de l'interactionnisme symbolique. Simmel sera traduit et étudié très tôt outre-atlantique, comme il influencera le courant allemand dit des « relations sociales » (Von Wiese, 1932). En France, la lutte paradigmatique ayant été emportée par Durkheim, les travaux de Simmel seront peu traduits et ne connaîtront un regain d'intérêt que dans le dernier quart du vingtième siècle.

Par ailleurs, nous devons relever, à des fins qui sont plus propres à notre travail, la prise en compte dans les formes d'action réciproque de l'échange épistolaire. Cela plaide pour la prise en compte de dispositifs techniques de médiation du lien social. Au même titre, dans les exemples cités, on trouve la pratique du « déjeuner ensemble ». Les interactions sont donc cadrées, par des outils, des objets, des situations, des pratiques de sociabilité différentes et identifiables.

Gurvitch : la sociabilité est un phénomène social total

Se situant dans le cadre conceptuel durkheimien, Gurvitch tente de s'attaquer à la difficulté d'explication du social à partir des individus et de leurs interrelations. Gurvitch donne pour champ à la sociologie la réalité sociale considérée sous tous les aspects dans toutes ses strates en profondeur, irréductible à d'autres formes de réalité et saisissable à trois niveaux notamment : celui des liens microsociaux, celui des groupements, celui des classes et sociétés globales.

Gurvitch propose d'envisager un niveau d'analyse intermédiaire pour réduire l'écart entre individu et société à travers le concept de « groupements particuliers ». Dans un ouvrage général sur le positionnement des sciences de la société (Gurvitch, 1963), on trouve donc la construction du concept de sociabilité. Ce dernier lui sert à montrer que l'on peut envisager l'analyse sociologique de « groupements particuliers » dont la texture sociale serait constituée de manifestations de la sociabilité. Poursuivant, il avance également que la société globale peut être envisagée comme un « macrocosme de groupements particuliers » : « Nous considérons que les éléments composants les plus élémentaires de la réalité sociale sont constitués par les multiples manières d'être lié dans le tout par le tout, ou manifestations de la sociabilité, qui, à différents degrés d'actualité et virtualité, se combattent et s'équilibrent dans chaque unité collective réelle. Les manifestations de la sociabilité sont des phénomènes sociaux totaux, ce qui présuppose qu'elles contiennent, au moins virtuellement, tous les paliers en profondeur, mais ce sont des phénomènes sociaux astructurels, ce qui ne les empêche pas d'être utilisés par les unités collectives réelles macrosociologiques dans leur processus de structuration » (ibid., p. 121).

Considérer la sociabilité comme un « phénomène social total » suppose que l'on peut en saisir tous les « paliers en profondeurs » (Mauss, [1950], 2004). Les conduites de sociabilité peuvent donc être classées des plus organisées aux plus fluides. Cet aspect de la définition du concept est important car il est à la source d'une typification des formes de sociabilité⁵¹ qui perdurera dans les travaux ultérieurs sur ce sujet.

⁵¹ Cette typologisation des groupements s'effectue en prenant en compte de multiples critères (quinze en l'occurrence) : contenu, envergure, durée, rythme, dispersion, mode d'accès, fonctions, degrés d'intensité, d'organisation, de passivité ou d'activité, etc.

Le souci de précision dans l'analyse conduit à proposer une recherche multidimensionnelle. Ainsi la sociologie en profondeur prend-elle en compte les paliers qui s'étagent, s'interpénètrent, s'influencent mutuellement, allant de la base morphologique et écologique jusqu'aux états mentaux en passant par les appareils organisés, les modèles, rôles, attitudes, symboles, conduites, idées et valeurs collectives.

Toutefois, dans la typification qu'il propose, le « rapport à autrui », qui est la manifestation de la sociabilité la plus proche de l'objet sociologique constitué par l'analyse des relations interpersonnelles, ne peut préexister à une manifestation plus vaste, plus structurelle : le « Nous », « sociabilité par fusion partielle ». Si l'ensemble des manifestations – que ce soit le « Nous », les groupements particuliers ou les sociétés globales - s'articule dans des processus dynamiques et mouvants, la conceptualisation de la notion de sociabilité chez Gurvitch subordonne cette dernière à une inscription des modes de relations interpersonnelles dans des paliers supérieurs nettement exogènes aux individus. Cette approche entre en opposition avec les travaux formalistes et relationnels des sociologues de l'école allemande et anglo-saxonne. Le reproche général qui leur est fait, développé par Cuvillier dans son manuel de sociologie, est d'avoir isolé les « rapports sociaux ou ces formes de sociabilité (...) en faisant abstraction des cadres sociaux réels, du milieu historiquement situé et qualifié, dans lesquels cette expérience à autrui s'effectue » (1950, p. 189).

Rivière, dans son travail de reconstitution de l'apparition du concept de sociabilité dans la sociologie française, résume ainsi cette différence fondamentale entre Gurvitch et Simmel : « pour l'un (la sociabilité) est la forme la plus pure de la vie sociale qui résulte de l'interaction entre les individus, pour l'autre, elle est un phénomène social total extérieur aux individus » (2004, p. 218). L'auteure poursuit son exposé en montrant de quelle manière vont s'opérer des suites de synthèse intellectuelles qui, à partir de ces deux sources contradictoires, vont être à l'origine de la construction d'un champ de recherche : « C'est moins la notion de sociabilité, qui décrit l'expression résiduelle ou élémentaire du lien social, que l'idée que toute formation sociale résulte de l'interaction d'une part, et que la forme comme mode d'association ou socialisation est un élément structurant tout aussi important, voire plus important que le contenu (entendu comme finalité, motivation, intérêt) de l'interaction, qui vont constituer les bases de développement d'importants courants sociologiques américains, et par suite constituer le coeur de l'analyse de la sociabilité telle qu'on la connaît en France. C'est en revanche à Gurvitch qu'il faut attribuer l'usage de la sociabilité comme enveloppe

conceptuelle générique, objectivée, à l'intérieur de laquelle va être intégrée l'étude d'un ensemble de pratiques sociales résultant des relations interpersonnelles, et que vont être isolés différents types de sociabilité. C'est également à partir de sa représentation comme phénomène social total que le concept de sociabilité va s'autonomiser et se construire comme domaine de recherche spécifique » (ibid., p. 218).

1.1.2/ Processus d'autonomisation du champ

Ce détour nécessaire par les « fondateurs » est utile pour plusieurs raisons. D'abord parce qu'il montre que la sociabilité est un concept qui connaît des définitions sociologiques diverses et pas forcément congruentes. Ensuite parce qu'en révélant les différentes sources, il est plus facile d'envisager les filiations qui suivront. Concernant l'élaboration progressive du champ de la sociologie de la sociabilité en France, nous verrons comment ce concept qui constitue l'arrière-plan de notre travail est le fruit d'une dialectique entre des approches d'origines distinctes.

L'étude de la sociabilité a connu un regain d'intérêt avec le développement de sociologies ayant pour objet les questions liées aux modes et style de vie, aux pratiques culturelles dans une société française au cœur des « trente glorieuses ». Des chercheurs s'intéressent alors aux activités de loisirs, puis de « temps libre » afin d'estimer dans quelle mesure elles pourraient être dégagées des rythmes, contraintes et déterminations liées au monde du travail et aux rapports de production. Il s'agit de poser la question de l'autonomie de la sphère culturelle alors que la pensée sociologique française reste marquée par la prégnance des rapports sociaux de domination, notamment de classe, et des logiques de reproduction sociale.

Les scientifiques feront petit à petit montre de curiosité pour les travaux traitant des relations interindividuelles et des modes de cohérence communautaire. In fine, s'inspirant des avancées de la sociologie anglo-saxonne, qui a une longue tradition dans ces domaines, la notion de réseau va tendre à émerger pour représenter et caractériser les sociabilités.

Différentes manières d'envisager la sociabilité

En France, c'est avec les débuts de la sociologie du loisir dans les années 1960 (Dumazedier, 1962) que l'on va assister à la cristallisation des premières recherches autour des questions de sociabilité. La société industrielle change, avec l'avènement de la figure de « l'ouvrier de l'abondance » (Goldthorpe, Lockwood, Bechhofer, Platt, 1968), et les études concernant les activités hors travail tendent à se développer. Dans ce cadre, la sociabilité est envisagée à partir d'activités organisées, dans la sphère privée et non professionnelle, à travers le prisme du « loisir relationnel » (Paradeise, 1975). Un fil semble guider ces travaux : identifier des sphères d'activité non économiquement déterminées, échappant au moins en partie aux rapports de production et à la division du travail. Cette préoccupation traduit notamment la quête d'autres principes intégrateurs que le Travail. Aussi, on notera la mise en avant de l'hypothèse générale de la libre élection des groupes de pairs associés, comme le souligne la délimitation que donne Paradeise de la notion de sociabilité dans son travail de thèse : « Nous qualifierons génériquement du terme de sociabilité privée l'ensemble des activités dont l'exercice suppose la libre élection des partenaires ».

Paradeise (1980) poursuivra ses travaux en s'inspirant de l'approche culturaliste anglo-saxonne. A travers des monographies, elle cherche à établir que des cohérences sociales se développent dans des « communautés » sur la base de modes de sociabilités spécifiques. Elle réintroduit la notion des classes sociales sur la base de pratiques culturelles partagées.

Le courant « bourdieusien », quant à lui, tient à replacer les pratiques de sociabilité dans les cadres sociaux de leur production, en affirmant à l'instar de Chamboredon et Lemaire que « les conduites de sociabilité les plus anodines engagent toute la position sociale et tout le rapport aux autres groupes sociaux » (1970, p. 13). Dans cette perspective, les schèmes comportementaux sont analysés comme des dispositions intériorisées⁵². La problématique des relations sociales se trouve cristallisée dans la notion de capital social, et dans l'interrogation sur l'éventuel poids compensateur que son accumulation confèrerai en cas de déficit individuel en capitaux économiques et culturels. Ainsi, Bourdieu définit le capital social

⁵² Plus tard, Bozon (1984) soulignera que « les pratiques sociales d'un individu, et d'un groupe social forment système, et qu'elles sont profondément ancrées dans les styles quotidiens de vie du groupe, au même titre que les autres systèmes de disposition intériorisés » (p. 47). Le premier point de vue de Paradeise est à ce titre nuancé. Cependant, sa fragilité consistait déjà dans le fait que l'on peut d'emblée mettre en doute l'idée de « libre élection » dans le cas de la participation associative.

comme : « La somme des ressources actuelles ou virtuelles, qui reviennent à un individu ou à un groupe du fait qu'il possède un réseau durable de relations, de connaissances et reconnaissances mutuelles plus ou moins institutionnalisées, c'est à dire la somme des capitaux et des pouvoirs qu'un tel réseau permet de mobiliser » (1992, p. 95).

A un cantonnement de la sociabilité à des supports organisés, dans le sillage de la notion de loisir née d'un regain d'intérêt sociologique pour les modes et styles de vie et les pratiques culturelles, va succéder une approche de la sociabilité dans une acception étendue à l'ensemble des relations interpersonnelles informelles entretenues par les individus. Cette nouvelle définition aboutira à l'élaboration d'enquêtes statistiques d'envergure : on citera notamment l'enquête de l'INSEE-INED « Contact entre les personnes », réalisée en 1982-1983, ou l'enquête INSEE dite « Loisirs » de 1987-1988. Un questionnaire sur la sociabilité sera intégré aux enquêtes sur les conditions de vie des familles défavorisées de 1986-1987 et 1993-1994. A partir de 1998, un module sur « les relations de la vie quotidienne et l'isolement » viendra compléter l'enquête permanente sur les conditions de vie des ménages. Les travaux réalisés à partir des données statistiques recueillies vont produire des résultats mettant en lumière des différenciations sociales dans les modes de sociabilité.

1.2/ Des sociabilités socialement distribuées

Ces recherches, qui tentent de saisir les déterminants ou facteurs sociaux influençant les pratiques relationnelles, ont levé un certain nombre d'indices. Elles nous amènent à prendre en compte non seulement les effets liés aux attributs sociodémographiques des individus, mais aussi à leur parcours de vie et à leur position dans le cycle de vie.

Après avoir détaillé la manière dont s'articulent ces facteurs et leurs conséquences sur la dynamique des sociabilités, nous porterons la focale vers un autre aspect des régularités sociales qui façonnent le travail relationnel : la question de l'homophilie et de l'homogamie. Ainsi, au-delà de la mise en évidence de clivages sociaux dans le déroulement des sociabilités, nous nous attarderons sur les processus de sélection affinitaire.

1.2.1/ Sensibilité aux caractéristiques sociodémographiques des individus

Les travaux sur les sociabilités ont montré que la construction des sphères relationnelles était socialement différenciée selon le sexe, l'âge, et la distribution des capitaux économiques et culturels (Héran, 1988).

Avancée dans l'âge et érosion de la sociabilité

Les enquêtes statistiques s'accordent pour constater que l'âge est la variable la plus déterminante pour la sociabilité. Avec l'avancée dans l'âge, les activités génératrices de sociabilité (réceptions à domicile et chez autrui, sorties entre amis, loisirs, participation à des clubs sportifs, des associations, etc.) tendent à se raréfier, et on constate un rétrécissement des effectifs des réseaux. Les travaux statistiques démontrent cette décroissance en projetant les données tout au long de la vie. Les pratiques de sociabilité collective, notamment extérieure, diminuent avec le vieillissement, et le nombre de personnes fréquentées baisse globalement (Choquet, 1988). Ainsi, un homme en emploi de moins de 30 nourrit-il une moyenne de 18,5 relations quand un homme de plus de 60 ans n'est en contact qu'avec 15,2 interlocuteurs⁵³.

Il est possible de constater une telle érosion sur une période plus courte. Pour celle qui intéresse directement notre travail, entre 18 et 35 ans, on note d'abord un changement dans les formes dominantes de sociabilité : de la pratique sportive comme principale activité jusqu'à 18 ans, les jeunes évoluent vers le cinéma, à la danse et à la fréquentation des cafés jusqu'à 22 ans, pour être « abandonnés » au profit des sorties au restaurant ou en plein air par la suite. Or, à chacune de ces étapes correspondent des modes de mise en relation de moins en moins source de contacts sociaux, donc d'une éventuelle production de liens (ibid.).

PCS, niveau de revenu et de diplôme : des facteurs clivants

Forsé (1991) a montré que l'effet de l'âge sur le volume de sociabilité était supérieur à celui des différences de revenus ou de niveaux de diplôme. On doit cependant noter que le nombre d'interlocuteurs résiste mieux dans le temps si la position dans l'espace social de l'agent est élevée. Plus on s'élève dans la hiérarchie sociale, en termes de PCS, de niveau de diplôme et de revenu, plus les pratiques de sociabilité sont développées. Activités collectives, telles

⁵³ Source : enquête « Contacts entre les personnes », INSEE-INED, 1982-1983.

l'engagement associatif ou sportif, sorties et réceptions entre amis, divertissement culturel sont d'autant plus fréquentes que l'on s'approche des sommets de la pyramide sociale (Héran, 1988).

Au-delà du nombre généralement élevé de contacts, la composition des réseaux des individus économiquement et culturellement dotés se distingue par une diversité des liens d'une part, mais également par l'intensité des relations (intimité, confiance). La structuration de réseaux larges et peuplés est donc positivement corrélée avec le statut social. Et après contrôle des variables de diplôme et de revenu à l'intérieur de mêmes catégories socioprofessionnelles, Héran a remarqué que le capital culturel avait plus de poids que le capital économique dans la différenciation des sociabilités : « C'est dans les fractions intellectuelles des classes supérieures que la sociabilité atteint ses plus haut sommets. Professeurs, artistes et cadres de la fonction publique y rejoignent les membres des professions libérales, pourtant plus fortunées qu'eux, tandis que les cadres administratifs et commerciaux d'entreprise sont sensiblement en retrait, et que les ingénieurs, comme à l'accoutumée, occupent une position intermédiaire » (ibid., p. 17).

Le groupe ouvrier se présente comme relativement homogènes en termes de pratiques de sociabilité et d'étendue des réseaux de relations. Si c'est parmi les moins qualifiés que l'on trouve les situations d'isolement social les plus fréquentes, notamment pour les femmes précarisées, la sociabilité reste très « moyenne » dans l'ensemble. Il faut relever ici que la représentation d'une sociabilité ouvrière prolifique, dense et soutenue est plutôt contestée par les données de l'enquête « Contact entre les personnes », malgré l'existence formes de sociabilité qui semblent plus spécifiques à ce groupe social, comme les liens de camaraderie ou une fréquence plus élevée que pour les autres catégories socioprofessionnelles de sortie dans les lieux publics.

Par ailleurs, nous devons relever deux hypothèses quant à l'existence de pratiques relationnelles clivées selon les classes sociales. Une première qui perçoit la moyennisation de la société, et notamment l'intégration de la classe ouvrière par l'avènement de la société de consommation, l'augmentation du niveau d'éducation et le développement des services, comme disloquant des formes de sociabilité typiques. Une autre continue de faire la promotion de modèles sous-culturels, « qui pose que tout groupe réinterprète les nouveaux objets auxquels il accède selon ses propres modèles, et la classe ouvrière n'y fait pas exception. L'abondance relative ne bouscule pas radicalement des styles de vie (valeurs,

habitudes) dont on ne saurait sous-estimer la résistance à la modification des conditions objectives dont elles sont issues » (Paradeise, 1980, p. 576). Cette proposition est très suggestive quant à l'existence d'usages spécifiques des TIC en fonction des communautés sociales de référence⁵⁴. Il ne serait possible de trancher cette opposition théorique que dans une comparaison empirique de classe à classe.

Des sociabilités sexuées

La première différenciation liée au sexe mise en évidence par l'enquête « Contacts entre les personnes » tient dans un nombre moyen d'interlocuteurs des jeunes femmes supérieur à celui des jeunes hommes : dans les tranches d'âge 18-29 ans et 30-39 ans, les femmes affichent 20,9 interlocuteurs, quand on n'en dénombre respectivement 18, 5 et 19,7 pour les hommes. Ainsi, la sociabilité féminine paraît plus importante dans la période du cycle de vie qui nous intéresse particulièrement. Notons que cette tendance s'inverse dès la tranche d'âge suivante. On pourrait lire ici l'effet de l'allongement de la durée des études des populations féminines, comme de leur entrée massive dans le monde du travail. La fréquentation accrue de sphères de sociabilité longtemps privilégiées aux hommes, comme l'université, les grandes écoles, l'entreprise, etc. se présente comme une source d'explication plausible quant à la capacité des femmes des jeunes générations à développer des sociabilités plus larges que leurs pairs masculins. Le fait que le nombre d'interlocuteurs chute dans les classes d'âge supérieur confirmerait l'idée que les femmes ayant eu moins accès à l'emploi durant leur existence, ou dans des conditions discontinues, nourrissent moins de relations que les hommes, qui ont pu s'en créer au cours de leur vie active, avec des collègues notamment⁵⁵. Les ruptures dans les parcours professionnels féminins, pour cause de maternité et de retour au foyer, ou à cause de la précarité de l'emploi qui les touche prioritairement, freine non seulement la possibilité de bâtir une sociabilité professionnelle, mais tend également à confiner la sociabilité féminine à la sphère domestique et familiale.

Quant à l'idée répandue que les femmes auraient une appétence relationnelle plus prononcée vers la famille que les hommes, il semble qu'il faille la relativiser et tenir compte de la

⁵⁴ Zweig insiste sur ce point quand il affirme : « J'ai noté le pouvoir, non seulement de résister au changement, mais encore d'assimiler, de modifier et d'adapter aux fins traditionnelles, des choses qu'on aurait pu considérer *a priori* comme des facteurs essentiels de changement » (1961, p. 198).

⁵⁵ Entre 60 et 69 ans, les hommes actifs affichent un score de 15,2 relations, contre seulement 12,9 pour les femmes ?

position dans le cycle de vie. Héran (1988) montre que les femmes de milieux riches en capitaux culturels cumulent une forte spécialisation dans les relations de parenté et une aptitude à diversifier leur réseau. À l'étroitesse des liens entretenus avec leurs proches, elles ajoutent nombre de liens plus faibles avec le monde extérieur. De même, le fait de travailler peut à lui seul décroquer la sociabilité féminine dans les classes populaires : « Le réseau des ouvrières qualifiées et des employées de bureau subit d'importants remaniements par rapport à celui des inactives. À s'engager dans la vie professionnelle, elles ne gagnent pas seulement des relations de travail, mais aussi la possibilité d'équilibrer les relations de parenté par des relations d'amitié. Elles se dégagent ainsi de la présence envahissante de leurs proches » (ibid., p. 20).

1.2.2/ Les sociabilités à l'épreuve des seuils biographiques : l'influence de la position dans le cycle de vie

Les traitements des enquêtes statistiques suggèrent fortement que le poids l'ensemble de ces variables soit rapporté avec la position dans le cycle de vie. D'une part parce qu'aux calendriers transitionnels, et notamment ceux liés au passage à l'âge adulte, correspondent des phases générales de restructuration des sociabilités. D'autre part, parce que les franchissements de seuils biographiques tels que l'entrée dans le travail, la fin des études, la mise en couple ou la naissance du premier enfant tendent à produire des effets différenciés sur les modes de sociabilité en fonction de l'âge, du sexe et du niveau de diplôme où se déroulent ces transitions.

Recomposition des modes de sociabilité avec l'avancée dans le cycle de vie

De manière générale, on note une baisse de la fréquentation des amis avec l'âge. Avant 30 ans, ils représentent plus de 30 % des relations, pour les hommes comme pour les femmes. Ils ne constitueront plus que 15 % des sphères relationnelles à 40 ans. Plusieurs phénomènes seraient à l'origine de cette disparition des amis : ils seraient peu à peu remplacés par des relations de travail, de plus, la fréquentation de cercles collectifs (études, clubs sportifs, ...) comme les sorties se raréfiant avec l'augmentation de l'emprise temporelle liée à l'emploi et à la famille, la possibilité d'établir de nouveaux contacts s'éloigne, la constitution d'un noyau familial favoriserait le développement des relations de parenté, etc. Cette décroissance du

nombre d'ami entre en congruence avec la tendance globale à la chute des sociabilité avec l'avancée ans l'âge. Cela autorise Héran d'affirmer : « On n'accumule pas les amis au cours de l'existence : au mieux, ils se renouvellent ; au pire ils se perdent » (1988, p. 9).

Il est intéressant sur ce point de vue de faire appel à des résultats issus de travaux qualitatifs. Car au-delà d'une sorte de fonte mécanique et inéluctable des effectifs relationnels, on assiste plutôt à une modification des modes de sociabilité, des manières de faire du lien, dans un parcours qui irait d'une sociabilité collective vers une sociabilité élective.

Les réseaux de sociabilité sont mis en tension au moment du passage à l'âge adulte, une période riche en mutations sociales, familiales, professionnelles, résidentielles, en interaction les unes avec les autres (Bidart, 1997). Des travaux montrent ainsi qu'avec l'avancée dans l'âge se produit une individualisation / autonomisation des sociabilités. Le franchissement d'un seuil biographique comme l'entrée dans le travail modifie profondément la structuration des sociabilités. En effet, avec la disparition des contextes scolaires de socialisation, favorables au développement de sociabilités collectives, de « bandes », les pratiques relationnelles s'orienteraient vers des formes d'électivité des liens, de sélection (Bidart, Pellissier, 2002).

Bidart propose aussi un découpage des formes de collectifs selon des « âges de l'amitié ». Une première période se caractériserait par des formes « contextualisées » d'être ensemble, phase où « les relations restent relativement dépendantes de leur contexte d'origine (...). Les amis y sont inscrits en continuité avec les autres relations, souvent mélangés avec de simples collègues, voisins ou copains, et l'amitié apparaît comme un prolongement des rapports communautaires (...) dans une sorte d'organisation gigogne » (1999, p. 423).

Puis, dans un mode de structuration dit « dissocié », une séparation se mettrait en place entre « les cercles sociaux auxquels la personne participe, avec les relations qui s'y situent, et d'autre part les « vrais amis ». Ceux-ci sont issus de cercles sociaux dissous et sont dissociés des environnements relationnels actuels et des groupes de copains. (...) Les liens amicaux sont plus fortement individualisés » (ibid., p. 423-424).

Ce processus de sélection amicale se prolongerait dans un modèle « électif » dans lequel « les amis sont radicalement détachés des cadres de rencontre ; pour les plus anciens, les cercles

sociaux d'origine ont généralement disparu ; pour les liens récents se manifeste une tendance à extraire très rapidement les amis du contexte et à les emmener vers la sphère privée. Ils sont fréquentés seuls, distingués sur la base de leurs qualités personnelles plus que celles de l'inscription dans un milieu » (ibid., p. 424).

Selon Lavenu, « La construction des liens avec autrui passe, avec le temps, d'une logique contextualisée, centrée sur des lieux et des activités partagées, à une logique élective, fondée sur une dimension plus strictement interpersonnelle » (2002, p. 426).

Franchissement des seuils et transformation des modes de sociabilité

L'entrée dans le travail, facteur certes déterminant dans les réorientations des modes de sociabilité, n'est pas la seule transition biographique qui produit des changements de structure. Le franchissement d'autres seuils caractéristiques se traduit également par des incidences sur les sociabilités. Par exemple, les réseaux d'amitié après la mise en couple sont divisés par deux, i.e. on retrouve les mêmes effectifs chez le célibataire et dans le couple, comme si une sélection s'opérait (Smoreda, Licoppe, 1998). Choquet (1988) montre quant à lui que, pour un homme de moins de 35 ans, la fréquence des sorties avec des amis passe de 212 par ans s'il est célibataire à 58 si ce dernier est marié.

Le statut matrimonial se présente comme un déterminant majeur de la transformation des modes de sociabilité, à tel point que Forsé estime que cette variable a « un rôle explicatif primaire » (1981, p. 48). Il façonne, au même titre que l'âge, mais aussi que la naissance du premier enfant les grandes tendances des parcours relationnels individuels.

La naissance du premier enfant est, plus encore que la mise en couple, l'étape du cycle de vie qui va marquer radicalement la fin de fréquentations amicales (Bidart, 1997). Ici, si l'on peut évoquer l'accroissement de la pression temporelle comme factrice de rupture, il semble qu'il serait pertinent de mettre en lumière une autre dimension qui favorise, ou défavorise, le déroulement des amitiés : c'est l'idée que les individus et les couples tendent à fréquenter des personnes qui montrent une identité de position dans le cycle de vie. Cette perspective s'appuie sur l'hypothèse que les liens se nouent d'autant plus facilement qu'il existe une communauté de représentations sociales, de préoccupations et de rythmes entre des individus.

Cycle de vie et attributs individuels : quelles combinaisons des effets sur la sociabilité ?

Les mouvements de la sociabilité s'orienteraient donc vers une sélectivité toujours plus grande des relations. Toutefois, tous et toutes ne sont pas égaux devant ces processus. Héran, en signalant que « en matière de relations sociales le capital va au capital » (1988, p. 15), insiste sur le poids de la répartition des atouts sociaux. D'un côté les individus dotés culturellement et économiquement développent des réseaux diversifiés et ouverts⁵⁶ qui vont, au fil du temps, contribuer à engendrer de nouvelles sources de relations. D'un autre, les inégalités se cumuleraient.

Les enquêtes statistiques et les travaux qualitatifs fournissent des grands modèles des évolutions des modes de sociabilité. Elles évaluent des variables pertinentes comme elles peuvent formuler des hypothèses sur les processus de transformation des pratiques relationnelles. Les transitions liées au cycle de vie et les attributs individuels fournissent des explications. Or, nous avons précédemment mis en évidence la variété des calendriers de passage à l'âge adulte, comme nous avons souligné le poids des différenciations sociales face aux franchissements de seuils. L'entrée dans l'âge adulte ne se fait pas de la même manière que l'on soit homme ou femme, travailleur précoce ou étudiant, etc. L'avancée dans l'âge ne se dessine pas identiquement pour tous les jeunes. Aussi, aura-t-on autant de modèles d'évolution des sociabilités que de modèles calendaires ?

Disposer de données longitudinales qui permettent de croiser entretiens biographiques, calendriers de vie et données relationnelles nous autorise à envisager une mise à plat des processus individu par individu. Suivi durant pratiquement dix années, nous reconstituons ces parcours à la fois à l'aide de matériau objectivant comme de sa confrontation avec le discours de enquêtés. Dans ce cadre, il s'agira d'être particulièrement attentif à la diversité des cheminements et à l'effet relatifs des déterminants qui ont été mis en exergue tout au long de la description des travaux antérieurs.

⁵⁶ « Les classes fortement scolarisées disposent de réseaux plus vastes, mais aussi plus variés et plus dispersés, plus étalés. (...) S'opposent ainsi leurs réseaux « lâches » (mais diversifiés et de longue portée) à la sociabilité des ouvriers « étroite » et « dense » (ce qui veut dire répétitive) » (Bidart, 1997, p. 200-201).

1.2.3/ Les sociabilités sont sensibles au parcours de vie

Il est un effet que l'on se doit d'envisager si l'on adopte une approche processuelle des biographies, et notamment du lien qu'elles entretiennent avec les reconfigurations relationnelles, c'est l'effet du parcours de vie. Nous entendons par là l'idée que les acteurs se situant par rapport à un ensemble de contraintes et d'opportunités à un moment donné peuvent engager des ajustements locaux originaux, mobiliser des ressources qui viendraient modifier la sortie d'une situation, ou d'une transition. Bidart et Lavenu (2003), en étudiant les itinéraires relationnels des jeunes interrogés dans le cadre du panel sur lequel s'appuie également notre recherche, ont montré que les développements de la sociabilité pouvaient être contrastés pour des individus attestant pourtant d'attributs socioculturels et de position dans le cycle de vie comparables. Leur travail s'est certes limité à une comparaison du nombre de relations entretenues par ces jeunes, mais il suggère que, localement, des « investissements énergétiques » (de Coninck, Godard, 1990) ou des événements ont entraîné le maintien ou l'accroissement du nombre de liens là où l'on pouvait s'attendre à un recul de la sociabilité.

Par exemple, une entrée précoce dans le travail, la formation rapide d'un couple et la naissance consécutive du premier enfant produisent généralement une baisse du nombre de liens. Or, les auteurs montrent que par la suite, des jeunes dans cette situation, peu diplômés et issus des classes populaires, affichent une remontée des effectifs quand d'autres jeunes de milieux et niveau de diplôme semblables continuent de voir leur sociabilité s'effriter. Bidart et Lavenu décrivent alors ce phénomène comme la sortie d'une « mauvaise passe », suivie d'une amélioration. Qu'est-ce qui a pu différencier ces parcours relationnels, entre les « galériens » et ceux qui connaissent une sortie par le haut de cette configuration handicapante ? Réconciliations avec le père de l'enfant pour des jeunes femmes à la tête d'un foyer monoparental⁵⁷, amélioration des conditions de santé pour un jeune travailleur, reconstitution de sphères relationnelles pour d'autres qui ont dû déménager, ou encore retour au bercail des jeunes « exilés » hors de leur région d'origine. Autant d'événements qui marquent les trajectoires individuelles et qu'il s'agit de prendre en compte, au-delà d'un simple comptage des liens, pour comprendre le mouvement des sociabilités.

⁵⁷ Ce qui leur permet d'entrer notamment en relation avec des amis de leur ex-conjoint.

1.2.4/ La question de l'homophilie, de l'homogamie et des proximités sociales

La question des régularités qui caractérisent l'exercice de la sociabilité se pose également si l'on observe les proximités sociales au sein d'un réseau de relations. Des résultats produits à partir de traitements secondaires de données statistiques⁵⁸ confirment l'adage du sens commun : « qui se ressemble s'assemble ». Cette maxime, testée scientifiquement, se vérifie particulièrement dans le cas des relations amicales – on parlera d'homophilie - et amoureuses – on parlera d'homogamie -.

Des sociabilités constituées de relations socialement homogènes

Les proximités sociales se manifestent selon plusieurs critères : « Amis et amants ont tendance à avoir des âges assez proches, à appartenir à des catégories socioprofessionnelles semblables, à être issus des mêmes milieux, à habiter des lieux géographiquement peu éloignés, à avoir même niveau de diplôme, etc. » (Degenne, Forsé, 1994, p. 43). Toutefois, la place de la profession et de l'origine sociale s'affaiblirait au bénéfice du niveau de diplôme, qui constituerait le critère dominant du regroupement affinitaire et amoureux (Maisonneuve, Lamy, 1993). De manière générale, l'hétérophilie ou l'hétérogamie restent l'exception. L'enjeu de telles mesures est la capacité des réseaux de sociabilité à être lieu de mixité, de diversité relationnelle, ou de reproduction d'un entre-soi.

Concernant l'âge, des travaux ont montré que les écarts restent particulièrement faibles au cours de la jeunesse, et ce jusqu'à 36 ans. Passé cette période, on trouve un plus grand mélange des tranches d'âge dans les sphères relationnelles des individus (Burt, 1990). Cela signifie, entre autre, que l'on peut s'attendre à une tendance prononcée de l'homophilie d'âge au sein des pratiques relationnelles des individus de notre panel.

Grossetti, en s'appuyant sur une enquête auprès de 399 personnes dans la région toulousaine (2006), constate plus de vingt ans après les travaux de Fischer (1982) aux Etats-Unis, que « sans surprise, on trouve une forte tendance à choisir des semblables. Les hommes fréquentent plus d'hommes (62% alors que les deux sexes se partagent à peu près à égalité tant dans la population enquêtée que dans l'ensemble des personnes citées) et les femmes plus

⁵⁸ Enquête « Emploi », 1989, INSEE.

de femmes (quel que soit l'âge et le niveau social). Les plus diplômés fréquentent les plus diplômés et les cadres fréquentent plus les cadres ». Il relève cependant que « pour les indicateurs de niveaux d'études et de profession, la tendance est surtout forte aux extrêmes. Les catégories médianes (professions intermédiaires, bac+2) ne font pas de différence dans leurs fréquentations et peuvent être choisies par toutes les autres catégories » (Grossetti, 2006, p. 12), comme le notait déjà Laumann (1973) ou Marsden (1988).

Ainsi, le choix du conjoint reste-t-il soumis à de fortes contraintes sociales. Pourtant, si l'on fait abstraction des prescriptions religieuses, il n'existe pas dans les sociétés modernes d'obstacles officiels aux unions. Outre l'influence conjuguée de l'environnement familial, des sociologues plaident pour l'idée que les groupes sociaux tendent à organiser leurs propres circulations internes, leurs propres « échanges », entre « réseaux », et que de ce fait, nombre de trajectoires ont peu de chances de se croiser (de Singly, 1992 ; Kaufman, 1993).

Les explications de la tendance à la non-mixité sociale dans les rencontres amoureuses ou dans les relations de sociabilité sont multiples. D'aucuns arguent que dans le cadre de liens de réciprocité, où l'affinité prend appui sur le sentiment de développer des relations égalitaires, chacun préfère fréquenter des personnes de statut social comparable. La question de l'identité des modes de vie, des goûts et orientations culturelles est également mobilisée pour rendre sens de ces rapprochements. Par ailleurs, il existe une ségrégation des espaces de rencontre qui contribue à construire les barrières communautaires (Bozon, Héran, 2006)⁵⁹.

Dynamique de l'homogénéisation : le cas des jeunes de notre panel d'enquête

Un travail sur la problématique des proximités à partir des données de notre panel d'enquête montre que ces critères de l'homogénéité sociale sont opérant concernant les réseaux relationnels recueillis. Il en ressort notamment une forte tendance à l'homophilie relationnelle de sexe et de situation socioprofessionnelle. Concernant l'homophilie relationnelle de sexe, on note que, à l'instar des résultats issus des grandes enquêtes statistiques (Héran, 1989), ce sont les sociabilités masculines qui tendent à être plus homogènes que celles des femmes.

⁵⁹ Les milieux populaires se rencontreraient de manière privilégiée dans les lieux publics, les cafés, la rue, les centres commerciaux, les foires, etc. tandis que les classes plus aisées dotées en capital culturel se retrouvent quant à elles dans des endroits plus réservés aux accès symboliquement et matériellement contrôlés (discothèques, études supérieures, associations, sport, etc.). Les cadres et dirigeants du secteur privé se rencontrent eux plutôt dans les espaces privés comme les domiciles (Bozon, Héran, 2006).

Sexe d'ego / sexe des relations	Hommes V1	Hommes V2	Hommes V3	Femmes V1	Femmes V2	Femmes V3
Homme	63,93 %	66,6 %	64,7 %	36,07 %	33,4 %	35,3 %
Femme	53,06 %	49,76 %	51,85 %	46,94 %	50,24 %	48,15 %

Tableau n°1 – Répartition du sexe de l'ensemble des liens selon le sexe des interviewés à chaque vague

Ce résultat général doit être nuancé en tenant compte de la PCS et des milieux de travail notamment. En effet, « les milieux ouvriers ne sont à peu près jamais mixtes. (...) Les bureaux mêlent davantage, aux mêmes postes, des hommes et des femmes. (...) Cela étant, on constate que dans les milieux mixtes, ou à dominante féminine, comme dans les professions de l'éducation, l'homophilie persiste » (Bidart, 1997, 49). Si les milieux professionnels peut accentuer des tendances à l'homophilie relationnelle de sexe, des recherches ont émis l'hypothèse « d'une autonomie relative du comportement par rapport aux contraintes structurelles » (Héran, 1989, p. 438). Bidart (1997) évoque également les travaux d'Allan (1979) qui insiste sur le poids des normes sociales : la formation des amitiés intersexes seraient socialement découragées.

Dans le cas des proximités de situation professionnelle, la dynamique des données longitudinale permet d'observer la construction des « entre-soi ». Il en ressort notamment que les sociabilités les plus homogènes sont celles des étudiants, et que ceux-ci, lorsqu'ils entrent dans l'emploi, évoluent vers une fréquentation quasi-exclusive de travailleurs. Toutefois, « (...) les jeunes poursuivant de longues études tendraient avec le temps à fréquenter des relations de situations professionnelles diverses » (Bidart, Fribourg, 2004, p. 17).

Cette homogénéisation ne suit pas le même parcours pour des jeunes entrés précocement dans la vie active. Ils tendent à conserver des liens avec des proches qui ont continué des études. Il en va de même pour les jeunes qui suivent des formations en alternance : « Pour [ces jeunes], la fréquentation de « deux mondes » pourrait jouer en faveur de cette diversification » (ibid, p. 10). Mais globalement, « l'entrée progressive dans le travail des jeunes du panel et l'avancée dans l'âge tendent à entraîner une rupture avec les modes de sociabilité « mixtes » entre relations de travail et relations issues du milieu scolaire » (ibid., p. 11).

Les identités de position dans le cycle de vie : un autre facteur de rapprochement

Il est d'autres critères de rapprochement qui ont moins traits aux attributs sociodémographiques des relations qu'à leur position dans le cycle de vie. Les individus entreraient en relation, ou maintiendraient des relations, plus facilement avec d'autres qui montreraient une identité de position : la mise en couple entraîne une sélection des amitiés et des échanges vers les personnes dans une position matrimoniale comparable, la naissance du premier enfant favorise une évolution dans le sens d'un accroissement des contacts avec un entourage de jeunes parents. Nous en avons évoqué certains points dans les éléments de discussion sur la sensibilité des sociabilités à la position dans le cycle de vie (cf. infra pp. 18-20). Nous y reviendrons lorsque nous ferons un retour sur les études d'usages des TIC qui attestent de la réorganisation des communications vers un ensemble de relations « biographiquement proches » avec l'évolution des statuts matrimoniaux.

Au-delà du décompte et de l'analyse des caractéristiques socioéconomiques d'une liste de relations, mises en rapport avec celles de l'acteur, l'étude de la structure réticulaire paraît constituer un prolongement stimulant pour évaluer la sociabilité. Celle-ci, envisagée selon la définition de Forsé comme « l'ensemble des relations qu'un individu entretient avec d'autres compte tenu de la forme que prennent ces relations », trouve dans l'analyse des réseaux sociaux une sorte de « débouché » autorisant d'autres mesures et une approche objectivée des structures relationnelles. Notre matériau qui ambitionne de retracer des dynamiques sociales et relationnelles, trouve dans la production de données à même de reconstruire des réseaux un outil permettant d'envisager des comparaisons non seulement d'individu à individu, mais aussi de vague d'enquête en vague d'enquête. Ce traitement, les problématiques et limites auquel il confronte fait donc l'objet de la suite immédiate de notre travail d'élaboration conceptuelle et méthodologique.

2/ Mesurer la sociabilité par l'analyse des réseaux sociaux : quels outils pour quels objectifs ?

L'étude de la sociabilité s'est développée en France, notamment à partir des années 1980, en essayant de tenir deux aspects de ce phénomène social. D'un côté, les recherches s'intéressent aux pratiques de sociabilité à travers ses manifestations extérieures : activités sportives, associatives, politiques, sorties, réceptions à domicile ou chez des amis, voisinage, sociabilité au travail, au sein de la parenté, etc. Dans ce cadre, les enquêtes statistiques, comme les travaux qualitatifs, mesurent les tendances sociales et segmentent la population en produisant des corrélations suggérant qu'à des formes prises par la sociabilité correspondent des facteurs déterminants. Nous avons vu que les différences dans les modes de sociabilité pouvaient relever de différenciations en termes d'attributs socioculturels : des groupes sociaux se démarquent, caractérisés principalement par l'âge, le niveau de diplôme, le sexe, le niveau de revenu, la PCS et l'origine sociale. Les pratiques de sociabilité se distinguent également nettement en fonction de la position dans le cycle de vie. Enfin, l'influence du parcours de vie ne doit pas être négligée dans la compréhension de ces dernières.

D'un autre côté, les enquêtes ne se bornent pas à questionner les individus sur leurs pratiques, mais s'intéressent directement au dénombrement des relations concernées par ces usages. On assiste donc à un recensement des liens interpersonnels. La sociabilité n'est plus uniquement envisagée sous l'aspect d'engagements individuels dans des modes collectifs de vivre ensemble mais comme la somme des relations entretenues. Les chercheurs comparent les effectifs de liens, font des hypothèses sur des indicateurs de clivage social. Ils découpent ces effectifs selon l'origine des liens ou les contextes dans lesquels ils sont fréquentés. Enfin, ils évaluent également les proximités sociales entre les relations entretenues par un même individu, afin d'évaluer l'homogénéité ou la diversité du tissu relationnel.

Il est clair que ce type de travail entend interroger la structure des sociabilités à travers la manière dont les relations font système. La notion de « réseau de sociabilité » émerge de cette extension de la problématique. Dans les régions anglo-saxonnes, les jalons de la sociologie des réseaux sociaux sont posés dès les années 1930. Si elle se présente comme un ensemble non-homogène de méthodes et de points de vue, elle n'est pas moins engagée dans l'étude de la structuration des relations interpersonnelles, des ressources et des contraintes qui en

émergent. Ses apports divers seront tardivement introduits en France, à la fin des années 1970. Pour certains scientifiques, l'arsenal théorique et méthodologique proposé par la sociologie des réseaux va être utilisé pour travailler l'objet qui nous concerne : les réseaux de sociabilité.

Il nous est paru important de relater la construction du champ de la sociologie des réseaux, notamment en tentant d'éclaircir ce qui distingue deux traditions de recherche sur ces questions, une première dite « structurale », une autre aux fondements plus anthropologiques (Eve, 2002). L'étude de ce double courant n'est absolument pas sans conséquence sur la définition de l'objet de recherche et sur les modalités empiriques à mettre en place. Il s'agira alors de cerner ce que l'on entend par réseau de sociabilité, de décrire les méthodologies pertinentes, leurs ressorts et leurs limites. Ensuite, une fois nos choix justifiés, nous présenterons un des outils caractéristiques des études de réseau, et dont une partie du matériau qui constitue notre enquête autorise l'élaboration : les graphes, bâtis à partir de données relationnelles. Nous en détaillerons les modalités de constructions, puis les enjeux relatifs aux mesures que l'on pratiquera sur les données représentées.

La dernière partie de ce sous-chapitre est consacrée à une première approche de la dynamique des sociabilités en mobilisant l'analyse des réseaux de relations interindividuelles. Ainsi, nous travaillerons autour de la question de l'origine des liens, des contextes qui les voient naître, mais également de la description des processus de sélection relationnelle, de disparition des contextes et de maintien des liens, mais aussi des processus de disparition des relations. Pour terminer, et dégager une brève synthèse des nombreux éléments qui auront été avancés, nous avons choisi de mobiliser des données de notre matériau empirique à des fins illustratives. Ainsi, à partir de graphes de réseaux construits sur la base de matrices relationnelles relatives à des individus issus de notre panel, nous proposerons : de nous familiariser avec la visualisation de graphes, d'en extraire quelques vertus heuristiques en pratiquant une analyse rapide des structures relationnelles et de leurs évolutions, de comparer les réseaux de sociabilité de trois individus, enfin de tester certaines hypothèses de recherches, comme le poids des attributs sociodémographiques sur le développement des réseaux, mais aussi l'influence du franchissement de seuils biographiques sur la reconfigurations des systèmes de liens.

2.1/ Deux courants d'analyse des réseaux sociaux

La sociologie des réseaux sociaux s'est indéniablement autonomisée en tant que champ selon les vecteurs habituels de la construction d'un champ scientifique : constructions de carrières professionnelles, mises en places de structures sociales et d'institutions comme la INSNA (International network for social network analysis, Réseau thématique en France dans le cadre de l'Association française de sociologie), de revues (*Connections*, *Social networks*, *Redes*), d'événements spécifiques (Sunbelt⁶⁰), mais aussi d'enjeux qui lui sont internes. Concernant ce dernier point, il semble important de souligner dès à présent l'existence de deux courants, deux « traditions d'analyse des réseaux sociaux » (Eve, 2002). Un premier courant dit de « l'analyse structurale », qui constitue l'école actuellement dominante dans le champ, et un second inscrit dans une filiation anthropologique.

2.1.1/ L'autonomisation d'un champ scientifique

L'approche réticulaire cherche à mettre en évidence les influences que la construction des liens peut avoir sur les comportements individuels, comme sur les tensions et les dynamiques engendrées par l'action des membres d'une société. Plus encore, elle cherche à comprendre de quelle manière les structures sociales émergent des interactions interindividuelles, elles-mêmes à leur tour socialement contraintes par ces structures (Degenne, Forsé, 1994). On retrouverait ici la posture « dualiste » de la sociologie simmelienne qui veut que les formes sociales soient engendrées par les interactions humaines, et que ces formes tendent ensuite à s'autonomiser pour en devenir le cadre de contrainte. Si l'on reprend une proposition de Mitchell (1969), un réseau peut être défini comme un assemblage spécifique de connexions entre un groupe précis d'individus, avec cette propriété supplémentaire que ces connexions prises dans leur ensemble peuvent être utilisées pour interpréter les comportements sociaux de ces individus.

Retracer le cheminement qui a amené la constitution du champ de la sociologie des réseaux sociaux n'est pas chose aisée. Si la paternité de l'utilisation du terme « réseau social » peut être attribuée à Barnes (1954) dans ses travaux d'anthropologie⁶¹, les influences reconnues

⁶⁰ La « Sunbelt » est un colloque biennal international qui œuvre à réunir l'ensemble des recherches faisant intervenir des problématiques liées à l'analyse des réseaux sociaux.

⁶¹ Il s'agissait alors de rendre compte d'une organisation sociale, de la structure d'une communauté, et d'y identifier des redondances dans les fonctionnements relationnels.

plus ou moins implicitement sont donc l'approche des relations interpersonnelles de Simmel, mais aussi la sociométrie, et son corollaire le sociogramme, développés par Moreno dans les années 1930. A partir d'une étude, réalisée dans un pensionnat, qui recensait les affinités entre l'ensemble des jeunes filles, Moreno produit une analyse sociométrique des proximités. Celles-ci se révèlent différentes de l'organisation officielle par bâtiments, et présente des propriétés de structure qui transgressent notamment les frontières ethniques (Moreno, 1954)⁶². Moreno désigne par réseau la structuration spécifique des régularités relationnelles mises en évidence. Pour Mercklé, « [ces travaux] constituent clairement une tentative intéressante d'organisation du passage d'un usage métaphorique à un usage analytique de la notion de réseau » (2004, p. 21).

Après-guerre, outre-atlantique, les apports de la théorie des graphes et de l'algèbre linéaire vont être décisifs quant à la mise en place de mesures sur les graphes de représentation des réseaux de relations interindividuelles. Une batterie de concepts va venir compléter la visualisation graphique. La description des propriétés structurales des réseaux devient un outil central de l'analyse.

L'usage de la notion de réseau va donner lieu à la division entre deux écoles. La sociologie des réseaux sociaux est traversée par un clivage entre deux courants d'analyse définissant de manière différente la problématique de l'approche des réseaux : « l'analyse structurale » et le courant que nous nommerons « anthropologique ». S'ils ont en commun de défier les modes de catégorisations sociologiques traditionnelles en envisageant la structuration du social à partir des relations interpersonnelles, les chercheurs de l'analyse structurale « partagent cette conviction qu'il y a intérêt à étudier l'acteur social en considérant que sa rationalité est le produit des relations qu'il a avec les autres » (Degenne, 1991, p. 7), tandis que les tenants du deuxième courant privilégient des approches centrées sur l'acteur « dont les projets, les stratégies, les actes prennent un sens resitués dans une histoire (...) à la fois personnelle, familiale et plus largement sociale (milieu, classe, société) » (Léomant, Pineau, 1994, p. 3).

⁶² Cette approche sera reprise par des chercheurs en psychologie sociale jusque dans les années 1970.

2.1.2/ L'analyse structurale

L'analyse structurale constitue l'approche dominante dans le champ de la sociologie des réseaux. Elle s'attache à l'étude de réseaux dits « complets » ou « totaux ». Délimités par des frontières estimées pertinentes par les chercheurs (groupe ou organisation par exemple), ils sont censés prendre en compte l'ensemble des liens qu'il est possible d'y observer.

Les recherches conduites dans le cadre de l'approche structurale ne présupposent pas l'existence d'un monde de normes et de prescriptions sociales. Au contraire, elles examinent la façon dont les relations sont concrètement structurées. Il s'agit d'une méthodologie quantitative qui œuvre à mettre en évidence des régularités structurales (Freeman, 1979 ; Burt, 1982). La notion de réseau complet implique donc une exhaustivité des liens au sein d'un groupe social fermé. Ce courant, qui revendique le titre de *Social network analysis*, essentiellement présent outre-atlantique, affiche des ambitions de renversement radical des pratiques sociologiques. Dans l'introduction d'un ouvrage de référence de cette école (Wellman, Berkowitz, 1988), les auteurs promettent « une approche à la fois plus scientifique et plus sociologique des phénomènes sociaux, une approche qui abandonnerait toute catégorisation *a priori* du monde social issue de catégories classiques comme la classe sociale, le genre, l'origine ethnique, l'âge, etc. Il propose de toutes les remplacer par des divisions nouvelles fondées sur l'observation empirique des interactions sociales » (Eve, 2002, p. 185).

A partir de données exhaustives mais dans un milieu clos et isolé artificiellement donc, les travaux de l'approche structurale proposent des formalisations mathématiques. La modélisation des données, avec la production de matrices reprenant la recension des liens constatés à l'intérieur d'un réseau donne lieu à des séries de calculs, inspirées de concepts, axiomes et déductions de la théorie algébrique des graphes (White, 1963). Les mesures sur les sommets et les arêtes permettent de définir des indices comme la centralité, la densité, la connexité, le prestige, etc⁶³.

Les deux principaux reproches formulés à l'égard de l'analyse structurale consistent : d'une part dans l'aspect fortement discuté de la délimitation des frontières d'un réseau complet.

⁶³ Nous reviendrons en détail sur certains d'entre eux dans une suite proche.

En effet, un découpage *a priori*, du monde social est nécessaire à cet exercice, ce qui entre en contradiction avec l'ambition de faire fi des catégorisations et stratifications sociales produites par la sociologie classique, normative. De plus, « un réseau est potentiellement infini » (Ferrand, 1997, p. 41). Cette réduction prive également les analystes de la connaissance de l'appartenance des individus étudiés à différents réseaux en se focalisant sur une forme d'appartenance ; d'autre part, l'analyse structurale, à travers ses formalisations mathématiques, évacue le point de vue cognitif de l'acteur. Ferrand estime qu'il y a là un risque puissant d'aveuglement sur d'autres formes de pertinence des relations interpersonnelles (ibid.).

2.1.3/ Le courant anthropologique

L'autre approche des réseaux sociaux a été originellement développée dans des travaux d'anthropologie sociale. Représentée par « l'Ecole de Manchester » (Barnes, 1954 ; Mitchell, 1969), les travaux de Bott (1957) ou plus récemment ceux de Gribaudi (1998), elle se distingue de l'approche structurale par son matériau de référence : les « réseaux personnels ». Comme le souligne Eve, il y a là une différence fondamentale et non une simple déclinaison de méthode : au lieu de considérer, à l'instar de l'approche structurale, les systèmes de relations et les systèmes de normes comme autonomes les uns des autres, l'Ecole de Manchester a essayé de montrer comment ces systèmes s'entremêlaient, tout en limitant leur niveau d'analyse à l'échelle de l'individu.

Gribaudi décrit ainsi les spécificités de cette approche des réseaux sociaux : « Les comportements observés, tout comme les formes des relations, sont vus et interprétés non comme le fruit de la reproduction plus ou moins réussie de normes stables et homogènes, mais comme le produit d'interactions sociales, déterminées par les particularités des contextes qui les hébergent. (...) La description doit pouvoir restituer non des typologies de comportements mais les répertoires de règles et d'images normatives à partir desquels les individus négocient concrètement leurs pratiques. [Enfin], la centralité du réseau égocentré. Le choix opéré par les chercheurs de Manchester de concentrer l'analyse sur l'ensemble des liens entretenus par des acteurs sociaux singuliers n'est donc pas dû au hasard ni à une restriction dictée par des difficultés de formalisation mathématique ou statistique. Il répond à une nécessité de cohérence analytique. Le réseau égocentré est en effet perçu comme l'instrument majeur qui permet d'observer les mécanismes de construction de l'espace social

concrètement à l'œuvre. C'est à travers l'analyse des rapprochements que l'individu opère quotidiennement entre des relations, des ressources et des références différentes qu'on peut saisir les mécanismes et les règles implicites qui pèsent dans la détermination de l'action sociale » (1998, p. 20). A l'inverse d'un réseau complet qui est censé représenter un système de relation clos lié à une activité, le réseau personnel d'un individu recoupe plusieurs sphères normatives et relationnelles (le lieu de travail, la famille, le café, la rue, etc.). Cela laisse notamment des espaces de contradictions entre les différentes contraintes normatives et étend les possibilités de l'action.

Gribaudo, qui entend inscrire ses recherches sur les réseaux dans cette tradition souligne un peu plus loin que « la problématique qui parcourt et marque par ses interrogations les travaux de l'Ecole de Manchester est donc moins lié au réseau comme objet quant à la tentative de parvenir à individualiser et analyser, à travers celui-ci, les mécanismes qui engendrent les comportements sociaux et leurs transformations » (ibid., p. 21). Aussi, le fait de considérer le réseau non comme une structure figée dont il s'agit de faire émerger des régularités algébriques mais comme un ensemble mouvant, animé par des processus de construction et de reconstruction des relations caractérisant des systèmes de normes, et le fait de centrer l'élaboration du réseau autour de cas individuels rendent pertinent de donner de la place à la subjectivité des acteurs dans la description des liens qu'ils entretiennent.

Le recueil de données d'ordre cognitif – représentations, contrôle, influence, confiance, ... - permet d'historiciser les relations, d'en approcher les mutations. L'attention est ici portée sur les processus, sur la différenciation des pratiques, sur l'observation des dynamiques individuelles d'interaction. Généralement, pour des questions essentiellement pratiques et financières, les enquêtes sur les réseaux égocentrées se limitent aux informations fournies par *ego* sur les relations qu'il nourrit avec d'autres, ainsi qu'à des indications sur les liens d'interconnaissance entre ses relations. Une extension possible est d'interroger également les *alters*, et de les amener à décrire les liens qui les unissent à d'autres alters, et ainsi de suite. Les corpus ainsi obtenus peuvent tout à fait donner lieu à la production de matrices relationnelles, donc à des représentations des réseaux personnels sous forme de graphes.

Cette approche des réseaux sociaux, dite « compréhensive » se distingue donc de l'analyse structurale par ses buts, par son matériau de référence, et par ses méthodes de recueil de données. Dans l'analyse structurale, le travail du chercheur consiste à analyser le réseau formé

par des individus et la combinaison de leurs relations, afin de comprendre la façon dont la structure contraint les comportements individuels tout en faisant émerger des interactions. Le concept dominant guidant ces travaux de l'analyse structurale est moins celui de lien ou de relation que celui de système, c'est-à-dire qu'il s'agit de rechercher les formes structurelles du système (Eve, 2002). Ces connexions sont analysées et mesurées par une panoplie d'instruments mathématiques et statistiques s'inspirant de la sociométrie et de la théorie des graphes. Selon les auteurs de ce courant, seule la position d'un individu dans le réseau peut expliquer son comportement. Ils conçoivent les relations sociales marquant la situation comme un élément de contrainte et non comme un processus de genèse de l'action individuelle ou collective.

Dans l'optique compréhensive, les comportements observés, tout comme les formes de relations, sont interprétés comme le produit d'interactions sociales déterminées par les particularités de la situation et non par l'imposition de normes externes. Le travail de description consiste à inventorier la diversité des régimes d'action et des entités mises en relation dans le réseau. Le réseau personnel d'un acteur, ou réseau égo-centré, est l'instrument permettant d'observer les mécanismes de construction de l'espace social et les formes de rapprochement que l'individu opère entre des relations, des ressources et des références différentes. En se centrant sur l'analyse des réseaux égo-centrés, le chercheur peut restituer la diversité des relations et préserver le caractère local de l'espace dans lequel elles se développent. Ainsi, pour expliquer la configuration d'une structure, il faut aussi tenir compte des caractéristiques de l'individu en dehors de cette structure : « nous ne pouvons pas comprendre les interactions d'un groupe donné d'individus si nous ne les considérons pas à la lumière de l'ensemble des liens que chaque acteur entretient en dehors de l'espace commun » (Gribaudo, 1998, p.15). Or dans le cas de notre recherche, la structure dont nous souhaitons comprendre les développements et évolutions est la sociabilité prise comme ensemble des relations qu'un individu entretient avec les autres, et des formes que prennent ces relations.

2.2/ Sociologie des réseaux et réseaux de sociabilité

L'approche sociologique de la sociabilité se présente sous deux aspects : d'une part comme l'étude d'un ensemble de manifestations extérieures, mesurables, qui ont la propriété d'être des pratiques qui mettent en relations avec autrui ; d'autre part, elle se définit par le recensement des caractéristiques des interactions.

Or, à partir du moment où l'étude des sociabilités évolue vers le recensement des liens interindividuelles au sens large et non nécessairement instituées, des sociologues vont commencer à s'intéresser à l'adaptation de méthodologies d'ordre microsociologiques à même de produire des éléments d'analyse plus détaillés sur les comportements relationnels. Les outils caractéristiques de la sociologie des réseaux sociaux semblent alors offrir un point d'appui qui permet de déplacer la perspective de l'étude des pratiques de sociabilité jusque là traitées sous l'angle de l'évaluation de leur distribution sociale⁶⁴.

2.2.1/ Le réseau personnel montre la sociabilité d'un individu

En France, les différentes propositions de la sociologie des réseaux trouvent un écho à la fin des années 1970 auprès de chercheurs nourrissant des préoccupations pour la prise en compte des relations à autrui dans les questionnements sur les processus de socialisation et de changement social⁶⁵. Toutefois, une prudence critique caractérise l'introduction de l'idée de « réseaux de sociabilité ». Degenne écrit alors que « la notion de réseau est (donc) surtout un support de l'intuition, un guide doté de quelques vertus heuristiques » (1979, p. 144). Certaines méthodes développées par la sociologie des réseaux captent cependant l'attention des chercheurs au sens où elles se présentent comme un ensemble de techniques autorisant des formes d'objectivation de la sociabilité allant au-delà de la simple comptabilisation des relations interindividuelles.

⁶⁴ Les enquêtes statistiques prêtaient essentiellement attention à la répartition sociale des pratiques de réceptions, à domicile ou à l'extérieur, aux modes de sorties, à la fréquentation de bars, à la participation à des activités sportives, etc. L'évolution du contenu des questionnaires vers le recensement des interactions quotidiennes, avec notamment l'enquête « Contacts entre les personnes », matérialise selon nous ce déplacement et la complexification de l'objet de recherche.

⁶⁵ Les suggestions de l'analyse des sociabilités en termes de réseaux ont été développées par des chercheurs de l'Observatoire du changement social. On en trouve des textes de référence dans le premier volume des archives de l'OCS paru en 1979.

La « redécouverte » de l'étude réalisée en 1957 auprès d'une vingtaine de familles par Bott ([1957], 1971), une anthropologue anglaise⁶⁶, alimente un certain enthousiasme. En distinguant deux types de structures conjugales - un où les rôles sont fortement sexués et un où les rôles sont partagés - et deux types de réseaux sociaux - un premier qui montre une maille « serrée » de relations interindividuelles, un autre plus lâche, avec nettement moins de connexions entre les individus le composant – Bott conclue que « le degré de ségrégation des rôles entre mari et femme varie dans le même sens que la densité du réseau social de la famille » (ibid., p. 302). Bott utilise le terme « réseau » dans le sens de ce que les recherches ultérieures nommeront « réseau égo-centré », conceptuellement ancré sur un individu particulier, ou sur un couple. Le terme de densité permet de décrire le fait que des personnes connues par une famille se connaissent et se rencontrent mutuellement indépendamment de la médiation de cette famille. Dans ce cas, le réseau égo-centré ou personnel, nous montre la sociabilité d'un individu⁶⁷.

La notion de réseau de sociabilité s'appuie donc sur le dénombrement des relations interindividuelles entretenues par ego, mais aussi, reprenant la problématique simmelienne des formes prises par les relations interindividuelles, sur les modalités de déroulement de ces relations. Cela transparait à travers la définition que donne Forsé de la sociabilité comme « ensemble des relations qu'un individu entretient avec d'autres compte tenu de la forme que prennent ces relations »⁶⁸.

Diversité des modes relationnels

Une définition aussi large de la sociabilité recouvre une grande diversité de modes relationnels. En effet, il est possible de distinguer les relations de sociabilité selon leurs formes, leurs contenus, leurs fonctions, leurs supports, etc. Par exemple, si l'on s'intéresse au contenu d'une relation, l'analyse peut se dérouler autour de plusieurs idées nodales : l'aspect transactionnel d'une relation – ce qui est échangé⁶⁹ –, l'influence du statut social des acteurs dans un réseau sur leur position sociale, le contrôle et le rétrocontrôle exercés au sein d'un réseau relationnel (Degenne, Forsé, 1994), enfin sur la représentation du réseau chez l'acteur

⁶⁶ Bott fait partie de l'école d'anthropologie sociale dite « de Manchester ».

⁶⁷ Un travail dans la perspective de l'analyse structurale décrirait quant à elle, à travers un réseau complet, la sociabilité à l'intérieur d'un collectif.

⁶⁸ Comme nous l'annoncions précédemment, la définition sociologique de la sociabilité évacue tout ressort psychologisant ou de bienséance.

⁶⁹ Informations, biens, services, personnes, affects, ... (Degenne, Forsé, 1994).

et les stratégies qu'il est susceptible de développer à partir de l'interprétation de son inscription réticulaire (Benoît-Guilbot, 1979). Dans les études de réseau personnels, la sociabilité est reconstituée à partir de questions centrées soit sur les échanges entre partenaires (« avec qui partagez-vous telle activité ? »), soit sur la qualification de la relation en termes affectifs (« de qui vous sentez-vous particulièrement proche ? »), soit sur la catégorisation des partenaires en termes de rôles (« nommez des collègues, des voisins, des parents... des amis ? »).

La question des formes de sociabilité renvoie au caractère organisé, institutionnalisé ou informel du support des relations interindividuelles que le chercheur souhaite traiter. On peut produire un classement des sociabilités selon qu'elles relèvent des relations entretenues, de manière non exclusive, sur le site professionnel (sociabilité au travail), dans le cadre organisé d'une association, des études, de la famille mais aussi de manière plus élective dans le cadre de relations affinitaires et amicales par exemple, ou de voisinage. Or, « les conditions d'émergence et de fonctionnement des liens interpersonnels ne sont pas les mêmes dans une entreprise où les rapports sont *a priori* formalisés, hiérarchisés, où l'interaction est instituée par la nécessité de réaliser une tâche en commun, et dans un quartier où l'évitement est possible, et où « rien n'est joué a priori » dans les rapports sociaux » (Bidart, 1991, p. 24). D'autres critères de forme existent comme la fréquence de contact, la durée d'une relation, la question de savoir si elle se déroule selon des modalités « routinisées », le genre communicationnel mobilisé (humour, convenance, etc.), les activités qui sont partagées en dehors de celle qui a vu naître et se dérouler principalement la relation, etc.

Au-delà de la question des formes que peuvent prendre les relations⁷⁰, des travaux qualitatifs ont poussé le détail de la caractérisation des liens sur les types de solidarité qu'ils engagent, en s'appuyant sur le discours des enquêtés. Les relations de réciprocité peuvent être décrites comme « instrumentales », « en cas de problème », ou « expressives », dans une dimension plus tournée vers la confiance (Allan, 1979).

Compter et qualifier les liens

Les modes de recueil de données découlent de ce positionnement. Dans le cas de notre enquête, nous avons utilisé des générateurs de noms. Les réseaux relationnels sont construits à partir de séries de questions posées à propos des divers contextes de vie abordés (études,

⁷⁰ Critères sur lesquels nous reviendrons quand il s'agira de traiter des « origines des relations » et de la construction des questionnaires d'enquête.

travail, loisirs, famille, voisinage, etc), qui fonctionnent comme des générateurs de noms successifs⁷¹. Une autre méthode, appelée « carnet de contacts », consiste à demander à des individus de noter le plus régulièrement et scrupuleusement possible leur emploi du temps quotidien et d'y décrire toutes les relations avec autrui. La période de recueil des interactions n'excède généralement pas deux semaines. La collecte de noms se limite donc aux contacts entretenus plutôt régulièrement.

La technique du générateur de noms permet de remonter plus loin dans le temps, en questionnant ego sur l'existence éventuelle de relations plus épisodiques et surtout sur des liens issues de contextes sociaux dans lesquels il n'inscrit plus d'activité : ancien emploi, période scolaire antérieure, y compris parmi le personnel enseignant ou encadrant, ex-petit(e) ami(e), ex-bande... Avec le générateur de noms, une « fouille » relativement systématique est engagée dans les sphères de la vie présentes et passées, fouille qui laisse espérer un recueil plus précis du réseau social de l'individu, avec moins d'oublis, notamment de relations isolées des autres, qui ne s'activent qu'occasionnellement, mais qui peuvent tout autant « compter » que des liens dont la fréquence de contact est déclarée élevée (Marsden, Campbell, 1984).

Notre travail envisage les réseaux de sociabilité comme des réseaux personnels, constitués par des relations qui peuvent être issues de contextes institutionnels (professionnel, scolaire, famille, belle-famille, association, ...), ou informels (amicaux et amoureux). Les relations peuvent se dérouler dans des rapports interindividuels ou collectifs, et leur dimension d'informalité ne signifie pas que ces liens échappent à tout cadre social, voire à des régularités. Les travaux français conservent d'ailleurs généralement une ouverture critique consistant à considérer cet ensemble de relations comme à la fois inséré dans des cadres et rapports sociaux pouvant peser sur la logique des pratiques, et travaillé par des dimensions endogènes au parcours des individus (Bidart, Lavenu, 2005). Notre travail s'inscrit résolument dans cette perspective (Fribourg, 2003, 2005, 2006).

Recueillir des données relationnelles à partir d'un générateur de noms permet de construire des matrices reprenant l'ensemble des liens observés. Notre matériau est composé de ce type

71 On demande par exemple : "Dans ton travail, as-tu rencontré des personnes que tu connais un peu mieux, avec qui tu parles un peu plus ?". Une liste de prénoms est alors recueillie et les caractéristiques sociographiques de ces divers partenaires sont recueillies sur des fiches. Les liens forts sont distingués en fonction de leur multiplicité et de leur importance déclarée par la personne. Nous tentons ainsi de construire un réseau le plus large possible, rendant compte de l'ensemble des liens entretenus dans toutes les sphères de la vie

de tableau qui rend compte de manière synthétique des interrelations et autorise la représentation du réseau personnel sous forme de graphe.

2.2.2/ Les graphes de réseau personnels :

une heuristique des pratiques de sociabilité ?

« Un réseau est constitué par un ensemble de sommet X (qui là peut représenter des acteurs sociaux) et un ensemble Y de relations ou types de relations. Entre les éléments de chaque couple de sommets, on observe la présence d'un certain nombre de relations de Y. On pourra par exemple repérer l'existence d'échanges de différents types ou de relations de différentes espèces » (Degenne, 1979, p.142). Cette définition distingue bien les deux points de justification du recours à la représentation graphique des réseaux de sociabilité : la visualisation rapide et synthétique des informations contenues dans les matrices relationnelles ; les questionnements autour du contenu et de la forme prise par les relations observées.

De la matrice au graphe : le sens des mesures

Un graphe de réseau est donc composé de « sommets » qui désignent les individus, ainsi que d'arcs ou d'arêtes pour désigner les relations : une relation est représentée par un « arc » – autrement dit une flèche – quand elle est orientée, quand elle a une direction, et par une « arête » quand elle ne l'est pas. Les graphes peuvent ne pas être orientés, et donc ne comporter que des sommets et des arêtes si l'on choisit de ne retenir que les relations réciproques. C'est le cas de notre mode de recueil, en cohérence avec une définition de la sociabilité comme forme d'action réciproque.

Les graphes de réseau sont utilisés dans un premier temps pour obtenir une visualisation rapide et globale de la sociabilité d'ego⁷². Il est possible de pratiquer un certain nombre de mesures sur les sommets et les arêtes, et d'en utiliser opportunément les résultats. Ces mesures autorisent la production de caractéristiques du graphe, mais surtout elles ouvrent la

⁷² Ce que les sociologues appellent communément « graphe de réseau » est, dans les faits, une représentation graphique des relations. Le graphe à proprement parler est la description mathématique de ces relations. Ce n'est pas son dessin mais sa formule. Dans ce travail nous suivons la tradition sociologique d'utilisation de ce terme pour plus de facilité de lecture.

possibilité de pratiquer des comparaisons entre réseaux personnels. Nous proposons ici de fournir la liste des définitions et des enjeux relatifs aux instrumentations que nous utiliserons dans cette recherche⁷³.

En plus des informations sociodémographiques dont nous disposons sur l'individu interrogé (ego), il est possible de définir des indications d'abord sur les sommets du graphe, constitués par les « alters » :

Effectif (ou ordre) : décompte des relations citées par ego. On peut travailler à partir de la taille relative des réseaux, indice qui peut nous renseigner, par comparaison des effectifs, sur le développement de la sociabilité.

Homogénéité / hétérogénéité : A partir des informations socioéconomiques caractérisant les sommets du graphes, les « alters », on mesure les proximités sociales en termes de sexe, PCS, niveau de diplôme, âge, etc. avec les caractéristiques sociales d'ego.

Ancienneté de la relation : évaluée en termes de durée, l'ancienneté sert à mesurer la variété des époques créatrices de relations, ainsi que le renouvellement du réseau.

Puis, on évaluera un certain nombre de critères liés aux arêtes (les relations) :

Liens forts / contacts : Granovetter, dans un article fondateur, définit la force du lien comme « une combinaison (probablement linéaire) de la quantité de temps, de l'intensité émotionnelle, de l'intimité (la confiance mutuelle et des services réciproques qui caractérisent ces liens » (Granovetter, 1973, pp. 46-47). Dans notre enquête, les liens forts se distinguent des « contacts » soit par le fait que le jeune déclare la multiplicité de la relation (i.e. le jeune fréquente cet individu dans plusieurs contextes relationnels), soit qu'il déclare lui-même que cette personne a de l'importance. C'est aussi le cas des liens anciens qui se seraient maintenus hors contexte.

Multiplicité : La multiplicité du lien indique le fait de partager plusieurs activités avec la même personne. Cela implique à la fois une souplesse, une adaptabilité et donc une plus forte

⁷³ Le format « glossaire » nous est paru adéquat pour faciliter un repérage des notions.

résistance du lien, et cela implique aussi plus largement une capacité à décontextualiser les liens, à circuler dans le monde social, à franchir des barrières sans que l'appartenance à un milieu, l'inscription dans des lieux, soit primordiale. Le lien dépasse son inscription dans son contexte d'origine.

Enfin, on définira des mesures liées aux propriétés de structure du réseau :

Densité : On mesure ici le nombre de liens réalisés entre les alters par rapport au nombre de liens possibles⁷⁴. En observant ce niveau de « connectivité » du réseau, on produit des indicateurs sur sa cohérence, sur le degré d'interconnaissance. Il y a là un enjeu sur l'estimation de la circulation de l'information, de l'influence mutuelle, etc. Une faible densité peut être source de diversité d'informations, de savoirs, de conseils, d'alternatives, etc.

Clique : Sous-partie d'un graphe d'une densité maximum. Lorsque cette valeur est approchée, on parlera de quasi-clique, ou de groupe.

Connexité : On dira qu'un graphe est connexe si pour chaque couple de sommets, il existe une chaîne permettant de les relier, ce qui signifie qu'il n'existe aucun sommet isolé des autres. Si un graphe n'est pas connexe, les parties qui le sont seront appelées ses composantes connexes.

Cercle social : ensemble de personnes réunies par un « ressort commun » (Bouglé, 1897) qui peut être la pratique de une ou de multiples activités.

L'ensemble de ces éléments peut se combiner pour fournir des informations globales sur la sociabilité et la socialisation de l'individu dont on a recueilli le réseau. Par exemple, les indicateurs d'homogénéité et de densité nous permettent d'envisager les modes de circulation d'ego dans le monde social : est-il fortement ancré dans un milieu (densité et homogénéité élevée), dispose-t-il de ressources, de « facettes identitaires » diversifiées (dispersion du réseau et hétérogénéité) ? Quels ont pu être les effets propres du temps et de la biographie sur des évolutions remarquées d'une vague d'enquête à l'autre ?

⁷⁴ Une densité maximale sera désignée sous le nom de « clique » quand une densité forte s'entendra sous le terme « groupe »

Du fait que l'on admet la multiplicité des relations (par exemple rencontre dans la famille, rencontres entre amis, participation à des activités communes, échanges de différents biens ou services, etc.), le réseau n'est pas une structure fixe dont on étudie uniquement les fonctionnements. Il faut, à travers les mesures établies, qualifier la nature des liens, en remarquer l'ancienneté, comme le degré de proximité qui permet de préciser la nature du tissu de relations.

Ce travail, qui permet de se repérer dans la cartographie relationnelle d'un individu, fait ensuite partie d'une démarche compréhensive conduite au travers de l'articulation du discours d'ego sur ces relations et sur son cheminement biographique.

Des graphes à l'étude du réseau : historiciser les relations

Une partie de notre travail a consisté à produire des représentations graphiques des réseaux personnels, sur la base des données relationnelles récoltées à chaque vague par l'entremise des générateurs de noms. Cet exercice doit être abordé comme une étape intermédiaire de mise en forme du matériau pour en faciliter le traitement. Loin d'être une fin en soi, la construction graphique, qui est une voie possible d'objectivation des sociabilités de chaque individu, est avant tout un point de départ de l'analyse. Les graphes de réseaux sont interrogés essentiellement à partir de l'étude des données narratives issues des questionnaires semi-directifs, comme des renseignements fournis par l'enquête dans les fiches informatives relatives à chaque relation (questionnaires fermés).

Par exemple, une relation créée dans l'intervalle de deux vagues d'enquête apparaît sur le graphe. Si elle compte effectivement comme un « lien nouveau » et vient modifier le recensement pur et simple des effectifs du réseau, cette relation sera questionnée du point de vue de son contenu et de sa forme. Certaines de ces informations sont consignées dans les fiches « relation » ou « identité » que nous co-écrivons avec ego à propos de chaque lien : l'origine de la relation (« Comment vous êtes vous connus ? »), la « labellisation » (« Est-ce un ami, un copain, une simple connaissance ?... »), l'ancienneté de la relation, la fréquence de contact, les activités partagées, les ressort de la proximité (« Qu'est-ce qui vous rapproche ? »). D'autres indications peuvent être recherchées dans les réponses à différents modules semi-directifs. Il est possible de retrouver trace de cette relation nouvelle dans les entretiens relatifs aux évolutions du réseau, notamment sur les liens nouveaux, mais également dans le module sur les modes de communication. De façon plus large, on

rapportera l'apparition d'un lien récemment créé des changements biographiques qu'a connu ego dans l'intervalle des deux enquêtes. L'apparition de cet alter est-il relié à une sphère d'activité qui a connu des évolutions (travail, formation, couple, famille, loisirs, ...) ? L'idée générale est d'envisager les relations comme des histoires, et de les reconstituer du mieux possible.

2.3/ Les réseaux personnels à l'épreuve du temps : approcher la dynamique des transformations des modes de sociabilité

Dans les pas d'une approche « compréhensive » des réseaux sociaux, notre travail sur la dynamique des sociabilités s'inscrit en contre de certains présupposés de l'approche « structurale ». L'analyse structurale des réseaux se donne comme objet des réseaux relationnels déjà là, et donne au chercheur la possibilité d'identifier des relations bilatérales (les liens) et de les qualifier (liens forts, liens faibles). Cette perspective est déplacée par les approches longitudinales où les personnes expriment de manière subtile et nuancée l'évolution de leurs relations, et par les approches attentives aux médiations par lesquelles s'effectuent les contacts.

Aussi, au contraire de l'étude de réseaux de relations déshistoricisées, notre propos est de considérer une relation comme une succession de rencontres et de contacts, de l'envisager comme une « histoire ». L'approche « compréhensive » invite à prendre au sérieux les définitions faites par les personnes, que l'on retrouve notamment dans la distinction récurrente entre « copains », « collègues » d'un côté et « ami » de l'autre. Ces distinctions ne recourent que très partiellement celles qui séparent liens faibles et liens forts, qui sont des catégories du chercheur.

Ainsi, si l'on utilise la construction de graphes, à partir de générateurs de noms, pour se doter d'une forme « objectivée » de la sociabilité d'ego, à un moment donné, on poursuivra systématiquement l'analyse à partir des entretiens biographiques et thématiques⁷⁵.

⁷⁵ A chaque vague, les entretiens d'ordre biographiques sont découpés selon des thématiques renvoyant aux différentes sphères d'activité : travail, formation, amour, famille, belle-famille, etc. Par ailleurs, nous disposons de modules d'entretiens qui interrogent les transformations du réseau : questionnement autour des relations citées comme « importantes », les relations perdues, les nouvelles relations. Ensuite, nous nous entretenons avec l'enquêté au sujet de quelques relations particulières, choisies soit à discrétion de l'enquêteur, pour les vague 1 à

La dimension longitudinale de notre matériau permet d'éviter trop de reconstruction *a posteriori* dans les discours, notamment sur les relations, et permet de pratiquer un certain nombre de comparaisons :

- comparaisons synchroniques de réseaux personnels : lors d'une même vague, entre enquêtés
- comparaisons diachroniques de réseaux : d'une vague l'autre, pour un même enquêté, ou entre enquêtés
- comparaisons diachroniques de discours sur les relations : pour un même enquêté, travailler sur l'évolution de la qualification d'un lien
- comparaison diachronique des modes de contact : face-à-face et / ou équipement de la relation

Cette attention portée à la dynamique des réseaux nécessite de préciser les processus d'évolution, d'apparition et de disparition des liens, la portée de certaines mesures sur les graphes, comme l'utilisation empirique des apports notionnels et conceptuels du champ de la sociologie des réseaux de sociabilité.

2.3.1/ Comment naissent, vivent et disparaissent les relations ?

« En réalité, dans la diversification importante des réseaux de relations se lisent les traces de l'histoire des interactions et des négociations qui ont eu lieu entre chaque individu et les milieux dont il est issu et qu'il a traversés tout au long de son parcours social » (Gribaudo, 1995, p. 192). Dans le réseau que nous recueillons à chaque vague, chaque relation porte sa propre histoire. Elle est née dans un environnement social précis, insérée dans une bande de copains ou disjointe des autres relations, fréquentée dans des circonstances particulières avec des formes d'échange et des ressorts communs spécifiques des cadres et des époques en question. Elle a ensuite évolué, s'adaptant à de nouvelles situations biographiques, à de nouveaux contextes de fréquentation. Cette relation aujourd'hui est le produit de cette histoire, de cette évolution, elle en porte quelques traces et particularités.

3, puis choisies en fonction des évolutions notables des modes de communication pour la vague 4. Le questionnaire qualitatif sur les aspects relationnels a été augmenté dès la vague 3 d'un module d'entretien sur les modes de communication d'ego au sein de son réseau personnel.

Les « contextes sociaux » de création de liens

Un des enjeux de l'étude des réseaux de sociabilité est de dégager les processus de structuration dynamique à l'œuvre. Pour cela, il faut proposer une décomposition de l'espace social en contextes sources de relations afin d'aborder la complexité de la construction des modes relationnels, dans le temps et dans l'espace : « L'espace social apparaît en effet structuré par plusieurs types de cohésions, différents à la fois par la nature et la durée, et qui apparaissent en compétition pour les ressources et les formes de développements possibles. Ce processus est caractérisé par une discontinuité qui se joue dans le temps et dans l'espace. Dans l'espace, (...) ces terrains, structurés sur des pratiques qui relient des activités et des espaces sociaux divers, donnent un clair aperçu des perceptions singulières de la hiérarchie sociale qui peuvent exister dans les différents moments de l'histoire et, en même temps, des stratégies et des perspectives de développement que celles-ci favorisent. Dans le temps, l'évolution, la cohérence et la durée de ces structurations et de leurs logiques varient énormément. Certains ont une durée plus importante, d'autres sont enracinés uniquement dans le présent. (...) Dans la plupart des cas, des changements importants sont engendrés à partir de mouvements périphériques et relativement faibles » (ibid., p. 225).

Il y aurait donc de multiples « terrains » et « temps » de la formation de liens. Travailler à partir de nos données suppose de cerner ces lieux d'où émergent les relations, et de les caractériser. Le processus de construction des sphères relationnelles serait une affaire de contextes : comment et avec qui fait-on du lien dans le milieu professionnel ? La forme de ces relations est-elle comparable avec celles nouées dans le cadre d'une association de loisirs ? Des contacts engagés dans un club sportif ont-ils des « chances » de survivre à l'abandon de cette activité ? Les rapports entretenus avec des personnes dans le contexte d'un parti politique dépassent-elles ce cadre pour être fréquentées dans d'autres espaces et temps de sociabilité ?...

Par ailleurs, des auteurs ont souligné que les relations avec les membres de la famille sont « semi-électives » au sens où elles se présenteraient comme « obligatoires » et se déroulant dans un contexte établi. D'un autre côté, les relations amicales et amoureuses seront décrites comme étant d'orientation « affinitaire » (Degenne, Forsé, 1994).

Dans le même ordre d'idée, Fischer, reprenant l'idée simmelienne que la sociabilité peut être envisagée comme la forme la plus pure d'action réciproque, indique que les individus, qui peuvent par ailleurs décrire des positions sociales inégales, s'accordent sur un mode relationnel égalitaire, basé sur la réciprocité. Cela implique une forme de « choix » alors que l'individu avance dans l'âge : « En général nous construisons chacun nos propre réseaux. Les relations initiales nous sont données – parents, famille proche – et souvent d'autres relations nous sont imposées – collègues de travail, beaux-parents et ainsi de suite. Mais avec le temps, nous devenons responsables ; nous choisissons ceux avec qui nous poursuivons des relations occasionnelles, ceux que nous négligeons ou avec qui nous cessons d'avoir des relations. Même les relations familiales donnent matière à choix : certains sont intimes avec les membres de leur famille alors que d'autres sont étrangers à leurs parents, frères ou sœurs. A l'âge adulte, les gens ont choisi leurs réseaux » (1982, p. 4, souligné par l'auteur). Les processus de sélection relationnelle sont donc fondamentalement une affaire de temps, pris dans sa dimension de « durée » à travers l'avancée dans l'âge.

Grossetti (2002, 2006) propose, à partir de travaux de recherche urbaine sur la constitution des réseaux personnels, une liste des contextes de rencontre, d'apparition de relations. On y trouve d'abord les relations nouées dans des cadres institués : famille, études, travail, associations. Puis, les liens entretenus sur la base de l'existence d'un enjeu ou d'un intérêt commun. C'est le cas des relations de voisinage. Un contexte plus aléatoire est ensuite défini autour des rencontres relevant du hasard.

Au-delà de la dimension « obligatoire » ou « affinitaire » de la mise en relation, il faut s'attarder sur la question centrale de l'élection relationnelle. Si les contextes précédemment cités fournissent des espaces et des époques propices à l'entretien de la sociabilité, quel est le processus qui va amener ego à hisser un individu au rang d'ami ? Reprenant la notion de « découplage » (White, 2002), Grossetti propose de typifier les modes de sélection relationnelle, de définir les « contextes canoniques de construction des relations » (Grossetti, 2006, p. 17).

Ainsi, une relation se singularise à partir d'un groupe, son autonomisation débutant « lorsqu'elle déborde des rôles prévus par l'organisation, lorsqu'elle se personnalise, que les protagonistes ne sont plus substituables l'un par rapport à l'autre. C'est ce que l'on peut appeler un phénomène de découplage » (ibid., p. 18). On peut pousser ce modèle à l'extrême,

dans l'hypothèse où le cadre de référence du groupe disparaisse. La survie d'une relation auparavant encadrée dans le collectif correspond également à cette forme du découplage. Au sein d'un groupe trop vaste pour que la rencontre s'opère « obligatoirement », il faut l'existence d'un intérêt commun, qui joue le rôle d'intermédiaire, pour favoriser la formation d'une relation.

L'auteur décrit ensuite un « effet de réseau », où nos relations nous présenteraient d'autres relations. Dans ce cas, « le découplage peut se mesurer par la capacité des protagonistes à échanger en l'absence de l'intermédiaire, et par la capacité de la relation à résister à la disparition de l'intermédiaire » (ibid., p. 18).

Les « circonstances sociales » de la perte de liens

La dynamique relationnelle ne suppose pas uniquement la création de liens. Nous avons vu au contraire que la sociabilité tendait à se restreindre avec l'avancée dans l'âge. Aussi faut-il s'interroger sur les voies de la disparition des relations. Il y a là une autre manière de comprendre la construction des réseaux, d'y apporter des explications, d'y repérer des régularités. Fischer évoque ainsi cette part tragique des processus relationnels : « Une fois que nous avons commencé une relation dans un contexte social, nous sommes face à la tâche de la maintenir. Là encore nous sommes limités, bien que plus subtilement. Deux personnes doivent continuer à sentir que le lien (*bond*) vaut le temps, le coût et l'attention qu'il implique ; autrement, le lien est abandonné ou on le laisse se déliter. Bien des circonstances peuvent faire obstacle à une relation : un changement des horaires de travail peut réduire fortement les occasions d'être ensemble ; la naissance d'un enfant peut diminuer l'énergie dont le parent dispose pour les amis ; partir pour une ville nouvelle peut rendre le contact difficile et cher ; ou des changements dans les valeurs peuvent rendre la conversation avec de vieux amis malaisée. De telles difficultés arrivent tout le temps ; des relations s'étiolent à tout moment ; à la fin, certains liens « ne valent plus la peine », la peine étant du temps, de l'argent, de l'énergie, de la pression sociale ou n'importe quelle autre sorte de coût. » (1982, p.5).

Dans son ouvrage référence sur l'amitié, Bidart (1997) estime que « l'espérance de survie d'une relation pourrait être corrélée à son taux de personnalisation au moment de ces mutations, du degré d'affranchissement par rapport aux contextes. »

Les distanciations qui mettent les relations à l'épreuve peuvent être d'ordre géographique, à l'occasion d'un déménagement, mais également d'ordre biographiques : « les aléas de l'entrée dans la vie professionnelle peuvent marquer un clivage, en particulier lorsque les accès au monde du travail ne se trouvent pas synchrones entre amis » (ibid., p. 335). De plus, les différences engendrées par les différentiels d'ascension sociale mettraient en danger une relation. La distribution des statuts sociaux au sortir de l'enfance, distribution qui peut tendre à révéler les effets liés à la différence de classe, fragilise des relations nées, à l'origine, dans des univers cadrés par la marche scolaire.

Si le déménagement en tant que tel est perçu comme une autre cause de rupture de lien, l'auteure estime que : « la mobilité n'a pas la même signification ni le même coût pour tout le monde. Elle a sans doute beaucoup plus de poids pour un ouvrier non diplômé né dans un quartier-village que pour un cadre ou un employé accoutumé aux « déracinements », qui saura conserver un lien avec un ami malgré la distance et hors du contexte local initial . (...) Les mutations dans le mode de vie qui accompagnent le déménagement, en particulier la mise en couple, sont souvent plus déterminantes » (ibid., p. 337). Enfin, un lien déjà fragilisé tend à se rompre avec la naissance du premier enfant.

Les réseaux de sociabilité sont donc des structures dynamiques, non-figées. Au gré des cheminements individuels des contacts se nouent quand d'autres s'éteignent. Nous avons présenté un effort de typologisation des processus de création et de pertes de liens. Les réseaux personnels objectivent le système de ces histoires relationnelles. Se centrer autour de la construction de l'entourage d'un individu n'évacue par ailleurs pas l'idée que les relations de sociabilité connaissent des régularités dans leurs modes d'apparition, de routinisation et de disparition. Mais comme nous le soulignons à plusieurs reprises, la dynamique des sociabilités serait sensible aux attributs socioculturels des individus, à leur position dans le cycle de vie, ainsi qu'à leur parcours de vie. Nous proposons dans la suite immédiate d'illustrer ces hypothèses et raisonnements à partir de l'étude de plusieurs réseaux personnels construits à partir des données de notre enquête. D'une part, il nous a semblé que ces éléments étaient à même de familiariser le lecteur avec un langage et des représentations graphiques tels qu'ils seront utilisés dans le traitement empirique de notre matériau. D'autre part, ces exemples viennent clore un chapitre consacré à la pertinence de l'approche de la dynamique des sociabilités par l'analyse de l'évolution des réseaux égo-centrés.

2.3.2/ Processus transitionnel vers l'âge adulte, distribution des atouts sociaux : les réseaux personnels témoignent de disparités sociales fortes

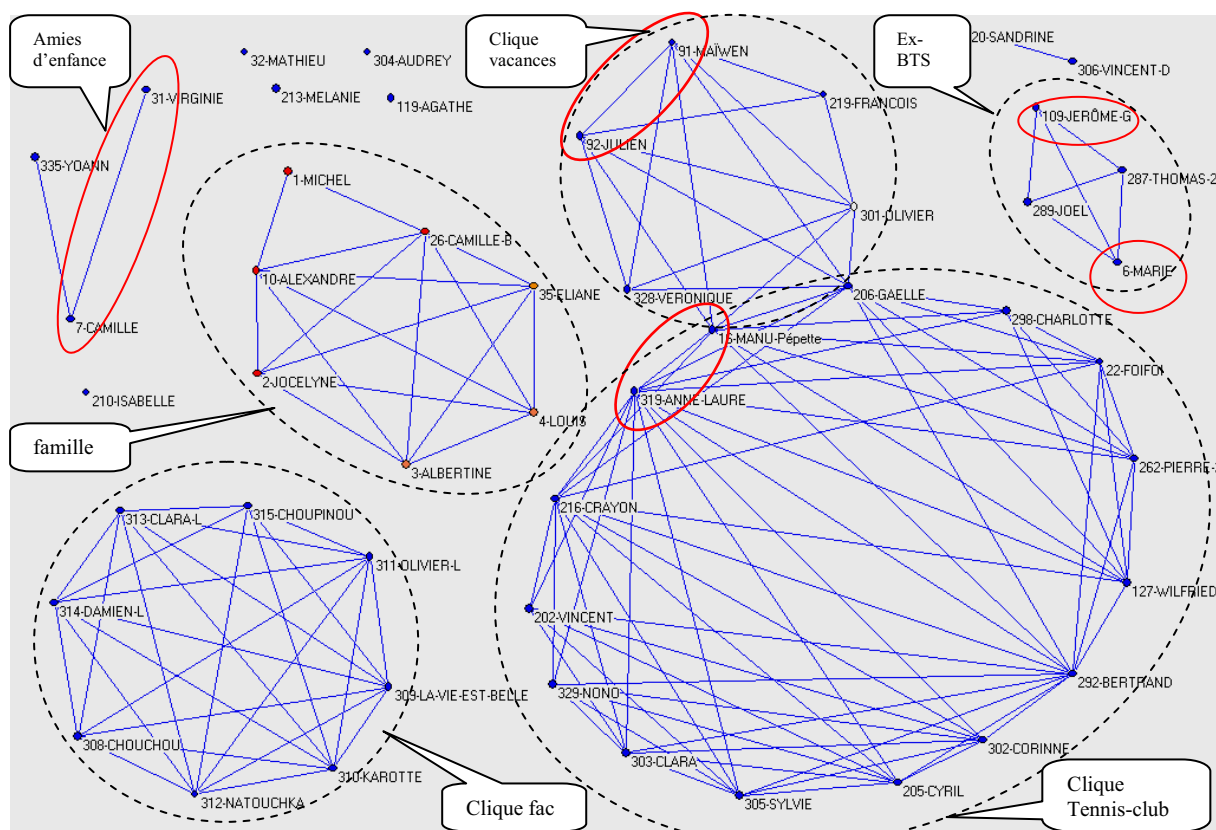
Les pratiques de sociabilité ont été étudiées par les statisticiens au même titre que d'autres pratiques. Ces enquêtes et les travaux qu'elles ont suscités montrent de grandes régularités, avec pour conclusion générale le constat que la sociabilité diminue avec l'âge et croît avec le statut social⁷⁶. Les jeunes ont une sociabilité plutôt tournée vers l'extérieur, qui se transforme avec la formation du couple (Forsé, 1981).

Alors que nous relevions des « âges de la sociabilité », nous constatons que des transformations dans les modes relationnels interviennent selon le processus transitionnel à l'œuvre chez un jeune, au moment du passage à l'âge adulte. Ces évolutions sont marquées selon le statut social mais aussi selon le sexe, et se traduisent par le passage de modes de sociabilité contextualisées vers des pratiques relationnelles plus électives. De quelle manière retrouve-t-on de tels résultats en utilisant une méthode d'approche réticulaire ?

Atouts sociaux, parcours de vie et structures de réseaux

Nous présentons ci-dessous le graphe des liens forts d'Agnès au moment de la troisième vague d'enquête (2001). Agnès est d'origine des classes supérieures, est issue de la filière Bac ES, et poursuit son cursus universitaire en vague 3 après avoir obtenu un diplôme de BTS. Elle sort depuis peu avec Olivier (sommet 301), également étudiant, mais ils ne vivent pas ensemble. Son réseau est passé de 39 liens forts en vague 1, 37 en vague 2, à 49 en vague 3. Dans un mouvement inverse, son réseau de contacts a chuté de 79 lors de la première vague à 26 en vague 3. L'affaïssement de cet effectif (non représenté) indique qu'avec l'avancée dans l'âge, sa sociabilité s'est orientée vers des relations plus choisies, triées.

⁷⁶ La position sociale d'un individu marque de façon nette les modes de sociabilité. De manière générale, les membres des couches moyennes et supérieures s'inscrivent dans des cercles sociaux plus nombreux, ont davantage de liens faibles, mais aussi davantage d'amis ; leurs relations et leurs réseaux sont plus diversifiés, moins denses, leurs contacts moins répétitifs et les activités partagées avec une même personne plus variées. Ils « résisteraient » mieux que les membres des couches populaires au déclin de la sociabilité avec l'âge, perdent moins leurs amis d'enfance lors du passage des seuils importants de l'âge adulte, mais se font également des amis plus tardivement, renouvellent leur réseau (Héran, 1988).



Graphe n°1 - Réseau de sociabilité d'Agnès, vague 3

Légende :

<u>Nature du lien (sommets)</u>	<u>Ancienneté de la relation</u>
● Ami	0-199 : vague 1
● Famille	200-299 : vague 2
● Famille du conjoint	300-399 : vague 3
○ Conjoint	400-499 : vague 4

Relations citées en vague 1

On a ici un réseau typique d'un jeune individu issu des classes supérieures encore scolarisé. Dans une logique du type « le capital va au capital » décrite par Héran (1988), le cumul d'atouts sociaux⁷⁷, combinée à la possibilité de fréquenter durablement des espaces de sociabilité collective (université, école), où des « bandes » peuvent continuer à fonctionner, tend à produire des réseaux aux effectifs importants, et surtout une capacité de stratification de relations issues d'époques et de lieux éloignés.

Le graphe témoigne d'un empilement de relations issues de contextes liés à différentes périodes de la vie : enfance, BTS et aujourd'hui université. De même, dans le cadre du

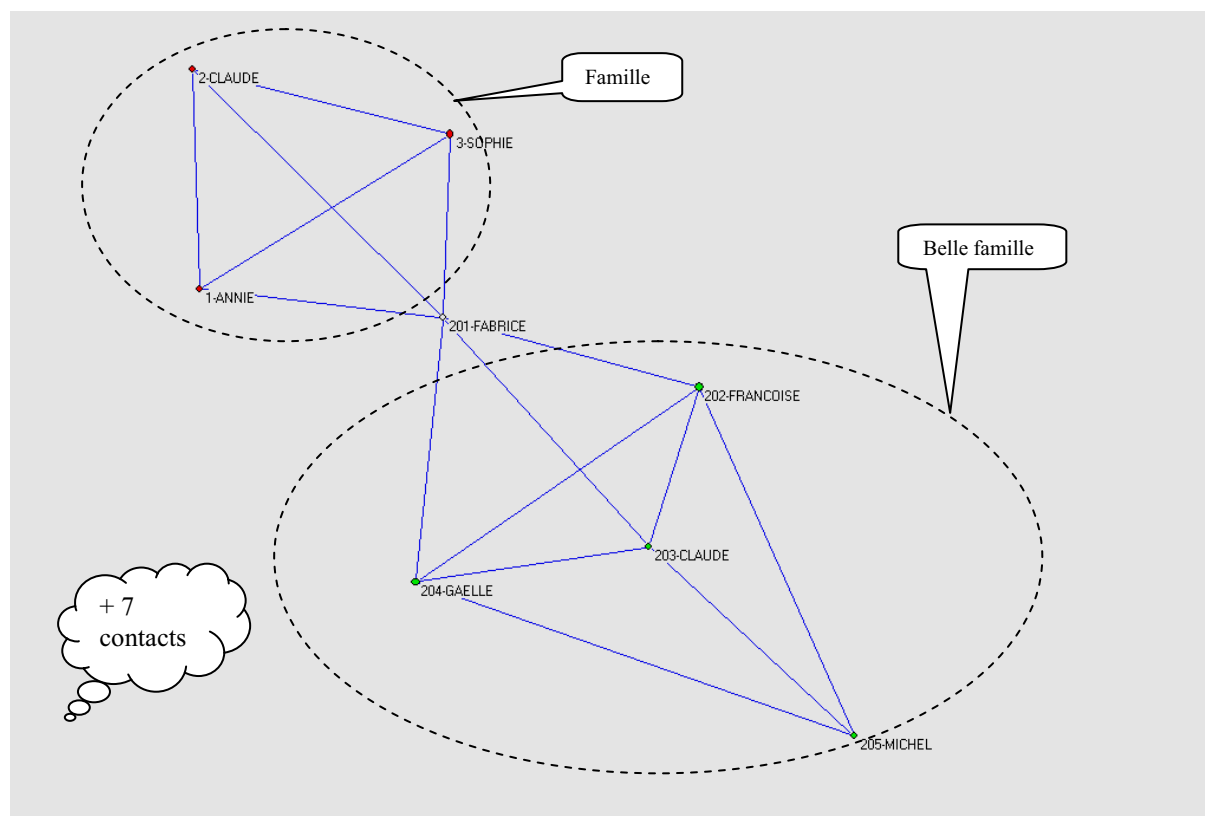
⁷⁷ Nous entendons ici qu'Agnès est fortement dotée en capitaux économiques et culturels.

Tennis-club, les personnes qu'elle fréquente correspondent à des relations nouées à des époques successives. Enfin, des groupes amicaux comme celui des vacances qu'elle passe régulièrement à Granville perdurent depuis la vague 1, et tend à s'étoffer avec le temps : il suffit de relever les numéros que portent les sommets de cette quasi-clique : Manu, Maïwen et Julien ont été cités en vague 1 (relations numéros 15, 91 et 92), François et Gaëlle en vague 2 (206 et 219), puis vint Véronique en vague 3 (328). Olivier (301), le nouveau petit ami d'Agnès, a été rencontré dans le cadre de ce groupe occasionnel. Temps et espaces de sociabilité se superposent et se matérialisent à travers cette représentation du réseau personnel.

La présence de liens anciens liés au lycée et à l'enfance montre que, pour Agnès, la disparition des contextes ne signifie pas systématiquement l'érosion des liens. Au contraire, mis à part la « clique fac », c'est à partir de relations ayant résisté au temps que se sont constituées de nouveaux cercles amicaux. Ces liens-pivots ont donc suivi un processus de découplage de leurs cercles sociaux originels, se sont autonomisés de ces contextes. A cette dissociation / individualisation de la relation a succédé un nouvel encastrement au sein de cercles constituées de liens nouveaux.

Le graphe se caractérise par une densité élevée, avec ses multiples et vastes cliques, En revanche, il est d'une connexité moindre, ces groupes restant relativement disjoints. Ce type d'indices de structure est signe d'une diversité relationnelle. Dans cette séquence de la vie d'une étudiante, en couple mais sans formation d'un foyer conjugal, on doit remarquer la multiplicité et la spécificité des ressorts d'activité des chacun des cercles sociaux fréquentés. Cela dénote une disponibilité temporelle certaine, une capacité à spécialiser ses relations, à les maintenir et à les développer selon des formes distinctes : dans chacun des groupes, à des relations plus anciennes viennent s'agréger de nouvelles, sauf bien entendu dans la clique de la fac récemment constituée. Cela suppose également la circulation dans moult lieux de rencontre, mais aussi la mise en place de routines relationnelles qui ont permis la conservation des liens dans la durée. A partir de sphères relationnelles nées dans des contextes disparus en vague 3, la sédimentation d'une sélection de liens durables est l'image d'un processus de « dissociation » dans les formes prises par la sociabilité, décrit par Bidart : dans les formes collectives de sociabilité, des relations se sont peu à peu individualisées. Elles ont alors tendues, en se maintenant, à constituer l'armature de sous-réseaux à même d'accueillir et de tolérer de nouvelles fréquentations.

Observons et comparons maintenant le graphe du réseau personnel de Suzie en vague 3. Suzie, après avoir obtenu un bac professionnel en 1995 (vague 1) est ouvrière intérimaire. Elle issue des classes populaires. Suzie connaît Fabrice depuis 1995 et vit avec lui depuis 1997. Ils projettent de se marier. Elle est enceinte.



Graphe n°2 – Réseau de sociabilité de Suzie, vague 3

Avec un parcours marqué par une installation en couple et une maternité relativement précoce, on serait ici dans un modèle féminin plutôt traditionnel en milieu populaire : avec l'avancée dans l'âge, la sociabilité s'est recentrée autour des liens familiaux (Schwartz, 1989).

Suzie a perdu ses meilleurs amis suite à sa mise en couple. Issues des cercles lycéens ou de stages effectués entre la vague 1 et la vague 2, ces relations ont été remplacées par celles de Fabrice en vague 2. Elles n'ont pas résisté à la disparition des contextes et aux changements de statuts liés à son cheminement biographique. Finalement, même la place de sa famille s'est réduite, et celle de son conjoint s'est installée.

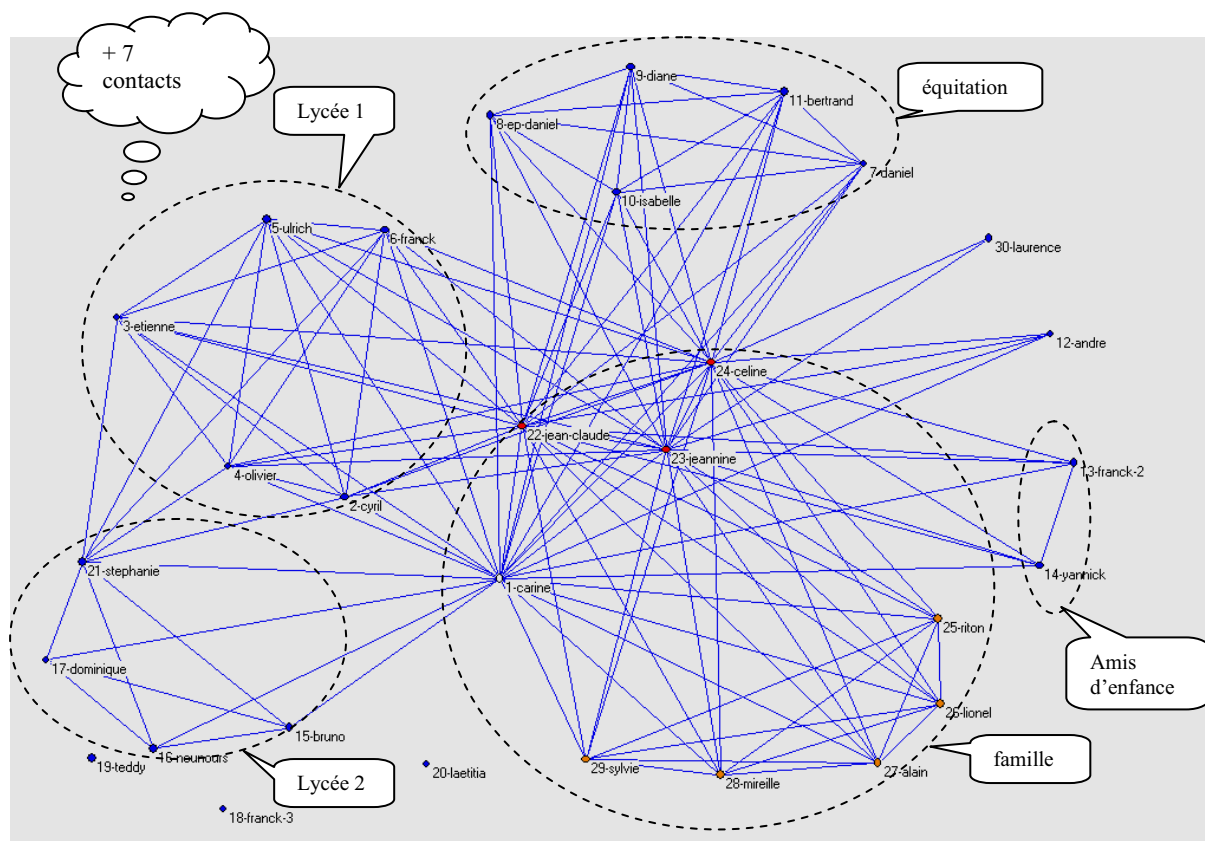
Suzie a perdu également ses contacts amicaux avec le temps : d'une douzaine en vague 1, on n'en compte plus que 3 en vague 3.

Soulignons que notre matériau ne s'illustre pas uniquement par des trajectoires de reproduction sociale. Aussi, si les modèles de socialisation peuvent être infléchis, il s'agira alors de montrer, selon une approche « énergétique », de quelle manière l'agent mobilise les ressources nécessaires pour dépasser un système de contraintes (Battagliola, 1987).

Autre exemple : le réseau d'Yves à l'épreuve de son modèle transitionnel

Afin d'illustrer les possibilités dynamiques de notre matériau, mais surtout pour montrer l'effet du parcours de vie sur les transformations des réseaux de sociabilité, nous présenterons ci-après le cas de Yves.

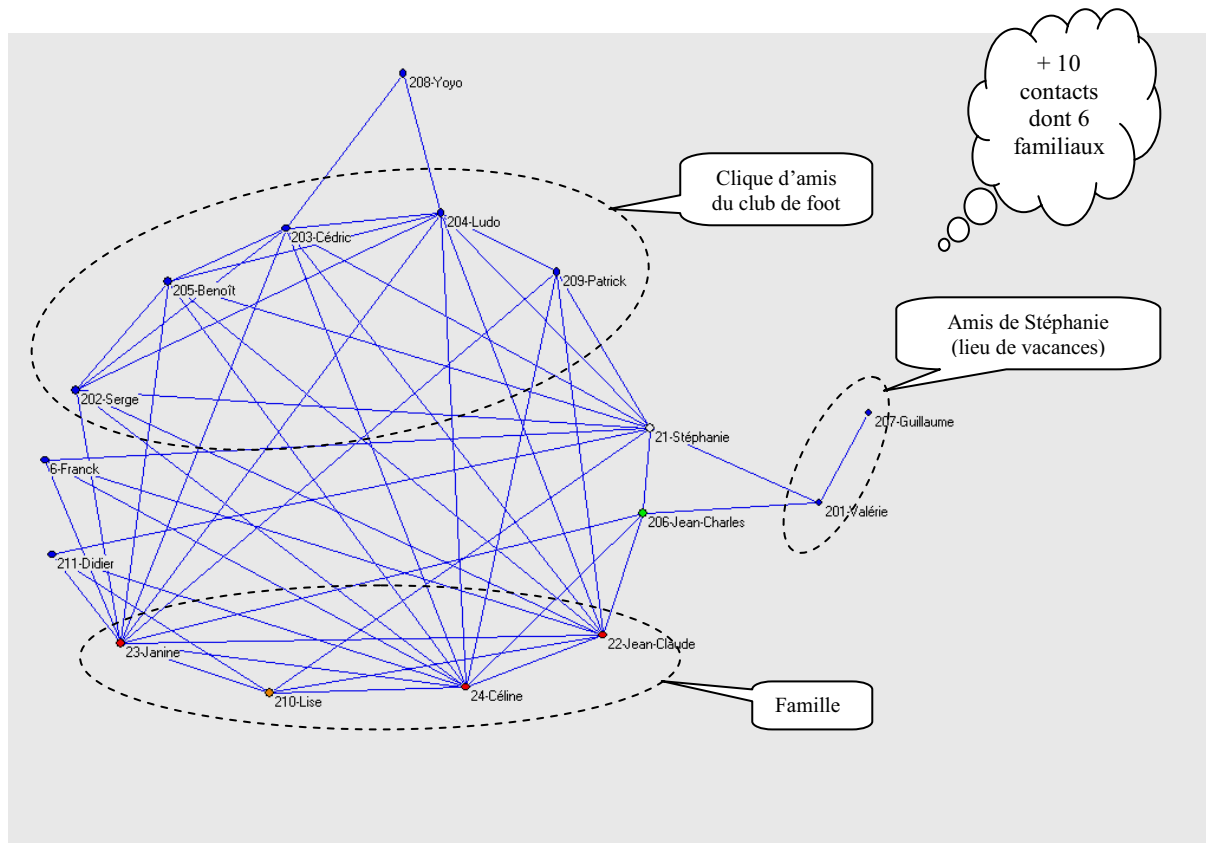
Le premier graphe représente le réseau de liens forts de Yves lors de la première vague d'enquête. Issu des classes sociales moyennes supérieures, Yves a obtenu un bac professionnel en 1995, ce qui constitue une forme d'échec scolaire au regard de ses origines sociales. Il organise ses activités principalement autour de l'équitation, qu'il pratique intensément. Il sort avec Carine mais ne vit pas avec elle.



Grphe n°3 – Réseau de sociabilité de Yves, vague 1

Son réseau est de grande taille, il affiche un nombre élevé de relations, 30 pour une moyenne de 21 chez les autres jeunes du panel. Comme dans le cas d’Agnès précédemment exposé, un origine sociale favorable est corrélée avec un nombre élevé de fréquentations et de cercles sociaux. On note plusieurs cliques d’amis, dont une liée à la pratique de l’équitation qui est disjointes de celles des amis du lycée. Un cercle d’amis d’enfance est également fréquenté de manière spécifique. Cela dénote, globalement, malgré une forte densité du réseau, d’une diversité relationnelle, ce que les recherches sur les sociabilités attribuent généralement aux personnes issues des classes supérieures.

Observons les évolutions du réseau de Yves, saisi trois ans plus tard (vague 2). Depuis son échec au concours de la gendarmerie immédiatement après son bac, Yves est parti effectuer son service militaire. Puis, en 1997, il commence son insertion professionnelle en réalisant une série de missions d’intérim, comme ouvrier à la chaîne. Par ailleurs, il a quitté Carine et s’est mis en ménage avec Stéphanie.

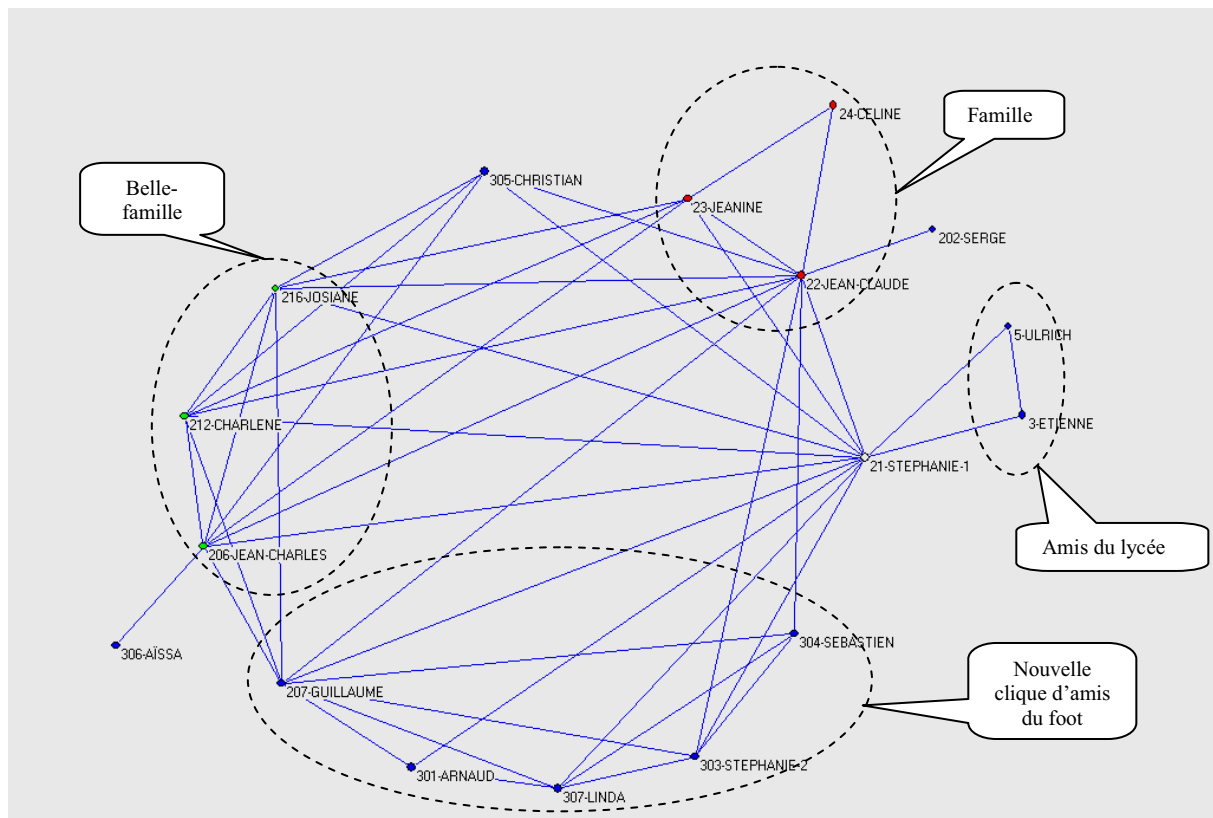


Graphe n°4 – Réseau de sociabilité de Yves, vague 2

Son départ à l'armée, puis l'installation en couple, combinée à une entrée dans la vie active selon un processus d'intégration « incertain »⁷⁸ a considérablement remodelé son réseau relationnel. « Tout a explosé », nous dit-il. Il ne reste de la vague 1 plus qu'un seul lien, Franck, avec qui il partage de loin en loin sa passion du football. On a à faire ici à un réseau très dense et très « intégré ». On ne relève plus la diversité relationnelle caractéristique du réseau initial. Les relations nouvellement citées sont exclusivement masculines. Elles sont totalement sous-tendues par la pratique d'une activité commune, le football associatif.

La disparition du contexte de sociabilité scolaire (le lycée) a sonné le glas de ses relations d'alors. Son départ à l'armée a très certainement contribué à accentuer des éloignements. Toutefois, Yves explique ces disparitions également par la délicate rupture avec Carine et sa mise en couple avec Stéphanie, alors que ces dernières étaient en vague 1 des pivots au sein des cliques lycéennes.

⁷⁸ Nous reprenons ici dans la nomenclature établie par Paugam (2000) cette classification du mode d'intégration professionnelle. Elle allie une forte insatisfaction au travail et un rapport négatif à l'emploi.



Graphe n°5 – Réseau de sociabilité de Yves, vague 3

En vague 3, le réseau de Yves connaît, de rechef, un total renouvellement de ses sphères amicales. Yves a changé de club de foot, et les anciens liens supportés par cette activité ont disparu au profit de la clique visualisable ci-dessus. Ces liens n'ont pas dépassé le stade de la contextualisation. La faible multiplicité – Yves les fréquentait rarement en dehors des entraînements et des matchs – peut expliquer qu'avec la disparition du contexte originel de formation de ces relations, celles-ci s'effacent aussi rapidement qu'elles apparaissent. Dans la même tendance, les copains de vacances, amis de Stéphanie, encore présents dans le réseau en vague 2, ont disparu depuis que le couple ne va plus en vacances au même endroit.

Ses amis de lycée, Ulrich et Etienne, sont encore cités mais Yves déclare ne les fréquenter qu'exceptionnellement.

Yves poursuit sa trajectoire professionnelle au rythme des missions d'intérim⁷⁹. Yves a épousé Stéphanie, et évoque la possibilité d'une paternité proche. On remarquera à cette

⁷⁹ Un faible ancrage dans un collectif de travail expliquerait l'inexistence de relations ou de cercles liés à ses emplois successifs.

occasion l'apparition d'une clique de la belle-famille. Cette dernière est parfaitement encadrée dans le réseau familial de Yves.

Nous avons tenu à présenter ce cas pour illustrer d'une part des procédures d'analyse que nos données relationnelles longitudinales autorisent, mais aussi et surtout pour montrer comment un réseau peut se dépeupler au fur et à mesure des pérégrinations biographiques. Yves peut être considéré comme étant sur une pente de « régression sociale » par rapport à son milieu d'origine. Avec une origine sociale comparable à celle d'Agnès (cf. infra), et un réseau social de départ de structure similaire, un arrêt précoce des études, une mise en couple rapide et une insertion professionnelle problématique semblent avoir contribué à une reconfiguration de sa sociabilité.

Aussi, ces éléments invitent-ils à tenir compte de la combinaison des facteurs liés à l'origine sociale, au sexe, au parcours scolaire, aux processus d'insertion professionnelle, comme aux processus d'installation conjugale quand on étudie la dynamique de structures relationnelles. Cela conforte l'idée que trois effets doivent être mis en lumière dans l'analyse : les caractéristiques sociodémographiques de l'enquêté, la position dans le cycle de vie, enfin un effet « parcours de vie ».

Conclusion

La synthèse à l'origine de la formation du concept de sociabilité, en France, s'est faite, nous l'avons vu, selon deux axes : d'un côté, une vision totalisante du monde social, induisant qu'on puisse y intégrer et y mettre en rapport un ensemble de relations sociales⁸⁰ et de pratiques afin de dégager la cohérence d'un « modèle » de sociabilité ; d'un autre côté, le concept de réseaux qui correspond à un renversement de la perception de la structure sociale, induisant qu'il faille partir des relations sociales pour expliquer les comportements sociaux.

Cette convergence et la tension au principe de cette synthèse ont contribué à hisser l'étude des sociabilités et de ses réseaux à la hauteur de champ sociologique autonome. Les influences parfois contradictoires dans le processus de construction sociologique de la notion de sociabilité ont finalement fait œuvre de complémentarité, comme le souligne Rivière : « L'analyse en terme de réseau a progressivement dégagé la problématique de la sociabilité de son inscription dans des rapports sociaux traditionnels bien qu'elle ne s'y substitue pas réellement. En offrant la possibilité d'appréhender la structure sociale à partir des relations concrètes entre les individus, et de rompre par ce fait avec l'approche statistique traditionnelle fondée sur un ensemble de catégories résultant d'agrégats d'unités individuelles, l'analyse de réseau se donne les moyens de penser la sociabilité pour elle-même, en lui conférant une valeur explicative d'un ensemble varié de comportements sociaux » (2004, p. 229).

La recherche que nous présentons ici souhaite développer un point de vue dynamique de l'étude des transformations des sociabilités. Les données dont nous disposons, de par leur caractère longitudinal, peuvent produire un apport dans la compréhension des modes de différenciation des parcours relationnels. En mettant en rapport la carrière des acteurs, dans une période déterminée du cycle de vie riche en mutations, avec l'évolution des modes de sociabilité, définis comme entretiens des liens interpersonnels et pratiques sociales, il s'agit de ne négliger aucune source interprétative. Les exemples empiriques qui ont illustré notre propos montrent combien il est nécessaire de prêter attention à différents types d'effets. L'étude d'une trajectoire biographique et relationnelle se présente comme la rencontre d'une histoire individuelle et d'une histoire sociale. Les facteurs de changement, ou de *status*

⁸⁰ Relations de parentés, de voisinage, amicales, professionnelles, etc.

quo, relèvent de dimensions endogènes et/ou exogènes aux cheminements des acteurs. Ils sont marqués par une mise en intrigue de temporalités sociales, qui plaide pour la prise au sérieux de l'interdépendance des sphères de la vie.

Les modes de sociabilité, comme la structuration des réseaux relationnels, sont sensibles à la distribution des attributs sociodémographiques des individus. L'avancée dans l'âge constitue le déterminant le plus influent. Une érosion des sociabilités se produit, avec une baisse de la participation à des cadres collectifs de mise en relations, mais aussi à travers un nombre moindre de fréquentations interindividuelles : les réseaux attestent d'une chute tendancielle des effectifs. Ensuite, les individus les plus dotés culturellement et économiquement présentent les réseaux les plus peuplés, et des sphères relationnelles plus diversifiées, quand les membres du groupe ouvrier tendent à montrer une sociabilité plus étroite. En comparant les sociabilités masculines et féminines, on s'aperçoit que si, globalement, les hommes citent plus de liens que les femmes, il n'en est pas ainsi pour les générations récentes. La croissance et l'allongement des scolarités féminines, comme leur accès plus massif au marché du travail semble favoriser un développement plus important de la sociabilité des femmes jeunes, tout du moins elles entretiennent plus de relations que les hommes de leur tranche d'âge.

Ce dernier résultat des enquêtes de sociabilité et de dénombrement des relations entretenues par hommes et femmes suggère qu'il s'agit de moduler les effets liés aux différenciations sociales en fonction de la position dans le cycle de vie. Par exemple, les effectifs des réseaux personnels chutent après la mise en couple, et se resserrent encore à la naissance du premier enfant. Par ailleurs, le fait de travailler pour une femme de milieu ouvrier peut être un facteur de sortie de formes d'isolement social, notamment pour les mères précoces. Nous devons penser en termes de combinaisons de variables pour comprendre l'évolution des modes de sociabilité. Notre recherche se situe au moment du passage à l'âge adulte. Nous avons vu, dans le chapitre 2, que cette période du cycle de vie est marquée par l'enchaînement, éventuel, de transitions biographiques qui dessinent les contours de la socialisation : décohabitation, formation du couple, d'une famille, entrée dans la vie active, ces seuils se caractérisant tous par leur réversibilité. Aussi, le poids des variables biographiques (cycle de vie, parcours de vie) doit-il être pris en compte au même titre que celui des attributs socioculturels.

Approcher les transformations des sociabilités par l'étude de la dynamique des réseaux personnelles semble une perspective stimulante. En déconstruisant les processus de

structuration des systèmes de liens, en questionnant les reconfigurations avec l'avancée dans l'âge, le franchissement de seuils biographiques et la prise en compte des différenciations sociales, on peut envisager de retracer des itinéraires relationnels et d'en saisir des logiques. De quelle manière s'organisent, avec l'avancée dans l'âge, les processus de dissociation puis d'élection des liens ? Y'a-t-il des différences entre hommes et femmes, selon leurs cheminements, leur statut social ? Ces différences s'exprime-t-elles en termes de rythmes de l'élection, de maintien prolongé de sociabilités collectives, de capacité à entretenir des réseaux ouverts et diversifiés, ou de tramer des toiles relationnelles denses ? Comparer des parcours, y trouver des similarités ou des divergences permettrait de dégager des pistes de compréhension des mutations des modes de sociabilités avec l'accession à des rôles adultes, et de tracer les contours de catégories sociales typiques.

L'analyse des structures réticulaires nécessite de se pencher sur la manière dont sont entretenues les liens interpersonnels. La mobilisation croissante d'artefacts techniques médiatisant les communications interpersonnelles travaille les formes de sociabilité. Depuis le milieu des années 1990, l'approche en termes de réseaux de sociabilité constitue un point d'appui pour des travaux qui analysent la place des TIC, les clivages relationnels et les inégalités sociales qu'elles engagent. Aussi, il s'agit de penser le travail du lien dans sa complexité sociale, c'est-à-dire sans évacuer la question technique. Il ne s'agit pas non plus de produire une juxtaposition analytique qui traiterait d'un côté des aspects biographiques et relationnels, puis de l'autre des aspects communicationnels. On le pressent, cette distinction est sans fondement et sans issue. Aussi, nous proposons maintenant de complexifier la problématique de l'étude de la dynamique des réseaux de sociabilité en introduisant la question de la médiation technique du lien social.

Chapitre 4

Technologie de la communication et dynamique du lien social

Introduction

Nous envisageons la notion d'usage comme un travail de convergence entre une histoire individuelle et une histoire technologique. Le point – ou plutôt la « ligne » - de rencontre de ces processus se matérialise en deux dynamiques : d'une part, une dynamique des modes d'équipement, avec des trajectoires d'acquisitions, d'agencement et d'abandon de dispositifs de communication ; d'autre part, une dynamique des pratiques relationnelles, avec une évolution dans les modes de contacts, d'échange et du choix des interlocuteurs.

La perspective de tracer des trajectoires *sociales* d'usage des TIC consiste à mettre en évidence l'émergence de groupes sociaux différenciés auxquels il est possible d'associer des parcours d'équipement technologique et des pratiques relationnelles typiques. Ces groupes se spécifieraient par un ensemble de facteurs sociographiques et des cheminements biographiques montrant des traits communs. Cela supposerait également que ces groupes montrent des formes de sociabilité dont les dynamiques dominantes peuvent être rapprochées.

Des recherches sur les usages des TIC ont produit un certain nombre de résultats sur des corrélations entre la structure sociale de populations d'enquêtés, leurs modes d'équipement et l'utilisation qu'elles en font. Nous avons souhaité opérer un retour sur ces travaux empiriques afin d'esquisser les hypothèses qui nous permettraient d'interroger notre propre matériau. Les enquêtes auxquelles nous ferons référence, qu'elles se fondent sur des échantillons à vocation statistique ou sur des démarches ethnographiques et qualitatives, sont d'ordre statique. Toutefois, elles se révéleront précieuses pour mettre au point des indices sur le poids de diverses variables par rapport aux orientations des parcours et des pratiques. Les résultats de ces études d'usage devraient nous renseigner sur la pertinence d'en retenir certaines ou d'en relativiser d'autres. Par exemple, quelle est l'influence de la PCS sur les processus d'équipement ? La variable sexe ou le niveau de diplôme ne sont-ils pas plus à même d'expliquer des écarts ? Peut-on isoler ces variables, ou doit-on les combiner avec des indications sur les modes d'insertion professionnelle, la structure du foyer ? Ici encore, nous plaçant toujours dans une perspective socio-temporelle dite du « cheminement », processuelle, nous observerons combien il paraît adéquat d'articuler plusieurs niveaux de temporalités sociales, temporalités qui travailleraient les trajectoires.

Au-delà d'un discours général sur le développement éventuel d'inégalités numériques, notre propos sera, dans un premier temps, d'identifier les axes sociaux de la construction des différenciations d'accès et d'équipement. Des travaux ont déjà été menés sur ce thème, nous en rendrons compte. Mais il ne s'agira pas de relever uniquement des lignes de clivages en termes d'équipements. Nous dégagerons des études d'usage des facteurs de différenciations dans les pratiques relationnelles. En effet, dans la diversité des utilisations promises par les dispositifs technologiques, allant des procédures se fondant sur l'oralité (téléphones fixe et mobile), sur l'écrit (mini-message, courriel, chat, messagerie instantanée), sur leurs combinaisons et entrelacements, les rapports sociaux pourraient dessiner la trame des pratiques interactionnelles.

Le premier objectif est donc de se doter de points d'appui pour interroger notre matériau et aider à la construction d'un classement des itinéraires technologiques notamment. Cependant, au-delà d'un classement des trajectoires biographiques et techniques, notre ambition est de caractériser la place des équipements dans l'entretien et les transformations des réseaux personnels. Ici encore, des travaux ont exploré les relations entre TIC et travail relationnel, entre la configuration des réseaux et l'outillage des liens. Nous proposons de présenter des résultats et hypothèses formulées par des recherches qui nous semblent éclairer cette problématique, et qui mettent en jeu l'emploi de technologies variées.

Nous travaillerons à rapprocher ces pistes qui mettent en scène les TIC dans l'étude des dynamiques relationnelles avec des travaux plus classiques sur l'évolution des modes de sociabilité qui n'en faisaient pas leur axe central. A partir de là, nous mobiliserons un ensemble de concepts à même de faire la liaison entre le mouvement des structures réticulaires, les changements biographiques et les processus de reconfigurations de relations dyadiques ou de groupes de relations à l'intérieur d'un réseau. Dans cette étude de la dynamique des formes sociales, on montrera l'opportunité d'opérationnaliser des notions comme celle du découplage et de l'encastrement, en en précisant le sens au regard de concepts plus spécifiques aux sociabilités (comme les notions de « vivre ensemble », de « règles de pertinence d'une relation », de « qualification d'un lien »), et de leur médiatisation (comme la notion de « format d'échange »).

L'objectif est de clarifier l'approche conceptuelle qui nous permettra de tirer le meilleur parti de notre matériau, et d'élaborer finalement le jeu d'hypothèses que nous testerons à partir de nos données longitudinales.

1/ Des équipements et des pratiques relationnelles socialement différenciés

La problématique des trajectoires *sociales* d'usage engage à un travail de définition de parcours typiques de groupes sociaux qui montrent des formes spécifiques d'appropriation des TIC à un moment particulier du cycle de vie, l'entrée dans l'âge adulte. Si l'on se place dans la perspective de l'usage envisagé comme un processus de convergence entre carrière des acteurs, dynamique relationnelle et histoire technologique, alors on doit s'interroger sur des « logiques » sous-jacentes dans les modes d'équipement et dans les pratiques relationnelles. Cette approche implique donc un certain nombre d'hypothèses que nous suggérons d'étayer à la lumière de plusieurs résultats d'enquêtes : quelles sont les variables sociodémographiques qui se révèlent clivantes dans l'accès et la « domestication » des TIC ? Quelles relations peut-on établir entre les parcours d'usage et les formes prises par les franchissements de seuils biographiques ? Enfin, les routines ou les ruptures biographiques pèsent-elles sur les usages ?

Nous proposons de faire un premier retour sur des travaux de type « diffusionniste ». A la faveur d'enquêtes quantitatives, des facteurs de différenciation dans les modes d'équipement ont été mis en évidence. Ces résultats, bien que limités car muets sur la dynamique des pratiques – les usages sont-ils pérennes ? – offrent tout de même une première ventilation de la population française au regard de la distribution des technologies de la communication.

Dans un deuxième mouvement, nous donnerons la place à des recherches qui insistent sur la socialisation aux TIC. Ce groupe de travaux, qui met l'accent sur « l'accès social » (Granjon, 2004), oriente son objet au-delà de l'équipement vers les pratiques relationnelles liées aux TIC. Elles permettent de mettre en lumière deux séries de variables. Une première série permet de montrer qu'à équipement égal – même si sa distribution générale est inégale - des individus relevant de « milieux sociaux » distincts vont développer des pratiques différentes. Ainsi, l'accès à Internet chez les cadres diplômés ne se fera pas selon les mêmes modalités que chez des membres du groupe ouvrier. De même, à l'intérieur du groupe ouvrier, hommes et femmes ne déroulent pas les mêmes pratiques des TIC.

Cette attention portée aux pratiques relationnelles au-delà du simple fait de l'équipement va donner une visibilité à une autre série de variables : celles qui sont marquées par la position

dans le cycle de vie et le parcours de vie. Cette approche tend à complexifier la catégorisation sociale des usagers en prenant en compte la plurifactorialité des explications. Le compte-rendu de ces travaux ne peut que nous aider à formuler les hypothèses qui nous serviront à « attaquer » notre matériau en y recherchant l'émergence de groupes sociaux typiques.

1.1/ Des équipements socialement distribués

Travailler autour de l'existence de différenciations sociales dans les usages et les équipements oblige à faire un détour par les enquêtes visant à mettre au jour les clivages sociaux qui marquent la société française. Des études ont donc été menées pour préciser ce que l'on pouvait entendre par « fossé » ou « fracture » numérique.

Selon une approche dite « diffusionniste », se fondant sur les taux d'équipement, le degré de pénétration ou de couverture des TIC, des enquêtes quantitatives ont été réalisées. Dans l'hexagone, on retiendra principalement les travaux du CREDOC (Bigot, 2002, 2003), ou ceux développés à partir de données INSEE (Rouquette, 2002). On retrouve cette démarche au niveau international, outre-atlantique notamment (Chen, Wellman, 2003), ou sur le plan de la mesure d'inégalités intercontinentales (Bonjowo, 2002). Ce type d'approche fournit un cadrage global et des indices sur les lignes de fractures sociales. Ces recherches confirment la persistance de clivages traditionnellement développés par la sociologie (Lelong, 2003).

1.1.1/ Les taux d'équipement dépendent de la classe d'âge

Les enquêtes CREDOC ou INSEE montrent que plus l'individu est jeune, plus il y a de chance qu'il s'équipe d'un terminal téléphonique mobile ou d'un accès Internet⁸¹. On peut parler d'un fossé de générations : à titre d'exemple, en 2002, 68% des 15-24 ans utilisent Internet, mais plus on avance en âge, moins on l'utilise : 39% des 35-49 ans sont utilisateurs, et seulement 3 à 5% des plus de 65 ans (Bigot, 2002). Ce résultat est classiquement interprété par le fait que les jeunes circulent dans des environnements propices à la découverte, à

⁸¹ Depuis 2004, à la demande de l'ART et du CGTI (cf. infra), les panels d'étude des taux d'équipement menés par le CREDOC ont dû être élargis aux populations adolescentes (12-17 ans). Les taux d'équipement en téléphonie mobile de cette tranche d'âge atteignent 67 % en 2004, quand 83 % utilisent un accès à internet en dehors de leur domicile, et quatre jeunes sur cinq disposent d'internet à domicile (Baromètre de l'Association de régulation des télécommunications et du Conseil général des technologies de l'information, 2004).

l'utilisation et à la prescription de TIC : université, centres de formation, espace professionnel, techniques de recherches d'emploi⁸² mais aussi cercles de sociabilité.

1.1.2/ Les taux d'équipement dépendent

des ressources socio-économiques et culturelles

Le taux de pénétration des équipements est positivement corrélé avec le niveau de la PCS d'appartenance dans la hiérarchie sociale, le diplôme ou le niveau de revenu. Cette inégale répartition des TIC n'est pas uniforme selon les outils. La diffusion est relativement égalitaire si, par exemple, on observe les données sur le téléphone fixe, alors que l'écart se creuse avec le mobile, la disparité étant la plus forte encore si l'on s'intéresse à l'accès à l'informatique et à internet : « Une autre conclusion de ces travaux est la disjonction entre le monde de la téléphonie et celui de l'informatique. Malgré les projets de convergence, le terme « nouvelles technologies » rassemble deux univers sociotechniques très différents par leur accessibilité et par leur population d'utilisateurs. Dans le domaine de l'informatique, c'est l'ordinateur qui représente la plus forte barrière à l'entrée en termes de coût et de savoir-faire : quand on en possède déjà un, passer à l'internet ne requiert plus qu'un excédent de ressources économiques et techniques marginal vis-à-vis de celles nécessaires pour l'acquisition de la machine. Si les inégalités dues à internet semblent aujourd'hui en forte décroissance, il n'est pas douteux qu'elles resteront durablement supérieures à celles de l'informatique » (ibid., p. 114).

Un fossé socio-économique se creuse donc. Les cadres et professions intellectuelles supérieures ont un accès privé à internet six fois plus fréquent que les ouvriers (76,3% contre 12,9%) (Rouquette, 2002). Le niveau d'éducation est également discriminant : 68% des diplômés de l'enseignement supérieur sont équipés d'internet à domicile contre 14% des sans-diplômes (Bigot, 2002).

Les études montrent toutefois une tendance à la diminution des inégalités liées à l'âge et aux capitaux économiques depuis 1996. Elles se maintiennent si l'on les rapporte à la classe d'âge. Ainsi, en France, en avril 2002, les personnes disposant des revenus les plus faibles ont un niveau d'utilisation de l'internet comparable à celui de la moyenne de la population en

⁸² On verra notamment combien il est parfois essentiel de disposer d'un téléphone portable lorsqu'on est inscrit dans une entreprise de travail temporaire.

février 1999 ... soit 38 mois ou 3 ans de décalage. Pour les moins dotés, le rattrapage est lent. Par ailleurs, les plus de 50 ans ont un niveau d'utilisation comparable à celui de la moyenne de la population en octobre 1998, soit 42 mois ou 3 ans et demi d'écart.

En revanche, en quelques années, le téléphone mobile s'est diffusé à une vitesse jamais observée dans l'histoire des biens d'équipement, affirme l'Observatoire des territoires et administrations numériques dans un rendu d'étude datant de 2005⁸³ : huit ans seulement après l'apparition de la norme GSM (en 1992), le taux d'équipement était déjà de 47% ; 5 ans plus tard, il a encore progressé. En 2005, 70% des Français de plus de 12 ans sont équipés. Le taux d'équipement en mobile rejoint petit à petit le taux d'équipement en ligne fixe, qui lui est en baisse tendancielle. En juin 2005, 82% des adultes disposent d'au moins une ligne de téléphone fixe à leur domicile. D'année en année, ce pourcentage ne cesse de diminuer : il était de 90% en 2000, et était même encore plus élevé avant que le téléphone mobile ne fasse son apparition sur le marché français (95% à son maximum). Dans le cadre d'une telle diffusion de la téléphonie, deux questions se posent : quelles sont les populations équipées de terminal fixe mais pas de mobile, et vice-versa ? En effet, ces populations montrant des formes de mono-équipement sont minoritaires et peu étudiées par les travaux quantitatifs de type diffusionniste. Aussi, Lelong conseille-t-il de se dégager d'approches trop empreintes du modèle diffusionniste, chères au marketing : à quoi sert de rechercher les *early users* ou *late adopters* si l'on laisse de côté les phénomènes d'abandon, ce qui biaiserait l'analyse⁸⁴.

Ensuite, on sera amené à travailler sur des différenciations d'usage entre différents groupes sociaux, comme la pratique ou non du SMS, la mobilisation des messageries vocales (répondeurs), etc. On entendra ici par usage l'idée que à un certain type d'équipement correspondent certaines pratiques relationnelles. Dans ce cadre, l'auteur insiste sur le fait qu'il ne faut pas se focaliser sur les variables de niveau de vie ou de diplôme pour expliquer les écarts et distinctions, mais donner aussi leur importance aux goûts et modes de sociabilités.

⁸³ Enquête conduite par le CREDOC, réalisée en juin 2005 par des entretiens en face à face avec un échantillon représentatif de la population française de 2.219 personnes, dont 212 adolescents de 12 à 17 ans.

⁸⁴ Lelong critique ici l'utilisation de l'idéal-type dit « de Rogers » (Rogers, 1983) qui, décrivant une vision positiviste de la pénétration des outils dans le corps social, veut que « la propagation d'un nouvel objet technique est conçue comme un processus irréversible gagnant des strates successives du grand-public - des early users (utilisateurs précoces) innovants et bien dotés en capital économique et culturel aux late adopters (utilisateurs tardifs) forcément plus défavorisés et plus suivistes. Il est vrai que les récentes formes d'appropriation du téléphone mobile, de l'ordinateur et d'internet ont pu faciliter ce genre d'interprétation. Les études quantitatives et transversales - surtout si l'on les réalise annuellement ou trimestriellement, et si l'on juxtapose les taux de pénétration historiquement successifs - produisent un effet de séquentialité : elles font voir que l'ordinateur et Internet se diffusent de plus en plus, qu'ils gagnent régulièrement de nouveaux utilisateurs, et que ces derniers ont un profil de plus en plus équilibré socialement » (Lelong, 2003, p. 113).

La variable sexe, à ce titre, pèse différemment selon les outils, les trajectoires et les milieux sociaux, et réclamerait une attention particulière. De même, si les équipements varient avec l'avancée dans l'âge, l'attrait pour une technologie pourrait être influencé par la position dans le cycle de vie, et son usage se déroulerait selon des modalités différentes d'une classe d'âge l'autre.

1.2/ Des pratiques relationnelles socialement distribuées

Comme nous l'annoncions, deux séries de variables ont été mises en évidence par les études d'usage. Tout d'abord, en portant leur focale sur la socialisation aux TIC de différents groupes sociaux, elles proposent un découpage social des pratiques relationnelles selon de nouvelles frontières. Celles-ci sont constituées à partir de caractéristiques sociodémographiques des acteurs, mais elles relèvent également d'éléments biographiques.

1.2.1/ Les usages sont sensibles

aux caractéristiques sociodémographiques des acteurs

Age, sexe et position dans l'espace social font parti des éléments qui tendent à cliver les pratiques relationnelles. Si des clivages recoupant les inégalités sociales « traditionnelles » peuvent être détectés lorsqu'on s'intéresse aux taux d'équipement, il convient donc d'être plus précis si l'on veut mettre en évidence des disparités entre usages et origine sociale.

Lelong fait alors référence à des études sur le détail des usages⁸⁵, notamment celle menée par Beaudouin (2002), qui dépassent les caractéristiques individuelles pour tracer les contours de groupes sociaux : « Ces recherches ont l'intérêt de montrer qu'un bas niveau de vie ou un faible capital scolaire n'impliquent pas systématiquement des pratiques moins fréquentes ou moins sophistiquées. (...) Plusieurs exceptions permettent d'invalider les interprétations trop déterministes postulant le désintérêt ou l'incompétence des catégories moyennes et populaires vis-à-vis des nouvelles technologies » (Lelong, 2003, p. 115).

⁸⁵ Etudes basées sur l'analyse de comportements (logs) observés automatiquement et sur des longues périodes.

Nous présentons ci-après des résultats d'études d'usage qui, en s'appuyant sur des travaux principalement relatifs à internet, montrent comment ces variables agissent et combien elles peuvent s'entrecroiser. On relèvera la complexité des phénomènes d'appropriation des TIC.

Des usages différents selon les milieux sociaux

On remarque ainsi que si les cadres et professions intermédiaires sont les plus fréquents utilisateurs du courriel, les personnes issues des classes populaires sont plus nombreuses à utiliser les conversations directes - le *chat* – ou la messagerie instantanée (Beaudouin, 2002).

Beaudouin avance des hypothèses mettant l'accent sur les barrières à l'écrit caractéristiques des jeunes adultes issus de milieux modestes⁸⁶, comme elle propose l'interprétation d'une préférence dans les milieux socialement favorisés de situations de communication personnalisées, valorisant la dimension épistolaire de l'échange.

Dans son ouvrage consacré à « la culture lycéenne », Pasquier (2005) abonde dans le sens de ces propositions, et insiste sur un de nos axes de travail : les modes de sociabilité structurent les modalités d'usage d'un média. Pasquier montre, à l'instar de Bidart (1997), que les réseaux des adolescents scolarisés sont parmi « les plus homophiles en termes d'âge, et surtout que la conduite des amitiés est la plus inscrite dans des contextes précis et dans des groupes. Le partage de goûts culturels proches constitue également le ressort du fonctionnement interactif de ces groupes. Ses résultats nous indiquent que, d'une certaine manière, un « entre soi » se reproduit dans les relations médiatisées. Les canaux technologiques mobilisés pour organiser les contacts sont identifiés par les membres du groupe et se présentent non seulement comme les supports de la communication, mais également comme un marquage distinctif d'appartenance (échanges de numéro de téléphones, d'adresses de courriel, création de listes de messagerie instantanée, etc.).

Par ailleurs, la question des conditions d'entraide dans la phase d'appropriation d'une TIC, de *domestication* d'une technologie, rend pertinente la prise en compte de l'entourage. Des

⁸⁶ Le chat ne laisse pas de traces durables, ce sont des échanges rapides, l'exigence de correction orthographique n'est pas de règle (comme dans les SMS), la réaction des interlocuteurs est presque immédiate ce qui rapproche cet usage de la messagerie de la conversation, du « face-à-face » également, etc.

cercles relationnels équipés et / ou compétents peuvent jouer un rôle de mise en confiance dans la pratique d'un média.

Ces études et recherches mettent donc l'accent sur « l'accès social », les processus de socialisation aux TIC (Granjon, 2004). Au-delà d'une simple préoccupation pour la diffusion, il peut également être porté une attention particulière à la pérennisation des usages, ou à leur abandon (Boulier, 2001). Reprenant Lelong, Granjon insiste sur les potentialités plus ouvertes offertes par ce type d'études : « L'apport principal de ces sociologies est donc, sans aucun doute, d'avoir ressaisi les pratiques de communication au regard des pratiques sociales ordinaires des utilisateurs, permettant ainsi de dégager des analyses précises, fortement étayées par un travail empirique, qui relativisent les interprétations par trop substantialistes et/ou déterministes postulant notamment « le désintérêt ou l'incompétence des catégories moyennes et populaires vis-à-vis des nouvelles technologies. (...) Ces recherches ont [par exemple] l'intérêt de montrer qu'un bas niveau de vie ou un faible capital scolaire n'impliquent pas systématiquement des pratiques moins fréquentes ou moins sophistiquées. [Par ailleurs, elles] s'efforcent plutôt de situer les attitudes dans une perspective identitaire et relationnelle, de les ancrer dans des habitudes incorporées et des situations concrètes, de restituer la rationalité de ces usages comme de ces non-usages (...). Quand elles repèrent une sous-utilisation relative, ces approches ne les attribuent pas à un manque de compétence ou à une résistance de principe aux nouveautés technologiques, mais les rapportent plutôt à des configurations identitaires relationnelles » (Lelong, 2003, p. 116, cité par Granjon, 2004. p. 224).

Les pratiques d'internet varient aussi d'un groupe d'âge à l'autre

Grâce à des enquêtes dites « de trafic » permises par le dispositif SensNet⁸⁷ mis en place par France Télécom R&D, des pratiques d'internet ont pu être massivement analysées. Cette étude a été réalisée sur un échantillon d'utilisateurs intensifs d'internet, en France. Ces derniers représentaient 53 % des internautes, et cumulaient à eux-seuls plus de 80 % des sessions. Trois profils se distinguent : les « web intensifs », qui ont pour activité principale de « surfer » sur internet ; les « utilisateurs de courrier », dont la pratique d'internet se concentre sur sa dimension épistolaire ; les « utilisateurs de conversations », qui articulent dans leurs pratiques navigation sur le web, consultation de la messagerie et conversations en direct (messagerie instantanée ou *chat*). Ainsi, il a été mis en évidence une répartition de ces profils selon des classes d'âge (tableau 1).

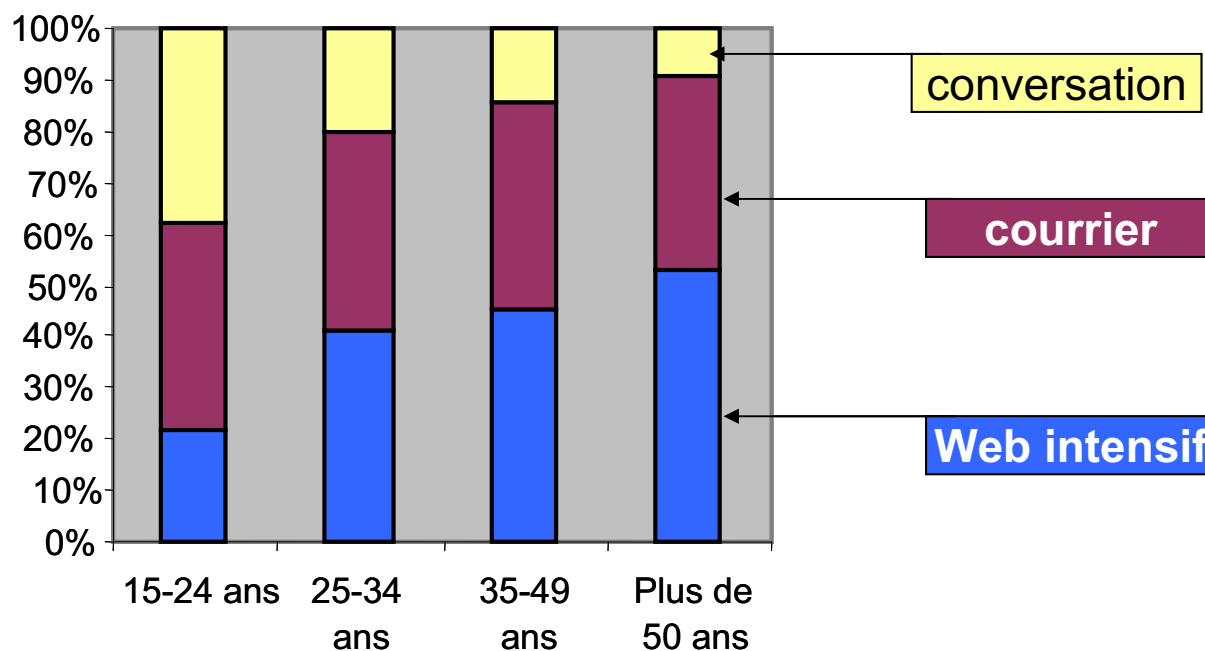


Tableau n°2 – Usages d'internet par classes d'âge

(sources : Beaudouin et al., SensNet : 1140 internautes suivis tout au long de l'année 2000)

⁸⁷ Sensnet est un projet piloté par France Telecom R&D, en collaboration avec NetValue, Limsi-Cnrs et Paris III. Il utilise une méthodologie quantitative qui consiste à suivre, en s'appuyant sur les données d'usage du panel NetValue, les parcours des internautes grâce à des données dites « de trafic » et vise à catégoriser les usages. Le système de catégorisation qui prend en compte les particularités du Web : 1) Celui-ci n'est pas seulement un espace de consultation d'information ; il autorise un nombre élevé de types d'activités (s'informer, rechercher, communiquer, acheter...); 2) Le Web est un hypermedia, cela implique que les aspects formels (réseau de liens, éléments multimedia, zones interactives...) soient intégrés dans la catégorisation ; 3) La page vue est un moment dans le parcours de l'internaute mais aussi un des éléments constitutifs d'un site. Il faut prendre en compte la conception des sites dans l'analyse des usages du Web. Cette démarche d'analyse appliquée à des usages spécifiques (utilisation des portails, des sites marchands, parcours de recherche d'information...) permet de mieux catégoriser les sites, les parcours et de définir des profils d'internautes en fonction de leurs usages.

On remarque que la part de « chat » et de messagerie instantanée diminue avec l'avancée dans l'âge, les usages intensifs du web augmentant, alors que l'usage du courriel reste stable.

Le sexe : une variable incontournable de différenciation dans les usages

Dans notre démarche de prise en compte des critères sociodémographiques comme déterminant de groupes sociaux en rapport avec des trajectoires spécifiques d'usage, la variable « sexe » s'impose dans les études les plus récentes. Les études de trafic téléphonique montrent qu'il existe une spécialisation sexuée du téléphone à domicile. En effet, en général, 63% des appels émis du domicile le sont par une femme⁸⁸, et ce d'autant plus que les personnes sont en couples avec des enfants.



couple <45 ans	59%	41%
couple avec enfant	75%	25%
couple avec ados	67%	33%
couple >45 ans	77%	23%

Tableau n°3 – Spécification sexuée du téléphone dans le couple

(sources : Smoreda, Licoppe, 2000)

Ces résultats soulignent également une distinction traditionnelle des rôles selon le sexe : les femmes tendent à gérer la sociabilité téléphonique d'ordre familiale et amicale quand les hommes orientent leurs communications plutôt vers les simples connaissances, les administrations, le milieu professionnel, etc. (Quéré, Smoreda, 2000 ; Rivière, 2000b)⁸⁹.

⁸⁸ Il faudrait peut-être relativiser ce taux en actant que le taux d'activité des femmes étant moindre que celui des hommes, elles sont plus nombreuses à occuper une place de « femme au foyer ». Toutefois, cette spécificité féminine de la téléphonie résidentielle a été vérifiée lors d'enquêtes qualitatives levant cette équivoque. Claisse précise « Cette singulière féminité du téléphone domestique est structurelle. Elle traverse non seulement des contextes socioculturels variés (...) mais aussi les diverses configurations de ménage. Quels que soient la taille et le type de ménage, ses ressources financières, sa position dans le cycle de vie, le nombre d'actifs, le niveau d'étude du responsable du ménage, l'utilisateur principal et le standardiste (...) restent le plus souvent des femmes » (Claisse, 2000, p.57).

⁸⁹ Fabre écrira, dans ce sens : « Les identités masculines et féminines au téléphone, liant étroitement le genre et le cycle de vie, entrent parfaitement en écho avec celles qui ont été produites par les anthropologues et les sociologues sur les pratiques sexuées d'écritures « ordinaires » : la propension des jeunes adolescentes à écrire toutes sortes de lettres, lettres amicales ou lettres à l'inconnu, leur journal intime, ou des carnets de toute sortes, puis celle des jeunes adultes à écrire une correspondance amoureuse à l'âge de la mise en couple, enfin celle des

Claisse (2000) rapporte cette « inclination féminine à téléphoner » au processus d'apprentissage de la sexuation des rôles, dont la communication serait un des piliers selon des recherches linguistiques et anthropologiques. De Gournay (1997) insiste sur l'opportunité ouverte aux femmes, avec la popularisation du téléphone, de briser le « ghetto relationnel » de l'enfermement domestique.

Un second élément viendrait renforcer la spécificité sexuelle du téléphone fixe : « l'injonction à téléphoner » (Claisse, 2000). Construction sociale codéveloppée par les hommes et les femmes dans le quotidien de leurs interactions, injonction parfois « invisible et silencieuse » (Kaufmann, 1992, p. 24), elle reflèterait la distribution des rôles dans la société patriarcale. Cette injonction, naturalisée, ne repose sur aucun argument tangible de plus grande disponibilité depuis l'entrée massive des femmes sur le marché du travail. Elle serait le produit du besoin de marquage identitaire dans le cadre des rapports sociaux de sexe.

Enfin, il est possible de vérifier l'hypothèse d'une homophilie des réseaux de correspondants, en termes de sexe. Le tableau ci-dessous appuie cette idée.

Appelant	type foyer	correspondant:			total
		homme seul	femme seule	en couple	
Homme	Seul<45 ans	47.1%	37.5%	15.4%	100.0%
	En couple ss enf. <45 a.	40.6%	30.4%	29.0%	100.0%
	Famille (jeune enf.) <45 a.	44.8%	21.8%	33.3%	100.0%
	Famille avec ado(s)	48.8%	31.2%	20.0%	100.0%
	En couple ss. enf >45 a.	51.4%	30.4%	18.1%	100.0%
	Seul>45 a.	55.9%	26.6%	17.5%	100.0%
Femme	Seule<45 ans	28.0%	53.1%	18.8%	100.0%
	En couple ss enf. <45 a.	32.3%	44.0%	23.8%	100.0%
	Famille (jeune enf.) <45 a.	17.1%	46.4%	36.5%	100.0%
	Famille avec ado(s)	26.4%	53.2%	20.3%	100.0%
	En couple ss enf. >45 a.	27.5%	50.8%	21.7%	100.0%
	Seule>45 a.	22.3%	56.2%	21.5%	100.0%

Tableau n°4 – Sexe et structure conjugale des correspondants

selon le sexe et la structure du foyer des appelants (sources : Smoreda, Licoppe, 2000, p.242)

mères à prendre en charge la rédaction des albums de naissance de leurs enfants et la correspondance familiale, témoignent d'une « inclination » qui est aussi « injonction » bien sûr, ancrées dans l'histoire, qui lie étroitement féminité et expression de soi, culture de l'intime et de l'intériorité, dont le contenu varie également avec le cycle de vie. D'autres recherches ont montré aussi comment, les jeunes garçons, surtout ceux d'origine modeste, se construisent comme hommes en se détournant de l'activité scripturaire trop étroitement associée au féminin », (Fabre, 1993, p. 22).

Les réseaux téléphoniques des femmes sont composés à majorité de femmes, idem pour les hommes. Héran suggère en place du terme d'homophilie, dans le cadre d'une identité de caractéristiques entre des interlocuteurs, d'employer la notion d'homolalie (Héran, 1989).

On retrouve cette « spécialisation » sexuée dans les usages d'autres TIC, comme internet. Les femmes ont une préférence marquée pour la « net-sociabilité ».

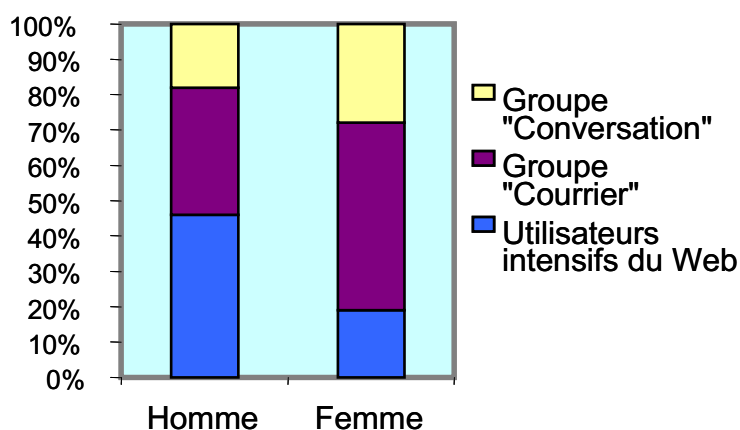


Tableau n°5 – Usages du net selon les sexes (sources : Beaudouin et al., 2000)

Pasquier, à partir d'une enquête par questionnaire sur un échantillon de 950 lycéens d'Ile-de-France, âgés de quinze à vingt-et-un ans, a pu repérer cette différenciation des usages selon le sexe dès cette période de l'adolescence (Pasquier, 2003).

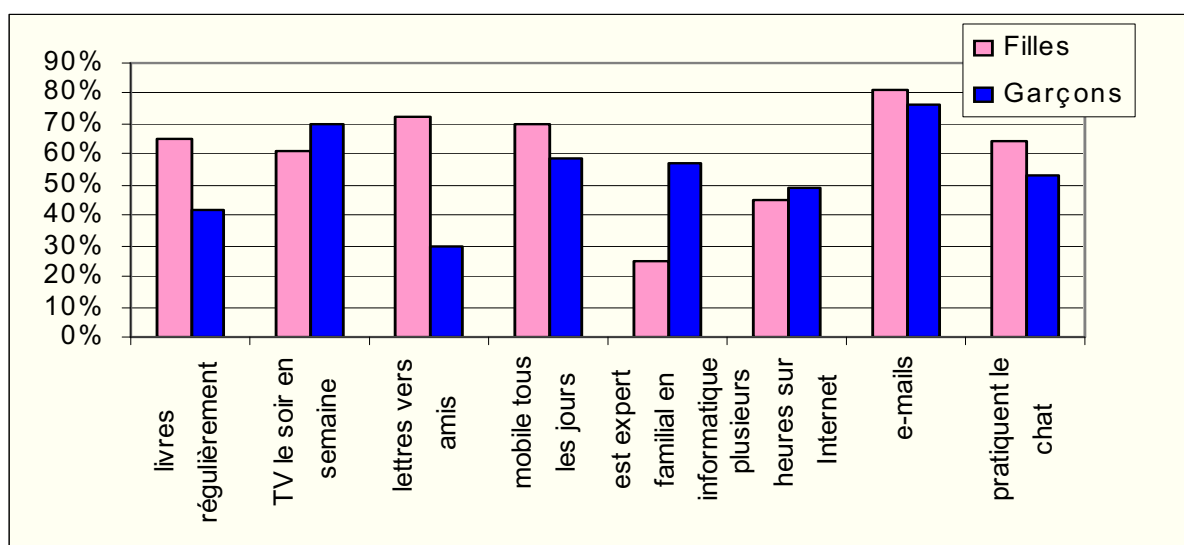


Tableau n°6 – Pratiques médiatiques des lycéens (sources : Pasquier, 2003)

La construction identitaire de l'un et l'autre sexe est en jeu dans ces différences de pratiques de communication⁹⁰. Cette construction varie avec l'avancée dans l'âge (Fine, 2000). L'élaboration de la sexuation de l'identité par les pratiques d'écriture semble davantage accentuée dans les milieux populaires que dans les autres.

D'autres ont remarqué que ce hiatus garçons / filles est particulièrement fort dans les collèges des banlieues défavorisées, de sorte que pour la plupart des garçons, cette pratique est liée à une image féminine et donc dévalorisante dans leur esprit, et cela d'autant plus qu'ils sont plus âgés (Penloup, 1999).

Toutes ces recherches nous confortent dans l'idée que si l'on poursuit un travail autour de la notion de trajectoires sociales d'usage des TIC, celles-ci porteraient la marque des facteurs sociodémographiques des acteurs. A ce titre, la pertinence de la variable sexe semble peu contestable. Toutefois, les études d'usage invitent à dépasser un unique découpage « en tranche » des populations selon l'âge, le niveau de vie, le niveau culturel et le sexe, en suggérant d'observer dans le fil du temps l'évolution des usages.

1.2.2/ Les usages sont sensibles à la position dans le cycle de vie et au parcours de vie

Les travaux que nous exposons ci-après montrent combien il serait artificiel de séparer sociabilité, relations interpersonnelles et usages des technologies. On verra combien ces pratiques s'entrelacent et s'appuient mutuellement. Et combien elles sont liées au cheminement biographique des acteurs.

Pratiques de téléphonie résidentielle modulée par le cycle de vie

L'observation durant 4 mois de 312 ménages, menée par Smoreda et Licoppe (1998), a révélé que la téléphonie résidentielle s'orientait en direction d'un cercle restreint de correspondants :

⁹⁰ Se reporter à ce sujet au numéro 11 de la revue *Clio*, « Parler, chanter, lire, écrire », paru en 2000 et dirigé par D. Fabre ; Ou encore à la note de lecture d'Agnès Fine, dans *Clio* n° 14, paru en 2001, consacrée à la revue *Réseaux*, « Le sexe du téléphone », Volume 18, n° 103, dossier coordonné par Queré, L. et Smoreda Z., Hermès Sciences, paru en 2000 ; et évidemment, directement à ce numéro de la revue *Réseaux*.

20% des numéros généreraient 80% des appels. Au sein de groupe réduit, 65% des interlocuteurs sont soit des amis soit, des membres de la famille, avec une fréquence de contact d'au moins une fois par mois dans 90% des cas. Aussi, si la téléphonie se concentre sur ces sphères relationnelles, elle se répartit différemment en fonction de la structure conjugale et familiale du foyer appelant. Comme le montre le tableau ci-après, la téléphonie change d'orientation essentiellement avec la mise en couple.

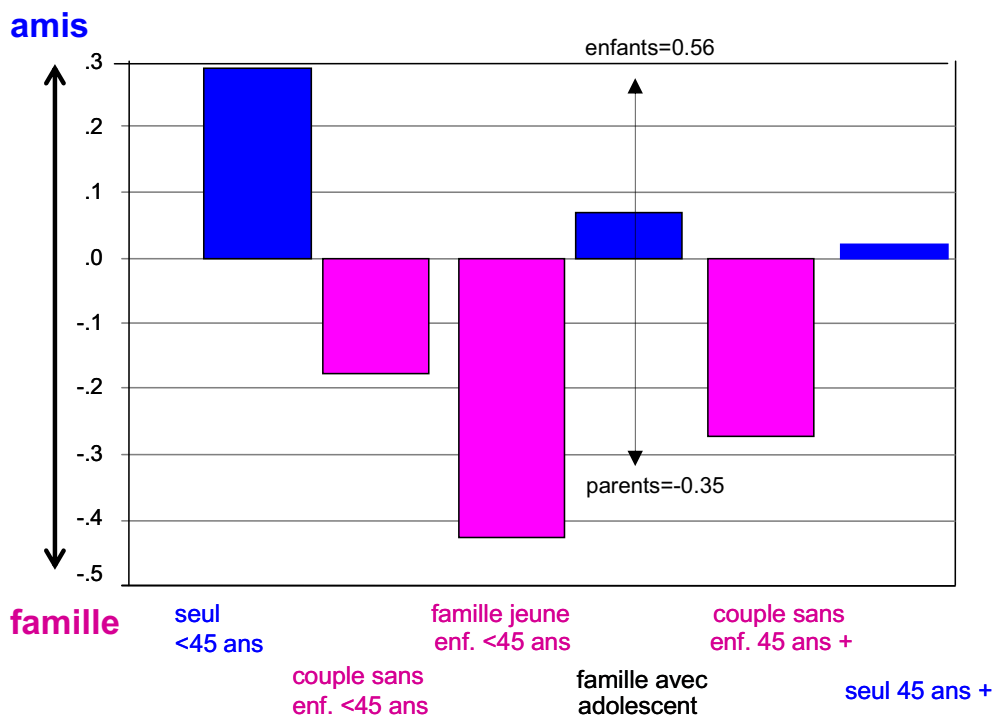


Tableau n°7 – Ventilation des correspondants dans le cadre de la téléphonie résidentielle en fonction de la structure conjugale et familiale (sources : Smoreda, Licoppe, 1998)

Cette recherche s'est basée sur l'hypothèse régulièrement démontrée par les études sur les évolutions des modes de sociabilités : les processus conjugaux et familiaux influencent la sociabilité des personnes et les relations sociales (Héran 1988 ; Bidart 1997).

Ruptures biographiques : la sélection d'amis après la naissance du premier enfant

Ce travail de mise en correspondance des transformations des pratiques de sociabilité, en fonction du franchissement de seuils biographique, avec les usages des TIC a été l'occasion d'autres travaux. Leurs résultats contribuent à accréditer la pertinence de l'entrée par l'effet « cycle de vie » pour analyser l'utilisation des dispositifs techniques communicationnels.

Une recherche sur 407 foyers, menée durant 9 mois par Manceron, Lelong et Smoreda (2002) tend à montrer que les phénomènes de synchronisation des parcours biographiques renforcent les processus de transformation des réseaux relationnels. Ainsi, selon le principe qu'un rapprochement s'opère au sein d'un réseau entre les individus occupant des positions identiques dans le cycle de vie, la naissance du premier enfant se traduirait par une évolution des pratiques de téléphonie résidentielle, avec une sélection nouvelle d'interlocuteurs.

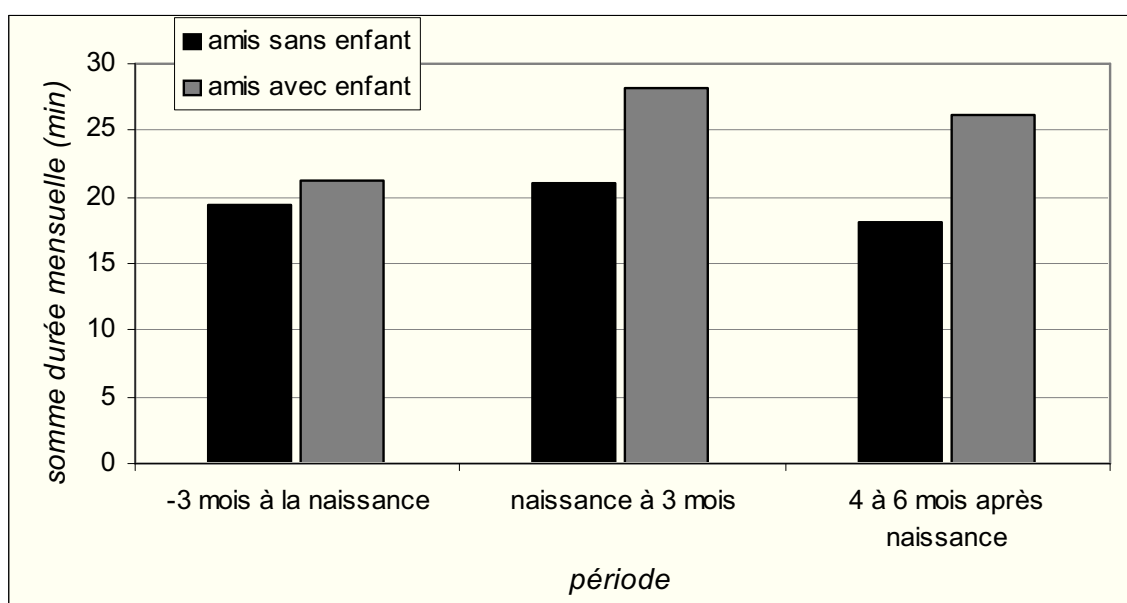


Tableau n°8 – Durée des appels téléphoniques en fonction des types de correspondants, pendant la grossesse et après la naissance du premier enfant (source : Manceron, Lelong, Smoreda, 2002)

Un travail qualitatif venait compléter le relevé quantitatif d'indices (durée cumulée de communication) afin de renforcer ce résultat, qui décrit une forme d'homophilie selon une identité de position dans le cycle de vie. Citons un extrait d'entretien reproduit dans l'article qui relate ces résultats :

« Je me suis aussi rapprochée par exemple des femmes des copains de mon mari avec qui je n'étais pas forcément amie, enfin on se voyait, on s'invitait (...) mais je ne les connaissais pas plus que ça, et puis toutes celles qui finalement ont eu des bébés, sont enceintes ou ont eu des bébés, eh bien on s'appelle indépendamment de nos maris qui sont copains. (...) Le fait d'avoir des bébés, ça rapproche beaucoup... » (Déborah, 28 ans, Paris, *ibid.*, p.106).

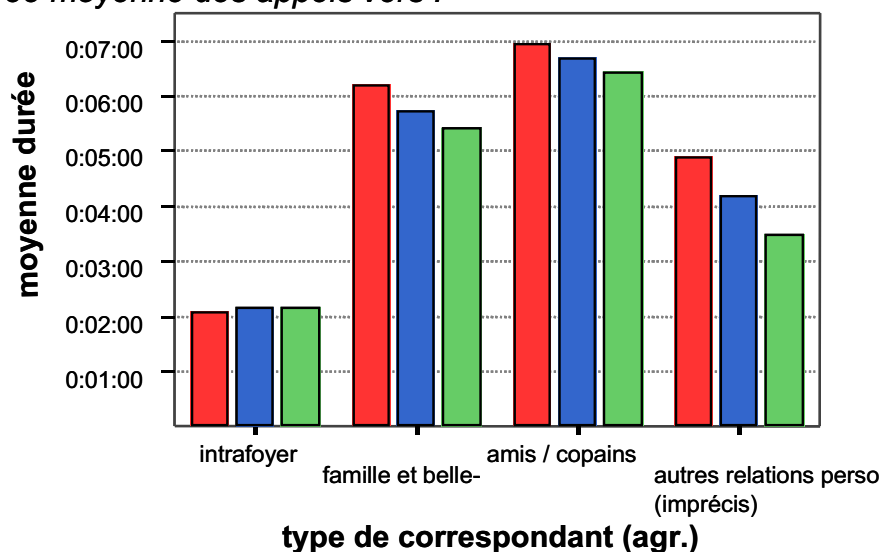
On perçoit ici le lien entre les transformations biographiques qui affectent non seulement Déborah – *ego* – mais également les personnes avec qui elle entre en relation – *alter* -. Les

mouvements de sa sociabilité – avec le renforcement et l’individualisation de ces liens concomitante de la mise au second plan d’autres – sont marqués par le déplacement des pratiques communicationnelles. Déborah, dans cet extrait, nous donne un exemple de « découplage » et d’autonomisation de relations auparavant encastrées dans un système de relations strictement conjugal. Le développement d’une téléphonie interindividuelle spécifique entre en congruence avec le nouveau travail relationnel engagé. Elle vient souligner les processus de dissociation des liens de leurs contextes de création.

La pression temporelle se traduit par une diminution généralisée de la durée des conversations téléphoniques

D’autres résultats de la recherche précédemment citée tendent à montrer que la téléphonie vers les personnes extérieures au foyer se réduit nettement avec l’arrivée de l’enfant : « La venue du premier enfant coïncide en effet avec un renfermement sur l’unité du couple (unité sociale), en même temps que sur l’unité spatiale (intérieur de la maison), sous l’effet toujours rappelé du temps qui vient à manquer. Pour les jeunes parents, la naissance revient (...) à considérer les relations extérieures comme perturbatrices du nouveau monde dévolu à l’enfant. (...) Le constat est éloquent : les gens « sortent » moins. (...) De même, la disponibilité concédée à l’enfant empiète nécessairement sur le temps consacré à l’entretien des relations duelles au sein du couple, (...) sur le temps consacré à l’activité professionnelle, aux relations amicales (...) » (ibid. p.101-102).

Durée moyenne des appels vers :



période :

- -3 mois à la naissance
- naissance à 3 mois
- 4 à 6 mois après naissance

Tableau n°9 – Durée moyenne des conversations téléphoniques, par type de correspondants en fin de grossesse et après la naissance du premier enfant
(sources : Manceron et al., 2002, p. 104)

Selon les auteurs, le téléphone devient intrusif et rentre en conflit avec d'autres activités de la famille. Les périodes de disponibilité à la communication se raréfient. Le filtrage et les appels d'urgence ont alors la priorité dans le répertoire des outils de communication (répondeur, présentation du numéro, mobile).

Par ailleurs, ils notent que « la voix et le texte ne suffisent plus à rendre compte de l'évolution de l'enfant : le multimédia devient indispensable » (ibid. p. 105), pour envoyer des photos notamment, mais aussi pour développer une communication asynchrone qui laisse à l'émetteur le choix quant à l'arbitrage temporel des « moments » de communication.

Outre le fait que ces résultats confortent l'idée que pratiques communicationnelles, cycle de vie et sociabilité sont étroitement imbriqués, ils ouvrent d'ores et déjà pour nous des pistes de compréhension de l'éventuelle évolution des équipements.

1.2.3/ Des usages inscrits dans des logiques dispositionnelles

L'approche par la socialisation, ou « l'accès social », ouvre la perspective d'une compréhension des usages par l'étude de la dynamique des configurations relationnelles, et l'observation de l'actualisation des atouts et handicaps sociaux dans les parcours numériques. Toutefois, si des clivages sociaux semblent travailler les pratiques relationnelles et de sociabilité, doit-on considérer que les différenciations constatées sont des écarts à une norme technique sociétale vers laquelle ferait tendre la diffusion massive des TIC et leur nécessaire maîtrise dans la « société de l'information » ? Ou doit-on s'attacher à resituer la différenciation des usages dans le cadre des rapports sociaux de domination qui organisent la société ?

Usage et reproduction des rapports sociaux

Au-delà d'une description de groupes sociaux qui s'accommoderaient bon an mal an des nouvelles technologies, avec en arrière-plan la pensée d'une sorte de rattrapage de milieux défavorisés à travers des tâtonnements d'usages qui entrent en congruence avec des modèles spécifiques de goûts et de sociabilités, il faut réintroduire la question de la segmentation sociale, de sa persistance et de sa pérennisation. Ces inégalités façonnent les usages, et on n'assiste pas à une sorte de convergence des modes d'usage des TIC vers ceux d'une classe de précurseurs socialement dotés. Les usages sont travaillés par les rapports sociaux de domination qui caractérisent nos sociétés, et non l'inverse. Citons à nouveau Granjon : « Les mutations technologiques ne préviennent ni n'empêchent a priori les inégalités sociales tout simplement parce qu'elles ne sont intrinsèquement pas à même de modifier les rapports de classe et les structures de domination des sociétés capitalistes » (2003, p. 89).

Dans une direction de recherche qu'il nomme « formes d'appropriation et reproduction des rapports sociaux », Granjon critique l'approche par « l'accès social » et précise la posture qui vise à prendre en compte les structures de domination à l'œuvre dans la société : « Le positionnement adopté [dans cet axe de recherche] conçoit plutôt la fracture numérique non comme un constat prenant acte de disparités sociales existant par rapport aux TIC mais comme un concept à part entière. Un concept qui n'est pas un simple descripteur de la réalité mais pose d'une manière particulière le problème de l'appropriation et des usages des outils de communication au regard des rapports de domination, de la reproduction des valeurs du

système social, de la formation des classes et des identités collectives. En ce sens, n'envisager la fracture numérique qu'au travers de situations caractérisées par un faible niveau de maîtrise technique de la part des usagers et des répertoires d'usages peu avancés serait une erreur. Dans cette dernière perspective, la définition donnée de la fracture numérique entend décrire cette dernière comme une matrice dispositionnelle structurant les processus d'acculturation et d'habitation mais ne présume en rien du niveau d'habiletés techniques dont peuvent faire montre, à terme, les utilisateurs. Autrement dit, la fracture numérique s'accommode fort bien de régimes d'usages stabilisés, nombreux et sophistiqués qui ne sauraient être le symptôme de sa disparition, comme peuvent le laisser croire les approches de l'accès social » (2004, p. 226).

L'usage : un fait social total ?

Cette dernière définition de l'approche des inégalités numériques invite à réintégrer l'analyse des pratiques de sociabilités et des relations interpersonnelles dans un cadre sociétal plus vaste. L'usage, un « fait social total », dont il s'agirait de saisir l'ensemble des paliers en profondeur ? Le surplomb du « Nous » de Gurvitch contre la centralité des interactions simmeliennes ? La proposition de Granjon est convaincante et s'accommode aisément de l'approche biographique que nous avons développée précédemment, dans le second chapitre. En effet, si nous souhaitons donner toute sa place à la dynamique des formes sociales⁹¹ (Grossetti, 2004), nous avons toujours souligné notre souci de penser les « cheminements » en introduisant les effets de contexte, et en tenant compte de l'hétérogénéité des temporalités sociales dans lesquelles sont enchâssés les parcours. Les cadres d'appropriation qui seront mis en évidence dans une approche en termes de trajectoires *sociales*⁹² d'usage doivent relater ces « paliers ».

L'ensemble de ces éléments suggère de ne pas se limiter à des contrastes sociaux uniquement basés sur des indicateurs sociodémographiques, mais qu'il est opportun de situer équipements et répertoires d'usage dans la période du cycle de vie, les configurations familiales et leurs modes de régulation, les pratiques culturelles, la place des ressources relationnelles, la détention de savoir-faire techniques, etc.

⁹¹ Nous faisons référence ici aux biographies, aux collectifs ou groupes, et aux relations interindividuelles.

⁹² Entendues comme parcours typiques de groupes ou de catégories sociales associant à des rythmes biographiques des formes d'intégration des TIC dans la situation vécue.

2/ TIC et dynamique relationnelle : des sociabilités équipées

Tracer des trajectoires *sociales* d'usage des TIC engage à travailler à deux échelles d'analyse : la logique des itinéraires technologiques au regard de la carrière des acteurs ; les modes de médiation des interactions.

Cette perspective implique de décomposer le travail d'analyse en deux aspects distincts mais contigus. D'abord un travail d'ordre « méso-sociologique », qui traiterait de l'étude de la dynamique des réseaux égocentrés. Cela permet d'appréhender dans leur globalité les processus de transformation des sociabilités, de pratiquer des comparaisons, et de repérer quels sont les dispositifs de communication mobilisés ; ensuite, un travail d'ordre « micro-sociologique », qui traiterait des mutations de la forme et du contenu d'une relation ou d'un nœud de relations, comme des modalités de contact.

Si l'on se place dans l'idée simmelienne que la relation sociale se situe dans l'interaction, on suppose donc que les relations procèdent d'une succession de rencontres et de contacts. On peut alors envisager les relations comme des histoires, et les appréhender sous la forme de « carrières » de liens interpersonnels. Ces carrières sont faites de sociabilité de face-à-face bien entendu, mais il apparaît essentiel d'intégrer les TIC dans la mesure des contacts.

Tous les liens ne suivent donc pas la même carrière. Et la carrière des uns influence celle des autres. Afin de distinguer les relations les unes des autres, d'en saisir le ressort et la spécificité, il convient de les qualifier, en sachant qu'au long du « travail du lien », la qualification évolue. Nous exposerons sur ce point la place que nous donnons d'une part aux catégories définies par l'enquête, d'autre part celle ouverte par la qualification des liens produite par les enquêtés. Dans ce mouvement des relations, les formes prises par l'équipement des contacts, d'un point de vue objectif et selon la subjectivité des acteurs, seraient une source de compréhension des changements dans les modes relationnels. Nous définirons, à ce propos, la notion de « format d'échange », qui sera à la base de la description des processus de mutation des modes de sociabilité et de leur médiatisation. Puis, nous réintroduirons les concepts d'encastrement et de découplage, concepts qui nous semblent particulièrement à propos pour analyser dans leur complexité les rapports entre usages des TIC et dynamique relationnelle.

L'objectif est de se doter d'outils permettant de saisir les dynamiques relationnelles sans opérer de séparation artificielle entre les pratiques communicationnelles équipées et non-équipées. Elles participent toutes deux du travail du lien, fait de ruptures et de continuité. Par ailleurs, cerner les usages, a fortiori des trajectoires d'usage, nécessite de ne pas se focaliser uniquement sur les pratiques médiatisées, mais bien sur l'ensemble des phénomènes interactionnels.

Mais avant de détailler cet appareil conceptuel et ses applications, nous effectuerons un retour sur des travaux qui ont tenté de montrer de quelle manière des équipements et des pratiques communicationnelles pouvaient être corrélés à des types de structures réticulaires. Nous proposons donc dans un premier temps de nous situer à niveau intermédiaire entre les trajectoires biographiques et le travail du lien, celui du réseau social.

2.1/ Changements dans les modes de sociabilité, structures réticulaires et usages des TIC

2.1.1/ Les réseaux de sociabilité téléphonique

Rares sont les recherches qui ont tenté de travailler à partir de données relationnelles en y incluant les pratiques de communication. Le travail sur les réseaux de sociabilité de téléphonie fixe réalisé par Rivière (2000a) doit à ce titre être signalée. Elle s'appuie sur une enquête quantitative, à partir de carnets de contacts, qui produit un décompte et une qualification des interlocuteurs⁹³. Son objet est essentiellement de comparer ces résultats avec des enquêtes ne tenant pas compte de la médiation téléphonique, comme les enquêtes INSEE-Contacts de 1983 et 1997. Elle permet de mettre en évidence la composition de réseaux égocentrés, les relations étant essentiellement classées selon une définition subjective instituée à partir de catégories normatives renvoyant aux rôles sociaux (les amis, la famille, les collègues, les simples connaissances, etc.).

⁹³ L'enquête « Flux de communication (France Télécom) » réalisée entre avril et juin 1997 auprès de 1000 foyers représentatifs de la population française, dont les membres âgés de douze ans et plus ont été interrogés, soit un échantillon final de 2200 individus environ. « Le cœur de l'enquête a consisté à observer pendant deux semaines les contacts téléphoniques personnels des enquêtés selon une procédure de carnet de compte individuel auto-administré sur lesquels les enquêtés notaient quotidiennement leurs appels émis et leurs appels reçus pour des motifs personnels, quel que soit le lieu d'appel » (Rivière, 2000a, p. 686-687).

Une typologie des structures de réseau de sociabilité téléphonique pût être définie à partir du nombre et de la nature des interlocuteurs : les réseaux tournés vers la famille, les réseaux tournés vers les amis, les réseaux tournés vers les membres du foyer et les collègues, les réseaux extensifs et larges, enfin les réseaux pauvres et étroits⁹⁴.

Elle montre, à l'instar des enquêtes plus classiques sur la sociabilité (Héran, 1988), que l'étendue des réseaux - leur effectif et la capacité de cumuler de relations issues de sphères diversifiées - est corrélée positivement avec le statut social et le niveau de diplôme. Toutefois, ces variables ne suffisent pas pour expliquer la répartition sociale des différents types de réseaux identifiés. Rivière soulève à ce sujet l'importance de la distribution des rôles sociaux dans les foyers et des processus d'engagement et de désengagement de la vie professionnelle.

A la vie de couple correspondrait un recentrage des relations téléphoniques vers les liens familiaux, quelque soit l'ancienneté de l'unité conjugale, et à une chute de l'étendue du réseau. Les couples avec enfants peuplent quant à eux massivement le groupe dit des « réseaux pauvres », avec une tendance au repli relationnel vers les membres du foyer. La vie solitaire, qu'elle relève du célibat, du divorce comme du veuvage, correspondrait, en moyenne à une phase d'extension de la sociabilité téléphonique.

Les modes d'intégration professionnelle pèsent également sur la structuration des échanges téléphoniques. Rivière étudie particulièrement les effets du chômage et de la retraite. Elle note que les chômeurs comme les retraités tendent à développer leur réseau d'interlocuteurs, mais dans des ajustements différents. Les premiers s'orientent nettement vers les sphères amicales quand les seconds se focaliseraient plus sur la famille. Rivière n'identifie pas de différences significatives parmi les actifs qui répartiraient telle ou telle PCS dans tel ou tel type de réseau, sauf à souligner que la majorité des individus en emploi ont des réseaux téléphoniques pauvres. Enfin, les étudiants représentent le groupe professionnel qui montre le plus de spécificité dans ses modes de communication, sa sociabilité téléphonique étant essentiellement amicale.

⁹⁴ « Les réseaux extensifs sont caractérisés par le fait que presque chaque type d'interlocuteur contenu dans le réseau est largement supérieur à la moyenne. (...) Les réseaux pauvres sont caractérisés par le fait que toutes les catégories d'interlocuteurs sont inférieures à la moyenne » (ibid., p. 699).

Ainsi, le développement des réseaux téléphoniques accrédirait également l'idée d'une influence grandissante des effets de parcours de vie, avec la diversification des modes d'intégration professionnelle et des situations matrimoniales. L'auteure, qui conclut à un affaiblissement du poids de la PCS, plaide pour une définition élargie de la position sociale de l'individu en s'appuyant sur la variété des situations biographiques. On perçoit alors que la difficulté est de prendre en compte la complexité des combinaisons entre situations professionnelles et conjugales. Car dans le cadre de sa recherche, Rivière ne produit pas de résultats croisés significatifs sur ce plan. Mais elle permet d'identifier des variables biographiques pertinentes qui alimenteront notre jeu d'hypothèse dans le dépouillement de nos données.

Rivière tient à rappeler que les réseaux téléphoniques ne recourent pas entièrement les réseaux sociaux. L'auteure a pu ainsi noter une « moindre perméabilité des réseaux de sociabilité téléphonique aux relations de voisinage, de travail et aux simples connaissances, qui sont pourtant au cœur des relations personnelles identifiées par les enquêtes sur les rencontres en face-à-face (...) » (ibid., p. 694).

Ce travail fournit quelques indices pour qui souhaite affiner la connaissance des pratiques de communication à l'intérieur d'un réseau égocentré. Toutefois, les informations sur la structure réticulaire sont tout à fait limitées. Le protocole même de l'enquête, qui agit par dénombrement des interlocuteurs relativement à une masse représentative de foyers, ne peut se présenter comme une méthode de recueil de données relationnelles à même de renseigner les interconnexions entre les membres de ce dénombrement, et ce pour de « simples » questions de lourdeur et de coût. Aussi, la portée d'une perspective qualitative est-elle, en travaillant sur un nombre restreint d'individus, de pointer d'autres types de régularités dans les structures relationnelles et communicationnelles, invisibles à tout chantier quantitatif. C'est le sens des travaux qui empruntent les méthodes d'une sociologie des réseaux égocentrés, qui au-delà des carnets de contact ou des générateurs de noms, invitent les enquêtés à tracer ces interconnexions, comme à qualifier eux-mêmes les cercles et les relations (Bidart, Degenne, Lavenue, Le Gall, Mounier, 1996 ; Gribaudo, 1998).

2.1.2/ Mutations dans les modes de sociabilité et TIC : formes de collectif et usages

Une recherche qui suit ce protocole dans l'objectif d'interroger les usages des TIC a été menée par Bergé, Cardon et Granjon (2003) à partir de portraits de vingt-cinq jeunes adultes⁹⁵. Elle propose des pistes pour articuler une analyse des transformations des modes de sociabilité avec l'avancée dans le cycle de vie et les pratiques de communication qui les accompagnent. Ces travaux interrogent le développement de différentes « *formes de collectif* » présentant une structure et une substance différentes selon la nature des engagements, des contextes et des interactions » (Bergé, et al. p. 3). La typologie, issue de cette étude, que nous présentons ci-après a été obtenue en faisant émerger une dynamique dominante pour chacun des réseaux reconstitués

Nous avons vu dans le chapitre précédent, consacré à l'analyse de la dynamique des réseaux personnels, de quelle manière les sociabilités pouvaient passer de modes « claniques » vers des modes dissociés, puis électifs. L'idée développée par les recherches que nous exposons ci-après est de vérifier si à ces différents stades de la sociabilité peuvent être associés des structures réticulaires et des modes de communication typiques. Ces travaux nous intéressent dans la mesure où ils nous ont paru faire le lien entre cheminement biographique, dynamique relationnelle et usages des TIC.

Polarisation des pratiques de sociabilité et primat du face-à-face

Une première configuration serait les réseaux formés sur le modèle du « clan ». La période de scolarisation de premier cycle serait particulièrement propice à cette forme de collectif. Le clan est solidarisé par des liens forts, des contacts en co-présence et la diversité des activités conduites en commun. On aurait là une situation de « polarisation » de la sociabilité. Selon les auteurs, « il apparaît d'abord que, dans la configuration polarisée, la longévité du groupe-clan est fortement tributaire de la répétition régulière des interactions en face-à-face. La dimension relationnelle et collective est si dense dans l'entretien de la vie du clan que celle-ci dépend fortement de styles de vie, de territoires partagées, de contraintes temporelles et spatiales qui

⁹⁵ En utilisant une méthodologie d'enregistrement des contacts, des pratiques culturelles et de loisir sur un carnet de bord pendant une durée de quinze jours

se transforment sensiblement avec l'âge (premier emploi, décohabitation, mise en couple, etc.) ».

On reconnaît dans la description de ce type des caractéristiques déjà développées par Bidart sur « les âges de l'amitié » (Bidart, 1999), à savoir le développement d'amitiés « contextualisées » dans cette période du cycle de vie. Les liens tissés sont fortement ancrés dans des lieux et des activités partagées, avec une faible individualisation des relations interpersonnelles.

Le clan peut être amené à « circuler » dans un ensemble plus vaste de liens faibles appelé « nébuleuse » (Bidart, Le Gall, 1996). Les auteurs de l'enquête précisent : « Dans la très grande majorité des cas, le clan se cristallise en effet comme une coalition électorale entre membres d'un groupe généralement plus large, aux frontières mouvantes et fréquentant un espace public (café, club, école, etc.). La nébuleuse caractérise notamment les fréquentations des années lycée et, pour beaucoup de nos enquêtés, la participation à une nébuleuse apparaît comme un héritage perpétué de cette période de leur vie » (Bergé, et al., pp. 6-7).

La configuration « polarisée » renverrait à un recours privilégié au face-à-face dans l'entretien des relations : « Ce qui caractérise le plus fortement les modes de mise en contact du clan est la rencontre imprévue et non programmée. Le clan a déposé dans l'espace et le temps des repères qui lui permettent de se retrouver sans programmation ni prise de rendez-vous. De fait, c'est souvent le calendrier des institutions fréquentées par les jeunes qui rend possible ces rencontres, comme les inter-cours (...) » (ibid., p. 8). Toutefois, on peut avancer que les nécessités d'être « connectés » pourraient favoriser un usage des TIC sur le mode du « signalement », comme le SMS, des appels brefs à partir du mobile, ou des sessions *collectives* de messagerie instantanée.

Spécialisation des pratiques de sociabilité : individualisation des relations et besoins de conversation

Une autre forme de collectif s'articulerait autour de la spécialisation des différents cercles de sociabilité⁹⁶ : « La dynamique de *spécialisation* se caractérise d'abord par une forte propension à la sélection et à la séparation des cercles de sociabilité accompagnant la coloration quasi exclusive d'un cercle de relations par une activité spécifique » (ibid. p. 9). Cette relative séparation des groupes coïnciderait avec un début d'individualisation des liens amicaux. La forme « spécialisée » de sociabilité correspondrait à des phases biographiques caractérisées par une faible pression temporelle.

Les cercles de spécialisation « se constituent principalement (même si ce n'est jamais exclusivement) par des goûts, des intérêts ou des passions communes (sport, musique, jeux vidéo, informatique, etc.). (...) [Les] espaces relationnels sont globalement maintenus à distance les uns des autres, ainsi que des autres groupes de personnes (famille, voisins de résidence) » (ibid., p. 9).

Si l'on reprend l'idée que ce modèle de réseau correspond à une phase de renforcement de certaines relations interindividuelles, on ne peut s'empêcher de rapporter ce phénomène au processus de « dissociation » décrit par Bidart (1999). En effet, au-delà de l'entretien de « niches relationnelles », des rapprochements se manifestent avec des liens en particulier, qui peuvent alors être fréquentés hors du contexte de l'activité partagée avec son cercle de référence. On assisterait alors à une amorce de processus de « découplage » à travers ce mode de fréquentation multiplexe.

Selon nous, ceci n'entre pas en contradiction avec la nature spécialisée de la structure relationnelle. On peut ainsi envisager qu'à l'instar du développement de sociabilités séparées et spécifiques, qui revêtiraient une dimension collective, se surajouterait une activité relationnelle plus intense avec certains des liens de ces cercles. L'individualisation d'une relation à l'intérieur d'un cercle pourrait se décrire comme une « super-spécialisation » de la sociabilité.

⁹⁶ On entendra activités Au sens d'activités culturelles, mais aussi de pratiques de « pure sociabilité », comme ce pourrait être le cas d'un cercle particulier qui se retrouve régulièrement au bistrot ou encore de moments de coprésence comme le bricolage, etc.

A fortiori, si se développent des relations isolées de tout groupe, mais qui montrent un important degré de personnalisation, on parlera « d'hyper-spécialisation ». Ces liens isolés peuvent avoir été élu dans un cercle désormais disparu, comme il peut s'agir d'une relation dyadique fondée sur une activité exclusive. A ce titre, nous intégrerions dans la notion d'activité le partage de confiance, de l'intimité, ou toute autre forme de sociabilité qui ne relèverait pas nécessairement d'un enjeu ludique ou pratique. Le travail du lien devient une fin en soi, sans être sous-tendu par une activité formelle.

« Si Internet favorise bien la mise en contact avec une collection distante d'acteurs hétérogènes, l'instauration de liens réguliers, familiers et réciproques, avec les membres de cette communauté privilégiée, avec le temps et l'intensification des relations, les personnes les plus proches socialement et culturellement. Cette proximité se révèle ainsi souvent lorsque (...) les personnes commencent à livrer un peu plus d'informations sur elles-mêmes pour se découvrir des attaches communes sans rapport avec le motif de leur rencontre » (Bergé, et al., p. 13). Avec l'avancée dans l'âge et le processus d'individualisation des liens on peut envisager une personnalisation plus forte des communications, avec des usages de type « conversationnels » à partir des terminaux fixe ou mobile, des correspondances épistolaires par courriel, voire des sessions *bilatérales* de messagerie instantanées.

Distribution des pratiques de sociabilité : les opportunités offertes par les médias asynchrones avec l'augmentation de la pression temporelle

Enfin, il est possible d'observer des réseaux avec une distribution des activités communes sur l'ensemble du réseau relationnel (éventuellement communes au couple), avec un fort niveau d'individualisation des liens : « A l'inverse du cloisonnement spécialisé qui s'opère dans la spécialisation des cercles, la dynamique de *distribution* s'exprime par une forte propension à transporter vers différents cercles de relation une même activité culturelle ou de loisirs, ce qui favorise la connexion et l'interconnaissance entre certains membres choisis de ces différents cercles » (ibid., p. 13). Le réseau aurait donc tendance à se densifier.

Ce resserrement de la structure réticulaire serait consécutif à un processus électif. Ces dernières ont été triées sur la base d'une intensification de la force du lien (Granovetter, 1983). On imagine alors que ce schéma relationnel correspondrait à des périodes du cycle de

vie où la disponibilité temporelle s'est réduite, comme dans le cas d'une entrée dans la vie active ou de la naissance du premier enfant.

L'accroissement de la pression temporelle liée au travail, au couple, aux enfants, engagerait des modes de communication asynchrones et moins intrusifs tels ceux permis par le courriel, ou l'usage des fonctions répondeur des terminaux fixes et mobiles. Les usages brefs de type phatiques et de coordination se développeraient également à travers un usage plus intensif du mobile, dans des stratégies de gestion optimum du temps de sociabilité, ou comme autant de signes tangibles pour entretenir et maintenir le lien, dans une sociabilité téléphonique « en pointillés ».

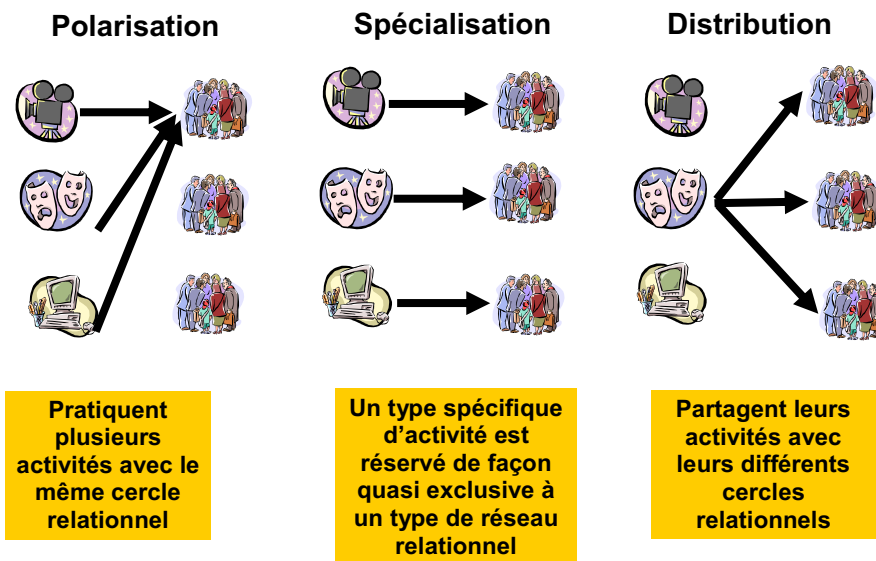
Dans cette dernière forme de configuration relationnelle, l'évolution de la position de l'acteur dans le cycle de vie semble corrélée à une « gestion de l'indisponibilité », notamment au travers des pratiques communicationnelles, alors que dans le modèle du « réseau spécialisé », l'acteur se trouverait nettement plus dans une phase d'optimisation de sa « disponibilité ». Or, si la prolifération des outils de communication, notamment mobiles, a longtemps consacré la montée en puissance d'une « norme de la disponibilité » (Jaureguiberry, 2003), la multiplication des possibilités de gérer les contacts pourrait se traduire par une évolution des normes de réciprocité vers la légitimation et la pertinence des attitudes d'indisponibilité (Denis, Licoppe, 2006 ; Licoppe, 2005). Les possibilités offertes par la messagerie instantanée, qui matérialise au travers d'une icône la posture des communicants⁹⁷, traduisent cette tension entre connexion et connectivité. L'inélasticité des horaires, des activités, des temps sociaux tendent à fragiliser l'obligation de répondre. On constate, à ce sujet, l'augmentation de la communication asynchrone, qui passe de 5% dans les années 1990 à 20% en 2004⁹⁸. Les pratiques de filtrage téléphonique se développeraient également.

Afin de résumer les propositions formulées par cette typologie, les auteurs ont produit le schéma suivant :

⁹⁷ L'état de l'icône indique en direct la connexion ou la non-connexion de l'individu sur la liste des interlocuteurs.

⁹⁸ Sources : Licoppe, Smoreda, 2005.

Articulation entre activités et groupes relationnels



Source : Bergé, A., Cardon, D., Granjon, F., 2003

Ces résultats ont été obtenus par une « mise à plat » de différentes configurations relationnelles à partir de données statiques. Aussi, dans un travail de synthèse ultérieur sur les modes de sociabilité et l'entrelacement des usages des TIC, Cardon, Smoreda et Beaudoin conviennent que « ces modes d'organisation culturelle des sociabilités doivent aussi être compris de manière dynamique (...). Correspondant à des moments spécifiques de la trajectoire relationnelle des individus, ils sont amenés à évoluer au gré du temps et du renouvellement concomitant de leurs goûts et de leurs relations. Ces catégories définissent à la fois des caractéristiques de l'individu et de son milieu et des moments spécifiques de son cycle de vie. On peut ainsi faire l'hypothèse que la dynamique de *polarisation* correspond à une phase plus proche des expériences lycéennes, celle de la *distribution* à des séquences entremêlées de la vie étudiante et que la dynamique de *spécialisation* marque une individualisation des pratiques rendues nécessaire par les contraintes de la vie professionnelle. (...) Mais cette question invite à développer une approche longitudinale et dynamique des transformations du système relationnel (...) » (2005, p. 118).

Cette position sur cet enchaînement hypothétique nous paraît intuitivement contestable, notamment sur la base des rapprochements que nous avons pu faire avec les travaux de Bidart sur l'évolution de modes relationnels contextualisés, puis dissociés, enfin électifs. On peut ainsi supposer un enchaînement différent qui placerait la configuration spécialisée comme consécutive du mode polarisé. Concernant la spécialisation, c'est après un processus de dissociation que les relations se découplant de leur système d'origine peuvent être entretenues

selon leur rythme et leur objet propre, plus spécifique, découvert avec le temps. Et cela demande justement du temps d'entretenir un réseau si diversifié. Alors que dans la distribution, l'individu tendrait à regrouper ses meilleures relations, les plus proches, les « élues », pour pratiquer ses hobbies, ou regrouper les sorties, les repas, etc. Il serait plus cohérent de rapporter ce mode de sociabilité avec les phases de l'existence plus tendues au niveau du temps disponible.

Une des possibilités qu'ouvre notre matériau à travers sa dimension longitudinale est justement d'interroger l'hypothèse du passage d'un mode de sociabilité à l'autre, en analysant les structures successives des réseaux des individus du panel. Passe-t-on nécessairement par chacune de ces configurations ? Dans le cas de parcours marqués par une entrée précoce dans l'emploi, sans passer par une période étudiante, ou dans le cas d'itinéraire de sortie de l'activité suite à la naissance du premier enfant, des formes de collectif et de réseau pourraient ne pas se développer. Par ailleurs, les différences dans la chronologie des calendriers, mais aussi les décalages de franchissement de seuils à l'intérieur d'une même trajectoire donnent-ils à observer de telles situations ?

Toutefois, avec cette typologie polarisation – spécialisation – distribution⁹⁹, qui semble compléter le processus contextualisation – dissociation – élection, comme différentes manières de « faire groupe » à différentes étapes biographiques, se présente une tentative de relier des types de structures relationnelles à des pratiques communicationnelles spécifiques. Ce sont des modèles qui aident à la description, et à l'identification de dynamiques communes dans des structures réticulaires.

En revanche, cette typologie est essentiellement basée sur l'évolution de la position de l'acteur dans le cycle de vie. Elle tient peu compte d'effets liés aux caractéristiques sociodémographiques des enquêtés, ou à d'éventuelles répercussions issues de ruptures et d'événements dans le cours de la vie. Autant de dimensions que nous souhaitons « faire jouer » dans la compréhension des processus de transformation des modèles relationnels.

⁹⁹ Les auteurs reconnaissent que « plus que la typologie elle-même, l'intérêt d'une telle classification réside dans les dynamiques de transformation qu'elle permet de mettre à jour pour observer la manière dont se composent et se recompose conjointement les réseaux de sociabilité et les formes d'activités des jeunes adultes » (Bergé, Cardon, Granjon, p. 19).

Enfin, approcher la mobilisation des TIC dans la construction et l'entretien des réseaux personnels renvoie nécessairement à l'étude des relations, de leur qualification et de leur contenu. Pourquoi *ego* utilise-t-il tel outil, de telle manière, pour telle relation ? Pourquoi cela a-t-il changé entre la vague 3 et la vague 4 ? Les usages des TIC participent du « travail du lien » et doivent être confrontés aux histoires relationnelles, que ce soit dans le cadre d'une dyade¹⁰⁰ ou d'un groupe. Il faut alors recentrer l'analyse sur l'échelle microsociologique de notre matériau, et tenter de saisir les processus à l'œuvre dans la reconfiguration des liens.

100 Dyade : relation entre deux individus.

2.2/ Travail du lien et TIC

Un des intérêts de notre travail réside dans l'attention particulière portée aux contenus des relations, et aux changements qui les affectent. Le réagencement, au fil du temps, de la structure « globale » qu'est le réseau ne se comprend qu'au regard de l'évolution du travail des liens qui le composent. Il s'agit de se départir d'un déterminisme par trop exogène qui accrédirait l'idée, en caricaturant à l'extrême, d'un certain fatalisme relationnel, dans lequel les réseaux, de toute façon, s'effeuilleraient avec l'avancée dans l'âge et l'accession progressive aux statuts d'adulte. L'acteur y serait finalement d'une passivité manifeste, et sa sociabilité se réorganiserait en permanence au gré d'un « darwinisme relationnel » suivant les rythmes des transitions biographiques. Au contraire, nous envisageons le mouvement des relations sous l'angle des processus de co-construction des modalités de l'échange entre au moins deux acteurs. Observer le « travail du lien » implique d'étudier les temporalités d'une relation : son ancienneté, qui peut être synonyme d'expériences partagées, son rythme, avec ses fréquences de contact, ses accélérations, ses ralentissements, ses silences parfois. C'est aussi analyser le ressort d'une relation, l'activité qui lui donne naissance puis dirige les routines, comme les apprentissages mutuels de l'engagement interpersonnel.

On ne peut comprendre la place que prennent les dispositifs de médiation des relations sans engager un travail centré sur les processus à l'œuvre dans la rupture ou le maintien de ces relations. Les relations doivent être envisagées comme des histoires, et tant *ego* que ses interlocuteurs suivent le cours de leur vie. C'est toute la complexité du point de vue dynamique. On n'a plus affaire à des données statistiques et / ou immobiles, qui permettent d'énoncer des tendances dans la composition des réseaux et le choix des relations. Nous sommes en présence des mêmes individus qui vont nous parler de relations anciennes, nouvelles ou perdues, mais dont nous avons trace. Les formes prises par une relation et les formes prises par les modes de communication qui l'animent sont totalement imbriquées. Selon nous, elles s'expliqueraient mutuellement.

2.2.1/ « Vivre ensemble », « règles de pertinence » d'une relation et usages des TIC

Dans un article paru dans la revue *Social Networks* en 2005, Licoppe et Smoreda (2005) proposent de s'inspirer de la notion de « vivre ensemble » développée par Barthes (2002). Barthes ordonne ce concept selon un principe simple : à quelle distance dois-je me tenir des autres pour construire avec eux une sociabilité sans aliénation ? L'auteur s'intéresse à la question de la possibilité d'exercer des formes de liberté individuelle au sein de collectifs restreints. Dans ce cadre, il estime que le maintien de cette distance passe par la préservation d'un rythme propre à l'individu¹⁰¹, un rythme de vie et de contacts qui, sans le marginaliser, lui permet de circuler idéalement dans la société hors de la domination de rythmes exogènes.

Si l'on rapporte cette conception des rapports aux autres à l'étude des relations interindividuelles et de leurs médiations, l'idée serait de produire une théorie plus élaborée sur les sociabilités interpersonnelles, non en postulant que les TIC seraient la source de modifications des modes de sociabilité, mais plutôt dans l'optique de comprendre de quelle manière les usages de ces dispositifs, qui prennent de plus en plus de place dans les procès de mise en contact, s'articulent dans les interactions qui animent le réseau social. Licoppe et Smoreda situent leur réflexion selon deux points de vue :

- d'un côté, le réseau est constitué de relations, avec des intensités affectives et fonctionnelles diverses
- d'un autre, les TIC autorisent des formats d'échange synchrones, asynchrones, de communication dialogique, phatique, de coordination, de co-présence à distance « en pointillé », etc.

Reprenant alors la notion de « vivre ensemble », les auteurs estiment que lorsque les acteurs se situent dans un même réseau relationnel, ces derniers essaient de « tenir la bonne distance », et que cette « bonne distance » est l'affaire d'une certaine temporalité de contacts. Les usages des TIC se situent à cette articulation : quelle est la temporalité « juste » ? A quels moments nos terminaux répondent-ils présent ou absent (usage des messageries) ? Quelles sont nos « règles » de disponibilité, nos routines de visibilité / invisibilité si l'on prend l'exemple de la messagerie instantanée ? Comment les transformations biographiques

¹⁰¹ Il nomme ce rythme individuel « idiorythmie ».

viennent-elles perturber la mesure subjective de la « bonne distance », l'évolution de la pression temporelle, et comment cela se remarque-t-il en termes de pratiques relationnelles technologiquement équipées ?

Pour alimenter cette perspective, il nous semble intéressant de faire appel à un concept forgé par Allan (1979) dans ses travaux sur l'amitié, particulièrement compatible avec l'idée du maintien de la « bonne distance » : *the rules of relevancy*, les « règles de pertinence » d'une relation. Ces règles, particulières à chaque lien, ne sont pas formulées explicitement, mais co-produites implicitement par les acteurs en relation. Ce n'est pas une charte d'adhésion, mais des règles d'ordre cognitif. Elles se développent et évoluent dans le cours de l'interaction, qu'elles participent à construire et à limiter pour qu'elle se déroule sans problème. Les relations dans un réseau font système, et l'ensemble des règles de pertinence constituerait une « cartographie implicite et cognitive » de l'investissement relationnel.

Ces règles déterminent ce qui est pertinent pour une relation, ce qui est permissible, désirable, et « hors limite ». Allan estime que l'on peut appliquer la notion de règles de pertinences aussi bien à des relations interindividuelles qu'à des types génériques, qui renvoient à des statuts : ami, patron, client... Cela peut être valable pour une même personne qui cumulerait plusieurs statuts (oncle et employé), complexifiant ainsi la définition et la dynamique de ces règles.

Ce concept s'appuie sur l'idée qu'il existe un « fil » entre les interactions, ce qui permet aux « interactants » de les envisager comme un échange continu : « Toute relation comprend une série d'interactions, chaque interaction, replacée parmi l'ensemble des autres interactions, étant seulement une partie, un épisode de la relation. Ces interactions épisodiques ne sont pas hasardeuses et informelles ; elles ne sont pas des événements singuliers isolés sans relations entre elles. Elles constituent plutôt une série, dans un sens plus large que l'acception temporelle, dans la mesure où ce qui se passe dans l'interaction initiale modère, influence et inhibe (en un mot, « structure ») ce qui se passe dans les interactions suivantes »¹⁰² (ibid., p.14).

Ces règles sont à tel point implicite que les acteurs ne se trouvent en situation de les identifier généralement qu'au moment où celles-ci ont été rompues. Du point de vue du chercheur, leur

¹⁰² Traduction de l'auteur.

identification passerait par la recherche des milieux et activités réellement partagées par les interactants. Si l'on suit cette proposition, il conviendra, à partir de notre matériau, de considérer tant les aspects objectifs et subjectifs de la définition d'une relation. A cette fin, nous disposons de catégorisations issues de la nomenclature mise en place par l'enquête – catégories du chercheur – et de la qualification des relations effectuées par l'acteur lui-même.

On perçoit de quelle manière il est possible de s'inspirer non seulement de la notion de « vivre ensemble », avec les questions relatives à « la bonne distance » relationnelle, et le maintien de rythmes interactifs appropriés, et de la problématique d'une (re)formulation continue des règles de pertinence. Si l'on y introduit les usages des TIC dans la caractérisation des règles de pertinence, on s'interrogera alors, par exemple, sur la fréquence des contacts, le fait qu'il se fassent plus souvent en face à face ou à plusieurs, en co-présence ou à distance, qu'ils mobilisent plus ou moins certains genres communicationnels comme l'humour, la confiance, ou le bavardage, etc.

Ainsi, des règles de pertinence d'un genre nouveau se seraient développées, associant les différentes médiations technologiques à des convenances relationnelles. Le commentaire suivant, tiré d'une enquête sur les mobiles (Rivière, 2003), illustre la complexité croissante de ce jeu d'évaluations : « Le mini-message, ça permet de prendre du recul. Même quand la personne appelle pour envoyer un mini-message très agressif, il y a toujours le téléphone qui est entre vous. C'est moins violent, je dirais. On s'empote moins, je trouve et on ne garde pas le souvenir en fait de l'agressivité vocale ». Un certain type de médiation (l'échange par SMS) est ici associé à un certain type de relation (tendue, conflictuelle). L'arrière-plan implicite de cette évaluation est qu'une modalité interactionnelle plus « ordinaire », la conversation téléphonique, peut être inappropriée à ce type de relation, parce qu'elle prête plus facilement à des dérapages agressifs. La possibilité même d'échanger des SMS rend par contraste plus visible, plus saillante, la vulnérabilité de la conversation dialogique à des débordements émotionnels. La transformation continue de ce qu'il convient d'appeler un « paysage technologique » conduit à l'émergence de règles de pertinence nouvelles, relativement au type de médiation qui convient pour certains types d'échange, et certains types de relation, et à l'évolution permanente de cet ensemble de règles et de significations relatives à l'usage des dispositifs de communication (Denis, Fribourg, Licoppe, 2006).

2.2.2/ La question de la (re)qualification des liens et des formats d'échange

Le décryptage de ces « règles de pertinence » renvoie à la problématique de la qualification des relations. L'étude du « travail du lien », dans le temps, est possible si le lien est « qualifié », et s'il est possible de le situer par rapport aux autres relations d'un réseau. Pour définir la qualification d'un lien, nous avons deux possibilités non exclusives. La première est le classement des relations selon les catégories inscrites dans les questionnaires de l'enquête : d'abord le générateur de nom, qui fonctionne sphère d'activité par sphère d'activité. Les noms recueillis le sont relativement à un contexte de création ou de fréquentation ; ensuite, lorsque nous remplissons les « fiches relation » (pour les liens forts) et « fiches identités » (pour les liens faibles)¹⁰³ avec les enquêtés, chaque relation citée est décomposée en plusieurs critères : caractéristiques sociodémographiques de la personne, contexte d'origine de la relation, ancienneté de la relation, fréquence de rencontre, pratiques de sociabilités engagées avec elle, mais aussi une première qualification subjective du lien : copain / copine, ami / amie, simple connaissance, relation familiale, relation amoureuse, ainsi qu'une évaluation de la perception des proximités (« qu'est- ce qui vous rapproche ? »).

A cette première source d'information sur la qualification de la relation, à partir des catégories du chercheur, vient s'ajouter un ensemble d'éléments issus de la subjectivité des enquêtés, que l'on trouve essentiellement dans l'entretien semi-directif concernant une sélection de relations¹⁰⁴ : on compare la liste des relations importantes citées à celle citées à la vague précédente, on discute des relations perdues, de l'évolution de certains liens et de celle, générale, du réseau, enfin on questionne le jeune sur les choix qu'il opèrerait s'il devait être en situation de créer une entreprise avec une de ces relations, s'il devait être en situation de cohabiter, ou de demander conseil. Dans ce cadre, il est possible de recueillir la part cognitive de l'évaluation d'une relation par l'enquêté, et surtout sa *ré*-évaluation de vague en vague. Cela entre dans la démarche d'une approche sociologique compréhensive des réseaux personnels. Cette qualification subjective déborde généralement la classification issue des catégories du chercheur.

¹⁰³ Cf. annexe 6.

¹⁰⁴ Cf. annexe 2.

A la différence d'une approche structurale, qui considérerait les relations comme données, « déjà là », travailler à partir de la qualité du lien et de son évolution, en tenant compte dans les modes de qualifications de la part subjective produite par les acteurs, permet d'historiciser les réseaux de sociabilité. Nous sommes proches ici de ce que Allan décrit sous le terme de « labelling process », que l'on pourrait traduire grossièrement comme « processus d'étiquetage » ou « processus de qualification » d'une relation, soulignant que « la plupart des études empiriques sur l'amitié tendent à ignorer les déterminants des processus de qualification. Elles traitent de l'amitié de manière non-critique, comme si elle était « naturelle », et non une construction sociale impliquant des principes d'organisation spécifique » (1979, p. 7).

Les relations font système, et se définissent les unes par rapport aux autres, les règles de pertinence « régulant » le flux des échanges, la possibilité de cohabitation et de maintien, du « vivre ensemble ». Il s'agit d'un processus dynamique, et les méthodes de notre enquête ouvrent l'opportunité d'interroger les évolutions, les configurations, les reconfigurations et surtout des « co-reconfigurations relationnelles », si l'on estime que chaque relation recompose sa « bonne distance » à partir des changements qui affectent une autre relation du système dans lequel elle est comprise. Ces changements, nous l'avons vu, sont généralement liés à des transformations biographiques. Et ces changements affectent tant *ego* que ses relations.

Le questionnaire sur les modes de communication, qui prend aussi la forme d'un entretien semi-directif, s'inscrit pleinement dans la suite du questionnaire sur l'évolution du réseau. Lors de la quatrième vague d'enquête, nous avons même ajouté, pour une sélection de relations¹⁰⁵, un questionnement qui revient sur l'origine de la relation et les évolutions que lui attribue l'enquêté. Un des paris de cette recherche est en effet de montrer que la qualification des modes de communication dans le cadre d'une relation fait partie du mode de qualification globale de cette relation, au sens où elle participe de la construction des règles de pertinence d'une relation et du maintien de la « bonne distance ». Ces deux processus de qualification et de re-qualification sont indissociables, et s'alimentent l'un l'autre. Ils pourraient d'ailleurs difficilement s'ignorer, vu la prolifération des moyens techniques de

¹⁰⁵ Les relations sélectionnées par le chercheur sont : un lien fort qui montre l'utilisation du nombre le plus élevé de dispositifs de communication ; un lien fort, conservé depuis la vague 3, dont le mode de médiation du contact a évolué ; un lien faible technologiquement équipé.

mise en contact. La présence de dispositifs techniques dans les interactions amène à en envisager des caractéristiques propres à ce mode de relation. Licoppe et Smoreda insistent sur ce point : « Les notions d'interaction et d'échange interpersonnel s'avèrent (...) trop générales, car elles jettent un voile opaque sur deux formes distinctes de complexité. L'une concerne les formats de l'échange, c'est-à-dire la teneur de ces conversations et de ces messages dont la circulation et l'entrelacement composent avec les rencontres en face-à-face la trame discursive du lien social. L'autre naît de la diversité des supports matériels des médiations qui contribuent à configurer le sens et les usages de ces activités discursives, tant en ce qui concerne leur production que leur circulation et leur appropriation dans le cadre de relations réciproques »¹⁰⁶ (2006, p. 296).

Entretenir la « vivacité » des liens par petites touches personnelles, activer des relations pour faire quelque chose ensemble, choisir les médias, les formats langagiers, les genres conversationnels ou épistolaires appropriés pour communiquer, tout cela relève de modalités d'usage différentes. Ces registres communicationnels, quand ils sont équipés peuvent ainsi prendre la forme de conversations pouvant engager un contenu relevant de l'intimité, mais aussi simplement du partage de nouvelles. D'autres modes de contacts médiatisés ne se déroulent que sur le mode de la coordination. Certains sont d'ordre « phatique », à des fins de signalement. Les ressources communicationnelles constituées par les dispositifs permettent de donner corps à cette complexité des rythmes de contact qui façonnent une distance relationnelle acceptable et acceptée, autorisant l'entretien ou la modification d'un lien.

Les données recueillies dans notre matériau sur les modes de communication sont de deux sortes : une première a été de demander aux individus de noter en face des noms recueillis par le générateur de nom le ou les outils qu'il utilise pour les contacter. On obtient ainsi un panorama général des relations équipées et non-équipées, sous une forme objectivée. La seconde source de données est d'ordre discursif. Dans un module d'entretien consacré aux « modes de communication », nous avons réinterrogé l'enquêté, dispositif par dispositif, lien par lien, sur l'intensité des contacts (fréquence et durée), et sur le contenu des échanges.

¹⁰⁶ Traduction par l'auteur.

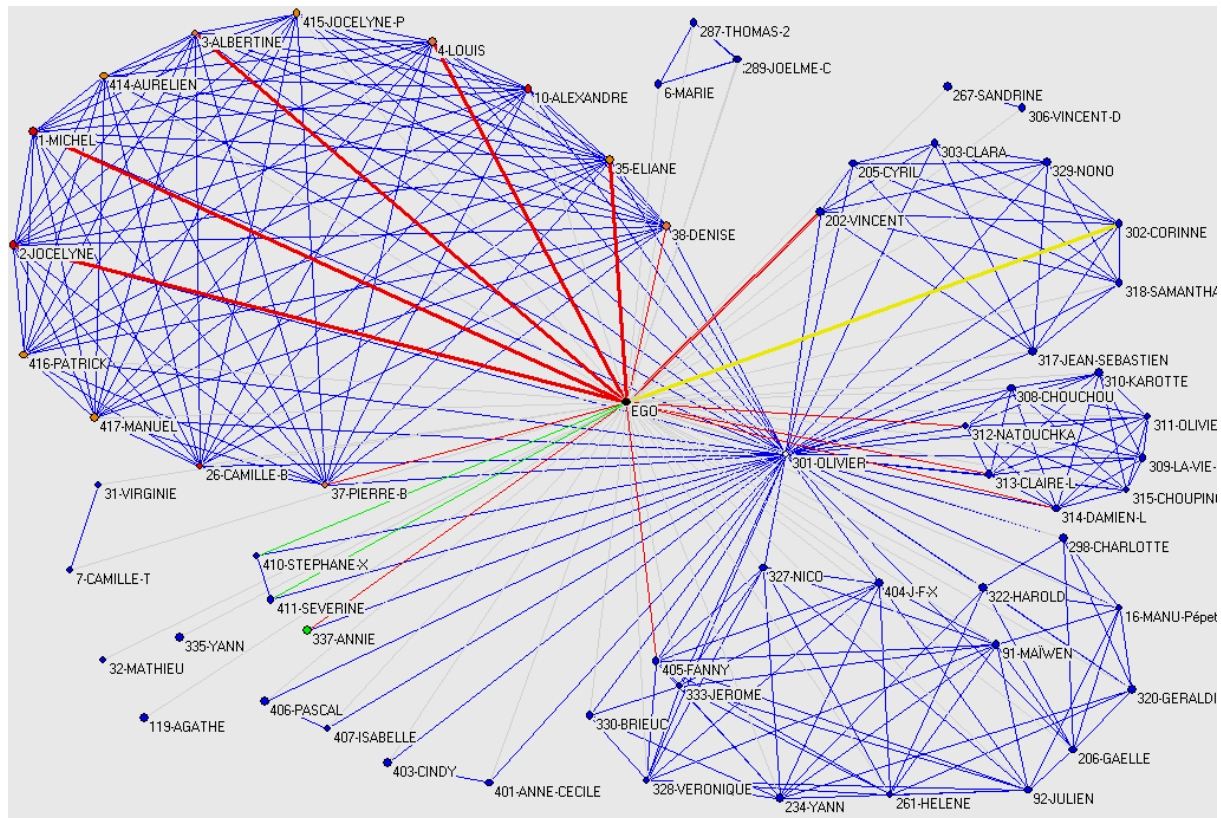
Nous avons choisi de coder les données du premier type afin de nous donner la possibilité de les représenter graphiquement¹⁰⁷. Il s'agissait simplement de reproduire le graphe du réseau relationnel de l'enquête mais en faisant apparaître les liaisons équipées. A travers la procédure de codage des pratiques relationnelles équipées, nous avons fait apparaître deux dimensions :

- la fréquence d'appel, qui se traduit graphiquement par l'épaisseur du trait (plus il est épais, plus la fréquence de contact est élevée)
- le type de « format d'échange » : de manière ternaire, nous avons différencié les correspondances médiatisées qui révèlent un caractère « d'échange intime » (en jaune), les correspondances montrant un caractère « conversationnel » dominant (en rouge), enfin, les correspondances dont le contenu relève uniquement d'une recherche de « coordination » et « d'ajustement¹⁰⁸ » (en vert).








¹⁰⁷ La production d'indicateurs objectivant permet également de faciliter les comparaisons.

¹⁰⁸ Nous avons choisi le terme « ajustement » pour résumer les échanges typiques de la « présence connectée » matérialisés par des signalements brefs mais récurrents, d'ordre parfois phatiques, éléments d'une communication « en pointillés » (cf. infra).

Exemple de graphe :



**Graphe n°6 – Réseau de sociabilité d’Agnès
et ses communications via le téléphone fixe, vague 4**

Equipement des relations selon (arêtes) :	Nature du lien (sommets)	Ancienneté de la relation
 « coordination / ajustement »	 Ami	0-199 : vague 1
 « conversationnel »	 Famille	200-299 : vague 2
 « échange intime »	 Famille du conjoint	300-399 : vague 3
	 Conjoint	400-499 : vague 4

La définition de ces formats d’échange s’inspire d’un travail de Licoppe (2002) sur les modalités d’entretien des liens de sociabilité via la téléphonie mobile. Le format conversationnel se caractérise par un contenu discursif, continu et dialogique des échanges médiatisés. Le mode coordination / ajustement décrit des contacts brefs à des fins d’organisation, et / ou de simples signes langagiers de type phatiques oeuvrant à signaler la présence à distance. Le choix de distinguer un format supplémentaire, celui de « l’échange intime », marqué par la présence d’une plus forte intensité émotionnelle, s’est opéré en considérant les éléments les plus évidents du matériau.

Il est bien évidemment possible d'élaborer des catégories plus détaillées, en « disséquant » enquêté par enquêté, relations par relations, les formes et contenus pris par les échanges. Ainsi, le format « coordination / ajustement » recouvre-t-il des pratiques communicationnelles très différentes : ce n'est pas la même chose de joindre systématiquement quelqu'un pour organiser une partie de tennis ou pour s'assurer de sa présence à un rendez-vous, que de développer, comme nous le décrivîmes plus avant, un fil interactif composé de signaux brefs visant à se rappeler à l'autre, à tisser une « présence connectée » (ibid.). Une part notable de la communication sert à tester la disponibilité de l'autre, sa présence, à maintenir une attente mutuelle et une lisibilité de la possibilité d'entrer en contact (Nardi, 2005). Dans ce mode « connecté », le but de l'échange n'est pas tant le contenu que de « donner des signes du lien (...) ». Ce qui apparaît déterminant est la simple manifestation de la présence à l'autre ; la relation prime sur le contenu » (Cardon, et al., 2005, p. 111). La multiplication des outils de médiations et de leurs potentialités techniques aurait favorisé l'éclosion de nouvelles formes d'entretien des liens sociaux : « Ce mode connecté n'est pas incompatible avec le mode conversationnel, mais il introduit de nouvelles formes d'actes de communication qui s'entrelacent dans l'entretien des relations personnelles. La « présence connectée », comme type idéal, devient une forme de sociabilité rendue possible à la fois grâce aux outils portables et par le caractère non-intrusif des messages – qui minimise le risque présent dans toute interaction de franchir la « bonne distance » entre les partenaires (...) » (ibid. p. 111).

Toutefois, notre préoccupation a été avant tout de faciliter la lecture d'une somme de données particulièrement riches et complexes à ordonner. Nous pensons qu'il est possible d'appliquer cette distinction ternaire aux usages de la téléphonie fixe et mobile, du mini-message (SMS), mais également aux usages relationnels d'internet. Cette catégorisation nous servira d'outil descriptif, simplificateur mais pas exclusif. Elle ne prétend pas à rendre compte de la globalité des possibilités de communication offertes par les TIC, elle en définit un cadre général, par « grandes familles ». De plus, il faut noter que ces catégories se présentent comme des « poupées gigognes » : une relation médiatisée portant le trait de « l'échange intime » peut se dérouler également selon un format « conversationnel » ou « organisation / ajustement ». En revanche, l'inverse n'est pas possible. A la charge au chercheur, ensuite, d'approfondir la qualification des modes de mise en relation en allant puiser des précisions dans le matériau discursif que les enquêtés développent sur leurs relations.

Telle est la piste de travail que nous souhaiterions creuser : mettre en relation, dans le détail, (re)qualification des modes de communication et (re)qualification des relations. Nous prenons la peine de parler de *re*-qualification pour que le lecteur garde à l'esprit que l'ensemble de cette recherche s'envisage en permanence d'un point de vue dynamique. Il s'agit, comme nous le soulignons déjà, de comparer vague à vague, ces qualifications.

Conclusion

La sociabilité serait donc tout sauf un objet inerte. Qu'on l'envisage dans le cadre de modèles culturels, caractérisés par des évolutions liées aux changements macro-sociaux, ou dans la focale plus détaillée de la dynamique des réseaux personnels, celle-ci se présente comme un phénomène social en mouvement : « La sociabilité est malléable : un lien spécifique peut se décliner tel qu'en lui-même sur de multiples configurations interactionnelles. Une grande marge de jeu est possible quant aux formes et au format de cette trame d'échanges réciproques dont la succession tresse le motif du lien dans le tissu de la sociabilité » (Licoppe, Smoreda, 2006, p. 2).

Depuis le milieu des années 90, l'approche en termes de réseaux de sociabilité a pu être mobilisée pour appréhender les phénomènes de communication interpersonnelle médiatisés. Dans un contexte de multiplication des nouveaux modes de communication, un de leurs objectifs est de mieux comprendre les clivages relationnels et les inégalités sociales qu'ils mettent en jeu.

Dans cette perspective, nous avons pu noter combien les usages des TIC étaient sensibles aux caractéristiques sociodémographiques des individus, aux milieux sociaux dans lesquels ils s'inscrivent, mais aussi, si l'on se place d'un point de vue dynamique, aux transformations biographiques et à la position dans le cycle de vie. Ainsi, travailler à la mise en évidence de pratiques sociales spécifiques à des groupes sociaux impose de formuler des lignes de distinction qui tiennent compte de l'ensemble de ces éléments. Si cette question intéresse tout chercheur qui œuvre à identifier les usages au-delà de la compréhension de simples trajectoires *individuelles*, elle entre en résonance avec les travaux qui tentent de décrypter une reformulation des rapports sociaux : « Diversification des modèles matrimoniaux, précarisation de l'emploi, émergence de catégories d'âge, autant de tendances qui vont dans le sens d'une remise en cause de la stabilité des référentiels normatifs et identitaires au cours de la vie et d'une désynchronisation des repères temporels qui structurent les conduites sociales. Ce constat de la diversité plus grande des cadres sociaux auxquels adhèrent l'individu peut être à notre sens l'un des facteurs expliquant la faible capacité des PCS à résumer les valeurs qui orientent les comportements de sociabilité » (Rivière, 2000a, p. 714).

Par ailleurs, nous avons vu qu'une analyse de type compréhensif de la dynamique des réseaux personnels implique de réfléchir sur la manière dont les interactions se structurent, perdurent, se renforcent, s'affaiblissent ou disparaissent. La combinaison des notions de « vivre ensemble » à celle des « règles de pertinence » d'une relation nous est paru opérante pour dessiner le cadre d'une lecture des réseaux de sociabilités, de leur histoire et de leur devenir. Les procédures de qualification des liens, qui mêlent source objective – catégories du chercheur - et subjective – catégorisation issue de la narration de l'acteur - seraient selon nous une clef d'entrée dans la « clinique » des reconfigurations relationnelles. La place des TIC s'y insèrerait logiquement en définissant les formats d'échange marquant une pratique relationnelle.

Ces propositions entrent en congruence avec l'approche que nous avons élaborée quant à l'analyse des processus biographiques et techniques. Elles précisent le système conceptuel qui servira de guide au traitement des données recueillies dans notre matériau d'enquête. Notre travail se déclinera en trois axes d'échelle décroissante :

- 1- Nous procéderons à un classement des parcours d'équipement des individus de notre panel ; ce classement se fera à partir du croisement de variables structurelles et de variables biographiques. Les variables structurelles sont composées d'indicateurs sociodémographiques. A ce sujet, l'origine sociale, le niveau de diplôme et le sexe se sont révélés pertinents à la lecture de nombreuses études d'usage. Les variables biographiques se décomposent quant à elles en deux types d'indicateurs liés au parcours de vie et à la position dans le cycle de vie, avec la prise au sérieux du poids des processus d'insertion professionnelle et des modes d'intégration dans l'emploi, ainsi que des dynamiques matrimoniales et familiales. Notre objet de recherche se situe au moment du passage à l'âge adulte, et nous avons vu combien ces seuils bornaient les itinéraires.
- 2- Dans un deuxième regard, à partir de ce classement établi à travers l'analyse des quatre vagues d'enquête, nous interrogerons les structures relationnelles des individus composant les groupes sociaux ainsi révélés. Il s'agit de savoir si à des parcours technico-biographiques sont associées des configurations relationnelles typiques. Dans ce cadre, on sera en mesure de questionner des typologies existantes, comme celle de Bidart, de Rivière ou de Bergé (et al.), et de vérifier certains résultats qu'elles

formulent. Ainsi, au cœur de notre discussion se présenteront les hypothèses d'enchaînement temporel entre réseaux contextualisés – polarisés, puis dissociés – spécialisés, enfin électifs – distribués. On mettra alors particulièrement en exergue la place des dispositifs de médiation dans le mouvement des configurations observées. Dans ce sens, nous détaillerons plusieurs études de cas.

- 3- Nous profiterons de ce travail pour resserrer la focale sur les aspects microsociologiques du « travail du lien ». Comment s'inscrivent les usages des TIC dans la formulation et la reformulation de la « bonne distance » relationnelle ? De quelle manière les outils de communication participent de la préservation d'un rythme approprié dans l'entretien d'un lien ou d'un groupe de liens, de la mise en place d'une temporalité juste de contact, de la notification de la présence ou de l'absence, de la disponibilité et de l'indisponibilité, etc. ? Comment cette « petite musique du lien » (Licoppe, Smoreda, 2006) s'accommode-t-elle des transformations biographiques ? Comment se déroule un processus de découplage d'une relation par rapport à son contexte de création ? Pourquoi certains liens s'autonomisent-ils et pas d'autres ? Etc. Autant de questions qui, si nous y apportons des éléments de réponse satisfaisants, pourraient enrichir la connaissance sur la dynamique des réseaux de sociabilité et de la place des médiations.

La suite de ce travail sera donc consacrée au traitement empirique. Les données longitudinales dont nous disposons pourraient permettre de tracer dans un premier temps des *trajectoires sociales d'équipement*, avant de tester l'hypothèse de l'existence de *trajectoires sociales d'usage*. Il s'agit d'identifier la construction sociale d'un travail de convergence entre des processus biographiques, techniques et relationnels.

DEUXIEME PARTIE :

TRAJECTOIRES SOCIALES D'EQUIPEMENT

Chapitre 1

Répartition des jeunes du panel selon leurs trajectoires d'équipements (vague 1 – vague 3)

Introduction

Avec ce chapitre, nous entamons la présentation d'une première série de résultats : la mise en correspondance de la diversité des itinéraires d'équipements des jeunes du panel avec les modalités qu'empruntent leurs processus d'insertion sociale. Nous avons choisi de procéder en deux étapes. Dans ce premier chapitre, ces parcours seront reconstitués sur la base de l'analyse des données recueillies lors des trois premières vagues d'enquête. Seule la vague 3 comporte un questionnaire spécifique sur les modes de communication et sur l'identification des équipements. Toutefois, les entretiens individuels relatent quasi systématiquement des informations qui permettent de retracer la généalogie des équipements. Ces renseignements sont alors mis en perspective sur l'ensemble du cheminement biographique. Dans le chapitre suivant, nous comparerons les hypothèses formulées à partir de ces informations avec celles recueillies en vague 4.

Le cheminement biographique se décompose donc ici selon trois séries d'entretiens et d'écriture de calendriers de vie, d'emploi et de formation (vagues 1, 2 et 3). Les calendriers fournissent des éléments objectivés, relevés mois par mois pendant les trois années écoulées depuis la dernière enquête, qui nous autorisent à cerner précisément les moments de transition, la durée de séjour dans un état, les concordances ou les décalages des changements sur le plan familial, scolaire, professionnel, conjugal ou géographique. A travers l'étude des divers modules d'entretiens thématiques, nous prenons également soin, tant que possible, de confronter d'une vague l'autre l'évolution des représentations sociales des acteurs sur les questions du travail, de la formation, de la vie amoureuse, du devenir adulte, de la famille, de la belle-famille, mais aussi les significations d'usage¹⁰⁹, et de donner une place importante à la subjectivité dans la compréhension de la logique des itinéraires.

Le passage à l'âge adulte, nous l'avons vu, se caractérise par le franchissement de seuils biographiques principalement sur les axes professionnels et matrimoniaux, ces transitions étant marquées par les attributs sociodémographiques des acteurs, et travaillées par les diverses expériences vécues au cours de l'histoire individuelle. Aussi, au moyen de stratégies d'approche de décomposition temporelle d'une part, utilisant des bornes constituées notamment par les moments de transition lisibles sur les calendriers, d'autre part une analyse

¹⁰⁹ Cf. supra, première partie, chapitre 1, p. 30.

narrative productrice de sens, l'idée est de parvenir à opérer la rencontre entre les processus d'adoption de TIC et les processus de socialisation. L'enjeu est de repérer des dynamiques communes entre diverses trajectoires individuelles, biographiques et techniques, avec des modes d'insertion comparables. Au développement de conditions sociales d'existence particulières et à des rythmes biographiques singuliers correspondent-ils des mouvements d'équipement spécifiques ? Si l'on fait l'hypothèse que les trajectoires d'équipement sont des *trajectoires sociales* et non simplement *individuelles*, alors sur quels critères s'organisent-elles dans la période du cycle de vie du passage à l'âge adulte ? Telle est le fondement de la première interrogation de notre matériau, dont la dimension longitudinale a autorisé le suivi de la progression d'une cohorte pendant presque dix années.

Une proposition typologique sera alors formulée sur la base des résultats obtenus par le traitement exposé ci-avant. Nous parlons à ce stade de « proposition » au sens où nous limitons volontairement, dans un premier temps, le travail d'identification des modalités de convergence des processus biographiques et techniques à l'analyse des données des trois premières vagues d'enquête. En effet, de nouvelles données sur les TIC ont été recueillies lors de la quatrième vague d'enquête. Nous avons choisi de traiter dans le chapitre suivant de l'évolution – ou non – des équipements dans l'intervalle des vagues 3 à 4, et de confronter les nouvelles observations avec celles suggérées dans le premier classement typologique.

L'élaboration d'un cadre hypothétique *ad hoc* nécessite avant tout un repérage préalable des modes d'équipement de la tranche d'âge dans laquelle se situe notre cohorte. L'opportunité de disposer de données quantitatives¹¹⁰ nous a ainsi permis de formuler un certain nombre de calculs que nous livrons en préambule.

¹¹⁰ Nous avons eu gracieusement accès à une partie des données des enquêtes 2001 et 2004 menée par la société ISL pour le compte de France télécom. Elle se fonde sur l'interview d'un échantillon national représentatif de 2000 individus âgés de 18 ans et plus et procède selon la méthode des quotas (sexe, âge, PCS du chef de famille, activité de la femme).

1/ Distribution sociale des équipements en 2001 pour la tranche d'âge 23-29 ans

Au moment de la vague 3, en 2001, l'âge des individus du panel longitudinal se situe dans un intervalle de vingt-trois à vingt-neuf ans. Aussi, avons-nous interrogé les données de l'enquête quantitative sur les taux d'équipement de cette tranche d'âge.

Bien entendu, il ne peut s'agir ensuite de comparer ces taux avec d'éventuels calculs similaires sur les individus de notre panel, à vocation qualitative quant à lui. L'étude des statistiques nous aidera à dégager des tendances d'équipement. Les indicateurs disponibles pour traiter les données de l'échantillon représentatif auquel nous avons eu accès sont limités aux caractéristiques sociodémographiques des individus et au type de foyer. Toutefois, nous verrons qu'un certain nombre d'enseignements viendront alimenter des hypothèses sur les critères de différenciation sociale dans les modalités de l'équipement.

1.1/ Un regard global sur l'équipement de la tranche d'âge en 2001

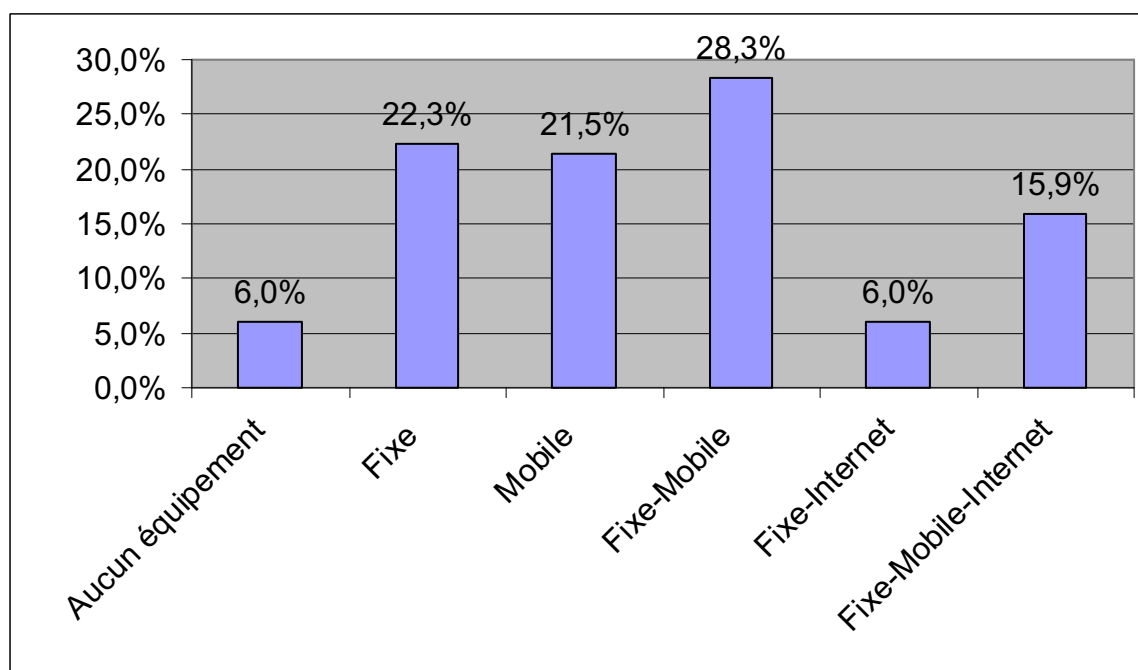


Tableau n°10 – équipement en TIC de la tranche d'âge 23 – 29 ans en 2001

Le taux de mono-équipement en terminal fixe est légèrement plus important que le mono-équipement en mobile. Le double équipement qui domine. Par ailleurs, le taux d'accès à internet est relativement faible. Mais on observe que les plus « connectés » sont ceux qui cumulent les dispositifs de téléphonie. Un canal de communication semble en appeler un autre.

Les données qui suivent reprennent ces résultats en les répartissant selon le niveau de diplôme, la PCS d'appartenance, le type de foyer où vivent ces jeunes. En effet, d'autres résultats de recherche précédemment évoqués nous signalaient l'importance de la position des acteurs dans le cycle de vie sur leur équipement. Ici, l'indice « type de foyer » comprend des éléments liés au statut matrimonial des individus.

1.2/ La répartition des équipements selon le niveau de diplôme

Nous avons souligné que l'inégale diffusion des équipements était corrélée avec les dotations individuelles en capitaux économiques et culturels. Cet aspect de la « fracture numérique » traverse-t-il aussi sensiblement la tranche d'âge dans laquelle se situe la cohorte de notre panel longitudinal en 2001, au moment de la troisième vague d'enquête ? Il nous a semblé utile de le vérifier, dans la mesure où les travaux sur la répartition sociale de l'accès au TIC montre que plus l'individu est jeune, plus il a de chances d'être multi-équipé. Constate-t-on une tendance à l'uniformisation des modes d'équipement pour les moins de trente ans dès cette époque ? Observons dans un premier temps l'effet du niveau de diplôme sur les modalités d'équipement :

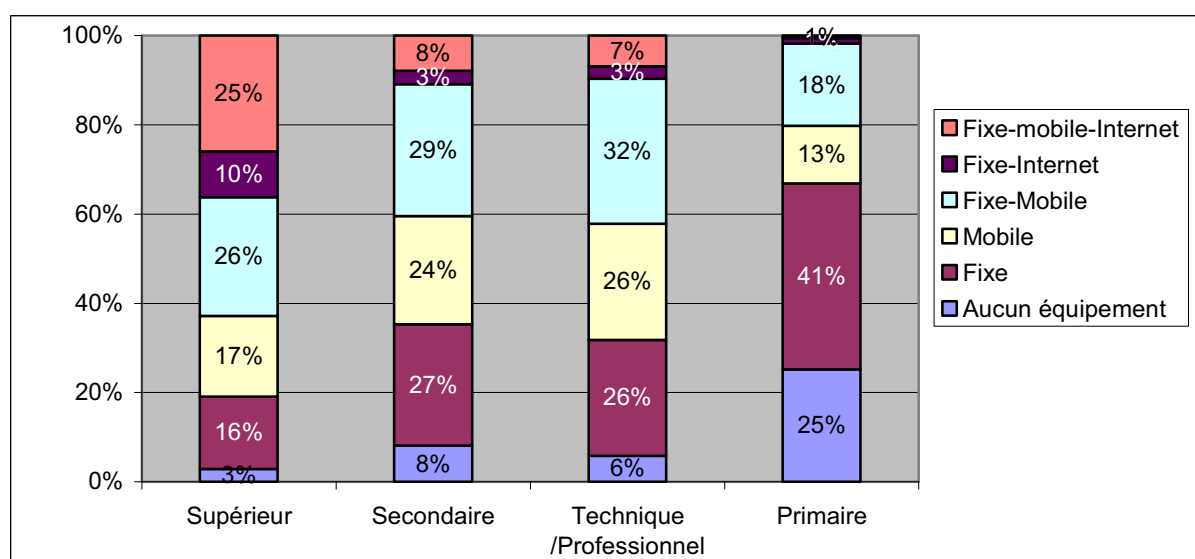


Tableau n°11 – répartition des équipements en fonction du niveau de diplôme, en 2001

Le taux de multi-équipement (fixe-mobile-internet) est maximum chez les individus les plus culturellement dotés : 25% pour les diplômés du supérieur contre 8% et 7% respectivement chez les diplômés du secondaire et du technique. A l'autre extrême se trouvent les non-diplômés : dans leur cas, c'est le mono-équipement en téléphonie fixe qui l'emporte largement, avec une quasi-inexistence du multi-équipement. A fortiori, c'est également la catégorie qui atteste, de manière tout à fait importante, d'une absence totale d'équipement avec 25% de jeunes sans diplôme ne disposant d'aucun outil de communication.

Par ailleurs, il ressort, si l'on agrège les scores fixe-mobile-internet et fixe-internet pour évaluer l'accès global à internet, que les diplômés du supérieur sont les plus familiers de cette technologie : 35% ont une connexion, contre respectivement 11% et 10% pour les autres diplômés, et seulement 1% pour les non-diplômés.

1.3/ Répartition des équipements en fonction de la PCS d'appartenance

La PCS d'appartenance est un indice qui permet de situer les individus dans la hiérarchie sociale. Nous avons donc interrogé l'échantillon représentatif sur les liens entre cette dimension de la position des acteurs dans l'espace social et la probabilité d'être équipé – ou non – d'un ou plusieurs dispositifs de communication :

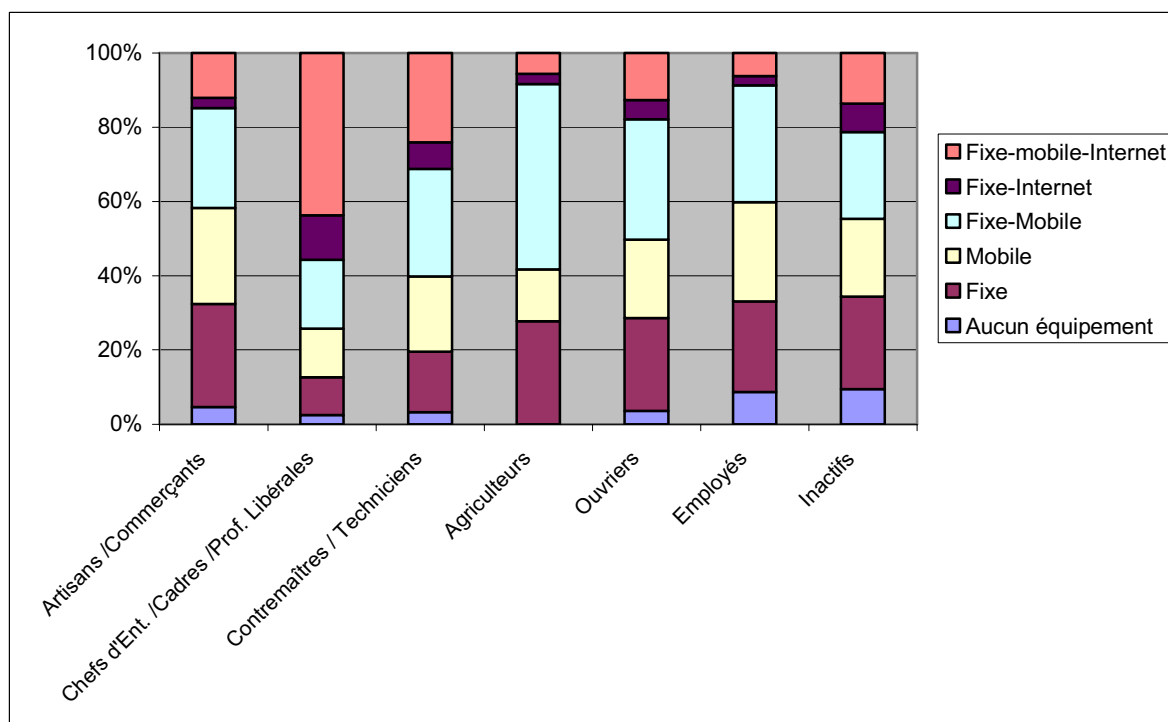


Tableau n°12 – répartition des équipements en fonction de la PCS, en 2001

Premier constat : les professions libérales – cadres - chefs d’entreprise dominent nettement dans la proportion d’accès à internet. Cette PCS correspond aux individus les plus diplômés insérés professionnellement. La fracture est nette avec les autres PCS. Ce clivage recouvre celui des couches supérieures de la société. Le taux de multi-équipement fixe – mobile - internet est également de loin le plus élevé. Il y a, y compris au sein de la tranche d’âge 23 – 29 ans en 2001, une corrélation positive entre le cumul d’atouts sociaux et l’accès à une l’ensemble des technologies de communication.

Un autre résultat marquant est le score bien supérieur des ouvriers à celui des employés dans la diffusion d’internet. Pourtant, on pourrait supposer que dans le groupe « employés » se trouvent plus d’individus susceptibles d’être en contact avec des TIC, notamment informatiques, donc tendanciellement plus encline à adopter ce type de dispositif dans la sphère privée. Il n’en est rien pour cette tranche d’âge en 2001.

La population des contremaîtres – techniciens réalise quant à elle le second score si l’on mesure les multi-équipements. A ce sujet, il faut avoir à l’esprit que ces professions tendent de plus en plus à regrouper des jeunes diplômés niveau Bac + 2. Les carrières promotionnelles internes dans les entreprises se raréfient pour les individus peu ou pas diplômés. Les trajectoires ascendantes où un ouvrier évoluait vers la position de contremaître – technicien sont devenues minoritaires au regard de l’embauche directe de jeunes issues des filières IUT et BTS (Terrail, 1990). Aussi, si l’on rapporte la PCS au niveau général des diplômes qui lui est associé, alors on peut comprendre le niveau relativement important de l’accès à internet de la catégorie socioprofessionnelle des contremaîtres – techniciens.

1.4/ La différenciation par « Type de foyer », une variable clivante

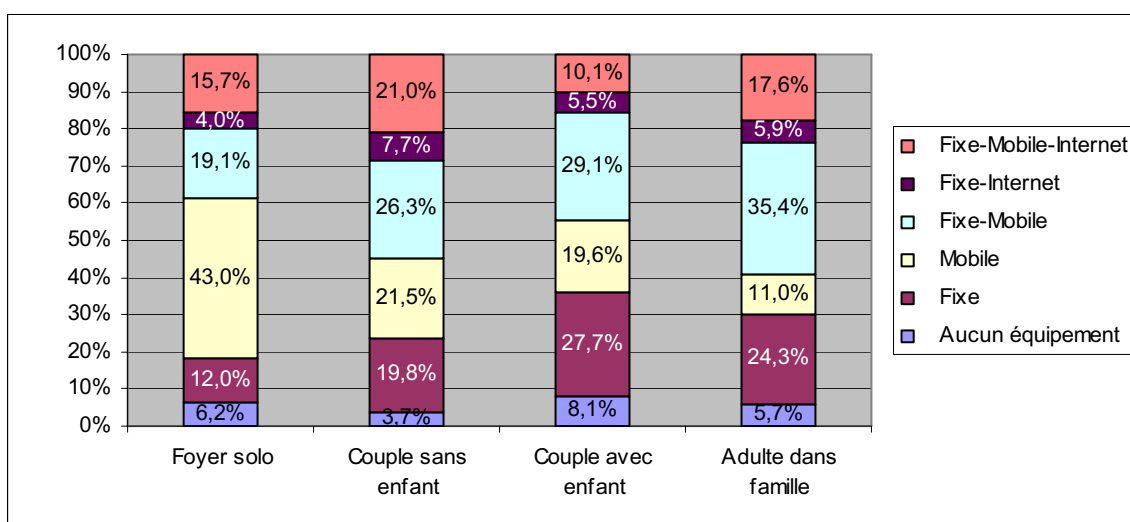


Tableau n°13 – répartition des équipements en fonction du type de foyer, en 2001

Plusieurs résultats émergent de ce tri. Le premier est la prédominance du mono-équipement en téléphone mobile chez les individus habitants seuls. Ce constat est à mettre immédiatement en tension avec un autre résultat : le taux d'équipement en téléphone fixe, que ce soit dans le cadre d'un mono-équipement, d'un double équipement fixe-mobile ou dans une combinaison de cette dernière configuration avec internet, est nettement supérieur chez les jeunes installés en couple. L'équipement en téléphonie fixe pourrait ainsi être lié à l'installation conjugale.

Un écart est également particulièrement intéressant : le taux d'accès à internet est bien plus élevé chez les ménages sans enfant, ou chez les individus vivant seuls, que dans les ménages avec enfants. Ne pourrait-on pas considérer cette parentalité comme relativement précoces – au regard du reste de l'échantillon ? Cette différence dans les rythmes des itinéraires privés pourrait avoir une influence sur l'appétence pour les nouvelles technologies de communication. La précocité du calendrier familial ne placerait-elle pas ces jeunes adultes dans des disponibilités temporelles plus « serrées », sous une « pression » temporelle plus élevée, laissant moins de loisirs pour la découverte des formes récentes de communication ? Par ailleurs, nous avons remarqué lorsque nous traitions des transitions vers l'âge adulte que la maternité précoce concernait majoritairement les femmes issues des classes populaires et montrant des carrières de sortie rapide du système de formation et de retrait du marché du travail. Leur faible niveau en capitaux culturels et économiques constitue un handicap, en 2001 en tout cas, dans les parcours de familiarisation à internet.

Enfin, les chiffres concernant le poste « adulte dans famille¹¹¹ » sont difficilement analysables dans notre perspective de compréhension des équipements et usages. Comment interpréter l'accès au téléphone fixe ou à internet ? Est-ce un équipement propre aux individus ou aux abonnements parentaux ?

1.5/ Différence de sexe, différence d'équipement ? Le poids de la situation matrimoniale

Une variable a régulièrement été mise en avant dans des études d'usages citées dans la première partie de cette thèse, c'est la variable « sexe ». Toutefois, lorsqu'on interroge ce panel représentatif sur les différences d'équipement en fonction des différences de sexe, nous n'obtenons pas de résultats tranchés. Les taux d'équipement ne présentent pas d'écarts

¹¹¹ « Adulte dans famille » correspond aux jeunes vivant au domicile de leurs parents.

significatifs. Ainsi, nous avons poursuivi le tri en croisant la variable « sexe » avec celle du « type de foyer », soulignée comme particulièrement saillante ci-avant. Les résultats tendent à définir les contours de populations bien différenciées.

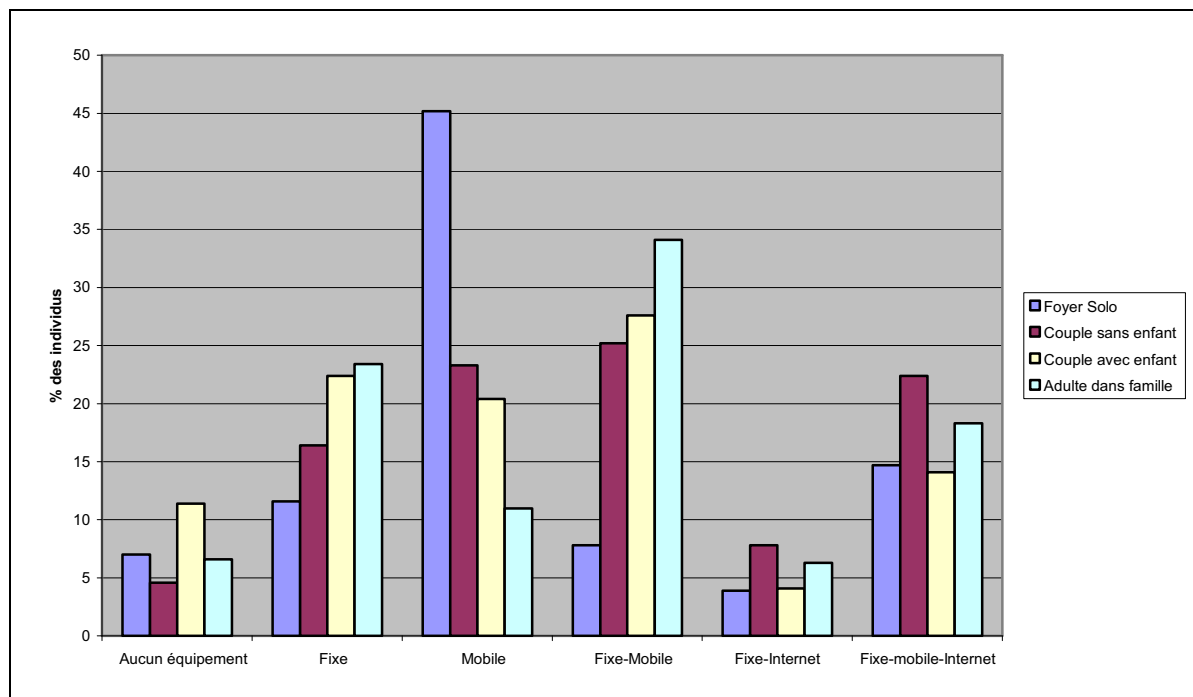


Tableau n°14 – Taux d'équipement des hommes en fonction du type de foyer, en 2001

Les jeunes hommes seuls montrent le plus fort taux de mono-équipement en mobile, et le plus faible taux concernant le fixe seul.

Les jeunes hommes en couple, avec ou sans enfants, sont les plus équipés en téléphonie fixe et en « fixe – mobile », si l'on exclut les jeunes en foyer familial dont le taux d'équipement en fixe peut être biaisé.

On voit que le taux d'accès à internet reste faible, quelque soit le type de foyer, mais on note à nouveau une tendance au cumul des canaux, « l'équipement va à l'équipement ».

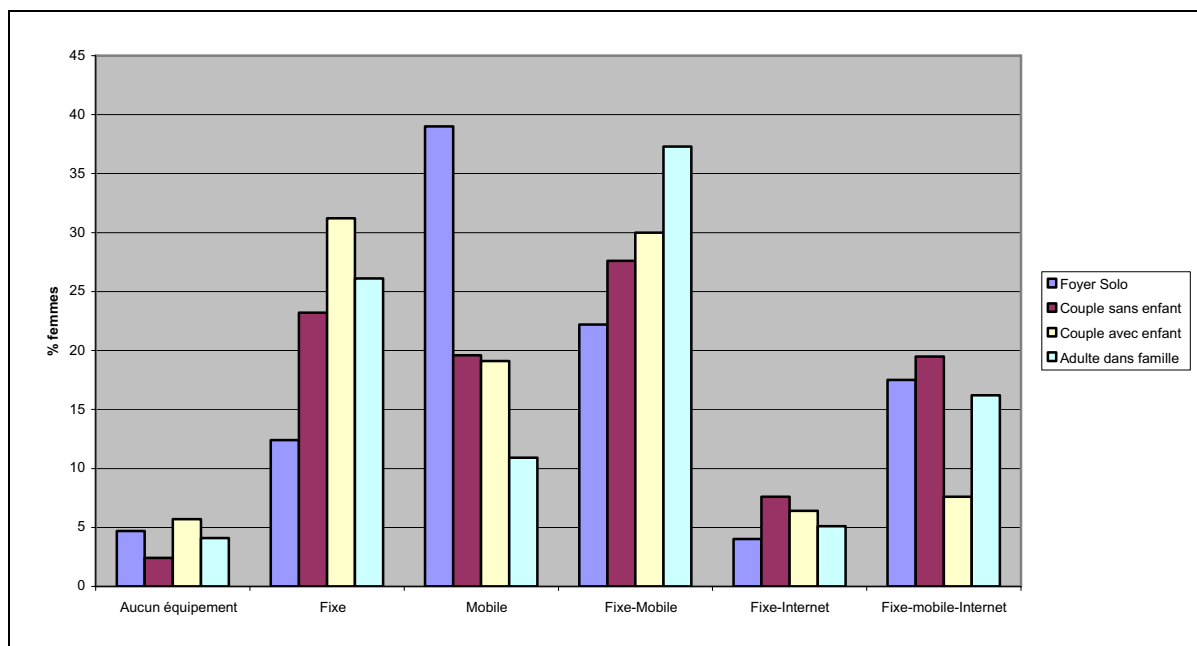


Tableau n°15 – Taux d'équipement des femmes, en fonction du type de foyer, en 2001

Le taux de mono-équipement en mobile seul est à nouveau le plus élevé pour les individus habitant seul, mais il est inférieur à celui des hommes seuls : 39 % des femmes seules contre 45,2 % pour les hommes seuls.

En revanche, quelle que soit la configuration du couple (avec ou sans enfants), le taux de mono-équipement en fixe est largement supérieur à celui des hommes : 23,2 % des femmes en couple sans enfants sont mono-équipées en fixe, contre 16,4 % des hommes dans la même situation ; l'écart se creuse dans les couples avec enfants, le taux est de 31,2 % pour les femmes contre 22,4 % pour les hommes. Par ailleurs, on peut supposer, à partir de ces données, que dans les couples, c'est l'homme qui dispose le plus fréquemment d'un terminal mobile.

Dans cette tranche d'âge, les femmes sont plus nombreuses en couple avec enfants que les hommes : près de 20 % d'entre elles contre 13 % des hommes. Cet écart se fait au détriment des catégories « foyer solo » et « adulte dans famille ». Ces résultats, corroborés par d'autres enquêtes statistiques, montrent que les femmes décohabitent de chez leurs parents plus tôt que les hommes¹¹², et surtout, se mettent en couple également plus tôt.

¹¹² Dans cet échantillon, près de 15 % des hommes sont encore chez leurs parents contre 8,9 % des femmes.

On peut voir ici un indice : lors de la mise en couple, les femmes favorisent l'équipement en terminal fixe.

Enfin, dans les « foyer solo », les femmes sont nettement plus doublement équipées « fixe – mobile » que les hommes, qui ont une tendance au mono-équipement en mobile comme nous l'avons vu : 22,2 % des femmes contre 7,8 % des jeunes hommes. Ce constat abonde dans le sens de l'hypothèse précédente, sur le caractère « sexué » de la démarche d'équipement en téléphonie fixe.

2/ Parcours sociaux d'équipement des jeunes de notre cohorte de la vague 1 à la vague 3

Nous proposons à présent de présenter le traitement des données issues des trois premières vagues d'enquête qui nous permet de retracer les parcours d'équipement des jeunes du panel. Après avoir exposé un tri à plat de la répartition des TIC individu par individu au moment de la vague 3, nous poursuivrons par un examen détaillé des différentes configurations technologiques mises à jour en les rapprochant d'une part des calendriers empruntés par l'insertion sociale des acteurs, d'autre part des arguments mobilisés dans leurs discours pour rendre sens de l'adoption de tel ou tel media, à tel ou tel moment de leur cheminement.

Ce travail nous permettra d'isoler des indices qui aident à la compréhension des divers itinéraires, et qui seront utilisés pour l'élaboration et le choix des variables pertinentes pour organiser des regroupements de trajectoires. Nous serons alors amenés à insister sur la sexuaton de certains parcours, comme sur l'influence de la distribution des capitaux économiques et culturels. Nous noterons également la prégnance des modalités empruntées par les processus matrimoniaux et d'insertion professionnelle sur la dynamique des équipements.

2.1/ La répartition des équipements parmi les individus du panel de l'enquête longitudinale « insertion professionnelle, entrée dans l'âge adulte et réseau social »

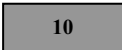
Soixante cinq individus ont répondu à l'ensemble des questionnaires de la troisième vague d'enquête en 2001. Le tableau que nous présentons ci-après est un tri à plat des équipement des individus du panel au moment de la vague 3. Nous avons détaillé l'accès à internet selon deux pratiques relationnelles connexes : le courriel et l'échange écrit synchrone¹¹³.

Nous avons choisi de traiter exclusivement de l'équipement des jeunes ayant quitté le domicile familial pour deux raisons. D'une part, cette situation tend à brouiller l'analyse des

¹¹³ Le *chat* est une forme d'échange synchrone écrit, dans le cadre d'une plateforme plus ou moins ouverte, via un serveur. C'est le système du salon ouvert, généralement de ressort thématique. Sa forme évolutive de plus en plus utilisée est la messagerie instantanée, comme plateforme plus restreinte. En effet, les participants se sélectionnent et se ratifient avant l'élaboration de l'échange. Ce sont des échanges principalement dyadiques, à la différence du *chat*. C'est le système du salon privé.

équipements. Par exemple, lorsque le jeune dit utiliser le téléphone fixe, le considère-t-on comme son terminal propre ou celui de ses parents ? Son accès à internet relève-t-il de sa démarche d'abonnement ou de celle d'un parent cohabitant ? Qui assume les acquisitions de matériel ? etc. D'autre part, du fait de l'hypothèse d'une relation entre franchissements de seuils, équipements et usages des TIC, nous pensons qu'il est plus éclairant de traiter de parcours où cette forme d'autonomisation est accomplie. Il sera de toute façon temps lors de l'analyse des données de la vague 4 de tracer les trajectoires biographiques, relationnelles et techniques de ces jeunes, alors qu'ils auront quitté le foyer familial d'origine. Cela représente dix individus en vague 3.

Légende du tableau n°16 :

- TF = téléphone fixe
- TP forfait = téléphone mobile avec forfait
- TP mob. = téléphone mobile fonctionnant avec une carte prépayée
- SMS = pratique du mini-message textuel à partir du téléphone mobile
- Courriel = pratique du courrier électronique
- Ech. écrit synch. via internet = pratique de la messagerie instantanée ou du chat sur internet
-  = jeune n'ayant pas quitté le domicile familial en vague 3

Individu	TF	TP forfait	TP mob.	SMS	Courriel	Ech. écrit synch. via internet
1		x		x		
2		x				
4	x	x		x		
5	x					
8	x	x		x	x	
9		x			x	
10						
11		x				
12	x	x				
13		x		x	x	
14	x	x				
15	x	x		x	x	
16	x		x			
18	x					
19	x	x		x	x	
20	x	x				
21	x	x			x	
22	x	x		x	x	
23						
24	x	x		x	x	
25	x	x			x	
26	x				x	
28		x			x	x
29	x	x			x	
31		x				
33		x		x	x	
34		x				
35	x	x				
39	(x)	x			x	
40	x	x			x	
41						
45	x	x			x	
47	x	x		x	x	
48						
49	x		x	x		
50						
51	x				x	x
52	x		x			
53	x					
55	x	x		x	x	x
58		x				
59		x			x	
60		x		x		
61						
62			x			
63						
64	x	x				
69		x		x	x	
70						
71	x		x			
72	x	x				
73	x		x	x	x	
74	x		x			
75		x		x	x	
76	x		x			
77						
78	x	x				
79						
80		x		x		
82	x	x			x	
83	x	x			x	
84	x					
85	x	x		x		
87	x	x		x		
89		x			x	

Tableau n°16 – répartition des équipements parmi les jeunes du panel en vague 3

2.2/ Itinéraires d'équipement : des profils sociaux marqués par la biographie

A partir de ce tri selon les équipements et des pratiques relationnelles connexes (SMS, courriel, messageries), nous proposons d'engager un premier classement des parcours techniques. L'objectif est de regrouper les individus en fonction de leur équipement et de remarquer si des profils sociaux tendent à émerger pour chacun de ces groupes. Un premier point consiste à examiner les attributs sociodémographiques des enquêtés, et à noter d'éventuelles similarités.

Dans un second mouvement, nous interrogerons les processus d'équipement en cherchant l'origine de ces derniers. A quelle date les dispositifs ont-ils été acquis ? A défaut de date précise, rapportable aux calendriers de vie lorsqu'ils sont correctement renseignés, nous avons pu cerner dans le discours les événements ou transitions que les individus décrivent comme moment de ces acquisitions ou générateurs de pratiques. Les études d'usages ont révélé que les itinéraires d'accès aux TIC étaient non seulement sensibles aux caractéristiques socioculturelles des individus, mais qu'ils étaient également fortement influencés par l'évolution de la position dans le cycle de vie. Les processus de passage à l'âge adulte sont marqués par une série de transitions biographiques qui influent sur les modes d'équipement. Aussi, il est nécessaire de rapprocher parcours techniques et parcours de vie afin de saisir les logiques à l'œuvre dans l'adoption de dispositifs. L'étape de la décomposition temporelle de ces cheminements, sur la base de l'agencement des bornes temporelles constituées par les franchissements de seuils typiques de cette période du cycle de vie, devrait suggérer des pistes de compréhension des processus à l'origine des configurations techniques constatées au moment du recueil des données relatives aux modes de communication en vague 3.

En décrivant plus précisément ces calendriers, selon les modes d'équipement, on recherche d'abord des indices pour cerner les variables pertinentes de l'étude des équipements des jeunes du panel. Notre perspective, rappelons-le, est de révéler l'émergence de groupes sociaux qui associent des rythmes biographiques à des parcours techniques.

2.2.1/ Téléphonie fixe exclusive

Un seul homme se trouve dans cette catégorie, Joseph, ouvrier. Il vit en couple. Il affirme toutefois avoir possédé jusqu'à récemment un terminal mobile conjugal, alors majoritairement utilisé par sa compagne¹¹⁴.

Les six autres individus sont des femmes. Quatre sont d'origine populaire, les deux autres étant issues des classes sociales intermédiaires¹¹⁵. Mise à part Violette qui a fait un BTS en alternance après un bac professionnel, aucune n'a un niveau de diplôme supérieur au bac. Elles vivent toutes en couple depuis au moins trois années. Cinq d'entre elles ont au moins un enfant. Elles se déclarent soit inactives, soit dans un emploi d'appoint. Elles sont toutes en position de retrait du marché du travail. Violette a choisi de suivre son conjoint dans le sud de la France entre la vague 1 et la vague 2, puis à Paris entre la vague 2 et 3. Bien que diplômée et dans une trajectoire ascendante par rapport à ses origines sociales et au niveau de diplôme de ses parents, elle considère ses emplois successifs comme des postes provisoires, dont elle n'attend pas de revenus nécessairement élevés. L'importance, à ce stade de son parcours, est mise sur la construction de la vie de couple, mais également sur la carrière de son compagnon.

2.2.2/ Téléphone fixe associée à un terminal mobile à carte prépayée

Dans cette configuration, on retrouve exclusivement des femmes, au nombre de huit. Ainsi, en plus d'un terminal fixe, elles disposent d'un téléphone mobile fonctionnant avec une carte prépayée. La possession de ce type d'équipement renvoie dans les entretiens à des pratiques tout à fait occasionnelles. Elles sont conditionnées à chaque fois par un mode d'adoption identique : les femmes possédant un terminal « mobicarte » sont toutes installées en couple ; le terminal a été acquis à des fins de sécurisation et d'organisation du quotidien soit lors de la naissance du premier enfant, soit en cours de grossesse.

¹¹⁴ Le seul élément évoqué quant aux raisons de cet abandon est relatif à une faible utilisation.

¹¹⁵ L'indicateur d'origine sociale a été construit en prenant en compte la profession du père et celle de la mère, leurs niveaux de diplôme respectifs. Milieu populaire = les ouvriers et petits employés, petits agriculteurs et artisans (cat 5 & 6 de l'insee); intermédiaire : catégories de l'insee + certains agriculteurs et artisans /commerçants à haut revenu; supérieure = catégorie 3 et quelques 1 & 2 de l'insee en fonction des niveaux de diplôme et de revenu.

Nous distinguons ce type d'accès à la téléphonie mobile de l'acquisition d'un terminal avec forfait d'abonnement qui autorise des pratiques relationnelles nettement plus intenses¹¹⁶, ce qui contribue à constituer, plus symboliquement, un « territoire personnel » à l'intérieur de l'espace conjugal. Citons Viviane, enceinte en vague 3 :

« Et tu l'utilises quand, toi ?

Là, je ne l'ai même pas rechargé. Je pense que je vais le recharger quand j'en aurai vraiment besoin, que j'aurai un gros ventre et que je sentirai l'accouchement venir et s'il y a un problème, comme ça, j'aurai le téléphone sur moi. Mais sinon, non. J'ai plutôt envie de me concentrer sur d'autres dépenses que sur le téléphone portable. C'est encore trop cher. Emmanuel a le sien, déjà, je n'ai pas trop envie de foutre de l'argent dedans. C'est surtout ça. »

Ou encore Nadège, contractuelle au Conseil régional après une longue période de chômage, mère de Chloé, en ménage avec Olivier, qui travaille en « trois huit » :

« Ton téléphone portable, tu l'as depuis longtemps ?

Oui, mais je ne transmets jamais mon numéro parce que je l'ai même pas sur moi, il est déchargé, il est dans le fond du placard à la maison. Ça fait peut-être un mois que je ne l'ai pas pris.

Pourquoi tu en as acheté un alors ?

Parce que, au début, c'est quand même j'avais Chloé, quand elle était bébé, quand Olivier est une fois du matin, une fois du soir, le week-end, le samedi, souvent, j'allais me promener et Olivier me disait : « Imagine, il t'arrive un problème avec la voiture sur la route, tu es avec Chloé, tu es en rase campagne. On va s'acheter un portable, on le laissera dans la voiture. Si tu as un souci, ça permet que tu m'appelles ou quoi. » Donc j'ai eu mon téléphone portable, au début je l'avais tout le temps sur moi, mais je ne l'allumais jamais. (...) C'est vraiment le genre de truc dont je n'ai vraiment pas le réflexe.

Donc tu l'utilises quand même ?

Je l'utilise des fois. Là, en plus, je n'ai plus du tout de crédit donc c'est clair que je ne l'utilise pas. »

On retrouve dans le profil social de ces sept femmes une dimension tout à fait proche du groupe précédemment décrit : quand deux d'entre elles se déclarent à la recherche d'un emploi, les cinq autres décrivent des trajectoires d'insertion professionnelle marquées par l'emploi précaire (durée déterminée, temps partiel). Le conjoint, quant à lui, est installé dans l'emploi et dispose d'un revenu supérieur. Il semble que nous soyons à nouveau dans un modèle de couple où la femme est en retrait du marché du travail, recherchant un salaire d'appoint, inscrivant prioritairement son activité dans la sphère domestique. Cet extrait

¹¹⁶ L'indice d'intensité téléphonique se construit en combinant fréquence d'appel et durée de communication

d'entretien de Sylvie, au chômage à cette période, est éclairant sur ce positionnement socioprofessionnel :

« Si tu avais à comparer ta vie professionnelle et celle de ton conjoint, est-ce que tu dirais que tu t'en sors mieux que lui ou pas ?

Non, pas du tout. Non, puisque je suis au chômage et que lui travaille.

Entre vie professionnelle et vie privée, qu'est-ce qui est le plus important pour toi aujourd'hui ?

La vie privée.

Est-ce que tu serais prête à certains sacrifices dans ta vie professionnelle pour préserver ta vie familiale et privée ?

Oui. Je serais prête à avoir un salaire moins important. C'est difficile aussi d'en parler puisque je n'ai pas...

Est-ce que tu serais prête à refuser une promotion, par exemple ?

Oui.

Inversement, serais-tu prête à consacrer moins de temps à ta famille, à quitter une région que tu aimes pour progresser dans ta carrière ?

Moins de temps à ma famille, non, pas trop pour, mais quitter une région, oui. »

Dans cette catégorie, seule Fleur a un niveau de diplôme supérieur (bac + 3). Les autres femmes n'ont pas poursuivi d'études au-delà du bac. Les origines sociales se distribuent équitablement entre classes sociales intermédiaires et populaires.

Enfin, ces femmes expriment toutes une forme de gêne dans le « défi technologique » qui s'offre à elle :

« Tu l'utilises quand, pour quoi, pour qui ?

(...) Je l'utilise, c'est bête, des fois pour finir ma carte, ou je l'utilise parce que je suis en ville et que je n'ai pas d'autre moyen que d'utiliser mon téléphone. Mais je ne suis pas une fana de portable. Autant je suis une fana de téléphone, mais pas de portable. Je n'ai pas pris le geste de téléphoner (...).

Pourquoi ?

Parce que je pense que c'est encore trop moderne pour moi, je ne sais pas. Autant je vais décrocher mon téléphone, autant... Je ne sais pas. Ce n'est pas une habitude. » (Solange, mariée, vendeuse)

Signalons le cas de Marine : issue des classes populaires, elle a stoppé ses études au collège. Elle déclare être inactive. Elle est mariée, quatre enfants. Lorsqu'on travaille sur sa trajectoire

d'équipement, on s'aperçoit que le couple a abandonné le fixe au profit d'un mobile à carte¹¹⁷, dans une stratégie d'arbitrage par les coûts :

« Depuis quand tu as un téléphone portable ? Vous n'avez pas de téléphone fixe ici.

Non. Ça fait longtemps que je n'en ai plus, parce que ça me revenait à trop cher, tout le monde avait des portables. Donc ça me revenait à trop cher. Ça doit faire deux, trois ans.

Ça a changé des choses pour toi ?

C'est plus chiant, parce que c'est à carte donc quand tu n'as plus d'unités sur ta carte, c'est chiant, c'est vrai que c'est la galère. Et c'est toujours quand tu as besoin de téléphoner que... Mais sinon, c'est pratique, tu peux téléphoner de n'importe où.

Tu as l'impression que tu téléphones plus ou moins depuis que tu as le portable ?

Plus, oui et non. Je téléphone pareil, mais ça part plus vite. »

Une logique d'appauvrissement est à l'œuvre. Ce n'est pas un couple qui réalise un « bond technologique », mais qui est plutôt en difficulté d'accès aux TIC pour des raisons financières. Dans ce cas, comme dans les cas précédents, la « fracture numérique » recouvre la « fracture sociale ». Nous pensons qu'il est possible de rapprocher le profil de Marine aussi bien de celui des autres femmes de ce groupe que de celui du groupe des mono-équipées en téléphonie fixe. Nous avançons cette homologie non seulement au regard des caractéristiques sociographiques de Marine, mais également de son parcours professionnel et privé – sa parentalité précoce notamment – comme de cette logique d'exclusivité de l'utilisation d'un canal de communication.

2.2.3/ Téléphonie mobile, avec forfait, exclusive

Dans ce cas de figure, deux groupes se distinguent : six des sept étudiants du panel en vague 3 sont dans cette configuration communicationnelle, et onze travailleurs, dont dix hommes.

Le groupe des étudiants

Nous avons directement choisi de regrouper les parcours technologiques des étudiants à part du fait de la singularité de ce statut socioprofessionnel. Ce groupe est très minoritaire dans le panel à la vague 3.

¹¹⁷ On ne peut déterminer avec certitude dans l'entretien si ce mobile est conjugal ou personnel. Nous ne connaissons pas le mode d'équipement du conjoint.

C'est en se focalisant sur le seul individu étudiant, Florence, qui montre une configuration technique différente que l'on a remarqué un indice qui se révélera précieux. Cette dernière, qui poursuit des études de biologie, dispose d'un terminal fixe en plus du mobile. Or, c'est également l'unique individu vivant en couple parmi les jeunes toujours en études. Les données de cadrage que nous présentions en début de chapitre laissaient supposer déjà que l'acquisition d'un téléphone fixe pouvait correspondre à des phases d'installation conjugale. Cela semble se vérifier dans le cas de Florence qui, bien que rattachée à un groupe professionnellement peu ancré, constitue un foyer équipé. Prendre un abonnement en téléphonie fixe serait donc corrélatif de la construction d'un foyer conjugal.

La pertinence du tri selon le processus d'installation conjugale

Le mode d'installation conjugale apparaît donc bien comme une source d'informations sur les logiques d'équipement. Nous avons donc décidé de construire une variable « installation conjugale », à partir de nos données dynamiques. Elle est renseignée sur deux niveaux : « en couple », quand les individus sont effectivement installés en couple au moment de la vague 3, et « célibat », en agrégeant les situations des individus sans relation amoureuse et ceux qui ne déclarent pas vivre en couple.

Or, en croisant cette variable avec l'effectif relatif au mono-équipement en mobile, on obtient des résultats saillants. Tous, sauf Florence, sont dans des situations d'« incertitude » conjugale.

Le groupe des travailleurs

Dans le groupe des travailleurs mono-équipés en mobile, on trouve donc dix hommes, pour une femme. Ces onze individus ont tous la caractéristiques d'être dans une position d'« incertitude » conjugale. Nous proposons de nous intéresser aux parcours professionnels de ce groupe d'hommes.

Les modes d'insertion professionnelle : des processus sexués qui s'articulent avec les itinéraires privés

Comme nous l'évoquions dans notre chapitre consacré à la sociologie de la jeunesse, de nombreuses recherches ont tenté de cerner les déterminants du retard ou de la difficulté des hommes à constituer des foyers conjugaux. Ces dernières invitent à travailler cette période du cycle de vie selon deux axes : d'une part les modes de constitution d'unité conjugale puis familiale, d'autre part les processus d'insertion professionnelle.

Ainsi, des parcours-types ont été mis à jour, sexuellement clivés. Considérant comme interdépendants les itinéraires professionnels et les itinéraires privés, deux grandes tendances marquent les cheminements féminins. Un modèle où l'engagement dans la vie familiale passe avant l'insertion professionnelle. On y retrouve des femmes peu diplômées, principalement d'origine populaire. Une maternité précoce consacre alors par un taux d'inactivité élevé, ou si elles travaillent, c'est généralement dans des formes atypiques d'emploi, dans un rapport « distendu » à l'emploi (Blöss, Frickey, Novi, 1994 ; Battagliola, 2001). Un autre modèle où la recherche d'une insertion stable, avec une activité continue, peut se conjuguer avec la mise en couple. L'élévation du niveau de diplôme rendrait moins déterminant le seuil de la vie en couple ou du premier enfant.

Sur le plan des itinéraires masculins, la primauté, socialement attendue, de l'insertion professionnelle comme condition nécessaire à l'installation conjugale s'est traduite par de sérieux handicaps sur le marché matrimonial pour les jeunes hommes professionnellement précaires. Ces difficultés d'insertion professionnelle ne font pas nécessairement obstacle à la stabilisation conjugale des femmes (Battagliola, Brown, Jaspard, 1995).

La construction de la variable « mode d'intégration professionnelle »

Aussi, nous avons choisi de lire notre matériau à travers le prisme des modes d'intégration professionnelle. Cet indicateur, défini en détail par Paugam, combine le rapport à l'emploi au rapport au travail. Le premier indicateur est facilement objectivable. Il s'agit de prendre en compte les formes d'emploi. Le second relève quant à lui de facteurs subjectifs : satisfaction -

insatisfaction au travail, mais également degré d'incertitude sur la pérennité de l'emploi¹¹⁸. A partir de cette grille de lecture, Paugam propose quatre modes d'intégration professionnelle :

- un mode d'intégration « assuré », où se combinent positivement rapport à l'emploi et rapport au travail
- un mode d'intégration « laborieux », où se combine un rapport à l'emploi positif avec une forte insatisfaction au travail
- un mode d'intégration « incertain », où se combine un rapport à l'emploi négatif mais une satisfaction au travail déclarée¹¹⁹
- un mode d'intégration « disqualifiant », où se combine négativement rapport à l'emploi et rapport au travail.

Cette approche nous paraît appropriée dans la mesure où elle produit un effort de prise en compte de facteurs dynamiques et subjectifs. De plus, nous avons accès aux calendriers de vie des jeunes, où sont inscrits les statuts d'emploi, ce qui nous permet d'objectiver le rapport à l'emploi et ses évolutions.

On peut mettre en relation l'instabilité matrimoniale des dix hommes, travailleurs¹²⁰, de notre catégorie « mono-équipée en terminal mobile » avec leur mode d'intégration professionnelle.

Application de la variable « mode d'intégration professionnelle » aux travailleurs mono-équipés en téléphonie mobile

Sur ces dix hommes, trois sont en recherche d'emploi. Patrick est intermittent du spectacle, il est titulaire d'un bac ES. Joël est travailleur saisonnier, diplômé d'un CAP. Jean, lui, a quitté avec fracas son emploi de représentant pour une marque de spiritueux à Caen, pour « partir dans le Sud », rejoindre une étudiante rencontrée dans une soirée de dégustation. Il est de niveau bac + 2.

¹¹⁸ Paugam (2000) définit comme situation d'incertitude un emploi dont le titulaire porte des craintes sur sa pérennité à deux ans.

¹¹⁹ Dans ses travaux, l'auteur souligne que l'on peut rencontrer des travailleurs de statut d'emploi précaire, mais qui montre une relation soit positive à la mobilité (généralement les plus qualifiés), soit un vécu représenté comme positivement de leur situation de travail.

¹²⁰ Il nous semble en effet à propos de traiter à part du cas des étudiants, ce statut socioprofessionnel n'étant pas assimilable à celui de travailleur.

Un autre, Nicolas, diplômé du supérieur (troisième cycle, Erasmus), a déménagé pour l'Espagne après avoir vécu et travaillé en Grande Bretagne. Il est employé comme auxiliaire administratif, via une entreprise de travail temporaire. L'extrait d'entretien qui suit nous autorise à penser qu'il envisage le marché du travail comme un vaste espace circulatoire, transfrontalier (Tarrus, 2002), tant d'un point de vue sectoriel que géographique donc :

« Envisages-tu bientôt de changer d'entreprise ?

Oui.

Ça risque d'être le mois prochain, parce qu'au prochain renouvellement du contrat, si l'on ne t'augmente pas, tu pars ?

Je pars, cette fois-ci, oui.

Mais si tu n'as rien ?

Je rentrerai en France.

Le déménagement, ce n'est pas trop lourd ?

Je suis devenu un pro du déménagement. J'arrive à tout caser dans une voiture.

As-tu actuellement d'autre projet de travail ?

J'ai vu une annonce aujourd'hui dans le journal, assez sympa, responsable des exportations. »

Trois autres jeunes hommes travaillent en Contrat à durée déterminée (CDD). Parmi eux, Antoine, actuellement en formation continue, affiche un discours très positif sur sa situation de mobilité :

« D'une manière générale tu la vois comment se dérouler ta vie de travail dans l'avenir ? Tu la vois avec une certaine continuité, avec des changements, des ruptures ?

Oui, des ruptures, oui. Je n'ai pas envie de rester toute ma vie sur le même travail. J'ai envie d'avoir une certaine mobilité aussi bien professionnelle que géographique. Le DEFA, je pense, peut me le permettre. Même si par exemple ça reste sur la Guadeloupe, si je monte un centre, s'il marche, eh bien, une fois qu'il marche lâcher le bébé pour reprendre autre chose. Pour l'instant je n'ai jamais réussi à m'investir... Il faut que ça bouge. »

Autant Antoine et Nicolas peuvent manifester des formes d'enthousiasme quant à la mobilité, autant, pour les cas qui suivent, la faiblesse du niveau de diplôme et le fait d'être captif du marché des emplois subalternes¹²¹, ne laisse pas place aux mêmes représentations et vécus. Pourtant, ces jeunes hommes, eux, sont en Contrat à durée indéterminée (CDI) ...

¹²¹ Il s'agit de marchés du travail où évolue un main d'œuvre peu ou pas qualifiée, avec pour conséquence une forte concurrence entre travailleurs, donc un prix du travail peu élevé.

Prenons l'exemple de Serge. Il a arrêté ses études après l'obtention d'un bac professionnel. Il est conducteur de machine. En vague 3, après de nombreuses périodes d'intérim, il exprime ici de l'amertume quant à sa situation de travail :

« Alors toi, est-ce que tu te sens bien en ce moment dans la société ?

Non. Non parce que... Non. Au niveau travail, déjà, ça ne va pas de trop. Je ne me sens pas à ma place, enfin, je me sens moins à ma place. Et puis quand je vois mon compte en banque à la fin du mois, par exemple, alors que je n'ai pas une mauvaise paye, je m'aperçois que sans faire de folies, il ne me reste pas grand-chose, parce que j'ai fait l'erreur d'acheter une voiture qui coûtait cher, par exemple. Une erreur d'enfant quelque part (...). Plus les impôts, plus plein de trucs. Moi je voudrais bien gagner beaucoup plus d'argent. Donc c'est pour ça que j'ai envie de relever mon niveau scolaire, parce que maintenant les entreprises, ils te payent bien si tu as un bon niveau scolaire. (...)

Il faudrait que les vieux [de l'usine] se mettent à bosser. Il y a une phrase qui m'a choqué. C'est quand je suis rentré, il y avait un mec il avait encore vingt ans à faire. Et quand je suis arrivé, il m'a dit : « Maintenant que tu es là, c'est à toi de faire la merde. (...) »

Tu fais les trois huit, toi ?

Non, je ne travaille que la nuit. (...) Et ça aussi c'est un truc qui me casse les pieds. »

Est-il sociologiquement tenable de considérer cette trajectoire d'intégration professionnelle comme « assurée » ? Nous pensons qu'il serait plus juste d'inscrire ces trajectoires dans les modes d'intégration « laborieux ». Le cas de Serge n'est pas unique. Kevin, également en CDI, est veilleur de nuit. Il a de multiples employeurs. Christophe, lui, est « permanent » dans une enseigne bien connue de restauration rapide¹²². Si son temps de travail est constant, ses horaires sont imprévisibles :

« Tu fais 35 heures par semaine ?

Oui.

C'est des horaires bien calés, bien fixés ?

Non, ça change quasiment tous les jours. On peut ouvrir, on peut être de journée, on peut être de fermeture. En fait, ce qui me plaisait aussi, c'était ça, c'est de pouvoir naviguer un peu. Et en fait, maintenant, je regrette, j'aimerais bien avoir des horaires fixes. »

Christophe estime être mal payé, et trouve peu d'intérêt à son travail. Il affirme ne pas attendre de grande évolution de carrière. Il a une relation amoureuse avec une collègue.

¹²² Le CDI est la forme canonique d'emploi dans la restauration rapide. Le principe managérial, largement étudié par la sociologie du travail, est d'attendre les démissions vu la pénibilité du travail, la faible rémunération et l'absence de perspective professionnelle (Mabrouki, 2004)

L'incompatibilité mutuelle des horaires de travail est récurrente. La poursuite de la relation est particulièrement dépendante des compétences d'équilibrisme des deux amants.

On retrouve donc chez ces hommes l'expérience de formes d'emploi aux horaires décalés. Ce rythme temporel atypique, associé à des niveaux de revenus relativement peu élevés, peut expliquer les difficultés à développer une vie sociale et notamment une vie conjugale stabilisée. Ils sont peu présents sur la scène du marché matrimonial, où, *a fortiori*, ils ne constituent pas de « refuge » contre le risque financier.

On aurait ainsi deux sous-groupes masculins entretenant des rapports distinct à la précarité de l'insertion professionnelle : d'un côté des hommes dans un mode d'intégration professionnelle « incertain », d'un autre des jeunes proches d'un mode d'intégration professionnelle « laborieux » ou « disqualifiant »¹²³. Si les premiers, plus diplômés, peuvent se situer sur des marchés du travail plutôt tendus et fluides, leurs qualifications leur assurant des possibilités de circulation relativement rapide, ils sont tous caractérisés par le défaut d'ancrages amoureux. Ils ont en commun le caractère discontinu de leur itinéraire d'insertion professionnelle, et de ne posséder qu'un terminal mobile comme canal téléphonique.

Une femme se retrouve dans cette configuration technique, Rose. Elle est à rapprocher du groupe des hommes au mode d'intégration professionnelle « laborieux ». D'origine populaire, elle est vendeuse dans un magasin de bricolage et vit en Foyer de jeunes travailleurs. Elle est célibataire.

Aussi, pour synthétiser les parcours sociaux d'équipement en téléphone mobile exclusivement, nous avons regroupé les individus en deux tendances majoritaires : une première population est composée d'étudiants, vivant seuls ; une seconde est formée de jeunes hommes non installés conjugalement et dans des itinéraires professionnels marqués par l'instabilité de l'emploi.

Il n'est pas étonnant d'y retrouver majoritairement des hommes, à ce stade de l'enquête. D'une part, l'installation en couple des femmes du panel se déroule plus rapidement que celle

¹²³ A ce stade des données, difficile de classer catégoriquement les trajectoires de Patrick, Joël ou Jean, mais aussi des hommes en CDI qui assument des conditions de travail pénibles. Il s'agira de suivre les cheminements grâce aux données longitudinales, en vague 4.

des hommes : en vague 3, seize hommes n'ont soit toujours pas constitué un foyer conjugal, ou ce dernier n'a pas été durable, contre cinq femmes seulement. Ces résultats corroborent des tendances généralement constatées par des travaux statistiques sur cette question au moment du passage à l'âge adulte¹²⁴. D'autre part, des travaux de recherche ont pu montrer pour les hommes le caractère pénalisant d'une insertion professionnelle précaire sur leurs chances de former un foyer.

2.2.4/ Double équipement fixe-mobile

Le double équipement concerne vingt-quatre individus du panel en vague 3 : on relève quatorze femmes et dix hommes. Vingt-trois de ces individus sont en emploi. Seule une femme, Florence, poursuit des études. Nous avons évoqué son cas précédemment.

Ensuite, si l'on croise cette catégorie, en ne gardant que les individus en emploi, avec l'indice d'installation conjugale, tel que nous l'avons défini ci-avant, on obtient la répartition suivante : dix-neuf vivent en foyer conjugal, contre quatre dans des formes instables de mise en couple.

On peut selon nous tirer d'ores et déjà deux informations fortes sur les tendances de cette distribution :

- comme le laissaient augurer les statistiques que nous mobilisons au début de ce chapitre, l'équipement en téléphonie fixe est corrélatif de la l'installation en couple ; ce résultat prend toute sa puissance si l'on le met en tension avec le mono-équipement en mobile, apanage des hommes vivant seuls
- le double équipement semble lié dans le panel à des formes de stabilisation des itinéraires non seulement privés mais également professionnels

Une manière de questionner ces suggestions est de porter un regard sur les individus se présentant comme atypiques, ne s'inscrivant visiblement pas dans ces tendances majoritaires.

¹²⁴ Enquête « Passage à l'âge adulte », menée par l'INED, en 1993 par exemple et cf. supra première partie, chapitre 2.

Les individus semblant échapper aux tendances majoritaires

Dans la population masculine, trois cas ne s'inscriraient pas dans la logique double-équipement / installation privée et professionnelle. François, est guide touristique en Norvège. Il vit en colocation. Il est difficile de traiter son profil. Nous n'avons pas de données qui nous permettent d'avoir une connaissance ni de la répartition des TIC dans la société norvégienne, ni même de l'existence de spécificités éventuelles dans les modes d'accès (prix des abonnements, coût des installations, particularités d'ordre culturelles liées aux modes de vie, etc.).

Julien quant à lui, est vendeur de voiture à Evreux. S'il vit seul, il clame son désir de former un couple stable comme une sorte d'aboutissement :

« Est-ce que tu considères aujourd'hui que tu es adulte ?

Disons que je me sens plus stable aujourd'hui que je ne l'étais. Pas complètement. Il me manque une femme et des enfants. Je pense que le jour où avec quelqu'un on construit une famille, je pense que je rentrerai vraiment dans le monde adulte le jour où j'ai des enfants. Je pense, parce que le côté matériel n'a pas grand-chose à voir, même si la stabilité professionnelle, le fait d'avoir un travail, d'avoir un logement, d'avoir une voiture et puis de se dire : « Ça y est, maintenant je peux construire une vie personnelle ». »

Julien gagne confortablement sa vie et ne perçoit pas son emploi comme transitoire. Il s'estime intégré professionnellement de manière « assurée ».

Jacques vient juste de se séparer de sa compagne avec qui il était installé. Il vit actuellement seul. Il est stabilisé dans l'emploi. Selon ces deux informations, il constitue plus une « atypie conjoncturelle » qu'un réel cas dissonant dans la tendance majoritaire.

Parmi les femmes qui s'inscriraient également en contre de la tendance dominante, on trouve Colette et Mélanie. Colette est célibataire et vit seule. Suite à l'échec de ses études à l'université, elle suit un contrat de qualification dans une grande surface de distribution de produits des industries culturelles. Puis elle finit pas y être employée en CDI, comme vendeuse. Colette est issue des classes supérieures. Elle n'a pas connu de relation amoureuse longue depuis le début de l'enquête. C'est son père qui s'acquitte de la facture du téléphone portable :

« J'explose mon forfait régulièrement. Je ne l'explose pas trop, parce que c'est mon papa qui paie le forfait, donc quand je l'ai explosé, je vais sur le fixe après. »

Difficile dans ce cas de classer ce mode d'équipement dans une catégorie stricte.

Pour Mélanie, un élément de réponse nous a interpellé : elle dispose d'un abonnement gratuit au téléphone fixe en tant que salariée de la Poste. Elle affirme ne conserver le fixe que parce qu'il lui est fourni :

« Est-ce que ça a changé des choses pour toi par rapport au téléphone fixe ?

Disons que ça commençait vraiment à devenir indispensable parce que je suis tout le temps partie. Le fixe je le garde parce qu'avec la Poste, on a des avantages. C'est le côté pratique pour les gens aussi qui n'ont pas de portable, au moins ils ont le choix. Franchement, si je n'avais pas ces avantages avec la Poste, je ne l'aurais pas gardé parce que j'ai l'abonnement gratuit, j'ai des unités gratuites. Par rapport au coût, je ne l'aurais pas gardé parce que le portable, n'étant jamais chez moi, c'est quand même indispensable. (...)

Je suis tout le temps à droite à gauche, chez les gens, chez mes amis. (...) Je veux dire, si je suis ici une soirée, dans la journée je n'y suis pas forcément. »

Il est toutefois important de souligner que Mélanie est en phase d'installation avec Steve, qu'elle fréquente depuis trois ans, et avec qui elle envisage de se marier. Dans une telle phase transitoire, on préférera se fonder sur l'analyse des données de la vague d'enquête suivante.

Tendance majoritaire : des femmes et des hommes engagés dans la sphère professionnelle comme dans la sphère privée

Ainsi, les atypies décrites ci-dessus ne démentent pas franchement les tendances que nous soulevions : le double équipement apparaît dans des ménages installés professionnellement et conjugalement.

On doit se demander à ce stade ce qui différencie les femmes de ce groupe des femmes qui ne possèdent pas de mobiles (téléphonie fixe exclusive), ou une simple mobicarte. Les femmes multi-équipées sont toutes d'un niveau de diplôme supérieur ou égal au bac. En termes d'origine sociale, on ne remarque pas de prépondérance d'une classe particulière. Mise à part Clotilde, aucune n'a d'enfant. Clotilde est issue des classes supérieures, a un diplôme de niveau bac + 2. Elle est bibliothécaire en CDI, à plein temps, dans un collège. Son conjoint est instituteur. Elle va partir prochainement en formation en vue d'une promotion. Cette perspective a de l'importance à ses yeux. Elle ne situe ni en retrait du marché du travail, ni en retrait dans le couple.

Si l'on compare son parcours à celui des femmes du premier groupe que nous avons étudiées¹²⁵, les écarts en termes d'origine sociale et de niveau de diplôme font prendre un sens tout à fait différent à une transition biographique comme la naissance du premier enfant. Quand cela entraîne, dans le parcours des premières, des logiques de retrait du marché du travail, et des couples dans des configurations de forte asymétrie de revenu entre conjoint, une jeune femme culturellement et économiquement dotée comme Clotilde a une trajectoire qui refuse ce décrochage social. Pourtant son insertion professionnelle n'était pas réalisée au moment de la naissance de sa fille :

« Si tu devais comparer aujourd'hui ta vie professionnelle [et celle de ton conjoint], tu dirais que tu t'en sors mieux que lui ou qu'il s'en sort mieux que toi ?

Pour l'instant, il s'en sort mieux que moi.

Même avec la perspective des études ?

Pour l'instant, je parle. Après mon diplôme, ce sera pareil, je pense.

C'est une question de diplôme ?

Non, au niveau salaire aussi, forcément. Je pense à ça quand même pas mal, surtout par rapport au salaire. Sinon, non, il n'y a pas de différence.

Ma question était assez générale. S'en sortir mieux, ça peut être aussi le prestige, le plaisir...

Non, c'est pareil. »

Battagliola (2001) remarquait ce phénomène, en se basant sur une exploitation secondaire de l'enquête « Emploi jeunes » de l'INSEE, en 1992 : « La vie en couple, comme l'accès à un logement personnel, peuvent désormais se conjuguer avec la fin des études et / ou la recherche d'une insertion stable sur le marché du travail parmi les jeunes filles (...). En revanche, la naissance d'un enfant est largement repoussée après l'insertion professionnelle par les deux sexes. Ce scénario est réservé aux jeunes diplômés des classes supérieures (...) » (p. 189).

En revanche, rien ne dit que, pour des femmes d'origine sociale et de niveau d'études équivalent, la naissance du premier enfant ne produira pas cet effet de repli. Si ces dernières présentent une insertion professionnelle ancrée et durable, elles peuvent se trouver dans des modes d'intégration plutôt « laborieux ». La satisfaction au travail n'est pas toujours au rendez-vous. Suzie, par exemple, fait les « deux huit », dans un travail posté de contrôle en

¹²⁵ Mono-équipées en téléphonie fixe

usine. Katia, elle, est aide-soignante, après de nombreux contrats précaires et une formation complémentaire. Elle se situe sur une pente sociale ascendante, et ne souhaite pas relâcher son effort :

« Et moniteur-éducateur, ça changerait au niveau de ton rôle, concrètement ?

Non, le rôle serait plus ou moins là même, mais ça me permettrait par la suite de faire d'autres formations et de faire des entretiens individuels. Mais le temps que j'arrive là, il faut d'abord faire l'école de moniteur-éducateur, faire d'autres formations à l'entretien individuel et puis suivre une psychanalyse aussi.

Pour avoir le rôle de soignant en fait.

Oui. Parce qu'au niveau du CHS, les moniteurs-éducateurs, on les met sur le même niveau que les infirmiers psy. Ça demande un investissement beaucoup plus important.

Tu as envie de te lancer-là, petit à petit.

Oui, d'essayer d'aller le plus loin. Peut-être que je ne le ferai pas, mais là, à l'heure d'aujourd'hui, j'ai fait des demandes et on va bien voir. »

Sylviane est secrétaire comptable. Elle tient également à conforter sa position sociale, et ne s'imagine pas sacrifier son évolution professionnelle alors qu'elle ferait l'expérience de la maternité. Dans cet extrait d'entretien, elle relate une négociation interne au couple à ce sujet :

« Est-ce que, par exemple, tu pourrais t'imaginer vivre sans travailler, ne serait que pendant une certaine période ?

Non, je n'aimerais pas rester chez moi à m'occuper de la maison toute une journée. J'aime bien aller au travail. Surtout le travail actuel que je fais me plaît énormément.

Est-ce que tu envisages de le faire à moment donné ou à un autre, ne serait-ce que par rapport à ta vie de couple, fonder un foyer ?

Peut-être fonder une famille, oui. Je m'arrêteraï parce que je serais obligée de m'arrêter. Tout dépendra de la situation, malheureusement on ne peut pas savoir à l'avance, mais je ne pense pas que je prendrai de congé parental, à moins que ma première grossesse soit des triplés. (...) Ce n'est pas le fait de ne pas vouloir m'occuper d'un enfant, bien au contraire, mais je pense que c'est important aussi bien pour une vie de couple que pour une vie de parent, comme pour l'enfant, de ne pas être toujours à la maison avec son enfant, tout le temps avec lui, qu'il aille en garderie, que j'aïlle le chercher. (...)

Est-ce que ton travail a eu ou a une influence sur la décision de faire ou de ne pas faire un enfant ?

Oui.

Et le travail de ton conjoint aussi ?

Le travail de mon conjoint, non. C'est surtout le mien. Parce qu'on avait décidé d'avoir un enfant avant que je démissionne de C.. Ce n'était pas prévu. Et comme j'avais retrouvé tout de suite Y.G.¹²⁶, il a tout de suite fallu arrêter tout ça et il était hors de question que je tombe enceinte alors que je venais de trouver un nouveau travail. C'était important pour moi de me mettre en valeur dans ce nouveau travail et de ne pas faire ce genre de chose.

Est-ce que vous êtes sur la même longueur d'onde à ce propos ?

Oui. C'était clair pour tous les deux. Il faut être correct aussi. (...)

Si tu devais comparer aujourd'hui ta vie professionnelle et celle de ton mari, est-ce que tu dirais que tu t'en sors mieux ou pas ?

C'est exactement pareil, que ce soit au niveau salaire, au niveau ambiance. Il aime ce qu'il fait, moi j'aime ce que je fais. Tout va bien. »

Ainsi, ces femmes de même condition décrivent une trajectoire professionnelle soit ascendante, soit de maintien sur le marché du travail, mais pas une stratégie de retrait. Cela les distingue, à diplôme et origine sociale comparable, des femmes mono-équipées en téléphonie fixe, voire disposant d'un terminal mobile à carte prépayée. L'extension de leur panoplie communicationnelle à la possession d'un terminal mobile personnel, avec forfait, les caractérise. Cela plaide à nouveau, selon nous, pour considérer que l'acquisition et l'utilisation d'un mobile personnel, avec abonnement, n'a pas la même signification sociale, que de disposer d'un outil marqué par un calibrage plus serré de la communication.

Il s'agit, en revanche, de prendre garde à la fragilité de ces trajectoires professionnelles. En effet, si dans le cas de Clotilde le milieu social d'origine et la dotation en capital culturel semblent jouer comme des atouts sociaux dans la consolidation des ses itinéraires privés et professionnels, la naissance du premier enfant pourrait peser sur les parcours d'insertion des jeunes femmes sus-citées. Sylviane explique bien tout le calcul qui entoure la maternité, qu'elle perçoit comme une prise de risque pour son avenir professionnel.

L'ensemble des éléments mis en évidence quant aux logiques d'équipement dans cette première tentative de regroupement s'est appuyé essentiellement sur le rapprochement entre une décomposition temporelle d'une part des biographies individuelles, d'autre part des parcours techniques. Cela permet de classer les itinéraires d'équipement selon des dynamiques dominantes : 1/ Les individus exclusivement équipées de téléphonie fixe, éventuellement complétée par une mobicarte : femmes, installées conjugalement, en retrait du

¹²⁶ Il s'agit de l'entreprise qui l'emploie actuellement, en CDI.

marché du travail ; 2/ Les individus mono-équipés en téléphonie mobile : les étudiants et les travailleurs précaires qui ne vivent pas en couple, 3/ Les individus multi-équipés : hommes et femmes stabilisés dans l'emploi et dans la vie conjugale. Afin de préciser ces profils, et d'affiner la généalogie des modes d'équipement, nous avons analysé les arguments mobilisés par les jeunes quant au processus d'acquisition des dispositifs de communication.

2.2/ Logiques argumentaires : reconstituer la généalogie des équipements

Dans la suite de la stratégie de décomposition temporelle des processus d'équipement, nous proposons donc une stratégie d'approche narrative qui vient interroger le discours des enquêtés de la vague 1 à la vague 3 sur leurs cheminements « technico-biographiques ». Ainsi, il nous a semblé qu'une analyse individu par individu des arguments développés sur la justification des acquisitions technologiques permet de compléter le panorama général de la répartition sociale des TIC. Nous proposons d'en faire ici la synthèse, avant de livrer un tableau ordonné reprenant les éléments sociologiques qui contribuent à déterminer les clivages sociaux à l'œuvre dans le panel, au moment de la vague 3.

2.2.1/ Téléphonie fixe exclusive : la marque du foyer

Cette forme basique d'équipement correspond aux dates d'installation conjugale, généralement directement après la décohabitation du foyer parental. Pour les enquêtées, l'ouverture d'une ligne fixe est envisagée dans la perspective où la mise en couple est perçue comme durable, même si elle est relativement précoce. Cet acte contribue à la matérialisation du foyer familial, d'autant plus que ce dernier tend à ressembler à celui qui vient juste d'être quitté, à savoir le domicile parental, parangon de l'unité familiale.

2.2.2/ Téléphonie fixe complétée par un mobile à carte prépayée :

sécurisation, organisation, joignabilité

L'argumentation sur l'équipement en téléphonie fixe est comparable à la précédente. Quant aux dates d'acquisition du mobile, elles peuvent correspondre à trois séries d'arguments, qui peuvent se combiner.

La première relève d'une exigence de sécurisation soit en période de grossesse, soit alors que l'enfant est né. Il s'agit généralement d'une décision conjugale. Ce sont les cas notamment de Viviane, enceinte, ou de Nadège, que nous avons déjà exposés.

La deuxième série insiste, plutôt dans le cas de maternité accomplie, sur les nécessités de l'organisation des tâches ménagères : courses, garde d'enfant, sortie d'école. Il s'agit généralement d'une décision conjugale. Citons Corinne, mariée, mère de Thomas. Elle continue de travailler comme caissière, à temps partiel, emploi qu'elle exerce depuis 1995 alors qu'elle vivait encore chez ses parents. Elle dispose d'un mobile à carte, offert par son mari. Son équipement a été pensé en rapport avec l'enfant :

« Tu t'en sers ?

Oui, un coup dans les nuées. Je m'en sers surtout pour appeler Benoît [son mari].

Quand as-tu eu ton portable ?

Pour la fête des mères.

Qui te l'a offert ?

Mon mari.

Pourquoi il t'en a offert un ?

C'est moi qui lui ai chiné, parce que je voulais un portable.

Pourquoi ?

Parce que c'est pratique. Au travail, on n'a pas le droit d'appeler. Si jamais, pour la nourrice, pour Thomas, ou quand ça m'arrive d'aller faire des courses sur Caen, on ne sait jamais avec Thomas, je tombe en panne, n'importe, je suis là comme un rond de frite, et j'attends. Je trouvais que c'était utile. Je n'en ai pas une grande utilisation, mais ça me sert.

C'est juste pour s'il y a un problème ?

Oui.

Tu me racontais la dernière fois que tu ne l'utilisais pas des masses.

Non. C'est un « Mobicarte » que j'ai, et l'autre fois, il y a deux mois et demi, j'ai mis une carte, j'avais rangé mon portable dans le tiroir, je ne m'en suis pas servi, ma carte s'est trouvée mangée toute seule, j'ai perdu ma carte en gros. Je n'en ai pas une grande utilisation, là je m'en sers pas mal car, comme le matin, je suis au travail, pour appeler la nourrice, au cas où j'arrive en retard, c'est bien pratique.

Auparavant, je n'en avais pas besoin. Ce n'est pas d'une grande utilité, mais pour moi, c'est pratique.
(...)

Tu as donné ton numéro aux gens ? On t'appelle des fois sur ton portable ?

Jamais, c'est moi qui appelle. Je ne connais même pas mon numéro. »

La troisième quant à elle relate le souci de joignabilité professionnelle, dans le cadre de recherche d'emploi essentiellement. Le mobile est évoqué comme le moyen d'être contacté par un employeur éventuel, par l'ANPE ou une agence d'intérim. Nous sommes, rappelons-le, dans le cas de femmes plutôt en retrait du marché du travail mais qui manifestent alors la volonté de contribuer aux finances du ménage par un salaire d'appoint. Cathy, par exemple, s'est équipée d'un mobile « mobicarte » lors de son inscription en intérim en décembre 1998. Elle vit en couple depuis la vague 2 et a eu un enfant en 2000. Elle a cessé de travailler rapidement dès sa mise en couple. Cathy est désormais mère au foyer mais n'exclurait pas d'accomplir quelques missions rémunératrices :

« Est-ce que tu as un téléphone portable ?

Oui. En fait, je l'ai acheté parce que j'étais inscrite en intérim et pour éviter d'avoir à attendre à la maison le coup de fil des boîtes d'intérim, j'avais acheté un portable pour que je puisse sortir.

Ça fait longtemps que tu l'as ?

Depuis décembre 1999.

Comment tu l'utilises ton portable ?

En fait, je n'appelle pas beaucoup, ce n'est pas un forfait, c'est une carte et, quand je n'ai plus d'unités, on peut me joindre quand même. »

Sylvie, également, issue des classes sociales populaires, s'est installée en couple en 2000. Mère d'un enfant, elle a arrêté ses études avec la naissance, en 1997. Elle est désormais au foyer. Son portable lui a été offert par son compagnon. Elle dit ne pas l'utiliser. Il a tout de même servi lors de son inscription en intérim, et continue de trouver sa place pour la gestion des tâches liées à l'enfant :

« Est-ce que cela a changé des choses pour toi par rapport au téléphone fixe ?

Non, du tout, rien du tout. Je ne sais même pas pourquoi j'ai un téléphone portable. Je l'oublie toujours. Je n'arrive pas à m'y faire, c'est pénible mais c'est comme ça, je n'arrive pas à m'y faire au portable. Je trouve que c'est prenant. C'est Grégory qui m'avait acheté ça, mais le problème, c'est que quand on a un portable, on ne ferait que ça, on serait toujours pendu au téléphone. Maintenant c'est vrai que j'en ai l'utilité par rapport au travail maintenant, puisque je suis en intérim, donc quand on m'appelle, c'est plus facile. Et puis, par rapport à l'école, par rapport à Quentin, s'il y avait quoi que se soit, on pourrait mon contacter sur le portable, mais quand je l'ai avec moi, quand j'y pense. »

Seule Fleur, qui n'est pas mère, affirme en disposer à cause des astreintes liées à son métier¹²⁷.

2.2.3/ Téléphonie mobile exclusive : rester « connecté »

dans des modes de vie circulatoires et des temporalités sociales peu réglées

Ce groupe est composé d'individus montrant des ancrages fragiles et/ou transitoires dans leurs itinéraires privés et professionnels. Nous avons une population double : des étudiants d'un côté, des travailleurs précaires de l'autre. L'argumentation renvoie globalement à la nécessité de maintenir un état de connectivité élevée. Mais pas pour les mêmes raisons.

Les étudiants : coordonner une sociabilité diversifiée

La première est formée d'étudiants. Leurs modes de sociabilité sont marqués par la pratique d'activités multiples, dans des lieux différenciés. Le mobile permet de maintenir le « fil » communicationnel pour des individus qui sont relativement peu attachés à leur domicile, ne vivant pas en ménage. Prenons l'exemple de Denis : issu des classes supérieures, il dit s'être équipé voilà deux ans pour des questions de coût liées à l'équipement de son entourage, mais également par souci d'une « fluidité » communicationnelle. Sa sociabilité de type étudiante, proluxe, sonne comme une injonction à être « connecté ». Denis dit être un fervent utilisateur du mobile.

Un autre argument se trouve dans les déplacements géographiques au cours de la vie étudiante, liés aux changements de filières et de sites universitaires. Nina s'est équipée deux

¹²⁷ Fleur, après de nombreux stages et une formation, vient de prendre un poste d'assistante éducatrice dans un centre d'aide sociale à l'enfance. Il y accomplit un travail de prévention, de suivi administratif et judiciaire.

ans auparavant également. Elle a déménagé de Caen à Nantes entre la vague 2 et la vague 3, en octobre 1999. Elle s'est équipée à cette occasion. Elle est ensuite retournée chez ses parents en fin d'études en juillet 2001. Cette mobilité, qui on le voit, peut prendre la forme d'un retour momentané au domicile familial, n'a visiblement pas été compatible avec la mise en place de téléphonie fixe.

Travailleurs précaires : les contraintes du nomadisme et des horaires décalés

La seconde population est composée majoritairement d'hommes, travailleurs, dans des relations fragiles au travail et à la conjugalité. Pour certains, des relations d'emploi associées à des formes de nomadisme – saisonnier, intermittent – rendent improbable l'acquisition d'un téléphone fixe autant qu'elles favorisent celle d'un terminal mobile. Prenons l'exemple de Patrick, intermittent du spectacle, au sujet de son exclusivité du mobile :

« Par rapport à un poste fixe, qu'est-ce que ça te donne ?

Disons que c'est bien quand même, par rapport à mon métier où je peux être à Paris pendant un mois et après dans le sud ou à Agen ou machin, je ne sais pas où. Là, on peut me joindre tout le temps même si je ne suis pas chez moi, si l'on me propose un plan de travail, je suis toujours à l'affût. »

Joël, d'origine populaire, est travailleur saisonnier depuis mai 1996 dans le secteur de l'hôtellerie- restauration. Il est équipé depuis cinq ans, depuis qu'il « fait des saisons ». Cet outil serait en phase avec sa temporalité d'emploi, et les localisations variées que cela lui impose. Il reste joignable tout au long de l'année, qu'il travaille sur la côte normande en été, ou dans les stations alpines en hiver. De plus, ses activités professionnelles ont régulièrement lieu en soirée, voire jusque tard dans la nuit. Disposer d'un terminal mobile, toujours sur soi, lui permet de garder le contact avec l'extérieur, que ce soit pour organiser sa vie quotidienne (rendez-vous, sorties, informations, ...) ou pour donner et recevoir des nouvelles de personnes plus lointaines, comme les membres de sa famille restés à Caen, mais aussi les amis qu'il conserve dans les régions où il a pu réaliser un travail saisonnier dernièrement.

D'autres travaillent en horaires décalés, comme Kevin. Serge enchaîne les contrats. Il s'est équipé dès les débuts d'un mobile, un an après la fin de sa scolarité, en 1995. D'origine sociale modeste, célibataire, il vit en colocation avec des copains. Il n'a jamais pris de ligne fixe. La date d'équipement en mobile correspond à sa première colocation, et il insiste sur la nécessité de « disposer d'une ligne à soi quand on vit à plusieurs » comme une forme de

territoire personnel au sein de la communauté. D'ailleurs, chaque colocataire avait son mobile.

Enfin, Nicolas, nettement plus diplômé, vit en Espagne où le coût d'installation d'une ligne fixe est, selon ses dires, de toute façon prohibitif. Pour joindre sa famille dans l'hexagone, il se rend dans un taxiphone.

Le caractère précaire des conditions d'existence de nombre de ces jeunes hommes, pour la plupart issus des classes populaires, n'en fait pas moins des utilisateurs précurseurs du mobile. Ils sont parmi les premiers équipés de ce type de terminal dans le panel.

Cette tendance semble appuyer l'idée que l'acquisition et l'usage du mobile sont liés à des modes de vie particuliers : période « étudiante » comme on l'a vu et comme on pouvait s'y attendre, mais c'est également l'outil privilégié d'une jeune classe laborieuse « non-fixée ».

2.2.4/ Double équipement fixe-mobile : les stabilisations privées et professionnelles favorisent le multi-équipement

Pour terminer la liste des arguments mobilisés dans le cadre d'explications dans le choix des équipements, nous proposons de synthétiser ceux relatifs au double équipement. Ces individus sont majoritairement installés en foyer conjugal et ont une activité professionnelle stabilisée.

- ⇒ Les dates d'ouverture de la ligne fixe correspondent aux dates d'installation en couple
- ⇒ Les hommes de cette catégorie possédaient un mobile avant la mise en couple
- ⇒ Les femmes sont équipées antérieurement à la naissance du premier enfant, et l'équipement n'est jamais relié à la grossesse
- ⇒ On retrouve dans les discours d'équipement en mobile des femmes l'argument de la sécurisation, alors qu'il est absent du discours des hommes
- ⇒ Ces derniers affichent plutôt la possibilité d'éliminer les temps morts communicationnels, à l'instar de Thomas :

« Depuis que tu as un portable, est-ce que ça a changé des choses pour toi par rapport au téléphone fixe, dans ta façon d'utiliser le téléphone ?

Oui, c'est un gain de temps. On n'a pas le droit de téléphoner en voiture, mais on prend le droit. C'est un gain de temps parce qu'on fait deux choses à la fois. »

- ⇒ Seules les femmes décrivent un sentiment d'indépendance matérialisé par la possibilité d'avoir un canal de communication propre
- ⇒ Ces arguments de l'indépendance et de la sécurisation peuvent évidemment se combiner chez les femmes. Ainsi, Clara a quitté le domicile parental en 1999 pour s'installer en couple. Au même moment, elle s'est stabilisée dans l'emploi après une longue période d'incertitude (précarité, stages) :

« Le portable a-t-il changé des choses pour toi par rapport au téléphone fixe ?

(...) Un peu plus d'indépendance peut-être, ou un peu plus de sécurité : je suis un peu plus rassurée de savoir que j'ai un portable si je suis partie à droite, à gauche. Sinon, ça n'a pas tellement changé par rapport au fixe. »

2.3/ L'utilisation du SMS, d'internet et des fonctions relationnelles connexes :

quelle répartition ?

Nous avons jusqu'à présent laissé de côté l'analyse de la répartition des pratiques relationnelles écrites liées au terminal mobile et à internet. En effet, nos investigations, en mettant l'accent dans un premier temps sur les différenciations dans les modes d'équipement téléphoniques, permettaient de procéder à des tris sur l'ensemble des individus. Car les pratiques relationnelles que nous allons aborder maintenant sont le fait d'une minorité dans le panel.

La matrice produite ci-avant montre assez nettement comment ces pratiques peuvent être tendanciellement rattachées à des groupes sociaux spécifiques. Ce complément sur l'adoption de ces media textuels nous aidera à solidifier des parcours typiques d'appropriation technologique en relation avec les parcours sociaux des individus.

2.3.1/ La pratique du SMS

Le SMS – ou mini-message, ou encore « texto » - est peu pratiqué par les individus du panel en vague 3 : dix-sept jeunes en usent, pour cinquante-et-un possesseurs de terminaux mobiles, soit environ un tiers. Toutefois, le groupe qui pratique le plus est celui des mono-équipés en mobiles. Manifestement, ces derniers optimisent les capacités communicationnelles de leur

unique outil. Lorsque nous dresserons des portraits détaillés d'individus quant à leurs usages relationnels des TIC, nous prendrons soin, en particulier pour ceux relevant de ce groupe, de préciser le sens des pratiques.

2.3.2/ Internet et les pratiques relationnelles connexes

Concernant internet, et plus exactement les usages relationnels qui lui sont corrélés – courriel et échanges écrits synchrones – la répartition est plus étendue.

Si, dans un premier temps, on porte un regard sur le courriel, on remarque que les individus du groupe étudiant sont quasiment tous utilisateurs. Cela paraît donc être une caractéristique qui spécifie cette catégorie.

Ensuite, on note que ce sont les hommes et femmes doublement équipés fixe-mobile qui utilisent le plus fréquemment la messagerie électronique. Cela laisse à penser que « l'équipement va à l'équipement » ... comme le « capital va au capital ». Cette dimension « multi-équipée » pourrait donc être une nouvelle caractéristique forte de ces catégories féminines et masculines. En outre, relevons que pour la seule personne non équipée d'un mobile que nous avons classé dans ce groupe-là, le courriel agit non comme un complément du fixe, mais plutôt comme une compensation de l'abandon du mobile. Citons Joseph :

« D'accord. Tu as un téléphone portable ?

Non, j'avais un téléphone portable, mais c'était Aurélie qui l'avait parce que, en plus, je n'aime pas répondre au téléphone et je n'aime pas téléphoner, donc j'en avais acheté un pour nous, mais c'est Aurélie qui l'avait tout le temps sur elle parce que moi, je n'en voulais pas. Et je l'ai arrêté. (...)

Est-ce que, par contre, tu utilises le mail, puisque tu as un ordinateur ?

Je m'y suis mis, oui, un peu plus. Parce que là, il y a mon frère qui a Internet, il y a mes cousins qui ont Internet. Parce que, en fait, j'aime bien être sur l'informatique, donc c'est plus facile. Enfin, moi, je trouve que c'est plus facile, donc je contacte mieux par e-mail que par téléphone. Je trouve mieux les mots.

Oui. Pour toi, tu penses que le mail, ça a remplacé le téléphone ?

Pour moi, oui. »

Cet exemple apporte une autre information. Rappelons que Joseph est ouvrier qualifié, issu des classes populaires, ne dispose d'aucun diplôme, à l'instar de plus d'une dizaine d'autres

individus utilisateurs du courriel. Dans notre panel, l'accès à internet n'est clivé ni par la classe sociale d'origine, ni par le niveau de diplôme, ni par le métier exercé. On l'a vu, lorsque nous traitons plus avant dans ce document de la « fracture numérique », et que nous produisons un cadrage statistique de notre cohorte montrant que la PCS, le niveau de diplôme, les différences d'origine sociale sont facteurs de ségrégation dans l'accès à internet. Il ne s'agit pas ici de nier ce fait social, objectivé par des enquêtes quantitatives sur la diffusion des équipements, mais simplement de relater que, sur un panel restreint, ces variables n'ont pas d'effets directement visibles sur les trajectoires d'équipement.

Par ailleurs, pour abonder dans le sens d'une influence difficilement observables des critères de classe, on remarquera que le troisième groupe le plus utilisateur de courriel est constitué par la catégorie des non-équipés en mobile, dont les individus, pour la plupart, s'illustrent justement par leur faible dotation en capitaux culturels et économiques.

Les effets liés au parcours de vie doivent ici être pris au sérieux. Encore une fois, dans les portraits que nous proposerons pour commenter les usages, nous signalerons les éléments qui ont pu agir sur les processus d'équipement.

Pour terminer sur les usages relationnels d'internet, on ne relève que trois utilisateurs d'échange écrit synchrone. Nous avons choisi, eu égard aussi au peu d'information que nous avons globalement recueilli sur ces usages, de les regrouper avec ceux qui auront cours au moment de l'enquête en vague 4. Une analyse globale, et dynamique, de l'utilisation de ces applications d'échange via internet sera alors produite.

2.3.3/ La question de l'accès à internet :

au domicile, à l'université, sur le poste de travail

Tous les individus qui affirment se servir des applications relationnelles d'internet ne sont pas équipés à leur domicile. En vague 3, seule une étudiante, Florence, qui a ouvert une ligne fixe, dispose d'une connexion à domicile. Les six autres étudiants utilisateurs de courriel ont accès à internet uniquement sur leur lieu d'études. Prenons l'exemple de Nina, où l'on imagine l'impact du non-équipement domiciliaire sur la fréquence d'usage :

« Les e-mails ?

Oui, un petit peu, depuis peu. Je m'y suis mise depuis cette année. Je viens d'avoir une boîte e-mail que Géraldine m'a mise de force.

Tu as un ordinateur ?

Non, c'est ça le problème. J'ai une boîte e-mail mais je n'ai pas d'ordinateur. Donc il faut que j'en aie à portée, donc c'est vrai que quand je suis à la fac, c'est pas assez pratique. (...)

Ça t'arrive souvent ?

De temps en temps. C'est par passe. C'est aussi selon si j'ai un ordinateur à portée de main ou pas. C'est surtout ça. »

Pour huit autres individus, en emploi, c'est exclusivement à partir du lieu de travail que se pratiquent les échanges de messages électroniques. Le fait d'avoir accès à internet au travail semble jouer un rôle fondamental dans l'appropriation de cette nouvelle technologie de communication. Ainsi, Clara déclare :

« Est-ce que tu utilises parfois le courrier électronique ?

Oui, souvent.

Depuis quand ?

Depuis que je travaille au C., donc depuis juillet 1999 puisque c'est là que j'ai vraiment commencé à m'intéresser à la messagerie et à voir comment ça fonctionnait et l'intérêt que ça pouvait avoir parce que c'est vrai qu'un mail c'est facile à envoyer. Hop, on dit ce qu'on a à dire, on envoie et puis point final ça arrive. »

Par contre, pour Antoine, cet extrait laisse entrevoir les contraintes liées à ce mode d'accès :

« (...) Moi, je n'en ai pas chez moi, je n'ai pas d'Internet donc c'est sur le centre de formation, quand il marche, quand il est libre, parce qu'il n'y en a qu'un pour tout le centre, dont que ce n'est pas évident. Ça permet d'écrire un petit truc rapidement quand on a besoin, c'est plus rapide qu'un courrier. (...) C'est surtout du dépannage, en gros. »

Mais certains, comme Kevin, vont devenir par ce biais de véritables *webmaster* autodidactes.

3/ La construction d'une typologie des trajectoires sociales d'équipement

Les traitements effectués ci avant mettent en évidence des variables à même de proposer des regroupements des parcours. Aussi, après en avoir rappelé le contenu, nous élaborerons une typologie. Elle synthétisera un classement construit à partir des données recueillies entre la vague 1 et la vague 3. Cette typologie doit être envisagée comme provisoire : nous confronterons dans le chapitre suivant les éléments qui sont à l'origine de sa formation avec les nouvelles informations recueillies lors de la vague 4.

3.1/ Quelles variables pour quel classement des trajectoires ?

Si dans de nombreux cas les variables constituées par l'origine sociale et le niveau de diplôme semblent peser sur les itinéraires technologiques, leurs influences ne sont pas systématiques. Comme nous l'avancions dans la première partie de la thèse, le travail de reconstitution des cheminements technologiques nécessite de considérer non seulement l'effet des attributs sociodémographiques des individus, mais également leur position dans le cycle de vie, et de tenir compte des effets liés à leur parcours de vie.

La répartition des trajectoires d'équipement de la vague 1 à la vague 3 laisse apparaître des regroupements relativement homogènes. Deux d'entre eux sont clairement sexués, et reliés à des parcours conjugaux et professionnelles spécifiques : d'une part, des femmes mono-équipées en téléphonie fixe, qui ont la caractéristique d'être stabilisées dans le couple, souvent mères relativement précoces, se situant en retrait du marché du travail ; d'autre part, des hommes mono-équipés en terminaux mobiles, travailleurs précaires, et montrant des parcours conjugaux discontinus. Ces deux groupes ont également comme caractéristiques majoritaire d'être composé d'individus situés en bas de la hiérarchie sociale (faibles niveau de diplôme et de revenus).

Un autre regroupement se distingue quant à lui par la spécificité de son statut socioprofessionnel, et de sa dynamique conjugale : les jeunes qui poursuivent encore des études en vague 3, et qui ne sont pas installés en couple. Ils sont mono-équipés d'un téléphone portable. Ce groupe n'est ni sexué, ni homogène en termes d'origine sociale.

Enfin, on trouve un ensemble plus large d'individus multi-équipés. S'il se caractérise par sa mixité sexuelle, sociale et culturelle, on a constaté qu'à ce type de parcours d'équipement sont systématiquement associés des itinéraires de stabilisation conjugale et professionnelle.

C'est pourquoi, si nous retiendrons comme saillante la sexuation du panel au regard de certaines trajectoires d'équipement, nous souhaitons produire un nouveau classement à partir des variables construites en tenant compte de la dynamique des parcours de vie, ici des processus à l'œuvre dans les itinéraires privés et professionnels.

Pour produire la matrice qui suit, nous avons classé les individus :

- selon le **sexe** : homme (**M**) / femme (**F**)

- selon le **mode d'installation conjugale**, renseigné sur deux niveaux : « **couple** » pour les individus installés en couple, avec ou sans enfant / « **célibat** » pour les individus vivant seuls, célibataires ou non

- selon le **mode de parcours professionnels**, renseigné sur deux niveaux : « **dans l'emploi stable** » pour les individus montrant soit des parcours formation => emploi durable, soit l'installation dans un emploi durable après une période de circulation sur le marché du travail / « **éloigné de l'emploi stable** » pour les individus inactifs, chômeurs ou dans des formes d'emploi atypiques, mais aussi pour ceux affichant un mode d'intégration professionnelle « laborieux »

Ce tableau doit être considéré comme une étape du travail de classement. En effet, si l'on fait l'hypothèse d'une part que le franchissement de seuils biographiques peut être à l'origine de transformations dans les modes d'équipement, et que, d'autre part, ces transitions peuvent prendre un sens tout à fait différent en fonction des attributs socioculturels des individus, voire de leur expérience biographique, alors on doit rester totalement attentif aux évolutions à venir avec l'avancée dans l'âge. De même, il s'agira de scruter l'occurrence de réversibilités dans les itinéraires tant privés que professionnels. La matrice ci-dessous n'a de valeur que dans la mesure où elle représente une proposition de rassemblement de cheminements individuels, et que cette proposition n'a pour unique fonction que d'être confrontée à l'analyse des données de l'ultime vague d'enquête.

Individu	sexe	Installation conj.	Insertion pro.	TF	TP forfait	TP mob.	SMS	Courriel	Ech. écrit synch. via internet.
5	F	en couple	aléatoire	x					
16	F	en couple	aléatoire	x		x			
18	F	en couple	aléatoire	x					
49	F	en couple	aléatoire	x		x	x		
51	F	en couple	aléatoire	x				x	x
52	F	en couple	aléatoire	x		x			
53	F	en couple	aléatoire	x					
62	F	en couple	aléatoire			x			
71	F	en couple	aléatoire	x		x			
73	F	en couple	aléatoire	x		x	x	x	
74	F	en couple	aléatoire	x		x			
76	F	en couple	aléatoire	x		x			
84	F	en couple	aléatoire	x					
15	F	en couple	linéaire	x	x		x	x	
20	F	en couple	linéaire	x	x				
21	F	en couple	linéaire	x	x			x	
24	F	en couple	linéaire	x	x		x	x	
25	F	en couple	linéaire	x	x			x	
29	F	en couple	linéaire	x	x			x	
45	F	en couple	linéaire	x	x			x	
64	F	en couple	linéaire	x	x				
82	F	en couple	linéaire	x	x			x	
83	F	en couple	linéaire	x	x			x	
87	F	en couple	linéaire	x	x		x		
8	M	en couple	linéaire	x	x		x	x	
12	M	en couple	linéaire	x	x				
14	M	en couple	linéaire	x	x				
26	M	en couple	linéaire	x				x	
35	M	en couple	linéaire	x	x				
39	M	célibat	linéaire	x	x			x	
40	M	en couple	linéaire	x	x			x	
47	M	en couple	linéaire	x	x		x	x	
55	M	en couple	linéaire	x	x		x	x	x
78	M	en couple	linéaire	x	x				
1	M	célibat	aléatoire		x		x		
11	M	célibat	aléatoire		x				
13	M	célibat	aléatoire		x		x	x	
31	M	célibat	aléatoire		x				
33	M	célibat	aléatoire		x		x	x	
34	M	célibat	aléatoire		x				
58	M	célibat	aléatoire		x				
60	M	célibat	aléatoire		x		x		
69	M	célibat	aléatoire		x		x	x	
75	M	célibat	aléatoire		x		x	x	
2	M	célibat	étudiant		x				
9	M	célibat	étudiant		x			x	
28	M	célibat	étudiant		x			x	x
59	M	célibat	étudiant		x			x	
22	F	en couple	étudiant	x	x		x	x	
23	F	célibat	étudiant		x			x	
89	F	célibat	étudiant		x			x	
10	M								
41	M								
23	F								
48	M								
50	F								
61	F								
63	F								
70	M								
77	M								
79	F								
4	F	célibat	linéaire	x	x		x		
19	F	célibat	aléatoire	x	x		x	x	
72	M	célibat	linéaire	x	x				
80	F	célibat	aléatoire		x		x		
85	M	célibat	aléatoire	x	x		x		

Tableau n°17 - Répartition des individus selon la trajectoire d'installation conjugale, la trajectoire d'intégration professionnelle et l'équipement en TIC en vague 3

3.2/ Proposition d'une typologie

3.2.1/ Une réduction du réel pour construire

des catégories dynamiques et homogènes

Notre échantillon ne vise à aucune représentativité. La mobilisation de ce panel pour produire des connaissances scientifiques sur les processus d'accès à des modes de communication a été envisagée de manière à construire des catégories dynamiques, en fonction de la prise en compte de trois effets : les caractéristiques sociodémographiques, la position dans le cycle de vie, enfin le parcours de vie des acteurs.

A travers l'étude des calendriers et des entretiens, nous avons tenté d'élaborer une grille d'analyse qui rende compte de dimensions transversales à tous les cheminements. Nous souhaitons maintenant élaborer une typologie qui tienne compte des relations précédemment établies. Les types sont regroupés autour des variables qui ont servi à dresser la matrice du tableau n°17.

Introduit par Weber (1965, 1992), le concept d'idéal-type se fonde sur sa conviction que toute analyse en sciences sociales doit se fonder sur un travail préalable de purification du réel, par lequel le chercheur construit ses objets et ses catégories d'analyse en simplifiant et en systématisant les traits qui sont pour lui, en fonction de sa problématique, essentiels : « Par ce travail de grossissement et d'idéalisation des traits qui lui semblent fondamentaux, le chercheur construit des idéaux-types, grâce auxquels il pourra guider sa recherche. Ceux-ci forment des « tableaux de pensée homogène », où l'on a rassemblé, en une définition cohérente, l'ensemble des traits, pas nécessairement les plus courants, mais les plus spécifiques et les plus distinctifs pour caractériser l'objet. En ce sens, l'idéal-type est toujours une « utopie », indique Weber (1992, pp. 172-173). Mais c'est pour cela qu'il constitue un instrument d'intelligibilité fondamental. Son caractère utopique est ce qui permet de lire le réel, d'y repérer l'objet sous ses différentes formes empiriques, et de l'analyser en considérant son écart par rapport à son type-idéal.

Il s'agit donc de sélectionner des traits sociaux qui nous semblent significatifs quant à l'objet étudié, quand d'autres seront nécessairement négligés. Cette mise en place de conventions comprend sa part d'arbitraire. Elle constitue un durcissement du système hypothétique, passage obligé pour une poursuite de l'analyse. Par ailleurs, nous ne sommes pas en mesure d'avoir un retour des interrogés qui pourrait invalider radicalement une ou des variables retenues.

L'adjectif homogène veut dire qu'on a essayé de gommer toutes les contradictions possibles pour faire apparaître en quelque sorte l'objet de manière cohérente, harmonieuse. On présente l'objet dans son homogénéité la plus grande. C'est une construction idéalisée, au sens logique du terme, où des phénomènes diffus ont été regroupé depuis plusieurs individus et parcours pour leur donner une cohérence. Ce modèle a prétention à rendre compte du réel, en s'en éloignant plus ou moins évidemment. Une analyse sociologique procède, dans une construction idéal-typique, « à l'accentuation de traits distinctifs, afin de dégager des ensembles cohérents, significatifs des processus de négociation étudiés » (Demazière, 1995, p. 359-360)¹²⁸. Faure-Guichard (2000) rappelle que « le type-idéal est reconstruit, et non réel, qu'il ne correspond pas à une catégorie empirique (en ce sens il existe plusieurs typologie possibles pour une même population en fonction de la question principale que se pose le chercheur) » (p. 27). Ainsi, nous ordonnerons la complexité du réel constituée par la variété des parcours biographique-techniques de nos enquêtés.

Enfin, la typification que nous proposons ci-après doit être lue comme provisoire et transitoire. Provisoire parce que sa validité sera mise à l'épreuve des données de la vague 4. Elle peut donc être amenée à évoluer. Transitoire parce qu'elle est avant tout l'outil méthodologique qui nous conduira au devant de nouvelles interrogations et hypothèses quant aux traits significatifs de la suite des parcours. Elle est également surtout le moyen que nous nous sommes donné pour aller au but de notre recherche : saisir les usages sociaux des TIC, et in fine déterminer des trajectoires sociales d'usage. Cet outil est un intermédiaire pour aborder la dynamique des données, la dimension longitudinale de l'enquête.

¹²⁸ Demazière D., 1995, « Le chômage de longue durée », Paris : PUF, coll. Que sais-je ? n° 2939, pp..

3.2.2/ Le classement des trajectoires sociales d'équipement du panel en quatre types

Nous avons donc regroupé les individus du panel en quatre types idéaux. On remarquera sur la matrice qui est à l'origine de cette construction que cinq cas « atypiques » ont été mis à part. Nous avons pris soin d'en détailler les tenants. Aussi, ces types décrivent des dynamiques majoritaires, et nous rappellerons dans quelle mesure ces atypies peuvent être rapprochées d'un de ces regroupements homogénéisés. Le schéma suivant nous aidera à resituer cette typologie.

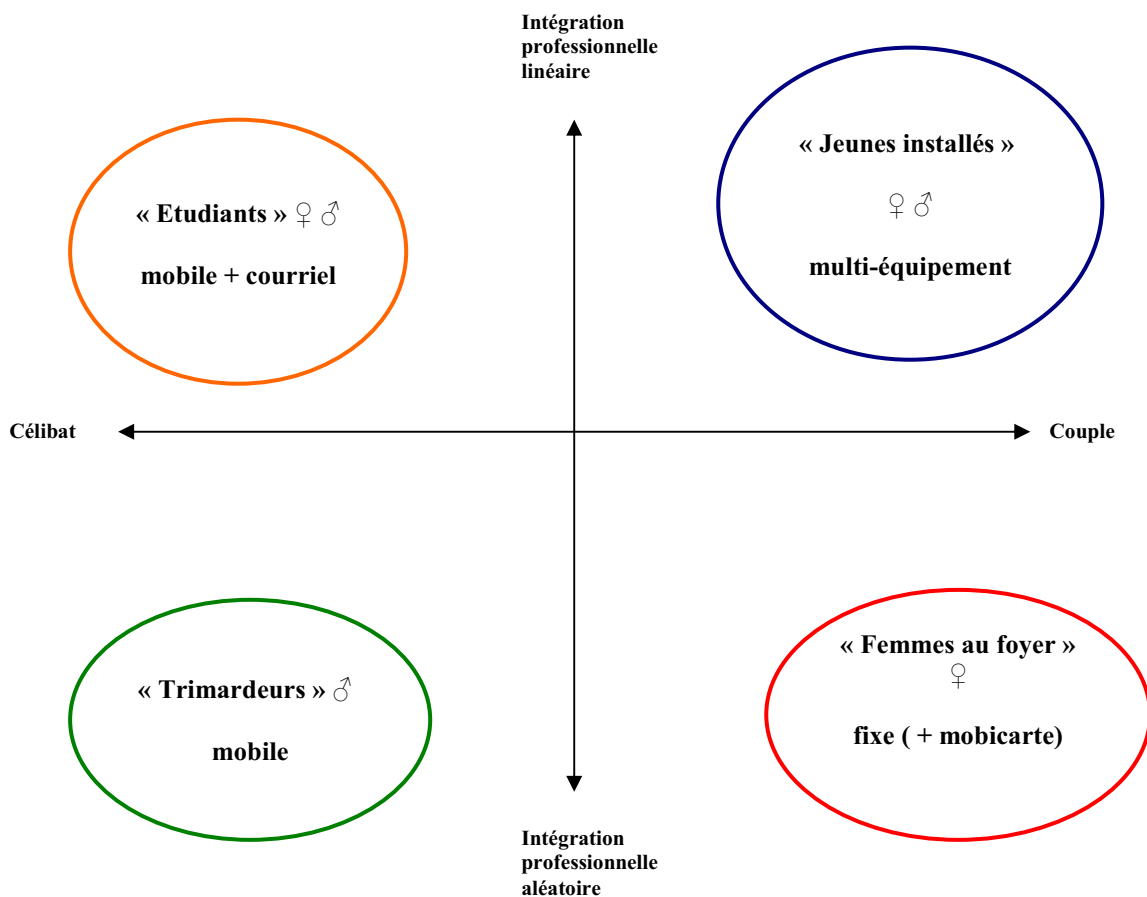


Tableau n° 18 - Répartition des jeunes selon les processus d'intégration professionnelle, Les processus d'installation conjugale et le processus d'équipement en TIC de la vague 1 à la vague 3

« Femmes au foyer » : lorsqu'on dépouille les résultats sur les modes d'équipement des jeunes en vague 3, ce premier groupe s'est nettement dessiné. En effet, ces treize jeunes femmes constituent l'unique population qui dispose exclusivement d'un téléphone fixe, parfois complété d'un mobile à carte prépayée¹²⁹. On peut rapprocher leurs cheminements biographiques sur de nombreux points : d'origine sociale modeste, elles ont rapidement quitté le système scolaire, se sont installées en couple, ont eu des enfants ou sont enceintes. Elles se sont également retirées du marché du travail ou occupent des emplois d'appoint. Un modèle traditionnel de couple et de sexuation des rôles au sein du ménage caractériserait les trajectoires de ce groupe de femmes. Ce sera l'objet d'une vérification dans le cadre de portraits détaillés.

« Trimardeurs » : sont regroupés dans ce type les hommes, travailleurs non stabilisés et qui, jugeant leurs situations d'existence précaires¹³⁰, ne se sont pas équipés de terminaux fixe. En revanche, leur équipement en terminaux mobiles remonte généralement à plusieurs années. Ce sont principalement des hommes d'origine populaire, dans des emplois peu qualifiés, non installés en couple, de faible niveau d'étude. Aussi, dans la suite de notre travail, nous tâcherons d'être vigilant à leurs évolutions sur le marché du travail, comme sur le marché matrimonial. Nous avons choisi le dénominatif « trimardeur » relativement à leurs circulations passées, présentes et à venir sur le marché du travail, les territoires et les idylles.

« Etudiants » : nous avons donc choisi de faire un type spécifique avec les jeunes du panel qui poursuivent des études depuis la vague 1. Ils ne sont plus que sept dans ce cas au moment de leur interrogation en vague 3. Ce type se distingue selon trois critères : la particularité du statut socioprofessionnel des individus qui le compose¹³¹ ; l'absence d'unité conjugale ; l'utilisation exclusive du téléphone mobile (pas de fixe) et un usage balbutiant du courriel. Cette catégorie regroupe aussi bien des hommes (quatre) que des femmes (trois), et n'est pas homogène en termes d'origine sociale.

Un seul individu étudiant déroge à cette dynamique majoritaire. Il s'agit de Florence, qui s'est installée en couple entre la vague 2 et la vague 3. Elle a contracté un abonnement à la téléphonie fixe à cette occasion.

¹²⁹ Une de ces femmes déclare même ne disposer que d'un mobile à carte, ayant abandonné le fixe pour des questions de maîtrise des coûts.

¹³⁰ Au sens d'incertaines, non-stabilisées, sensible à des aléas ou à des réorientations récurrentes, etc. tant sur le plan professionnel, géographique, qu'amoureux, etc.

¹³¹ On peut penser par ailleurs que le mode de vie des étudiants peut montrer des sociabilités collectives basées sur des sorties et des activités extérieures plus intenses que chez la plupart des travailleurs du même âge.

« Jeunes installés » : ce type se caractérise par le multi-équipement (fixe + mobile avec abonnement + internet de manière nettement plus récurrente que pour les autres individus du panel). On y trouve onze femmes et dix hommes, d'origine sociales et niveau de diplôme divers. Ces jeunes réalisent une stabilisation de leurs itinéraires conjugaux en même temps qu'ils assurent leur insertion professionnelle.

S'il n'est pas possible, à ce stade, d'envisager une sexuation de ces parcours, on doit toutefois être vigilant sur plusieurs points dans la suite de la recherche. Nous avons relaté les différenciations sexuelles des itinéraires d'entrée dans l'âge adulte mises en évidence par bon nombre d'études. Concernant les carrières féminines, nous savons qu'elles sont particulièrement sensibles à la naissance du premier enfant. Or, les femmes « jeunes installées » ne sont pas mères. Cette transition biographique pourrait avoir des incidences, telles des processus de retrait du marché du travail. Il s'agit de faire attention à des effets de « moratoire » dans la construction des positions sociales de ces femmes, et d'observer, éventuellement, des conséquences sur les modes d'équipement. Cette préoccupation vaut, à l'inverse, pour des femmes inscrites dans des modes plus traditionnels d'insertion sociale qui pourraient réinvestir le marché du travail et évoluer vers des postures plus proches de ce dernier type. De même, la perte d'emploi pourrait avoir des effets sur les trajectoires masculines, dont on doit surveiller l'orientation éventuelle vers le type des « trimardeurs ».

Conclusion

La mobilisation des stratégies narratives et de décomposition temporelle pour approcher les processus de rencontre entre biographies individuelles et itinéraires techniques a permis de mettre en évidence plusieurs résultats. Notre entrée principale dans le matériau s'est opérée par la mise à plat et l'observation des évolutions des modes d'équipement. Le traitement des calendriers de vie et des entretiens individus par individus, vagues par vagues, nous a ensuite permis d'y associer différents modes de cheminements. Les liens entre parcours de vie et itinéraires technologiques ont été particulièrement définis. Ainsi, l'installation durable en couple coïncide-t-elle régulièrement avec l'acquisition d'un téléphone fixe. Nous notons alors que la multiplication des équipements ne se produit que dans les ménages marqués par la double activité. Dans ces cas, tant les jeunes hommes que les jeunes femmes tendent à adopter et agencer plusieurs dispositifs de communication.

Un groupe de femme, qui montrent des trajectoires d'insertion sociale suivant un modèle que l'on qualifie de « traditionnel », permet d'illustrer les contrastes induits par les formes prises par les carrières. D'origine sociale modeste et peu diplômées, elles sont entrées dans le couple et la maternité de manière relativement précoce. La sexuation des rôles conjugaux dans ces familles construites autour du modèle de l'homme pourvoyeur de ressources les a amenées à se mettre en retrait du marché du travail. Ces femmes sont équipées uniquement d'une ligne fixe, et parfois, selon des stratégies de facilitation de l'exercice des tâches domestiques et par souci de sécurité, elles acquièrent des terminaux mobiles, mais les utilisent avec des cartes prépayées. Notons que cette dernière sorte de media ne se remarque que dans ce type.

L'absence de construction conjugale couplée à un fragile processus d'intégration professionnelle, configuration majoritairement masculine dans notre panel, conduit à un équipement exclusif en terminaux mobiles, souvent bien avant nombre de jeunes plus installés. Ainsi, les « trimardeurs » se présentent-ils comme des *early adopters* du mobile et notamment de sa fonction textuelle le SMS. Dans les entretiens, la nécessité de rester « connecté » à leur monde social, à leur entourage, atteste de la congruence entre un mode d'équipement perçu comme une ressource dans un environnement de contraintes fortes liées aux horaires de travail, mais aussi à leur faible présence à domicile. Leurs circulations

professionnellement exigées mais aussi leur quête amoureuse appellent la possibilité d'être contacté en tout lieu, voire à toute heure.

Enfin, le groupe des étudiants est essentiellement composé de jeunes au mode de vie célibataire. Ces jeunes hommes et femmes ne disposent pas de ligne fixe à domicile, mais de téléphones portables. Ils font également partie des précurseurs dans l'usage de la net-communication.

Le classement typologique opéré se fonde donc principalement sur des variables biographiques. La variable « sexe » et la position sociale ne semblent jouer fortement que pour deux types de population, les « femmes au foyer » et les « trimardeurs ». Nous situons cette analyse sur une cohorte limitée, et il ne s'agirait évidemment pas de tirer des conclusions généralisables à l'ensemble de la tranche d'âge dont relèvent ces individus. De même, ces résultats liés aux différentes dynamiques de passage à l'âge adulte sont-ils à considérer avec prudence. La confrontation de ce qui reste à ce stade une typologie hypothétique avec les données recueillies trois ans plus tard, en vague 4 constitue un moyen d'en vérifier la validité et la pertinence.

Chapitre 2

D'une vague à l'autre, trajectoires sociales d'équipement

Introduction

Des données sur les modes de communication ont été recueillies lors de la quatrième vague d'enquête, en 2004. Selon la même procédure que lors de la précédente vague, il a été demandé aux individus de préciser les équipements dont ils disposent, et d'indiquer devant chaque relation relevée grâce au générateur de nom l'outil de contact éventuellement mobilisé. Nous sommes donc en mesure de procéder à une comparaison des équipements. Ils peuvent être restés identiques, mais dans de nombreux cas, des évolutions sont constatées : nouvelles acquisitions, utilisation de fonction jusqu'ici laissées de côté comme le SMS, mais aussi abandons de certains dispositifs.

L'objectif est de continuer de tracer les parcours d'équipement à la lumière de ces nouvelles informations, et de questionner les processus à l'œuvre en suivant les stratégies développées lors de l'analyse des données des vagues 1 à 3. Les calendriers de vie ont donc été mis à l'épreuve et confrontés aux calendriers d'équipement, tout comme nous sommes revenus sur les logiques argumentaires des acteurs afin de comprendre la nouvelle répartition des parcours technologiques. Le repérage des changements et continuités dans les modes d'équipement pourrait permettre de vérifier la validité des hypothèses de travail formulées : quels est le poids des attributs sociodémographiques ? La sexuation des itinéraires se confirme-t-elle dans certains cas quand dans d'autres elle semble moins évidente ? L'articulation des parcours privés et professionnels marque-t-elle toujours autant les options technologiques ?

Il s'agit d'observer si la proposition typologique formulée précédemment fonctionne, à savoir si les critères classants ont une efficacité sur le traitement des données de la vague 4, s'ils sont à même de prendre en compte la dynamique des cheminements pour fournir une compréhension des trajectoires sociales d'équipement. Nous procéderons de nouveau à une catégorisation des itinéraires technologiques des individus du panel entre la vague 3 et la vague 4. En reprenant le classement par idéaux-types, il s'agira de noter les éventuels passages d'un type à un autre. Cela est d'autant plus possible que ces types sont construits principalement à partir de variables biographiques liées à des franchissements de seuils, à la durée passée dans un état, mais également aux réversibilités qui peuvent se jouer dans les parcours.

Par ailleurs, nous avons souligné le peu d'information dont nous disposions en vague 3 sur l'utilisation des échanges écrits synchrones via internet (Chat, messagerie instantanée¹³²). Cela s'expliquait principalement par le fait que très peu d'individus s'en servaient et, quand c'était le cas, ne contactait que de rares personnes et de manière très épisodique. Trois ans plus tard, ces procédés de communication se sont relativement étendus. Nous avons ainsi choisi de regrouper dans ce chapitre l'ensemble des données concernant ces modes de communication et de suivre l'évolution de leurs modes d'utilisation parmi les individus du panel sur l'ensemble des vagues. Nous serons alors à même de situer les profils de ces utilisateurs parmi les autres membres du panel, et de noter la manière dont ils peuvent d'inscrire dans la catégorisation typologique des trajectoires sociales d'équipement que nous avons réalisé.

Mais avant cela, débutons ce chapitre par l'étude de la distribution des équipements des jeunes appartenant à la classe d'âge 26 - 32 ans qui correspond aux âges minimum et maximum des individus de notre panel en 2004. Il s'agit de relever, en comparaison avec 2001, des évolutions qui pourrait nous amener à reconsidérer notre point de vue quant à la compréhension d'itinéraires d'équipement.

¹³² Ou « IM », pour « Instant messaging ».

1/ Distribution sociale des équipements en 2004 pour la tranche d'âge 26-32 ans

Les évolutions techniques viennent considérablement complexifier l'approche longitudinale. En effet, le secteur des télécommunications se caractérise par un rythme de changement singulièrement rapide. La concurrence intense qui y règne tend à voir croître sans cesse l'offre de produits, comme elle repousse sans relâche les frontières des marchés¹³³. D'un côté, on assiste à des apprentissages sociaux, voire à la banalisation de l'utilisation de dispositifs au-delà de cercle précurseurs, d'un autre les prescriptions incluses dans les dispositifs suivent de perpétuelles innovations.

Dans cette perspective particulièrement difficile à neutraliser, nous tenterons de cadrer nos données en reproduisant l'état des diffusions des équipements d'un point de vue général, sur la tranche d'âge à laquelle appartient notre cohorte au moment du recueil des données en vague 4.

1.1/ Un regard global sur l'équipement de la tranche d'âge en 2004

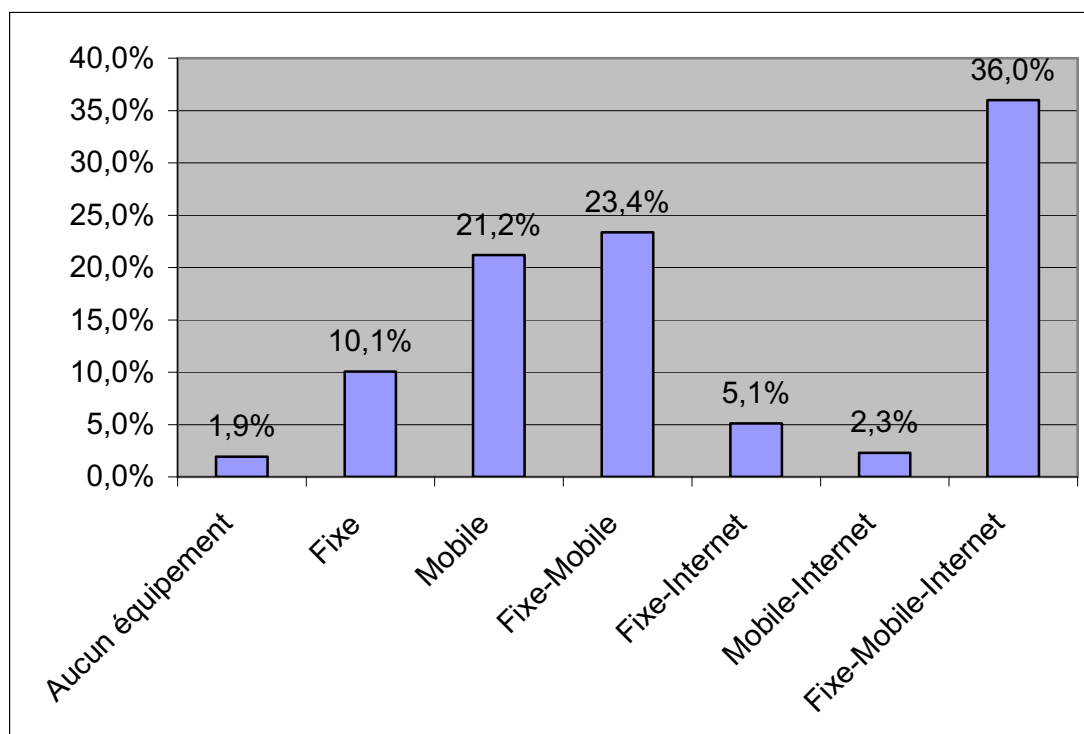


Tableau n°19 – équipement en TIC de la tranche d'âge 26 – 32 ans en 2004

¹³³ Les cibles des vendeurs de TIC sont de plus en plus jeunes, avec des segments dans prémices de l'adolescence, mais aussi de plus en plus âgées. Le segment de marché du troisième âge représente un enjeu commercial considérable.

Il y a nettement moins de non-équipés en 2004 qu'en 2001 : 1,9 % contre 6 %. S'il est hasardeux d'expliquer cela par l'avancée dans l'âge, ce résultat vient corroborer l'idée d'un développement de la place des dispositifs de communication dans les univers relationnels des individus.

Le taux de mono-équipement en fixe est en forte chute, il représentait tout de même 22,3 % en 2001. Le taux en mono-équipement de terminal mobile est relativement stable, le double équipement « fixe-mobile » est en léger recul. En revanche, on notera la forte hausse du poste « fixe-mobile-internet », qui passe de 15,9 % à 36 %. Cette « explosion » de la combinaison des dispositifs et surtout le développement de l'accès à internet caractériseraient donc cette tranche d'âge entre 2001 et 2004.

1.2/ La répartition des équipements selon le niveau de diplôme

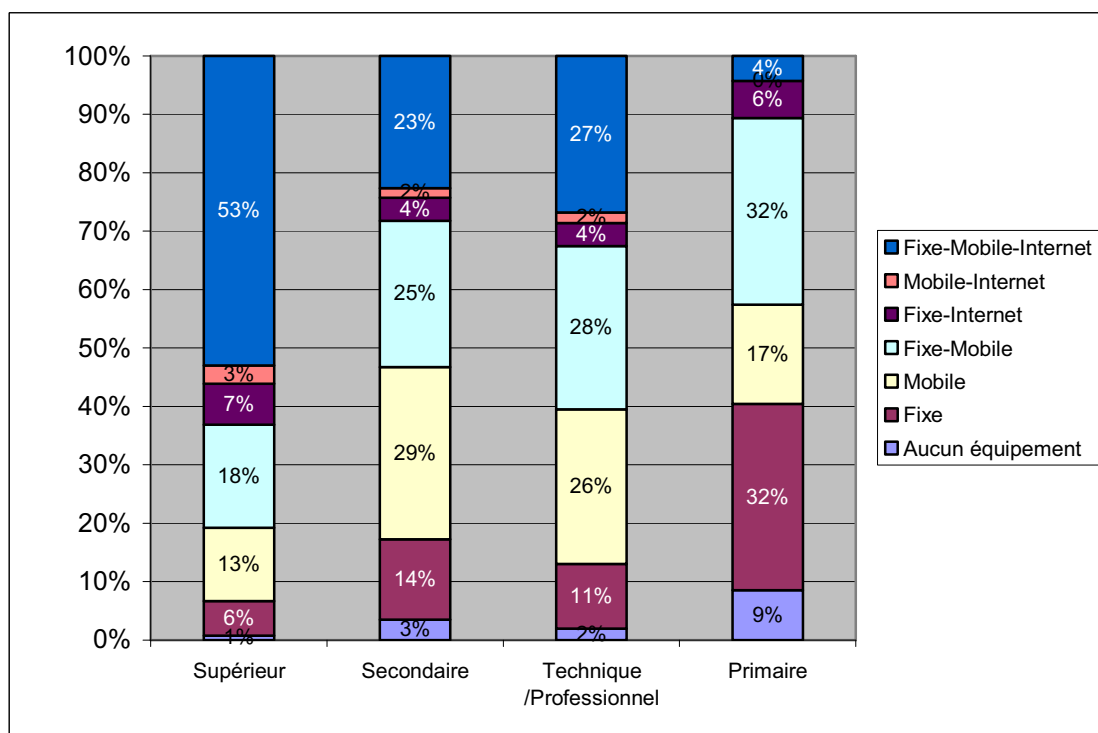


Tableau n°20 – répartition des équipements en fonction du niveau de diplôme, en 2004

Les diplômés du supérieur, que ce soit en 2001 ou en 2004, sont les plus familiers d'internet. Même si les autres niveaux de diplômes voient leur score s'améliorer en 2004, ils restent loin derrière. Mais les écarts ne se réduisent pas en respectant l'ordre hiérarchique de 2001. En effet, la plus forte progression concerne les diplômés du technique/professionnel. Cette information est précieuse car elle laisse penser que les apprentissages dans le cadre de la

formation technique confèreraient des dispositions à l'utilisation de cette nouvelle technologie de communication. La maîtrise générale d'un capital technique viendrait-elle compenser un déficit en capital culturel ?

Par ailleurs, les scores des non-diplômés¹³⁴ ne sont pas dénués d'enseignements. Ce sont les individus qui affichent le taux de mono-équipement en téléphone fixe le plus élevé, en 2001 comme en 2004. En revanche, en 2004, on remarquera la pénétration du téléphone mobile dans cette catégorie, dans une proportion plus importante que chez les individus attestant d'autres niveaux de diplômes.

1.3/ Répartition des équipements en fonction de la PCS d'appartenance

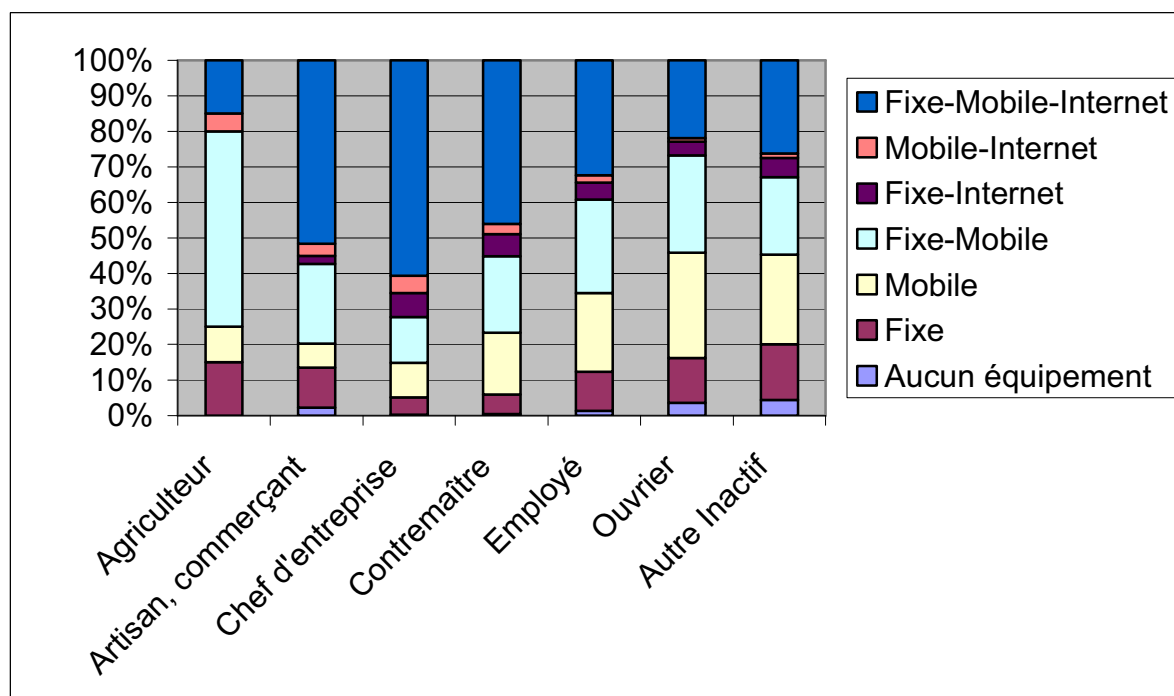


Tableau n°21 – répartition des équipements en fonction de la PCS, en 2004

Si l'on fait une comparaison poste à poste avec les données de 2001, deux informations majeures ressortent. La première est la domination dans l'accès à internet des professions libérales/cadres/chefs d'entreprises, mais si en 2001, la fracture est nette avec l'ensemble des autres professions, l'écart se réduit fortement en 2004. Les catégories socio-professionnelles qui « talonnent » la PCS dominante sont désormais les artisans/commerçants, suivis des contremaîtres/techniciens, qui constituaient pourtant le second groupe en 2001. On peut supposer que c'est la pratique professionnelle des outils informatiques qui a pu favoriser ce

¹³⁴ Sont considérés comme non diplômés la catégorie « Primaire ».

rattrapage. En effet, les autres PCS se caractérisent par un contact plus hypothétique avec cette technologie dans le cadre du travail.

Ce résultat vient également rencontrer un autre constat effectué sur la répartition des équipements relativement au niveau de diplôme : les diplômés des filières techniques, comme les contremaîtres et techniciens, sont susceptibles d'être particulièrement dotés en capital technique. Cet avantage pourrait faire la différence avec les autres PCS dans les trajectoires d'accès aux TIC, et particulièrement à internet.

Toujours est-il que le fossé ne se situe donc pas nécessairement entre travailleurs « manuels » et travailleurs « intellectuels ». Disposer d'un fort capital technique semble compenser un faible capital culturel. Une autre évolution dans l'accès à internet vient corroborer l'importance du contact professionnel avec une technologie. La population des employés tend à distancer les ouvriers dans le taux d'équipement, alors que ces derniers avaient un léger avantage en 2001. La forte pénétration d'internet dans le corps social qui marque notamment la période 2001 – 2004, emprunte donc des chemins mal dessinés en 2001, mais plus facilement distinguables en 2004.

Les ouvriers constituent la population qui, avec les agriculteurs, a le moins « adopté » internet. Même la catégorie, hétérogène, des inactifs montre un taux d'adoption en net progrès.

1.4/ « Type de foyer », quels nouveaux clivages ?

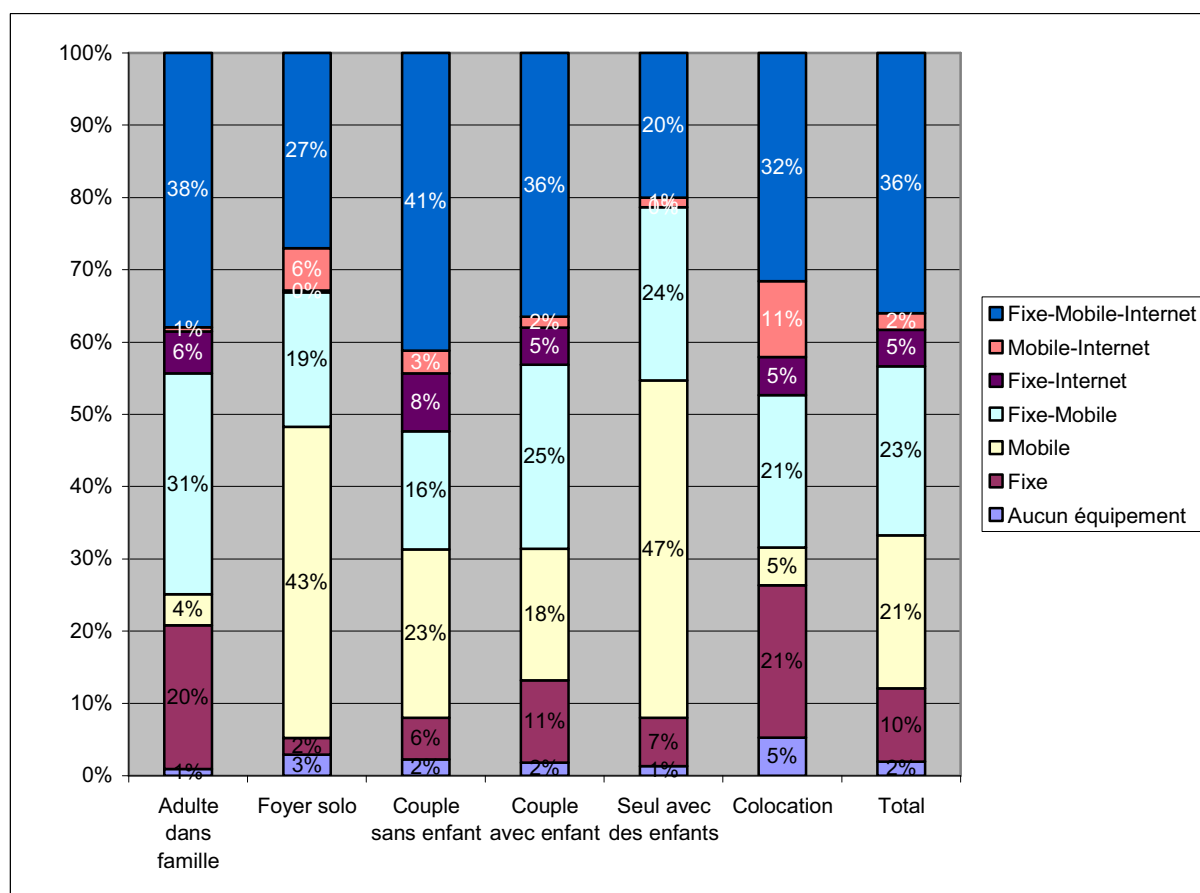


Tableau n°22 – répartition des équipements en fonction du type de foyer, en 2004

Le premier résultat marquant est la persistance du taux élevé de mono-équipement en mobile des personnes habitant seules. Cette constante, largement étayée par le travail qualitatif que nous avons réalisé sur notre panel d'enquête en vague 3, atteste de l'importance décisive de ce mode d'installation sur le mode d'équipement.

Cette tendance est confirmée par un autre résultat, celui concernant les individus vivant seuls avec des enfants. Cette configuration mono-parentale, qui n'était pas renseignée dans les données de 2001, montre à travers un taux de mono-équipement en mobile singulièrement important, combien les modalités qu'emprunte l'installation conjugale constituent une variable pertinente quant à l'équipement des individus. En forçant le trait, on pourrait écrire « pas de couple, pas de fixe ». Ces deux catégories, individu seul avec ou sans enfant, ont également le plus faible taux d'accès à internet.

Dans les configurations conjugales « stabilisées » (couple avec ou sans enfant), on relèvera en revanche la montée de l'accès à internet. Cette tendance, ici objectivée, confirme notre intuition construite à partir du matériau qualitatif de l'enquête longitudinale : à des formes stabilisées d'installation conjugale correspond une tendance au multi-équipement.

Enfin, toujours dans ces catégories, on relèvera la légère augmentation du poids des ménages sans enfant mono-équipés en mobile, quand l'équipement en fixe continue sa progression dans les ménages avec enfant.

1.5/ Différence de sexe, différence d'équipement : la variable « type de foyer » conserve sa pertinence

Comme pour les données macrosociales de 2001, si l'on croise la variable « sexe » avec la variable « équipement », on fait le constat de la répartition quasi identique des TIC que l'on soit un homme ou une femme.

Nous avons donc procédé à un tri selon le sexe et le type de foyer. Ce calcul est motivé à la fois par le souci de comparabilité des situations d'équipement à trois ans d'intervalle, mais également par le fait que notre travail qualitatif ait insisté sur l'influence des modes d'installation conjugale. Comparons les deux tableaux ci-dessous.

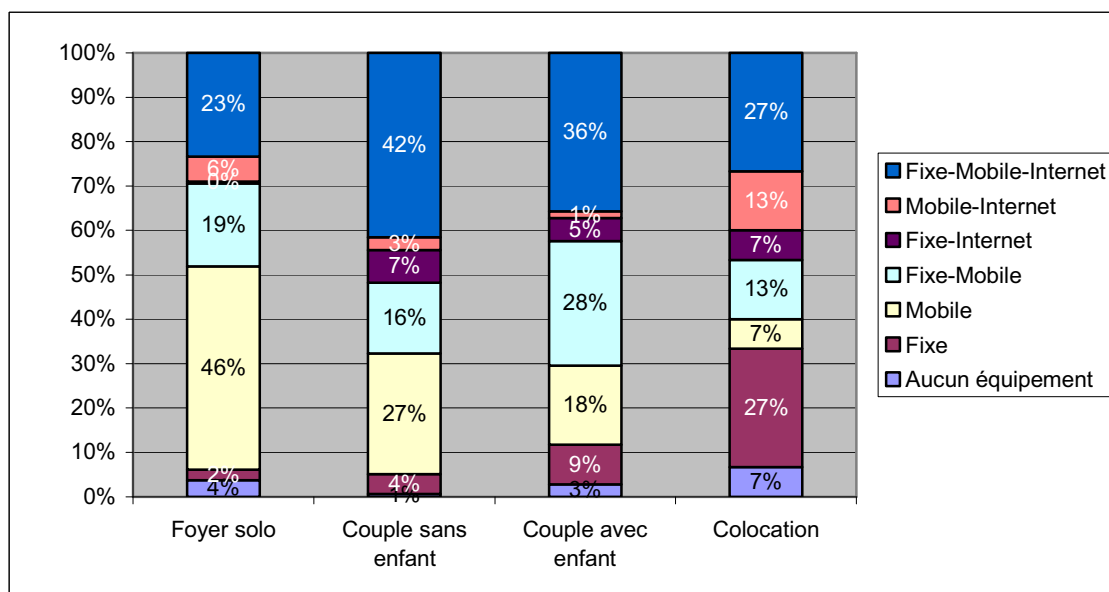


Tableau n°23 – Taux d'équipement des hommes en fonction du type de foyer, en 2004

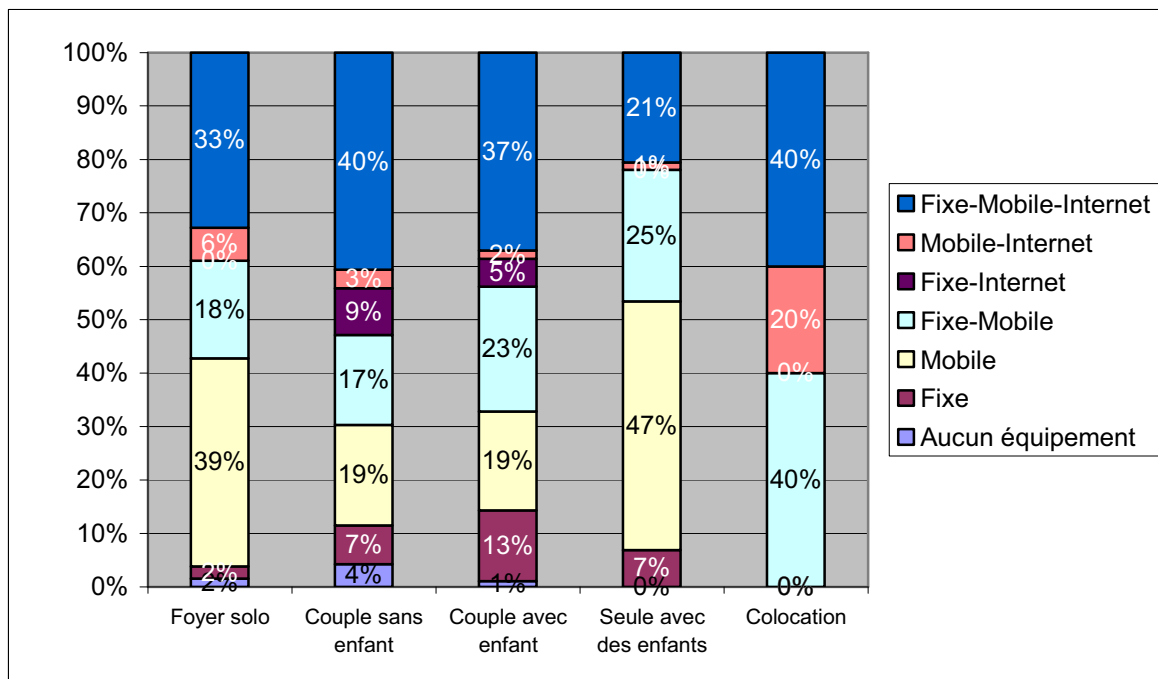


Tableau n°24 – Taux d'équipement des femmes, en fonction du type de foyer, en 2004

La lecture des graphiques appelle plusieurs remarques. Tout d'abord, le poste « seul avec des enfants » est absent du tri concernant les hommes. Cela apporte un éclairage sur les commentaires du tableau relatif à l'équipement général. On ne peut que constater à nouveau la prégnance de l'équipement en terminaux mobiles dans cette situation de mono-parentalité. Si nous avons pu évoquer dans nos différentes interprétations des usages le caractère « féminin » du téléphone fixe, cette idée n'est donc valable que pour les femmes installées en couple.

Par ailleurs, concernant les foyers d'homme ou de femme seuls, la tendance trois ans plus tard reste à un équipement de téléphonie mobile, quelque soit le sexe. Ce qui signifierait que l'équipement en fixe est moins lié à l'avancée dans l'âge qu'à l'installation durable en couple.

Enfin, nous devons souligner que l'accès à internet est plus fréquent chez les femmes, si l'on considère l'ensemble des situations d'installation.

2/ Parcours sociaux d'équipement des jeunes de notre cohorte de la vague 3 à la vague 4

Après ce rapide cadrage statistique de la cohorte trois ans après la vague 3, nous pouvons à nouveau procéder à une analyse des itinéraires technologiques des acteurs, et de leurs liens avec les modes de cheminement biographique. Dans un premier temps, un point sera fait sur l'état de la distribution des équipements au moment de la vague 4. Dans la suite immédiate, nous reviendrons systématiquement sur les stabilisations ou évolutions constatées en prenant soin de rechercher des explications tant dans le matériau narratif que dans les éléments de repérage temporel fournis par les calendriers de vie, complétés entre la vague 3 et 4.

2.1/ La répartition des équipements parmi les individus du panel en vague 4


Au moment de la vague 4, soixante individus ont pu être retrouvés et interrogés selon l'ensemble de la procédure d'enquête. Six individus ont donc été « perdus » dans l'intervalle des trois ans séparant les deux dernières vagues d'enquête, dont quatre femmes, dont trois d'origine populaire. Toutefois, leurs modes d'insertion sociale diffèrent selon le classement que l'on a pu proposer. Quant aux deux hommes « disparus », il s'agit d'un intermittent du spectacle, et un étudiant.

Une femme, Célia, a été « retrouvée » en vague 4. Les données recueillies en vague 1, 2 et 4 sont suffisantes pour retracer son parcours biographique, relationnel et technique. En ce qui concerne le dernier point en particulier, les entretiens de la vague 4 comportent des éléments rétrospectifs permettant de retracer les logiques d'équipement. Par ailleurs, une mise à jour des calendriers a été faite à cette occasion.

La principale nouveauté consiste en la quasi-disparition d'individus habitant chez leurs parents. Seul Patrice n'a pas décohabité. Aussi, si le comptage suivant s'opère sur un effectif inférieur à celui de la vague 3, nous serons à même d'utiliser un nombre supérieur de cas pour la suite de l'analyse concernant logiques d'équipement et usages.

Légende du tableau n°25 :

- TF = téléphone fixe
- TP forfait = téléphone mobile avec forfait
- TP mob. = téléphone mobile fonctionnant avec une carte prépayée
- SMS = pratique du mini-message textuel à partir du téléphone mobile

- Courriel = pratique du courrier électronique
- Ech. écrit synch. via internet = pratique de la messagerie instantanée ou du chat sur internet
-  = jeune n'ayant pas quitté le domicile familial en vague 3

Individu	TF	TP forfait	TP mob.	SMS	Courriel	Messagerie inst.
2	x	x		x		
5	x					
8	x	x		x	x	
9	x	x		x		
10		x		x	x	
11		x				
12		x		x		
13		x		x	x	x
14		x		x		
15	x	x		x	x	
16	x		x	x		
18	x				x	
19	x	x				
20	x	x				
21	x	x			x	
22		x		x	x	
23	x	x		x	x	
24		x		x	x	x
25	x	x		x		
26		x		x	x	
29	x	x		x	x	
31	x	x			x	
32	x	x		x	x	
33		x		x	x	
34	x	x		x		
35	x	x		x	x	x
39	x	x			x	
40	x	x			x	
41		x				
45	x	x			x	
47	x	x		x	x	
48						
49	x		x	x	x	x
50						
51			x	x		
52	x		x			
53		x				
55	x	x			x	x
58		x			x	
59		x			x	
60		x		x	x	
61		x		x		
62		x				
63	x	x		x		
64	x	x		x		x
69		x		x		
70			x	x		
72	x	x				
74	x					
75	x	x			x	
76	x	x		x	x	
77	x	x		x	x	x
78	x	x			x	
79		x		x	x	
80		x		x		
83		x		x	x	
84	x		x			
85		x				
87	x	x		x		
89		x		x		

Tableau n°25 - Répartition des équipements parmi les individus du panel en vague 4

2.2/ Les évolutions dans les processus sociaux d'équipement

Même s'il n'est pas aisé de comparer les dispositifs d'une vague à l'autre, les potentialités techniques ayant évolué, nous prendrons le temps de remarquer les changements à l'œuvre dans les équipements. Nous relèverons les arguments présents dans le discours quant à de nouvelles acquisitions ou abandons. Cela sera un moyen de prendre en compte l'évolution des techniques de communication.

L'abandon de la téléphonie fixe : deux logiques contradictoires

La diffusion du téléphone fixe, en valeur relative, est la même en vague 3 et en vague 4 (environ deux tiers du panel disposent d'un abonnement filaire). Mais ce calcul prend en compte un certain nombre de jeunes qui ont décohabité dans l'intervalle des deux vagues. Ainsi, les abonnés filaires de la vague 4 ne sont pas nécessairement ceux de la vague 3.

On remarque ainsi des passages d'une téléphonie basée sur le terminal fixe vers une téléphonie à partir du mobile. Mais cela recoupe deux types de trajectoires. D'un côté, une jeune femme comme Louisa décide avec son compagnon de couper la ligne fixe et d'opter pour deux abonnements mobiles :

« Pourquoi, là, il n'y en a plus [de téléphone fixe] ?

Je me suis retrouvée avec une facture trop élevée, donc maintenant je fonctionne, au départ c'était portable à carte, et là j'ai pris deux portables avec abonnement.

Des portables à abonnement pour qui et qui ?

Un pour moi, un pour Jérôme.

Donc t'as supprimé la ligne ?

J'ai supprimé la ligne et j'ai mis deux téléphones en abonnement. Et si, par exemple, sur l'abonnement de Jérôme, c'est trop élevé, je repasse en Mobicarte ».

Louisa est une jeune femme d'origine modeste, classée dans le type « femmes au foyer » en vague 3. Depuis la naissance de son premier enfant, dans l'intervalle des deux vagues, elle a arrêté de travailler. Son couple s'est appauvri financièrement, ce qui est une explication de ce nouvel agencement de la téléphonie. Cette démarche relève donc d'une stratégie de maîtrise des coûts. Déjà Marine en vague 3 explicitait de telles options.

Cette logique d'appauvrissement ne touche pas que les femmes. C'est un cas de figure que l'on retrouve chez des hommes, certes installés dans l'emploi, mais, à l'instar de Thibault, pour qui l'agrandissement de la famille – il est père à deux reprises entre 2001 et 2004 – combiné à la faiblesse des revenus inscrit le ménage dans de grandes difficultés économiques. C'est en ce sens que la construction du foyer ne voit pas systématiquement, comme nous le supposions au moment de la vague 3, l'installation d'une ligne fixe. Des configurations conjugales stabilisées peuvent donc se caractériser en vague 4 par un mono-équipement en téléphonie mobile, parmi les plus modestes. Cela contraint d'autant plus la question de l'accès privé à internet, qui au-delà d'être une question de budget, nécessite tout simplement d'ouvrir une ligne fixe, donc de s'acquitter d'un abonnement. Or, pour cette catégorie de travailleurs pauvres, il n'en est pas question pour l'instant, même si l'on sent poindre la crainte que cela constitue un handicap social à terme pour sa descendance :

« Bon toi, tu n'as pas d'ordinateur ?

Non. Pas équipé. (...)

Ça ne te manque pas, toi ?

C'est trop cher. Si vraiment là on me propose un ordinateur, que je paierais pas du tout, je ne refuserais pas. (...) Je pense qu'un jour, je m'équiperai d'un ordinateur pour les enfants. »

En revanche, si l'on prend le cas de Joseph, qui était mono-équipé d'un téléphone fixe en vague 3, et qui en vague 4 l'abandonne au profit d'un mobile, ce n'est pas la contrainte financière qui est à l'origine de cette décision. Au contraire, loin de se présenter comme une restriction, Joseph présente ce choix de mode d'équipement comme mieux adapté à la composition de son ménage. Il est père depuis la vague 3, et dit avoir adapté le parc technologique du couple en fonction des besoins de coordination qui ont émergé. L'argument de la sécurisation prime pour cet homme qui affirmait être peu adepte de la conversation téléphonique. Mais Joseph a toujours affirmé être plus à l'aise pour communiquer via internet. Aussi, le couple a pris un abonnement au haut débit, malgré la non-utilisation de la ligne fixe. Il fait donc partie de cette catégorie montante remarquée dans le tri statistique des foyers équipés mobile-internet. Dans ce cas de figure, on ne peut pas parler d'une tendance à l'appauvrissement financier et technologique, mais plus de l'inscription dans une tendance à l'optimisation de l'appropriation du multi-équipement.

On pourrait donc percevoir le creusement d'un écart entre des foyers, tous construits selon le modèle du *man-bread-winner*¹³⁵. Les uns ont de la peine à se maintenir financièrement avec l'avancée dans l'âge, et se retrouvent sur le versant déshérité du « fossé numérique ». Les autres, moins fragilisés économiquement, sont en situation de tirer partie des opportunités communicationnelles les plus technologiquement avancées.

A ce stade, une remarque est importante. Si cette évolution concerne des « femmes au foyer », des hommes et des femmes « jeunes installés » en vague 3, cette pente d'appauvrissement n'est pratiquement pas constatée. Ces femmes ont participé à construire des ménages basés sur le double revenu et l'homogamie. Elles ne sont donc pas inscrites dans des foyers marqués par le principe du *man-bread-winner*. Aussi, cela leur permet-elle de se situer dans des positions sociales visiblement consolidées. La stabilité de leur mode d'équipement multiple – fixe-mobile-courriel – pourrait être interprétée comme un indice de maintien de leur position dans l'espace social.

L'abandon du téléphone mobile

Un seul individu a abandonné le téléphone mobile en vague 4. Il s'agit de Viviane. Classée dans le type « femmes au foyer » en vague 3, elle disposait d'un mobile à carte. Elle était alors enceinte et cette acquisition avait été décidée par le couple à des fins de sécurisation durant le temps de grossesse. En 2004, Viviane est à nouveau enceinte. Elle souhaite vivement se rééquiper pour les mêmes raisons. Mais le ménage connaît des difficultés financières. Dans le même ordre de conséquence que ce que nous évoquions plus avant sur les effets de l'appauvrissement économique sur l'équipement, Viviane et son mari ont eux fait le choix d'abandonner le téléphone mobile rechargeable¹³⁶ :

« C'est à cause du prix que tu n'as pas de portable ? »

C'est-à-dire que, déjà, ça me coûte cher à la maison alors si j'avais un portable, en plus... Si ce serait plus utile pour Emmanuel, pour qu'on se joigne, quoique ce soit, j'aimerais bien, euh, ben... C'est vrai qu'on ne sait jamais ce qui peut arriver. On prend la route ou on a besoin d'un portable ou on part en vacances, on n'a pas de portable, c'est vrai que c'est quand même très pratique. On en a eu un et il est tombé en panne, on s'est dit : « Pour l'instant, ce n'est pas vraiment dans le budget ! » On va dire que le téléphone fixe, déjà, il coûte assez cher, on va limiter ça pour l'instant.

¹³⁵ Ou « homme pourvoyeur de ressources ».

¹³⁶ Avec une carte prépayée. Par la suite, nous emploierons indifféremment « mobile rechargeable » pour « mobile à carte prépayée ».

Donc, vous pensez en avoir un ou...

Ouais, pas pour le moment. Emmanuel aimerait bien, lui, en avoir. C'est vrai qu'il aimerait bien qu'on le contacte sur son téléphone portable ».

La fin de cet extrait est intéressante. Elle illustrerait une forme de frustration sociale de ne pouvoir « donner son numéro de mobile », qui agirait tel un stigmate de l'appartenance à une catégorie défavorisée. La possession d'un mobile serait alors un indice de distinction sociale (Bourdieu, 1979), au sens où elle représenterait, selon la subjectivité d'Emmanuel, un signe extérieur de ressources qui le raccrocherait symboliquement aux couches plus insérées de la société. On peut également présumer que l'appauvrissement technologique, et particulièrement l'abandon du mobile dans une société qui fait la promotion de la joignabilité, de la connectivité (Boltanski, Chiapello, 1999 ; Jauréguiberry, 2003), vient accentuer un sentiment de décrochage social. Ce sentiment est objectivement fondé dans la mesure où ce type de parcours d'équipement est à contre-courant de l'évolution majoritaire dans le panel. Ainsi, en vague 3, environ deux-tiers des individus sont équipés d'un mobile avec forfait, et en vague 4, le ratio d'équipement atteint quatre-vingt pour cent. La tendance est donc à la généralisation de la diffusion du mobile.

Les nouveaux adeptes du téléphone mobile

Cinq individus se sont équipés d'un mobile dans l'intervalle des deux vagues. On a pu détailler le cas de Joseph, qui abandonne le fixe mais investit toujours plus la communication par courriel. Nous avons eu l'occasion de mettre en tension cette logique avec le phénomène d'appauvrissement de Louisa.

Ensuite, on doit à nouveau distinguer mobile avec forfait et mobile à carte prépayée. Les résultats restent très clairs et cohérents avec ceux de la vague 3. En effet, seules des femmes classées « femmes au foyer » en vague 3 optent pour le mobile rechargeable : Amélie et Vanessa. Dans le cas de Vanessa, on assiste même à l'abandon de la ligne fixe. Ces terminaux sont nettement évoqués comme des dispositifs d'appoint, liés aux responsabilités maternelles et à la gestion des tâches domestiques.

Cela contraste clairement avec la trajectoire technologique de Sylviane, qui acquiert un mobile dans l'intervalle des deux vagues. Nous l'avons placée dans la catégorie « jeunes installées » en vague 3 au regard notamment de son parcours professionnel ascendant. Ce pas vers le multi-équipement viendrait confirmer l'hypothèse d'une relation forte entre une inscription durable tant dans la vie professionnelle que dans la sphère conjugale et la constitution d'une panoplie communicationnelle autonome et diversifiée.

Le SMS se banalise

Rivière l'affirmait déjà en 2002 : « La pratique du mini-message est de moins en moins confidentielle. En témoigne l'élargissement du mini-message à des catégories d'âge plus élevées qu'il y a un ou deux ans (...) » (2002, p. 166). Dans un premier mouvement, dans le panel, le ratio d'utilisateur du SMS parmi les possesseurs de téléphone mobile passe de moins de la moitié à pratiquement les trois-quarts. Cela devient donc plus commun de se servir de la fonction textuelle d'échange de son téléphone mobile.

Dans un second mouvement, on s'aperçoit, si l'on trie à plat le nombre de correspondants de l'ensemble des réseaux relationnels, que l'on passe de 14,35 % de relations jointes par SMS à 19 %¹³⁷. Il y a bien là une évolution, modeste mais significative si l'on compare avec le taux général d'équipement des relations, qui passe de 46,41 % à 53,11 % dans l'intervalle des deux vagues. Le nombre de correspondants a donc sensiblement augmenté.

Enfin, la pratique du mini-message était essentiellement concentrée parmi la population des « trimardeurs » en vague 3. Ces derniers avaient eu une position de précurseurs quant à l'adoption du téléphone mobile, qui est du reste leur seul canal de communication. On remarquera, en vague 4, que l'utilisation de cette fonction du terminal mobile s'est largement diffusée sur tous les types de profils.

Le « boom » d'internet ?

Plus de la moitié des individus du panel ont accès à internet et ont des pratiques relationnelles à partir de cette technologie (courriel, messagerie, chat). Cela ne représente pas une évolution exponentielle, puisqu'à la vague précédente le ratio était de quatre pour dix. Comme pour le SMS, il s'agit de souligner une intensification de l'usage avec une augmentation générale du nombre de correspondants et de correspondances. Toutefois, les histoires technologiques ne sont pas uniquement faites d'adoption, elles sont également constituées d'abandons : quatre jeunes ont résilié leur accès à internet.

¹³⁷ Nous nous autorisons ici à calculer des pourcentages car nous travaillons à partir de la base complète des liens forts du panel. Toutefois, il peut y avoir des biais tout aussi significatifs, comme le fait qu'un ou plusieurs individus aient des poids disproportionnés par rapport à la moyenne. Ces chiffres n'en sont pas moins des tendances qui nous donnent une idée des évolutions du flux de mini-message et de communication équipée.

La première raison invoquée pour délaisser le réseau de réseau est financière. Soit que le terminal informatique est obsolète et ne peut se connecter à un réseau haut-débit – c’est le cas de Didier – soit qu’il soit simplement cassé – c’est le cas de Colette – le coût de remplacement du matériel ne peut être assumé dans des délais brefs.

La deuxième série d’explication renvoie à l’interchangeabilité des dispositifs de communication en fonction des situations sociales. Par exemple, pour Nina, qui entre dans la vie active après un long parcours scolaire, le courriel était utilisé prioritairement alors qu’elle étudiait à Londres. Depuis son retour, elle ne s’est pas équipée et peut maintenant contacter ses relations avec son téléphone mobile.

Pour Amélie, la naissance du premier enfant, au lieu de favoriser l’utilisation de media de communications asynchrones, va au contraire provoquer une pause dans l’échange de courriel. Elle affirme ne plus trouver le temps : elle se consacre à sa fille et se désintéresse de l’outil. Son cas est singulier au sens où elle était adepte du *chat*, et échangeait avec des personnes qu’elle n’avait jamais rencontrées. Aussi, l’abandon de la communication par internet ne voit finalement la disparition que d’interlocuteurs quasi-virtuels.

Ainsi, dans des cas comme celui de Nina, de Didier ou de Colette, on pourra parler de trajectoire d’usage d’une TIC à l’autre, supportant les mêmes relations. Alors qu’on ne peut évoquer cette orientation pour Amélie.

2.3/ Les modes d’équipements en vague 4 : répartition selon les variables utilisées dans le traitement des vagues 1 à 3

Nous avons reproduit un classement selon les itinéraires privés et professionnels, saisis dans l’intervalle des deux vagues. Les individus ont donc été regroupés selon les modalités qui avaient servi à construire la typologie reprenant les données recueillies lors des trois premières vagues. Il nous semble que le cadre d’analyse idéal-typique fonctionne pour les lire les nouvelles données. Nous prendrons le temps, dans la suite immédiate de notre travail, d’en détailler les résultats rendus.

Individu	sexe	Installation conj.	Insertion pro.	TF	TP forfait	TP mob.	SMS	Courriel	Messagerie inst.
5	F	en couple	aléatoire	x					
49	F	en couple	aléatoire	x		x	x	x	x
51	F	en couple	aléatoire			x	x		
52	F	en couple	aléatoire	x		x			
53	F	en couple	aléatoire		x				
61	F	en couple	aléatoire		x		x		
62	F	en couple	aléatoire		x				
63	F	en couple	aléatoire	x	x		x		
74	F	en couple	aléatoire	x					
84	F	en couple	aléatoire	x		x			
15	F	en couple	linéaire	x	x		x	x	
16	F	en couple	linéaire	x	x		x		
18	F	en couple	linéaire	x			x	x	
19	F	en couple	linéaire	x	x				
20	F	en couple	linéaire	x	x				
21	F	en couple	linéaire	x	x			x	
25	F	en couple	linéaire	x	x		x		
29	F	en couple	linéaire	x	x		x	x	
32	F	en couple	linéaire	x	x		x	x	
45	F	en couple	aléatoire	x	x			x	
64	F	en couple	linéaire	x	x		x		x
76	F	en couple	linéaire	x	x		x	x	
87	F	en couple	linéaire	x	x		x		
8	M	en couple	linéaire	x	x		x	x	
9	M	en couple	linéaire	x	x		x		
12	M	en couple	linéaire		x		x		
13	M	en couple	linéaire		x		x	x	x
14	M	en couple	linéaire		x		x		
26	M	en couple	linéaire		x		x	x	
31	M	en couple	linéaire	x	x			x	
34	M	en couple	linéaire	x	x		x		
35	M	en couple	linéaire	x	x		x	x	x
39	M	en couple	linéaire	x	x			x	
40	M	en couple	linéaire	x	x			x	
47	M	en couple	linéaire	x	x		x	x	
55	M	en couple	linéaire	x	x			x	x
72	M	en couple	linéaire	x	x				
75	M	en couple	linéaire	x	x			x	
77	M	en couple	linéaire	x	x		x	x	x
78	M	en couple	linéaire	x	x			x	
10	M	célibat	aléatoire		x		x	x	
11	M	célibat	aléatoire		x				
33	M	célibat	aléatoire		x		x	x	
41	M	célibat	aléatoire		x				
58	M	célibat	aléatoire		x			x	
60	M	célibat	aléatoire		x		x	x	
69	M	célibat	aléatoire		x		x		
70	M	célibat	aléatoire			x	x		
85	M	célibat	aléatoire		x				
22	F	en couple	étudiant		x		x	x	
24	F	en couple	étudiant		x		x	x	x
59	M	en couple	étudiant		x			x	
48	M								
50	F								
2	M	en couple	aléatoire	x	x		x		
23	F	célibat	linéaire	x	x		x	x	
79	F	en couple	aléatoire		x		x	x	
80	F	célibat	aléatoire		x		x		
83	F	célibat	aléatoire		x		x	x	
89	F	célibat	linéaire		x		x		

Tableau n°26 - Répartition des individus selon la trajectoire d'installation conjugale, la trajectoire d'intégration professionnelle et l'équipement en TIC en vague 4

2.3.1/ Le type « femmes au foyer » en vague 4

La majorité des parcours de femmes que nous continuons de classer dans ce type se caractérise par le maintien d'un mono-équipement en téléphonie fixe. En ce sens, elles représentent une population tout à fait spécifique dans le panel.

Par ailleurs, nous avons pu voir dans la partie précédente certains changements de modes d'équipement, en particulier des mouvements de substitution du téléphone fixe à la téléphonie mobile. Nous avons relevé deux significations sociotechniques à cette évolution, notamment une tendance où l'appauvrissement économique et social entraînait un appauvrissement communicationnel. C'est le cas des jeunes femmes que nous continuerons de classer dans le type « femmes au foyer ». En effet, le passage à une téléphonie mobile exclusive ne les inscrirait pas dans une forme de modernité communicationnelle mais dans une logique de restriction : dans des ménages dans des situations financières fragiles, ces femmes évoquent l'exigence d'une maîtrise des budgets. Celui des télécommunications n'y échappe évidemment pas. Or, les abonnements à des opérateurs mobiles peuvent présenter des limites plus identifiables en termes de temps et de coût de communication que les opérateurs de téléphonie fixe.

Du reste, ce passage d'un équipement exclusivement fixe à un mono-équipement en mobile n'est pas en relation avec des changements sur le plan privé ou professionnel¹³⁸. Nous continuerons donc de classer Amélie (51) et Louisa (53) dans le type « femmes au foyer ». Elles rejoignent en ce sens les modes d'équipement que présentait déjà Marine (62) en vague 3, dans le même type. Diane (61), qui quitte le domicile familial, s'équipe de la même manière et selon les mêmes considérations financières.

Sonia (50), Diane (61), et Marie (63) vivaient au domicile parental en vague 3. La décohabitation, et les modalités empruntées par l'installation en couple et l'intégration professionnelle nous ont conduit à la catégoriser dans ce premier type. Du reste, comme la plupart des autres femmes de ce type, elles sont issues des classes populaires (neuf sur onze), de faible niveau de diplôme, issues des filières « stage d'insertion » ou « bac pro ».

¹³⁸ Ces femmes sont toujours installées en foyer conjugal, et se situent en retrait du marché du travail. Nous avons observé dans l'analyse statistique du début de ce chapitre que les femmes responsables d'un foyer monoparental constituaient une population qui pouvait être mono-équipée en mobile. Les « femmes au foyer » ne correspondent pas à cette configuration conjugale.

2.3.2/ Le type « jeunes installés » en vague 4

Ce type se définit rappelons-le par la dynamique générale de cheminements marqués par un processus d'installation à la fois conjugale et professionnelle. Catégorie mixte sexuellement, elle se caractérise par des trajectoires de multi-équipement. On observe en vague 4 le transfert d'une partie de « femmes au foyer » vers ce type, notamment au regard d'itinéraires de réinvestissement du marché du travail et de complexification des équipements. On note également l'évolution de « trimardeurs » de la vague 3 vers des processus d'installation. On remarque alors un phénomène d'extension de la panoplie communicationnelle. Ces éléments, au même titre que l'analyse du parcours de jeunes hommes et femmes qui quittent le domicile parentale entre la vague 3 et la vague 4 et montrent des trajectoires en congruence avec les hypothèses formulées sur les liens entre installation conjugale, stabilisation professionnelle et multi-équipement attesteraient de la relative solidité des variables retenues pour élaborer cet idéal-type.

Les femmes

Deux changements marquent le classement de parcours féminins. Plusieurs cas de figures se présentent. Célia, qui n'avait pas été interrogée en vague 3, a un parcours qui tend à confirmer les choix opérés pour la construction de ce type. Célia est développeur sur internet, en CDI. Elle est installée depuis trois ans avec Fred. Lorsque nous l'interrogeons en vague 4, elle décrit un multi-équipement tout à fait en écho avec les hypothèses que nous formulions sur la relation entre installation privée et intégration professionnelle assurée chez les femmes du panel.

Ensuite, nous devons traiter des cas de femmes provenant du type « femmes au foyer ». Elles seraient donc dans des postures d'ascension sociale, et auraient développé leur équipement. En effet, Fleur venait juste de prendre un poste d'aide-éducatrice dans un centre d'aide à l'enfance en vague 3. Son CDD a été reconduit en CDI. Cette stabilisation professionnelle, combinée à la stabilité de son couple, nous ont amené à reconsidérer son classement dans la typologie. D'autant que même si elle affirme en faire un usage parcimonieux, Fleur (16) dispose d'un terminal mobile, notamment lié aux nécessités des astreintes professionnelles qu'elle doit assurer. Nous devons rappeler que Fleur était la plus diplômée dans le type « femmes au foyer » de la vague 3, et était la seule issue des classes supérieures. Il semblerait

que les inerties dans les parcours ne sont pas identiques en fonction de la distribution des capitaux économiques et culturels.

Une femme comme Violette (18) tend à « s'arracher » d'une trajectoire de retrait du marché du travail. Elle a poursuivi ses études jusqu'en bac+2. Le fait d'évoluer dans un environnement de capital culturel plus élevé (son mari est docteur) a peut-être également contribué à tirer vers le haut son parcours professionnel. Bien qu'elle ne dispose que d'un téléphone fixe, elle en complète l'usage par le courriel. Elle manifeste une attitude contestatrice quand on lui demande pourquoi elle n'a pas de téléphone mobile :

« C'est pour ne pas faire comme tout le monde. C'est de la révolution. (...) Je n'en vois pas l'utilité. C'est vrai que ça peut être pratique, mais on a le téléphone fixe, donc ça suffit. Le seul truc, c'est que pour appeler les gens qui n'ont que des portables, on se dit que ça va nous coûter encore cher. Mais autrement, on n'en a pas besoin. »

Solange (76), quant à elle, a divorcé dans l'intervalle des vagues 3 et 4. Elle s'est rapidement installée avec Emmanuel et son fils. Dans le cadre de son premier couple, elle envisageait son emploi comme une source de revenu d'appoint. Le passage relativement court par une période de célibat l'aura convaincu de se maintenir de manière plus assurée dans l'emploi. Par ailleurs, Solange est passée d'un téléphone mobile rechargeable à un forfait. Il y a là pour nous suffisamment d'indices pour faire basculer son cas dans le type « jeunes installés ».

Enfin, Colette (19) connaissait une intégration professionnelle laborieuse en vague 3. De même, son histoire matrimoniale était marquée par la brièveté des relations amoureuses. En vague 4, nous la retrouvons installée en couple, avec l'enfant de son compagnon. Elle est en CDI dans une enseigne de grande distribution de produits culturels, et semble satisfaite :

« Ce travail correspond à ce que tu avais envie de faire ?

C'est ce que je disais hier à Mario, c'est que j'ai eu trois envies quand j'étais plus jeune, c'était de faire prof d'anglais, ensuite, j'ai voulu faire libraire et plus que tout orthophoniste. Je suis sur le deuxième choix, ça va. »

Cette stabilisation professionnelle et privée, couplée à son double équipement fixe-mobile, la positionne de manière cohérente dans le type « jeunes installés ». Encore une fois, nous devons noter que Colette est issue des classes supérieures. Aussi, ces décalages temporels dans les formes d'insertion sociale sont-ils certainement moins coûteux pour des individus

dont les familles sont économiquement dotées, et qui peuvent soutenir leurs enfants dans ces stratégies de report. Une aide qui ne peut être considérée comme sans effet pour supporter une situation moins avantageuse. En vague 3, Colette déclarait :

« Est-ce qu'ils t'apportent encore de l'aide ?

De l'aide morale, je n'en ai jamais demandé. Je ne suis pas quelqu'un qui demande énormément d'aide... De l'aide financière, oui. (...)

Et de l'aide financière, ils t'en apportent tous les deux ?

Oui.

Et est-ce que tu l'apprécies, est-ce que ça te pèse parfois ou est-ce que c'est bien venu ?

Je n'ai pas le choix, donc le fait est que c'est bien venu. C'est vrai que je préférerais me démerder toute seule, mais je n'ai pas le choix. Enfin, si, si, c'est con ce que je dis. Je pourrais très bien vivre avec ma paye. Le fait est que je me suis habituée, ça va être horrible à dire, mais je me suis habituée à vivre avec la voiture, à rentrer tous les week-ends, à avoir un certain train de vie... Enfin « train de vie », entre guillemets, je ne suis pas une flambeuse non plus, mais je pourrais très bien vivre avec ma paye. Mais j'ai un confort, voilà. Donc ils m'aident.

Ils te payent quoi, par exemple ?

Ils me payent mon loyer tous les deux. »

Au regard de ces informations, on pourrait envisager le fait que les jeunes issus des classes supérieures auraient une période de « moratoire » plus longue que les jeunes d'origine sociale moins favorisée. Ils connaissent des oscillations avant d'entrer dans le travail et de réemprunter un cheminement les menant vers des positions sociales plus conformes à leur classe sociale d'origine. Même si un léger déclassement peut se produire, ces jeunes, et notamment ici ces femmes, mettent un temps le travail à distance dans une forme de latence. L'investissement de cette sphère d'activité est alors reporté. On n'assiste pas à des itinéraires de retrait ou de positionnement en appoint comme chez les « femmes au foyer ». Le rapport au monde du travail est ici fort, même s'il est temporairement suspendu, en particulier grâce aux possibilités de soutien familial, et les représentations positives du statut social que confère l'engagement professionnel amènent ces jeunes à faire évoluer leur parcours dans le sens d'une insertion la plus assurée possible.

Les hommes

Remarquons tout d'abord que les hommes catégorisés dans ce type en vague 3 se retrouvent tous ce même type en vague 4. On ne note aucune séparation, et il n'y a aucun effet des naissances du premier enfant sur les trajectoires professionnelles des hommes du panel.

Plusieurs profils sociaux des hommes qui ont rejoint ce type au moment de la vague 4. Des « trimardeurs » se sont installés dans l'emploi et la vie conjugale, quand des hommes vivant chez leurs parents ont décohabité et construit un foyer. En revanche, aucun passage n'est à signaler entre le type des « jeunes installés » et les « trimardeurs ». Les formes de stabilisation qui caractérisent les parcours de ces hommes semblent relativement durables.

Nicolas (75), vivait en vague 3 en Espagne, où il travaillait. Issu des classes supérieures et diplômé (bac+3), il va rejoindre sa petite amie Veronica en Italie en vague 4. Ils s'installent ensemble, devenant propriétaires à cette occasion. Il intègre un grand groupe de montage de cuisine de luxe. Sa trajectoire se stabilise et le fait passer du type « trimardeur », plutôt circulant, au type « travailleur fixé ». Son équipement évolue en adéquation avec nos hypothèses : l'installation en couple est concomitante de l'abonnement téléphonique fixe.

Nous relevons trois autres cas : Antoine (13), Christophe (31) et Serge (34). Dans les cas de Christophe et de Serge, l'installation conjugale s'est traduite également par l'adoption de la téléphonie fixe.

Du côté de parcours non classés en vague 3, nous trouvons Victor (77), Julien (72). Victor, issu des classes supérieures et attestant d'un haut niveau de diplôme (école supérieure de commerce), quitte le domicile familial qu'il avait réintégré en vague 3 après la fin de ses études. Il recherchait alors un emploi. Sa sortie du chômage, par une embauche au niveau de sa qualification intervient en même temps que son installation en couple. Une trajectoire tout à fait linéaire donc, simplement décalée dans le temps à cause de la durée des études. L'équipement en TIC correspond au standard de ce type. Cela vient renforcer les résultats de vague 3.

Quant à Julien, il confirme ses dires de vague 3 : « il ne me manque plus qu'une femme et des enfants ». C'est chose faite en vague 4. Il s'est installé avec Aurélie, rencontrée en 2002. Leur fils naît un an plus tard. Il rejoint le type des « jeunes installés ».

Didier (9), lui, était étudiant en vague 3. Il préparait un Capes d'allemand et a finalement opté pour un emploi de Conseiller principal d'éducation. Didier est pacsé. Il rejoint à la fin de ses études le type des « jeunes installés ». Il fait partie de ceux du sous-groupe qui ne s'équipent plus en terminaux fixes.

2.3.3/ Le type « trimardeurs » en vague 4

Trois jeunes quittent le domicile familial et présentent des trajectoires qui les catégoriseraient dans ce type, caractérisé par les aléas amoureux et professionnels : Paul (10), Simon (41) et René (70). Ils ne sont équipés que d'un terminal mobile.

François (85) vit en Norvège. Il vit en colocation, et dispose d'un fixe. Toutefois, comme à chaque fois que nous avons rencontré le cas de jeunes colocataires, ce dernier privilégie l'usage du mobile afin de clarifier les consommations respectives de chacun dans le foyer. Son profil est typique de la trajectoire des « trimardeurs ».

Si trois individus rejoignent le type « jeunes installés », dans des trajectoires ascendantes, les autres membres de cette catégorie conservent les caractéristiques de leur type. Un cumul de handicaps tend à enfermer certains jeunes dans ce type. On s'interrogera sur la dimension disqualifiante de ce mode d'insertion sociale en faisant un retour sur le portrait de Kevin (33) et de Joël (58) dans la troisième partie de la thèse.

2.3.4/ Le type « étudiant » en vague 4

Deux jeunes poursuivent leurs études depuis la vague 1 : Florence (22) et Denis (59). Nous verrons dans l'analyse de leur portrait combien ce type montre des continuités dans la manière dont se structurent les réseaux relationnels et les formats de communication.

Elodie (24) est le seul individu du panel à reprendre des études en vague 4, après une entrée dans la vie active. Issue des classes supérieures, elle vit aux USA où elle est partie rejoindre son père, biologiste de haut niveau. Elle a pris un emploi à mi-temps dans une clinique vétérinaire et réalise des études de biologie sur son temps libre. C'est une réorientation

professionnelle radicale pour cette jeune femme qui s'était engagée dans des études commerciales. Toutefois, il est délicat de comparer sa trajectoire avec celle des autres jeunes du panel. En effet, son itinéraire professionnel se déroule sur le marché du travail nord-américain. Nous n'en maîtrisons pas suffisamment les contraintes et opportunités pour produire une analyse vraisemblable. On peut penser que cette jeune femme, largement soutenue par un milieu familial particulièrement doté économiquement, effectue quelques détours et expérimentations dans les sphères de la formation et du travail. Encore une fois, ne serait-ce pas ici l'apanage de cheminements de jeunes socialement favorisés de bénéficier de périodes de moratoire dans les engagements professionnels notamment ? L'autonomisation n'étant pas nécessairement liée dans ces cas à une intégration rapide et stabilisée du monde du travail, le franchissement du seuil professionnel peut être reporté.

2.3.5/ Atypies en vague 4 : qui sont les inclassables ?

Sidonie (79) est issue des classes supérieures, elle a un diplôme de niveau bac+2. En vague 3, elle vit chez son père en Espagne. Elle travaille depuis trois années mais n'a pas décohabité. Elle y rencontre Christophe, se marie et fait un enfant dès la première année de leur rencontre. De retour en France, elle ne trouve qu'un poste en CDD en dessous de son niveau de qualification. C'est une période de transition. Elle ne s'imagine pas sans travailler et après une expérience de création d'entreprise avec son père (cybercafé), elle intègre un emploi stable dans une entreprise sous-traitante d'un groupe international d'aviation. La naissance prochaine de son enfant ne lui fait pas envisager un retrait du marché du travail, mais plus de refus des heures supplémentaires. Elle n'a pas de téléphone fixe, mais c'est également transitoire, puisqu'elle venait d'en faire la demande au moment de l'entretien. Elle se rapproche très fortement du type « jeunes installés ».

Clotilde (83), classes supérieures, bac+3, se sépare de son compagnon avec qui elle a eu un enfant entre la vague 2 et 3. Elle réalise, grâce à ses droits ouverts à la formation continue, une formation d'éducatrice spécialisée. Cela correspond à une suite de son emploi précédent, aide-éducatrice auprès de populations nomades. Cette phase professionnelle se présente donc comme particulièrement transitoire, le marché professionnel des éducateurs spécialisé étant connu pour être fortement tendu. Une des conséquences de sa séparation est l'abandon du téléphone fixe. Ce qui vient confirmer notre hypothèse d'un lien direct entre installation

conjugale et abonnement téléphonique fixe. La « désinstallation » déséquilibre le système d'équipement en TIC selon une logique symétrique dans ce cas.

Gaël (2), quant à lui, a repris des études de géographie. Il était étudiant en vague 3 et a travaillé par la suite dans l'animation. Son licenciement lui a ouvert des droits à la formation continue, dont il profite au moment de la vague 4. Il a fondé un foyer et est père d'un enfant. Son équipement en téléphonie fixe date de son installation en couple. C'est une trajectoire relativement originale, puisque c'est le seul homme, père de famille, qui est en retrait du marché du travail. Sa compagne, Karine, est institutrice depuis cinq ans, et assure une grande partie des revenus du ménage. Gaël parle clairement de « temporiser », de se donner le temps de repenser son projet professionnel. Le fait de reprendre des études se présente comme l'opportunité de se ré-orienter, et surtout il a pris la décision d'assumer une bonne part des tâches domestiques et de s'occuper de son enfant. Ce choix a fait l'objet de négociations au sein du couple.

Nina (89), était étudiante en vague 3. Elle est vit seule en vague 4, bien qu'entretenant une relation, mais géographiquement éloignée :

« En ce moment, tu es installée avec Hervé ?

Je ne suis pas installée avec lui. J'ai quand même gardé ma liberté en partie, on n'habite pas ensemble, on ne vit pas dans la même ville, donc voilà. Donc ça va.

C'est un vrai choix ?

Pas la même ville, non, c'est pas un choix, c'est un hasard, c'est clair. Mais l'appartement séparé, si, c'est un choix quand même. Même si j'habitais à Caen, on n'habiterait pas dans le même appartement.

Vous êtes d'accord là-dessus tous les deux ?

Ben moi, je suis d'accord avec moi en tous les cas. Comme quoi il faut être deux pour emménager, le problème est résolu. »

Elle vend des sandwiches dans une boutique à emporter, emploi peu en adéquation avec son niveau de qualification. Elle se présente comme une « galérienne surdiplômée ». En même temps, elle vit ce statut d'emploi plutôt comme un report, dans une approche dirons-nous « bohème » de la vie :

« « Si c'est pour rester secrétaire, je serais repartie à Londres. » Là, oui, je préfère à la limite faire des sandwiches à P.-M. qu'être secrétaire à Paris. Au moins, on profite de la vie. »

3/ Echanges écrits synchrones via internet : trajectoires *sociales* d'usage

Il s'agit ici d'étudier les parcours des jeunes utilisant une fonction particulière d'internet : les messageries instantanées et le *chat*. Ses utilisateurs sont peu nombreux, et nous avons décidé de retracer le cheminement de leurs pratiques à partir des connaissances que nous en avons dans les modules d'entretien des vagues 3 et 4.

En vague 3, seuls trois individus du panel utilisaient les potentialités de communication interpersonnelles offertes par le *chat* ou la messagerie instantanée. En vague 4, ils sont sept. Si la technologie a évolué, nous proposons tout de même de travailler à partir de ces deux modalités d'échange. La première relève des salons plus ou moins ouverts, souvent thématiques, la discussion y est collective. Les interlocuteurs ne se connaissent pas a priori. C'est généralement dans ce type de salons que les individus peuvent être amenés à évoquer de nouvelles rencontres, à citer de nouvelles relations sociales.

La seconde modalité d'échange relève du « salon » privé, fermé. Des individus, qui se connaissent, utilisent la plateforme proposée par un serveur pour instaurer un espace de discussion interne. Les participants sont donc cooptés. Par rapport au courriel, la différence se situe notamment dans la possibilité de connaître instantanément l'état de disponibilité des autres membres du groupe. En effet, un participant fait le choix d'afficher à tout ou partie du groupe le fait qu'il est connecté et surtout disposé à échanger.

Nous proposons de confronter les différentes modalités de pratiques de l'échange synchrone via internet à la typologie que nous avons développée, en relation avec les équipements et usages des autres TIC. Qui pratique le « salon ouvert » ? Qui privilégie le « salon privé » ? Cette distinction pourrait bien recouvrir les axes de différenciations sociales à la base de notre typologie. Et venir par-là même consolider nos hypothèses sur les dimensions sociales des dynamiques d'usage.

3.1/ Echanges synchrones via internet : Usages et arguments des individus du panel

Nous ne disposons que de peu d'informations sur ce mode de communication. Il concerne peu d'individus à chaque vague, et les entretiens offrent une ressource limitée sur les usages de ces dispositifs. C'est pourquoi nous avons regroupé les données recueillies lors des vagues 3 et 4. Cela nous permet d'étudier un corpus suffisamment consistant, et de tester d'emblée la validité de nos options d'analyse, à savoir la possibilité d'observer si les trajectoires de mobilisation de ces médias sont travaillées par le poids des attributs socioculturels des acteurs et des modes de cheminements biographiques spécifiques.

3.1.1/ Le chat – ou salon ouvert - dans les vagues 3 et 4

Un seul individu, Amélie, utilise l'échange synchrone selon les modalités du chat. En vague 3, elle vit en couple et élève un enfant. Issue des classes populaires, elle n'a obtenu aucun diplôme. Elle se déclare inactive. Elle n'est pas équipée à son domicile mais utilise l'ordinateur de sa mère. En vague 4, elle cesse cette pratique relationnelle. Elle déclare ne plus avoir le temps de se rendre au domicile maternel.

Dans le générateur de noms, Amélie cite trois relations « rencontrées » par le net. Le chat laisse la possibilité de construire un « salon sélectif » à partir de l'accord des personnes contactées. Ainsi, elle développe des discussions en aparté avec Didier, Laurent et Thierry. Elle ne les a jamais rencontrés physiquement. Son usage du chat se combine avec des échanges de mails personnalisés avec l'un de ses interlocuteurs favoris :

« Ce n'est pas dans le cadre de ton domicile, c'est chez ta mère. Depuis quand tu l'utilises ?

Le net ? Trois mois.

Tu ne l'utilises que dans le cadre des salons ?

Oui. (...)

Quelles sont les personnes à qui tu envoies des mails ?

Thierry, Laurent, Christophe, Didier et Arnaud. C'est à eux que j'envoie souvent du courrier.

C'est quoi souvent ? Par exemple Didier, c'est tous les combien ?

Une fois toutes les deux semaines, je lui envoie un courrier, je lui envoie une lettre sur Internet :

« Pourquoi tu ne me parles plus ? Tu n'es jamais dans le salon. »

Vous parlez de quoi en général dans les messages ?

De tout, de rien.

Tu dis exactement la même chose que ce que tu pourrais dire dans un forum ?

Oui.

Dans les forums, vous parlez de quoi ?

On parle des enfants, de son divorce...

Vous vous donnez un rendez-vous, par ex., pour vous trouver en même temps sur le forum ?

Si je vois qu'il n'est pas là, je lui laisse un courrier en lui disant : « J'étais là, tu n'étais pas là.

Pourquoi ? Moi je serai là, par exemple, vendredi soir. Seras-tu là ? »

Avec Thierry et Laurent, c'est la même chose. Et vous parlez de quoi en général ?

De Léa, de son boulot, des ses passions, des miennes. Tout. (...) »

Cet extrait montre comment les éléments de proximité biographique, d'identité de position dans le cycle de vie, contribue à la sélection relationnelle. Malgré cela, l'abandon du chat en vague 4 s'accompagnera de la disparition de ses interlocuteurs de son réseau relationnel. Pourtant, Amélie citait ces relations comme des liens forts en vague 3.

3.1.2 / La pratique du « salon privé » dans les vagues 3 et 4

En vague 3, les deux autres individus qui usent de la messagerie synchronisée sont des adeptes du salon privé. Nous retrouvons ici Dimitri (55) et Gilles (28). La démarche est absolument différente. La constitution d'un salon de discussion privée fait suite à une rencontre, une mise en relation physique. Gilles est étudiant en vague 3, et explique comment les échanges ont débuté :

« Comment ça a démarré la relation entre Ludo et toi, par exemple ?

C'est à la fac. Au début, on ne se connaissait pas, sauf une ou deux personnes en commun. On a discuté autour d'un café, on a sympathisé. Et on a été amené à se revoir à une soirée.

C'est pareil pour Christelle et Nico ?

Oui. Christelle, Anne et Ludo se connaissaient et puis Nico, Aurélien et David, on connaissait une personne en commun. Et puis voilà, c'est comme ça qu'on s'est connus. Au départ, dans les amphis, on n'est pas forcément côte-côte. Et puis après on se rapproche et on se voit ailleurs. »

« On se voit ailleurs »... Cette parole signifierait-elle que l'échange synchronisé serait perçu comme un espace-temps comparable à un contexte physique de fréquentation ? Gilles fait parti des « disparus » du panel en vague 4, nous n'aurons donc pas de plus amples informations à son sujet.

Dimitri est le seul individu du panel en vague 3 à disposer d'un abonnement internet illimité. Il échange en privé avec ses relations également équipées d'un débit non-contraint par le temps de connexion. On le retrouve utilisateur en vague 4. Entre temps, il a appris les techniques de dactylo « sur le tas ». Agent commercial, il évolue sur un poste très itinérant, comme sa femme. Aussi, il évoque les dispositifs de communication comme cruciaux pour maintenir des relations tant il lui semble que le temps et la stabilité lui font défaut. Si les technologies portables conviennent à une vie professionnelle itinérante, l'arrivée du haut-débit et la possibilité de construire des moments privilégiés de discussions via la messagerie instantanée (IM¹³⁹) lui semblent tout aussi essentielles. Dans son cas, c'est l'accès à une multitude de canaux de communication qui l'aiderait à tenir la « bonne distance » relationnelle, notamment avec sa compagne :

« Est-ce que tu penses que ces outils de communication à distance te permettent d'entretenir la relation ?

Oui, ah ! Oui ! S'il n'y avait pas le portable... C'est un outil, c'est un moyen de communication vital maintenant, parce que vu qu'on l'est tous les deux mobiles [sa femme et lui], qu'on est plus ou moins itinérants toute la semaine, donc c'est vrai que pour s'avoir au téléphone, à part le soir à la maison le fixe, ça aurait pu... mais ça n'aurait pas été pratique. Alors que depuis que le portable existe... Par rapport à notre travail, c'est vrai que c'est un outil formidable ! Et puis le mail, le chat, avec Internet, maintenant, à haut débit... »

Parlant de Jeff, une nouvelle connaissance en vague 4, Dimitri insiste sur l'importance, à ses yeux, de l'IM pour la pérennité de la relation. Notons au passage la progression dans l'intégration de Jeff à son cercle de plus en plus intime d'interlocuteurs : échange des numéros de téléphone mobile, puis d'adresses courriel, enfin connexion sur MSN¹⁴⁰. On remarquera que seules des personnes rencontrées au préalable sont présentes dans sa liste de correspondants :

« Il y a Jeff, dans les gens importants avec qui tu utilises le portable, le mail, mais aussi Internet. Alors lui, est-ce que tu peux me refaire un peu l'histoire de cette relation ?

Ben, c'est donc une pièce rapportée du groupe Nicolas et Olivier. Il me semble que c'est une connaissance d'Olivier, parce qu'Olivier est parti à l'armée avec Jeff. Et ils ont repris contact sur Paris, et il nous l'a présenté. Enfin, quand on faisait des soirées ensemble, il est venu à quelques soirées. Et du coup, c'est quelqu'un avec qui on a trouvé des points communs ensemble. Du coup, ben on s'est échangé nos numéros de portable ; et après nos adresses e-mail ; et puis sur MSN, on tchatchait de

¹³⁹ Instant Messaging

¹⁴⁰ MSN est le serveur majoritaire utilisé comme plateforme pour organiser des discussions synchrones. Les discussions peuvent être écrites, orales et retransmises par une webcam.

temps en temps. Je l'avais enregistré sur MSN, et quand je voyais qu'il était présent, ben je lui faisais un petit coucou. Et puis, ben, on tchatchait un peu, comme ça.

Et c'est pareil : est-ce que tu penses que sans le téléphone cette relation aurait perduré ou c'est une nécessité pour entretenir la relation ?

Ah, c'est clair : c'est une nécessité. Il n'y aurait pas eu le portable ou le mail, j'aurais pas pu entretenir cette relation. Ah ! Oui ! Ben c'est pareil, je veux dire : après, il y a que des plages horaires, enfin je veux dire, s'il y avait que le téléphone fixe, ça limitait un peu les plages horaires. C'est-à-dire que c'était le soir en rentrant. C'est clair que grâce au portable ou même à Internet, ça facilite un peu plus les communications. »

Dans cet extrait, on voit resurgir la question des « plages horaires », des temporalités de la disponibilité. Pour Dimitri, l'usage des TIC se déploie selon la pression temporelle ressentie. On a l'impression qu'il sent le temps s'étendre, en tout cas son temps de communication, de communicabilité plutôt, comme temps de joignabilité et d'échange potentiel. Il réitère ce type d'argument par la suite :

« Il n'y a pas beaucoup de gens qui s'en servent dans le panel. C'est rare !

Ah bon ! Ah ? C'est bien, quoi ! Le soir, parce que moi, je passe du temps devant mon PC, le soir, à aller sur Internet ou des choses comme ça, quoi. Donc c'est pour ça que je regarde si j'ai des amis qui sont connectés en même temps, et s'ils sont connectés, ben on discute un peu, quoi. C'est sympa ! (...) »

Les autres individus qui en vague 4 pratiquent l'échange synchrone sont tous adeptes de l'IM. Elodie (24), qui a repris des études, vit à Boston, Etats-Unis. Elle a la particularité d'utiliser la fonction vocale de l'IM. Avec son ami Bill, rencontré lors d'un voyage, elle est passée de l'échange épistolaire par lettre au courriel, puis à l'IM. C'est avec son frère, resté dans l'hexagone, qu'Elodie a des échanges vocaux. Le haut-débit et son caractère illimité autorise cette pratique qui peut s'apparenter à la relation téléphonique, mais sans coût supplémentaire que celui de l'abonnement à un opérateur internet¹⁴¹.

Thomas (35), qui communique avec des amis habitant le Canada, utilise lui la fonction visuelle de l'IM. Antoine (13), utilise le courriel par défaut car c'est avant tout pour lui un outil professionnel. Il préfère dérouler des discussions avec des amis proches via IM. Sa

¹⁴¹ Toutefois, les capacités dialogiques sur un mode vocal sont perturbées par le fait que l'on ne peut pas se couper la parole.

pratique date du départ de son meilleur ami, Jérôme, en Australie. Il insiste sur le fait que cela a largement contribué à maintenir le lien, voire à le transformer :

« L'IM a renforcé notre relation, parce que c'était la seule façon de se dire à l'époque qu'on se manquait l'un à l'autre. Quand on ne se voit pas, c'est là qu'on s'en rend compte. Oui, on a posé beaucoup de choses par écrit à ce moment-là, des choses sur lesquelles on a reparlé après. Mais je pense que s'il n'était pas parti aussi longtemps, on n'aurait peut-être pas évolué aussi rapidement sur la qualité de notre relation. On a fait des constats sur nos manques en fait. Au début, deux ou trois mois, ça va ; et cinq, six mois, ça commence à faire. »

De manière totalement opposée en terme de distance géographique, il communique par IM avec sa voisine. Dans ce cas, c'est pour justement « mettre de la distance » avec une personne qu'il trouvait trop intrusive dans sa vie quotidienne :

« C'est rare qu'avec une voisine l'IM permette de rester à distance, alors que c'est plutôt un outil de rapprochement... »

Ça préserve le cercle intime.

Oui, ça permet de communiquer sans pour autant rentrer dans le cercle intime des autres.

Oui, je pense que c'est important. Oui, parce que, avant d'avoir le web on se voyait quand même plus souvent. Des fois, bon, on aurait bien aimé faire autre chose l'un ou l'autre, maintenant ça permet de dire : « Ben non, là c'est pas possible maintenant ! »

Oui, tu choisis le moment de communiquer.

Voilà. Je pense que ça préserve la qualité de notre relation, quoi. Ça l'optimise. »

On voit ici comment les TIC travaillent ce que nous explicitons comme « la bonne distance » dans le vivre ensemble (Barthes, 2002), dans une temporalité juste de contact. De même, cet exemple souligne la réciprocité de la construction tacite des *rules of relevance* (Allan, 1979), des règles de pertinence de la relation. Ces règles ne sont pas formulées explicitement, ce n'est pas une charte d'adhésion. Elles sont implicites dans chaque relation et se développent, évoluent dans le cours de l'interaction, qu'elles participent à construire et ici à limiter.

Victor (77) fait partie de ces jeunes hommes qui vivaient chez leurs parents en vague 3. Diplômé d'études supérieures, son entrée dans la vie active voit son réseau se renouveler de manière importante. La structure du réseau de Victor tend à prendre une forme « distribuée ». Quand il voit Adrien et Thomas, de nouveaux amis présentés par Loïc une de ses plus anciennes connaissances, ils jouent non seulement au football, mais ils ont en commun de prendre plaisir à engager des discussions sur leurs dernières lectures, etc. Victor « distribue »

ces activités en direction de la plupart de ses relations, même si elles appartiennent à des époques ou des cercles distincts. Son ami Adrien vient de partir en Guyane. L'IM permet de maintenir les moments collectifs de discussion sur la littérature. On voit à nouveau ici que l'IM s'adapte à différents niveaux de distance géographique, comme il supporte les évolutions relationnelles. L'IM vient appuyer cet exercice de partage des centres d'intérêts avec des relations appartenant à des univers différents de sa sociabilité.

Enfin, Cathy (49), Solange (76) et Fabienne (64) utilisent également l'IM. Cathy communique avec une seule interlocutrice, Isabelle, une amie déjà présente en vague 1. Elle « bascule » sur l'IM lorsqu'elle ne sent plus tranquille pour téléphoner, i.e. quand son mari est proche du combiné. Rappelons que Cathy ne dispose que d'un mobile à carte prépayée. Nous mesurons à nouveau combien cela diffère de la possession d'un mobile avec forfait, qui permet de développer une communication personnelle et discrète. Ce qui est marquant, dans son cas, c'est que Isabelle habite tout près de chez elle. L'IM ne lui sert pas à joindre les relations lointaines qu'elle cite. C'est un outil d'intimité *et* de proximité.

Pour Solange, l'IM serait plutôt un outil d'intimité *et* de rapprochement. En effet, elle n'a également qu'un seul interlocuteur. C'est un homme, Olivier, ancien collègue de travail. C'est l'unique outil avec lequel elle le joint. On a ici l'exemple de ce que l'on pourrait appeler une « bifurcation relationnelle équipée », ou plutôt un « découplage équipé ». La disparition du contexte qui a vu naître cette relation a entraîné cette sélection relationnelle. Mais c'est essentiellement à l'aide d'un support technique que la relation a pu se poursuivre. Elle est marquée par de très rares fréquentations en face-à-face, mais se déroule désormais sur une nouvelle scène contextuelle, internet :

« Alors ça peut être six fois dans la journée, et puis on va s'en envoyer pendant quinze jours, c'est vraiment très variable. (...) »

C'est plus des petites blagues et des trucs comme ça ?

Oui. Et puis Olivier, ben c'est vrai qu'Olivier, il est pas du tout téléphone, et c'est... L'avantage, c'est qu'on était sur le même, avec le même serveur, donc on peut communiquer en direct quand on est connecté, donc on tchatte direct, enfin en direct, donc c'était sympa et c'est vrai que (...) c'est le moyen qu'on avait trouvé avec Olivier pour garder un contact depuis que je suis partie de chez L. M. donc depuis qu'on a l'ordinateur quoi.

Parce que vous ne vous voyez quasiment pas avec Olivier ?

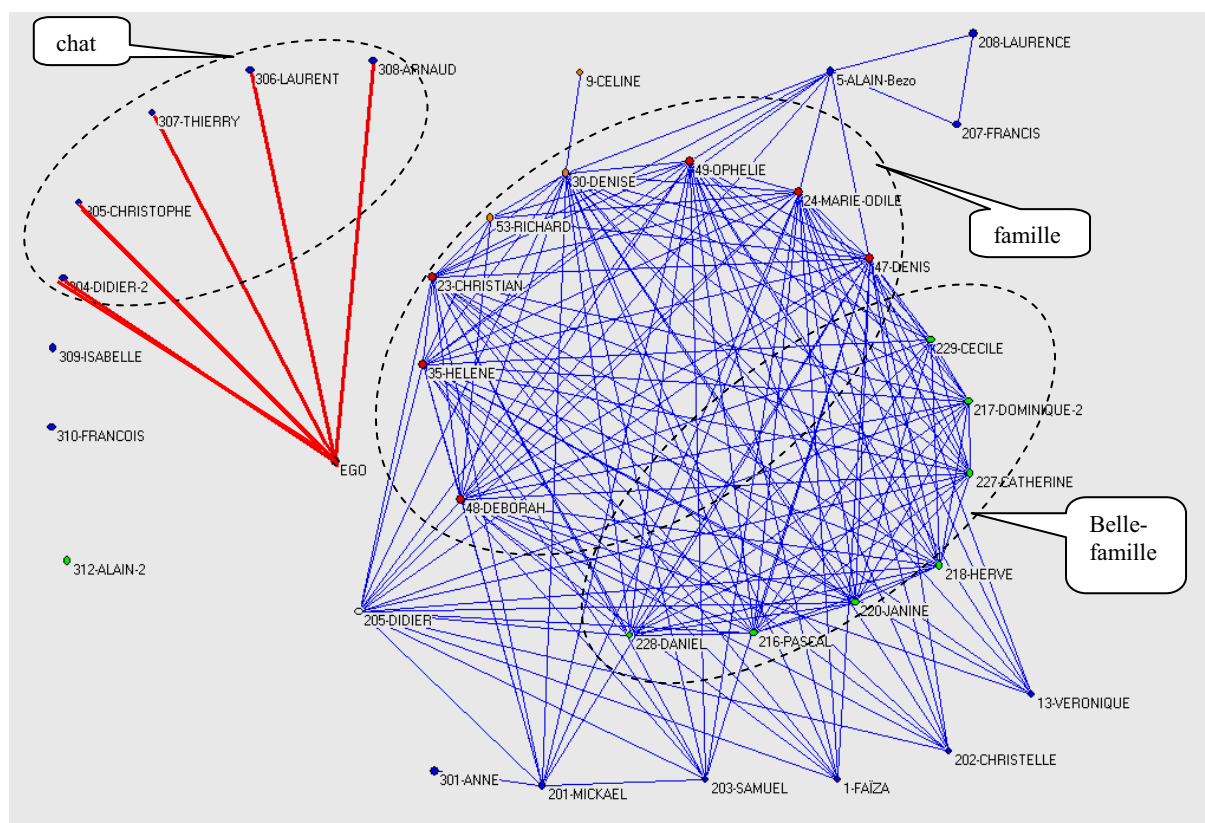
Non, c'était mon ancien, voilà, c'était mon ancien collègue de chez L. M., et c'est vrai qu'on ne se voit pas tant que ça. »

3.2/ Répartition sociale des utilisateurs : inscriptions typiques

Le matériau, malgré sa minceur relative, livre des informations en lien avec notre problématique sur plusieurs niveaux.

3.2.1/ Le chat dans le type « femmes au foyer » : rompre l'entre soi

Si l'on place chaque individu en rapport avec son type en vague 3 et en vague 4, on s'aperçoit que la seule utilisatrice de chat, donc de salon ouvert, est classée parmi les « femmes au foyer ». Amélie est une mère au foyer, inactive. Elle développe un usage de l'échange synchrone à des fins de rencontre. Son réseau est marqué par la prégnance des sphères de la famille et de la belle-famille. L'ensemble des relations amicales y est rattaché. Toutes ses communications téléphoniques vont en direction de ces deux sphères, dans un mode typiquement féminin d'utilisation du téléphone fixe. Les seules communications qui échappent à ce modèle sont celles engagées par chat, comme le montre le graphe ci-dessous :



Graphique n° 7 – Réseau de sociabilité d'Amélie et ses communications via Chat, vague 3

Équipement des relations selon (arêtes) :	Nature du lien (sommets)	Ancienneté de la relation
— « coordination / ajustement »	● Ami	0-199 : vague 1
— « conversationnel »	● Famille	200-299 : vague 2
— « échange intime »	● Famille du conjoint	300-399 : vague 3
	○ Conjoint	400-499 : vague 4

On peut se demander si cette forme de communication avec des inconnus ne se présenterait pas comme un passe-temps pour une femme dans un modèle traditionnel d'insertion sociale. Le cloisonnement familial, la concentration relationnelle sur des cercles connexes, le poids de l'entre-soi de condition sociale ne favoriseraient pas la diversité dans le réseau. Cette ouverture produite par la possibilité de « chater » ouvrirait une fenêtre sur l'extérieur. Cependant, on a vu qu'une sélection se pratiquait dans les salons avant de pouvoir passer dans un salon secondaire, d'aparté, ou des échanges de courriels. Nous avons vu que cette sélection s'opérait à partir notamment des identités de position dans le cycle de vie et des centres d'intérêts. Cette sphère relationnelle n'échappe donc pas aux critères classiques de l'homophilie. Peut-être est-ce cela qui a entraîné une lassitude de l'usage chez Amélie,

puisque malgré la force du lien qu'elle conférerait à ces cyber-relations, on n'en trouvera plus trace en vague 4 alors qu'elle délaissait l'outil.

3.2.2/ L'IM, une pratique qui tente de compresser espace et temps pour des individus doublement engagés sur les « fronts » privés et professionnels

Au contraire du mode d'insertion sociale que présentait Amélie, adepte du chat, la quasi-totalité des utilisateurs d'IM, en vague 3 comme en vague 4, sont des hommes et des femmes appartenant au type « jeunes installés ». Nous avons mis en relation, en construisant ce type, les trajectoires de stabilisation professionnelles et privées avec une tendance au multi-équipement, à la communication sur une diversité de canaux. C'est exactement ce que l'on vérifie concernant les utilisateurs d'IM. Non seulement cette tendance est-elle vérifiable pour des individus qui sont depuis la vague 3 dans ces types (Dimitri, Thomas, Fabienne, ...), mais les adeptes de l'IM en vague 4 sont des individus qui proviennent de types marqués par l'instabilité conjugale et / ou professionnelle, et qui connaissent une stabilisation en vague 4.

Ainsi, Antoine est-il un ex-trimarqueur qui s'installe dans le couple et l'emploi. Solange quant à elle est une transfuge du type « femmes au foyer ». L'analyse dynamique des données tendrait donc à consolider nos options de classement, et la significativité des variables de clivage.

L'adoption de l'IM se fait donc selon les modalités de trajectoires sociales d'équipement que nous avons mises en lumière. Par ailleurs, en explicitant plus avant les usages de chacun, nous avons vu comment ils s'articulaient avec les transformations de la sociabilité. Ainsi, dans les réseaux masculins, l'IM vient relayer la distribution des pratiques culturelles communes au réseau amical. C'est le cas de Dimitri qui crée un espace-temps partagé régulier et collectif, le soir, après le travail. C'est le cas de Victor, qui gère grâce à l'IM la pérennité d'un cercle nouveau, alors qu'un de ses membres part en Guyane.

Toutefois, une femme usant de l'IM est classée « femmes au foyer », Cathy. Si l'on compare ses modalités d'usage avec celles de Solange ou de Fabienne, on s'aperçoit que la messagerie fonctionne en direction d'une relation de proximité, alors que pour les deux autres femmes l'IM servirait à compenser une distance, soit géographique, soit sociale. Nous avons vu,

notamment, comment Solange opérait un « découplage équipé » en conservant le contact avec un ancien collègue. Les plateformes de communication de messagerie instantanée se caractérisent par la constitution de listes de contacts, sélectionnés, qui signalent leurs disponibilités. Se maintenir sur une liste signifierait matérialiser la continuité d'un lien, malgré les difficultés d'entretien liées à la disparition du contexte originel de fréquentation. Il y aurait donc une différenciation dans le rapport à la distance entre les « femmes au foyer » et les femmes « jeunes installées ».

L'approche des usages de l'échange synchrone par internet a donc été la première occasion de produire des comparaisons, sur la question des modes de communication, entre les vagues 3 et 4. La mise en perspective longitudinale a pu, au-delà de discours rétrospectifs nous offrir d'ores et déjà des résultats en termes de trajectoires sociales d'usages de la messagerie instantanée.

Conclusion

Il apparaît, suite à cette nouvelle procédure de tri et de mobilisation du matériau constitué par les entretiens biographiques, que les variables et la typologie bâties à partir des données des trois premières vagues d'enquête permettent d'approcher à nouveau les trajectoires d'équipement. Le travail autour des cas atypiques ne remet pas radicalement en cause les choix opérés. Bien au contraire, ils confirment non seulement le lien entre rythmes biographiques et équipement, et nous autorisent à regrouper des catégories selon des facteurs dynamiques d'évolution. Cette typologie permet de penser qu'il y a une cohérence à estimer que les trajectoires d'équipement ne sont pas simplement l'affaire de choix individuels, mais qu'elles sont socialement déterminées.

Cette nouvelle répartition montre combien certains ancrages sociaux peuvent être durables d'une vague à l'autre. Certes, trois années ne sont pas une vie, et pour nombre d'individus, des seuils n'ont pas été franchis : naissance du premier enfant, mise en couple, décohabitation, installation dans l'emploi. Des types se caractérisent toutefois par des inerties fortes. En effet, on a pu remarquer que l'ensemble des individus classés « jeunes installés » en vague 3 conservent leurs caractéristiques en vague 4. On a pu assister essentiellement à des transferts de catégorie à travers des trajectoires d'installation dans l'emploi pour des femmes initialement dans une position de retrait, tout comme certains hommes précarisés sur les marchés du travail et sur le marché matrimonial ont connu des transitions significatives.

Le sexe, la situation matrimoniale et la situation professionnelle continue d'être des variables qui permettent de rendre compte de la logique des parcours, selon l'orientation que nous avons empruntée, même si nous devons continuer de donner toute leur importance à des facteurs comme l'origine sociale et le niveau de diplôme alors que les individus rencontrent des phases de changements biographiques, comme le déménagement, la grossesse, la maternité ou la paternité, voire comme nous l'observons en toute fin d'analyse au moment de l'entrée sur le marché du travail.

La montée en généralité que nous opérons reste toute relative à la taille limitée de notre échantillon et à sa dimension non-représentative. Toutefois, comme nous l'avons pratiqué dans le chapitre précédent, il sera possible de retourner en détail sur des parcours

signifiants pour chaque type, et d'en décrire les différenciations. Notre recherche se situe donc plus à un niveau microsociologique, dans une approche la plus fine possible de la logique des pratiques relationnelles, qu'elle concerne les relations équipées ou non. Cette recherche, qui travaille la relation entre dynamique biographique, transformations des sociabilités et usages des TIC, pourrait contribuer à apporter des éléments de compréhension du *sens pratique*. Nous mettons en avant que des catégories sociales, marquées par leur rythme biographique d'entrée dans l'âge adulte, développent des configurations technologiques spécifiques pour communiquer. La suite du travail s'attachera à montrer que ces catégories en font des usages sociaux différenciés liés à des dynamiques de structures relationnelles dissemblables.

TROISIEME PARTIE :

DYNAMIQUES RELATIONNELLES ET TRAJECTOIRES SOCIALES D'USAGE DES TIC

Chapitre 1

« Femmes au foyer »

Introduction

Nous avons classé dans le type « femmes au foyer » des femmes dont les itinéraires conjugaux marqués par la stabilisation et les parcours d'insertion professionnelle de retrait du marché du travail semblent corrélés avec une trajectoire d'équipement particulière : le mono-équipement en téléphonie fixe, parfois agrémenté, en appoint, d'un téléphone portable à carte, voire une évolution vers le mono-équipement d'un terminal mobile. Ces équipements ont été acquis alors que ces femmes décohabitaient et s'installaient en couple, de manière relativement précoce par rapport aux autres cheminements individuels du panel.

A l'issue de l'étude des données issues des quatre vagues d'enquête, dix individus composent ce type. Huit sont issues de la filière « stage d'insertion » et ne dépasseront pas ce niveau d'étude. Marie, elle, a obtenu un bac professionnel au moment de son entretien en vague 1. Elle s'engagera dans un DEUG de Psychologie, abandonné avant la fin de la première année pour réaliser une formation qualifiante en bureautique. Seule Suzon a suivi une filière générale (bac ES). Toutefois, malgré une inscription en première année de Pharmacie, elle quitte le cursus et se dirigera vers une formation AFPA de secrétariat.

Si cette dernière, à l'instar de Cathy, est issue des couches sociales intermédiaires, avec un père agent auprès d'un grand opérateur de téléphonie et une mère infirmière, la grande majorité des « femmes au foyer » (huit d'entre elles) sont d'origine des classes sociales populaires. Six étaient déjà mères en vague 2, neuf sont mères dans l'intervalle des vagues suivantes. Diane, qui quitte le foyer maternel tardivement (entre la vague 3 et la vague 4) pour s'installer avec son conjoint, est enceinte. Six de ces femmes déclarent inactives, quand les autres connaissent exclusivement l'emploi à temps partiel, souvent un emploi aidé ou un travail temporaire.

Nous proposons d'étudier, à la lumière des nombreux travaux effectués sur les processus d'insertion sociale au moment du passage à l'âge adulte, et en particulier sur les itinéraires féminins, les mouvements de la sociabilité et les usages de la téléphonie qui peuvent caractériser les femmes de ce type. Comme nous l'évoquons dans la première partie de cette thèse, nous adhérons à l'hypothèse d'un lien étroit entre les parcours de vie, la dynamique relationnelle et le développement des pratiques personnelles de communication. Nous

définissons la notion d'usage comme le travail de convergence de ces processus sociaux. Afin de tenter de nous saisir de cette « rencontre », nous avons élaboré une procédure de mise en correspondance de ces processus. Nous avons suivi vague par vague les transformations du réseau personnel, reconstitué à partir des données relationnelles recueillies dans l'enquête. Des graphes ont été produits afin de synthétiser et de rendre plus lisible l'évolution de la sociabilité de chacune. Les graphes des vagues 3 et 4 incluent les informations sur les modes de communication. Les modifications sont alors interrogées à partir du matériau discursif qui traite non seulement des changements relationnels (évolution du réseau et des procédures de contact), mais aussi des changements biographiques. Rendre sens des processus qui mêlent travail relationnel, cheminement et usage des TIC s'appuie donc sur deux types de stratégies d'approche des processus : une stratégie narrative, mais avant tout une stratégie de décomposition temporelle selon, d'une part, la temporalité même de l'enquête, à savoir un questionnement des individus tous les trois ans, d'autre part en relevant des bornes significatives dans les parcours.

Dans les portraits de Viviane et de Louisa, que nous présentons ci-après, nous mobiliserons, outre ces aspects méthodologiques, les éléments débattus dans le cadre de la première partie de cette thèse, notamment sur les rapports entre processus transitionnels du passage à l'âge adulte et transformations des modes de sociabilité, sur l'étude des réseaux personnels, enfin sur les relations entre équipement et le travail du lien. Les résultats avancés seront étayés par des apports concernant les trajectoires des autres membres du type « femmes au foyer ».

1/ Synthèse du parcours de Viviane

Issue des classes populaires (père magasinier, mère repasseuse), Viviane a grandi dans un quartier ouvrier d'un petit bourg industriel de la banlieue de Caen. Elle obtient un bac professionnel (métiers de la vente) en 1995, puis s'engage dans un BTS qu'elle quitte quinze jours après la rentrée. Elle entre alors directement dans la vie active, à l'automne 1995, sur un poste de vendeuse à mi-temps dans une chaîne de vêtements. Dès la sortie de l'hiver, elle quitte le domicile familial pour s'installer avec son compagnon Emmanuel, qu'elle a connu dans son quartier d'origine et fréquente depuis plusieurs années maintenant. Ce dernier est opérateur posté. Cette synchronie des franchissements de seuils caractérise le modèle traditionnel de passage à l'âge adulte (Battagliola, 1987, 2001 ; Galland, 1990). Le couple réside désormais dans une commune limitrophe de celle de leurs parents. C'est à cette époque que le foyer se dote d'un téléphone fixe.

Viviane sera amenée à changer d'employeur mais pas de secteur professionnel à la fin de 1997, toujours dans le cadre d'un emploi à temps partiel de vendeuse. En 1998, Emmanuel se voit proposer des horaires de nuit, qu'il accepte. Le couple connaît alors une crise, et la fin 2000 est marquée par une brève rupture. Mais dès 2001, Viviane et Emmanuel achètent un pavillon et « mettent le premier en route », qui naîtra courant 2002. Viviane s'équipe alors, au moment de la grossesse, d'un téléphone mobile à carte.

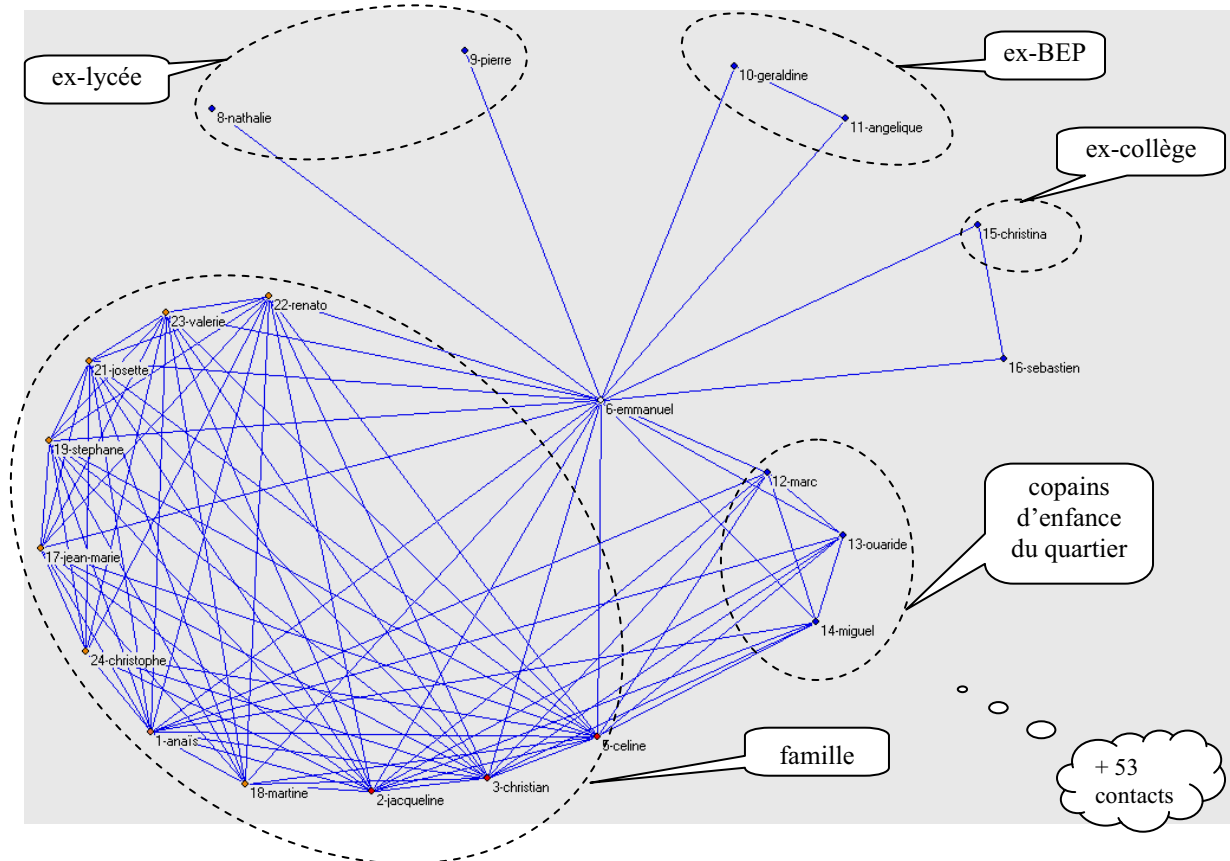
Le dernier entretien avec Viviane s'est déroulé à l'été 2004, juste après l'accouchement de son deuxième enfant. Elle est en congés maternité. Elle ne dispose plus de téléphone mobile pour des raisons de coût. Le ménage est en effet, selon ses dires, « assez juste financièrement ».

1.1/ le réseau de sociabilité de Viviane en vague 1

Le graphe ci-dessous est une illustration du réseau personnel de Viviane en 1995, au moment de la première vague d'enquête. Elle vit à ce moment-là toujours chez ses parents et vient d'obtenir son bac pro.

Légende :

<u>Nature du lien (sommets)</u>	<u>Ancienneté de la relation</u>
● Ami	0-199 : vague 1
● Famille	200-299 : vague 2
● Famille du conjoint	300-399 : vague 3
○ Conjoint	400-499 : vague 4



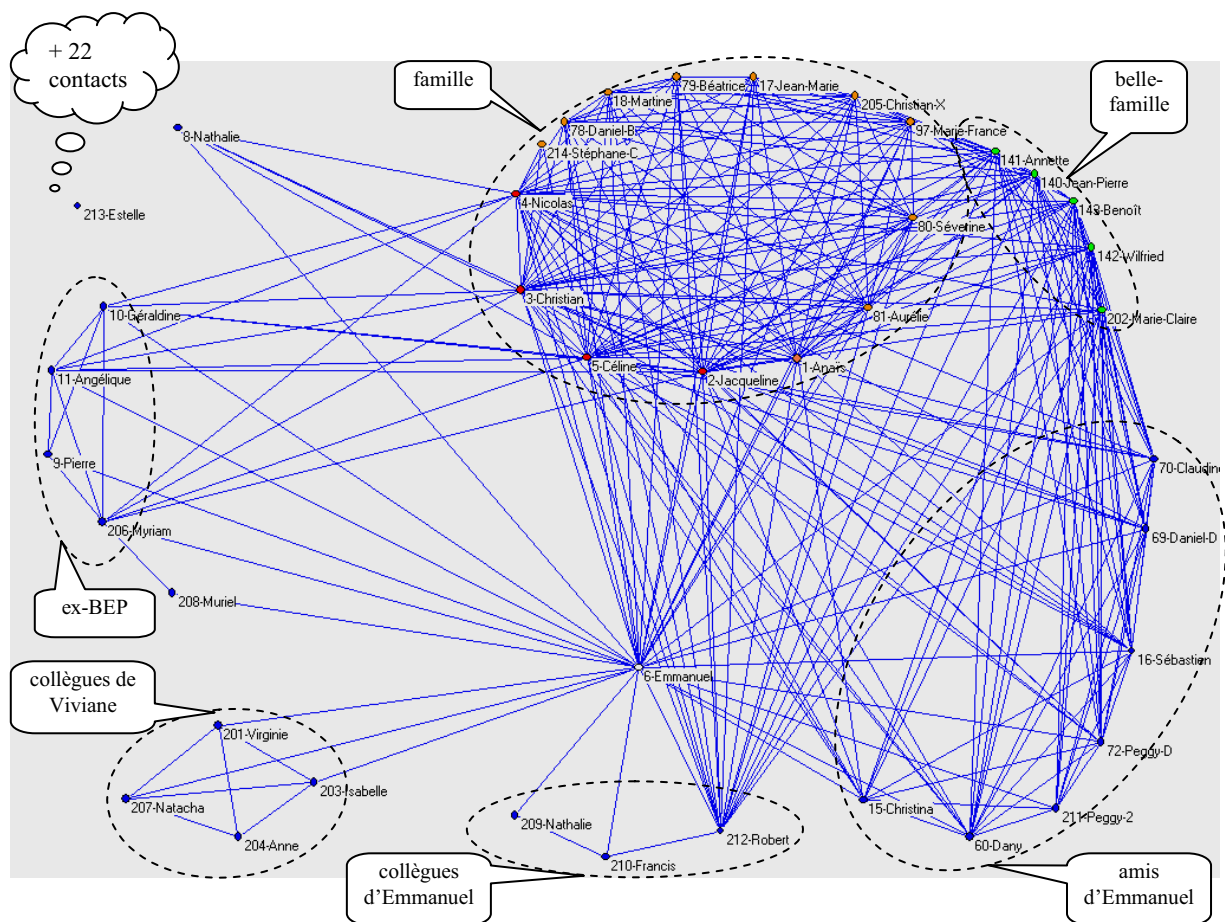
Graphe n°8 - Réseau de sociabilité de Viviane, vague 1

La densité de son réseau est élevée, notamment du fait qu'Emmanuel connecte tout le monde, et également du fait que les membres du foyer (parents, frère et sœur) ainsi que la grand-mère connectent le groupe des trois copains du quartier. Certains ne connaissent qu'Emmanuel : les copains du lycée, les copines du BEP ou du collège. Personne n'est isolé. L'ensemble de ses relations se situent dans une aire géographique restreinte : mis à part les grands-parents, aucune personne n'est distante de plus de vingt kilomètres. Le groupe relativement prolifique des « contacts » est essentiellement constitué de liens issus des différentes périodes scolaires ou de stages en entreprise, du quartier et surtout d'individus connus par l'intermédiaire de son compagnon. Nathalie (8), connue au lycée, est qualifiée de confidente. C'est la relation

marquée par la plus forte intensité émotionnelle, à la différence de liens comme Géraldine (10) ou Angélique (11), plutôt fréquentées en groupe.

1.2/ Le réseau personnel de Viviane en vague 2

Au moment de l'entretien, en 1998, Viviane est donc employée à mi-temps. On remarquera, dans le graphe ci-dessous, la présence d'une clique de collègues, par ailleurs exclusivement féminine¹⁴². Elle est désormais installée avec Emmanuel, tout près de leurs foyers familiaux respectifs.



Graphe n°9 - Réseau de sociabilité de Viviane, vague 2

A l'instar de la vague 1, le réseau personnel de Viviane se caractérise par une densité très élevée. Cet attribut de la sociabilité est généralement relevé dans l'analyse des réseaux en milieu populaire : les réseaux sont relativement concentrés géographiquement et les liens sont fortement interconnectés. La présence d'une vaste clique familiale, qui inclue maintenant des

¹⁴² Cette indication est à rapporter à la composition fortement sexuée des métiers de la vente dans l'habillement.

éléments de la belle-famille, toujours connectée à l'ensemble du réseau amical, dénote la construction d'un « entre-soi » particulièrement serré. La composition sociale du réseau s'est d'ailleurs homogénéisée. Parmi les amies de Viviane, seule Nathalie montre un niveau de diplôme supérieur au bac. Les relations de la vague 1 qui s'étaient engagée dans un BTS, comme Christina, ne sont plus fréquentées. De même, les cliques d'amis d'Emmanuel qui tendent à « envahir » le réseau relationnel de Viviane sont principalement constituées d'ouvriers peu qualifiés.

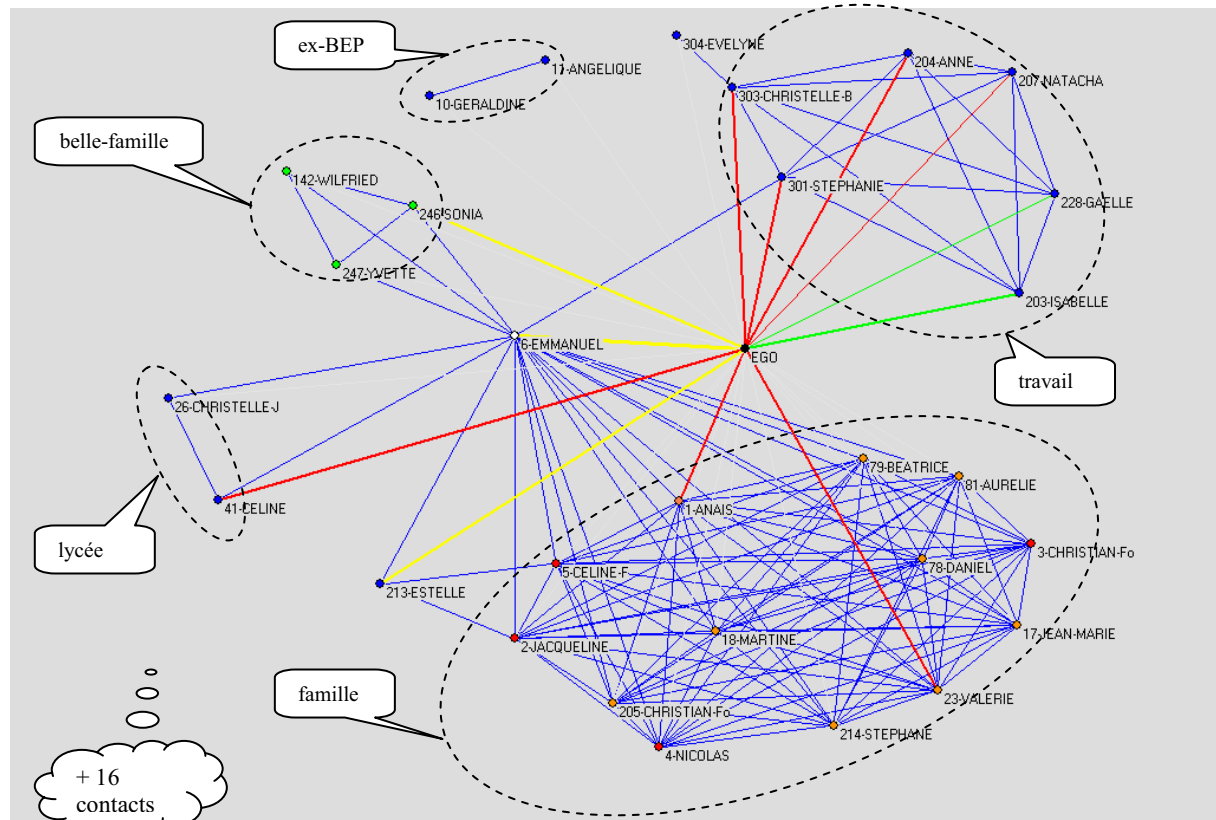
Cette présence massive de relations apportées par son conjoint est à souligner. Avec la mise en couple, Emmanuel tend à imposer une partie de ses amis en même temps qu'il critique de plus en plus les relations entretenues par Viviane. A propos de Nathalie, comme de la clique qui se constitue autour de ses anciennes copines du BEP et étoffée d'ex-élèves retrouvées, il affirme ouvertement sa désapprobation et dénigre l'influence qu'elles feraient peser sur Viviane. Elle les fréquente donc de plus en plus rarement, et pratiquement toujours seule, à l'inverse des relations d'Emmanuel. Viviane évoque dès la vague 2 une forme de jalousie et de méfiance de sa part. L'empreinte de cette pression conjugale va entamer une série d'éloignements relationnels au fil des ans. En ce sens, dès la seconde vague d'enquête, on remarque la disparition de la grande majorité des contacts issus du lycée et du BEP. Cette sphère relationnelle dite aussi des « liens faibles » (Granovetter, 1973) se rétrécit donc drastiquement : Viviane qui en citait cinquante-trois contacts en vague 1, n'en annonce plus que vingt-deux en vague 2. Cet indice suggère l'idée que l'unité conjugale se construit sous l'empreinte de la domination masculine.

1.3/ Le réseau personnel de Viviane en vague 3 et les usages du téléphone

Trois ans plus tard, alors que nous la ré-interrogeons, Viviane est enceinte. Le couple est devenu propriétaire et s'est installé à proximité de leur ancien logement.

Légende :

Equipement des relations selon (arêtes) :	Nature du lien (sommets)	Ancienneté de la relation
— « coordination/organisation »	● Ami	0-199 : vague 1
— « conversationnel »	● Famille	200-299 : vague 2
— « conversation intime »	● Famille du conjoint	300-399 : vague 3
	○ Conjoint	400-499 : vague 4



Graphe n°10 – Réseau de sociabilité de Viviane et les communications via téléphone fixe, vague 3

L'évolution du réseau de Viviane voit la régression des effectifs de liens hors famille, qu'il s'agisse de liens forts ou non. En vague 3, on note une présence massive de relations familiales. Toutefois, deux relations de l'époque du lycée, Christelle J. (26) et Céline (41) citées jusque là comme de simples contacts se sont renforcées en vague 3. Deux autres relations liées à la période du BEP ont résisté au temps, même si leur fréquentation se raréfie. Elles sont des survivances des nombreux cercles de vague 1 qui ont à voir avec des traces de l'adolescence, et plus précisément du contexte résidentiel de la petite ville industrielle en banlieue caennaise dont toutes sont issues.

Le cercle des amis d'Emmanuel bascule quant à lui dans la sphère des simples contacts en vague 3, au même titre que nombre de relations familiales. Ces liens ne sont pas cités comme importants par Viviane qui tend à se recentrer sur ses propres amies. Le processus de dissociation puis d'électivité relationnelle aurait donc été entamé précocement, dès la sortie du lycée.

Avec la disparition ou l'affaiblissement de l'ensemble de ces cercles, qui était auparavant tous connectés, le réseau de Viviane chute en terme de densité. On retrouve donc trois cliques (graphe ci-dessus) : sa famille, la belle famille et les amies du travail. Si les deux familles se fréquentent, le cercle du travail est disjoint. Cela dénote de sphères relationnelles relativement cloisonnées, mais toujours socialement homogènes. Ce qui est enfin particulièrement notable, c'est l'extrême homogénéité sexuée des bandes d'amies : on ne trouve que des filles, en dehors de son compagnon. Cette homophilie sexuelle « radicale » est une caractéristique d'un modèle de sociabilité traditionnel en milieu populaire (Héran, 1988 ; Bidart, 1997).

On a ici le cas d'une jeune femme de milieu populaire qui va développer une communication filaire intense. Cette dernière possède un fixe domiciliaire et un mobile équipé d'une mobicarte dont elle affirme ne pas se servir. Elle n'en disposerait qu'à des fins de sécurisation avec la grossesse en cours.

1.3.1/ Côté relations de travail...

Avec les filles de la clique du travail elle partage outre l'activité professionnelle des pratiques de sociabilité telles que le « lèche-vitrine » mais aussi les « bouffes ». Ce groupe se caractérise par une homogénéité de statut conjugal, et par une inclination clairement affichée à la construction d'une unité familiale.

Deux types de téléphonie se développent vers ce groupe. Une première sur un mode de coordination est dirigée vers des collègues avec qui, même si la relation est plus ancienne, une sociabilité « légère », ludique se manifeste.

C'est le cas avec Gaëlle (228) et Isabelle (203). Elles se contactent pour se donner rendez-vous, pour sortir en ville, faire les boutiques. La téléphonie de coordination domine alors :

« Oui, (...) c'est pour se donner des rendez-vous parce qu'on se voit régulièrement. Isabelle est dans le centre. Avec Isabelle, oui, c'est plutôt pour se donner rendez-vous. »

En revanche, la téléphonie sur un mode « conversationnel » est dirigée vers les relations les plus individualisées de ce cercle : Stéphanie (301), Christelle (303), Anne (204) et Natacha (207).

Stéphanie et Christelle sont des relations pourtant récentes. Toutefois, l'extraction de ces relations du contexte spécifique du travail s'est faite relativement rapidement. On reconnaît ici un processus d'élection relationnelle qui se développe avec l'avancée dans l'âge. Le rapprochement avec Stéphanie s'est clairement opéré sur des critères de proximité sociale :

« (...) Quand ça s'est arrangé avec Emmanuel, j'ai dit : ça serait sympa de faire connaissance tous les quatre, parce qu'en plus on était du même milieu, on peut dire, ouvrier en fin de compte. (...) Moi, j'étais mieux avec mes parents, j'avais des frères et sœurs, je savais qu'il fallait partager avec les autres. Ça, Stéphanie le connaissait très bien. Donc tout ça, ça nous rapprochait. On a réussi à se faire une bouffe tous les quatre avec les conjoints. Son ami, il est excellent, il est aussi gentil qu'elle. C'est vrai qu'Emmanuel est réservé, donc lui ça lui a permis de faire connaissance avec des gens simples et c'est ce qu'il aime.

Ça a compté aussi cette proximité d'origine sociale ?

Oui, je pense. »

Il est intéressant de souligner qu'avec Natacha, la relation téléphonique est le moyen d'individualiser les échanges, de les approfondir, chose que Viviane dit ne pas être possible en groupe :

« Les grandes discussions, vous les aviez en face ou que au téléphone ?

Quand on se retrouvait avec Natacha toutes les deux, oui, ça arrivait. Surtout quand on est ensemble, ce n'est même pas la peine, on n'arrête pas de discuter, on est mortes de rire. Si, il y a des conversations téléphoniques sérieuses. On est là pour rigoler, pour se détendre quand on est en groupe. »

Les conversations les plus fréquentes vont en priorité vers ses collègues également enceintes, comme Stéphanie :

« Il y a des choses personnelles avec elle au téléphone ?

Oui, le fait qu'on soit enceintes toutes les deux, j'avais besoin de conseil donc il y a des choses personnelles où je lui ai posé des questions, j'avais besoin de savoir. Donc au téléphone ça s'est fait, parce que ce n'est pas toujours évident de se voir. (...) »

Quant à Christelle, elle vient d'accoucher.

Dans la construction d'un rapprochement relationnel, de l'individualisation du lien, voire d'une évolution vers un partage de l'intimité, la téléphonie semble tenir sa place. Mais s'agit-il là d'un simple prolongement de la décontextualisation de la relation, déjà opérée dans des pratiques de sociabilité telles les invitations à domiciles, les sorties, etc. ou ne peut-on s'interroger sur l'opportunité de la relation téléphonique comme canal de décontextualisation en soi ? Ainsi, en téléphonant à Stéphanie ou Natacha, Viviane, dans un contexte hors-travail, en abordant des sujets favorisant le rapprochement, ne crée-t-elle pas les conditions d'un processus de découplage de la relation ?

Toujours est-il que l'intensité téléphonique vient relayer les homophilies à l'intérieur du réseau.

1.3.2/ Côté famille...

Avec Sonia (246) sa belle-soeur, qui est mère et de nouveau enceinte, couple et construction familiale sont les centres d'intérêts qui cimentent une relation ancienne.

Les conversations téléphoniques portent en général sur les relations de couple, comme sur les nouvelles concernant la vie domestique et familiale (décoration de l'appartement, relations dans le foyer avec les enfants).

Un événement dans la vie de couple d'une connaissance peut être le déclencheur du basculement de la relation téléphonique, d'une « simple prise de nouvelle » vers une proximité plus intense. Ce fut l'occasion avec Valérie (23), sa marraine :

« Vous rentrez dans des confidences, vous allez un peu plus loin ?

Ça arrive un petit peu.

Dans des moments particuliers ?

Il y a eu un moment particulier où ça n'allait pas très, très bien avec Christian. Donc j'avais senti que ça n'allait pas donc on en avait parlé un petit peu. »

Anaïs (1), sa grand-mère, est une sorte de relais pour avoir des nouvelles de toute sa famille. Contactée par téléphone, elle est un sorte de « tête de pont » de la clique familiale :

« Et Anaïs, ça grand-mère, tu lui téléphones souvent pourquoi ?

Pour prendre de ses nouvelles, pour savoir si ça va, si elle a besoin de moi, si elle besoin d'un coup de main, pour les nouvelles quotidiennes de la famille. (...)

C'est ta grand-mère qui est un peu la tête pont de la famille, ça passe par elle ?

Oui, parce qu'elle dit tout. Elle garde tout et elle me dit tout.

Elle garde tout ?

Elle le dit à moi. Elle se confie énormément à moi et je me confie énormément à elle.

Et est-ce que, justement, vous vous racontez des choses personnelles, intimes au téléphone ?

Oui, ça arrive.»

En appelant sa grand-mère, Viviane contourne ses parents. Ils sont effectivement absents des relations téléphoniques car des tensions inter-générationnelles récentes sont intervenues consécutives à l'achat de l'appartement conjugal, ... et de la BMW d'Emmanuel :

« Il y a des conflits sur quoi ?

Des fossés un petit peu pour les travaux, pour choisir pour nous sur les travaux, le fait qu'Emmanuel a acheté une grosse voiture, une BMW donc mes parents : « C'est une grosse voiture, tu ne vas pas t'en sortir. Tu habites à Venoix, tu as une BM de riche ». Un petit peu ça en fin de compte. Mes parents sont ouvriers donc c'est vrai, on ne peut pas dire que c'est de la jalousie, mais... »

1.3.3/ L'amie du couple

Avec Estelle (213), une amie du couple connue voilà six ans dans leur ancien quartier, les conversations téléphoniques ont évolué vers un contenu plus intime :

« (...) Vous amorcez le sujet par téléphone, mais quels sujets ?

C'est beaucoup relations, comment je pourrais te dire ça ? Relations de couple, en fin de compte. Elle, elle avait mal vécu sa séparation, et puis moi, on avait des problèmes avec Emmanuel. Donc là-dessus, on s'est ouvertes toutes les deux. Elle est coiffeuse de métier, donc elle me coupait les cheveux et on parlait de ça. Ça n'allait pas, il y avait eu une dispute avec Emmanuel et j'avais besoin de conseils. Emmanuel m'avait reproché pas mal de choses. Je savais que ce qu'il disait, il avait tout à fait raison, j'étais bloquée là-dessus, mais je n'arrivais pas à en parler. C'était sur les relations sexuelles, elle m'a beaucoup, beaucoup apporté, elle m'a beaucoup aidée. Ça faisait drôle parce que c'était vraiment la première fois, c'était vraiment très, très, très, très, intime. Ce n'était plus intime, c'était vraiment l'intimité. C'était, on peut dire, cru. Elle est très ouverte, elle, depuis qu'elle est avec son nouveau conjoint là-dessus ».

L'œuvre du temps est indéniable dans le renforcement de cette relation. Mais ici, comme dans le cas de la relation avec Valérie, c'est un événement ponctuel – la dispute avec Emmanuel – qui a « ouvert » la parole. Cette intimité circonstancielle a entraîné une augmentation de l'intensité téléphonique¹⁴³. Les crises jouent à ce titre une fonction canalisatrice. Les issues, pas nécessairement prévisibles, peuvent se concrétiser par une évolution de la situation initiale (Bidart, 2006). Ici, on assiste à une reformulation des règles de pertinence de la relation, avec un changement implicite de l'estimation des limites et ouvertures que s'autorisent les interlocuteurs dans l'interaction. Force est de constater que cette « bifurcation » du contenu relationnel et de ses routines est foncièrement soutenue technologiquement, « équipée » par l'usage du dispositif téléphonique. Par ailleurs, si un événement, ou une suite d'événements a pu être un facteur à l'origine de ces mutations, la transformation de la relation est clairement co-construite par Viviane et Estelle, en fonction de leurs cheminements biographiques respectifs. Elle est également totalement inscrite dans le mouvement d'un ensemble relationnel plus vaste, à savoir, *a minima*, celui constitué par les relations entre Viviane et Emmanuel, entre Emmanuel et Estelle, entre Estelle et son conjoint, en Viviane et le conjoint d'Estelle et entre Emmanuel et le conjoint d'Estelle. Ainsi, à travers ce processus d'individualisation, la relation entre Viviane et Estelle tend à se « découpler » du contexte qui l'a vue naître, tout en étant « encadrée » dans la dynamique du système relationnel agrégeant leurs conjoints.

1.3.4/ Les amies de l'adolescence

Viviane n'a pas de contacts téléphoniques avec ses amies d'enfance Géraldine (10) et Angélique (11). En fait, Viviane les cite, mais les relations étaient déjà distendues en vague 2 :

« D'accord. Est-ce qu'il y a eu des étapes particulières, des seuils qui ont marqué votre relation depuis trois ans avec Géraldine ?

Non, je réfléchis mais... C'est vrai que moi, après, j'ai continué mes études et elle a arrêté donc déjà c'était différent. Elle était déjà dans le monde du travail que, moi, j'étais encore à l'école. Donc, déjà, c'est différent. Donc, cette période-là, on ne s'est pas beaucoup vues. C'est vrai que je passais mon bac, je travaillais pendant les vacances scolaires. Donc j'étais à fond dans le bac puisque j'avais des difficultés, donc j'étais à fond dans mon bac. Elle, elle a cherché du travail, elle galérait donc c'est vrai que c'est pas toujours évident. Ensuite, j'ai trouvé du travail et je suis partie sur Paris donc, là, c'est vrai qu'on s'est séparées un petit peu, même si l'on s'écrivait, mais on s'est séparées. C'est vrai que ce

¹⁴³ Intensité téléphonique = fréquence + durée

n'était pas évident de se voir. Et c'est vrai que quand il y en a une qui travaille et pas l'autre, ce n'est pas forcément évident, elle a un petit peu les "boules". Déjà, on n'a pas les mêmes fréquentations ou moi, quand même, je gagnais un petit peu d'argent et elle, elle a galéré pour gagner son argent. Donc c'est vrai que ce n'est pas toujours évident.

(...)

Est-ce qu'il y a des choses que vous faisiez ensemble et que vous ne faites plus maintenant ?

Les boutiques, tout ça, on faisait les magasins ensemble, le lèche-vitrines, tout ce qu'on faisait ensemble, on allait boire un coup ensemble, on allait souvent boire des coups ensemble, c'est vrai que maintenant on le fait moins souvent. Les boutiques on ne les fait plus. »

Des différences dans les parcours de ces amis d'enfance et des asymétries de statut social ont notamment contribué à creuser la distance relationnelle.

Géraldine ou Angélique restent « en orbite » de la sociabilité de Viviane, peut-être encore évoquées comme importantes dans la volonté du maintien de ce que Viviane évoque comme un « âge d'or » relationnel : les multiples bandes auxquelles elle appartenait dans son quartier ouvrier d'origine.

En revanche, les contacts en face-à-face seraient plus soutenus avec Christelle (26) et Céline (41), cercle d'amies issues de la période lycéenne. Mais c'est vers Céline que se développe un lien téléphonique. Depuis que Christelle a déménagé, le lien est maintenu par Céline, qui habite près de chez Viviane, et avec qui elle aime à prendre rendez-vous. Viviane, dans une sociabilité de type populaire, développe un réseau relationnel de proximité (Bidart, Fribourg, 2004) qui se retrouve complètement dans son réseau téléphonique. Dans les milieux faiblement dotés en capitaux économiques et culturels, et fortement sédentarisés, la distance devient une barrière relationnelle. Le téléphone ne servirait donc pas ici à soutenir des relations géographiquement distanciées. Cela alimente un des points relaté par les recherches sur la sociabilité quant à la moindre résistance, en milieu populaire, à la distance géographique des relations.

1.3.5/ Le terminal mobile « en veilleuse »

Le téléphone mobile ne sert pas, à part pour être jointe, et n'est pratiquement jamais rechargé : nous devons noter que Viviane redouble une relation téléphonique quotidienne avec son compagnon par des envois de SMS :

« Et tu l'utilises quand [le portable], toi ?

Là, je ne l'ai même pas rechargé. Je pense que je vais le recharger quand j'en aurai vraiment besoin, que j'aurai un gros ventre et que je sentirai l'accouchement venir et s'il y a un problème, comme ça, j'aurai le téléphone sur moi. Mais sinon, non. J'ai plutôt envie de me concentrer sur d'autres dépenses que sur le téléphone portable. C'est encore trop cher. Emmanuel a le sien, déjà, je n'ai pas trop envie de foutre de l'argent dedans. C'est surtout ça ».

Nous devons toutefois noter que Viviane redouble une relation téléphonique quotidienne avec son compagnon par des envois de SMS :

« Emmanuel, tu l'appelles sur son portable ?

Oui, je n'arrête pas.

Avec le portable ?

Au début, c'était prévu. Et puis, je ne le recharge pas. Vu que tu as le « numéro préféré » à France Télécom...

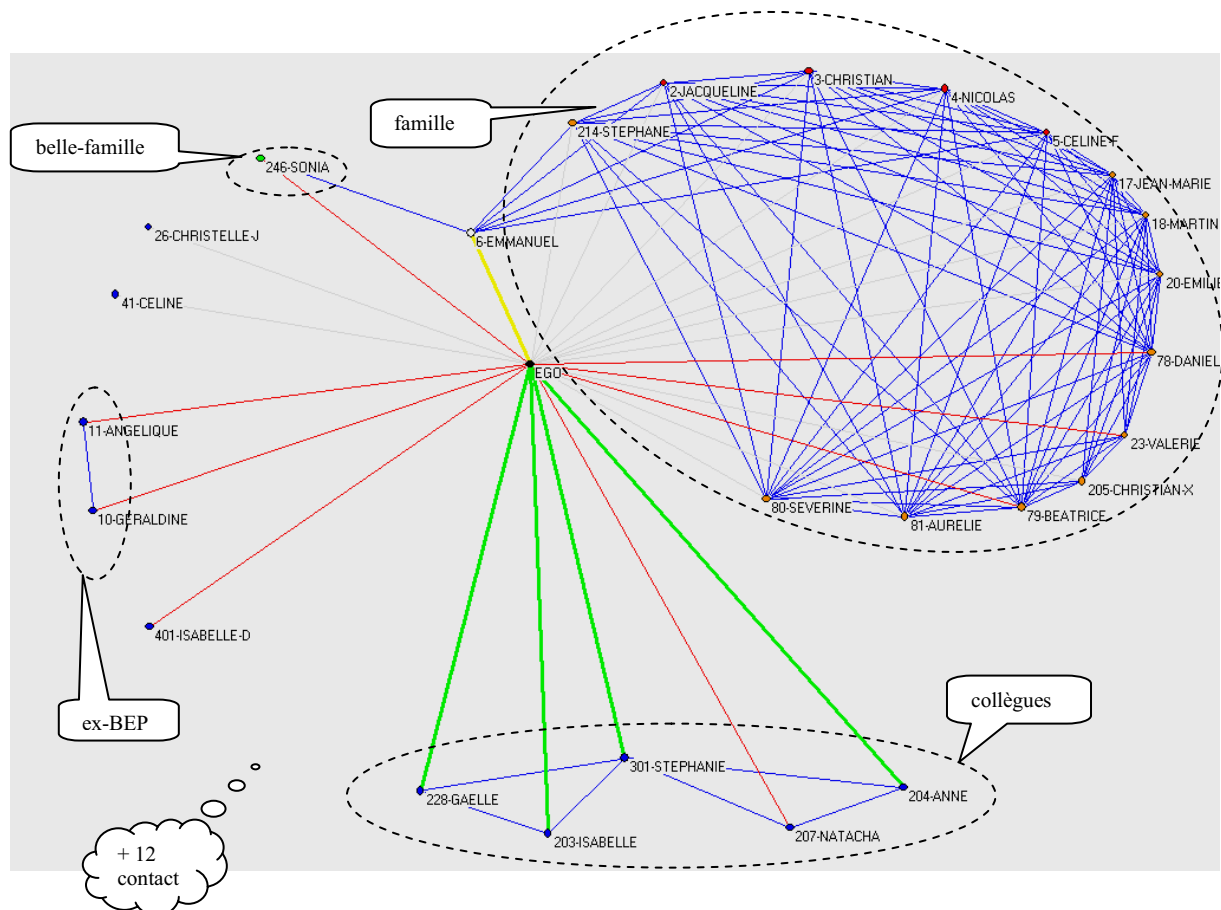
Pour lui dire quoi ?

Pour lui dire que je l'aime, pour lui dire que j'ai envie de le voir. On s'envoie des petits textos, en général. ».

Il s'agit donc d'être attentif à la stabilisation dans le temps de ce type de parcours relationnels et des usages, notamment, dans ce modèle ouvrier relativement traditionnel, à l'évolution du statut professionnel de Viviane après la naissance de son enfant, sa sphère professionnelle étant la source d'une part importante de sa sociabilité. Il s'agit aussi d'être attentif à la modification annoncée de l'usage du terminal mobile avec l'avancée de la grossesse et l'arrivée de l'enfant.

1.4/ Le réseau de sociabilité de Viviane et les usages du téléphone en vague 4

En vague 4, Viviane attend son deuxième enfant. Elle a pris un long congés parental dans l'intervalle des vagues d'enquêtes, avant de réintégrer son ancien emploi, toujours à temps partiel. Elle communique exclusivement à partir du téléphone fixe domiciliaire. Elle a abandonné le téléphone mobile rechargeable après sa première grossesse. Le couple a en effet jugé cette dépense problématique au regard de ses faibles ressources financières.



**Graphe n°11 – Réseau de sociabilité de Viviane
et les communications via téléphone fixe, vague 4**

1.4.1/ Des liens perdus

L'effectif du réseau de sociabilité de Viviane a chuté depuis la vague 3 : de vingt-neuf liens forts, il passe à vingt-six. La mise en retrait de son activité professionnelle avec la grossesse puis la naissance a entraîné la rupture des liens les moins étroits au travail. Evelyne (304) n'est plus fréquentée :

« Depuis que j'ai eu Anna, en fin de compte, j'ai fait minimum d'heures, en plus, j'ai été arrêtée quand même assez longtemps. Donc, c'est vrai qu'on prend plus de recul par rapport à tout ça, on a beaucoup moins de temps et puis, moi, j'ai changé, sur mon comportement et, comme Évelyne, en plus, elle est partie vivre à Honfleur, en plus, donc, il y a une question de distance ».

On doit noter à nouveau que le fait qu'une personne de son réseau s'éloigne géographiquement est un facteur décisif de fin de relation. Le téléphone ne vient en rien compenser cette distance physique.

Quant à Christelle B. (303), une collègue de travail, Viviane lui reproche d'avoir formulé des jugements désagréables sur la manière d'élever son fils. Manifestement, les routines des règles de pertinence de la relation ont été rompues :

« J'ai allaité Anna. Donc, déjà, elle trouvait un petit peu stupide, j'interdisais les gens de fumer, donc, ça ne lui plaisait pas de trop. Il y a pas mal de choses comme ça donc... Pourtant, elle avait un enfant, son fils est un peu plus vieux qu'Anna, mais pas du tout la même façon de l'éduquer donc, elle n'a pas. Moi, je respectais ces choix mais elle, elle a porté, par contre, elle, elle a porté certains jugements sur moi ou ma façon d'élever ma fille donc j'ai pas trop aimé, en fin de compte. Donc, c'est pour ça que j'ai pris du recul par rapport à cette relation ».

D'un côté, Viviane estime être « restée dans les clous » de ces règles, en gardant son avis pour elle. Ce devait constituer une part tacite de la convenance relationnelle. Allan (1979), alors qu'il définit le concept de « règles de pertinence », indique que pour implicites qu'elles soient, non-dites, on ne les identifie jamais mieux que lorsqu'un des interactants les enfreint. Nous en avons ici un exemple assez net.

Estelle (213), confidente en vague 3, a tout simplement déménagé, ce qui semble avoir suffi à effiloche la relation : « elle a changé de travail, donc, beaucoup plus d'heures, elle a déménagé plusieurs fois donc on se voit beaucoup moins ... ». Viviane poursuit une trajectoire de « sédentarisation », de plus en plus ancrée autour de son foyer. La diminution de l'effectif de son réseau est un des effets, statistiquement admis, de la naissance du premier enfant. Cela accentue dans son cas la tendance à entretenir un réseau centripète en termes géographiques.

1.4.2/ Une disjonction des cercles sociaux

La structure du réseau de Viviane a changé. Si en vague 3 la plupart des cercles étaient connectés par Emmanuel, on remarque qu'en vague 4 ce dernier est inclus dans un ensemble relationnel distinct et homogène, celui de la famille. Les liens amicaux sont entretenus par Viviane de manière séparée. Comme nous le verrons, la pression du conjoint sur le choix des « bonnes relations » n'a pas cessé, ce qui a amené Viviane à fréquenter ses amies sans sa présence, et notamment de les recevoir de plus en plus rarement. Sa moindre disponibilité due aux tâches qu'elle assume essentiellement seule au foyer ont rendu les éventualités de contact rares, sauf avec les collègues de travail.

La téléphonie de repli vers une relation désapprouvée

En vague 4, on ne note qu'une seule relation nouvelle, Isabelle D. (401) :

« Donc, est-ce que tu peux me raconter comment la relation a démarré entre vous, pareil, votre histoire, son évolution ?

Ouais. Donc, Isabelle D, on s'est connues dans une association d'allaitement. Oui, on s'est connu comme ça. Je suis allée la voir à la fin de la réunion parce que j'avais quelques questions à lui poser par rapport à l'allaitement et après elle m'a donné son numéro de téléphone et on a gardé contact et maintenant on se voit... En plus, son enfant est né à quinze jours de différence avec Anna, donc, quand même, on vit les mêmes choses. »

Encore une fois, on remarquera la force de l'homophilie dans la sélection relationnelle. Isabelle D. est de fait contactée selon un format d'échange conversationnel. Isabelle D. est une relation fondée sur le partage de la maternité, une proximité de situation, de vécu, et de ce point de vue, elle s'impose comme une relation de conseil. Or, l'hostilité du compagnon de Viviane, Emmanuel, vis-à-vis des « médecines douces » pratiquées par Isabelle D., et ses reproches larvés sur le versant influençable de Viviane qui lui font exprimer une crainte quant à sa manière de s'occuper de leur fille Anna ont entraîné une distanciation dans les rencontres en face-à-face. C'est une relation essentiellement ancrée sur la conversation téléphonique :*

« Et donc, avec Isabelle D, est-ce que le téléphone fixe, c'est pareil, ça te permet d'entretenir ta relation avec elle, non ?

Ouais. Le téléphone fixe, oui ! On s'appelle beaucoup. Non ! « Beaucoup » : non ! Mais on reste très, très longtemps au téléphone en fin de compte parce que... J'ai toujours des questions à poser ! Même

elle, c'est vrai que... Non, non, là, par contre, ça entretient et on va dire que c'est primordial dans notre relation. Parce que, c'est pareil, elle, elle respecte les enfants, tout ça, euh... On se trimbale pas non plus comme ça, donc, on s'appelle beaucoup. »

Le canal téléphonique se présenterait à nouveau comme un canal très personnel d'entretien d'une relation, avec un espace et une efficacité d'action propre. La possibilité de se téléphoner vient « compenser » en partie les obstacles posés par rapport à des rencontres. Le dénigrement de cette relation, que ce soit par Emmanuel, mais aussi par les parents de Viviane, semble induire la téléphonie comme une solution de repli. Ce territoire communicationnel personnel témoigne de la capacité pour une technologie d'être envisagée comme un espace concret de contextualisation d'une relation. On ne se trouve plus ici dans l'opposition souvent stérile « relation virtuelle – relation réelle ». La relation avec Isabelle D. est bien concrète, avec un lieu et un moment fondateurs. En revanche, sa poursuite, son évolution sont pratiquement entièrement liées à la dimension équipée de la relation.

Ce canal de communication, en l'occurrence le téléphone fixe, abriterait un carré du « jardin secret » de Viviane. La possibilité d'entretenir des liens discrets et désapprouvés par son entourage affectif pourrait-elle agir comme un espace de résistance et d'autonomie face à la toute puissance du compagnon et de la famille dans des rapports sociaux traditionnels ?

Le déplacement de la proximité relationnelle : les amies du travail de Viviane

Son cercle d'amies du travail s'est réduit en trois ans. Nous remarquons que par rapport à la vague 3, Stéphanie n'est plus contactée selon un mode conversationnel. En revanche la relation avec Natacha conserve ce format d'échange. En vague 3, ce cercle était, comme actuellement, contacté selon un mode essentiellement de coordination afin d'organiser des rencontres, dont le ressort était principalement ludique, de divertissement. Or, nous notons que des relations « sortaient du lot », selon un processus d'élection, et que cette élection/individualisation se déroulait en fonction de l'élévation du degré de proximité. A cette époque, Stéphanie était enceinte en vague 3, et d'origine ouvrière, comme Viviane¹⁴⁴.

144 Rappelons que ces critères de proximité étaient évoqués tels quels dans l'entretien avec Viviane. Il ne s'agit pas ici d'une interprétation fantasmagorique du sociologue. Cela indique que les catégories de mesure de la proximité élaborés par les acteurs, à travers leur subjectivité et les représentations sociales exprimées, viennent compléter voire questionner celles construites *a priori* par le chercheur. Le processus de « labellisation », « d'étiquetage » des relations doit à ce titre se tenir à la rencontre de ces deux modes de qualification relationnelle.

En vague 4, la relation avec Stéphanie s'est considérablement distendue. Stéphanie, désormais mère, ne travaille plus et concentre ses activités sur son foyer. Les relations de face-à-face deviennent fort rares. Si Viviane a pu partager à un moment donné sa « condition de femme enceinte » avec Stéphanie, une fois l'accouchement passé, il semblerait que ce ressort relationnel n'ait pas suffi à aller vers un approfondissement de cette amitié :

« C'est pour se donner rendez-vous ?

Voilà, c'est plus pour se donner rendez-vous. Si, Stéphanie, si l'on ne la fait pas sortir de son trou, euh... On ne l'appelle pas, elle n'appelle pas. Stéphanie, elle est toujours débordée. Mais, non, non, ouais, c'est plus pour se donner rendez-vous pour des bouffes. Ouais, et puis savoir de temps en temps si ça va, quand même. Au bout d'un mois, on n'a pas eu de nouvelles... »

Il faut également insister sur le fait que Viviane travaille à temps partiel, et que, avec les grossesses successives, la réduction de ses horaires de présence sur le lieu de travail pourrait ne pas être sans incidence sur la force des liens. La téléphonie de coordination a pour fonction de palier à la raréfaction des contacts en face-à-face qui avaient lieu dans le magasin et permettaient l'organisation des rencontres extraprofessionnelles.

Quant à Natacha, elle a en fait quitté la métropole et vit désormais à la Martinique. Elle reste toutefois un élément fort de cette quasi-clique liée au travail. Chaque personne de ce cercle a gardé des relations avec elle. Et dans son cas, le nombre de contacts téléphoniques sont peu fréquents – de l'ordre de plusieurs par an – mais ils se déroulent alors selon un mode d'échange de nouvelles, selon un mode conversationnel.

Il faut noter que Natacha est la seule personne avec qui Viviane développe une correspondance épistolaire par courrier. Or, c'est le moyen de communication qui lui permet de développer un contenu « intime ». On a donc une complémentarité, un entrelacement des modes de communication dans ce processus de découplage relationnel :

« Pourquoi, quelle différence tu fais, en fait, entre le téléphone fixe et le courrier ? Pourquoi tu lui écris ?

Ben, pourquoi on s'écrivait ? Déjà, pour s'envoyer des photos des pitchounettes et puis raconter ce qu'on n'avait pas eu le temps de se raconter au téléphone parce que téléphoner en Martinique ou elle, ça a quand même un coût donc c'est comme ça qu'on se contactait, en fin de compte, qu'on communiquait. Et, ben c'était plus intime.

Tu lui écris souvent ?

Une fois par mois à peu près. »

1.4.3/ Des relations qui « s'éteignent » : les amies du lycée

Un binôme composait en vague 3 le cercle de ses relations issues du lycée : Christelle J. et Céline. Nous remarquons d'ores et déjà que Céline était la seule qui était contactée par téléphone. Cela correspondait à une proximité géographique de cette dernière, comme si ce « voisinage » agissait comme un rappel de l'existence de ce lien fragilisé par le temps. Christelle J. avait déménagé, et continuait d'être citée dans la mesure où elle était reliée à Céline dans le souvenir de Viviane. Les rencontres en face-à-face avec Christelle J. n'existaient déjà plus. Sur ce point, nous faisons alors l'hypothèse d'une éventuelle disparition à terme de cette relation du réseau de Viviane. Cela se confirme en vague 4.

L'isolement et l'éloignement géographique ont eu raison de ce lien ancien mais finalement plus ancré dans la réalité sociale de Viviane. Cette disparition est à mettre en tension avec le renforcement de la relation avec Natacha, géographiquement encore plus éloignée, mais issue d'un cercle social plus récent, qui correspond à une réalité partagée avec d'autres relations proches de cette dernière. Cette combinaison contribue à continuer d'enraciner Natacha dans le groupe amical. La localisation du réseau personnel des jeunes femmes prolétaires que nous évoquions plus avant dans notre travail se trouve confrontée ici à une configuration relationnelle nouvelle. Mais cela permet d'en questionner la construction, pas d'en infirmer l'existence.

Cependant, le lien avec Céline n'est-il pas en train de suivre la même route de l'oubli ? Viviane l'évoque en pointillé, comme un souvenir qui assure la survivance de cette univers passé, mais ne parle plus ni de rencontres, ni de contacts téléphoniques. Il faut simplement signaler que Céline a déménagé.

Cette difficulté à sédimenter des liens issus de contextes disparus est une tendance relevée dans les études statistiques. Elle est généralement d'autant plus forte en milieu populaire. Ce type d'évolution relationnel semble d'autant plus accentué que les personnes s'éloignent géographiquement.

Les amies de la cité ouvrière : une sociabilité durablement ancrée ?

A l'inverse des relations issues du lycée, les amies d'enfance connues dans la cité ouvrière résistent au temps. Angélique et Géraldine sont reliées dans le discours de Viviane à une sorte d'âge d'or de l'amitié, dont la force symbolique pourrait compenser des orientations qui peuvent être factrice de d'éloignement social. Viviane s'entretient quelques fois par an avec elles au téléphone :

« Angélique et Géraldine : non, ben c'est de temps en temps, ce n'est vraiment pas très régulier. Je ne vais pas te dire... C'est une fois de temps en temps. Voilà.

C'est des amies de... Ah oui ! Des vieilles camarades de classe.

Des vieilles camarades (...) et on a pris toutes des chemins différents et... Non, non, c'est vraiment de temps en temps, ce n'est pas...

C'est pour se donner des nouvelles ?

Ouais, voilà, c'est pour se donner des nouvelles !

C'est pour entretenir, plus, une relation.

Ouais, parce que c'est vrai qu'on se rappelle beaucoup de souvenirs et ça nous fait beaucoup rire et... »

Cette sociabilité se heurte aux changements biographiques, et notamment à la distanciation que produit la maternité de Viviane quand ses amies ont de la peine à avoir des enfants. « Notre réalité est quotidiennement réaffirmée par les autres significatifs » écrivent Berger et Luckmann (1986). Il est des parts de notre réalité que nous ne désirons pas nécessairement voir quotidiennement réaffirmées... comme ce type de difficulté. La fréquentation renvoie une image de soi parfois difficile à accepter. Tout du moins peut-on également attendre de ses fréquentations une autre dimension que la dramatique de la vie. L'existence de formes de « tabous interactionnels » vient contraindre les transformations du mode relationnel. De fait, les relations avec Angélique et Géraldine sont quasi-exclusivement équipées :

« Avec elle, est-ce que tu leur téléphones plus, moins qu'avant ou c'est pareil ?

Moins je dirais ! Même moins parce que, au début, elles ne voulaient pas d'enfants. Je trouvais ça bizarre et maintenant elles ont des difficultés toutes les deux à avoir des enfants donc je suis un peu gênée. Je connais la maman, surtout, de Géraldine et sa sœur et c'est vrai qu'elle est, elle se renferme un peu sur elle-même et elle n'a pas trop envie de côtoyer des gens avec des enfants. Donc, c'est plus ça en fait. Je la respecte, je ne vais pas l'embêter non plus. En plus, si j'ai un gros bide donc je ne vais pas aller l'embêter. Parce que ma petite sœur, en plus, est dans ce même problème-là, elle n'arrive pas à avoir d'enfant donc c'est vrai que j'imagine très bien le mal-être qu'elle a. (...) Elle n'a pas vraiment envie de m'entendre. Donc, voilà, c'est pour ça que je ne l'appelle pas non plus. Si elle a envie de m'appeler, elle sait qu'elle peut compter sur moi et, les fois qu'on s'est vues, je lui ai rappelé donc, c'est pour ça. Voilà, voilà ! »

2/ Une extension du type : les jeunes femmes mono-équipées d'un terminal mobile

Nous avons relevé le cas de Louisa, du type « femmes au foyer » en vague 3, mono-équipée d'un fixe à l'époque, qui abandonne ce terminal au profit d'un abonnement sur mobile. La raison invoquée est celle du coût trop élevé et surtout difficilement maîtrisable de la ligne fixe. Chaque membre du couple a désormais son abonnement et « rationne » ses communications. Cette décision est prise par Louisa pour elle et son compagnon Jérôme. Le couple nouvellement installé, Louisa souhaite responsabiliser Jérôme devant leurs faibles revenus. Nous verrons par la suite la différence de démarche entre cette forme de « prolétarisation de la communication », et l'abandon du fixe présent chez d'autres individus du panel qui vont adjoindre des équipements et des pratiques relationnelles complémentaires au mobile (SMS, mail, messagerie instantanée principalement) pour compenser voire étendre leurs capacités communicationnelles. L'abandon du fixe accompagne deux évolutions distinctes dans le panel : ceux qui accèdent au multi-équipement comme alternative au fixe, ceux qui abandonnent le fixe pour le mobile seul, dans une tendance à l'appauvrissement.

2.1/ Evolution du réseau de Louisa de la vague 1 à la vague 2

Louisa est une jeune femme qui a été adoptée enfant. Son père adoptif est mineur à la retraite au moment de la vague 1, sa mère est nourrice de la DDASS. En 1995, alors que nous l'interrogeons pour la première fois, elle est déjà mère d'un petit-garçon, Gaetan, dont le père vient de se tuer en voiture alors qu'ils allaient se marier. Louisa s'installera un peu plus tard avec un nouveau compagnon, Jérôme. Elle fait partie des jeunes issus de la filière « stage d'insertion » du panel, et ne dispose d'aucun diplôme. Elle est inscrite au chômage tout au long de la période vague 1 – vague 2.

Son réseau personnel montre un effectif relativement faible en vague 1, avec moins d'une quinzaine de liens forts organisés essentiellement autour d'une clique familiale, d'un cercle de voisines et d'un cercle d'anciennes collègues connues dans les stages d'insertion. La plupart des autres relations amicales sont citées comme de simples contacts. D'emblée, ce réseau se présente comme fortement localisé, et, pour ce qui concerne les liens forts amicaux, composé pratiquement exclusivement de femmes.

En vague 2, après avoir été agent de propreté en CDD dans une usine automobile près de Caen, et connu une période de chômage de six mois, Louisa intègre un poste d'auxiliaire de vie, en CDI à temps partiel. Louisa a déménagé, tout en restant dans le département, et vit seule avec son enfant. Les changements professionnels et géographiques sonnent le glas de relations construites lors des stages et fréquentées dans la petite ville :

« Du stage IRFA, t'avais parlé de Daniel et David que tu vois plus du tout.

Non. On se voit plus.

(...) Ca avait de sens que dans le stage ?

Voilà. Et puis moi j'ai quand même changé d'adresse, je suis plus à la Guérinière.

Et tu les vois plus depuis quand Daniel et David ?

Quand j'ai quitté la Guérinière.

... le fait de déménager finalement...

Ouais... quand je fais du tri dans mes papiers je regarde pas vraiment. J'ai certainement mis les adresses à la poubelle ».

(...) Et sinon dans le stage IRFA, tu avais parlé de Catherine et de Christiane, et elles ça fait longtemps que tu les vois plus ?

Pareil.

C'est un petit peu pareil que Daniel et David ?

Voilà. Non mais les trucs de stage c'est bien, on dit : " on va s'écrire, on va se téléphoner, on se rappelle, on se rappelle " puis on fait rien du tout.

Et les autres ils t'ont pas rappelée et tout ça.

Non.

Enfin c'est réciproque quoi.

Oui, puis bon ben moi j'ai quitté la Guérinière quoi un an après hein.

Et sinon tu avais parlé l'année dernière, euh y a trois ans pardon de ta soeur Patricia et là t'en parles plus tout.

Ben non on se voit pas.

Vous êtes fâchées, qu'est-ce qu'il s'est passé ?

Non on se voit plus.

Parce qu'elle a déménagé, elle habite loin ?

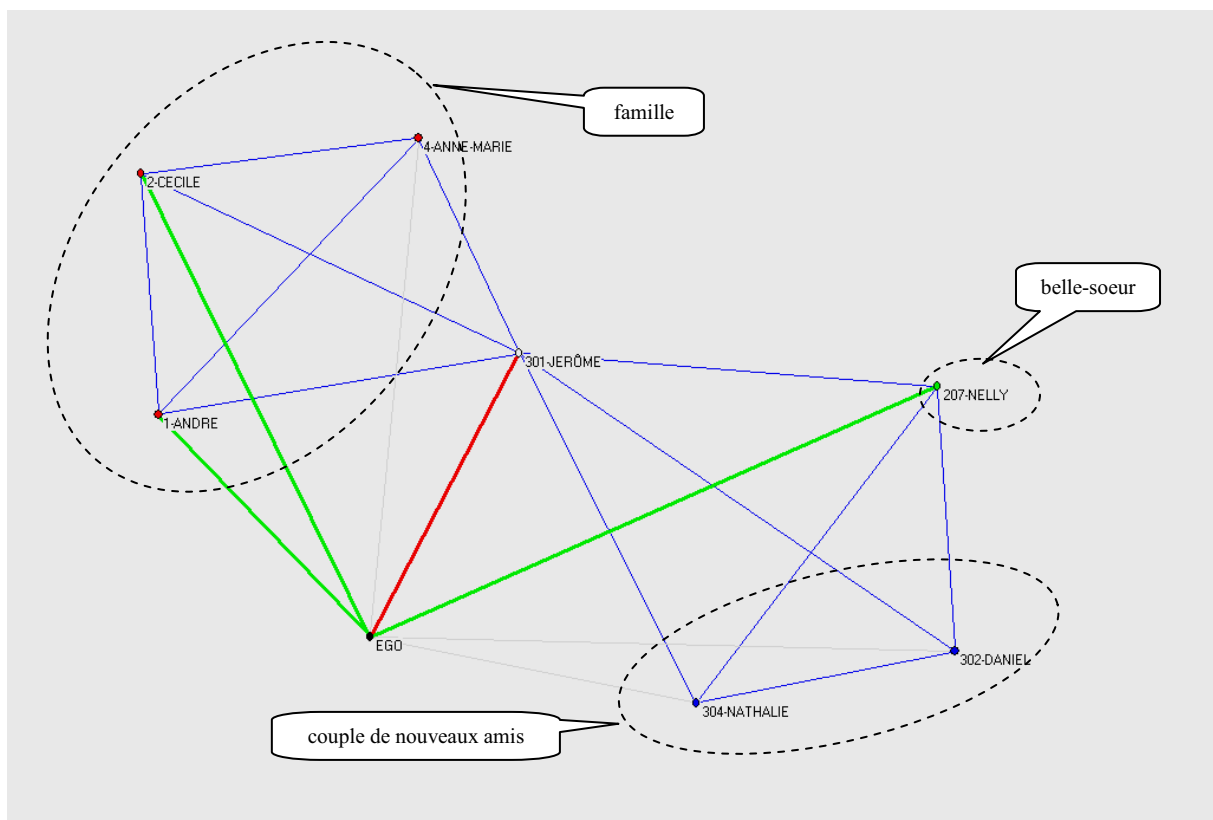
Elle a déménagé, elle habitait à Caen. Mais on se voit pas ».

Cet extrait souligne, comme dans le cas de Viviane, la tendance centripète du réseau relationnel de Louisa. Même la relation avec une de ses sœurs s'est distendue alors que cette dernière quittait la région, au point qu'elle ne la cite plus en vague 2. Ce « localisme

relationnel » amène un abandon de nombres de liens et leur remplacement, mais en nombre moins élevé, par d'autres issus des contextes de fréquentation qui caractérise sa nouvelle situation professionnelle et géographique. Son réseau, en vague 2, est composé de quelques collègues de travail, principalement féminines, de voisins, de relations du père de son enfant, et de liens familiaux. La sphère de liens faibles a totalement fondue.

2.2/ Les communications via le fixe en vague 3

En vague 3, Louisa a quitté son ancien emploi pour réaliser des contrats courts de mise en rayon en supermarché. Elle a rencontré Jérôme deux ans avant l'entretien, ferrailleur dans une casse-auto qu'il co-dirige avec un ami. Le couple a pris la décision de s'installer et a déménagé dans une bourgade du département. Louisa est à nouveau enceinte.



**Grphe n°12 – Réseau de sociabilité de Louisa
et les communications via le téléphone fixe, vague 3**

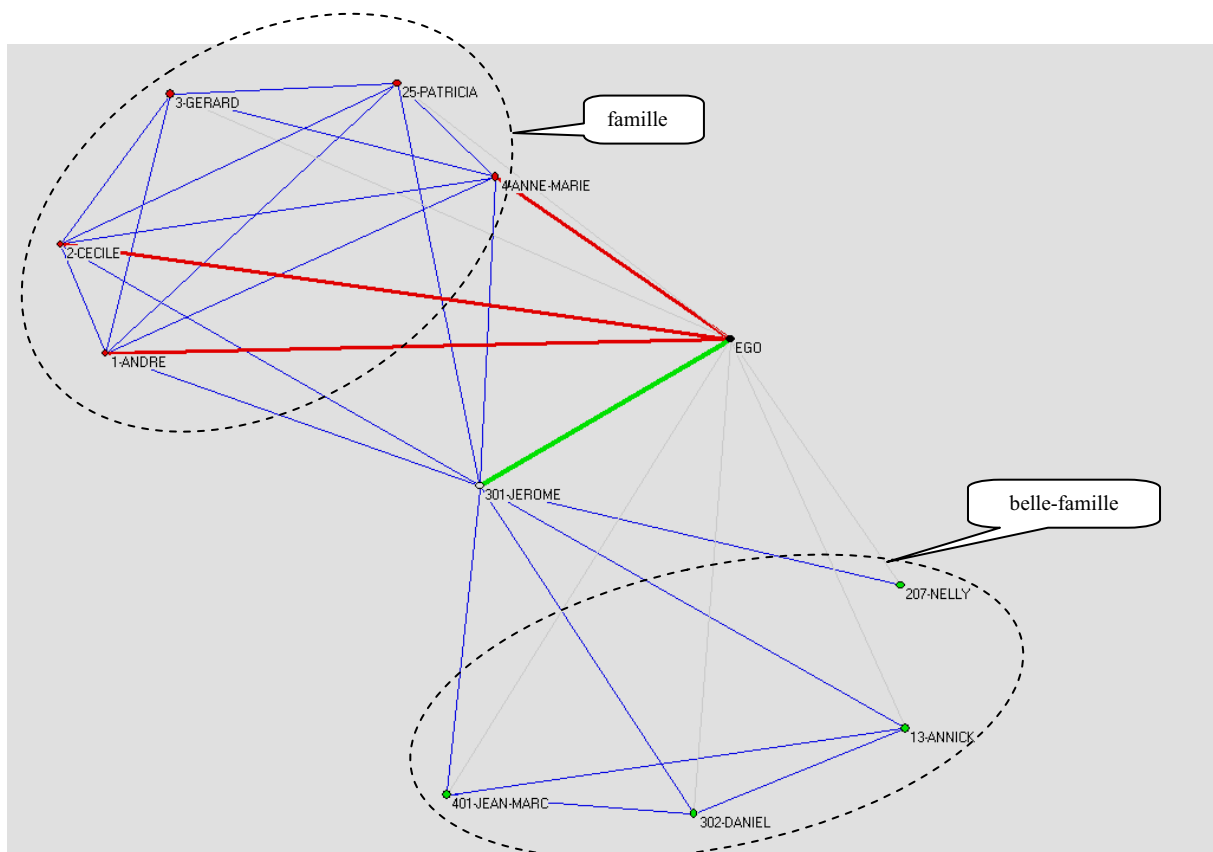
Le réseau, dense, est constitué de deux cliques : une familiale, et une composée de deux nouveaux amis, un couple de collègues habitant à proximité, et de la belle-sœur de Jérôme. Ce

dernier connecte tout le monde. Le déménagement a entraîné, de rechef, la perte des anciens liens de Louisa. La téléphonie de coordination domine et sert à organiser les rencontres. L'extrême localisation du réseau amical autorise facilement les fréquentations de face-à-face. Louisa, qui passe beaucoup de son temps à s'occuper du foyer, joint Jérôme quotidiennement sur son lieu de travail. Elle entretient avec lui des conversations qui semblent être de rares moments d'extraction d'une forme d'isolement social (Rivière, 1999).

Comparons maintenant avec le réseau de relations équipées de Louisa en vague 4 alors qu'elle opte pour un téléphone mobile à la place du téléphone fixe.

2.3/ Les communications via mobile en vague 4

Louisa a eu un troisième enfant dans l'intervalle des deux vagues. Elle continue d'effectuer des CDD dans le rayon poissonnerie du même supermarché, à temps partiel.



**Graphe n°13 – Réseau de sociabilité de Louisa
et les communications via le téléphone mobile, vague 4**

Son réseau relationnel s'est simplement « étoffé » de membres de la belle-famille de Jérôme. Elle a « perdu » sa seule amie, Nathalie du fait de ses changements de rayon et d'horaires, et de sa moindre disponibilité avec l'augmentation des tâches domestiques.

Sa téléphonie avec le mobile est fort comparable à celle qu'elle décrivait en vague 3. Un dispositif a remplacé l'autre. L'intensité téléphonique s'est cependant déplacée. Elle est plus forte vers des membres de sa famille et a chuté vers son compagnon, avec qui les appels ne sont que des actes de coordination pour faire face à l'organisation du quotidien familial. Les critères de la « bonne distance » à tenir évoluent donc avec le temps.

2.4/ Usage et hétérogénéité des temporalités : les facteurs d'un changement de format d'échange avec la famille

Un événement est à l'origine de l'évolution communicationnelle qui voit désormais Louisa contacter les membres de sa famille plus fréquemment et selon un format d'échange plus discursif. Son père a contracté une maladie grave :

« Tes parents, alors, tu les appelles à quelle occasion ?

Mes parents, je les appelle bien deux, trois fois par semaine.

Et c'est toujours pour se donner rendez-vous ?

Non, parce que mon père a des problèmes de santé en ce moment.

Qu'est-ce qu'il a ?

Ils ne savent pas trop ce qu'il a, il perd du sang. Donc ils pensaient que c'était pas grave et puis là ils lui ont refait encore des examens. Et puis il y a ma mère, je sais pas, il y a quelque chose qui cloche en ce moment. Et puis ma sœur elle a un problème aussi.

Donc c'est lié aux problèmes de santé que tu appelles plus souvent.

Hum.

Parce que, quand il n'y avait pas de problèmes de santé, tu appelais tous les combien, en gros ?

Tu appelais moins souvent.

Ouais, j'appelais une fois par semaine, mais rapide. »

Il est à nouveau intéressant de noter la manière dont un événement peut être fondateur dans la reformulation de pratiques, ici communicationnelles. Les travaux de Leclerc-Olive (2002) ou de Ricoeur (1983) ont montré qu'il faut porter l'attention sur des temps courts, comme celui

de l'événement, et le mettre en perspective avec des temporalités plus longues pour en saisir le sens. En dehors de l'aspect dramatique de la situation, la configuration relationnelle de Louisa et son parcours biographique nous montre combien la sphère familiale compte et représente pratiquement son seul univers significatif de circulation sociale. Cela ne date donc pas de la maladie de son père, mais ce changement dans le format d'échange en direction de sa famille peut être interprété à la lumière de la mise en intrigue de temps sociaux hétérogènes. L'événement et son temps court – la maladie du père – révèle et accentue des traits de la sociabilité construits sur le temps long.

Conclusion

Ces portraits détaillés de deux trajectoires relationnelles et d'usage des TIC nous renseignent sur des spécificités qui caractérisent le type des « femmes au foyer », étant entendu que les dynamiques mises en évidence se retrouve lorsqu'on analyse les parcours des autres femmes de cette catégorie.

Dynamique des sociabilités

On relève la tendance à construire, avec l'avancée dans l'âge, des réseaux denses, fortement localisés et orientés vers les liens familiaux. L'étude du cas de Suzon pousse cette évolution jusqu'à l'extrême avec une sphère de liens faibles uniquement composée de membres de sa famille ou de sa belle-famille en vague 3. Diane, en vague 3 et 4 n'a plus qu'un seul cercle social, celui de sa famille. Vanessa, inactive et mère de deux enfants, atteste de vague en vague de réseaux toujours plus denses, avec outre les cercles familiaux un unique cercle de voisinage. Le coût social du déménagement est alors élevé et signifie généralement la perte de liens. Au mieux, le réseau se renouvelle localement, comme dans la situation de Cathy. Au pire, il s'effrite.

Si la chute continuelle des effectifs s'accompagne pour ses femmes d'une concentration de la sociabilité, à terme, en direction d'un ensemble de liens forts avec la disparition des contacts, les relations électives qu'elles avaient pu développées dans des cadres amicaux, pratiquement toujours féminines, s'éteignent peu à peu. En vague 3, Marine ne cite plus que deux personnes « qui comptent » extérieures à sa famille. L'expérience rapide de la mise en couple, puis de la maternité, tend à limiter radicalement l'exercice d'activités de loisirs et de sorties. La construction d'unités conjugales marquées par des rapports sociaux de sexe patriarcaux favorise leur cantonnement dans les frontières du foyer, où elles assument la plupart des tâches domestiques. Dans ce cadre, on s'aperçoit que les rares nouvelles relations qui viennent alimenter leur réseau sont des amis du conjoint. Par ailleurs, quand elles sont actives, le fait d'être sur le segment des emplois précaires, aux horaires fractionnés, sans carrière verticale redouble les difficultés à développer une sociabilité professionnelle. Amélie, mère au foyer quand elle ne réalise pas de petits boulots, parfois d'un jour (inventaires en grande surface), ne cite plus aucune relation de travail dès la vague 3, quand elle évoquait encore deux

contacts liés à ces emplois éphémères dans les premières vagues... Dans cette perspective, Viviane ferait presque exception en conservant des liens avec ses collègues. Mais elle est loin d'être la plus éloignée du monde du travail parmi le groupe des « femmes au foyer ». Son « mi-temps » maintient jusqu'en vague 3 un fil relationnel avec cette sphère d'activité extérieure au foyer. Toutefois, nous avons vu que l'arrivée du second enfant augurait une fragilisation de ces liens. Globalement, les trajectoires relationnelles de ces femmes montre une tendance à l'isolement social.

Dynamique des usages du téléphone

On note, à l'instar de la dynamique générale d'hyper-localisation des réseaux, un usage « centripète » du téléphone, qu'il soit fixe ou mobile. Ainsi, si quelques relations citées par Viviane sont éloignées géographiquement, le dispositif est utilisé pour contacter les personnes proches, et cette tendance suit l'évolution de la localisation des relations. On peut supposer que cela représente un indice quant à la durabilité d'un lien dans le temps. En effet, si des relations anciennes et éloignées sont encore citées à travers le générateur de nom, le réseau sociotechnique est lui totalement centré sur les relations physiquement fréquentées. Dans le cas des « femmes au foyer », il s'agit donc des relations de proximité. Aussi, l'évocation de ces liens distants, issus notamment de périodes scolaires ou professionnelles¹⁴⁵ franchement révolues, tend à disparaître avec le temps, alors que des liens locaux, parfois aussi anciens, sont non seulement fréquentés mais aussi contactés par téléphone. Les liens distants se fragilisent et leur « non-équipement » serait un indice de leur régression progressive dans la hiérarchie des relations favorites.

Cela suggère l'idée d'une « captivité spatiale ». Dans ce sens, nous nous sommes interrogés sur l'hypothèse de l'existence d'une carte mentale (Downs, Stea, 1981 ; Ley, 1983) centripète des relations équipées. Ce concept s'appuie sur des hypothèses quant à la construction de la représentation individuelle de l'espace. Si « l'espace vécu » correspond à « l'espace d'action », il existe un « espace perçu », fortement contraint par le premier, qui définit la carte mentale, ou carte cognitive des acteurs. Pour des jeunes femmes de milieu populaire, peu diplômées, en retrait du marché du travail, dans une logique familiale d'insertion sociale, la représentation spatiale du réseau relationnel influencerait l'usage du téléphone. De même, les

¹⁴⁵ On doit évoquer ici les relations conclues dans le cadre des stages qui ont ponctué le processus de formation ou d'insertion.

interactions téléphoniques et les changements qui les affectent ne sembleraient pas venir contredire ce mouvement d'affiliation à des mondes sociaux marqués par la double proximité sociale *et* géographique. Elles viendraient au contraire la souligner, la redoubler. On remarque par exemple, que les relations téléphoniques suivent les règles de l'homophilie en termes de sexe, mais également de milieux sociaux et de position dans le cycle de vie.

Toutefois, et on le remarque dans le cas de Viviane, c'est le déplacement des proximités relationnelles. En vague 3, une relation, Stéphanie, était particulièrement élue et contactée. Il s'agissait d'une collègue elle-même enceinte. Or, en vague 4, cette amie est reléguée à un rang secondaire au profit de deux relations amicales qui se présenteraient comme plus transgressives : Natacha, une ex-collègue, qui a décidé de s'établir en Martinique, et Isabelle D., jeune mère, adepte des médecines douces et d'une approche alternative de la relation parent-enfant. Nous employons le terme transgression à dessein au sens où ces deux relations, dont les contenus communicationnels sont les plus intimes, peuvent être significatives d'un en-dehors possible à sa situation, pas toujours bien vécue, de mère au foyer sédentarisée. En particulier, la relation avec Isabelle D. se déroule dans le secret des conversations téléphoniques. Son mari et sa famille refusent qu'elle la fréquente, la désignant comme un « mauvais exemple », facteur potentiel de désordre dans les rapports d'autorité.

Les critères de l'homophile se déplaceraient donc. On pourrait parler, si l'on se positionne sur un plan diachronique, d' « homophilie conjoncturelle ». Les TIC, ici le téléphone fixe, viennent relayer cette évolution en présentant la possibilité de développer des territoires personnels et discrets de socialisation. Les « autres significatifs » ne sont donc pas toujours les mêmes, élus sur des critères de proximité immuables. Mais il est délicat d'y voir une source d'émancipation, de bouleversement des rapports sociaux institués dans la famille, le couple et la trajectoire individuelle. Au contraire, ne s'agit-il pas ici plus d'une « téléphonie de repli », pour mieux survivre aux injonctions sociales ? C'est probablement un peu de

Par ailleurs, il apparaît que le canal téléphonique, utilisé sur un format conversationnel semble permettre de dissocier/découpler une relation d'un contexte collectif, notamment dans celui du travail. Les relations découplées sont sélectionnées sur la base de proximités sociales fortes soit selon une dimension structurelle (identité d'origine sociale), soit conjoncturelle (situation de grossesse simultanée / identité de position dans le cycle de vie), les deux dimensions pouvant se combiner.

Le canal téléphonique ouvrirait ainsi la possibilité de construire des espaces-temps partagés, choisis, y compris en cachette. Cela ne rapproche-t-il pas la conversation médiatisée d'un contexte de fréquentation à part entière ? Sans aller si loin, nous pensons qu'il est possible de considérer la conversation comme un élément de décontextualisation de la relation de son cercle d'origine, de son découplage, et de son individualisation. Le fait que la fréquentation précède la conversation enlève une dimension essentielle des caractéristiques d'un contexte. Mais que dire quand les rencontres de face-à-face ont disparu, que la conversation équipée est devenue le seul moyen de se parler ? Une relation peut ainsi survivre à la raréfaction des interactions de face-à-face. Reste à savoir combien de temps, quand on observe la difficulté des femmes de ce type à maintenir des liens non-immédiats, privilégiant les relations locales et ancrées dans des contextes contemporains, et quand on a pu constater l'importance des formes d'homophilie conjoncturelle.

En outre, à l'occasion des portraits de Viviane et de Louisa, nous avons pu remarquer l'influence des événements biographiques sur l'équipement et sur l'évolution du format d'échange d'une relation. Les trajectoires d'usage sont travaillées non seulement par les temps biographiques « longs », mais aussi par des temps plus courts. L'occurrence de la maladie d'un proche vient reconfigurer le rapport relationnel. D'une quasi inexistence, ou de très faible intensité dans des formats de coordination / ajustement, l'échange s'est orienté vers un format de conversation, de soutien, avec l'ensemble de la proche parenté. L'hétérogénéité des temporalités, et l'apparition de « perturbations » participent à la construction de contraintes et d'ouvertures des formats d'échange. Un lien, pris comme une succession de contact, se développe selon des routines propres. Les règles de pertinence d'une relation sont constituées par le rythme de ces contacts, mais aussi les sujets abordés, le genre communicationnel mobilisé (sérieux, cynisme, humour, tendresse, etc.). Les évolutions biographiques des membres du réseau comme le vécu d'ego peuvent introduire des changements du protocole implicite d'échange. La transformation des règles de pertinence doit être envisagée comme un processus de co-construction, si le lien perdure, et non comme une dynamique déterminée unilatéralement de manière exogène par une perturbation biographique. Ce mode d'interprétation du travail du lien, si l'on le remarque plus aisément en analysant une séquence biographique courte (occurrence de la maladie du père de Louisa, problème de couple d'une amie de Viviane) n'est pas moins valable pour des phénomènes sociaux plus longs et attendus. Les processus de franchissement de seuils, tels l'installation conjugale, la construction d'une famille ou l'insertion professionnelle ne déterminent pas à eux seuls et de

manière abrupte les mutations de la sociabilité. A l'intérieur d'un réseau, c'est le système des évolutions qui engage le renforcement ou le délitement des liens au travers de renégociations généralement implicites des normes de convenance de la poursuite de chaque relation. Ces sortes de « conventions d'acceptabilité » définissent à nouveau le rythme, les sujets, le genre communicationnel, etc. jugés adéquats par les interactants. L'usage, ou non, d'une TIC, intervient à ce titre dans la reformulation de la « bonne distance » à tenir pour continuer de « vivre ensemble ».

Chapitre 2

« Trimardeurs »

Introduction

Le type des « trimardeurs » regroupe les jeunes dont les parcours sont marqués par une instabilité récurrente sur le marché du travail et par des itinéraires conjugaux non-stabilisés. Nous avons montré qu'à ces trajectoires était corrélé un équipement téléphonique exclusivement sur la base de terminaux mobiles. Certains d'entre eux utilisent la fonction SMS de ces dispositifs, et on relève des utilisateurs réguliers du courriel, généralement pour ceux qui ont un accès professionnel au net. Cependant, nous le soulignons, les pratiques relationnelles associées à ces deux derniers canaux de communication se développent lentement. Ils accentuent en ce domaine une caractéristique de l'ensemble du panel.

Au moment de la vague 4, neuf hommes et une femme relèvent de ce type. Si, en vague 4, des individus classés dans ce type en vague 3 ont pu montrer des trajectoires ascendantes, c'est-à-dire ici de construction d'un foyer conjugal et d'intégration professionnelle plus assurée, d'autres continuent donc d'inscrire leurs modes d'insertion sociale dans l'incertitude professionnelle et privée. Nous estimons, à ce stade de l'enquête, que des inerties sont venues lester les parcours sociaux. Le cumul de handicaps et surtout la durabilité des situations de précarité tireraient dangereusement ces jeunes hommes sur les pentes de la disqualification sociale. Bien entendu, ces facteurs endogènes aux parcours sont à mettre en rapport avec la dégradation plus générale du marché du travail.

Six d'entre eux sont d'origine populaire, les quatre autres se répartissent entre couches supérieures et intermédiaires de la société. Toutefois, ils ont tous abandonné les études et sont entrés dans le monde du travail de manière relativement précoce. Ainsi, Paul, venant d'un milieu social favorisé qui, après de multiples échecs au bac puis en BTS, finit par intégrer via la formation en alternance le secteur de la banque. Simon, issu d'un foyer plus modeste, stoppera ses études avec l'obtention de son bac pro. Jean, de milieux plus intermédiaires, connaît des difficultés dans sa carrière scolaire et opte pour la formation en alternance dans le domaine de la vente. Dès la vague 1, il est donc en emploi. Aucun des jeunes de cette catégorie provenant de milieux populaires n'a poursuivi des études au-delà d'un bac professionnel.

Etudier les carrières relationnelles et les trajectoires d'usage des TIC des jeunes de ce type, c'est s'interroger sur les liens entre d'un côté le franchissement rapide du seuil de la fin des études à l'entrée dans le travail, d'autre part le retard relatif dans les processus de construction conjugale et la dynamique des sociabilités. Ces jeunes se retrouvent précocement dans le monde professionnel mais leurs modes d'intégration professionnelle incertains voire disqualifiants handicapent leurs accès aux rôles sociaux adultes. Cette transition prompt et parfois brusque entre les univers de l'adolescence et les exigences d'une maturité rudement mise à l'épreuve par le poids de la précarité du travail se concrétise-t-elle par une rupture radicale avec une sociabilité collective et contextualisée typique de la jeunesse scolarisée ? Ou, au contraire, quand le célibat « joue les prolongations », ces jeunes prolétaires ne continuent-ils pas à développer des modes relationnels claniques ? La circulation dans les sphères professionnelles tendent-elles à renouveler les effectifs des réseaux ? Ces derniers montrent-ils effectivement une tendance au non-cumul des relations, comme l'avancent les enquêtes statistiques au sujet des individus faiblement dotés culturellement et économiquement ? ...

Dans ce cadre, les usages du mobile font-ils écho à des modes de vie marqués par une faible présence au domicile, les temps sociaux des acteurs étant contraints par leur inscription dans des horaires de travail atypiques, par exemple le travail de nuit, des discontinuités dans l'emploi, comme dans le cas des intermittents, des saisonniers ou des jeunes faisant des allers-retours entre ANPE et employeurs ? Quels liens remarque-t-on entre les manières de communiquer, la structuration des réseaux personnels et les mobilités ? Comment s'inscrivent les usages du terminal portable dans ces processus d'ancrage social ? La dimension masculine extrêmement prégnante dans la définition de ces formes de carrières et de ces trajectoires d'équipement révèle-t-elle des spécificités dans les pratiques sociales, notamment relationnelles ?

Afin d'apporter des éléments de réponse à ces interrogations, et, bien entendu, d'être attentif à l'émergence de points nouveaux, nous avons choisi de détailler deux parcours de jeunes hommes de ce type, Kevin et Joël. Mis en rapport avec l'analyse des autres trajectoires, on y relèvera des caractéristiques communes à ces carrières. La catégorie des « trimardeurs » s'est avérée spécifiquement masculine dans le panel, à l'exception de l'itinéraire de Rose, seule femme qui peut être rapprochée de ce type. Cela n'enlève rien au caractère sexué de ce type-idéal. Simplement, et dans la mesure où des points de comparaison nous paraissent pertinents,

des références à son parcours seront mobilisées. Par ailleurs, au regard des conclusions tirées de l'étude des parcours des « femmes au foyer », de condition sociale (milieu d'origine, niveau de revenu et de diplôme) relativement proche de celle des « trimardeurs », nous questionnerons des axes de différenciation dans les parcours relationnels et techniques qui pourraient se profiler.

1/ Parcours de Kevin

D'origine sociale modeste (père garçon de restaurant, mère secrétaire administrative), Kevin termine un « stage de mobilisation » lorsque nous l'interrogeons pour la première fois. Il avait auparavant réalisé une formation en BEP-cuisine. Après son stage, il fait des intérim très courts, tout en étant entraîneur de boxe dans une association de quartier. Il vit alors dans un appartement qu'il partage avec son frère et des copains. Il a une relation amoureuse avec Souad, qui est au chômage après un BEP dans les métiers de la vente. Puis il commence un CES comme aide-soignant. Il l'abandonne pour rejoindre Juanito, son ancien patron cuisinier, dans le sud (cueillette des melons, saisonnier). C'était en fait un projet de « reprendre la route » (origines gitanes de Kevin). Mais Juanito se fait attraper par « les hommes en bleu », et ils reviennent à Caen. C'est peu de temps après la rupture avec Souad. Kevin retourne alors vivre chez ses parents.

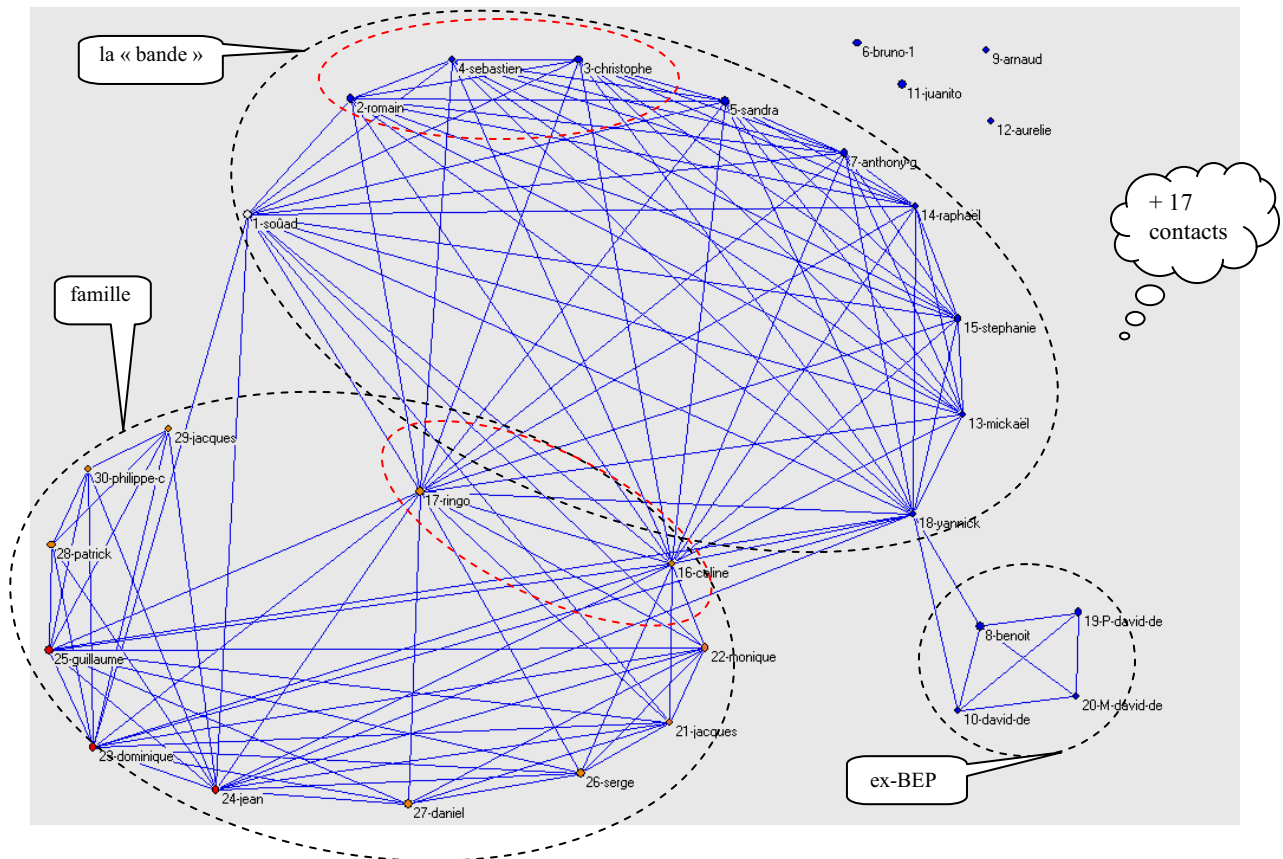
Il commence un nouveau CES de brancardier à l'hôpital Baclesse, tout en continuant ses entraînements de boxe. Ce CES devient un contrat de ville, puis un CDI d'agent hospitalier (ménages) à mi-temps. Il y reste jusqu'en 1999. Kevin s'installe avec sa nouvelle compagne Dolorès, la fille de Juanito. Il a arrêté les entraînements de boxe à la suite d'une blessure.

A partir de 1999, il est employé en qualité d'employé d'accueil du PC sécurité de l'hôpital, toujours à mi-temps. Depuis juillet 2000, il est également maître-chien pour le compte d'une entreprise de sécurité privée, à Caen, en CDD. Il a trouvé ce petit boulot par des collègues de l'hôpital. Il a également un autre CDD depuis janvier 2000, trouvé toujours sur les conseils d'un collègue : deux nuits par semaine, il est agent de sécurité incendie chez C.C., à Paris. Dolorès le quitte en avril 2000. Kevin retrouve le chemin de la colocation.

En février 2003, il rencontre Laetitia. Elle dispose de son propre appartement. Toutefois, un an plus tard, au moment où nous l'interrogeons lors de la vague 4, Kevin décrit des séjours alternés entre le domicile de ses parents, celui de Laetitia, et celui de copains.

1.1/ Le réseau de sociabilité de Kevin en vague 1

La sociabilité de Kevin en vague 1 se présente sous la forme d'un réseau très dense, avec deux cliques fortement connexes, celle de sa famille et celle de sa « bande » (graphe ci-dessous).



Graphe n°14 - Réseau de sociabilité de Kevin, vague 1

Parmi les groupes de connaissances constituant sa « bande » se dégagent trois cercles d'amis importants qui constituent des noyaux durs. La force des liens est nettement distinguée : « Ces copains-là, c'est comme ma famille. C'est cercle restreint mais avec des liens solides. ». Le premier s'organise autour de Christophe (« Christophe et moi on est comme deux frères »). Cela concerne trois amis : Romain (2), Sébastien (4) et Christophe (3) (entourés en rouge sur le graphe). Deux de ces liens forts ont été tissés au sein d'un cercle sportif limité à la pratique d'un sport de combat.

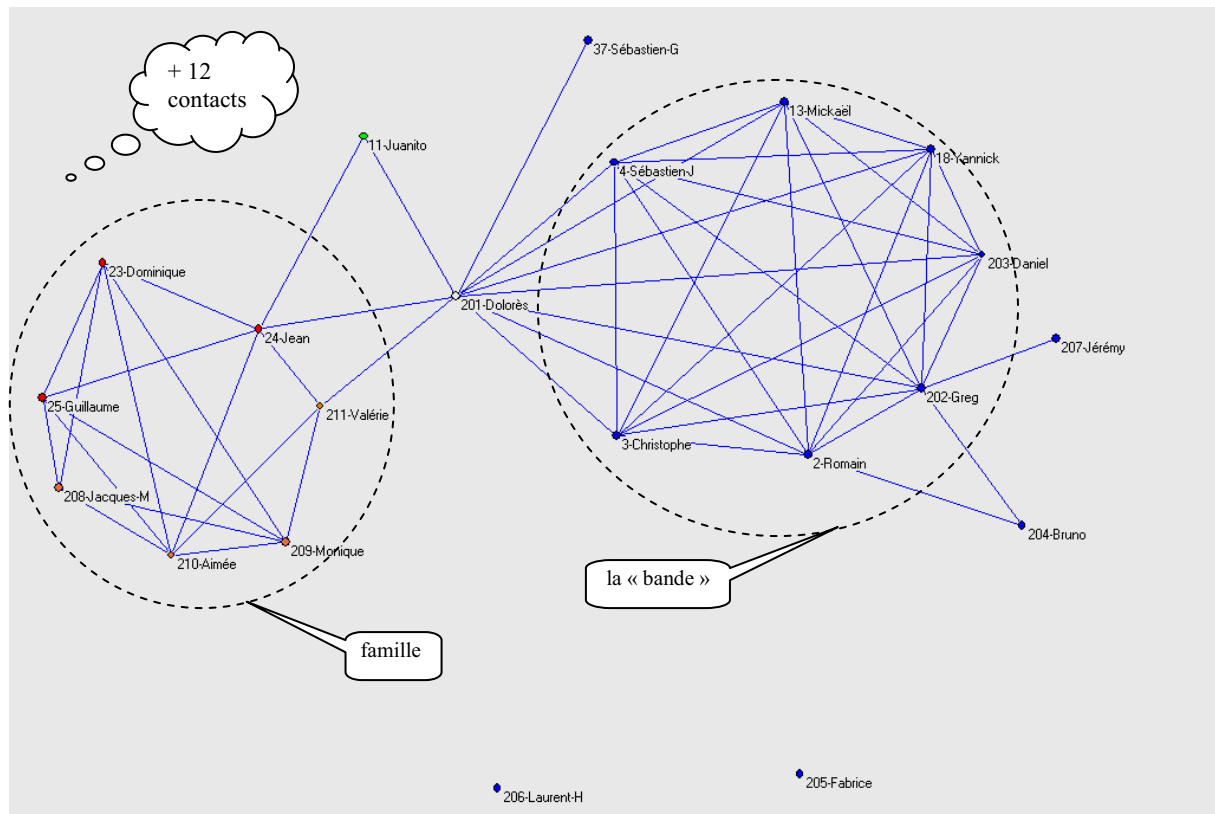
Avec une importance comparable, un autre noyau dur comprend une tante du même âge que lui, Céline (16) et son concubin Ringo (17), un autre vieux copain d'égo. Kevin les fréquente

avec sa compagne Souad, deux couples où « les mecs sont assez machos et les filles à la cuisine ». Il suffit d'y joindre une dernière relation d'enfance, Yannick (18) et l'ensemble constitue avec d'autres liens forts un cercle plus large autour duquel tourneront d'autres personnes. Telle se structure la « bande » de Kevin.

On note que ces cercles sont d'abord masculins et que les femmes - à l'exception de sa tante - n'y sont qu'en tant que compagnes, y compris sa propre copine.

1.2/ Le réseau de sociabilité de Kevin en vague 2

Si l'aspect générale de sa sociabilité paraît comparable (graphe ci-dessous), avec deux cliques nettement identifiables (famille et bande), on doit d'abord relever l'absence des relations conservées depuis le BEP, et citées en vague 1. Ces liens n'ont pas survécu à la disparition du contexte qui les avait vu naître : « Ca s'est fait comme ça, ça s'est atténué. On n'a peut-être plus les mêmes facilités à se voir qu'avant. Avant, c'était le lycée hôtelier, tout ça... ». En revanche, Kevin poursuit la boxe, et la pérennisation de ce contexte de sociabilité est à l'origine du maintien de nombreux liens comme de la poursuite d'une sociabilité amicale collective et soudée. Quelques relations de la « bande » ne sont cependant plus citées, comme Sandra (5) qui était en fait la petite-amie de Sébastien. Leur séparation a amené son éloignement d'un groupe d'amis désormais exclusivement masculin.



Graphe n°15 - Réseau de sociabilité de Kevin, vague 2

La densité et l'effectif du réseau sont plus faibles qu'en vague 1. Si Dolorès, sa nouvelle petite amie, tend à connecter tant les amis que la famille, il n'existe plus de ponts directs entre les deux cliques. La sociabilité de Kevin est essentiellement collective et contextualisée.

On remarque des relations plus isolées, comme Bruno (204) et Jérémy (207). Elles font parties des rares liens amicaux nouveaux. Ils ont été respectivement rencontrés dans le cadre des emplois qu'occupe Kevin, en tant qu'agent de nettoyage et dans le cadre d'un court contrat d'essai de maître-chien.

La naissance du premier enfant du couple formé par Ringo et sa tante Céline, comme la rupture entre Kevin et Souad dans l'intervalle des deux vagues se sont concrétisés par la mise à distance de ces trois personnes. La relation avec Ringo s'est affaiblie (il est désormais cité comme un simple contact). Céline, qui montre peu d'affinités avec Dolorès, la nouvelle compagne de Kevin, est « évacuée » du réseau :

« Et Dolorès et eux, ça s'est bien passé ?

Dolorès, au début, elle ne connaissait pas, maintenant elle a compris. Parce que leur truc, c'est un peu de "foutre la merde" dans les couples. Et, quand j'ai emmené Dolorès pour la première fois, ce que Céline a trouvé de mieux à faire, c'est de sortir un album-photos où il y avait Souad dedans. Je voulais essayer de passer les pages et elle revenait en arrière pour bien lui montrer.

C'est sympa.

C'est pareil avec mon frère, c'est pareil avec Christophe et Mélanie... Pour mettre l'ambiance ».

Si l'effacement des facteurs de proximité (Ringo et Céline construisent une famille à présent), comme des pratiques communes de sociabilité, avec l'arrêt des nombreuses réceptions aux domiciles, contribuent à écarter ces liens, on remarquera à nouveau le processus de co-construction de ces distanciations relationnelles : dans le système constitué par l'ancien cercle, les évolutions biographiques de chacun des membres viennent contraindre le travail des liens. Cela se matérialise par des modifications dans les règles de pertinence des relations, notamment identifiables par la transgression opérée par Céline qui insiste lourdement sur sa nostalgie de Souad. Une limite implicite est franchie, ce qui déstabilise le jeu relationnel établi et brise la tenue d'une « bonne distance » en termes émotionnels. Ce processus entraîne le changement de « label » de la relation avec Céline, et avec Ringo par ricochet, qui se voient tout deux déclassés et requalifiés : Ringo passe du statut d'ami, de « frère », à celui de simple « copain » ; Céline est exclue du réseau et qualifiée de « conne ».

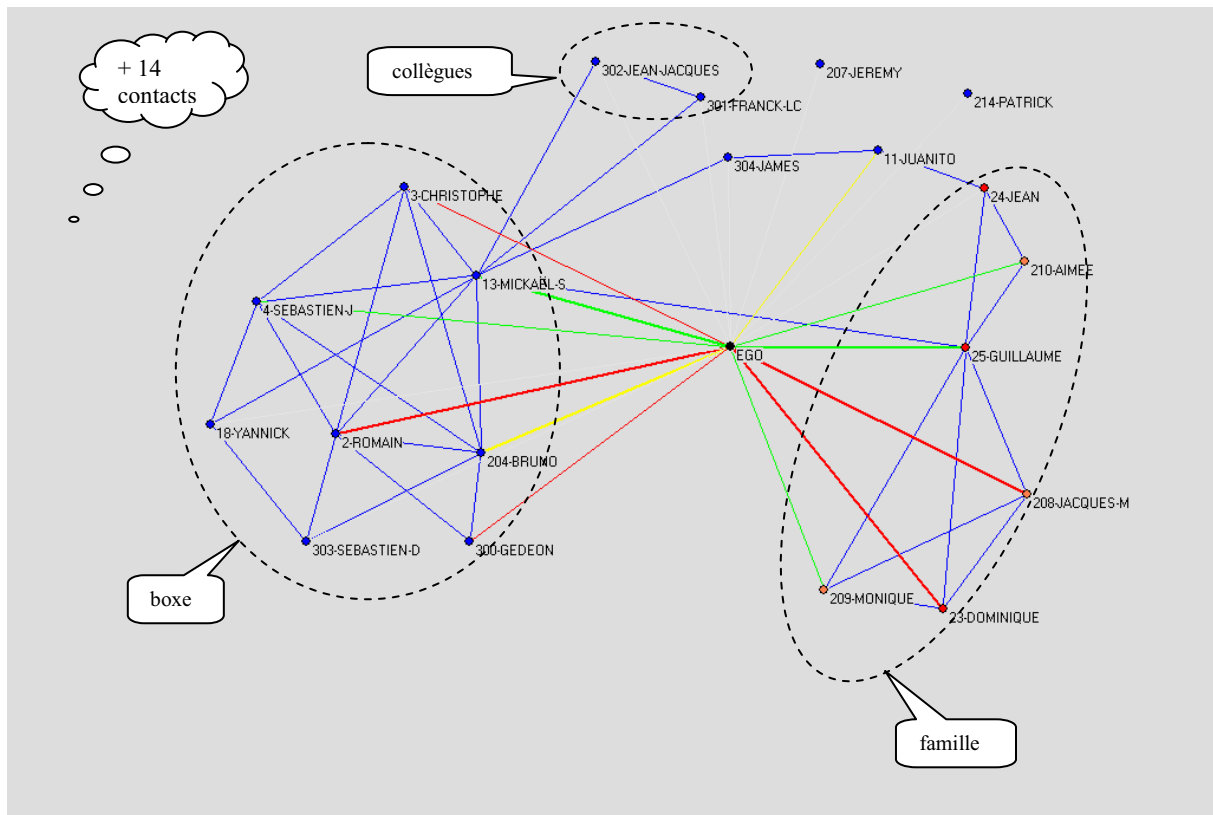
Ce type de relation « couple à couple » est remplacé en vague 2 par la fréquentation nouvelle et intense du ménage de son frère Guillaume (25).

1.3/ Réseau de sociabilité de Kevin et usage des TIC en vague 3

Kevin, au moment de la vague 3, est séparé d'avec Dolorès depuis un an. Il vit désormais seul dans l'appartement loué autrefois avec elle. Notons que l'installation en couple avait amené Kevin à déménager, sur une courte distance puisqu'il s'agissait d'un changement de quartier¹⁴⁶.

¹⁴⁶ On doit garder en mémoire cependant les effets radicaux que ces déplacements minimes ont pu produire sur le réseau de relationnel des « femmes au foyer », notamment de Viviane ou de Louisa.

Par ailleurs, il est « multi-employé » : agent d'accueil et sécurité à l'hôpital (où cela va faire trois ans qu'il exerce sur différents postes), et maître-chien pour le compte de deux entreprises. Il est amené à travailler régulièrement la nuit et sur des horaires décalés.



**Graphe n°16 – Réseau de sociabilité de Kevin
et les communications via téléphone mobile, vague 3**

La famille est, en vague 3, pratiquement « déconnectée » de la sphère amicale. Son graphe de vague 2 montrait qu'alors qu'il était en couple, les interrelations famille-amis étaient nettement plus présentes.

On a donc une sociabilité organisée autour de trois pôles pratiquement disjoints : famille, cercle d'amis liés à la pratique de la boxe, collègues de travail. Si la densité sur l'ensemble du réseau n'est donc pas élevée, la « connexité »¹⁴⁷, elle, l'est. En effet, on notera la position particulière de Juanito et Mickaël dans le graphe de vague 3 (ci-dessus) qui, par leur interconnaissance de James, une relation plus récente, connectent le pôle de la famille et le pôle des amis. Guillaume, le frère de Kevin, fait également le pont entre le cercle familial et le groupe de la boxe.

¹⁴⁷ Un graphe est connexe si pour chaque couple de sommets il existe une chaîne pour les relier. Aucun sommet n'est isolé d'un autre.

Cette relative disjonction entre famille et amis pourrait être liée à son statut de célibataire. Dans le panel, on observe cette configuration relationnelle également d'autres jeunes hommes et chez les jeunes femmes de statut matrimonial comparable.

Enfin, on constate que la sphère amicale est exclusivement de sexe masculin. Cette homophilie sexuelle se retrouvait également dans les réseaux de jeunes femmes de milieu populaire.

Le réseau de sociabilité de Kevin, comme ceux des autres hommes de ce type, est de tendance « polarisée » (Bergé, et al., 2003), selon un fonctionnement de bande, clanique. Jean-Jacques (302) et Franck (301), également « galériens » de la précarité, sont de nouvelles relations conclues sur le lieu de travail à l'occasion d'une nuit de Noël passée à garder l'hôpital :

« On a fait un Noël, on a bossé un Noël ensemble, on était trois ce soir-là à Baclesse et on a fait une bouffe, on avait mis en commun de la thune et puis, comme il y avait un troisième, comme on ne savait pas qui venait ce soir-là, c'était un nouveau, il était un peu gêné, il n'a pas mangé avec nous, il n'a pas voulu. Donc on est resté assis à table toute la nuit. On a rigolé, on a picolé, on a mangé. C'est ça un peu aussi les valeurs, ils préfèrent un peu comme moi : une grosse bouffe avec les potes, boire, manger, rigoler, qu'une boîte de nuit. »

Ils ne font pas encore partie de la bande organisée autour du cercle de la boxe, mais Kevin exprime clairement, dans l'extrait suivant, que la dynamique de sa sociabilité consiste à raccrocher ces nouveaux éléments à cette clique amicale unique :

« Sinon, tu ne le fréquentes pas avec d'autres personnes à l'extérieur du boulot ?

Non, mais ça ne saurait pas tarder, je pense.

Eux, pour toi, ce sont des bons copains, pas encore de vrais amis ?

Ce sont des bons copains du boulot, des gens avec qui j'aime bien me retrouver.

Qu'est-ce qu'il faudrait pour toi pour que ça devienne des amis ?

Déjà, il faudrait qu'on se voit à l'extérieur, avec les autres. C'est quand même un père de famille, donc il n'a pas non plus tout le temps, mais il faudrait qu'on fasse une petite virée ensemble, ce serait pas mal. »

Kevin révèle également ici les étapes du processus d'élection : la fréquentation contextuelle ne suffit pas à faire de ces collègues des amis. Pour être qualifiés comme tels, ces relations

doivent devenir multiplexes¹⁴⁸, de la même manière que les hommes connus dans la cadre de la pratique de la boxe sont fréquentés dans d'autres situations, comme les « virées ». Le travail relationnel est tout entier dirigé vers le renforcement du clan.

1.3.1/ Communiquer avec les « poteaux » : l'usage conversationnel du mobile

Kevin ne dispose que d'une ligne mobile. Il avait un terminal fixe lorsqu'il vivait en couple avec son ancienne compagne. Depuis la rupture, le fil est coupé :

« Tu n'as pas de fixe du tout.

Non, je n'ai plus de fixe, justement, je n'ai pas repris de ligne, exprès.

Donc ça remplace pour toi le téléphone fixe.

Carrément, oui. »

La fréquence de communication la plus élevée concerne Romain, qui est un ami plus ancien encore, avec qui il vivait alors qu'il était en stage d'insertion, c'est un compagnon de « galère » :

« Il faudrait que tu me dises auxquels tu téléphones plus qu'aux autres et auxquels tu ne téléphones pas du tout.

Très souvent : Romain, lui ou moi, parce qu'on a toujours un truc à se dire, et même si l'on se voit le soir, ou « Tiens, trouves-moi une boulette », n'importe quoi, on a toujours un truc à se dire. Et on se répète la même chose le soir en se voyant.

Et ça a toujours été comme ça avec lui ?

Non, pas toujours comme ça mais à la dernière vague c'était déjà plus ça. Maintenant, je me dis moi-même : « Aujourd'hui, je ne vais pas aller le voir pour qu'il soit tranquille avec sa femme et tout. » »

Ici, l'usage s'est transformé avec l'évolution des statuts matrimoniaux de Kevin et de Romain. Kevin se retrouve seul alors que Romain s'installe en couple. Kevin craint de déranger son ami dans son fonctionnement de couple en passant le voir. Le téléphone devient un moyen de substitution aux espacements des possibilités de face-à-face, plus discret et moins intrusif dans cette nouvelle configuration. Il y a là une situation tout à fait intéressante de reformulation du fonctionnement d'une relation. On voit qu'il s'agit de prendre soin de replacer ce lien dans les contraintes d'un système relationnel plus large, avec la mise en couple de Romain. On ne peut traiter de l'évolution de la relation de manière isolée. Il faut au

148 Multiplicité : fréquentation dans différents contextes.

contraire cerner de quelle manière un événement, que l'on pourrait qualifier d'extérieur à elle, est mutuellement approprié par Kevin et Romain pour trouver les modalités qui conviennent pour poursuivre la relation. Ce processus de « socialisation » de l'événement participe à l'élaboration des nouvelles « règles de pertinence » du lien. Le changement dans les moyens de contact s'inscrit dans la co-reformulation d'une part de la temporalité juste de contact, d'autre part des nouvelles conventions pour continuer à « vivre ensemble ».

Dans un autre registre, ses relations avec Jacques, un cousin, se sont renforcées avec l'avancée dans l'âge, et l'apparition de similitudes. Ce rapprochement est appuyé, notamment, par la multiplication des communications téléphoniques :

« Et Jacques ?

Oui, on s'appelle souvent.

Pourquoi vous appelez souvent ?

Pour se raconter des conneries parce que lui c'est un grand gamin et moi, physiquement, c'est lui quand il était jeune, donc on a beaucoup...

Il y a longtemps que vous vous appelez ?

Non, depuis que je suis adulte, quand on rentre dans le monde adulte en fait. »

Ses confidents sont deux amis, Bruno et Juanito, mais les fréquences et motifs d'appel diffèrent. Bruno et Kevin partagent un hobby, la boxe. Juanito, qui est le père de Dolorès, la petite amie dont il s'est séparé voilà un an, est son lien privilégié avec le monde gitan, et avec sa famille. Il vit loin de Kevin, mais c'est une relation qui dure depuis la première vague d'entretiens :

« Bruno, c'est facilement une demi-heure au téléphone, régulièrement. Juanito, par rapport à la distance maintenant.

Avec Bruno, vous parlez de quoi ?

Au début, essentiellement de boxe et très vite ça part sur autre chose. Une fois qu'on a fait le tour de la boxe.

Ça a évolué dans le temps ?

Ce qui a évolué, c'est qu'on parle, parce qu'avant il me disait ce que je devais faire mais, maintenant, il me demande conseil, ou on parle de certaines choses.

Et Juanito, ça a changé aussi ?

Maintenant, oui, à cause de la distance.

Et vous parlez de quoi ensemble ?

De tout, des nouvelles, à droite, à gauche. « T'as été sur tel terrain ? T'as vu tout le monde ? » « J'ai vu ton cousin. » C'est de ça qu'on parle. « Il fait beau ? » On parle comme si l'on était l'un à côté de l'autre. »

Sa relation téléphonique avec Gédéon, qui fait partie des gens du voyage, vient insister sur la volonté de Kevin de se raccrocher au monde gitan. Son ami a migré en Norvège, mais il reste une personne importante, « méritant » d'être jointe :

« Gédéon ?

Je l'appelle par rapport à la distance, c'est pareil.

Mais tu ne l'appelles pas souvent ?

Si, régulièrement.

Et qu'est-ce que vous vous racontez ?

On se demande des nouvelles de tout, de tout le monde.

C'est depuis qu'il est parti en Norvège.

Parce que, pour moi, ce n'est pas la fréquence des appels, c'est ce qu'on a à se raconter. »

Cette inscription forte du nomadisme dans la vie sociale de Kevin, si elle est particulière à sa trajectoire par rapport à d'autres jeunes du panel, montre une fois de plus que la téléphonie peut s'ancrer dans l'entretien de relations distantes géographiquement.

De plus, on pourrait penser que Kevin ne prend pas de téléphone fixe parce qu'il se sent « appelé » par le voyage. En tout cas, il garde une fenêtre largement ouverte sur cette éventualité. Dans de telles conditions, les dispositifs de communication mobiles sont particulièrement pertinents.

D'autre part, on peut se demander si cette « mystique » du voyage n'atténue pas le coût social de l'éloignement de quelques uns de ses proches amis. En effet, on sait que pour les individus faiblement dotés en capitaux culturel et économique la distance érode plus facilement les relations que pour des individus socialement favorisés. Or, la pratique et l'habitude des mobilités réduiraient le coût relationnel de l'éloignement. Nous en avons ici un exemple, et il est possible de citer dans ce cas d'autres jeunes du panel, Joël, travailleur saisonnier, ou Patrick, intermittent du spectacle, qui développent des réseaux sociaux et des téléphonies similaires.

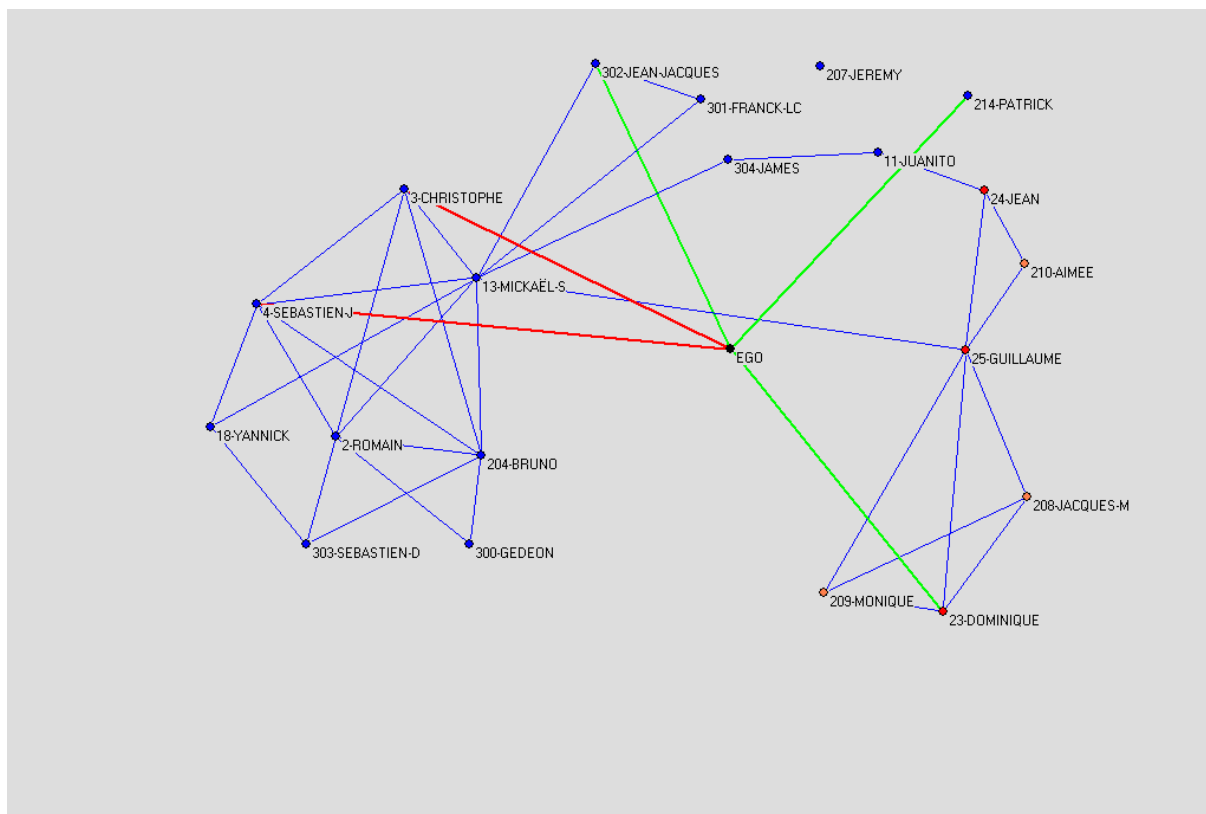
Kevin fait un usage relativement intensif de son mobile qui, comme on le voit sur le graphe, sert à organiser sa circulation dans les différentes sphères de sa sociabilité. Cependant, il faut relever l'usage conversationnel majoritaire de ce dispositif. On doit signaler qu'en tant qu'agent de sécurité, il travaille souvent selon des horaires décalés. Les risques de perte de contact avec l'entourage sont à craindre, surtout en vivant seul.

1.3.2/ Se coordonner avec la « bande »

Par ailleurs, Kevin dirige une téléphonie de coordination en direction de certains membres du groupe de la boxe et de sa famille. On est ici dans le cas d'une téléphonie liée à l'organisation des rencontres en face à face, dans un réseau de proximité géographique.

Même si les personnes contactées sont des relations généralement anciennes, elles sont liées à un phénomène de bande qui persiste dans le réseau de Kevin. Ce dernier se trouve dans une phase « dissociée » de sa sociabilité. Certaines relations sont fortement individualisées dans les groupes, et le mode de contact – conversation ou coordination – semble dessiner une hiérarchie implicite dans l'intensité des liens, leur degré d'autonomisation.

Enfin, c'est son père qui le joint car, selon les mots de Kevin, « c'est un oiseau migrateur ». Les communications avec sa mère sont en pointillé, rares et courtes. La prise de nouvelles se fait « d'homme à homme ».



**Grphe n°17 – Réseau de sociabilité de Kevin
et les communications via courriel, vague 3**

Dans son local de surveillance, Kevin a un accès au net, et dispose d'une boîte au lettre électronique.

L'e-mail vient redoubler les relations téléphoniques avec Christophe, Sébastien et Dominique. Les échanges avec sa mère se limitent, selon lui, à des envois de documents que cette dernière lui imprime. Mais on peut faire l'hypothèse que c'est aussi la voie du maintien du lien mère-fils, qui, on l'a vu, passe difficilement par la conversation téléphonique. Ce rapport entretenu par un biais technique met probablement Kevin plus à l'aise et compense un lien téléphonique en pointillés.

Mais de manière plus centrale, concernant internet, nous devons souligner que c'est lors de ses longues nuits passées à son poste de garde qu'il a été formé « sur le tas » par un collègue gardien à la création de sites. Avec son aide, il en crée un pour le club de boxe, dont il devient de fait le *webmaster*.

Kevin évoque l'équipement récent de nombre de ses copains, auquel il a directement contribué en ouvrant des adresses, et avec qui il a engagé des échanges aussi soutenus que par téléphone.

Kevin serait donc un « bidouilleur informatique », autodidacte, dans lequel on pourrait voir l'émergence d'un « cyber-bricoleur », figure prolétarienne moderne, avec le développement d'une nouvelle forme de savoir-faire pratique spécifique des classes populaires (Schwartz, 1989). La maîtrise de ce savoir-faire l'inscrit dans une relation de « donneur de conseils » envers ses amis. A travers cette compétence technique, Kevin acquiert une position sociale particulière par rapport à ses cercles de sociabilité, notamment les gens de la boxe.

Cette position hiérarchique lui permet d'entretenir son capital social, et de compenser, de par son statut fortement prolétarisé, un déficit en capitaux économique et culturel. Statistiquement, ces déficits handicapent le développement des sociabilités.

Il y aurait une combinaison entre une forme de capital technique et de capital social particulièrement pertinente à analyser qui déplacerait la position de l'agent dans le monde des dominés du point de vue de la dynamique de son réseau relationnel.

Avec des amis plus récents comme Jean-Jacques et Patrick, les échanges restent limités à des informations, des photos. En revanche, s'il ne parle pas de confiance, les échanges avec ses amis d'enfance Sébastien et Christophe peuvent être plus élaborés.

La pratique du courriel se fait donc avec des gens de confiance, de « vieilles connaissances », dans cette phase d'appropriation du média. C'est un trait d'usage que l'on retrouvait chez Emeline.

Il espère ainsi bientôt agrémente sa relation avec Gédéon avec des échanges de mail. Ce qui montre à nouveau que le mail vient se surajouter à des flux de communication déjà en place avec le téléphone mobile :

« Et Gédéon ?

Bientôt parce qu'il va bientôt avoir tout le matos, donc je pense que ça va fuser les e-mails. »

Quand on lui demande si le mail remplace les relations de face-à-face ou le téléphone, Kevin répond pudiquement dans un premier temps... :

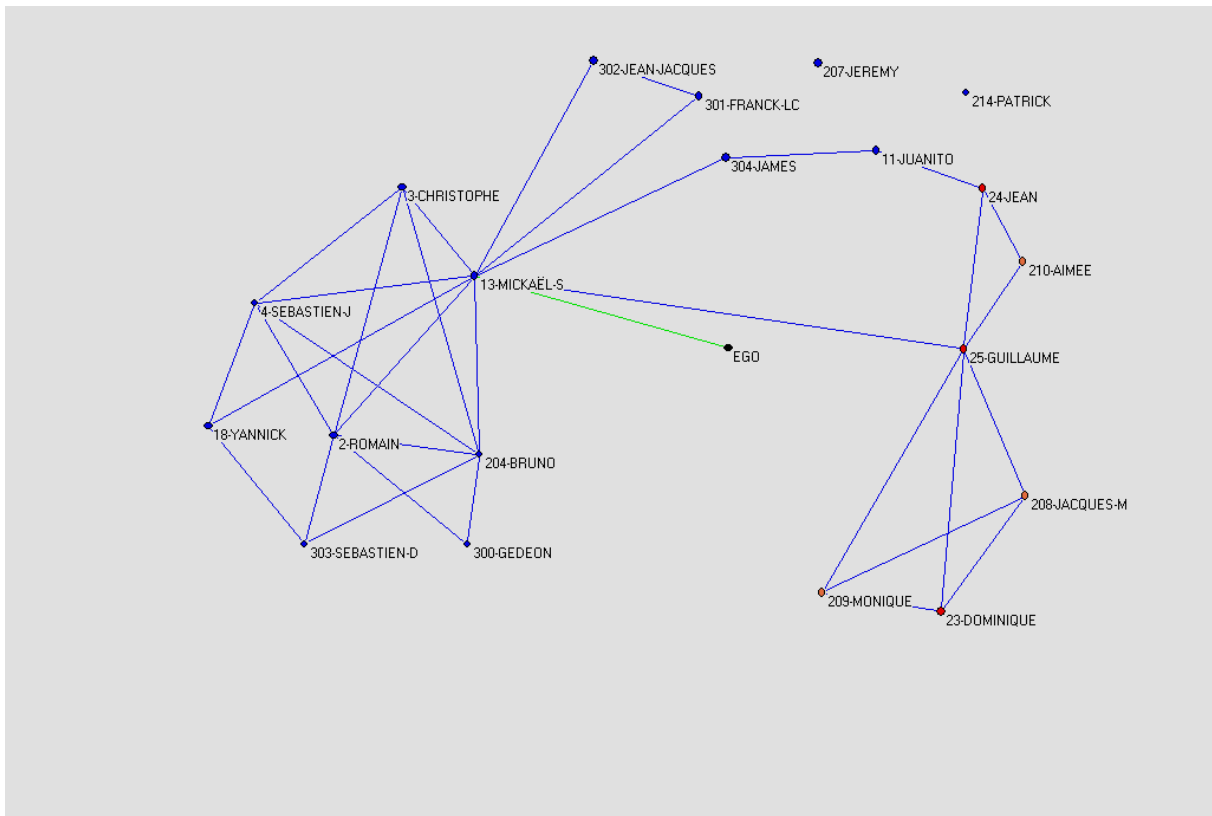
« Disons que ça permet de ne pas déranger les gens. »

... avant de se reprendre dans un élan de mythification de la relation de face-à-face machiste :

« Est-ce qu'il y a des sujets que tu abordes plus volontiers par lettre, par e-mail, par téléphone ou quand tu as la personne devant toi ?

Il y a des choses différentes pour chaque moyen de communication. Le gros du truc se passe face à face, c'est-à-dire que n'importe quelle réaction qui doit se passer, moi j'aime bien être face au mec. Si sa réaction est positive ou négative, j'aime bien être face au mec, surtout si c'est une réaction négative, si j'ai quelque chose à reprocher à quelqu'un, je vais me planter devant lui, je vais lui dire : « Maintenant, si t'es pas content, on règle ça tout de suite. » Mais au moins c'est en face, je ne fais pas le faux cul à écrire des lettres. Ou alors très bien, mais ça va se passer forcément face à face après.

Par contre, des mails, par exemple des félicitations ou des choses comme ça. »



**Grphe n°18 – Réseau de sociabilité de Kevin
et les communications via SMS, vague 3**

Si la population du type « trimardeur » est tendanciellement la plus utilisatrice du SMS parmi les individus du panel, on mesure combien cela reste un usage marginal en vague 3. Loin de la pratique parfois « compulsive » que l'on peut observer de nos jours, l'usage de la fonction textuelle du téléphone mobile réside ici dans le soulignement d'une relation déjà étayée par la fonction orale de ce dispositif. Mickaël est contacté selon un format de coordination, et le mini-message vient le redoubler.

Encore une fois, cette technique de communication vient palier les entraves relationnelles liées à ses horaires décalés :

« Et quand tu envoies des textos, c'est pour quoi faire ?

En général, c'est pour me faire rappeler, pour leur dire de me rappeler. Mais le texto, il n'y a rien de... Je préfère appeler directement. (...) Comme moi je bosse la nuit, comme je ne peux pas appeler les gens la nuit, je leur adresse un texto, comme ça ils l'ont le matin. »

Le SMS pourrait être désigné ici comme un mode de contact non-intrusif. Pour Kevin, cela représente une nécessité pour compenser son rythme temporel atypique.

1.4/ Le réseau de sociabilité de Kevin et les usages des TIC en vague 4

En vague 4, Kevin travaille pour deux employeurs pour le compte desquels il assure des veilles de nuit, avec son chien. Il a une relation amoureuse en vague 4, Laetitia, mais n'est pas installé avec elle.

1.4.1/ La « dépendance de sentier » (*path dependency*)

Le mode d'insertion professionnelle qui allie manque de formation et enchaînement d'emplois précaires, comme les difficultés à former un couple durablement semblent peser sur la trajectoire relationnelle et communicationnelle des jeunes « trimardeurs » au-delà de la vague 3.

On sait qu'être précaire pour un jeune homme constitue un handicap sur le « marché » matrimonial. Or, dans le cas des trimardeurs, le cumul de ces deux handicaps sociaux pèse lourd et semble induire des inerties.

Nous remarquons en effet lors de la précédente vague d'entretien que ces circulations et incertitudes induisaient un réseau relationnel homophile en termes de sexe, de milieu social, de statut socioprofessionnel. Cette homogénéité pourrait produire des « dépendance de sentier », au sens où ces trajectoires tendent à reproduire des séries d'échecs. Il est de plus en plus problématique pour ces jeunes de s'installer, si ce n'est dans une routine relativement disqualifiante.

Ainsi, les modes relationnels et les relais communicationnels ne changent pas non plus. Cette instabilité où le futur est perçu comme incertain amène ces jeunes à ne pas s'équiper de terminaux fixe. Lorsque le mail est utilisé ce n'est qu'à partir de terminaux professionnels ou commerciaux (cybercafés). Le téléphone mobile reste l'outil exclusif de ce type de parcours, qui se retrouve tout aussi présent en vague 4 qu'en vague 3.

Ce modèle de trajectoires biographique et communicationnelle se retrouve donc de manière non négligeable et durable dans l'enquête. Il dénote que les phénomènes de report du franchissement de seuils biographiques que certains scientifiques soulignent dans leurs recherches seraient ici associés à des parcours de vie précarisés. Ce jeune prolétariat masculin, qu'il soit saisonnier, intermittent, avec plusieurs employeurs, mobile et flexibilisé se trouve le plus à l'écart d'un modèle d'insertion sociale de référence, qui continue de rester majoritaire dans le panel : celui de la stabilisation à travers des transitions biographiques relativement linéaires vers le statut d'adulte.

Selon nous, dans la population des « trimardeurs », les phénomènes de report sont principalement la conséquence des obstacles à l'entrée dans l'emploi stable – quand il est souhaité -. Des voies et modes de vie alternatifs sont expérimentés (Galland, 1990), certes, mais cette suite d'expériences tendrait à lester les parcours et les chances de sortie par le haut de situations pas toujours bien vécues.

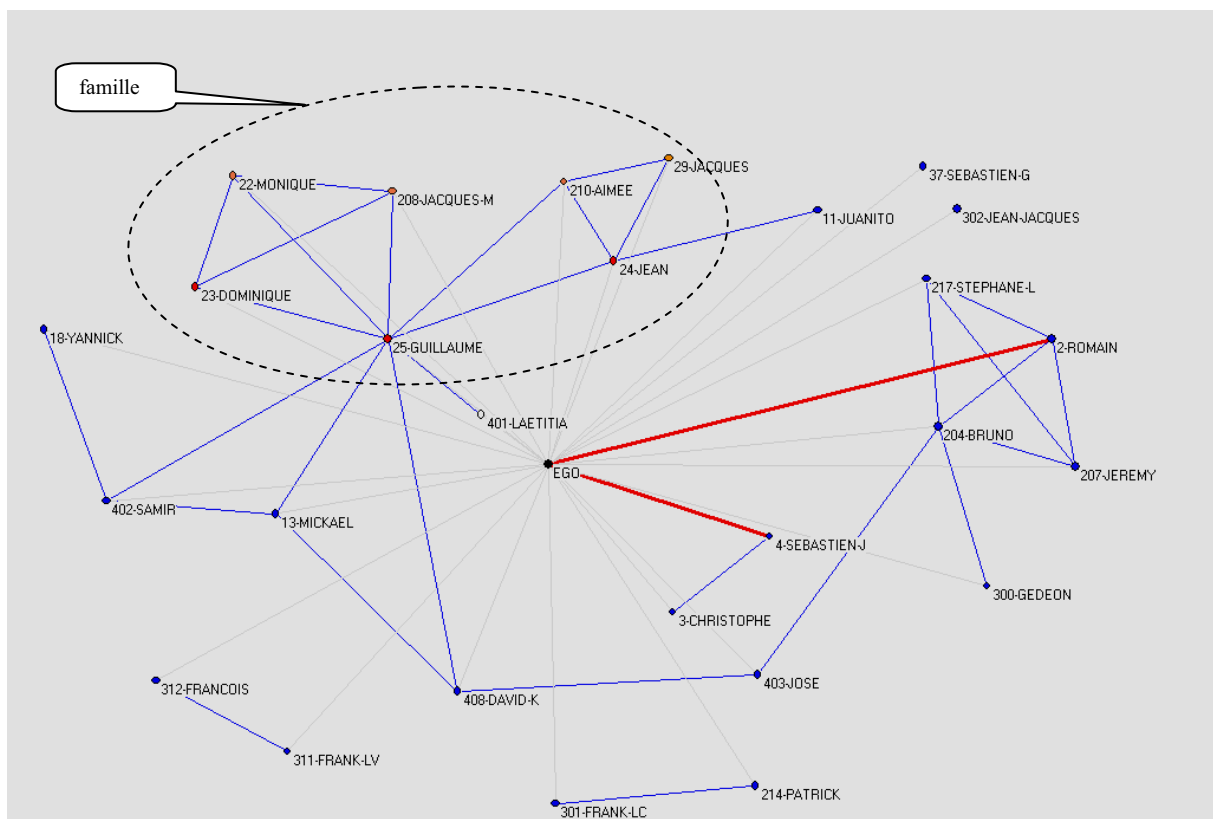
1.4.2/ Le temps de la dissociation : un réseau « distribué »

En vague 3, Kevin décrit un réseau particulièrement « connexe », c'est-à-dire qu'il existe un « chemin » pour relier pratiquement toutes les relations. Ce réseau se structure en deux quasi-cliques : une liée à sa famille, l'autre à ses amis rencontrés dans le club de boxe. Le monde

gitan, à travers quelques relations fortes, comme Juanito par exemple, vient faire le lien entre ces deux univers de la sociabilité de Kevin. On était en présence d'un réseau fondé sur un clan, celui de la pratique de la boxe. Le réseau présentait les caractéristiques de la « polarisation ».

Son réseau est à cette époque ancré dans des contextes de fréquentation. La téléphonie mobile, à travers la répartition de ses formats d'échange, montrait comment se hiérarchisaient des relations, évoquées toutefois comme issues de contextes de sociabilité collective (le club ; la famille). Ainsi, on percevait déjà que les relations avec Romain, Bruno ou Gedeon, dans le cadre de la boxe, intensément contactés par téléphone sur un mode conversationnel, se détachaient des autres relations nouées dans le cadre du club de boxe, avec lesquelles Kevin n'utilisait son mobile que sur un registre de coordination.

De même, l'usage du mail, sur un mode conversationnel, venait souligner l'importance, du moins une individualisation de la relation avec Sébastien J. notamment, membre également de la bande du club de boxe. On a pu montrer au cours de nos travaux sur les « femmes au foyer », comment cette différenciation dans les formats d'échange pouvait souligner le processus d'élection relationnel à l'œuvre avec l'avancée dans l'âge.



**Grphe n°19 – Réseau de sociabilité de Kevin
et les communications via téléphone mobile, vague 4**

En vague 4, ce processus montre un accomplissement flagrant. L'ancrage prolongé dans un emploi aux horaires atypiques, son histoire nouvelle avec Laetitia et des effets propres du temps plus difficiles à cerner ont contribué à modifier la disponibilité de Kevin et à accentuer la pression temporelle qui s'exerce sur son existence. Même si les contextes de création des liens ne disparaissent pas, le processus de découplage des relations des groupes de fréquentation est en marche. On passe d'amitiés contextualisées – pour les boxeurs – à un âge de l'amitié « dissociée ».

La sélection relationnelle que l'on pouvait supposer déjà en route en vague 3 à travers la distribution des formats d'échange, se concrétise en vague 4 dans la description d'un réseau où nombre de relations se sont découplées du contexte « boxe ». L'éclatement du réseau en est l'image, même si la sphère familiale reste intacte. La baisse très nette de l'indice de connexité rend quant à elle compte de cette disjonction nouvelle des cercles sociaux. Le réseau de Kevin montrerait en vague 4 une structure proche de la forme « distribuée »¹⁴⁹ : le clan a éclaté, mais le ressort de l'ensemble des différents cercles de fréquentation reste essentiellement la pratique de la boxe.

1.4.3/ Le changement de canal de contact d'une vague l'autre

Nous avons choisi de traiter de l'évolution de la relation avec Sébastien J. C'est une relation qui remonte à l'enfance. Kevin a même cohabité avec lui sur une courte période. C'est un compagnon de galère, au même mode de vie marqué par les aléas professionnels et conjugaux. En vague 3, il est contacté dans la bande de la boxe sur un format de « coordination / ajustement » par le biais du mobile. De plus, il faisait partie des rares relations entretenues par courriel de Kevin. Ce dernier explique ce choix par l'engouement produit par la nouveauté de ce média, auquel il a accès sur son lieu de travail, qui lui permet par petites touches régulières, d'activer des liens inscrits sur la toile selon un genre communicationnel « ludique ». Toutefois, Sébastien J. s'est révélé être peu assidu dans les échanges :

¹⁴⁹ Cela explique la difficulté sur le graphe de nommer les cercles sociaux en présence, vu l'éclatement relationnel qui ne contredit pas le fait que ces relations sont fréquentées sur la base d'un même hobby partagé.

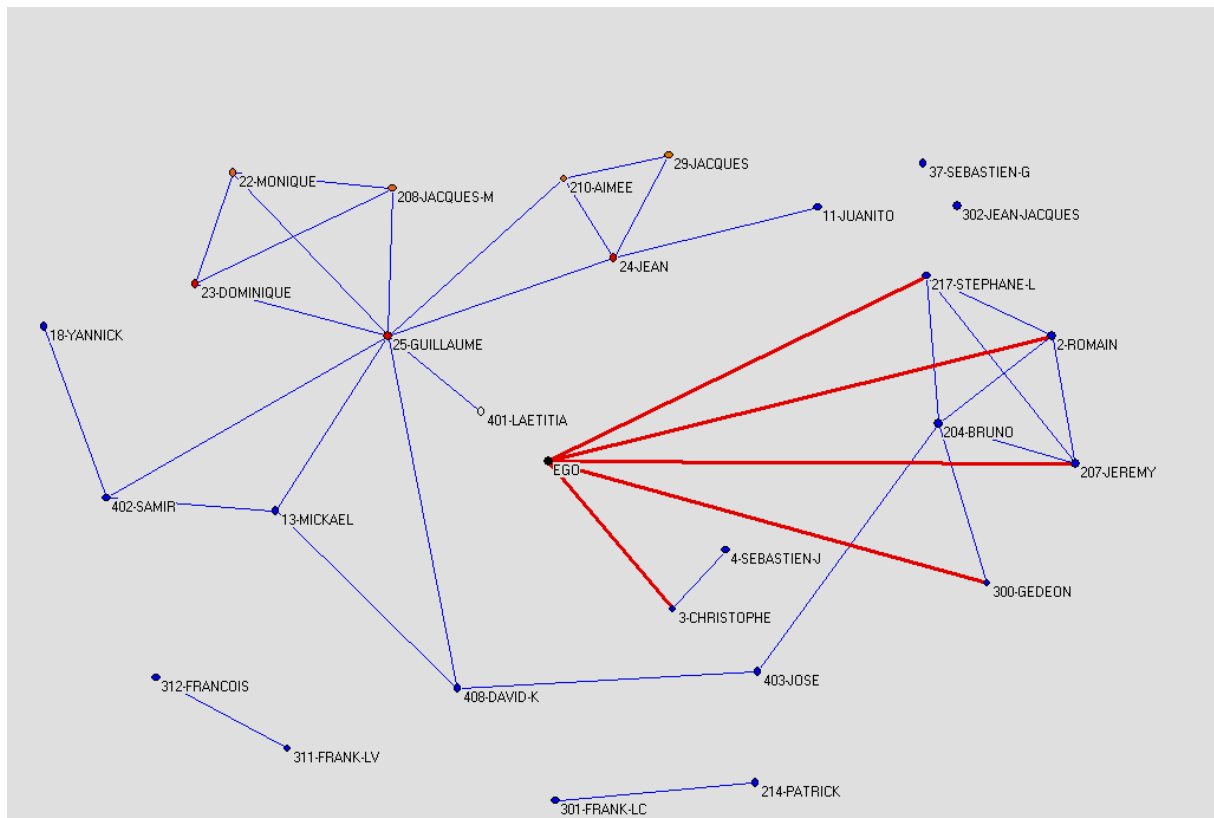
« Avec lui, tu utilises plus maintenant le téléphone portable que le mail. Comment est-ce que tu expliques ce changement de mode de communication ?

Ben je vous dis, parce que moi à l'époque Internet c'était tout nouveau pour moi. Donc c'est vrai que tous ceux qui avaient une adresse e-mail, dans les copains, on s'envoyait toutes les conneries qu'on trouvait sur Internet... Et puis il ne répondait jamais aux mails de toute façon. Il avait d'autres choses à faire à l'époque. Il ouvre, il va répondre demain et puis rien... »

Ces silences entraînés par la non-réponse ont contrarié l'établissement de la « bonne distance » relationnelle. Cette dernière se caractérise par un agrément mutuel implicite autour d'une temporalité juste de contact. A partir du moment où cette convention n'est pas perçue comme réalisée par un des interlocuteurs, les règles de pertinence apparaissent rompues. La reconfiguration des routines de convenance réciproque constitue une problématique centrale du travail du lien. Dans ce cas précis, non sans s'être plaint à plusieurs reprises auprès de Sébastien J. de ses silences communicationnels, Kevin va unilatéralement opter pour le renforcement de l'intensité des interactions téléphoniques afin de rétablir des conditions qui lui paraissent acceptables pour la poursuite du « vivre ensemble ». Le passage de la pratique téléphonique selon un format de « coordination / ajustement », en vague 3, à un format « conversationnel », en vague 4, illustrerait ce processus de redéfinition interactionnel.

1.4.4/ Usages du courriel, liste de discussion et dynamique de distribution de la sociabilité

Le contact par courriel se déroulait lors de la précédente vague en direction de peu d'individus, selon une communication plutôt empreinte de signalement. La banalisation de la pratique de la communication via internet, comme l'appropriation de nouvelles dimensions techniques sont à l'origine de changements significatifs dans les usages au moment de la vague 4.



**Graphe n°20 – Réseau de sociabilité de Kevin
et les communications via courriel, vague 4**

Kevin, constructeur et animateur du site du club de boxe à partir de son terminal professionnel, a mis en place une liste de discussion interne dont il est le modérateur. Les relations équipées qui apparaissent sur le graphe ci-dessus communiquent dans ce cadre. Ainsi, on perçoit que malgré la dislocation de la clique de relations du club – tout le monde ne fréquente plus tout le monde – les échanges sont fréquents et nourris. Le caractère distribué de la sociabilité de Kevin, à savoir le fait que, dans une dynamique majoritaire, les différents cercles, même s'ils sont disjoints, sont ancrés dans des activités communes, semble trouver un relais dans la participation de leurs membres à la liste de discussion.

1.4.5/ L'entrelacement des medias de communication

Avec Romain, qui est son véritable et unique confident, les échanges par courriel ne constituent qu'un appendice de la communication qui se déroule essentiellement par téléphone. Pour Kevin, les courriers électroniques envoyés et reçus sont des « petits trucs en plus » pour consolider sa relation avec Romain :

« Est-ce que les mails sont un élément important pour ta relation avec Romain ?

Je pense que la plupart du temps c'est des trucs en plus..., des petits plus à chaque fois. »

On a ici un exemple de la problématique de l'entrelacement des medias. En réalité, l'échange a besoin d'un prétexte pour donner la place à une conversation plus intime. Le courriel ne semble pas permettre le déroulement d'un laps de temps qui servirait à décomplexer les protagonistes. Dans un rapport masculin, voire « machiste », à la communication, il y a une réelle gêne à débiter de but en blanc une discussion sur des sujets personnels et sérieux. C'est une chose que l'on ne retrouve pas dans le discours des jeunes femmes du panel :

« Tu dis : on parle, c'est pour des conneries...

Oui, en règle générale c'est pour des conneries mais ça arrive aussi qu'on parle de trucs plus sérieux. Tout à l'heure, on était au téléphone tous les deux, en fait on s'est mis à discuter d'un truc alors qu'on se voit tout à l'heure. « Ben ouais, de toute façon, on se voit tout à l'heure ». C'est pour ça quoi. On parle comme ça... Mais en règle générale c'est... Là, je l'avais appelé pour savoir s'il venait à l'entraînement par exemple. Je lui ai laissé un message, il m'a rappelé, puis ben du coup, on a parlé trois secondes, deux trois minutes quoi... »

Le mail, tel qu'il est pratiqué ici dans une liste de discussion, ne permet pas de porter la discussion au-delà d'échanges techniques, de plaisanteries, de nouvelles brèves. En tout cas, les échanges sont ancrés dans les problématiques communes liées à la boîte et au club. Le contenu du dialogue ne dépasse pas l'amorce du sujet qui a déclenché l'échange. Les modalités de l'échange dialogique sur une liste de ce type sont fortement réglées, codifiées. Elles sont caractérisées non seulement par un langage commun, mais également un ensemble d'attitudes implicites. Les « rites d'interaction » qui y ont cours limitent l'étendue et la profondeur des échanges. Ainsi, le dispositif technique lui-même, tel qu'il a été mis en place selon les possibilités offertes par le media, contraint l'objet et la vocation des conversations.

On retrouve la même logique du « prétexte nécessaire » dans les rapports téléphoniques entretenus avec Sébastien J. :

« Lui alors on s'appelle, c'est pour avoir des nouvelles. C'est pareil, il est barré dans son truc, il bosse vachement en plus, il bosse beaucoup. Donc, on se capte : « ça va, toi ? Ouais impeccable ! Bon ben à plus ! Ouais salut ! » Et puis voilà. Oui c'est ça, lui il m'appelle des fois le matin, après, le midi : « Ouais je fais une pause, ouais je passe. Ouais, ben passe. » Un coup de café, puis voilà.

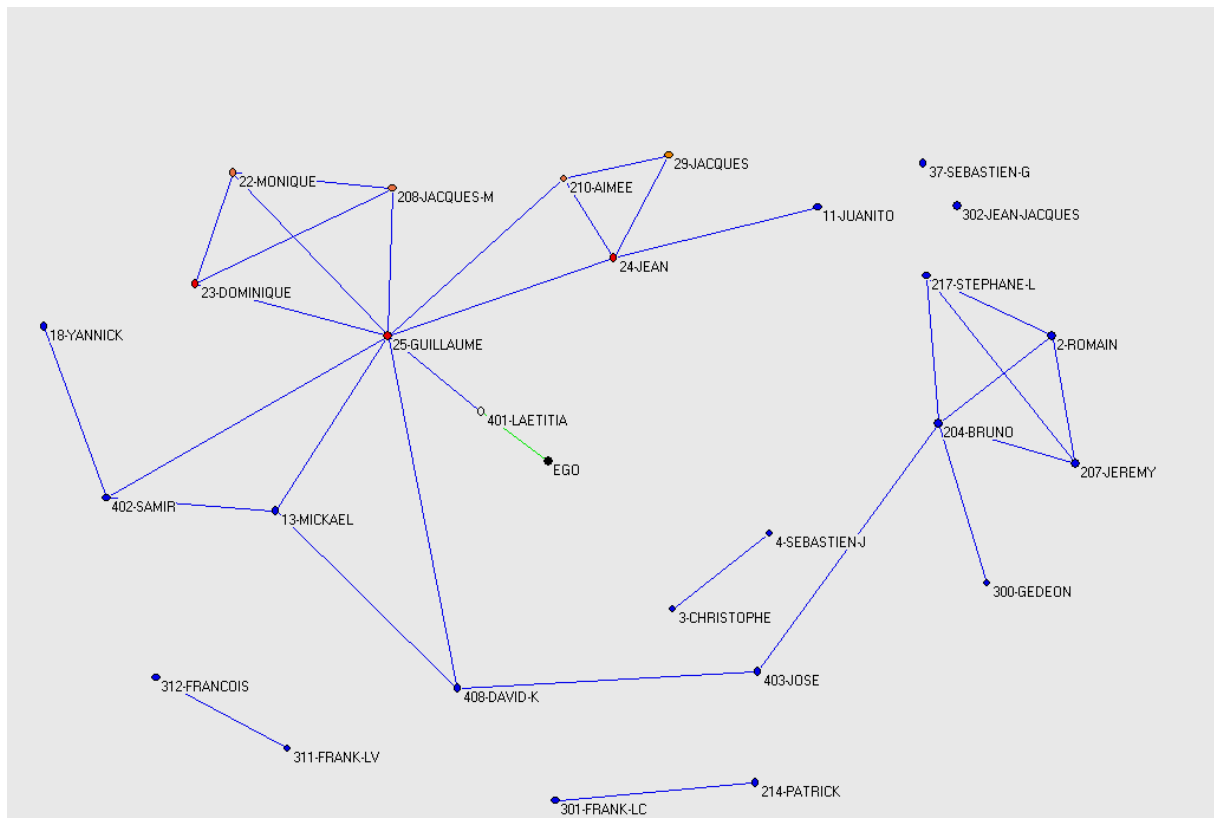
Oui, c'est pour des petites choses comme ça, ce n'est pas pour discuter de choses plus importantes ?

Non, si ça arrive... Avec Sébastien c'est plus du face à face. Parce qu'à la rigueur on va rester deux secondes au téléphone, et puis on va se voir après. Mais si ça arrive, ce n'est pas, enfin la plupart du temps, ce n'est pas des coups de téléphone pour ça quoi. Ça vient dans une discussion comme ça mais euh... »

Cette relation à la discussion empreinte de gêne serait une source d'explication, du moins chez Kevin, de la distribution de sa communication selon différents dispositifs.

1.4.6/ Le SMS : « filer » l'amour...

Kevin fait un usage quasi-exclusif du SMS avec sa nouvelle petite amie, Laetitia. C'était une fonction du mobile qu'il n'utilisait pas trois ans auparavant.



**Graphe n° 21 – Réseau de sociabilité de Kevin
et les communications via SMS, vague 4**

Les faibles ressources financières de Kevin viennent contraindre l'emploi du SMS. Il est pour lui le moyen de « biper » des relations quand il souhaite être rappelé car son forfait est épuisé. Il consacre donc la grande majorité de ces mini-messages pour se signaler à sa petite amie :

« Pour les SMS, toi tu en envoies..., à part Laetitia, je crois que c'est la seule personne ?

Ouais, on s'envoie des petits messages d'amour... Mais autrement, quand j'envoies des SMS c'est que je n'ai plus d'unités pour appeler et je fais : « Rappeler Kevin ».

Ça arrive souvent ?

Elle ? Non elle, c'est uniquement des petits mots comme ça qu'on se met. Pour les autres, si jamais je leur fait des SMS, c'est pour ça quoi. C'est parce que je ne peux pas...

Ah oui, tu leur dis : « Rappelle-moi ».

Oui, oui j'ai juste assez pour envoyer un SMS. Mais je renvoie : « Rappelle-moi ». Il rappelle ou le mec s'il ne peut pas rappeler, il passe. On se débrouille.

Tu fais une grosse différence toi, entre le SMS et le téléphone ?

Oh oui. Oh ben oui, le SMS, c'est vraiment pour le truc rapide, pour dire : « Tu as oublié le pain... », je pense que c'est ça, autrement... Si, c'est ceux qui ont quinze ans, ils s'amuse bien : « Je t'aime, moi non plus... Oui »

Oui, ça avec Laetitia ? Les autres, c'est juste pour leur dire : « Tu me rappelles » ?

Oui, c'est ça ouais. »

Ce qui est globalement remarquable dans le cas de Kevin, c'est la chute importante du nombre d'interlocuteurs téléphoniques au profit de l'augmentation sensible de correspondants électroniques. La téléphonie n'est dirigée que vers les deux amis de confiance. Ensuite, la communication avec ses relations de la boîte se fait par courriel. Ce collectif se présente désormais moins comme un clan vu son éclatement, sa dissociation, les découplages réalisés, que sous la forme d'un sous-réseau « distribué » : Kevin partage avec l'ensemble de ces relations amicales la même activité de loisirs. On peut ainsi vérifier une des hypothèses des travaux de Bergé, Cardon et Granjon (2003) : si à une configuration clanique de la sociabilité correspond effectivement une prédilection pour les relations de face-à-face, son évolution vers une structure dissociée et distribuée voit le développement de la communication à distance, de la co-présence à distance.

Avec l'avancée dans l'âge, l'utilisation de ce type de médias correspondrait à deux exigences nouvelles : l'asynchronie et la connectivité. Même si au moment de la vague 1 Kevin était déjà dans la vie active, on notait que la dynamique de sa sociabilité était marquée par la perpétuation de modes relationnels « adolescents » (la bande). En vieillissant, les relations tendent à s'individualiser, à se dissocier. L'expérience sur la longue durée du travail précaire aux horaires particulièrement astreignants, modifierait la perception du temps libre disponible

pour entretenir ces liens interpersonnels. Cette pression temporelle nouvelle induirait la nécessaire possibilité de développer des échanges « asynchrones », des rapports dialogiques qui peuvent se passer de l'immédiateté de la réponse. Par ailleurs, la raréfaction des éventualités d'interagir en face-à-face favorise une redéfinition de la mesure de la temporalité juste de contact et donc des modalités des règles de pertinence à l'origine du maintien des relations. Rester « connecté » devient un impératif non seulement pour prévenir l'éloignement de certains liens, mais aussi pour se rassurer quant à son existence par rapport à autrui. Cette connectivité peut être appuyée technologiquement (Licoppe, 2005). La co-présence à distance s'organise selon les canaux qui autorisent d'une part les échanges sur des modes conversationnels, mais aussi d'autre part, et de manière non négligeable, à partir des dispositifs de signalement. Les contacts brefs, parfois répétés, contribuent au processus d'élaboration du « pointillé » communicationnel qui active et réactive le lien.

1.5/ De la connexion à la connectivité

On pourrait ici proposer le modèle de la « substitution », où les TIC viendraient compenser les difficultés à se rencontrer et à animer le réseau relationnel. On serait dans le cas d'une « présence connectée », où les courriels échangés peuvent relever aussi bien de l'échange conversationnel sur des questions liées au club de boxe, à la pratique d'une activité culturelle en commun, comme de contacts phatiques, brefs, sans contenu appelant une réponse, la mise en route d'un dialogue, avec l'envoi de blagues ou le transfert de documents, qui viennent souligner le fait que l'on est présent sur la « toile ».

Ce modèle de la substitution serait particulièrement valable dans le cas de l'entretien de liens dits « forts », ce qui est ici au cœur de notre problématique. La présence sur la toile, ici une liste de discussion liée à un site, qu'elle soit marquée par de la conversation ou des « pointillés communicationnels », une communication de signalement, permettrait à l'acteur de se signaler aux autres et de maintenir ouverte la potentialité, l'éventualité d'un échange, d'un contact. On serait proche ici de ce que Goffman décrivait comme « open states of communication » (Goffman, 1961).

Il y aurait « une tension entre rendre lisible sa disponibilité et gérer la contrainte des horaires et des activités » (Licoppe, 2005, p. 13). Nous avons vu dans la partie consacrée aux usages

de la messagerie instantanée les implications fortes que cela représente, mais on perçoit déjà concernant le courriel que cette inélasticité des temps sociaux peut être compensée par l'affaiblissement de l'obligation de réponse immédiate. Les codes d'interaction régissant ce media d'échange asynchrone autoriseraient cette gestion des flux communicationnels.

Nous sommes en plein dans la gestion de la bonne distance, dans une temporalité juste de contact. Dans le cas du courriel, les règles de réciprocité permettent la réponse décalée. Mais ce décalage ne doit pas excéder une limite acceptable instaurée par chaque interlocuteur pour qu'il conserve sa validité, et perpétue ce mode de communication comme opérant dans l'entretien de la relation. Le passage du mail à la téléphonie mobile concernant la relation avec Sébastien J. est un exemple de la distorsion relationnelle produite par l'absence de réponse de Sébastien aux courriers de Kevin. Le media est abandonné, et un autre dispositif vient en prendre le relais. Cela pourrait être analysé comme un indice de la force du lien, car si cette relation ne comptait pas autant, elle aurait eu tendance à disparaître plutôt qu'à être activée par un autre moyen technique.

Cette préoccupation de l'emploi du dispositif « juste », qui permet un maintien de la temporalité juste de contact pour assurer l'entretien de la relation concernerait ainsi uniquement les liens les plus forts du réseau social. Les formes communicantes sont réformées en fonction des interlocuteurs, et avec différents outils. Les TIC viennent redoubler les liens forts, et les possibilités offertes par l'asynchronie prennent de l'importance avec l'avancée dans l'âge et l'intensification de la pression temporelle. Cela sera d'autant plus socialement admis que « les formes de réciprocité évolueront vers plus de légitimité et de pertinence des attitudes de non-disponibilité » (ibid., p. 14).

2/ Expériences des mobilités, dynamique relationnelle et usage des TIC

La trajectoire de Kevin est marquée par deux sortes de mouvements géographiques. Des mouvements courts, répétés, qui le voient déménager dans le cadre de l'agglomération caennaise et de ses alentours au gré des colocations amicales, des retours au domicile familial, puis de tentatives d'installation en couple, ainsi de suite. Des mouvements longs, principalement le départ pour le sud de la France raconté en vague 2, où il va tenter sa chance professionnelle en compagnie de Juanito, un ami gitan. Kevin fait donc l'expérience de la distance. On remarquera, jusqu'en vague 3, la présence dans son réseau relationnel de liens relativement éloignés géographiquement. Cette topologie relationnelle, que nous estimions géographiquement plus élargie que celle des femmes du type « femmes au foyer », que nous supposions liée à l'épreuve des mobilités, se restreint en vague 4. Ainsi, la différenciation que nous soulevions en vague 3 ne s'inscrit pas dans la durée. Il y aurait un effet propre du temps sur les bénéfices indirects des mobilités. Le temps de séjour dans un état, ici celui d'une localisation géographique forte des activités, conditionnerait la suite du parcours, ici en diminuant les chances de maintien d'un réseau personnel « centrifuge ». L'expérience des mobilités favoriserait-elle la construction de réseaux de sociabilité repoussant des frontières géographiques étroites souvent caractéristiques des réseaux des individus situés en bas de la hiérarchie sociale ?

2.1/ Les temps de l'immobilité useraient les bénéfices indirects des mobilités

On retrouve le type de mouvement de la sociabilité de Kevin dans le cas d'un « trimardeur » comme Alban qui, bien que parti travailler en Angleterre entre la vague 2 et la vague 3, décrit un réseau à nouveau localisé en vague 4 avec la perte d'anciens amis liés à ces pérégrinations. Autre exemple, François (85), qui quitte la France en 1997 dès le départ du domicile familial pour travailler en Norvège, déclare en vague 4 un réseau re-localisé à Oslo, alors que jusqu'en vague 3 il citait encore quelques relations françaises. L'expérience et les bénéfices relationnels de la mobilité ne seraient pas durables en cas de re-sédentarisation prolongée. D'autant plus que, nous l'avons vu, les parcours des « trimardeurs » sont plutôt marqués par le cumul de difficultés privées et professionnelles.

Nombre de « trimardeurs » connaissent peu de mobilités géographiques, leurs circulations étant concentrées sur les modalités problématiques de leurs insertions professionnelles et conjugales. Ainsi, Paul (10), Simon (41) et René (70) ont des réseaux toujours plus centripètes, les liens amicaux étant inscrits dans la proximité. Cela renforce le phénomène de polarisation, de fonctionnement en clan, puis éventuellement de distribution lorsque des processus de dissociation se développent. L'activité téléphonique des jeunes dans cette situation se concentre autour de contacts selon le format d'échange « coordination / ajustement », qui organise les pratiques de face-à-face et de sociabilité collective. L'usage du SMS vient s'inscrire dans l'économie générale d'une communication qui s'adapte à la complexité des temps sociaux de relations entretenant souvent les mêmes rapports complexes à l'emploi et au couple : asynchronie et connectivité constituent des piliers pour le travail du lien social.

Mais qu'advient-il des réseaux de jeunes qui quittent durablement leur lieu d'origine pour s'installer ailleurs ? Ou quand, dans le cadre du travail saisonnier, ils réalisent des allers et venues entre différents lieux ?

2.2/ Quand les « trimardeurs » prennent la route : un double processus de polarisation équipée

Le cas de Joël est intéressant car il constitue une figure extrême du type des « trimardeurs » que nous rattachons à une forme actuelle de nomadisme laborieux. Joël est un travailleur saisonnier, depuis 1996, à la suite de stages d'insertion. Cette circulation continue sur le marché du travail est donc couplée à une mobilité géographique permanente, au rythme des saisons. L'été, il est généralement employé sur le littoral du Calvados, dans un hôtel où son patron le loge dans une chambre. L'hiver, il « met le cap » sur la station alpine de Méribel, où il est hébergé de la même manière. Entre deux contrats il retourne vivre chez ses parents, près de Caen. Il a des relations sentimentales aussi épisodiques que ses saisons... Une nouvelle était en cours en vague 3, qui devait le mener en Angleterre en vague 4. On le retrouve finalement en vague 4, près de Caen, temporairement chez ses parents, entre deux emplois, et célibataire.

Rien d'étonnant, avec un tel mode de vie, qu'il ne possède pas de terminal fixe. Au contraire, il fait partie des jeunes du panel équipés d'un mobile depuis le plus longtemps, puisqu'il affirme en détenir depuis presque dix ans, ce qui correspond à son entrée dans le rythme du travail saisonnier. son équipement en terminal portable est dans son cas, comme dans celui de Kevin, intimement lié à son mode d'insertion professionnelle.

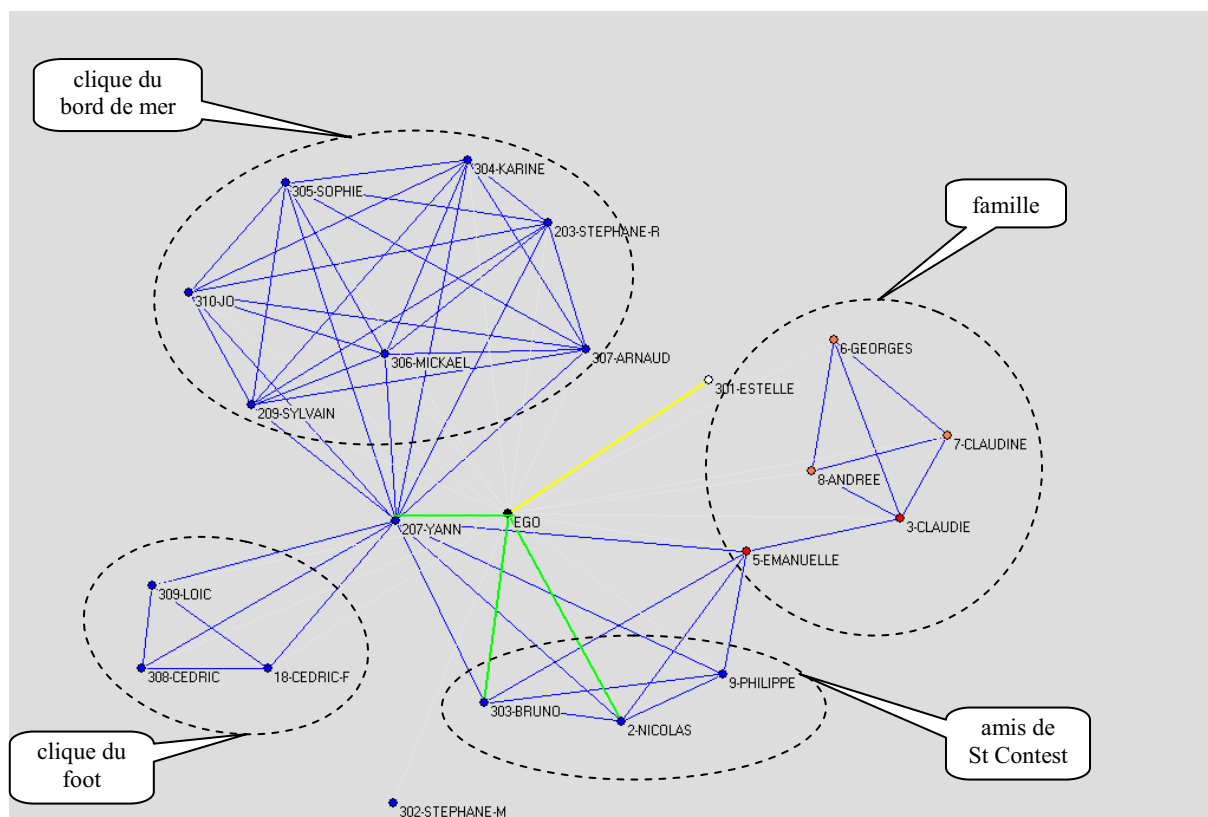
2.2.1/ Dynamique de sociabilité de Joël de la vague 1 à la vague 3 :

un réseau localisé

Ces successions de déplacements, notamment dans les Alpes, ne vont pas favoriser d'emblée la création de liens durables sur les trois sites où il évoluent. Sa sociabilité s'articule ainsi essentiellement, à part quelques liens faibles avec des jeunes saisonniers rencontrés à Méribel, autour d'amis fréquentés soit dans le bourg où vivent ses parents et où il a grandi, soit en bord de mer. Ces deux lieux ne sont pas très éloignés (moins de cinquante kilomètres). L'évolution est d'ailleurs progressive.

En vague 1, Joël décrit un réseau centré sur le village familial : un cercle de son village St Contest, où les amis sont connectés au membres de sa famille, ainsi que des contacts pouvant aller jusqu'à 15 l'été pour aller à la plage, bowling, boîte... ; un cercle plus ancien de copains du village liés à l'enfance ; un cercle du foot. En vague 2, un cercle d'amis de Ouistreham, où il travaille en cuisine l'été, apparaît. Si le cercle familial et les relations qui y étaient connectées en vague 1 subsistent, on assiste à la disparition de nombreuses relations, comme celle du foot qu'il ne pratique plus. Le nouveau cercle lié au travail saisonnier vient donc « chasser » des groupes plus anciens. Les relations ne se cumulent pas, et l'effectif de son réseau reste constant, avec 21 liens. En vague 3, on note la persistance d'un cercle du bord de mer. S'il s'organise autour de deux personnes, Sylvain (209) et Stéphane (203), qui ont continué de venir régulièrement exercer durant l'été des professions saisonnières, le reste de la « bande » est constitué de relations nouvelles. On relèvera que c'est le seul cercle où l'on trouve des femmes, deux en l'occurrence¹⁵⁰, quand les deux autres cliques d'amis sont exclusivement masculines. Joël a repris le foot, et les relations qu'il cite n'existaient pas en vague 1. Ces amis de St Contest, toujours connectés à sa famille, sont toujours présents.

¹⁵⁰ Les professions liées aux saisons (hôtellerie / restauration dans ce cas) sont mixtes, contrairement au monde professionnel de Kevin, la sécurité, et à son hobby, la boxe.



**Graphe n°22 – Réseau de sociabilité de Joël
et ses communications via le téléphone mobile, vague 3**

La communication téléphonique est dans son cas bien moins intense que dans le cas de Kevin. Joël a développé moins d'ancrages forts. De nombreuses études ont ainsi montré que l'on téléphonait majoritairement aux personnes que l'on voit le plus (Smoreda, Licoppe, 1998 ; Rivière, 1999). Or, l'extrême mobilité de Joël induit des relations de face à face espacées dans le temps, raréfiées. On voit d'ailleurs qu'il ne communique pas avec la bande numériquement la plus importante. C'est un cercle amical quelque peu « mythifié », qui s'appuie sur peu de relations solides et anciennes. Elles sont liées à la dernière saison. Joël s'y raccroche. Mais on voit bien que ses proches sont surtout deux ou trois copains présents dès la vague 1, des amis d'enfance.

Le mobile lui sert principalement à la coordination, au sens où il n'en développe pas un usage conversationnel pour entretenir ses relations distantes, mais qu'il l'utilise à chaque fois qu'il rentre au village pour fixer les rencontres épisodiques avec ses plus proches amis.

En revanche, son usage en direction de sa nouvelle petite amie, Estelle, engage un contenu relevant de l'intimité. Cette relation est récente. Estelle est également saisonnière, mais pas dans les mêmes entreprises. Aussi, leurs horaires sont-elles complètement décalés, et leurs lieux de travail éloignés. Leur lien téléphonique prend énormément d'importance :

« Elle est où maintenant ?

A Moutiers, elle va sûrement bosser les week-ends sur Annecy et cet été sur Annecy. Donc Estelle, je vais voir comment ça va s'affiner cette histoire de saison d'été.

Estelle, tu l'appelles régulièrement ou c'est en fonction d'autre chose ?

Non, des fois c'est moi qui l'appelle, des fois c'est elle. Ça va être quand il va y avoir un truc important, par exemple la saison. Sinon, ça va être pour discuter.

Vous parlez de quoi en général ?

De nous, d'elle, de ce qu'on a fait, de ce qu'elle compte faire. Éventuellement de nos projets futurs et tout : j'ai pensé à ci, j'ai pensé à ça. Je connais tel type qui a été là-bas, qui a vécu tant d'années là-bas, il m'a expliqué un peu, machin, truc. On pourrait partir là.

Est-ce qu'il y a des moments où tu lui téléphones plus souvent ou moins souvent ?

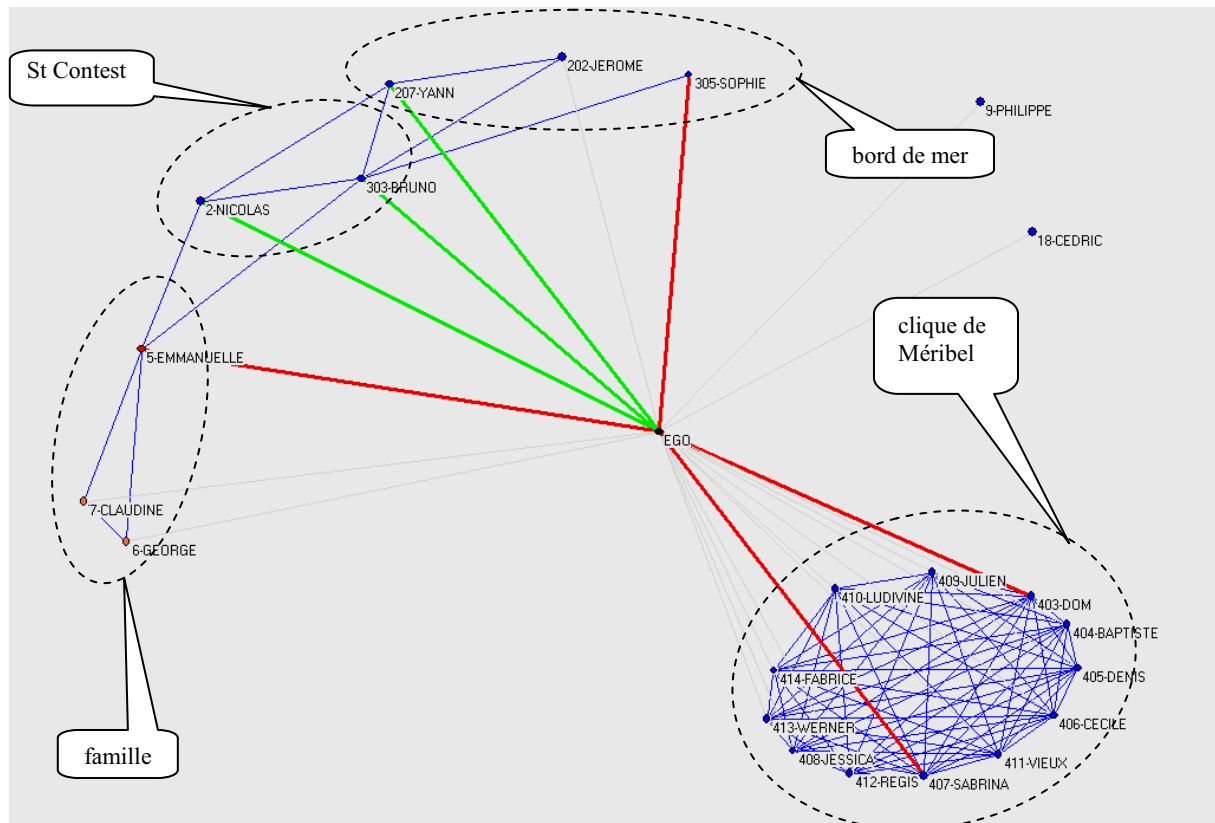
Il n'y a pas des moments où je lui téléphone plus, mais des moments où je lui téléphone moins parce que je suis plus occupé. Et puis les moments où je pourrais lui téléphoner, style je sais que ça va être le week-end, elle va travailler donc je ne pourrai pas l'avoir. Ou alors, style, c'est trop tard le soir. Et puis je suis que des fois je pourrais l'appeler le soir mais je ne suis pas sûr de son emploi du temps. Je sais que des fois, le soir, elle est chez elle avec sa mère et tout. »

Cet extrait souligne les compétences de « jonglage » avec les temps sociaux de chacun pour parvenir à communiquer, une sorte de gymnastique de la joignabilité. Estelle est par ailleurs la seule relation activée par SMS. Joël évoque à ce sujet la recherche de médias de communication asynchrone et discrets qui pourraient leur permettre d'échanger plus fréquemment, y compris à des horaires tardives ou de manière non-intrusive lors des temps de repos diurnes alors que l'un ou l'autre aurait travaillé la nuit. Ainsi, Joël déclare-t-il avoir sollicité un opérateur internet pour lui installer une connexion chez ses parents dans les semaines suivant notre entretien.

2.2.2/ Vague 4 : un processus de double polarisation du réseau

Trois ans plus tard, le réseau du bord de mer se restreint mais vient s'encaster dans le réseau du village. Ce rapprochement s'est effectué par l'entremise de Yann (207) qui faisait déjà la connexion entre la troupe saisonnière et les amis de St Contest. Par ailleurs, Yann et Jérôme (202) vivent le reste de l'année dans le Calvados, ce qui facilite leur fréquentation. Mais ce

qui est remarquable, c'est le développement d'une clique liée au travail saisonnier hivernal. Pour la première fois apparaissent, et ce de manière relativement massive, des liens issus de ce contexte pourtant ancien maintenant. Observons à présent les usages de la téléphonie mobile¹⁵¹.



**Graphe n°23 – Réseau de sociabilité de Joël
et ses communications via le téléphone mobile, vague 4**

On assiste dans l'intervalle des deux vagues à un mouvement de double polarisation du réseau de Joël : aux deux espaces fréquentés régulièrement dans le temps, la côte normande et Méribel correspondent deux ensembles de relations amicales très denses et non-connexes, totalement disjointes. On notera à nouveau le non cumul des relations : de nombreuses relations du bord de mer ont disparu en même temps qu'apparaissait la clique du ski.

¹⁵¹ Joël, qui avait fait installer internet chez ses parents, ne l'utilise finalement pas.

Les relations de cette sphère de sociabilité sont des liens qui se sont progressivement dissociés du contexte clanique d'origine. Une communication de coordination active certaines d'entre elles, les hommes, alors que Joël est de retour en Normandie, pour organiser les rencontres et sorties. Lorsqu'il est à la montagne, Joël ne néglige pas ces relations et usent de son mobile selon un format d'échange d'ajustement : par un signalement régulier, de courts appels et quelques échanges de textos, les liens sont réaffirmés. Nous devons relever que ce sont ces mêmes liens que Joël contactait déjà sur ce format en vague 3 qui ont été amenés à survivre dans le temps : l'activité communicationnelle et son rythme juste ont contribué au découplage de relations en soutenant leur processus d'élection.

En revanche, le lien téléphonique avec Sophie connaît une intensité originale. Cette relation s'est nettement découplée de la clique du bord de mer et s'est individualisée au point de devenir un lien pratiquement isolé. Joël a eu une aventure amoureuse avec Sophie. Cela n'a pas été sans poser quelques problèmes relationnels à l'intérieur du groupe, de jalousie notamment. Sophie n'est donc plus associée à la bande de copains. En revanche, Joël prend soin d'entretenir de bons termes avec Sophie, qu'il revoit en rentrant en Normandie :

« Sophie, tu lui téléphones quand ?

Quand j'étais à la montagne, ouais, parce que, elle, elle m'appelle un petit peu, et puis, ouais, pareil, Noël, Jour de l'an, prendre des nouvelles si tout se passe bien, si son petit va bien, tout ça. Et puis, ouais, puis, sinon, ici, je vais dire ben : « Tiens, qu'est-ce que tu fais ce vendredi ou samedi prochain, on mange ensemble euh... »

Voilà, quoi, ou, tu es chez toi, ben tiens, ça fait longtemps qu'on ne s'est pas vu, je passe te voir, ou tiens, ben, si tu passes par-là, passe ici. Et puis voilà.

D'accord, tous les combien, à peu près, tu lui téléphones, quand tu es ici ?

Oh, je ne sais pas, pas très, très souvent, en fait. Deux ou trois fois par mois, peut-être. Enfin, c'est pour savoir, quoi ! »

L'usage du mobile, selon un format conversationnel depuis la montagne, contribue à façonner un lien avec une personne qu'il fréquente nettement moins régulièrement que ses copains alors qu'il est de retour. L'épisode amoureux avec Sophie a compté plus que d'autres racontés comme des passades. Joël semble tenir à cette relation féminine, alors même que la rupture, à l'initiative de Sophie, a été mal vécue. Ses difficultés à former un couple le rendent sensible au maintien du contact, même fragile, avec les rares femmes qui composent son réseau.

Les communications vers la clique de Méribel

On retrouve cet exact engagement de travail du lien en direction de Sabrina (407), qui semble parfois lui faire quelque peu perdre la tête... :

« Sabrina, tu lui téléphones quand, pourquoi ?

Ben, quand je suis ici, comme elle, elle n'est pas ici, pour prendre des nouvelles, tout ça, elle m'appelle de temps en temps ou alors, sinon, ouais, comment, je veux dire, ouais, puis sinon, ben voilà, pour se prendre des nouvelles, tout ça, et puis, l'hiver dernier, elle, elle était sur Paris quand moi je suis monté à Méribel, donc, on était à pied aussi, donc, on s'est rejoint en voiture à... On s'est rejoint en train à Paris puis on a pris le train ensemble, et puis, elle, elle était déjà sur Méribel, mais elle était revenue en train, elle avait des trucs à faire, tout ça, bon. Et puis, euh, ce qui fait qu'on est remonté ensemble à Méribel, quoi, en train, et puis, après, on est revenu en voiture avec elle, il y a deux ans. Ben, c'est elle, enfin, l'année dernière, c'est elle qui m'avait ramené, jusqu'à Bourges, en voiture, et puis, j'étais revenu en train, après. »

Sabrina est devenue une amie dont il aimerait se rapprocher, et qu'il compare souvent à Sophie. Elles exercent le même métier que Joël. Ce dernier paraît évoluer dans un univers singulier, celui des saisonniers.

Dom (403), avec qui il communique régulièrement, a été son colocataire à Méribel l'hiver précédent. Joël insiste sur son entente particulière avec lui, l'existence d'une sensibilité commune. Il l'appelle uniquement « hors saison » :

« Quand tu es à Méribel, est-ce que tu l'appelles, des fois, Dom, au téléphone ?

Non, parce qu'on se côtoie un petit peu au boulot, le long de la journée, tout ça, et puis qu'on habite ensemble. L'hiver dernier, style, par exemple, on côtoyait pas mal le cercle de mêmes personnes... »

Ils nourrissent tout deux une passion pour le foot et soutiennent les clubs des villes dont ils sont issus, Caen et Rennes. Les soirs de match sont l'occasion d'une reprise de contact à distance :

« Est-ce que, est-ce qu'il y a des moments où vous vous téléphonez un peu plus, un peu moins, et tu dis que, au moment des matchs de foot ?

Ouais, parce que, c'est un délire. Il est amateur de foot comme moi, tout ça, donc, ouais, ouais, ouais, quand il y a des matchs de champions league, qu'on est n'est plus ensemble. Parce que, quand on est à Méribel, ben voilà, souvent, on allait les regarder ensemble au bar, après manger et tout ça, c'est souvent qu'on sortait ensemble, qu'on faisait des petites soirées avec d'autres et tout ça, qu'on croisait

au bar pendant les matchs de foot, quoi. Et donc, ouais, c'est comme avec Denis, tout ça, souvent, on s'appelle un petit peu, voilà, quoi !

Donc, Dom, quand il y a un match comme hier soir, tu appelles, tu dis : « Alors, on a gagné, on a perdu ! »

Ouais, et puis voilà, quoi ! Et puis, là, quand il va y avoir des Caen-Rennes dans le championnat de France, l'année prochaine, bon, ben, ceux qui ne seront pas quand on sera à Méribel, voilà, quoi ! Malheur aux vaincus ! Et puis des fois la conversation ça part, on se raconte nos vies. »

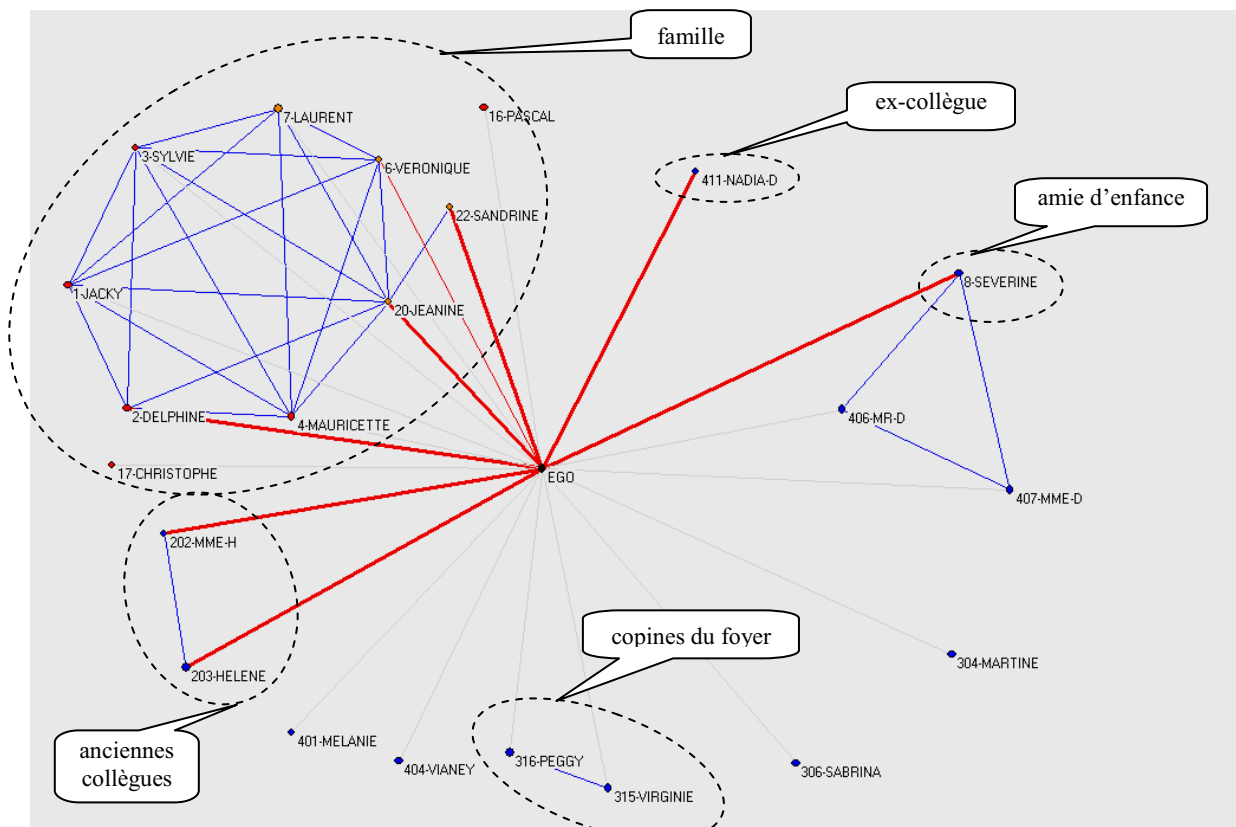
Rappelons-nous l'exemple de Kevin pour qui les conversations téléphoniques, entre hommes, nécessitaient une amorce, tel un échange de banalités sur le quotidien, pour s'engager au-delà de certains poncifs quasi-phatiques. Le basculement vers un contenu discursif plus élaboré était toujours incertain, difficilement osé, et semblait prendre place, à l'occasion, après une sorte de round d'observation. Le cas des conversations téléphoniques de Joël avec Dom peut être lu sous un jour similaire. Le travail du lien à travers la conversation téléphonique ne s'élabore qu'à partir de l'existence d'un prétexte qui, outre le fait qu'ils se rappellent l'un l'autre à leur mémoire, autorise, parfois, l'ouverture d'une discussion plus intime. Les règles de pertinence de ces relations entre hommes suivent des codes implicites stricts balisant le tabou de l'intrusion. La pratique rituelle d'une phase d'attentisme révélant une sorte de méfiance de l'ouverture par la parole nous est parue récurrente dans l'enquête.

2.3/ Un mode masculin de communication ?

L'étude des carrières relationnelles et techniques des « femmes au foyer » tend à montrer un usage nettement plus expressif de la téléphonie. Même s'il s'agissait de l'emploi de terminaux fixe, on est droit de s'interroger sur la sexuation des pratiques relationnelles équipées. Ainsi, les « trimardeurs », de condition sociale comparable à ces femmes, et développant des réseaux également localisés, font-ils un usage du mobile orienté vers les formats d'échange de « coordination / ajustement ». On pourrait faire l'hypothèse que cette différenciation dans les formats d'échange est liée au caractère plus replié sur la sphère domestique des parcours des « femmes au foyer » qui trouvent dans la communication téléphonique un canal de « sortie » de l'isolement au domicile. De plus, l'homogénéité sexuelle et sociale des réseaux fait que cette sociabilité téléphonique s'exerce entre femmes dans des situations sociales proches. Une communauté de modes de vie et de pratiques pourrait influencer les modes d'usage du téléphone, notamment la recherche de la conversation équipée. Chez les « trimardeurs », on

note plutôt la préoccupation du signalement et surtout de l'organisation des interactions de face-à-face. Leur disponibilité conjugale et familiale leur laisserait davantage le loisir de la rencontre. Par ailleurs, le fonctionnement clanique, « polarisé », se nourrit de la fréquentation collective des membres du groupe.

Mais qu'en est-il des usages de la téléphonie de Rose, seule femme qui en vague 4 présente les indices d'un parcours de « trimardeuse »? Cette jeune prolétaire, célibataire, quitte le foyer de jeunes travailleurs entre la vague 3 et 4 pour enfin s'installer seule. Elle vit dans la région parisienne depuis quatre ans et vient de conclure un nouveau contrat de travail de vendeuse lorsque nous l'interrogeons en 2004. Elle ne dispose que d'un terminal mobile, sur lequel elle préfère concentrer ses frais¹⁵².



**Graphe n°24 – Réseau de sociabilité de Rose
et communications via le téléphone mobile, vague 4**

Les effectifs de son réseau relationnel chutent entre la vague 3 et 4, passant de 40 à 29 liens. Il tend à se recentrer sur la sphère familiale mais à la différence des hommes « trimardeurs », on remarque une sociabilité marquée par la diversité des cercles relationnels qui sont composés

¹⁵² On remarque encore une fois que l'ouverture d'une ligne fixe continue d'être corrélée à l'installation en couple.

de relations qui se sont découplées de leur contexte d'origine : des ex-collègues, dont certaines comme Mme H. (202) et Hélène (203) sont géographiquement éloignées, mais aussi des copines connues dans le cadre du foyer. De même, subsiste une relation formée dans l'enfance, Séverine (8). Rose la fréquente occasionnellement lorsqu'elle retourne en Normandie. Cette dernière lui a présenté un couple d'amis, M. et Mme R.

A nouveau, on doit relever que la sociabilité amicale de Rose est entièrement tournée vers des femmes. Ce type d'homophilie ne la distingue ni des « femmes au foyer », ni des « trimardeurs ». En revanche, son réseau s'est structuré autour de relations dissociées d'anciens cercles distincts, aux ressorts d'activité spécifiques, ainsi qu'autour de plusieurs relations isolées rencontrées dans les différents emplois occupés et des voisins, mais qu'elle ne fréquente pratiquement pas. Cela donne l'image d'une structure réticulaire de tendance « spécialisée ». Il y a une réelle différence avec les réseaux masculins des « trimardeurs », qui conservent un caractère « polarisé », voire « distribué ». Or, cette dynamique de « spécialisation » de la sociabilité de Rose se retrouve dans un mode d'usage de la téléphonie mobile tout à fait différent également de celui des hommes. En effet, on constate une activation générale des relations équipées selon un format d'échange « conversationnel ». Les relations qu'entretient Rose sont fortement personnalisées et individualisées, fruits d'un processus électif solide qui a permis leur maintien dans le temps et l'espace. Les usages du mobile participent à soutenir et construire des liens en profondeur, de manière plus intime. La conversation téléphonique n'a pas besoin de prétexte autre que celui de l'engagement conscient dans le travail du lien comme fin en soi, là où les hommes « trimardeurs » s'appuient sur le support d'activités partagées pour simplement dialoguer. Cela donne une capacité à Rose de continuer à nourrir des relations lointaines, façonnées par une histoire partagée qui peut se poursuivre malgré les changements biographiques.

Conclusion

Il serait bien entendu hâtif de tirer des généralités à partir de la comparaison du cas isolé de Rose. Toutefois, et à la lumière d'éléments mis en évidence également dans l'analyse des trajectoires d'usages des « femmes au foyer », on peut tirer un certain nombre de conclusions sur la dynamique qui anime les réseaux sociotechniques des hommes « trimardeurs ».

Ces derniers tendent donc à développer des réseaux localisés, y compris dans les cas où ils font l'expérience de mobilités géographiques. La sociabilité de Joël s'est donc recomposée au moment de la vague 4 essentiellement en deux clans, chacun localisés dans les régions où il séjourne régulièrement. On pourrait rapprocher cette dynamique des autres parcours de trimardeurs qui tendent à construire des réseaux centripètes et « polarisés » (Bergé, et al., 2003). L'entretien de relations distantes, lorsqu'elles ont pu exister du fait des mobilités, ne résiste pas à l'avancée dans l'âge et à la pérennisation de modes d'insertion sociale marqués par l'instabilité professionnelle et conjugale. Les sociabilités s'organisent autour de cliques amicales fortement ancrées dans la pratique d'activités communes. Des processus de « polarisation » et de poursuite du fonctionnement « clanique » caractérisent des carrières marquées par la difficulté d'accès à des statuts normativement référés comme « adultes » sur les plans privés et professionnels. On note ainsi l'absence globale de relations isolées. Le cas de Kevin propose une option plus élaborée de cette dynamique de regroupement. Le clan initial a éclaté mais les relations sont conservées malgré la fin d'une fréquentation réciproque. Elles se répartissent désormais en plusieurs cercles qui ont la particularité de continuer d'être liés au club de boxe. Si certains d'entre eux sont plus fréquentés et contactés que d'autres, il n'en reste pas moins que ce modèle de sociabilité correspondrait davantage à la forme « distribuée ». Sa communication mêle alors coordination, pointillés communicationnels pour se signaler, pour surtout ne pas passer « à la trappe », dans l'oubli, du fait de ses horaires décalés, avec une communication plus intime, qui démarre toujours sur un prétexte de coordination, en rapport avec une activité partagée (la boxe, le club). L'usage des TIC est envisageable dans son cas dans le cadre d'un modèle de « substitution » à la raréfaction des rencontres de face-à-face.

Les usages de la téléphonie mobile des « trimardeurs » portent l'empreinte d'une sociabilité qui valorise les interactions de face-à-face. Au-delà, les pratiques de signalement dénotent une

préoccupation récurrente de connectivité. L'éclatement des temps de travail et les faibles ancrages domiciliaires peuvent constituer autant d'obstacles à la participation active à la « bande ». L'usage de la téléphonie vise notamment à réaffirmer sa présence vis-à-vis du groupe, à souligner régulièrement son existence. Rester en contact, connecté, est un impératif pour éviter un trop fort décrochage social. Les usages reflètent cette nécessité, notamment dans les changements d'outils quand ceux-ci ne sont pas estimés adéquats pour soutenir une relation. On avait vu avec Kevin que ses premiers interlocuteurs de courriel étaient les relations de confiance, équipées bien entendues. Or, on remarque en vague 4 que certaines de ces relations sont contactées par d'autres moyens, car il y a eu une déception sur les niveaux de retour dans l'échange, en particulier avec Sébastien. L'outil est donc abandonné au profit d'un autre pourvu que la « bonne distance » dans une temporalité juste de contact soit ajustée. Il y a de nettes formes d'opportunisme dans la répartition des usages des dispositifs. Dans le cas des trimardeurs, le risque de perdre une relation ou le contact avec un cercle représenterait un coût social très élevé, et augmenterait le potentiel d'isolement.

Dans cet ordre d'idée nous avons relevé un entrelacement d'usages des TIC pour multiplier les occasions de signaler sa présence aux groupes. A ce titre, Kevin dispose d'un avantage sur les autres trimardeurs, son savoir-faire technique sur internet. Nous avons vu que, dans une certaine mesure, cela pouvait permettre de l'ancrer dans son système relationnel. La présence sur la « toile », sa fonction technique de modérateur lui confère une fonction sociale qu'il ne pourrait peut-être pas jouer vu ses faibles disponibilités horaires, et surtout son décalage temporel dû à la structure de son temps de travail. On pourrait pousser le questionnement plus loin : en le plaçant en situation de « conseiller technique », de « référent technique » par rapport aux relations de son réseau qui commencent à s'équiper, à utiliser le site du club pour communiquer, etc., la maîtrise de ce capital technique ne viendrait-elle pas compenser des handicaps quant à la constitution d'un capital social ? Kevin dispose d'un faible capital économique et culturel. Son savoir-faire technique relève de l'autodidactie, de la « bidouille », de l'auto-formation sur le tas, d'une sorte de variante du bricolage caractéristique du rapport à la technique des classes populaires. Disposer d'un capital technique concernant les technologies de communication ne viendrait-il pas compenser les faiblesses dans les capitaux économiques et culturels pour se forger un capital social ?

Par ailleurs, la possibilité d'entrelacer des médias de communication joue comme un atout dans le maintien de son capital social et vient compenser les handicaps de ses temporalités

atypiques. On a aussi vu que les canaux de communication asynchrones, textuels, comme le SMS sont utilisés dans le même objectif. Dans cette perspective, des « trimardeurs » comme Samuel ou Paul, même s'ils en font un usage balbutiant et contraint par l'absence de connexion à domicile, utilisent l'envoi de courriels sur des modes principalement ludiques pour donner un tour supplémentaire au tissage de leur maillage relationnel.

Enfin, les rares usages du mobile sur des formats conversationnels sont des occasions de construire des rapprochements avec les relations les plus affinitaires. Mais ce type d'échange est marqué par un registre apparemment masculin de communication. Le premier contact est systématiquement établi sur un sujet qui a trait à l'activité ou la passion partagée (la boxe, le foot) avant de pouvoir éventuellement dériver vers une conversation autour de sujets plus personnels. La référence à la pratique du groupe constitue un prétexte pour se contacter. Le format d'échange peut ou ne peut pas basculer dans un autre format d'échange en cours de communication.

Chapitre 3

« Etudiants »

Introduction

Dès la vague 3, nous repérons qu'aux trajectoires étudiantes étaient majoritairement associées des itinéraires conjugaux « célibataires » et une tendance générale à l'utilisation exclusive de terminaux téléphoniques mobiles, combinée à des usages du courriel à partir des lieux d'enseignement. Le type « étudiants » est composé alors de sept individus, quatre hommes et trois femmes. Les origines sociales sont variées et se partagent entre milieux populaires, intermédiaires et aisés. A cette date, seule une femme, Florence, est installée en couple. De fait, elle est également l'unique détentrice d'une ligne fixe, ce qui illustre que les phénomènes conjugaux et techniques sont intimement liés.

Nous avons d'emblée choisi de considérer ces parcours comme particuliers au sens où l'on pouvait supposer que ces jeunes avaient la possibilité de développer des modes de vie spécifiques à travers la fréquentation prolongée de contextes collectifs dans le cadre de la poursuite d'études supérieures. Disposant d'emplois du temps moins chargés, ils seraient amenés à s'engager dans des activités culturelles ou récréatives de manière plus intense et récurrente que les jeunes travailleurs du même âge ; que, par ailleurs, les liens issus du lycée pourraient suivre pour partie les mêmes chemins universitaires ce qui favoriserait leur maintien alors que les cercles sociaux originaux se disloquaient ; que la camaraderie étudiante pouvait se présenter comme un prolongement des modes de sociabilité lycéens et contribuer à la formation de groupes amicaux contextualisés ; que ces jeunes seraient plus disponibles pour des sorties ou des réceptions ; que l'élévation du niveau de diplôme serait corrélée, comme le suggèrent les enquêtes statistiques, avec l'entretien de réseaux étendus et diversifiés ; etc.

Plus globalement, nous estimions qu'il était nécessaire d'observer de près si les modes de sociabilité montraient des traits communs et se différenciaient de ceux des jeunes actifs. D'autant plus que la prégnance du célibat comme la ressemblance des processus d'équipement rapprochaient les « étudiants » des « trimardeurs ». La sociabilité amicale est-elle la même dans des situations professionnelles si différentes ? La dynamique des réseaux est-elle semblable entre des parcours longs dans le monde des études et des parcours aux rythmes hachés dans le monde du travail ? Quels ancrages sociaux développe-t-on si les circulations sociales sont marquées par la variété des pratiques culturelles ? L'outillage

communicationnel relaie-t-il les mêmes attentes interactionnelles entre un étudiant et un travailleur précaire ?

Prolongeant notre étude des parcours, nous remarquons qu'en vague 4, la plupart des étudiants ont intégré la vie active et se sont engagés dans la construction d'une unité conjugale. Toutefois, deux femmes et un homme poursuivent encore des études. Ces trois individus sont issus des classes sociales supérieures. On ne peut s'empêcher de penser que le privilège de pouvoir reporter la sortie du système scolaire revient prioritairement aux jeunes soutenus par des familles dotées économiquement. Mais il est bien imprudent de tirer des généralités de la prise en compte de si peu de cas. En revanche, nous devons être attentif à la combinaison de facteurs archéologiques favorables avec des cheminements biographiques singuliers – la prolongation des études - sur la capacité à développer des sociabilités et des usages spécifiques.

Nous avons choisi de suivre, dans le détail, les parcours de deux jeunes toujours étudiants au moment de la quatrième vague d'enquête. Tout d'abord celui de Florence. Le fait qu'elle soit le seul individu à avoir franchi le seuil de l'installation conjugale nous a paru un critère de choix pertinent pour tenter de relever les effets que cette transition pouvait produire sur les logiques relationnelles étudiantes. Elle a quitté son concubin de vague 3 pour reformer un foyer avec un nouveau compagnon en vague 4. La ligne fixe est abandonnée. Le type « étudiants » est donc technologiquement homogène à cette date, avec une communication multi-canaux centrée autour des usages du mobile. Nous prendrons alors soin de vérifier certains de nos constats en mobilisant une description synthétique du parcours de Denis, un autre étudiant. Nous verrons combien la tendance à la spécialisation d'un réseau relationnel peut conduire à une spécialisation des formats d'échange. Un regard porté sur les trajectoires relationnelles et d'usage des « étudiants » de vague 3 viendra soutenir les résultats avancés.

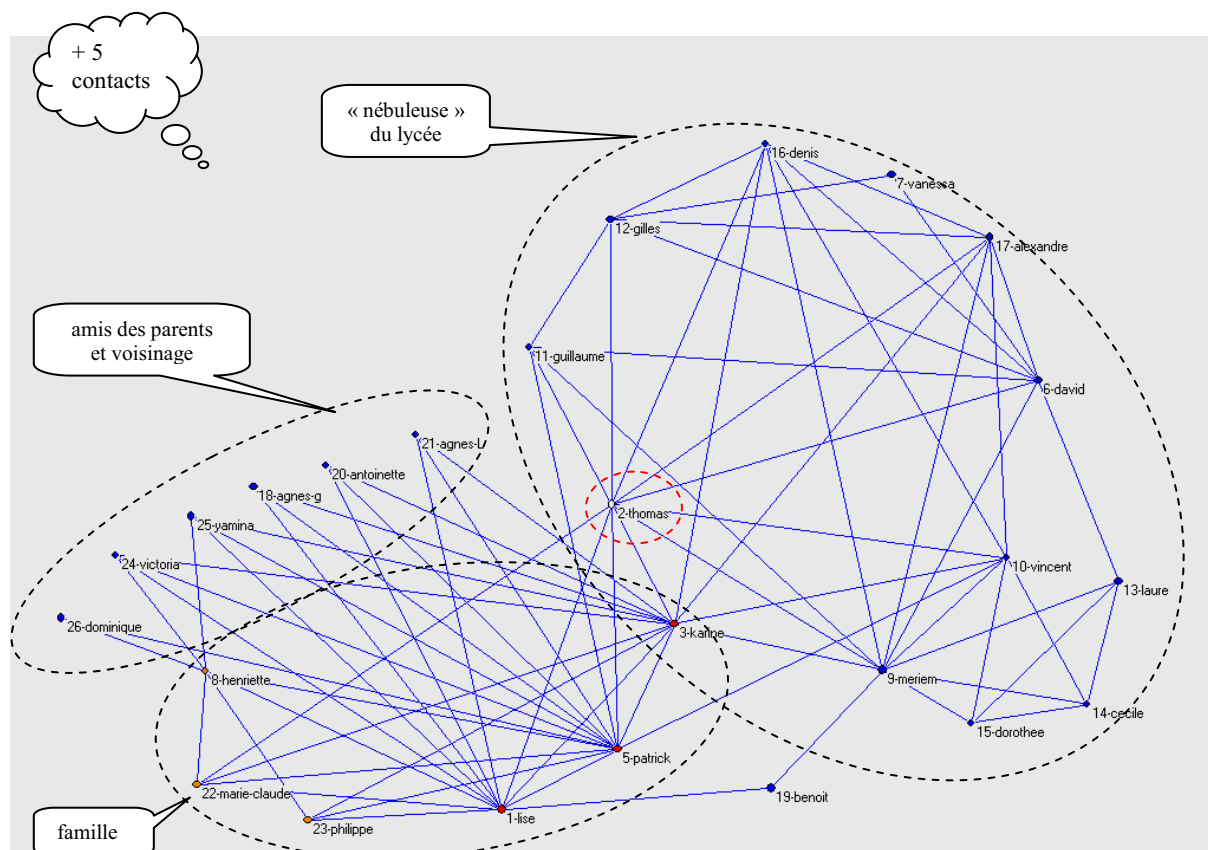
1/ Parcours de Florence

Issue des classes sociales supérieures (père cadre administratif et mère médecin), Florence passe un bac ES en 1995, à Caen. A cette époque, elle a une relation amoureuse avec Thomas, un garçon qu'elle connaissait du lycée, présenté par sa sœur Karine. Le couple prend un appartement alors que Florence entame une première année en fac de médecine « pour faire plaisir à sa mère ». Elle échoue aux examens. Elle se réinscrit dans la foulée, mais ce sera un nouvel échec. Elle se réoriente en deuxième année de DEUG de biologie et nous la retrouvons en vague 2 à l'aube d'une année de licence en biochimie. Elle effectue quelques petits boulots, très courts, notamment les vendanges ou de brefs remplacement de secrétariat dans le cabinet médical de sa mère.

Elle se sépare de Thomas en 1999. De mars à août de cette année, elle partage un appartement avec Vanessa. Puis elle vit un mois, en septembre, dans le studio de sa soeur Karine à Paris, suivi d'un mois au Maroc à l'hôtel, à l'occasion d'un voyage avec Karine et des amis. Elle ne réussit pas ses examens, et reprend une licence de biochimie en octobre 2000. Depuis janvier 2000, elle habite dans un appartement à Hérouville (banlieue de Caen) avec son nouveau compagnon Bertrand. Un nouvel échec à l'université l'amène, à nouveau, à se réorienter. En vague 4, elle suit les cours de l'IUFM de St Lô.

1.1/ Le réseau de sociabilité de Florence en vague 1

En vague 1, Florence décrit un réseau principalement constitué de liens forts, au nombre de vingt-six, pour seulement cinq contacts. Sa sociabilité s'organise autour de deux grands pôles amicaux connectés au foyer familial : une série de relations, isolées les unes des autres, que qui regroupe pêle-mêle des voisines et des amis de ses parents ; une vaste nébuleuse de liens plus récents, issus de la période lycéenne. Rappelons qu'en vague 1, Florence est interrogée alors qu'elle achève son année de terminale et vit toujours chez ses parents.

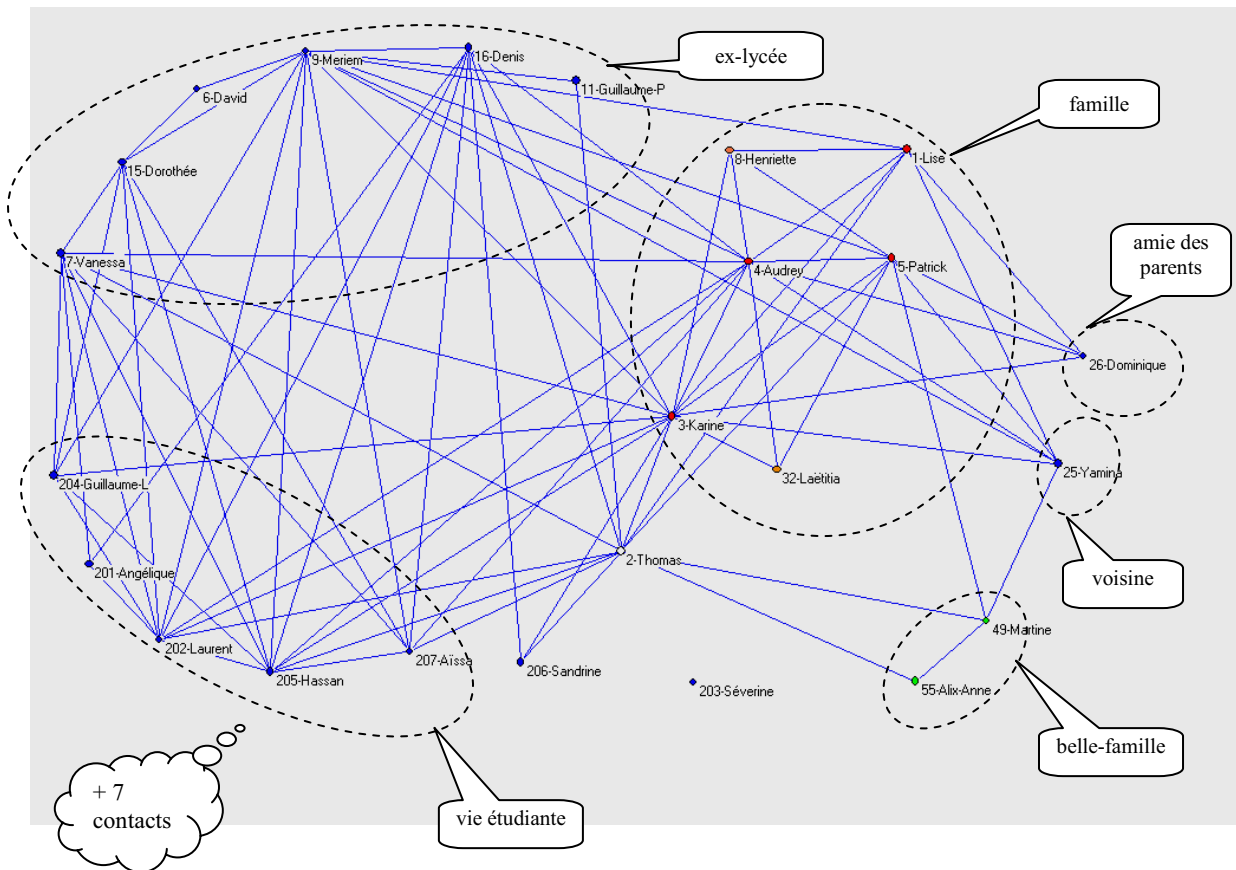


Graphes n°25 - Réseau de sociabilité de Florence, vague 1

La nébuleuse lycéenne est un mélange d'amis de Florence et de cercles liés à sa sœur Karine. Thomas (cerclé en rouge sur le graphe), son compagnon, fait parti de cette quasi-clique. Selon les dires de Florence, c'est ce pôle amical qui compte le plus. Il est donc fortement contextualisé, et les amitiés qui y ont cours sont pour l'instant peu différenciées. On a ici le cas d'un réseau amical « gigogne » (Bidart, 1999), où les cercles s'emboîtent les uns dans les autres avec une faible individualisation des relations interpersonnelles.

1.2/ Le réseau de sociabilité de Florence en vague 2

Lors de ce deuxième entretien, trois ans plus tard, Florence termine de redoubler son Deug de biologie. Elle vit désormais avec Thomas. Le graphe du réseau de sociabilité en vague 2 de Florence porte la marque d'une part des processus de dissociation et d'électivité qui ont mené au découplage puis à la conservation dans le temps de relations issues de la nébuleuse lycéenne ; d'autre part, on remarque l'émergence d'une nouvelle clique fortement contextualisée dans le milieu universitaire.



Graphe n°26 - Réseau de sociabilité de Florence, vague 2

Le groupe de relations qui subsiste de la période lycéenne correspond à des liens qui faisaient parties des cercles directement liés à *ego*, pas des personnes liées au cercle de sa sœur Karine. Le renforcement et l'individualisation de ces liens les a progressivement amenés à se détacher d'un contexte collectif de fréquentation, la nébuleuse, au sein duquel, en vague 1, les relations étaient peu différenciées. Avec l'avancée dans l'âge, des rapprochements se sont opérés. Dorothée (15) partage avec Florence la passion du théâtre. Elles participaient ensemble à une troupe dans le cadre du lycée. Guillaume P. (11), David (6) et Meriem (9) étaient dans la même classe de terminal que Florence. Ils constituent les rares personnes qu'elle commençait à rencontrer seul à seul à cette époque. A ce titre, on peut lire ici l'amorce de leur processus de dissociation de la nébuleuse lycéenne qui va conduire, dans l'intervalle des vagues, à leur élection. Nous devons remarquer que ces relations continuent de fonctionner ensemble, et ne se présentent pas comme des dyades isolées les unes des autres. Le mode de vie étudiant de Florence semble continuer de favoriser une sociabilité collective, y compris avec des liens découplés d'anciens contextes et qui tendent à s'individualiser.

En ce sens, l'émergence d'une nouvelle clique, étendue, composée par des relations formées dans le cadre de ses premières années universitaires confirme cette propension à développer une sociabilité qui cumule des liens issus d'époques et de lieux différents, tout en les faisant fonctionner ensemble. Florence, durant les trois années qui nous séparent de la vague 1, circule dans les univers de la faculté de médecine, deux années de suite, puis dans les couloirs, travées et cafétérias de la faculté de science (deug de biologie). Ainsi, la quasi-clique de la « vie étudiante » est-elle composée à la fois de relations formées durant les années de médecine (Hassan (205), Aïssa (207)), puis de biologie (Guillaume L. (204), Angélique (201), Laurent (202)). On retrouve à travers cette succession de processus de fréquentation collective, de dissociation puis de découplage relationnel, une des traits typiques de la dynamique des sociabilités des individus économiquement et culturellement dotés, à savoir la capacité à superposer des strates de liens, à travers le temps et la disparition des contextes qui ont vu naître ces relations. Le réseau de Florence, en vague 2, témoigne des époques et des espaces parcourus, de ses circulations sociales.

Il est tout à fait remarquable par ailleurs que cet agglomérat relationnel ne se présente pas sous la forme de cliques disjointes. Au contraire, nous sommes en présence de la construction d'un réseau fortement dense et connexe. Florence a présenté ses amis les uns aux autres au fur et à mesure. Cette intégration et cette interconnaissance s'accompagne de la fréquentation de lieux de sociabilités communs. Outre les bars, le domicile du couple Florence-Thomas fait office d'espace de brassage :

« Qu'est-ce que vous faites ensemble quand tu présentes, je sais pas moi, Angélique à Meriem, par exemple, qui a rien à voir à priori ou à Vanessa ou..? »

Meriem parce que... enfin euh Meriem dès le début elle a rencontré Angélique. Meriem je la voyais tout le temps quand j'étais en médecine, puis Vanessa pareil... Les autres en fait Sandrine tout ça elle les a rencontrées quand elle était là et qu'ils étaient là en fait ou parce qu'on avait une soirée et puis elle venait avec nous.

Et c'est où en général donc que vous vous rencontrez tous ? C'est dans des bars, c'est dans des soirées ?

Cette année, c'est beaucoup ici parce qu'ici y a pas mal de squat en fait.

Oui. De squat pas des vrais... des vrais squat ou des...

Non tout le monde... hop tout le monde passe. »

Cela explique également la place relativement centrale de Thomas qui connecte à peu près toutes les cercles sociaux. Nous remarquerons qu'outre la présence nouvelle de la belle-famille, seule une amie propre à Thomas est citée en tant que lien fort par Florence. Il s'agit de Sandrine (206).

En vague 2, le réseau de sociabilité de Florence suivrait donc une dynamique de « distribution » : elle partage ses activités avec ses différents cercles. C'était déjà le cas en vague 1, mais cela devient plus évident à ce stade aux vues des suites de découplages et de ré-encastrement des cercles amicaux au gré des circulations sociales.

Notons enfin la mixité sexuelle du réseau qui contraste franchement avec l'homogénéité des réseaux des jeunes « trimardeurs » et « femmes au foyer ». Plus largement, lorsqu'on observe les réseaux de sociabilités des étudiants du panel en vague 2, on peut faire le constat général du développement d'une sociabilité marquée par une étendue et une diversité supérieure aux types de parcours précités. On retrouve une dynamique de sociabilité tout à fait semblable chez Gilles, en Deug d'AES, issu des classes supérieures : cumul de cercles d'amis d'enfance, du club de sport, des études, l'ensemble fortement connecté, et présence non négligeable de voisins des parents et de proches de la famille.

Didier, qui suit une licence d'allemand, atteste d'un réseau amical connexe regroupant un cercle issu de la période lycéenne, un autre lié à ses études, un centré autour de son compagnon. Il conserve également, à l'instar de Florence, des liens « para-familiaux ». Il a pourtant grandi dans un milieu social populaire. Alice, également issue de milieux populaires, étudie le droit. Son réseau en vague 2 montre une structure similaire, avec une forte augmentation des effectifs depuis la vague 1 avec l'entrée à l'université et ses quatre cercles amicaux sont très « emboîtés ». Le passage d'une sociabilité lycéenne marquée par l'homogénéité sexuelle à une sociabilité mixte doit être souligné. La mixité paraît être une caractéristique récurrente des réseaux des « étudiants ». L'accès à un niveau élevé de capital culturel favoriserait une sociabilité étendue et diversifiée et tendrait à compenser des handicaps liés à la classe sociale d'appartenance et à une faible dotation en capitaux économiques¹⁵³.

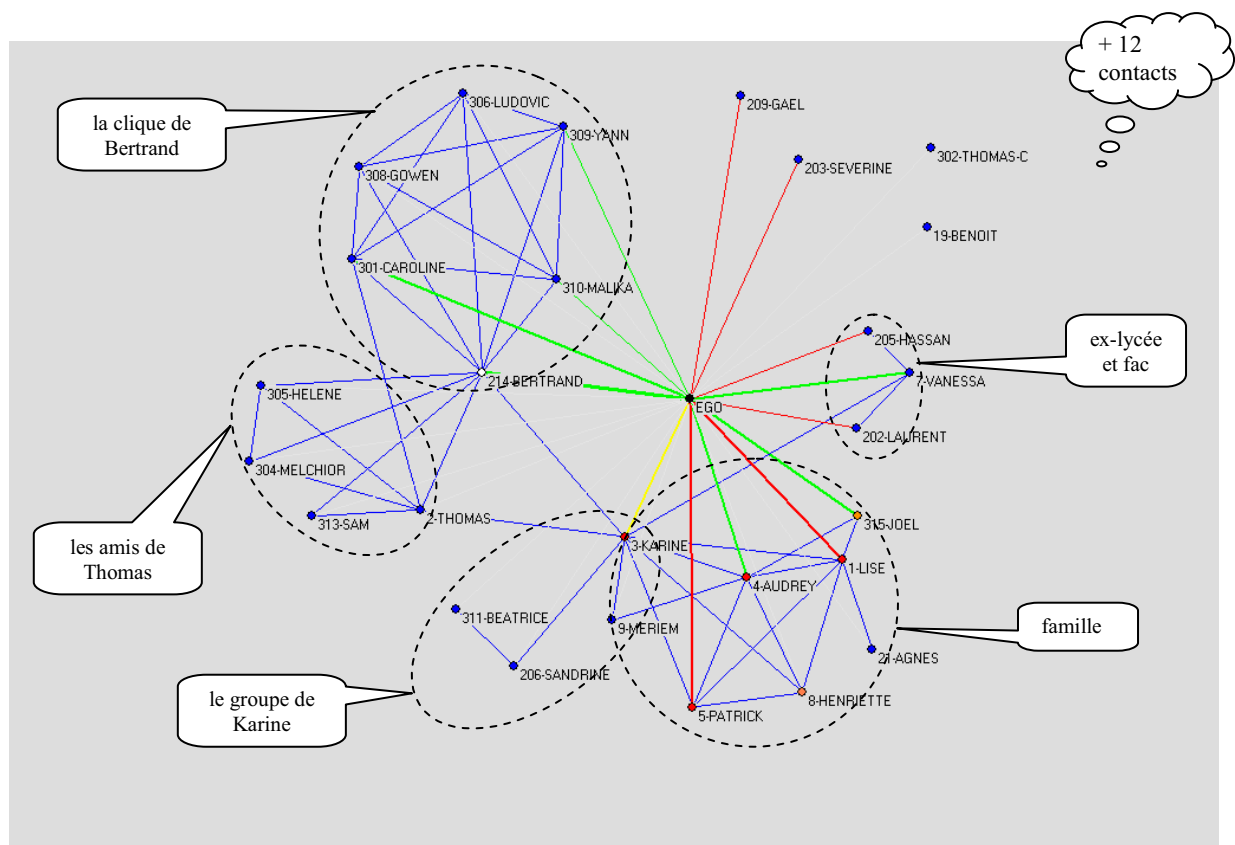
¹⁵³ Ce constat avait pu être fait dans des travaux statistiques sur les sociabilités (cf. supra, Première partie, chapitre 3)

1.3/ Le réseau de sociabilité de Florence et les usages des TIC en vague 3

Florence quitte Thomas dans l'intervalle des vagues, et vit une courte période de célibat en logeant temporairement chez des amis ou chez sa sœur. Cette rupture s'est plutôt faite « dans la douceur » et Thomas et elle restent bons amis. Elle se met par la suite en ménage avec Bertrand, intermittent du spectacle (monteur de décor). Elle le connaissait déjà en vague 2 mais ne le citait qu'en simple contact. Elle l'a connue par Thomas.

1.3.1/ Usages du téléphone fixe

A l'occasion de son installation, le couple ouvre une ligne fixe, qui leur permet notamment d'avoir internet à domicile. Florence dispose par ailleurs d'un terminal mobile personnel, à l'instar de tous les « étudiants » du panel.



**Graphe n°27 – Réseau de sociabilité de Florence
et ses communications via le téléphone fixe, vague 3**

La mise en couple voit l'arrivée massive de relations apportées par Bertrand¹⁵⁴. Elles sont relativement connectées au groupe constitué par son ex-compagnon Thomas et quelques uns de ses amis. Thomas et Bertrand évoluent dans les mêmes métiers et sont amenés à croiser dans les mêmes cercles. Pourtant, le nombre de liens que cite Florence en vague 3 est identique à celui de vague 2. Cela signifie clairement qu'une sélection s'est effectuée parmi ses proches amis. On remarque alors en effet que ne subsistent que très peu de membres de l'ancienne quasi-clique de la vie étudiante. Seuls Hassan de la fac de médecine, Laurent de celle de biologie et Vanessa du lycée sont présents en vague 3. Un mouvement important de tri relationnel s'est donc opéré qui suppose un processus d'individualisation dans le travail du lien.

Le graphe ci-dessus témoigne de l'éclatement d'une sociabilité auparavant dense et connexe. Il donne l'image d'une sociabilité « spécialisée » typique des formes de collectifs, du « faire-ensemble » de la vie étudiante, avec une pression temporelle plus faible que pour les travailleurs. Les groupes relationnels sont relativement disjoints et correspondent à des sphères relationnelles avec lesquelles Florence mène des activités spécifiques. Karine, sa grande sœur, continue d'occuper une position centrale : elle connecte les différents groupes.

Le groupe des amis de Bertrand

Le groupe des amis de Bertrand, son compagnon depuis 2000, a une ampleur notable par rapport à la taille globale du réseau. Contrairement au groupe des amis de Thomas, les membres de cette clique sont joints par téléphone. Ils le sont selon un format de « coordination », à des fins d'organisation des moments de sociabilité collective, « pour se filer des rancards ». C'est en effet un groupe dédié à la fête, à la détente. Certains sont plus ou moins joints régulièrement, ce qui dénote des formes inégales d'affinité.

Les télécommunications vers son compagnon relèvent ainsi de la coordination, du relais. Mais cette téléphonie faites de contacts brefs et répétés pourrait également être comprise comme une manière d'alimenter la relation amoureuse. Florence s'en défend dans un premier temps... :

¹⁵⁴ Cela explique également l'augmentation du nombre de « contacts », sphère relationnelle principalement constituée de liens issus de la belle-famille.

« Et Bertrand, tu l'appelles tous les jours. C'est régulier, c'est-à-dire c'est fixé, c'est une espèce d'accord entre vous que c'est tous les jours ?

Non, non, c'est moi. C'est moi qui le fais chier au téléphone à savoir ce qu'il fait, à quelle heure il arrive.

D'accord. Tu le fais chier ? Tu penses que ça le fait chier vraiment ?

Des fois, oui, quand il est occupé, ça le fait chier, oui.

C'est parce que tu as besoin de lui parler ?

Oui.

Et vous parlez de quoi au téléphone ?

De rien, de savoir à quelle heure il arrive. Si, ou alors : « Il y a du courrier important », des conneries.

Des conneries ? Tu disais : « c'est important », et c'est des conneries ?

Du courrier important administratif. »

... avant de basculer dans un repli gêné et bien catégorique pour être honnête :

C'est des prétextes, un peu, pour lui parler ?

Mmh. Enfin, lui aussi il m'appelle. Il n'y a pas que moi qui l'appelle.

Et vous discutez de choses importantes, des fois, au téléphone, pour vous, de choses intimes ?

Avec Bertrand ?

Oui. Ou bien c'est juste le contraire...

Non, c'est juste : « Il y a machin qui a appelé, il y a une bouffe ce week-end... » Non, je ne sais pas, rien d'intime au téléphone.

(...)

Oui, c'est comme s'il était à côté.

Ce n'est pas une preuve d'amour, en tout cas.

Peut-être que le fait d'habiter ensemble, vous êtes habitués à être tout le temps à côté, donc ça prolonge, le téléphone ?

Oui.»

La relation téléphonique s'est construite avec le renforcement de la relation amoureuse. Florence finit par « avouer » qu'elle ose cette téléphonie récurrente depuis qu'ils vivent ensemble, et qu'au début de leur relation, elle était trop intimidée – ou prudente – pour s'aventurer à une telle fréquence :

« Et est-ce que ça a été toujours comme ça ou bien tu téléphones plus souvent ou moins souvent maintenant ?

Non, ça a toujours été comme ça. Enfin... Des fois... Oui, en gros, ça a toujours été comme ça.

De telle sorte que depuis que tu es avec lui, tu lui téléphones toujours...

Non, peut-être pas au début.

Pourquoi ?

Parce qu'on se connaissait moins.

Tu n'osais pas, ou c'était moins important ?

Je n'osais pas, non. Ça ne me venait pas à l'idée trop de l'appeler comme ça tout le temps.

Et depuis quand c'est devenu... ?

Depuis qu'on habite ensemble. Ça fait un an et demi. »

Le groupe ex-lycée / ex-fac

Au-delà de relations supportées par les activités des cercles étudiants, travail du lien.

Dans une capacité également propre aux étudiants et aux classes supérieures de cumul des relations avec l'avancée dans l'âge, Florence a su garder des amis de lycée et de fac de médecine alors qu'elle changeait d'orientation comme de lieu d'étude. L'ancienneté de ces relations, leur maintien, semblent liés à une intensité téléphonique plus importante, avec notamment une fréquence plus élevée et un contenu conversationnel très présent. La téléphonie sur un mode conversationnel appuierait la consolidation d'un lien dans le temps, même après la disparition d'un contexte de rencontre. Ici, la différence dans les modalités de contact dessinerait la ligne entre ceux qu'elle ne voit presque plus, et Vanessa avec qui elle prend un café le plus souvent possible :

« En fait les anciens du lycée, c'est beaucoup par téléphone.

Oui.

Parce qu'en fait, vous vous racontez... C'est quoi ? C'est prendre des nouvelles ?

Oui, prendre des nouvelles, savoir ce qu'ils deviennent, ce que je deviens.

Mais c'est moins fréquent.

Oui.

C'est tous les combien, à peu près, tous ceux-là, tous ceux du lycée, des études ?

Vanessa, plusieurs fois par semaine. Laurent, Hassan, une fois par mois, en gros. »

Vanessa a maintenant un statut de confidente, qui a été témoin de son parcours, parfois tortueux. Elle est l'amie qui reste, elle est plutôt rencontrée à part. Cette relation atteint un fort degré d'individualisation. La téléphonie intense qui l'anime vient contraster, par l'audace des contenus et l'importance que prennent ces moments de communication dans le travail du lien, avec la légèreté des échanges entretenus brièvement avec la bande de Bertrand. Ils comptent, mais ils sont avant tout qualifiés de copains et copines, au titre, pour le moment du divertissement qu'ils participent à procurer à Florence. La qualification d'un lien, sa « labellisation » (labelling) par ego doit être pensée comme un processus qui, au fil de l'évolution de la distance admise, espérée ou rejetée avec autrui participe de la dynamique de co-construction de la relation. Les événements biographiques y tiennent bonne place tant ils peuvent être le support des transformations du contenu de l'échange et des conventions qui règlent les séries d'interactions.

La famille et le groupe de Karine

Le cercle familial est joint plus intensément que chez les autres étudiants du panel. Le fait d'être en couple jouerait dans le sens d'une modification des rôles sociaux et des rapports relationnels avec la famille.

On remarquera que les conversations téléphoniques intimes de Florence sont en direction de sa grande sœur, Karine. On a vu que les deux sœurs partagent depuis longtemps des amitiés en commun. Karine connecte l'ensemble des groupes de sociabilité de Florence. Elle est certainement en situation d'être au courant des multiples aspects de la vie de sa sœur, et en bonne position pour écouter ou conseiller. D'âge proche (deux ans de différence), elles se suivent et se confient depuis bien longtemps.

Florence est moins proche de sa petite sœur Audrey, avec qui elle ne partage pas son intimité. Cette relation fonctionne sur le registre ludique et les modalités d'entretien du lien s'en ressentent puisqu'elles se fondent sur de la coordination. Audrey est nettement plus jeune que Karine, 18 ans pour 27 ans, et n'est pas perçue comme un puit d'expérience :

« Et Audrey, pourquoi est-ce que tu lui téléphones souvent, elle ?

Pourquoi est-ce que je lui... ? Pour savoir si elle veut venir au ciné ou... Oui, en gros.

C'est plutôt pour vous donner des rendez-vous ?

Oui.

Et vous parlez des fois des choses importantes au téléphone ?

Non. »

Les relations isolées : garder le fil

Ces relations isolées sont en fait géographiquement éloignées. Le filaire sert à l'entretien du lien quand les rencontres se font plus rares, s'espacent :

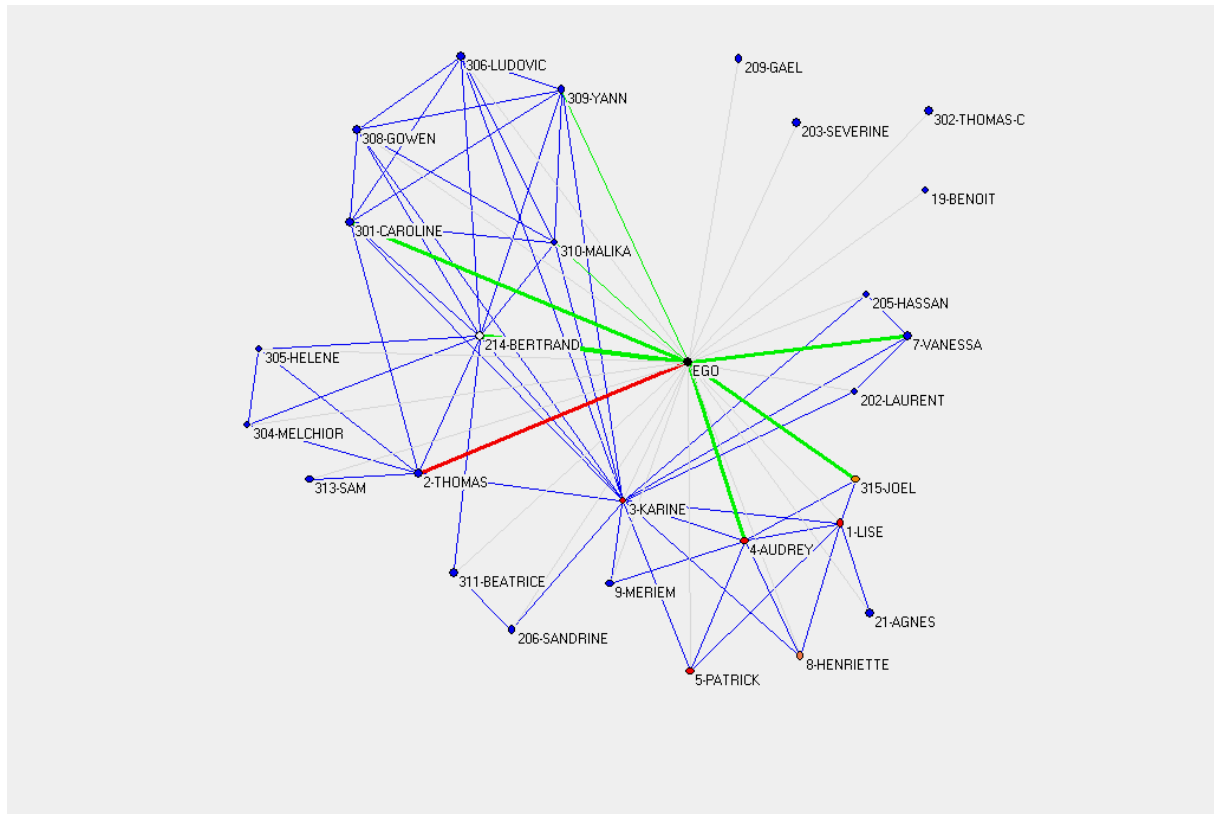
« Séverine, là ça fait trois mois qu'on ne s'est pas appelées et Gaël, ça doit faire six mois qu'on ne s'est pas appelés. »

Séverine et Gaël sont également des amis du lycée. Mais ils ne sont plus du tout fréquentés dans le cadre d'un cercle lié à cet ancien contexte. Ces relations se sont autonomisées.

Dans un milieu social élevé, les relations géographiquement distantes sont maintenues avec plus de facilité que parmi les jeunes des autres types étudiés. La téléphonie, sur un mode conversationnel notamment, vient « insister » sur ces relations à conserver.

1.3.2/ Usages du mobile

Florence dispose également d'un téléphone portable. Il est intéressant d'observer la manière dont elle répartit son utilisation.



**Graphe n°28 – Réseau de sociabilité de Florence
et ses communications via le téléphone mobile, vague 3**

La téléphonie mobile vient en fait relayer l'entretien des connexions avec les groupes de relations amicales. Le mode « coordination » est très dominant. Pour les appels dirigés vers les amis de Bertrand, cela conforterait l'idée d'une sphère relationnelle peu investie en dehors des sorties et rencontres de pure sociabilité.

Toutefois, de nouveaux interlocuteurs apparaissent : Joël (315), un cousin, et Thomas, avec qui elle entretient, paradoxalement, une relation de type conversationnel avec le mobile alors qu'elle ne le joint pas avec le fixe.

En fait, Thomas est son ex-petit ami. Il est artiste intermittent. Il change régulièrement de lieux d'activité, et ne possède qu'un portable :

« Et Thomas, tu lui téléphones pourquoi ?

Thomas, il est souvent en tournée donc... Comme ça, pour savoir comment ça va. (...) Et pour dire quand il rentre.

(...) Tu l'appelles quand il est loin ou tu l'appelles quand il rentre ?

Rarement quand il... Je l'appelle une fois, comme ça, quand il est loin. Et quand il rentre, quand je sais qu'il est là, pour se filer rancard, pareil.

Et quand il est loin, vous vous racontez d'autres choses ?

Oui, savoir si ça va, si avec Émeline ça va.

Émeline, c'est sa copine ?

Émeline, oui.

Et lui, tu lui téléphones plus, tu lui téléphones moins ou pareil ?

Je lui téléphone plus qu'avant.

Plus qu'avant ? Oui, de toute façon tu as repris contact avec lui depuis pas très longtemps.

Oui, enfin on n'avait pas perdu contact vraiment.

Mais vous aviez pris de la distance ?

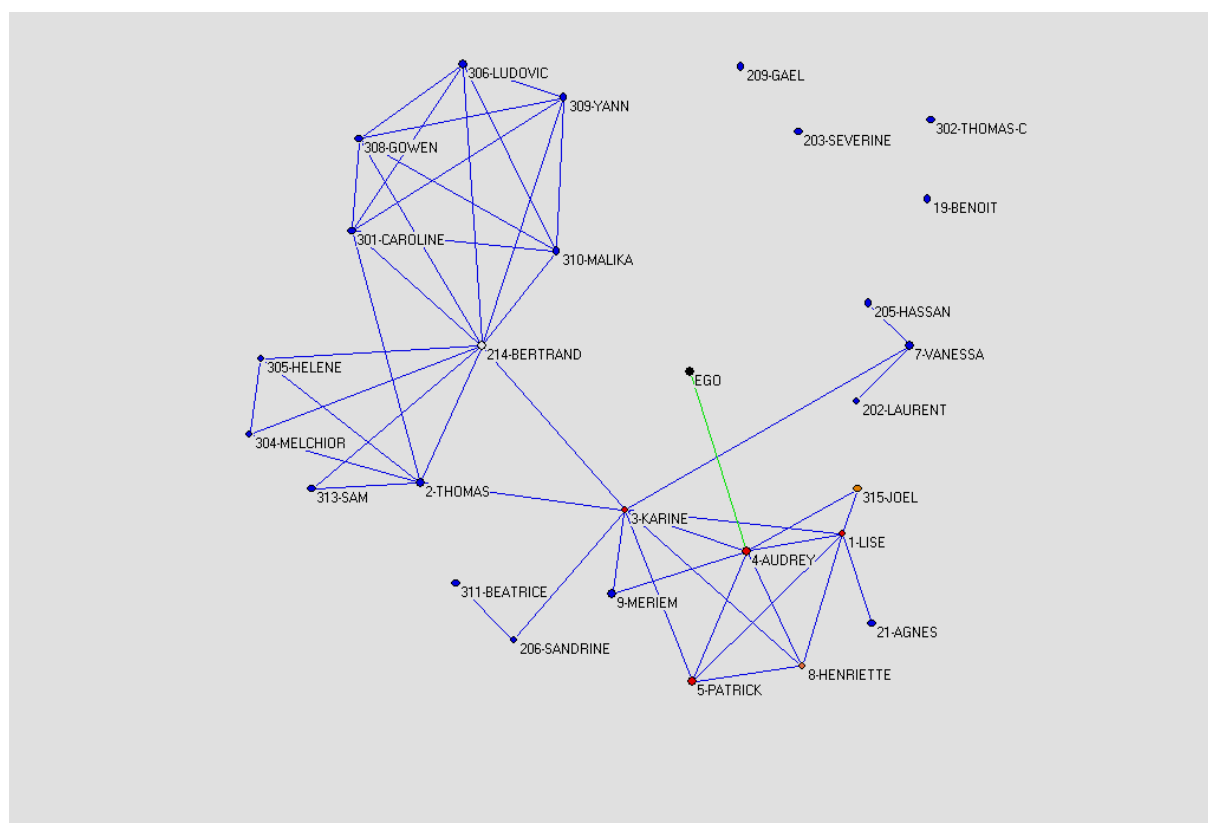
Oui.

Tu en avais besoin ou c'était plutôt lui ?

Non, c'était les deux. Enfin, ce n'était pas un besoin, c'était comme ça. »

Notons dans cet extrait l'évolution de la fréquence d'appel. Il a semble-t-il fallu laisser s'écouler du temps avant de pouvoir renouer une relation plus soutenue. La trajectoire d'usage avec le mobile, de Florence vers Thomas, laisse transparaître la sensibilité de cet épisode sentimental.

Mais peut-être s'agit-il là de l'entretien d'un lien de manière « discrète », à l'insu de Bertrand ? L'utilisation d'un canal personnel, à la différence du fixe conjugal, autorise probablement cette liberté.



**Graphe n°29 – Réseau de sociabilité de Florence
et ses communications via SMS, vague 3**

Le SMS est une pratique marginale de Florence, à ce stade de sa trajectoire :

« Le texto, est-ce que tu t'en sers ?

Très peu.

Tu t'en sers pour faire quoi ?

Pour dire bonne nuit à ma sœur ou... Des conneries.

Des petits messages insignifiants, des choses comme ça.

Oui.

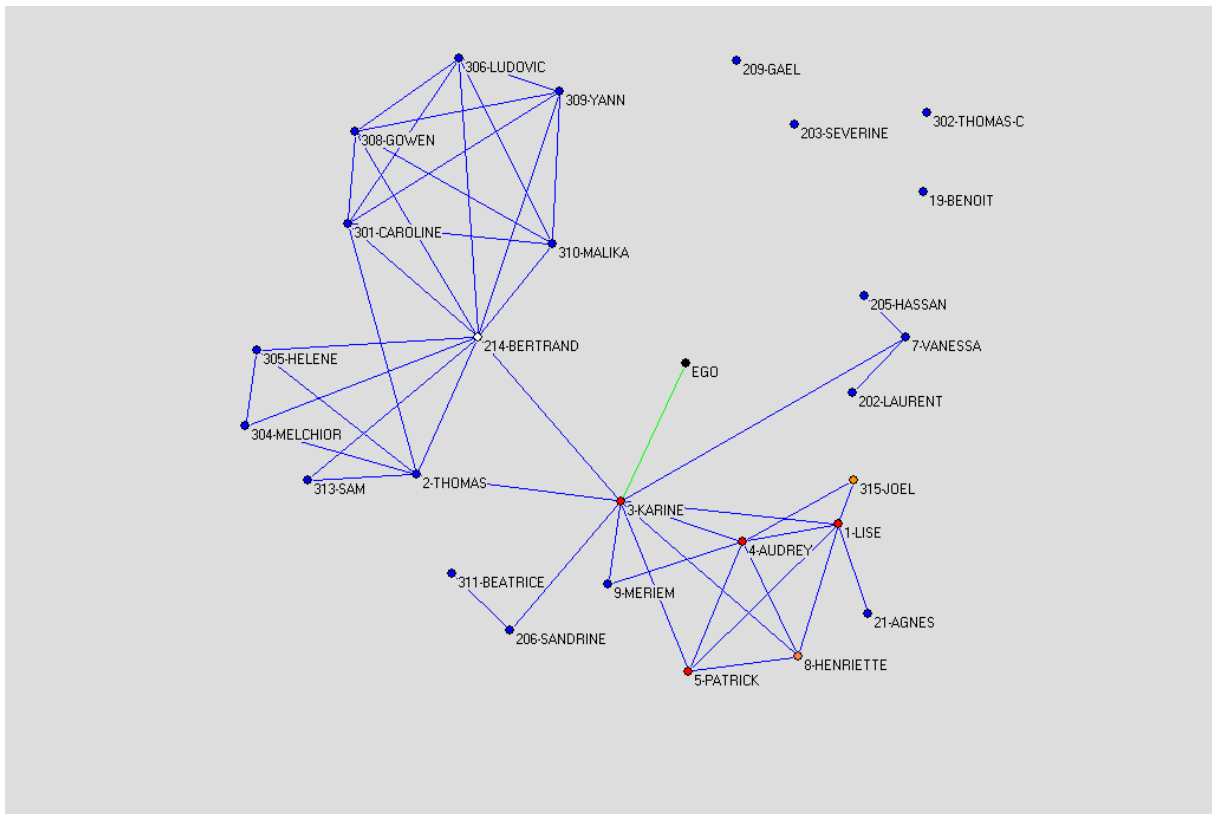
Ça ne remplace pas le téléphone pour toi.

Non. »

En 2001, ce mode de communication est peu répandu. Il s'agit d'être attentif à l'évolution des pratiques, surtout dans la population des « étudiants ». En effet, le taux de communication de type coordination est particulièrement élevé dans ce type. Et on sait que le mini-message est souvent employé selon ce format d'entretien du lien.

1.3.3/ Usages du courriel

Florence dispose d'un accès internet à son domicile, mais cette connexion est extrêmement récente au moment de l'entretien en vague 3. Elle date de la semaine précédente. Une occasion de vérifier vers quelles personnes les premiers mails sont destinés.



**Graphe n°30 – Réseau de sociabilité de Florence
et ses communications via courriel, vague 3**

C'est Karine qui est « élue », celle avec qui le degré d'intimité communicationnelle est le plus fort. Encore une fois, l'apprentissage de cette technologie se fait avec une des personnes les plus proches. Les modes de communication semblent se multiplier avec l'intensité affective et émotionnelle de la relation. Florence en est toutefois encore au stade du test de cette TIC :

« J'ai dû envoyer un e.mail la semaine dernière pour la première fois de ma vie à Carine.

Pour dire quoi ?

Des conneries, enfin : « Coucou ». Ça devait faire deux phrases. C'était pour voir si ça marchait en fait. »

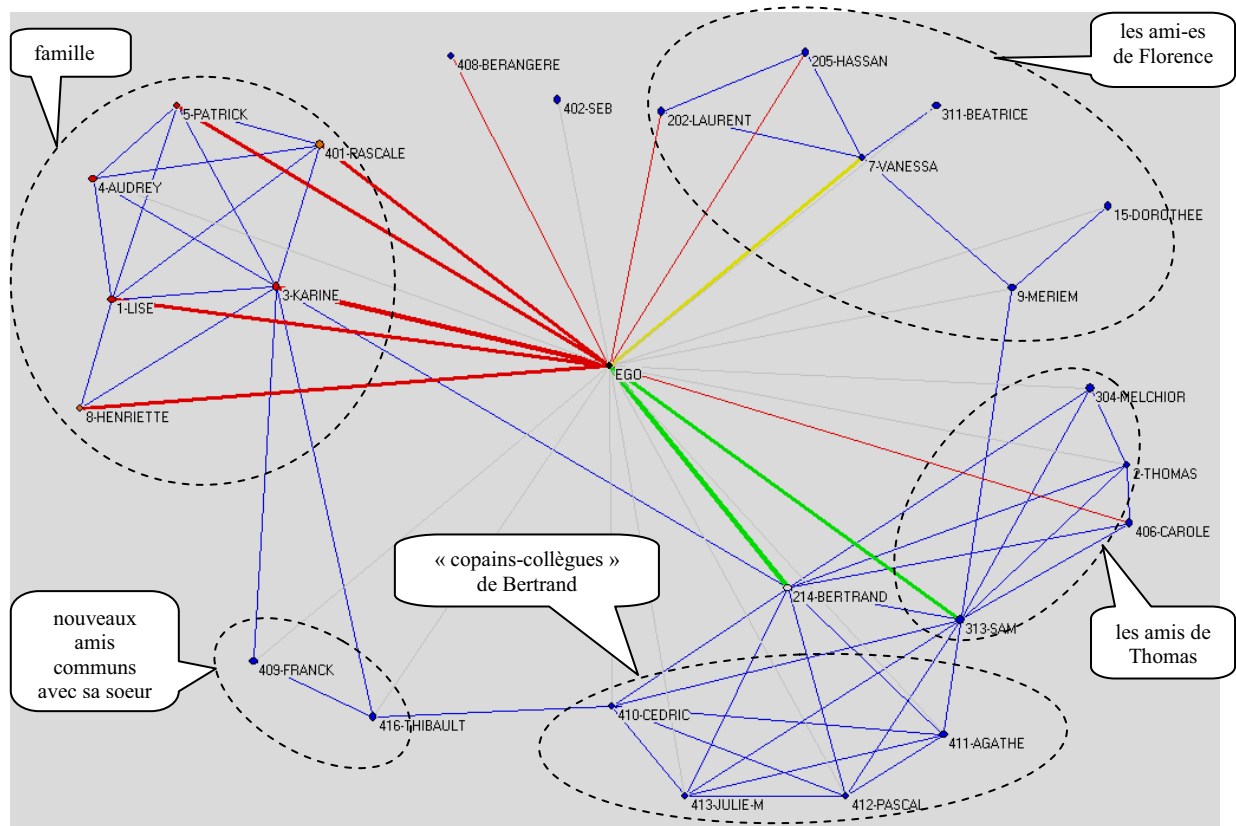
1.4/ Le réseau de sociabilité des Florence et les usages des TIC en vague 4

Florence ne dispose plus de téléphone fixe en vague 4. Elle reste étudiante mais a changé à nouveau de filière. Elle se destine désormais à l'enseignement et a intégré un IUFM. Rappelons qu'elle suivait auparavant des études de biochimie. Ce changement d'orientation a également pour conséquence un déménagement, de Caen vers St Lô (70 km). Elle y loue une chambre pour la semaine, et rejoint Caen le week-end où le couple a conservé leur appartement. Bertrand est souvent sur les routes et participe régulièrement à des tournées (théâtre, musique, spectacles, etc.). Cette nouvelle configuration n'est pas étrangère à l'abandon du terminal fixe dans l'un et l'autre des lieux d'habitation. Florence décrit ainsi le faible intérêt pour un tel dispositif, doublement coûteux et faiblement utilisé puisque les présences dans les domiciles respectifs sont moins importantes que dans la précédente configuration. La solution de centrer les actes de communication sur les dispositifs mobiles s'est imposée par son aspect pratique et en congruence avec l'articulation de la répartition des temps sociaux de chacun des concubins.

Florence retrouve en vague 4 un mode d'équipement identique à celui que l'ensemble des « étudiants » du panel ont connu et connaissent encore pour certains : l'exclusivité de la téléphonie mobile (cf. infra, deuxième partie, chapitre 1, tableau n°17 ; chapitre 2, tableau n°26). En ce sens, cela confirme la prise en compte de cette caractéristique comme tout à fait typique de ces parcours biographiques et technologiques. Rappelons que nous relient l'ouverture d'une ligne fixe à la construction d'un foyer conjugal. Or les « étudiants », au moins jusqu'en vague 3, ne vivent pas en couple. Ce rapport relativement distendu à la conjugalité combiné à des modes de vie nettement plus marqués par des activités relationnelles extérieures, diversifiées et souvent collectives, par rapport aux autres individus du panel semble induire un rapport à l'équipement peu enclin à la mise en place de TIC fixes. La récurrence des déplacements et la faible inscription du domicile comme espace d'ancrage, sauf pour recevoir, se retrouvent dans le développement de sociabilités travaillées par une préoccupation de connectivité. Les TIC mobiles se présentent comme des outils de prédilection de telles situations et attentes. En revanche, Florence n'utilise plus le courriel, malgré les possibilités d'accès sur son lieu d'étude.

Peut-on voir dans les modes de vie étudiants, surtout prolongés dans le temps, des indices de faible enracinement que l'on pourrait comparer à ceux des trimardeurs du panel, qui montrent

des trajectoires d'équipement apparemment similaires ? L'analyse des trajectoires relationnelles et d'usage des TIC pourrait venir contredire cette supposition.



Graphe n°31 – Réseau de sociabilité de Florence et ses communications via le téléphone mobile, vague 4

1.4.1/ Faible enracinement des étudiants et équipement des relations

On observe un réseau connexe. En effet, si ce dernier est marqué par la disjonction relative des cercles et cliques, il y a toujours un « chemin » relationnel pour rejoindre un individu à un autre. Ainsi, si le réseau montre en revanche une faible densité, il n'en resterait pas moins un « petit monde »¹⁵⁵. Si les sphères de sa sociabilité sont moins disjointes qu'en vague 3, on relève quatre principaux regroupements amicaux.

¹⁵⁵ La théorie des petits mondes postule qu'il y a toujours un nombre limité de relations à relier pour joindre n'importe quelle autre relation. Cette théorie a été développée par Milgram (1967).

La belle famille est notablement absente de ce réseau de liens forts, quand sa propre famille est non seulement présente mais aussi fortement soulignée par une intense communication téléphonique.

Florence semble vivre avec un « trimardeur ». Sa vie professionnelle est construite autour de la multi-activité, d'une mobilité et d'une flexibilité horaire qui n'est pas sans fragiliser la vie de couple. A l'instar des « trimardeurs », ses copains sont des cercles supportés par les activités partagées :

« Et Bertrand, lui, son boulot, c'est intermittent du spectacle, il fait des décors, et puis pas que des décors d'ailleurs, quoi d'autre ?

Si ! Il fait de la photo aussi, mais tout seul. Et ça rapporte pas ; enfin, c'est pas un boulot.

Et c'est très irrégulier, en fait, son boulot ?

Oui.

Il part loin, des fois ? Comment ça s'agence ?

En général, non. Il est parti... Quand il bossait pour une pièce de théâtre, il a suivi la tournée ; mais sinon, il a fait essentiellement des décors pour des événements qui étaient à Caen. Il bosse dans son atelier, et il livre les décors.

Et comment ça se passe : il bosse un peu tous les jours ? C'est au coup par coup, ou... ? Il se lève le matin et il va bosser, ou... ? Ou bien c'est que quand il a des contraintes ?

Non, quand il a des contraintes, il y va à fond, et il va là-bas toute la journée, et il finit tard. Mais sinon, non, il y va un peu tous les jours. Il a toujours des trucs à *bouiner* dans l'atelier. Mais, quand il a des contrats, ils sont à plusieurs dessus, donc ils se retrouvent tous à l'atelier. Quand il n'y a pas de contrat... Lui, Bertrand, il va bosser tous les jours, quasiment. Il fait autre chose. Il fait des meubles.

Et qu'est-ce que tu en penses, de ses horaires, de cette organisation, de ses déplacements ? Ça te va, ou ça te pèse, ou c'est dur ? Comment tu vis ça, toi ?

Ben, ça m'a pesé l'année dernière. Avant oui, quand il avait des plans où il dormait quatre heures par nuit ou qu'il rentrait pas, moi, ça me gonflait. Et puis vraiment la tête tout le temps dans le boulot, à ne pas pouvoir décrocher. Et puis lui, ses collègues, c'est ses copains, donc... C'est toujours, toujours baigné au boulot. Quand ses copains viennent à l'appart, c'est « on parle de boulot », ils se prennent la tête.

Mais lui, il aime ça, ou ça lui pèse tu crois ?

Il aime bien. En même temps, le statut d'intermittent, c'est la merde, aussi, donc ça lui pèse, parce que...

Il est inquiet, là, à cause de ça ?

Il est inquiet, oui. Carrément inquiet. »

Cette instabilité de Bertrand, couplée à une forte incertitude peut expliquer le faible sentiment d'enracinement relevé chez Florence. L'extrait précédent donne également des éléments de compréhension de la structure du réseau de Florence. Comme en vague 3, les amis de Bertrand ne se mélangent pas aux amis de Florence. D'ailleurs, la « clique de Bertrand » de la vague 3 a disparu du cercle relationnel conjugal. La trajectoire professionnelle de Bertrand, caractérisée par les aléas de l'emploi, a pu contribuer à rendre difficilement durables ces relations. Elles ont été remplacées désormais par une clique de « copains-collègues » que Florence dit peu fréquenter. L'absence de téléphonie vers ce cercle amical est soulignée cette distance relationnelle.

Elle conserve un réseau propre, dissocié au fil du temps des sphères lycéennes et étudiantes fréquentées successivement. Les époques se « sédimentent », et un groupe reste même actif (clique Vanessa – Hassan – Laurent). Cette stratification de différentes époques de la sociabilité distingue un parcours étudiant d'un parcours de travailleur précoce et précaire, et les liens ont tendance à s'individualiser.

Le mobile agit comme un dispositif autorisant des formes de substitution pour maintenir des relations éloignées. Ses amis habitent tous Paris ou Caen, et elle ne les voit qu'occasionnellement. Toutefois, Florence affirme téléphoner beaucoup plus avec le mobile qu'elle ne le faisait avant avec le fixe. Elle se sent « connectée » :

« Est-ce que le portable a changé des choses pour toi par rapport au téléphone fixe ?

Oh ! Ben oui.

Quoi par exemple ?

Je crois que je suis vachement plus en contact tout le temps avec du monde.

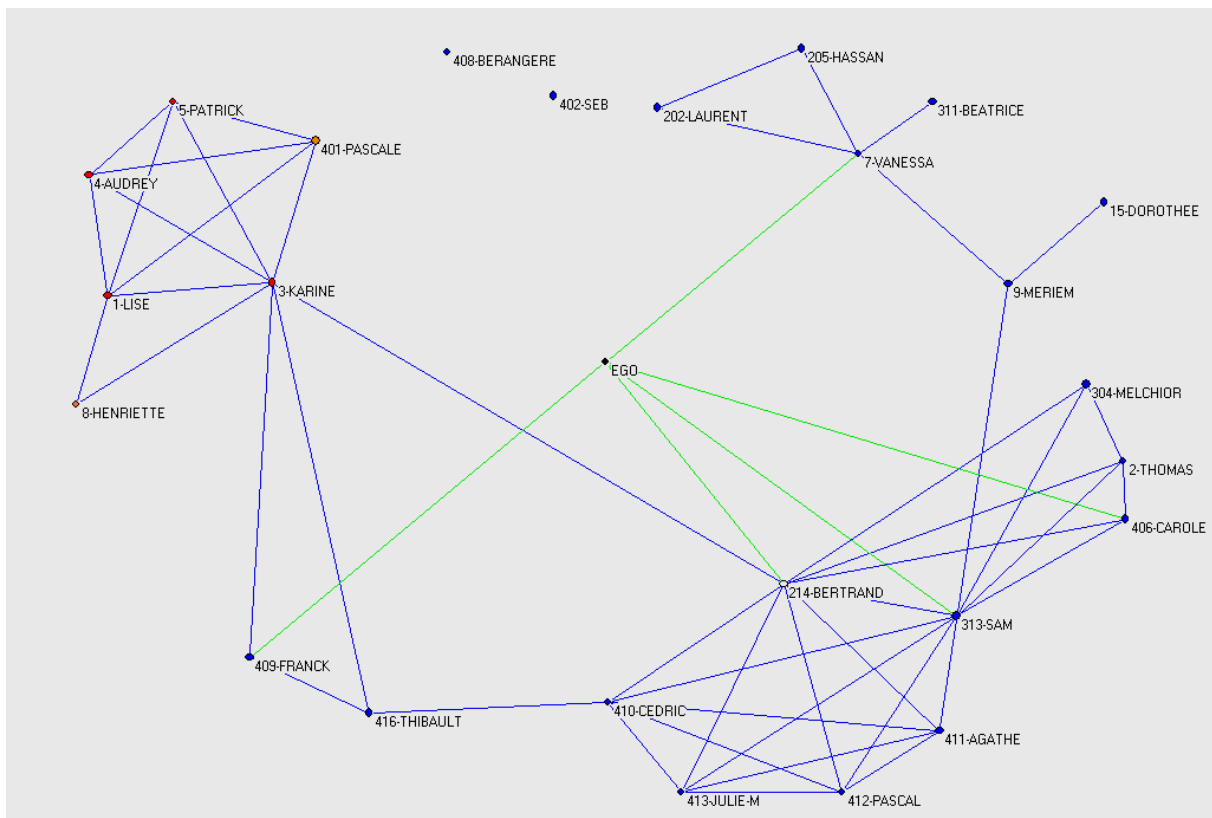
C'est surtout une question de fréquence, quoi ?

Ben je téléphone vachement plus. (...) J'ai un forfait 4 heures et je l'utilise, quoi. »

Ce sentiment de connectivité est aussi valable pour les gens vivant plus loin dont la fréquence d'appel est certes faible mais sur un mode conversationnel, que pour les relations géographiquement proches, mobilisées sous un mode « coordination / ajustement » :

« Et du coup, dans tes relations, est-ce que ça a changé, parce que ça veut dire que tu es en contact plus souvent avec les gens. Et ça, ça a changé des choses ?

Ben, les gens qui sont loin, je pense qu'ils aient un téléphone fixe ou un portable, c'est pareil, hein. (...) Les gens près, oui. Tu n'as pas besoin de rentrer chez toi pour... Les gens près, moi, je les appelle souvent pour se filer rencard, donc... »



**Graphique n°32 – Réseau de sociabilité de Florence
et ses communications via le téléphone SMS, vague 4**

Les SMS viennent quant à eux relayer l'un ou l'autre type de relation. Mais ils ne remplissent pas la même fonction. Pour les personnes lointaines, les messages viennent par une brève demande de nouvelles souligner la présence, le fait que Florence pense à eux, comme pour prolonger la relation entre les conversations en face-à-face ou téléphonées :

« Les SMS ont un peu changé...tu envoies des petites nouvelles ponctuelles, comme ça, sans parler pendant une demi-heure. »

En revanche, le SMS est un outil de coordination au niveau local. Cette dichotomie dans l'usage est le fruit du temps, de la dynamique biographique et relationnelle par excellence :

1.4.2/ Un réseau « spécialisé » : une constante de la sociabilité étudiante ?

On remarque en effet, dans le cheminement biographique et relationnel qui a façonné son réseau social, que ce dernier a eu tendance à prendre une forme « spécialisée ». Florence entretient des liens à travers différents cercles de sociabilité, voire des relations isolées, avec qui elle mène des activités différentes. Au contraire, les « trimardeurs » montraient un réseau polarisé, voire distribué, partageant les mêmes activités culturelles avec l'ensemble de leurs relations. Cela constitue une différence fondamentale dans la dynamique des sociabilités.

Nous avons testé cette hypothèse d'un lien vie étudiante/spécialisation en confrontant le cas de Florence aux carrières d'autres « étudiants ». Observons ci-après la dynamique relationnelle et communicationnelle de Denis qui affirme avoir diversifié ses relations avec le temps.

2/ Le processus de spécialisation du réseau de Denis

Issu des classes moyennes (père professeur, mère intendante de lycée), Denis poursuit des études de droit depuis la vague 1. Il connaît de multiples et brèves relations amoureuses jusqu'en vague 4, où il s'installe avec Marion, qui vient d'entrer dans la vie active après des études commerciales. La formation de ce foyer est très récente, au point que Denis souligne la perspective de « former un couple » comme une nouveauté :

« Est-ce que tu considères que tu es installé en couple ?

J'ai réalisé il n'y a pas si longtemps que ça que oui. Au sens où depuis le début de la rentrée on vit ensemble, chez moi. »

Il s'est engagé dans une thèse de droit public, ce qui le positionne sur une nouvelle temporalité longue d'études.

2.1/ Dynamique de la sociabilité de Denis, de la vague 1 à la vague 4

Le parcours scolaire de Denis est linéaire. Malgré un redoublement en première année de Deug, il enchaîne les années jusqu'au DEA. Sa sociabilité est marquée par une participation continue à un club de ping-pong, dont il deviendra même un des entraîneurs. Toutefois, à la différence des « trimardeurs » qui polarisent leur sociabilité avec la formation d'un clan dont tous les membres sont engagés dans les mêmes activités, Denis dispose d'un cercle de pongiste d'une vague l'autre, pas toujours composé des mêmes individus, mais ce cercle n'en est qu'un parmi d'autres.

En vague 1, outre de nombreuses relations familiales et proches, on relève plusieurs cercles, sexuellement mixtes, liés aux années lycéennes, même si le réseau ne montre pas un effectif très élevé (25 liens au total). En vague 2, le nombre de relations croît nettement, avec 45 liens. Des cliques totalement disjointes font leur apparition. Au niveau amical, si les pongistes de vague 1 sont toujours présents, un autre cercle du ping-pong s'est développé, non connecté au premier. Quelques relations dissociées des contextes lycéens font cercle. Mais l'apport relationnel est principalement constitué de jeunes étudiants de la fac de droit. On assiste à une remarquable logique de cumul et de spécialisation des cercles. En vague 3, si les relations

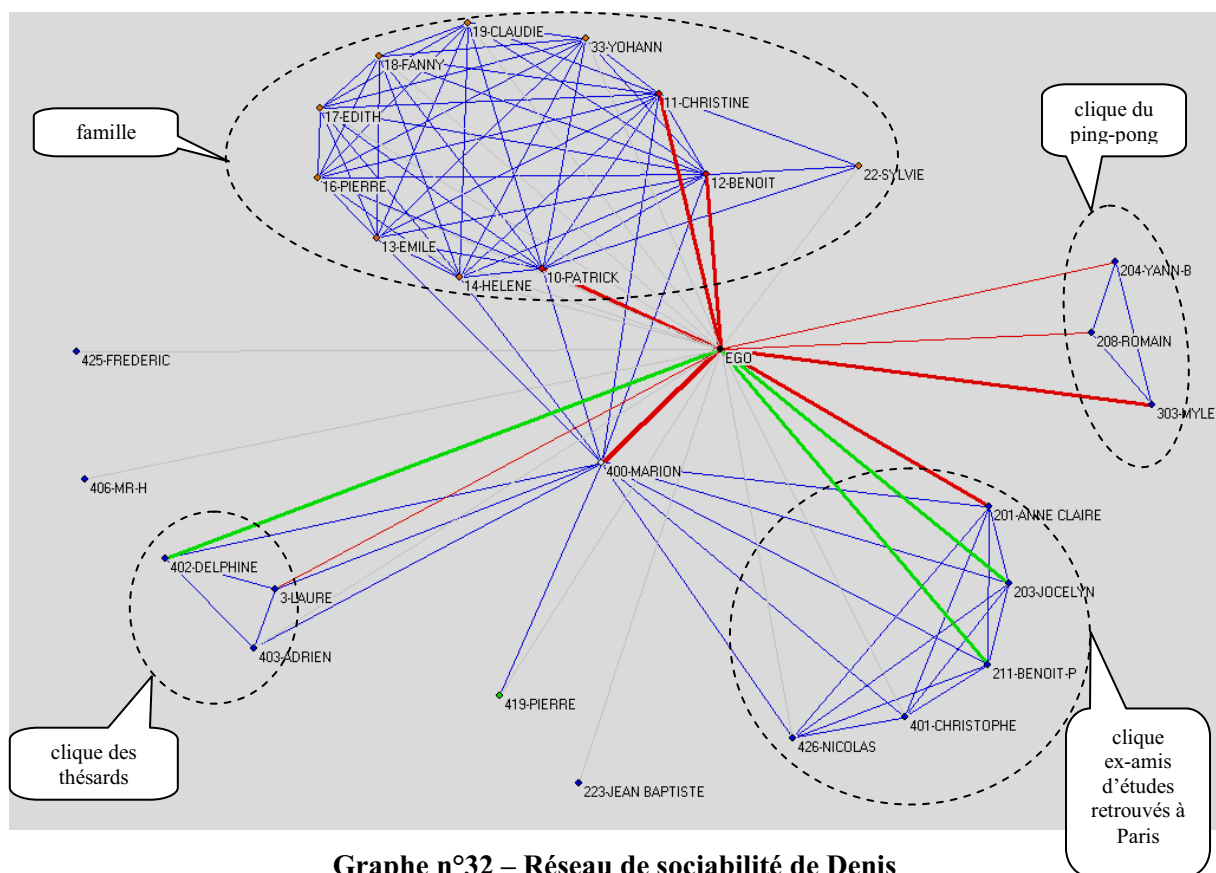
lycéennes ont tendu à s'individualiser, les deux cercles de pongistes perdurent, ainsi qu'une clique étudiante, auxquels est venu s'ajouter une clique d'ami du travail. Denis réalise des remplacements de surveillant de cantine, et a dans ce cadre noué des liens qu'il fréquente de manière distincte. L'effectif de son réseau se monte à 54 relations désormais.

Cette nouvelle observation d'un processus de spécialisation de la structure relationnelle vient confirmer les hypothèses formulées sur l'influence du niveau d'éducation et de la classe sociale d'origine sur la capacité à entretenir des réseaux étendus et ouverts. Mais, d'un point de vue qui peut plus dynamique, on doit s'interroger sur les possibilités offertes par un parcours étudiant de la longue durée. Le jeune traverse une période du cycle de vie où il fréquente durablement une multiplicité de contextes collectifs de socialisation, au sein desquels peuvent se former des groupes de relations, « par paquets ». Par ailleurs, la vie étudiante, même si étudier prend du temps, se caractérise par une pression temporelle moins tendue que celle que peut connaître un travailleur précoce ou une mère au foyer. Si le célibat de Denis vient probablement renforcer les opportunités de circulations diverses, on observe, dans un mouvement de la sociabilité similaire à celle de Florence, une dynamique de spécialisation du réseau qui semble spécifique, jusqu'ici, au type des « étudiants ».

2.2/ Le réseau de sociabilité de Denis et les usages des TIC en vague 4

Au moment de la vague 4, Denis vient d'entamer un thèse et de s'installer en couple à Paris. Le franchissement de ce seuil biographique a-t-il perturbé la tendance à la spécialisation relevée dans les vagues précédentes ? Denis n'utilise que du téléphone mobile. Il a abandonné le courriel faute de connexion à domicile :

« Mais les mails, en fait, quand j'étais à Caen, j'avais accès à Internet tous les jours. Maintenant que je suis à Paris, je n'ai pas accès à Internet chez moi et je ne vais pas à la Fac. Donc le mail pour moi... Je consulte mes mails toutes les semaines, tous les dix jours, mais le mail n'est pas actuellement un mode de communication... »



**Graphe n°32 – Réseau de sociabilité de Denis
et ses communications via le téléphone mobile, vague 4**

Le réseau personnel de Denis, en vague 4, continue de témoigner de la stratification de différentes époques de sociabilité et surtout de différentes activités qui ont pu générer du lien, malgré le déménagement. Le ping-pong dans les premières années d'étude supérieures ; les camarades de la faculté, dispersés ensuite et retrouvés alors que Denis s'installe à Paris ; enfin la clique des thésards liée à la nouvelle activité de recherche que mène Denis dans le cadre d'un doctorat.

Ces cliques sont totalement disjointes. Le ressort de leur existence, ou de leur permanence, est spécifique à chacune d'elles. Denis, le dit lui-même, « mon réseau s'est stabilisé, avec des relations anciennes, la place de la famille également, mais il s'est aussi diversifié ». Cette capacité de cumulation de liens, même après la disparition des contextes d'apparition des liens, semble typique des parcours étudiants. Une moindre pression temporelle, et une continuité dans la fréquentation d'espaces de sociabilités collectives, de sorties, d'une diversité d'activités culturelles, etc., pourraient contribuer au développement de dispositions

relationnelles particulières. Dans le cas des étudiants, cela permettrait de pérenniser des réseaux spécialisés.

Nous l'avons remarqué, chez les travailleurs précaires, le cumul de liens anciens ne se constate que dans le cas d'une polarisation forte de la sociabilité : de nouveaux liens viennent se joindre aux anciens à la condition que l'activité culturelle partagée soit identique, et qu'il n'y ait pas eu de rupture dans la pratique de cette activité : les nouveaux amis de Kevin proviennent du club de boxe, mais Kevin y entretient des relations nettement plus anciennes.

Usages du SMS

Dans l'économie communicationnelle de Denis, Le SMS est l'outil de la coordination :

« Et est-ce que des fois tu te sers de textos ? »

Oui, pour faire une communication quand je n'ai pas envie d'appeler, « Rendez-vous à telle heure... », ou pour déconner ou pour... Mais pas trop. »

Toutefois, Denis en fait un usage très restreint. Pour lui, le SMS est « un truc d'ado ».

Spécialisation du réseau et spécialisation des formats d'échange

On remarquera sur les graphes de Denis et Florence une nette tendance à l'utilisation préférentielle de la téléphonie de conversation en direction de la famille et des relations amicales lointaines, quand les échanges sur un mode de coordination viennent animer le réseau de proximité.

Cette répartition des contacts et des formats d'échange viendrait apporter de nouveaux éléments pour conforter une hypothèse formulée dès la vague 3 : la « carte mentale » se construirait différemment en fonction du cheminement biographique et des circulations sociales. Alors que des jeunes hommes ou femmes, en emploi, faiblement dotés en capitaux culturels et économiques montrent un système technique relationnel dédié à des échanges très localisés (cf. « femmes au foyer » et « trimardeurs »), des jeunes plus fortement dotés, ayant poursuivi des études sur de plus longues périodes, vont mobiliser les outils de communication dans une optique de « substitution », avec les personnes les plus éloignées, les moins rencontrées. L'espace et la distance ne seraient pas perçus de la même manière et les rapports à l'entretien technologiquement équipé des liens se distingueraient.

Conclusion

Si le mode d'équipement et les ancrages conjugaux des « étudiants » sont ressemblants de ceux des « trimardeurs », les réseaux tendent à se structurer différemment. Si les processus de « polarisation » marquent les itinéraires des « trimardeurs », le processus de « spécialisation » domine chez les « étudiants », dès leur entrée dans l'enseignement supérieur. Les réseaux étudiants peuvent être « claniques », « polarisés » au sortir du lycée. Mais les trajectoires relationnelles sont empreintes de phénomènes de cumul de liens issus et découplés de contextes disparus, qui peuvent toutefois continuer de fonctionner collectivement dans la durée en formant cercles et cliques. Les « étudiants » entretiennent des relations avec des regroupements disjoints, ayant des ressorts d'activité spécifiques. Ils sont ancrés dans des pratiques culturelles, donc des fréquentations récurrentes, telles les sorties, soirées, activités sportives, artistiques, etc. On note peu de relations isolées, ce qui laisse penser qu'un parcours long dans le monde étudiant favorise le maintien d'activités collectives, malgré l'avancée dans l'âge. Le poids des héritages est en revanche à relativiser. En effet, si Florence et Denis sont issus de milieux favorisés, on a pu voir que des étudiants d'origine modeste, comme Didier et Alice, attestent de dynamiques relationnelles comparables. Cela alimente le point de vue d'une influence plus importante du niveau de diplôme que celle de l'origine sociale sur le volume et la diversification des sociabilités, comme l'observe les travaux statistiques. La fréquentation de l'université met ses jeunes en contact avec des pairs initialement plus dotés, ce qui peut être facteur d'une redistribution des pratiques culturelles.

La construction de réseaux ouverts et diversifiés se déroule dans le cadre d'une disponibilité temporelle supérieure à celle de travailleurs ou de mères au foyer. Combiné au fait que nombre de liens se nouent à travers les interactions développées dans les milieux d'étude, cette spécialisation des réseaux se nourrit de récurrentes rencontres de face-à-face. Aussi, la communication de coordination domine-t-elle, et les équipements mobiles se présentent comme des dispositifs autorisant des modes de sociabilité « connectés ». L'enjeu de la panoplie communicationnelle est de maintenir des « états ouverts de communication », et de fluidifier les passages de la fréquentation d'un cercle à l'autre. Le SMS est principalement utilisé pour organiser les rendez-vous, et plus rarement pour du signalement si l'on compare avec les « trimardeurs ». Les réseaux des « étudiants » ne se dispersent pas spécialement avec l'entretien de relations lointaines. Ils sont essentiellement ancrés autour des lieux fréquentés.

A ce titre, des relations de prime jeunesse peuvent subsister car elles correspondent à l'environnement de proximité du domicile familial vers lequel les « étudiants » reviennent régulièrement pour des visites. Mais dans leur cas aussi, les possibilités de contact régulier en face-à-face teintent les usages des opportunités de coordination.

Les usages conversationnels de la téléphonie concernent, mais ce n'est pas une originalité de ce type, les liens les plus individualisés, parfois les plus anciens, des réseaux étudiants. Nous avons par ailleurs relevé le caractère sexuellement mixte des sociabilités, comme de l'ensemble des relations équipées.

Enfin, nous avons pu remarquer, dans une portée plus anecdotique, l'entretien via le terminal mobile personnel de ce que nous avons nommé un lien « discret » avec un ex-petit ami. La distribution des communications entre fixe conjugal et mobile contribue à considérer le mobile comme territoire personnel dans le couple (Singly, Martin, 2002). La possibilité de mener des échanges dans des espaces non soumis au contrôle éventuel du conjoint caractérise cette situation. C'est selon nous ici une confirmation de la justification de la différenciation entre mobile avec abonnement, comme dispositif individuel à part entière permettant des temps de communication plus longs ou des utilisations fréquentes et répétées par son possesseur, et mobile rechargeable, dont l'emploi est contraint par une gestion des coûts plus serrée et par un objectif annoncé d'outil d'appoint pour gérer la coordination familiale ou la simple joignabilité. Les modalités d'acquisitions comme dans celles de son utilisation trahissent cette différence profonde entre les deux types d'équipement.

Chapitre 4

« Jeunes installés »

Introduction

En vague 4, trente jeunes relèvent d'itinéraires relativement stabilisés dans l'emploi et la vie conjugale. Leurs parcours techniques sont marqués par l'accès au multi-équipement, à savoir un double équipement téléphonique – fixe et mobile – et pour dix-neuf d'entre eux un accès à internet à partir duquel ils usent de la messagerie électronique. Cette population que nous dénommons « jeunes installés » est composée de manière hétéroclite en termes de sexe, d'origine sociale, de situation familiale et de niveau de diplôme. Ils ont en commun des formes d'insertion sociale et des modes d'équipement. Toutefois, un regard sur la dynamique des parcours et le poids des attributs socioculturels doit nous amener à opérer d'emblée des distinctions entre ces individus. Nous avons en effet noté dans les travaux consacrés au passage à l'âge adulte que les cheminements féminins et masculins ne pouvaient être interprétés de façon identique quant à une approche de l'insertion sociale comme enchaînement de franchissement de seuils. De même, les différenciations sexuées sont travaillées par des éléments archéologiques que le chercheur doit prendre en compte pour rendre sens des progressions biographiques (cf. supra, première partie, chapitre 2). Nous avons par ailleurs évoqué un certain nombre d'enquêtes qui suggèrent des dissemblances dans les modes de sociabilité, tout comme nombre d'études d'usages insistent sur les dissemblances d'appropriation des TIC en fonction de ces mêmes facteurs (cf. supra, première partie, chapitres 3 et 4).

Hommes installés

Parmi les dix-sept hommes composant ce type, dix sont issus des couches populaires. Cela concerne dix d'entre eux. De même, la majorité de ce groupe stoppe les études à l'obtention d'un bac professionnel et entre rapidement dans l'emploi (neuf individus). Ce qui démarque ensuite les parcours masculins, c'est l'accès à la paternité. Sur les dix jeunes qui deviennent pères, huit n'ont pas fait d'études au-delà du bac. Nous serions donc en présence de deux formes de trajectoires masculine : une première qui s'articule autour d'un calendrier rapide d'insertion, avec une conjonction relativement précoce des transitions professionnelles et conjugales ; une seconde qui voit ce passage se réaliser plus tardivement, après une période de formation allant de deux à cinq années. Pour ces derniers, nous sommes dans la situation du

transfert de parcours « étudiants », type dans lequel ils peuvent être encore classés en vague 3, vers celui de « jeunes installés ». La mise en couple et la construction d'une unité familiale se produisent consécutivement à la sortie des études et à l'accès à l'emploi stable.

Ces deux formes processuelles d'insertion sociale sont plutôt clivées selon le niveau de diplôme et l'origine sociale, les jeunes prolongeant leur formation scolaire étant majoritairement issus des classes sociales intermédiaires et supérieures (cinq individus sur sept qui attestent d'un diplôme d'au moins bac + 2). Cela paraît recouvrir des modèles calendaires du devenir adulte relativement classiques pour des hommes, en comparaison des progressions chaotiques des « trimardeurs ». Cependant, les différences de rythme dans ces calendriers, comme le passage ou non par des institutions d'enseignement supérieur laissent supposer que les sociabilités n'évoluent pas de la même manière. Des travaux ont notamment montré que l'on ne créait et n'entretenait pas du lien identiquement dans les sphères scolaires et professionnelles (Bidart, Pellissier, 2002). Par ailleurs, si l'on se place d'un point de vue dynamique, on peut se poser la question de la capacité de cumul de relations issus de contextes disparus pour des jeunes qui quittent rapidement les univers étudiants quand d'autres recherches indiquent qu'en matière relationnelle le « capital allant au capital » (Héran, 1988), les plus dotés économiquement et culturellement sont aussi ceux qui développe des réseaux ouverts, diversifiés et cumulatifs. Comment se déroulent ces itinéraires relationnels ? Assiste-t-on *in fine* à des différences radicales dans les modes de sociabilité ou à un décalage dans le temps de la dynamique réticulaire ? Nous avons vu dans l'étude des autres types combien l'analyse des usages des TIC peut produire d'informations sur la construction des sociabilités, et sur la façon dont se déroule le travail du lien en tant que biographie de contacts. Notre propos sera de retracer l'élaboration des formes sociales de vivre ensemble à différentes étapes de cette période du cycle de vie, notamment à travers les processus évolutifs d'outillage de la convenance relationnelle.

Trois cas seront détaillés et complétés par des éléments issus de l'analyse des autres parcours. Le premier sera celui de Sylvain, en tant que représentant d'un modèle d'insertion rapide. Le second celui de Thibault, seul individu de ce type à délaisser le terminal fixe au profit d'un dispositif mobile. Nous souhaitons observer dans quelle mesure cette différence d'équipement venait perturber les logiques d'usage relevées parmi les « hommes installés » à insertion rapide. Enfin, l'étude du cas de Julien sera l'occasion de porter un regard sur les parcours caractérisés par plusieurs années étudiantes.

Femmes installées

Parmi les treize femmes qui participent de ce type au terme de la vague 4, les origines sociales et les niveaux de diplôme sont également variés. Sept viennent de milieux intermédiaires, quand trois sont issues des classes populaires et trois autres des classes supérieures. On remarque que ces dernières sont toutes diplômées d'au moins bac + 2. Seules cinq d'entre elles sont mères en vague 4, ce qui représente une faible proportion par rapport à la précocité de la maternité des « femmes au foyer ». Les « femmes installées » ont privilégié l'investissement dans la sphère professionnelle et reporte la construction d'une famille même si leur vie conjugale est marquée par une certaine continuité.

Nous sommes donc en présence de parcours féminins se distinguant du modèle « traditionnel », qui se caractérise notamment par des ménages suivant le principe de « l'homme pourvoyeur de ressources ». Si l'on note une différence de classe, marquée par des inégalités de niveau d'éducation, entre des parcours plus rapides vers la maternité et des formes de décalage dans le temps de la naissance du premier enfant, toutes ces femmes se maintiennent cependant sur les fronts conjugaux et professionnels. On peut toutefois distinguer deux styles de cheminements. Un premier qui voit une période étudiante plus ou moins importante précéder l'entrée dans le monde du travail. La mise en couple est généralement concordante du passage à la vie active avec la stabilisation dans un lieu souvent autre que celui des études. Un second itinéraire d'insertion rapide dans l'emploi et la conjugalité, mais qui repousse néanmoins la maternité pour se donner le temps d'ancrer leurs positions professionnelles. Ces deux styles de progression biographique captent les plus favorisées dans le premier cas, et les moins dotées dans la deuxième option. Toutefois, un certain nombre de « femmes installées » échappent à cette catégorisation radicale.

Elles ont toutes comme point commun d'avoir acquis un équipement technologique multiple. Toutes disposent d'un accès privé à internet, d'un terminal téléphonique fixe et d'un mobile avec forfait. Nous avons cherché à mettre en évidence l'existence de dynamiques relationnelles communes en interrogeant d'une part l'évolution de leurs modes de sociabilité mais également en observant les usages des TIC. A partir de l'étude de plusieurs cas, et en s'appuyant sur des éléments relevés dans l'ensemble des parcours, il apparaît que ces femmes, qui s'inscrivent dans une certaine forme de modernité sociale et technologique, tendent à développer des réseaux spécialisés, sexuellement mixtes et en capacité de cumuler des

relations issues de contextes disparus et parfois dans des situations géographiques éloignées. L'analyse des pratiques relationnelles équipées nous montre par ailleurs de quelle manière le travail de liens divers, disjoints et distants trouve dans l'appropriation des TIC des ressources à même de (re)configurer au fil du temps une sociabilité pourtant soumise à des impératifs temporels de plus en plus tendus.

Afin de mieux contrôler des variables comme l'origine sociale ou les différences de niveau de vie et de diplôme, nous avons choisi de présenter trois parcours. Le premier sera celui d'Emeline. C'est une figure extrême de ce type dans la mesure où c'est l'individu le plus équipé du panel en 2001 comme en 2004, hommes et femmes confondus, notamment du fait de ses équipements professionnels. Elle a une double connexion internet (professionnelle et privé) ainsi qu'un mobile professionnel. Si elle est issue des classes moyennes, l'importance rapide que prend son niveau de revenu et ceux de son couple nous ont amené à la considérer comme partie prenante des classes favorisées. Puis, suivront deux portraits, moins détaillés, de femmes issues de milieux populaires. Clara, qui est diplômée d'un IUT et Sylviane, qui a stoppé ses études après l'obtention de son bac professionnel. Il sera alors possible de comparer les processus d'évolution des sociabilités et usages. La distribution inégale des atouts sociaux contrarie-t-elle les parcours relationnels et techniques, ou le poids du parcours de vie, au travers de modes d'insertion sociale comparables, vient-il réguler les formes prise par le « vivre ensemble » ?

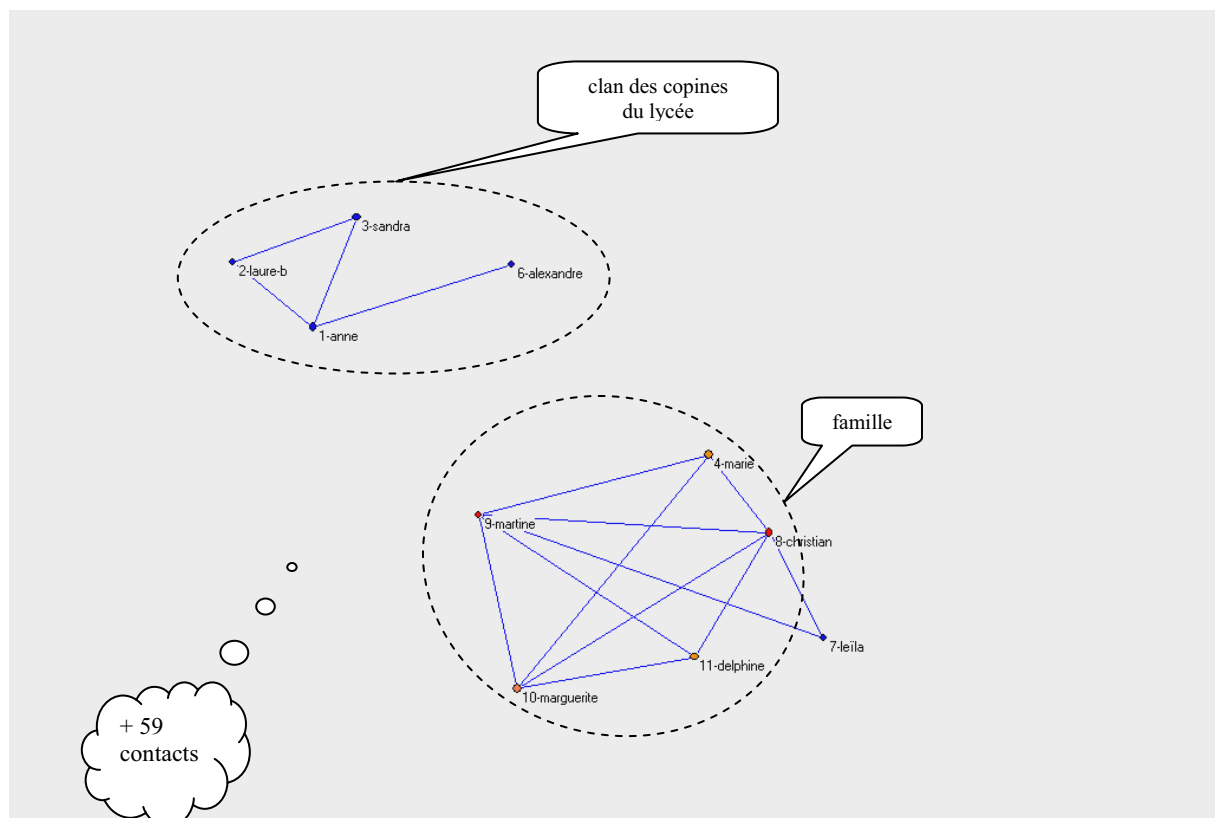
Au terme de ce travail, il s'agira d'interroger la pertinence d'un modèle dit « unisexe » de progression vers l'âge adulte (Galland, 1990). En effet, à travers cette première description des parcours masculins et féminins, on voit que deux modes de cheminements se rapprochent, à savoir celles où une période d'étude précède l'entrée dans la vie active et l'installation conjugale. S'il semble possible de regrouper ces modèles transitionnels du point de vue des calendriers de franchissement des seuils biographiques, en est-il de même quant au mouvement des sociabilités et des usages ? Nous n'avons pas relevé de sexuation dans les trajectoires des « étudiants ». Que se passe-t-il une fois l'intégration professionnelle et matrimoniale réalisée ?

1/ Parcours de femmes « installées » économiquement et culturellement dotées

Issue des classes moyennes (père rédacteur, mère secrétaire), Emeline s'engage entre la vague 1 et la vague 2 dans une classe préparatoire HEC. Elle vit alors chez ses parents dans une banlieue résidentielle de Caen. Dans la suite de la première année préparatoire, elle s'oriente vers un IUP des métiers du livre, et déménage à Paris où elle étudie. Elle rencontre son compagnon Frédéric à l'IUP. Elle vit d'abord seule puis en colocation avec sa soeur, Laure. En 2001, alors qu'elle a intégré un emploi de représentante pour une grande maison d'édition, elle s'installe avec son concubin Frédéric, devenu ingénieur dans les Travaux publics. En vague 4, Ils disposent à eux deux de revenus confortables, avec 4200 euros par mois, quand la moyenne des rémunérations des couples « installés » est de 2570 euros mensuels.

1.1./ Le réseau de sociabilité d'Emeline en vague 1

En vague 1, la première caractéristique de sa sociabilité est de ne pas sortir du lycée.



Graphe n°33 – Réseau de sociabilité d'Emeline, vague 1

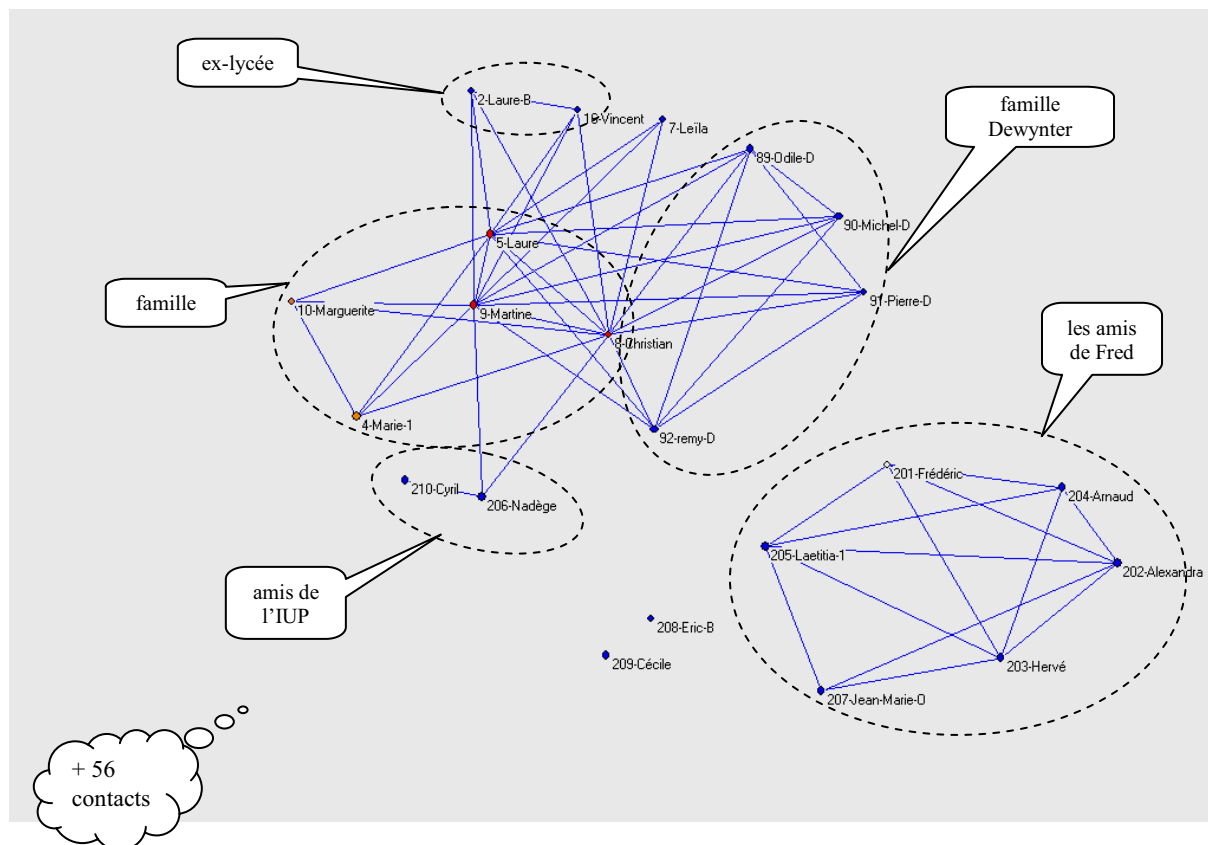
L'effectif de liens faibles cités par Emeline est tout à fait remarquable, avec cinquante-neuf contacts, quand son réseau de liens forts se limite à dix relations, dont seulement cinq d'ordre amical. Cela dénote dès la vague 1 une forte tendance à l'électivité relationnelle parmi la nébuleuse foisonnante dans laquelle elle évolue au lycée. Seule Leila (7) est une relation qui n'appartient pas au monde lycéen. C'est une amie d'enfance, qui a toujours habité dans le voisinage immédiat d'Emeline. Elles sont allées dans la même école et au même collège, mais Leila a été orientée vers un CAP. Si elles ne se voient pas fréquemment, elles ne se sont jamais perdues de vue. Emeline la considère comme une amie à part, dont le tempérament plus spontané permet d'engager des échanges d'ordre intime plus directs :

« C'est complètement différent de mes copines parce qu'elle est beaucoup plus euphorique, beaucoup moins tournée vers l'intellectuel, très très vivante, hyper dynamique. Elle a cent milles trucs à me raconter à chaque fois que je la vois. Je ne la vois pas très souvent. D'ailleurs cela fait longtemps que je ne l'ai pas vu. Alors je sais que quand je vais la revoir, elle va me raconter toute sa vie sentimentale en long, en large et en travers. Du coup, je lui raconte aussi. La voir une fois de temps en temps, ça me fait marrer, ça me fait respirer parce qu'elle me raconte vraiment l'antithèse des gens que je peux fréquenter tous les jours. Ca change complètement. »

Emeline tient à cette diversité relationnelle. Fréquenter Leila lui ouvre les portes d'un monde social différent, dont elle est curieuse.

1.2/ Le réseau de sociabilité d'Emeline en vague 2

Lorsque nous interrogeons Emeline en novembre 1998, elle entre en troisième année d'IUP, vit seule à Paris et débute sa relation amoureuse avec Frédéric. Elle retourne régulièrement à Caen visiter sa famille.



Graphe n°34 - Réseau de sociabilité d'Emeline, vague 2

En vague 2, le réseau d'Emeline s'est considérablement étoffé et continue de s'appuyer sur un stock important de liens faibles. Tous liens confondus, cette dernière évolue à travers neuf cercles : un lié aux études en cours à l'IUP, un cercle d'aviron à Caen, un cercle familial, un cercle des copains de Frédéric, deux cercles « lycéens », un cercle de copains rencontrés en Belgique lors d'un séjour avec sa cousine Marie, et un cercle « famille Dewynter » qui sont la famille d'une amie d'enfance de la mère d'Emeline avec qui ils sont partis plusieurs fois en vacances. On notera que d'une part le réseau se renouvelle, et que d'autre part, de nombreuses relations simplement citées comme « contacts » en vague 1 sont hissées au rang de relations fortes en vague 2. Emeline, si elle dit « brasser autant qu'avant », affirme travailler à individualiser les rapports avec autrui, ce qui explique la dissociation et le renforcement de certains liens depuis la période lycéenne :

« Au lycée, je me posais pas de questions sur les gens que je fréquentais ou sur le gens que je ne fréquentais pas. Et, au final, j'ai quand même brassé beaucoup de connaissances sans approfondir. Depuis, j'ai pu observer plusieurs choses, par rapport aux contacts qu'on peut avoir avec les gens. J'ai appris à analyser les personnalités des gens que je fréquentais, et surtout j'essaie de garder un pied en dehors du cercle. Enfin, c'est un mauvais système de défense, c'est pour se garder une porte de sortie en cas de pépin. Et pouvoir garder un œil critique sur les gens que je fréquente.

Plus qu'il y a trois ans ?

Oui. »

Emeline continue de tenir à la possibilité de multiplier les circulations sociales, à ne pas s'enfermer dans un seul et même milieu. La stratification relationnelle dont témoigne son réseau combinée à la capacité de renouvellement dessinent l'image d'une sociabilité ouverte, diversifiée, dont on notera que la dynamique s'oriente clairement vers une forme « spécialisée ».

Les cercles sont localisés tant à Paris qu'à Caen. En vague 2, on retrouve Leïla toujours connectée avec la famille, et deux copains du lycée sont maintenant connectés à la famille, ainsi qu'une copine de prépa HEC.

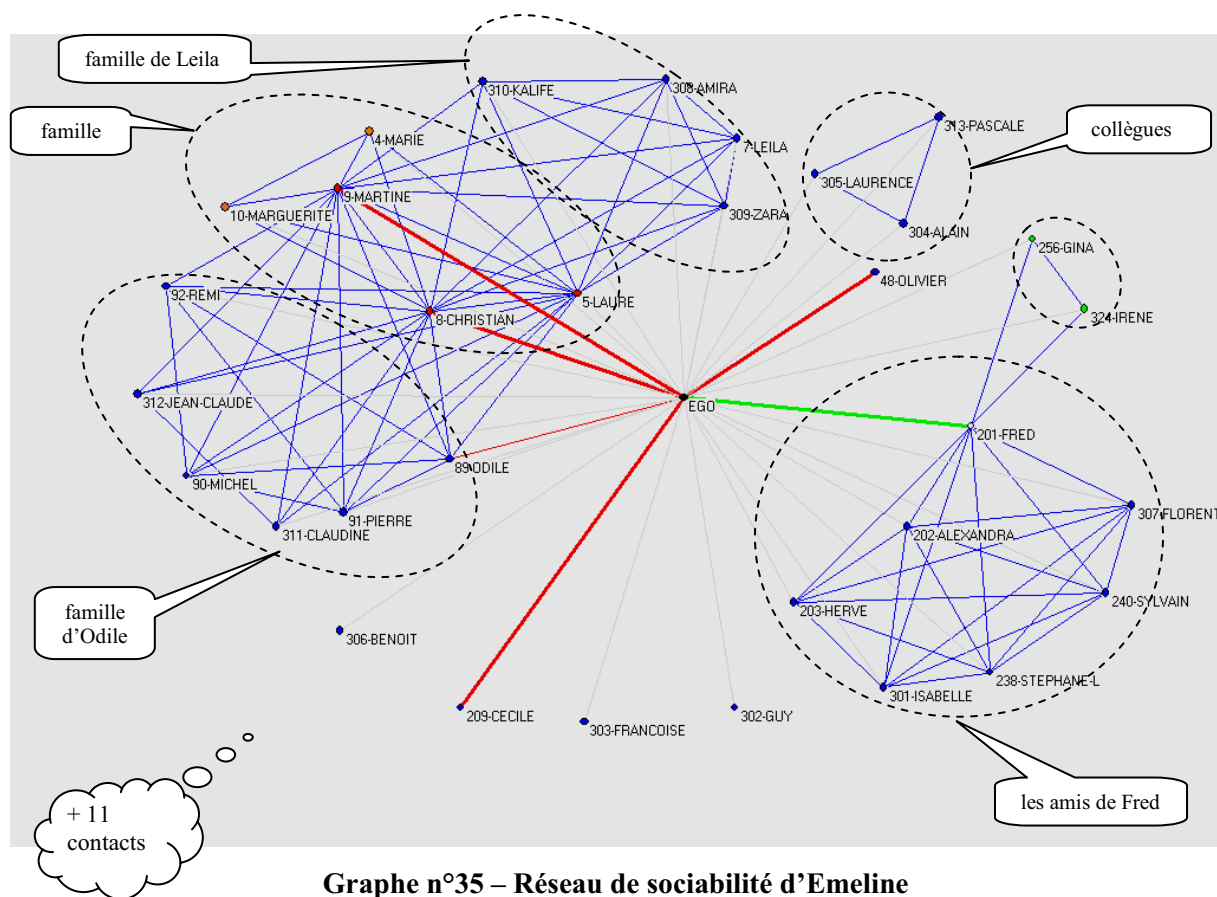
1.3/ Le réseau de sociabilité d'Emeline et les usages des TIC en vague 3

Emeline entre dans la vie active en 1999 et s'installe en couple avec Frédéric en 2001, entre la vague 2 et 3. Le réseau se réduit de moitié du seul fait de la perte des liens faibles, remplacés par des contacts d'emplois aujourd'hui quittés (vendanges, nombreux stages pour l'IUP, jobs d'été). Emeline est en CDI de représentante chez un grand éditeur. Elle ne se plaint pas de son rythme de travail, bénéficiant d'horaires fixes et de sept semaines de congés. Si elle est amenée à se déplacer, à « faire des tournées » de points de vente, son bureau est relativement près de chez elle. Elle estime beaucoup travailler mais conserver assez de temps libre en comparaison avec les cadences de son compagnon :

« C'est délirant. Je suis extrêmement fâchée qu'il passe autant de temps au travail. C'est le profil idéal du bon petit salarié pour l'employeur qui l'a recruté à l'heure actuelle puisqu'il est corvéable à merci. En contrepartie moi je pense qu'à un moment il va avoir un déclic pour se dire qu'il se consacre trop à son boulot. Pour l'enrichissement que ça lui apporte, c'est trop. (...)

Et est-ce que ça vous pose des problèmes ou pas ?

Oui en ce moment... Nos semaines de travail du lundi au vendredi sont tout à fait mornes et moroses, on rentre, on se couche, métro boulot dodo, donc il n'y a vraiment rien d'exaltant, on se rattrape le week-end en faisant des choses un peu plus fun... »



**Grphe n°35 – Réseau de sociabilité d’Emeline
et les communications via le téléphone fixe, vague 3**

En vague 3 (grphe ci-dessus), le niveau d’interconnexion augmente, avec un maillage de plus en plus fort à partir de ces anciennes relations qui en ont apporté d’autres. Toutefois, la rencontre avec Frédéric¹⁵⁶ intervenue en 1998, entre la vague 2 et 3, fait apparaître des amis de son amoureux, déconnectés de ce premier sous-réseau. Pour l’instant, Emeline ne les mélange pas avec ses amis propres.

Le réseau d’Emeline n’a pas augmenté numériquement avec la mise en couple, une sélection s’est donc opérée. Désormais le cercle des amis de Fred structure une clique disjointe du reste d’un sous-réseau très dense où la clique familiale connecte et s’imbrique dans deux cliques amicales. Ces deux cliques se sont construites à partir de liens anciens, issus du lycée et des études, présents dès la vague 1, puis apparus en vague 2. Leila, sa sœur Laure et Odile (89) ont des positions centrales quant à la structuration de ces cliques.

¹⁵⁶ Frédéric est devenu « Fred » sur la grphe (somet 201).

C'est donc à partir de liens ayant survécu à la disparition des contextes les ayant vus naître que se sont construits de nouveaux cercles amicaux avec un fort degré d'interconnaissance.

En revanche, l'apparition d'un cercle lié au travail se fait en parfaite déconnexion avec les deux grands pôles du réseau. Ces amitiés récentes restent fortement tributaire du contexte professionnel, et ne sont multiplexes que dans la mesure où Emeline boit un verre de temps en temps avec elles après le travail.

On notera la mixité sexuelle du réseau, en comparaison avec celui des « femmes au foyer ». Remarquons qu'en vague 1, ses liens forts amicaux étaient tous féminins. Les multiples circulations et la fréquentation durable d'espaces de socialisation mixtes, comme les lieux d'étude, semble favoriser cette mixité.

Emeline entretient également des relations isolées dont certaines, nous le verrons, participent concrètement de la diversification relationnelle d'Emeline. La dynamique de spécialisation du réseau s'appuie sur la construction d'une diversité relationnelle associées à des ressorts d'activité distincts. Emeline ne mène pas une activité unique avec les cliques ou cercles sociaux en présence. Au contraire, chaque segment de sa sociabilité relève d'un centre d'intérêt partagé particulier. Nous proposons d'étendre cette considération aux relations isolées. Celles-ci, généralement issues de contextes disparus en vague 3, sont des éléments non moins essentiels à prendre en compte dans l'élaboration de cette spécialisation relationnelle.

1.3.1/ Les usages du fixe

Emeline s'est équipée d'un fixe selon une décision conjointe au moment de son installation avec Frédéric. Ce fut une décision également motivée par l'ouverture d'un abonnement internet au domicile.

Un usage du fixe selon un format conversationnel orienté vers la famille et les relations de confiance

Emeline admet être « très famille », des appels fréquents émaillent la relation enfant – foyer parental (Christian (8) et Martine (9)).

Odile, quant à elle, est une amie connue à l'adolescence, nettement plus âgée, avec qui s'est développée une relation de confiance :

« (...) Si je dois accorder l'appellation copine à des gens qui ont l'âge de mes parents, je le ferais pour Claudine et je le ferais pour Odile.

Qu'est-ce que fait que malgré qu'elles soient d'une autre génération, tu peux la considérer comme des copines ?

C'est le degré d'affinité qu'on a, les confidences. C'est quelqu'un à qui j'aime bien me confier. Je lui raconte mes histoires. »

On a remarqué dans le réseau d'Emeline un nombre conséquent de relations isolées. Ces relations, les plus « autonomisées », semblent loin d'être négligeables ou périphériques. En tout état de cause, ce n'est pas le cas de Cécile (209) ou de Olivier (48), un ami déjà cité en vague 1 et dont le contact a repris à la faveur de son installation à Paris où il réside :

« Olivier, ça ne fait pas très longtemps, ça fait un an et demi qu'on a repris contact sérieusement. Il est à Paris depuis février et depuis qu'il est à Paris, on s'appelle toujours. »

Emeline reste attentive aux événements concernant sa sphère relationnelle pour construire sa vie amoureuse. Les contacts avec des amis « propres » représentent cette part de monde personnel qui n'a pas été abandonnée au couple. Et c'est avec ces relations, en l'occurrence Cécile et Odile, qu'Emeline use du fixe de manière relativement intense :

« Est-ce que tu penses que depuis que tu es avec Fred, tu vois autrement certaines personnes, que votre façon de vous fréquenter a changé ?

Je ne crois pas. Je dirais plutôt l'inverse. Depuis que je suis avec Frédéric, il y a certaines personnes avec qui je me suis mise à beaucoup plus échanger sur des questions intimes, du couple, à aller chercher la confiance vers d'autres personnes. En l'occurrence, Cécile, parce que elle vit une histoire à peu près similaire à la mienne avec son copain, on s'est mis ensemble à peu près à la même date, elle est à peu près dans le même rituel, c'est-à-dire qu'au début, ils se voyaient peu, après, ils se sont vus beaucoup, ensuite, ils habitent ensemble. Donc on a un peu des parcours similaires, et ça nous fait assez rigoler d'en parler toutes les deux. Elle me parle de son mec et moi, je lui parle du mien. (...) J'ai fait complètement dévier les habitudes de conversation que j'avais avec certaines personnes.

Comment tu expliques ça ?

Parce que j'avais besoin d'en parler avec quelqu'un. J'étais en train de vivre un truc, je trouvais ça intense, ça se passait bien, il y avait des petits événements dans ma vie avec mon nouveau copain, et il fallait que j'arrive à... C'était bien balisé dans mon esprit, mais il fallait que j'aie le point de vue d'une

ou deux autres personnes pour me conforter, pour qu'ils me rassurent, le point de vue extérieur de quelqu'un.

Est-ce qu'il y a des personnes que tu préfères voir sans Fred ?

Oui. Cécile, par exemple. J'aime bien voir Cécile toute seule, et j'aime bien voir Cécile et Hugues avec Fred, à quatre personnes. J'aime bien voir Olivier tout seul, parce qu'ils n'ont pas eu trop d'atomes crochus. Ça, c'est Fred. En plus, comme Olivier, quand je l'ai présenté à Frédéric, j'ai dit : « Écoute, c'est un vieux copain d'enfance. », il n'a pas compris pourquoi il débarquait. Toujours avec son air méfiant, il s'est dit : « D'où il sort ? Ça fait trois ans qu'on se connaît et c'est la première fois qu'elle me parle de ce type. » Donc Olivier, j'aime bien le voir toute seule. J'aime bien voir ma sœur toute seule, sans Fred. C'est à peu près tout. »

Avec l'usage du fixe sur un mode « conversationnel », des échanges plus longs et aux contenus plus personnalisés se renforcent et se développent. Or, dans une pression temporelle de la vie professionnelle et de la vie de couple, sachant par ailleurs que dorénavant des sphères amicales communes au couple absorbent une partie du temps de la sociabilité d'Emeline, les possibilités techniques de maintien d'une relation forte, personnelle et parfois isolée seraient ainsi ouvertes via le terminal fixe.

Le réseau de confiance d'Emeline, à l'image de son réseau général, n'est pas homophile sexuellement. C'est pour nous un indice d'une forme relationnelle plutôt « moderne », au sens où cela échappe aux régularités plus classiquement constatées dans les enquêtes sur la sociabilité féminine. Le niveau de diplôme et le fait d'avoir fréquenté des sphères étudiantes, sexuellement mixtes¹⁵⁷, de manière prolongée, pourraient ne pas être étranger à ce constat.

Un usage de coordination vers la clique des amis de Fred

Par contraste avec le type traditionnel, les relations téléphoniques avec son compagnon sont de l'ordre de la coordination, non de l'intimité. Peut-on y voir un signe d'une configuration conjugale plus « compagnonnage » et moins « bastion » (Widmer, Kellerhals, Levy, 2004), avec une autonomie plus forte des conjoints, une faible sexuaction des rôles sociaux et du pouvoir ? On peut penser que cela en constitue un indice, car si l'on observe les formats d'échange des autres femmes « installées » en direction de leurs conjoints, le mode

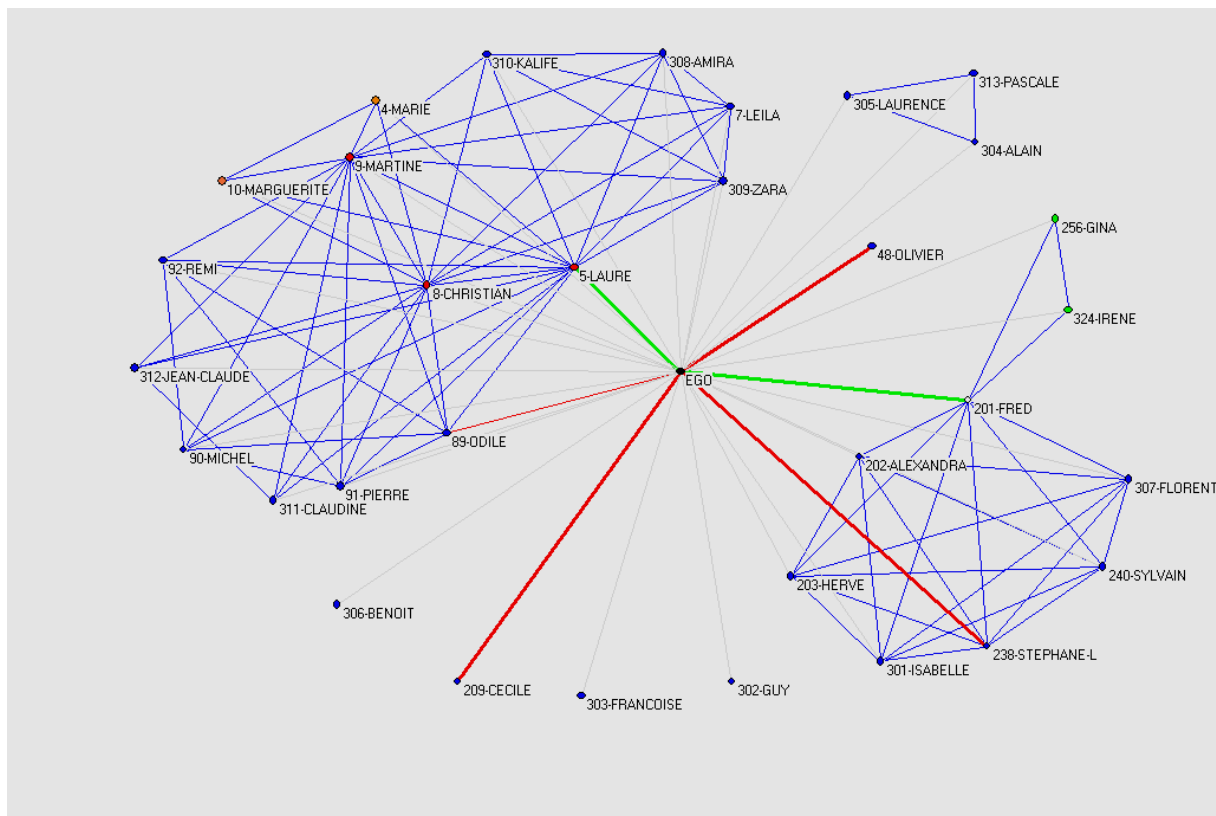
¹⁵⁷ Par comparaison avec l'univers des « vendeuses » dans lequel évolue Viviane (« femme traditionnelle ») depuis plus de six ans au moment de l'entretien, et dont la formation professionnelle s'est également déroulée dans des filières à prédominance féminine.

« coordination / ajustement » domine nettement puisqu'il concerne onze cas sur treize, quand on note une proportion inverse chez les « femmes au foyer ».

Remarquons tout de même la fréquence élevée des communications avec Fred, quotidienne. Au-delà de la coordination – Fred est la tête de pont d'une clique – ces appels brefs répétés pourraient être de l'ordre de l'entretien du « fil amoureux », par l'envoi de signaux interactionnels récurrents.

Usages du mobile

Le mobile d'Emeline est lié à son activité professionnelle, même si elle en a la jouissance pour des activités privées.



**Graphe n°36 – Réseau de sociabilité d'Emeline
et les communications via le téléphone mobile, vague 3**

Le terminal peut matérialiser une forme d'astreinte, en même temps qu'il est cet outil individuel d'activation des relations. L'équipement et l'usage se situent dans cette tension entre la fluidification des relations et le sentiment de contrôle par l'employeur :

« Et tu n’as jamais été tentée, avant d’avoir un portable au boulot, d’avoir un portable pour toi ?

Non. Beaucoup trop cher, beaucoup trop pénible. Si je changeais de métier, si je n’avais plus de raison que le boulot me fournisse un portable, est-ce que je ne me remettrais pas au portable ? Je ne sais pas.

Et tes amis ont un portable ?

Oui.

Et toi tu téléphones sur... ?

(...) Après Frédéric a deux téléphones, un portable personnel et le boulot lui en a refilé un autre. Par contre, Frédéric, il est un peu comme moi, le portable, ce n’est pas la joie pour lui, quand ça sonne ce n’est pas toujours bon signe. Et puis dans mon entourage, c’est le même virus que le virus national, beaucoup de gens sont équipés en téléphone. Mais la majeure partie conserve des téléphones fixes, et moi, j’ai pour habitude, les gens que j’appelle, je les appelle le soir. Le soir, s’ils ne sont pas joignables chez eux, sur leur fixe, c’est qu’ils ne sont pas chez eux donc c’est que ce n’est pas une bonne idée de les appeler.

Tu n’es pas devenue accro du portable.

Ben si.

Mais par obligation.

Oui, mais ce n’est pas encore l’intox.

Tu te sers du texto ?

Pas du tout, je ne sais pas m’en servir. J’en reçois, je suis sensée y répondre et je n’arrive pas à m’en servir. Je n’ai encore jamais envoyé un texto de ma vie. »

Par ailleurs, comme l’ont montré De Singly et Martin (2002), l’individualisation d’un dispositif communicationnel dans le couple serait le signe d’une autonomisation relationnelle, d’un certain degré d’indépendance au sein de la sphère conjugale. Cela plaiderait encore une fois en faveur d’une forme d’interaction conjugale de type « compagnonage ».

L’usage conversationnel du mobile, qui a donc généralement un coût certain, peut s’expliquer d’une part par le niveau de revenu confortable d’Emeline et d’autre part du fait que son employeur s’acquitterait de la facture de son dispositif professionnel. Cette « liberté » de communiquer ne se traduit cependant pas par une multiplication des interlocuteurs, mais par le renforcement des relations téléphoniques existantes.

Les têtes de pont des cliques « mobilisées »

Laure, sa sœur, joue un rôle central dans l'entretien du réseau familial. C'est d'elle dont Emeline se sent la plus proche. De trois ans sa cadette, elle vit en couple également à Paris. Elles échangent régulièrement leurs points de vue sur la situation des relations autour du foyer parental, et c'est avec elle qu'elle coordonne l'organisation des réunions familiales. Entre elles, les interactions de face-à-face sont fréquentes et préférées aux longues conversations téléphoniques.

Laure joue également un rôle de tête de pont pour une clique amicale basée à Caen (la famille de Leïla). Son contact via mobile selon un format de « coordination » semble souligner sa place, alors qu'elle n'est pas contactée par fixe. Laure et Emeline ont longtemps cohabité avant que cette dernière n'emménage avec Fred. C'est Emeline qui a équipé sa sœur :

« Par exemple, j'ai obligé ma sœur à prendre un téléphone portable. Quand elle est arrivée à Paris, elle me dit... Comment c'était venu ? Je lui ai dit : « Écoute, ça serait bien que tu aies un portable. – Ah bon ? Pourquoi ? Regarde, on a un fixe, les parents ils savent où nous joindre. – Oui, mais moi je ne saurai pas où te joindre. » Alors je l'ai obligée à prendre un portable, je lui ai payé son portable. »

De même, Fred voit sa position particulière relayée par des appels de coordination.

On remarquera qu'Emeline ne joint pas Leïla. Cette relation amicale, la plus ancienne d'Emeline, continue de se tisser au fil des rencontres occasionnées par les visites régulières au domicile parental. Elle la définit comme un lien particulièrement important, toujours du point de vue de l'accès à un monde différent de celui de sa vie quotidienne, d'autant plus que désormais elle a renforcé ses relations avec les frères et parents de Leïla. Toutefois, le lien continue de se nourrir de la spontanéité du face-à-face :

« Je ne téléphone jamais à Leïla, parce que c'est toujours à l'improviste. En gros je traverse la rue pour aller la voir, parce qu'elle habite en face.

Chaque fois que tu vas chez tes parents, tu vas voir Leïla ?

Non. Il y a des périodes où je la vois à chaque fois, des moments où je ne la vois pas du tout. Là pendant l'été, je ne la vois pas du tout parce qu'elle n'est pas du tout à Caen et je n'y suis pas non plus. C'est vraiment le hasard.»

Ce rythme lâche de contact semble constituer une condition de l'équilibre et de la persistance d'une relation entre deux individualités qui montrent des parcours biographiques dissemblables. « Autre significative », Leila conserve le statut particulier de femme d'ailleurs, et les interactions semblent ritualisées dans le sens de la co-construction de moments de détachement de la réalité ordinaire de chacune, où l'une et l'autre puisent des éléments de recul sur le cours de leur vie.

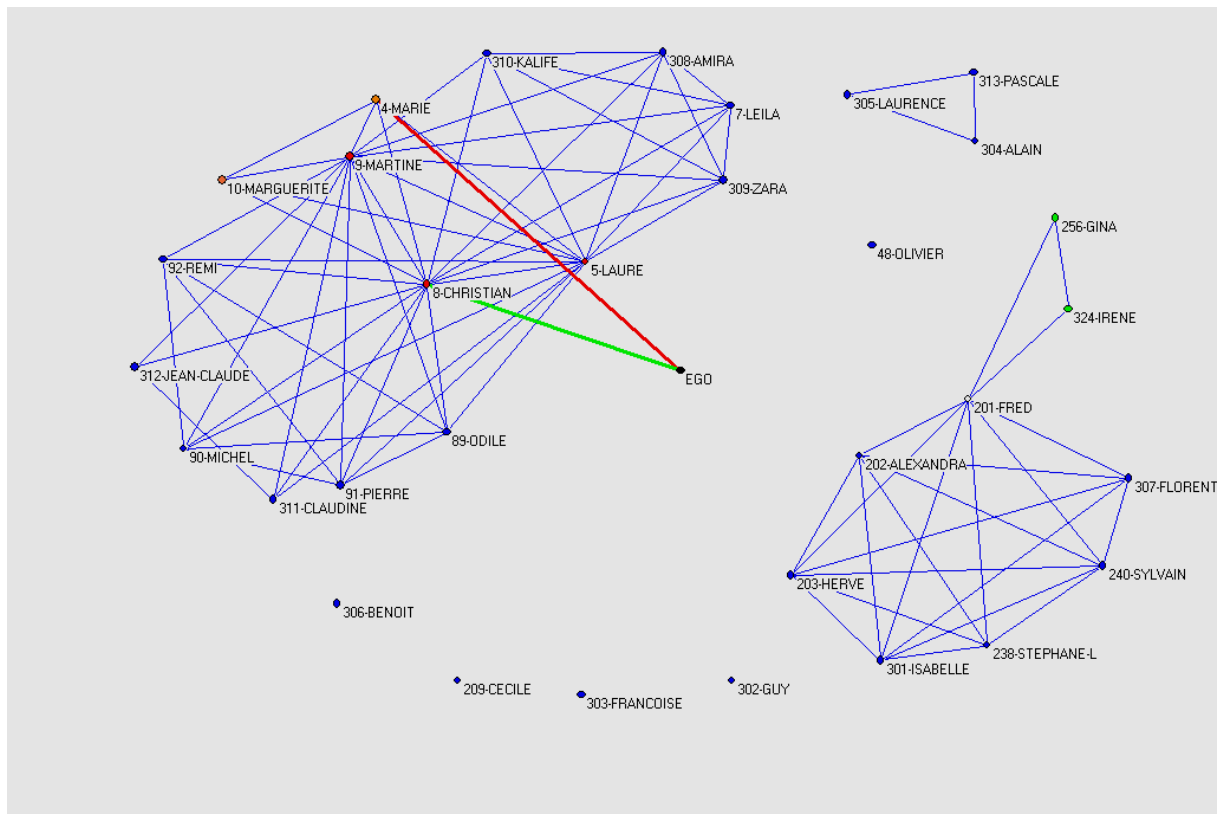
Le mobile sur un mode conversationnel : le renforcement de l'autonomisation des relations

Emeline a une relation téléphonique particulière avec Stéphane, du cercle des amis de Fred. Stéphane est la personne qu'elle voit le plus souvent de ce sous-réseau. Depuis sa rupture avec Alexandra, le couple le fréquente régulièrement. Cela dit, l'intensité du lien téléphonique est remarquable, comme le fait qu'Emeline ne le contacte pas avec le téléphone fixe, conjugalisé. Sans jouer les Sherlock Holmes, on peut légitimement se demander quel type de relation existe entre Emeline et Stéphane, ... et les raisons de sa rupture avec Alexandra... On voit ici que le mobile autorise l'existence d'une relation discrète.

Enfin, des conversations via le terminal mobile avec Odile, Cécile et Olivier viennent redoubler des relations fortement ancrées et autonomisées dans le réseau d'Emeline.

Usages du courriel

Emeline dispose d'une double connexion au net : sur son poste de travail, mais également à domicile. Elle affirme ne pas avoir d'interlocuteurs ni d'usages différents entre son mail professionnel et domiciliaire.



**Grphe n°37 – Réseau de sociabilité d’Emeline
et les communications via courriel, vague 3**

Les échanges de mail se font avec une cousine, Marie (4), et avec Christian (8), son père. Les différences d’usages sont intéressantes à souligner :

« A ton père, tu lui envoies des mails régulièrement ?

Non, c’est très irrégulier.

Ce n’est que pour des trucs farfelus ?

Oui, toujours.

Lui, il a un ordinateur ?

A la maison, on est connecté à la maison.

Et ta cousine Marie ?

C’est à son boulot.

Ca remplace le courrier ou c’est pour des trucs rigolos ?

Non, effectivement, là je fais un texte plus élaboré : qu’est-ce que je fais, où je suis, dans quel état d’esprit je suis, qu’est-ce qu’elle fait... Effectivement, ça a plus l’aspect d’une vraie lettre.

Alors que ton père...

Oui, complètement, c’est assez débridé. »

Avec sa cousine, on a une trace de trajectoire d'usage, qui montre comment leur relation a pu être étayée par le courrier à l'adolescence, puis le téléphone, avant que le mail ne s'y introduise :

« Quand on était adolescentes, on correspondait pas mal par courrier. Et puis on ne l'a plus fait pendant très longtemps, on se téléphonait. (...) On se maile un petit peu de temps en temps. »

La trajectoire d'usage d'un support épistolaire à l'autre est ici limpide. Et cela reprend l'idée développée par Claisse (2000) sur les continuités des pratiques féminines de l'écriture avec l'avancée dans l'âge et le développement de la panoplie de dispositifs technologiques de communication.

1.4/ Le réseau de sociabilité d'Emeline et les usages des TIC en vague 4

Emeline n'a pas connu de grands changements biographiques dans l'intervalle des deux vagues. Elle n'a pas eu d'enfant, a conservé le même compagnon, et travaille toujours comme agent commercial pour une entreprise d'édition à Paris. Le couple vient de devenir propriétaire de leur résidence principale.

Le réseau d'Emeline conserve ses caractéristiques de vague 3. De ce point de vue, il continue à illustrer un type qui se différencie nettement des « femmes au foyer ». D'une part la mixité en terme de sexe paraît être un indicateur fort de ce type « biographico-relationnel », tout comme la présence nettement moins hégémonique de la sphère familiale pour une jeune femme en couple. D'autre part, la spécialisation relationnelle poursuit son cours, avec cependant nettement plus de relations isolées, une diminution importante des effectifs du réseau et une chute radicale du nombre de contacts entretenus. Les effets de la mise en couple et des contraintes de la vie professionnelle, notamment du point de vue de la disponibilité, semblent se manifester au moment de la vague 4.

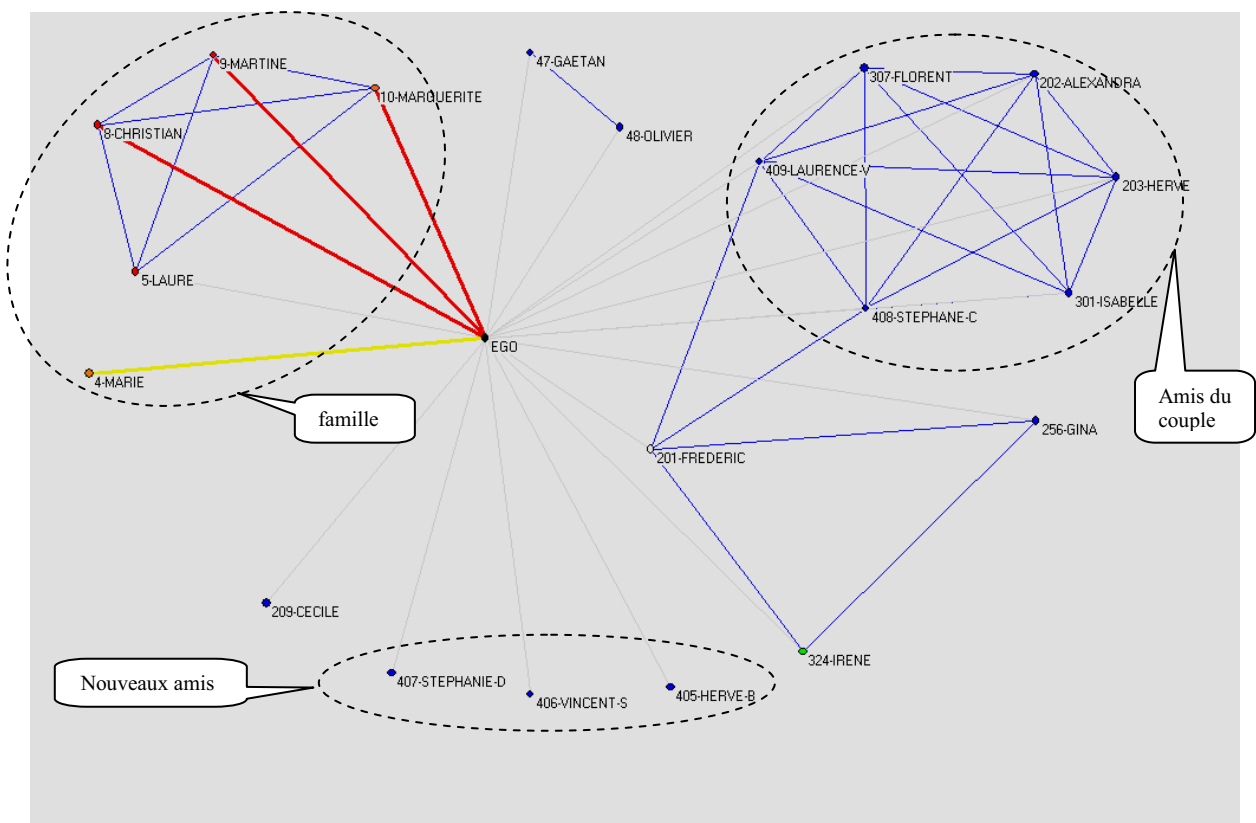
On retrouve en effet de telles caractéristiques dans les réseaux des autres femmes « installées », dans des niveaux de diplôme comparable, en vague 4. Ainsi Léa, dont plus de la moitié des liens amicaux sont entretenus avec des hommes. Si elle conserve des relations collectives au sein d'une bande, de multiples liens forts sont maintenus de manière individualisée, selon des ressorts d'activité spécifique. Vèrène, quant à elle, voit effectivement

le nombre de ses relations chuter, mais elle ne circule pas moins au travers de six cercles sociaux. S'ils sont de dimension plus restreints que dans les vagues précédentes, ils relient pour trois d'entre eux des relations amicales dont certaines sont issus des périodes lycéennes, quand des cercles de collègues de travail et d'amis de son conjoint s'installent également durablement. Enfin, Colette en vague 4 décrit trois cercles relationnels autonomes : celui de ses anciens et meilleurs amis, mais aussi celui constitué par des collègues de travail, enfin le cercle des amis de son conjoint.

1.4.1/ La construction d'une spécialisation des outils :

les « leçons » du multi-équipement et les trajectoires d'usage

Le réseau d'Emeline a perdu en densité et en connexité : il est désormais formé de cliques, cercles et relations disjointes. Le processus de sélection relationnel, couplé à une dynamique de spécialisation est notamment à l'origine de ces transformations.



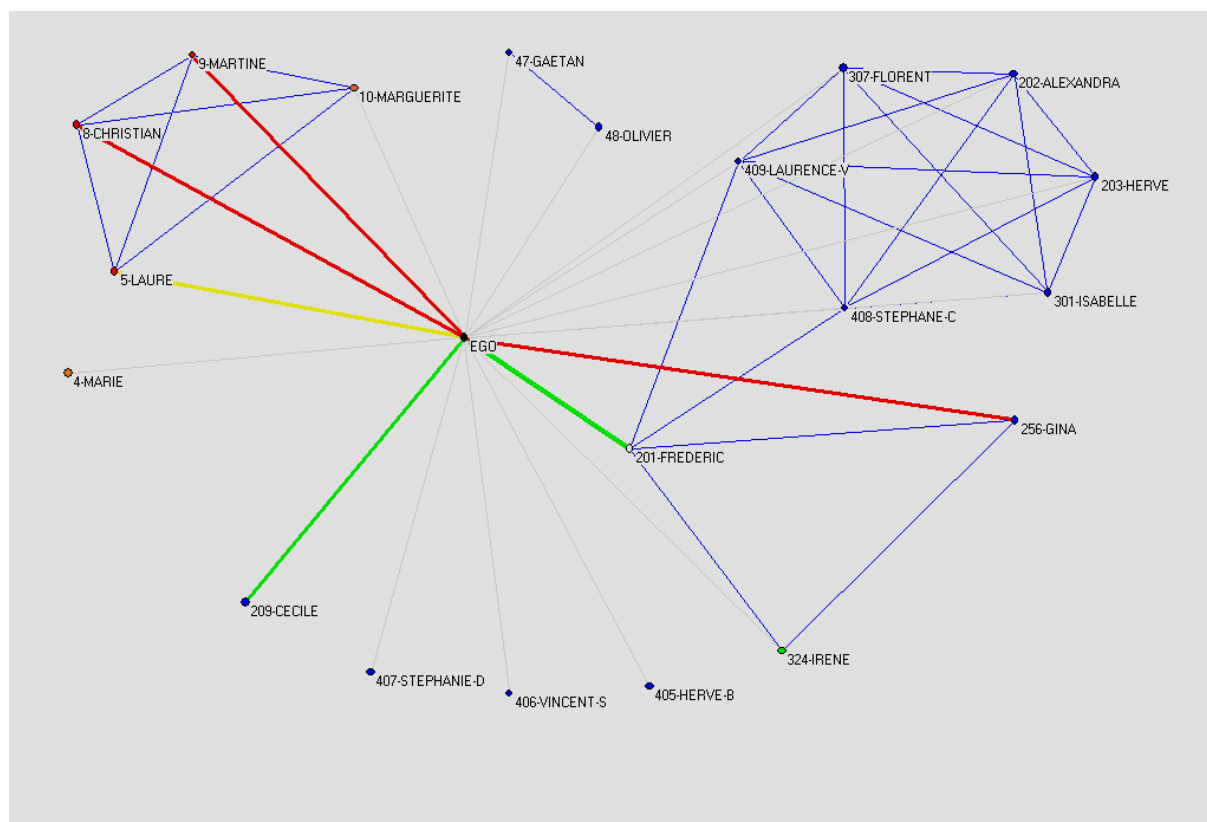
**Grappe n°38 – Réseau de sociabilité d'Emeline
et les communications via le téléphone fixe, vague 4**

Le terminal fixe est utilisé pour contacter uniquement la famille, selon un mode conversationnel, de manière relativement intensive. Cela dénote un ancrage familial fort. D'autant plus qu'en vague 3, la sphère familiale était « encastrée » dans deux groupes amicaux liés à des fréquentations de voisinage. Ces deux groupes ont tout bonnement disparus. La sociabilité s'est totalement axée sur le noyau familial, notamment avec les personnes qu'elle contactait déjà par le terminal fixe. L'usage conversationnel serait donc un indice de la pérennité du lien et de sa force si l'on estime qu'il développe la fréquence de contact et participe de l'intensité affective.

Nous reviendrons en détail dans la suite immédiate sur les changements concernant de Marie (4), sa cousine.

1.4.2/ Usages du mobile et du courriel

Le terminal qu'utilise Emeline en vague 4 est toujours le dispositif professionnel.



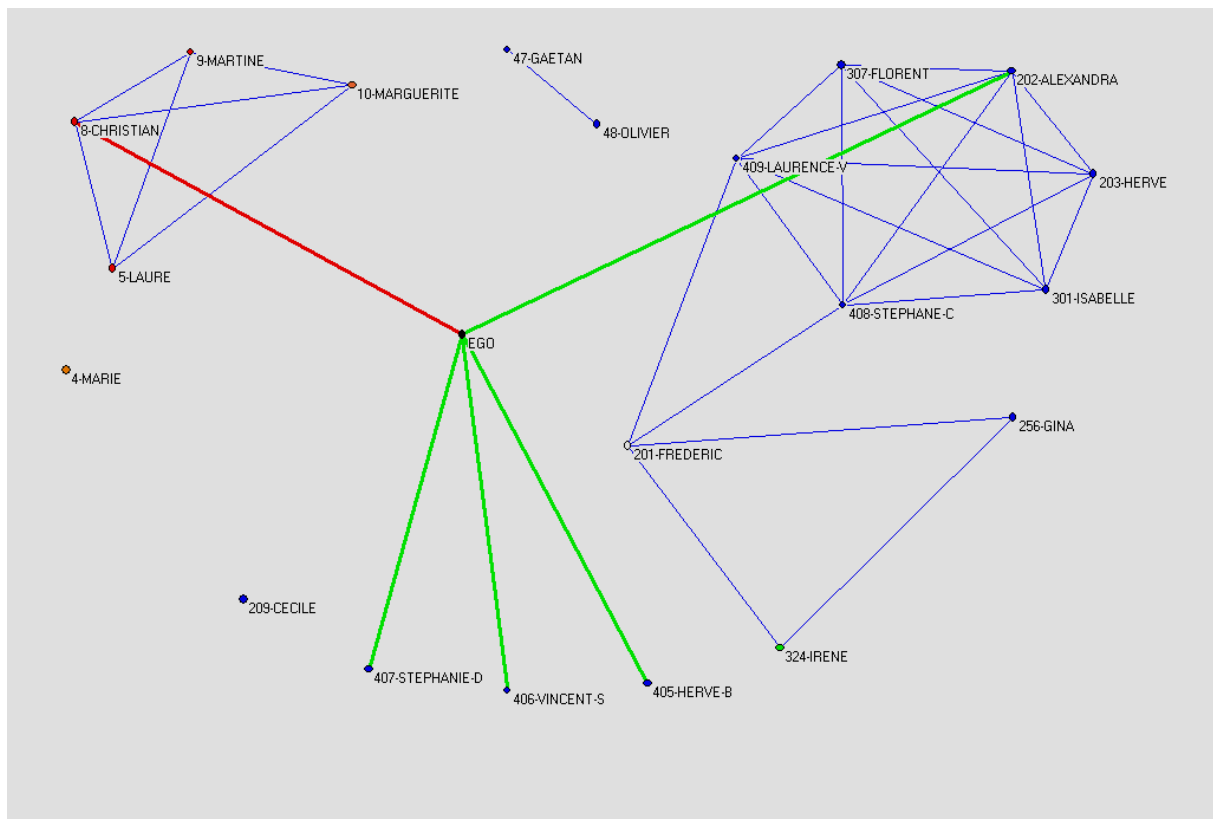
**Graphe n°39 – Réseau de sociabilité d'Emeline
et les communications via le téléphone mobile, vague 4**

Le mobile professionnel, comme le courriel, qui est utilisé de manière privilégiée dans la journée, sert à contacter une partie de la sphère amicale. C'est d'autant plus évident pour le courriel (graphe ci-après).

Le format d'échange est principalement le mode « coordination / ajustement ». Le réseau amical est activé pour organiser les rencontres. Une seule relation fait exception, Gina (296), sa belle-mère :

« Gina, ma belle-mère, quand je l'appelle... Elle, depuis qu'elle a déménagé, elle n'a pas repris de ligne fixe. Donc si je veux la joindre, c'est sur son portable. »

On peut donc fortement supposer que si Gina disposait d'un fixe, Emeline utiliserait, comme pour le reste de sa famille, le terminal fixe pour la joindre. Cela peut expliquer que les contacts avec le mobile soient l'occasion de conversation, au même titre qu'ils le sont avec ses parents.



**Graphe n°40 – Réseau de sociabilité d'Emeline
et les communications via courriel, vague 4**

Penchons-nous maintenant sur les nouvelles relations d'Emeline, apparues donc depuis le dernier entretien. Stéphane D. (407), Vincent S. (406) et Hervé B. (405). Il s'agit de collègues de travail. Les échanges ont lieu sur le temps de travail :

« Voilà, c'est l'échange des futilités. Hervé et Vincent, c'est un peu du même ordre, ils sont assez Internet-maniaques, surtout Vincent qui est très branché par les différentes technologies, donc lui, il circule, enfin il m'adresse régulièrement des choses aussi. On s'écrit par mail, on se donne des rendez-vous, on se fixe des... Voilà. »

Avec Alexandra, en vague 3, il n'y avait pas d'échange significatif, du moins au point qu'Emeline l'évoque. Désormais, la relation de face-à-face qui s'est distendue notamment du fait qu'Alexandra a eu un enfant et a vu ses disponibilités chuter comme ses préoccupations changer, trouve un recours dans l'échange de courriel en vague 4.

Cela se déroule également sur le temps professionnel, aussi bien pour Emeline que pour Alexandra. Du point de vue de cette dernière, cela illustre des stratégies de conciliation entre temporalités privées et professionnelles. Des contacts que l'on a plus le temps de « gérer » à domicile sont pilotés depuis le poste de travail, dans les interstices des tâches à effectuer.

« Avec Alexandra, c'est un échange ludique, elle m'envoie différentes informations, elle m'envoie des blagues, des bonnes blagues qu'elle trouve sur Internet, je lui réponds...

Est-ce que tu utilises plus le mail qu'avant ou est-ce que ça dépend des personnes ?

Avec les gens qu'on vient de citer ?

Oui.

Alexandra, peut-être un peu plus. Comme on se voit moins, je ne dirais pas qu'on a compensé par un échange, mais le contact de visu qui s'est un peu perdu, on l'a légèrement substitué par un échange mail. Sinon Christian, c'est kif-kif, Vincent et Hervé, je ne les connaissais pas il y a trois ans. »

Nous ne pouvons que constater que les critères de la proximité relationnelle sont bien différents pour Emeline que pour les « femmes au foyer ». Dans son cas, il n'y a pas de prégnance de l'identité de position dans le cycle de vie – Alexandra est mère alors qu'Emeline ne l'envisage pas -. Ainsi, cela conforte l'idée qu'un réseau spécialisé comporte plus de diversité relationnelle que les réseaux de femmes au mode d'insertion social marqué par le poids de rapports sociaux traditionnels.

1.5/ Quelques aspects de la carrière d'un lien : Emeline et sa cousine Marie

Nous avons souhaité revenir plus finement sur l'évolution d'une relation qui connaît de multiples changements depuis la première vague, celle qu'Emeline entretient avec sa cousine Marie. Ces évolutions concernent tant la construction de la proximité et des éloignements relationnels, la qualification du lien et du système de relations dans lequel il s'inscrit, que le mode d'équipement du lien, qui passe du téléphone à la lettre, puis au courriel, enfin à la téléphonie fixe. Le recours aux ressources technologiques vient appuyer, limiter et ouvrir un travail interactionnel sur une longue période au cours de laquelle on peut observer la co-construction de procédures interpersonnelles d'échanges¹⁵⁸.

1.5.1/ Vague 1 : vacances et présence intime

La relation se forge durant les vacances, où les semaines passées ensemble sont le creuset d'une présence mutuelle et d'engagements partagés d'une rare intensité :

« On a le même âge donc cela arrange bien les choses. Depuis que l'on est toute gosse, on passe régulièrement du temps ensemble, souvent on se retrouvait l'été pour quinze jours, trois semaines de folies parce qu'on était tellement contentes de se retrouver qu'on faisait tout ce qui pouvait nous passer sous la main. (...) C'était vraiment la super complicité. On a fait des grosses conneries ensemble. On a passé des nuits blanches, j'ai fait des trucs avec elle, que je ne faisais jamais avec mes copines, jamais avec mes soeurs parce qu'on se retrouvait pendant trois semaines non-stop. On était tout le temps ensemble, on faisait tout ensemble. Quand on était gosse, c'était les petites popotes, à jouer à la sorcière, des trucs comme ça. Après on sortait la nuit, on aller regarder les étoiles. C'était tout ensemble et tout le temps. Ce qui est différent avec une copine normale, c'est qu'avec une copine, il y a toujours un caractère qui a une légère tendance à dominer l'autre. Alors qu'avec ma cousine, au niveau force de caractère, on est identique. »

Plus encore que « vivre ensemble », les vacances sont l'occasion de grandir ensemble dans le cadre d'un partage et d'une réciprocité maximale. La fusion est presque parfaite entre l'engagement conjoint dans l'activité (faire des grandes vacances un moment fort) et le travail du lien, tisser une intimité qui singularise la relation. Le téléphone vient remplir l'espace temporel que laisse libre la scansion des vacances, et autonomiser le lien. Cette autonomisation relative le rend vulnérable à l'influence de relations sociales voisines :

¹⁵⁸ Les éléments que nous produisons ci-après sont issus d'un travail réalisé en parti à partir de notre matériau dans le cadre d'une communication : cf. Denis, Fribourg, Licoppe, 2006.

« Puis ma mère et mon père ont des regards sur ces gens-là un peu critiques, c'est-à-dire qu'il a une soeur qui a épousé un mec assez bourgeois, ils vont avoir une tendance à critiquer un peu ce côté là, alors que moi, ça me gêne beaucoup parce que leur enfant c'est Marie, et c'est ma meilleure cousine. Quand je parle de ma cousine, quand elle me téléphone, ils ont rapidement tendance à critiquer ces gens là histoire, peut-être de nous empêcher moi et ma soeur de trop vénérer ces gens là. »

Ce qui donne des occasions d'éprouver conjointement les différents types de relations mises en jeu dans cette petite clique familiale :

« Mais, il y a ce côté qui me dérange très rapidement. J'ai le souvenir d'une grosse engueulade avec ma mère parce que j'avais fait un cadeau à mon petit cousin, et elle avait trouvé cela vraiment très excessif. »

1.5.2/ Vague 2 : une amitié « inhibée » à l'ombre de la mise en couple de Marie

Plusieurs événements biographiques sont venus scander l'intervalle des deux entretiens. Emeline décohabite, quitte le foyer familial et déménage à Paris pour poursuivre ses études. Emeline vit seule. Marie se met en ménage, durant quatre ans, puis quitte son compagnon :

« Ma cousine Marie, ça reste quelqu'un d'important pour moi parce qu'elle a mon âge, on appartient à la même famille. On est devenues très différentes. On l'était beaucoup moins quand on était plus jeunes. On avait un contact très très fort. Dans notre famille, on nous considérait comme les deux inséparables, insupportables. Maintenant, elle a un peu viré sa cuti. Elle a eu une première expérience avec un garçon pendant presque quatre ans, ça l'a énormément changée. (...) Elle s'est vraiment rangée et tout. Elle s'est rachetée une conduite. Ça m'avait un peu embêté parce que, pour le coup, je ne la voyais plus toute seule. Mais, bon, ça reste quelqu'un de fort pour moi.

Surtout en ce moment, elle n'est plus avec ce mec-là, elle l'a plaqué, c'était la révolution. Je me suis dit que, pour une fois, elle s'était enfin décidée. Ça faisait quatre ans que je disais qu'il ne fallait surtout rien dire. Et, sur le coup, c'est elle qui l'a fait. Bref, il y a un gros changement dans sa vie en ce moment. Donc, pour nous, beaucoup de contacts, on s'appelle énormément. Donc elle reste quelqu'un de très important pour moi. »

On perçoit plusieurs phases dans le déroulement de la relation et dans le « travail du lien » : une première serait le « découplage » de la relation au sens de Grossetti. Celle-ci ne s'inscrit plus dans l'expérience intime des vacances ensemble et s'autonomise du cercle familial. Marie et Emeline conservent des contacts mais plutôt sur la base d'expériences partagées, même si cela reste dans le cadre familial.

Une seconde est posée comme une forme de relâchement du lien, moins du fait des divergences biographiques que du fait de ce qui est posé comme une conséquence de l'événement de mise en couple, compte tenu du fait qu'Emeline est très critique sur la manière dont Marie est transformée par cette relation¹⁵⁹ : l'inhibition partagée de certaines formes de contact. On s'ajuste au fait de ne plus se voir à deux, sans la présence du compagnon de Marie. Poser les choses en ces termes manifeste bien la présence d'un arrière-plan normatif concernant la forme de rencontre et d'échange qui convient à un certain type de lien. Cette inhibition d'un format de rencontre s'accompagne d'un affaiblissement de la dimension confidentielle de la relation.

Une troisième phase est inaugurée par un épisode traité à nouveau comme un événement : la rupture de Marie. Cette séparation favorise une modalité de contact interpersonnel compatible avec le genre de relation « amies intimes » pour Emeline. Elle va favoriser le renouement des liens de confiance, encourager à nouveau une proximité basée sur le principe d'une biographie à nouveau « partagée »¹⁶⁰. Elles retrouvent un mode de vie proche. Une interprétation en terme de rupture ou de bifurcation éclaire rétrospectivement ce qui s'est passé. C'est parce que ce n'est qu'une fois la séparation achevée, au moment où elles reprennent contact, que la relation de couple apparaît comme une contrainte sur leur relation d'amitié, et leur comportement précédent comme une inhibition du type de rencontres à deux censés la nourrir.

L'évolution des usages téléphoniques peut-être lue à travers le même prisme interprétatif. Les contacts téléphoniques se multiplient, signe selon Emeline de la force de cette relation, qui vient de traverser une épreuve, et a reconstruit une forme de confiance. L'équipement téléphonique de cette relation comme son intensification viennent appuyer ce qu'elle interprète comme un travail de rapprochement. La relation s'est désormais décollée du contexte familial d'origine, et de relations qui semblaient rétrospectivement en brider le déploiement et l'individualisation (le compagnon de Marie) : elle s'est autonomisée. Fin en

¹⁵⁹ Requalifier les nœuds du réseau est une manière de décrire et justifier la transformation des relations. En vague 3 Emeline revient ainsi sur cette période : « Ma cousine, c'est une grande histoire entre nous, on a le même âge, on a fait les quatre cents coups ensemble, on est un peu les doigts de la main. Donc on se surveillait mutuellement nos évolutions d'adolescentes. Et puis son mec, moi j'étais larguée. Quand je la voyais avec plus de cinq ans d'existence avec un copain alors que moi je n'avais pas plus de cinq semaines, c'était vraiment le fossé qui nous séparait. Et puis le mec qu'elle avait auparavant l'avait beaucoup changée. Elle s'était vachement assagie sur plein de points, je la trouvais un peu mémère, déjà, vieux couple. Je lui disais, je me foutais de sa gueule. Alors qu'avec lui, elle a retrouvé du punch, elle est plus incisive. J'ai retrouvé la cousine que je connaissais d'avant. Il lui a permis de se libérer de là où avant, elle s'était un peu enfermée ».

¹⁶⁰ Notons qu'Emeline vient juste de rencontrer Frédéric, son compagnon, quelques jours avant l'entretien. Elle ne vit pas avec lui, ne considère pas comme « en couple ».

soi, elle constitue désormais plus un lien qu'une simple relation supportée par des activités partagées à l'occasion des rencontres.

Le graphe montre que Marie continue à fréquenter ponctuellement les membres du noyau familial d'Emeline. En revanche, la manière dont les deux cousines ont vécue la période de couple de Marie a laissé son empreinte sur la structure du réseau relationnel d'Emeline. Marie n'a pas été associée aux relations d'Emeline, principalement issues de son environnement étudiant, et elle apparaît isolée de tout ce segment de réseau.

1.5.3/ Vague 3 : socialisation des expériences intimes et autonomisation de liens amicaux interpersonnels

Emeline vit désormais avec Fred, et elle découvre le besoin de parler de cette expérience. Ce souci de socialiser une expérience relationnelle nouvelle et importante contribue à l'apparition de nouveaux formats interactionnels avec différents amis, dont sa cousine :

« Depuis que je suis avec Frédéric, il y a certaines personnes avec qui je me suis mise à beaucoup plus échanger sur des questions intimes, du couple, à aller chercher la confiance vers d'autres personnes. Et avec ma cousine. J'ai beaucoup discuté de la question avec ma cousine.

Marie ?

Oui. Parce qu'elle avait l'expérience de la vie avec un mec beaucoup plus que moi, elle avait passé cinq ans avec un copain de manière très officielle. Donc elle avait cette expérience-là pour laquelle je la sollicitais. Et puis pareil, elle s'est mise en couple avec quelqu'un aussi à peu près à la même période et ça marche à peu près sur le même rythme. Donc c'est plutôt l'inverse. J'ai fait complètement dévier les habitudes de conversation que j'avais avec certaines personnes. »

Ce changement des formats de l'échange devient le support d'une reconfiguration de certains liens, qui se refondent autour de la modalité de la confiance intime. C'est particulièrement le cas de la relation avec Cécile, une amie évoquée sur un autre mode au cours des vagues précédentes. La qualification de la relation. Cécile est également en couple et la relation a effectivement trouvé un nouveau ressort avec la mise en couple d'Emeline/Fred. Elle est devenue une relation de confiance, de confiance, par l'entremise de cette identité biographique :

« A qui tu demanderais un avis, un conseil pour des problèmes personnels ?

Mon père, ma sœur, Isabelle. (...) Et puis après, je pourrais demander des conseils à ma cousine Marie, elle est assez avisée aussi en général. On est du même âge, de la même génération, pas tout à fait le même profil, pas le même caractère, mais un peu dans les mêmes rails. Donc si elle doit m'aiguiller quelque part, pourquoi pas. Et puis **Cécile** aussi. On a beaucoup échangé, sans se voir beaucoup, on se connaît assez bien. Et puis comme on a, par exemple, le couple qu'elle forme avec Hugues et moi avec Fred sont assez similaires. On l'a constaté toutes les deux, ça nous a assez fait rigoler. Elle serait de bon conseil, je crois. (...) Avec ces gens-là, je suis toujours confiante là-dessus. C'est tout. (...) »

Emeline précise qu'elle fait une différence entre les relations de couple à couple et les relations interpersonnelles :

« Est-ce qu'il y a des personnes que tu préfères voir sans Fred ?

Oui. Cécile, par exemple. J'aime bien voir Cécile toute seule, et j'aime bien voir Cécile et Hugues avec Fred, à quatre personnes.

Cécile, pourquoi tu aimes bien la voir toute seule ?

Pour les raisons que je t'ai citées, à savoir l'aspect confidences. »

La relation avec Cécile s'autonomise et s'individualise autour du format de la confiance. Le contrecoup de la mise en couple se fait à travers un besoin de socialisation de cette expérience. Plusieurs liens amicaux se reconfigurent autour de formes de rencontres centrées sur la confiance interpersonnelle, ce qui constitue une forme d'autonomisation du lien. Ceci n'est pas sans effet de retour sur la relation avec Frédéric, qui apparaît d'autant plus comme quelqu'un qui communique peu, et suscite chez elle un besoin de parole ailleurs. Toute une portion de réseau trouve ainsi une nouvelle modalité du « vivre ensemble ».

Ce mouvement d'ensemble s'appuie sur toutes les ressources disponibles et s'entrelace avec l'évolution des technologies communicationnelles. C'est en effet à cette période que Marie et Emeline, qui avaient l'habitude de s'écrire, se trouvent toutes deux dotées de messageries électroniques :

« Après, avec ma cousine Marie, peu importe qu'on se voie, qu'on se téléphone ou qu'on se maile, la qualité de l'échange et la qualité des confidences qu'on va se faire, c'est la même, ça n'a rien à voir. Dans les degrés d'affinités qu'on a toutes les deux, peu importe le mode de communication. Et après avec les autres gens, avec Fred par exemple, Fred n'écrit pas du tout. La correspondance épistolaire, ce n'est pas son truc, il le dit. Après, par téléphone, c'est terminé, la grande période des grands coups de téléphone est terminée. Nos échanges sont toujours visuels. »

On remarque sur le graphe que Marie continue de fréquenter le noyau familial d'Emeline, même sans sa présence. Aussi, ce contexte originel garde-t-il encore sa pertinence, même si la relation se déroule essentiellement en dehors de ce contexte. Plutôt qu'une décontextualisation radicale, on serait là dans un cas de multiplicité de la relation, fréquentée dans des cadres et des contextes différents.

La poursuite de la construction d'un lien proche avec Marie a quant à elle trouvé un support dans l'échange via courriel, selon une modalité que nous avons décrite comme « conversationnel » par opposition au format d'échange qui caractérise la relation Christian/Emeline (père/fille), qui est de l'ordre de l'échange de signaux langagiers quasi-phatiques.

1.5.4/ Vague 4 : changements biographiques et changements de canal de communication pour une relation strictement individualisée, totalement autonomisée de son contexte d'origine

Emeline ne contactait pas Marie par téléphone en vague 3. En vague 4, elles développent une relation téléphonique « intime ». Toutefois, Marie était la seule relation entretenue par courriel de manière épistolaire, et non phatique comme vers son père. Nous supposons, en vague 3, alors que les rares relations contactées par mail étaient, sur l'ensemble des relations équipées du panel, les relations dans lesquelles les jeunes faisaient le plus confiance. Comme si l'utilisation d'un nouveau dispositif était risquée. Cette évolution du mode de contact avec Marie, cette trajectoire d'usage à travers le changement de dispositif de contact semble confirmer cette intuition :

« Avec elle, tu utilisais beaucoup le mail il y a trois ans. Et là, tu m'as surtout dit que c'était le téléphone fixe.

On utilisait beaucoup le mail parce que, à l'époque, je sais pas, je devais avoir des factures de téléphone... Je ne voulais pas avoir des factures de téléphone trop élevées. Là, elle a été enceinte pendant neuf mois, j'étais vachement impliquée, je voulais en savoir plus etc., donc je l'appelais régulièrement pour avoir des nouvelles de son état de forme. Là, depuis qu'elle a sa fille, je l'appelle aussi souvent, je veux savoir comment ça se passe, etc. Donc non, on se téléphone.

(...) Tu l'utilises depuis quand vraiment le téléphone avec elle ?

Depuis peut-être deux, trois ans. Je dirais pas que c'est parce que j'avais plus de choses à lui raconter ou parce qu'elle avait plus de choses à me raconter, moi... Ah si, en fait, je sais un peu pourquoi : parce que

le mail, pour moi, est devenu un instrument de travail. Je reçois 50 mails tous les jours du boulot. Donc le mail perso, j'ai peu de temps. Oui, c'est ça. A la fac, j'utilisais le mail, c'était essentiellement pour de la communication un peu ludique vers les copains, et maintenant que le mail est à usage du travail, le téléphone devient un autre mode de communication pour la famille et les potes. »

Emeline lève ici un point extrêmement intéressant quant à l'implication en termes d'usage de la séparation vie privée – vie professionnelle. Nous pûmes et pourrons le constater concernant l'usage du mobile notamment, nous le percevons au niveau du courriel. Ce dernier, s'il est un outil de travail, il est présenté par les acteurs comme ayant une fonction ambivalente : à la fois c'est un avantage en nature qui permet de communiquer sans en acquitter les coûts financiers, mais la possession de cet outil en dehors du « temps de travail » est également vécu comme un reflet du travail. Faire ses courriels privés peut constituer une expérience colorée par la charge professionnelle ou le stress professionnel. Il se crée une sorte de dissonance entre l'expérience du lien comme suite de contacts médiatisés et le rythme juste, adapté à ce type de relation. Dynamique biographique et dynamique des usages des TIC interfèrent continuellement au fil de contingences qui éprouvent continûment la signification d'une relation, l'expérience incorporée que l'on en a à travers ses concrétisations par des rencontres et des contacts, et les règles de pertinence qui définissent l'adéquation d'une médiation ou d'un format interactionnel donnés.

Marie vit en Belgique. Emeline la voit régulièrement, mais la médiation téléphonique est nécessaire à l'échange de nouvelles, et de discussions intimes. Emeline en a une conscience forte :

« Le téléphone fixe, aujourd'hui, te permet d'entretenir la relation avec Marie ?

Oui. On va dire oui.

De quelle manière ?

Au bout d'une heure et demie passée au téléphone, c'est bon, on a bien fait le tour de nos vies respectives. Mais il n'y a qu'avec elle que je passe autant de temps au téléphone, c'est un peu exceptionnel. (...) »

Le moment de la communication est choisi. Dans le jeu de leurs disponibilités mutuelles, ce doit être un instant privilégié. Le niveau de construction de cette relation particulière est élevé si l'on le compare, par la suite au travail de coordination opéré à partir du mobile ou le courriel :

« En quoi c'est important le téléphone fixe dans votre relation ?

On s'appelle toujours en soirée, en fin de journée. Elle a couché sa gamine, moi j'ai fini mon boulot.

C'est souvent ?

Ben oui. Là, depuis un an, un an et demi, sa grossesse plus la naissance de sa fille, c'est régulièrement, je l'appelle une fois par mois facile. En plus, entre-temps, elle a perdu son père, il faut préciser ça. Ça a été un peu compliqué pour elle parce que son père était très malade et elle a parallèlement vécu sa grossesse en même temps que la maladie de son papa. Donc moi, il fallait que là, j'avais bien pris le problème à bras-le-corps, je devais lui servir un peu de soutien, de béquille. J'étais pas toute seule, elle était particulièrement entourée, mais j'avais considéré que c'était important que je la contacte régulièrement. »

Encore une fois, on perçoit dans ces dernières phrases, à quel point les « bifurcations communicationnelles » sont liées à l'entrechoquement de temporalités longues et courtes. Des événements brutaux viennent appuyer sur des tendances longues. La maladie du père et la grossesse vont accélérer la mise en place d'une relation intime, en construction depuis leur plus jeune âge.

2/ Le cas des femmes de milieux populaires

A travers l'étude du parcours d'Emeline, complétée d'informations sur celui de Véréne, de Colette ou de Léa, nous avons observé une tendance à la spécialisation des réseaux de sociabilité avec l'avancée dans le cycle de vie. Ces femmes se situent dans les strates supérieures de la hiérarchie sociale, du point de vue du milieu d'origine mais aussi du niveau de diplôme et de revenu atteint. Renforcer l'idée que la dynamique de spécialisation relationnelle, et des usages des TIC qui lui semble attachés, est une tendance typique des « femmes installées » suppose que l'on questionne les carrières de femmes moins dotées. Aussi, dans les pages qui suivent, prendrons-nous soin de rendre compte d'éléments de confirmation de cette hypothèse à travers l'étude, plus synthétique, des évolutions marquant les cheminements de Clara et de Sylviane. Ces deux femmes sont d'origine sociale modeste. Clara est diplômée d'un IUT, elle est en promotion sociale par rapport à sa lignée familiale. Sylviane, elle, a stoppé ses études au bac professionnel.

2.1/ Le parcours de Clara

Le père de Clara est décédé. Il était chef de rayon dans une petite surface commerciale. Sa mère est caissière. A la suite d'un bac professionnel « bureautique », Clara est acceptée dans un IUT de gestion des entreprises et des administrations. Malgré un redoublement en première année, elle s'accroche et obtient son diplôme en 1998. Elle complète ce titre par une année supplémentaire en comptabilité qu'elle réalise en formation en alternance. Dans la foulée, elle est embauchée comme agent de gestion, en CDI, dans un établissement de crédit bancaire. Depuis 1999, elle vit avec Emmanuel, qui travaille à la mise en rayon dans la grande distribution. Leurs revenus sont relativement moyens, avec 2350 euros mensuels en vague 3.

Clara n'a pas été interrogée en vague 4. Nous avons souhaité présenter son cas dans la mesure où, complété par celui de Sylviane, il apporte de nouveaux éléments sur les différenciations entre les carrières relationnelles et les usages en fonction de la distribution des atouts sociaux.

2.1.1/ L'évolution du réseau de sociabilité de Clara de la vague 1 à la vague 2

En vague 1, la sociabilité de Clara s'organise autour d'un cercle lycéen et d'un cercle d'amies d'école, mais aussi de nombreuses relations, connectées à la sphère familiales, qui ont été nouées dans le contexte du voisinage et des vacances. Les effectifs de son réseau augmente entre la vague 1 et la vague 2. On assiste à un renouvellement des relations, avec la disparition de celles connues durant les vacances, comme de quelques voisins d'enfance et l'apparition de liens créés à l'IUT, notamment son compagnon Emmanuel, dans les loisirs et les sorties. Deux relations du lycée sont maintenues. La dynamique de sa sociabilité affiche une tendance à la spécialisation, à l'instar de celle que connaissent les carrières relationnelles des « étudiants ».

2.1.2/ Le réseau de sociabilité de Clara et les usages des TIC en vague 3

Clara entre dans l'emploi après une année de formation en alternance. Ce glissement progressif du monde des études vers le monde du travail, de manière plus rapide qu'Emeline, Véréne ou Colette, combiné à l'entrée dans l'emploi de son compagnon une année auparavant, s'accompagne d'une reconfiguration de son réseau personnel dans le sens d'un processus général d'autonomisation relationnelle. Certains liens sont anciens et leur contexte a depuis longtemps disparu : Stéphanie et Virginie sont des amies connues au lycée. A l'époque, elles se fréquentaient en groupe, mais les destins de chacune les ont amené à se disperser.

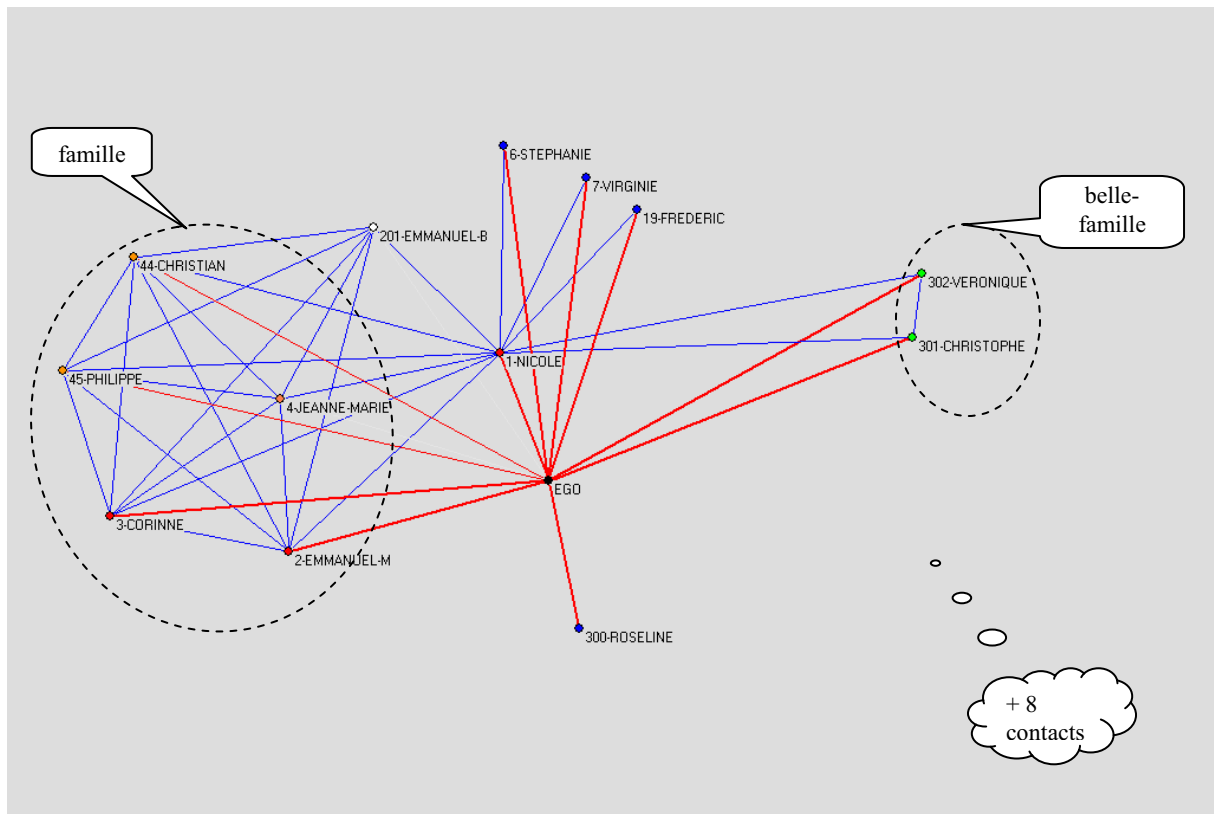
« Stéphanie et Virginie, en fait, c'est les personnes que j'appelle souvent. J'essaie d'être régulière dans mes coups de fil comme je n'ai pas beaucoup de personnes à appeler.

Pourquoi tu leur téléphones souvent ?

Pour garder contact, déjà, et puis pour avoir des petites nouvelles parce que c'est vrai qu'on n'a pas du tout les mêmes vies, on n'a pas du tout le même emploi du temps. Et, quand on s'appelle, c'est pour dire : comment ça va ? C'est du général. Voilà ce qui s'est passé de nouveau, il n'y a rien de neuf, patati, patata.

Est-ce que vous vous donnez rendez-vous ?

Ça dépend des groupes. Je dirai que Virginie et Stéphanie, par exemple, on se donne rarement rendez-vous parce qu'on n'a vraiment pas du tout les mêmes emplois du temps, donc ce n'est pas évident. »



**Graphe n°41 – Réseau de sociabilité de Clara
et les communications via les téléphones fixe et mobile, vague 3**

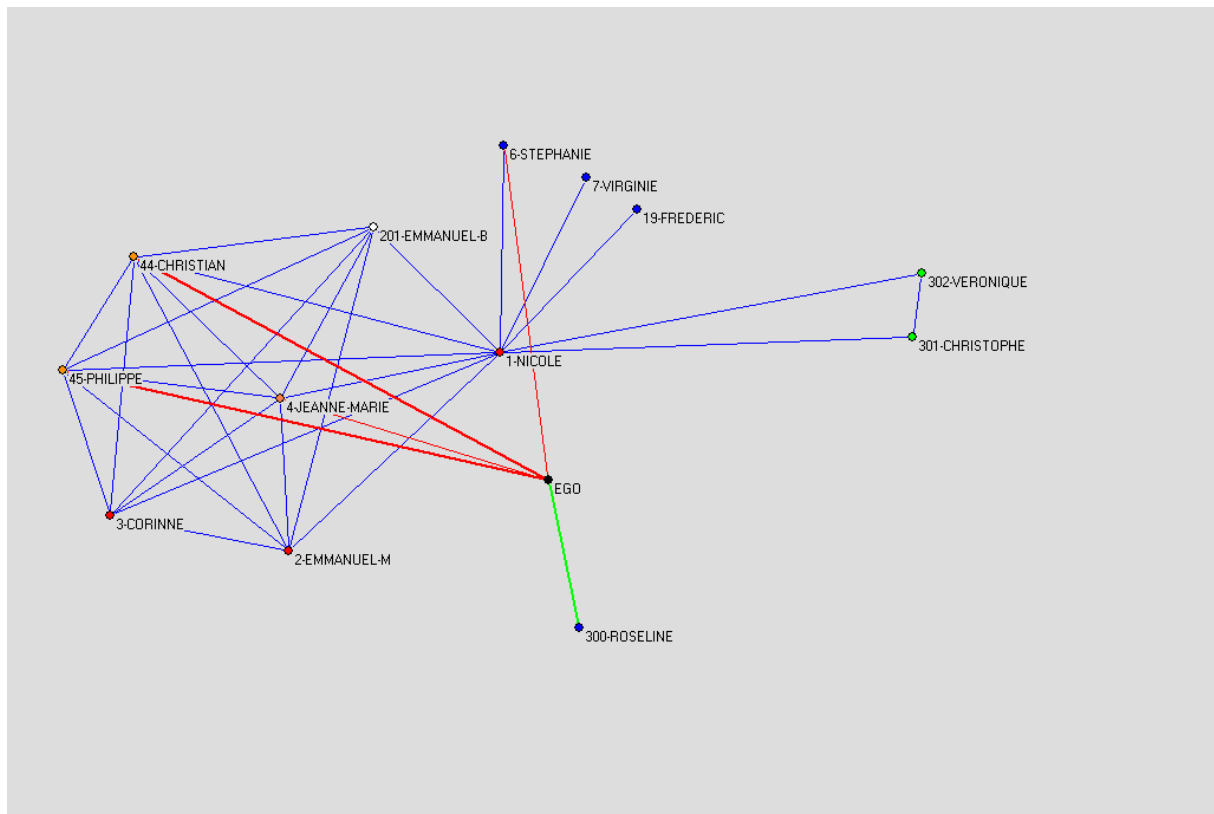
Il faut d’abord remarquer, à même date, la taille nettement inférieure de ce réseau par rapport à celui d’Emeline et d’autres femmes plus dotées financièrement et culturellement. D’ailleurs, comme nous le montrions dans la première partie de la thèse consacrée à la distribution sociale des réseaux relationnels, si l’on comparait avec d’autres jeunes femmes sociologiquement proches d’Emeline, on ferait les mêmes observations. Les effectifs des réseaux des « femmes installées » moins dotées sont moindres. La sociabilité de Clara s’est drastiquement réduite avec le déménagement de Caen à Paris, et elle s’est fortement tournée vers la famille. Emeline aussi avait déménagé, mais encore une fois, on constate que le coût social de la mobilité ne serait pas le même d’une classe sociale à l’autre.

Toutefois, Clara décrit quatre relations amicales isolées, découplées d’anciens cercles sociaux. On aurait là une forme réduite de « spécialisation ». En effet, ces relations sont autonomes. Elles ne « fonctionnent » pas ensemble, elles ont leur propre ressort d’activité.

Aussi, la téléphonie, intensive et conversationnelle, que Clara développe tant à l’aide du téléphone fixe que du mobile, vient soutenir cette diversité. L’intensité élevée peut

s'expliquer par le fait que ces relations sont subitement devenues distantes géographiquement. La chute de la fréquentation en face-à-face semble induire une téléphonie de « substitution ». D'autres recherches ont pu également montrer que dans les premiers temps d'un déménagement, la téléphonie s'orientait prioritairement vers la famille et les amis lointains (Mercier, Gournay, Smoreda, 2002).

Pour compléter notre analyse, portons attention à l'usage que Clara fait du courriel.



**Graphe n°42 – Réseau de sociabilité de Clara
et les communications via courriel, vague 3**

On notera que c'est un outil relativement plus investi que dans le cas d'Emeline. Dans le cas de trajectoires sociales ascendantes, le « défi » technologique serait envisagé sans complexe. C'est un élément central de différenciation avec les femmes du type précédent.

Enfin, le courriel vient s'inscrire dans une économie communicationnelle d'entretien de la spécialisation des liens. Roseline (300) est la seule relation contactée selon un format d'échange de coordination. Elle est aussi l'unique nouvelle connaissance de Clara dans son

nouvel environnement. Elle est celle qu'elle fréquente le plus régulièrement. Le courriel dans un format conversationnel est utilisé pour correspondre avec ses amis « laissés au pays ». La spécialisation se retrouve donc dans les réseaux de femmes d'origine plus modeste, mais « en tendance » : elle concerne des relations isolées, individualisées et sélectionnées dans d'anciens cercles sociaux de fréquentation. Cette autonomisation des relations rend cette spécialisation certainement plus fragile que dans le cas des femmes économiquement dotées. Il s'agira d'être attentif au maintien dans le temps de cette structuration du réseau relationnel spécifique à ce type.

2.2/ Carrière relationnelle et usages des TIC de Sylviane

Sylviane vient d'une famille modeste (père cantonnier, mère au foyer). Après son bac professionnel (bureautique), elle reste un an au chômage. Elle a travaillé ensuite comme caissière dans une grande surface de d'Auxerre où elle suit son compagnon qui vient d'être muté (agent de la fonction publique DDE). Au bout d'un an, elle passe aide-comptable, toujours dans l'Yonne, ce qui correspond davantage à sa formation. Elle a un CDI. Depuis février 2000, elle est secrétaire comptable dans une nouvelle entreprise, toujours en CDI. Elle donne naissance à un premier enfant, Quentin. Elle épouse Christophe et, en avril 2002, le couple est parent une deuxième fois. Leur ménage gagne un peu moins de 2500 euros par mois.

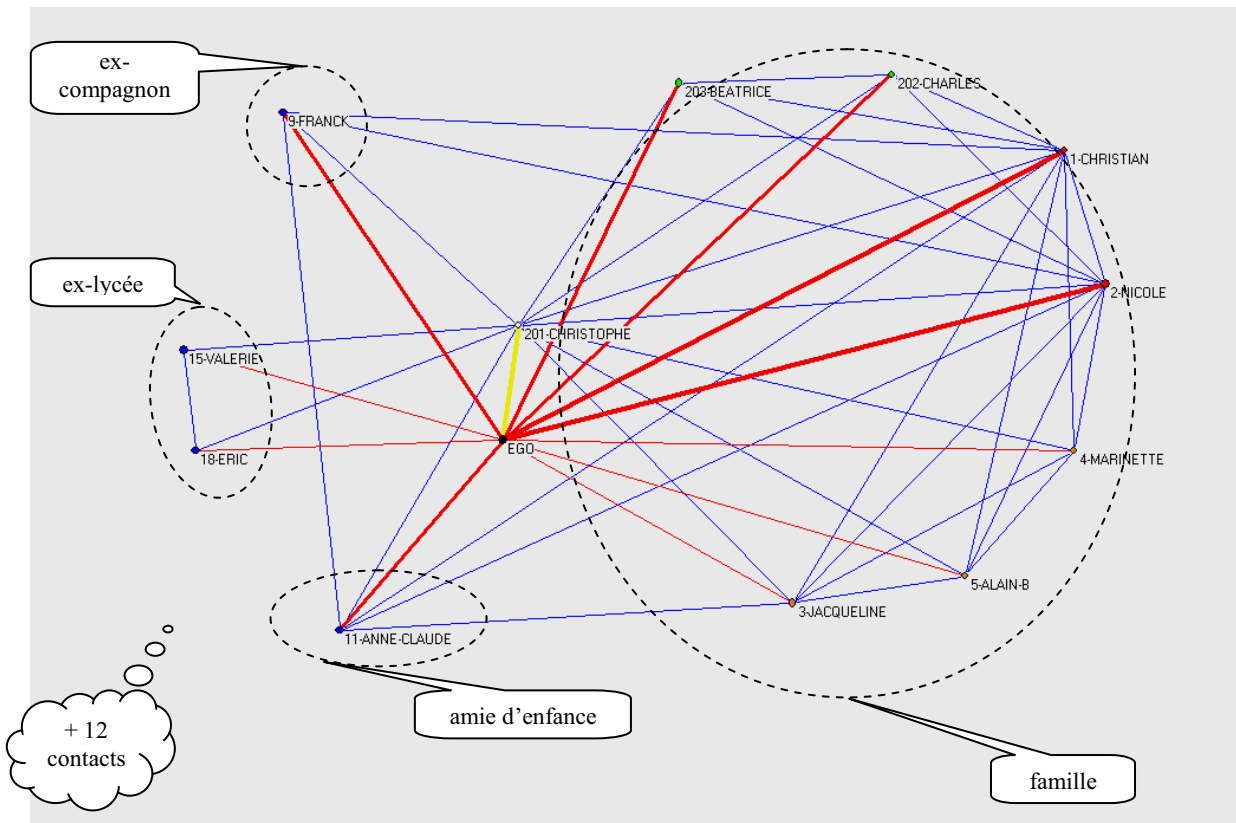
2.2.1/ La dynamique de la sociabilité de Sylviane de la vague 1 à la vague 3

La particularité de la trajectoire de Sylviane est d'avoir connu une mobilité géographique relativement rapidement, dans l'intervalle des vagues 1 et 2, de la Normandie à l'Yonne. Les liens noués dans la période lycéenne tendent à s'effacer, mais on retrouve dans le graphe de vague 3 (ci-dessous) des relations dissociées de ce vaste clan. Par ailleurs, la relation avec Anne-Claude, une amie d'enfance de la cité ouvrière d'origine à Hérouville, perdure et se renforce. Malgré les déménagements, le réseau de sociabilité de Sylviane en vague 3 affiche des liens anciens et géographiquement éloignés. Elle n'entretient que de simples liens faibles

localement, notamment dans la sphère professionnelle. La sociabilité du couple s'organise plutôt autour des relations de Christophe.

Usages du téléphone fixe

Depuis leur installation dans l'Yonne, le couple s'est équipé d'une ligne fixe.



Graphe n°43 – Réseau de sociabilité de Sylviane et ses communications via téléphone fixe, vague 3

D'emblée, on est frappé par l'intensité des pratiques téléphoniques, et la prégnance du format d'échange « conversationnel ». Nous sommes dans un modèle très clair de « substitution » : la téléphonie, ancrée dans l'échange de nouvelles¹⁶¹, vient compenser la rareté des interactions de face-à-face, la longueur des appels venant témoigner de l'engagement mutuel des interactants à maintenir le lien :

¹⁶¹ L'échange de nouvelles téléphoniques interprétées sous l'angle du modèle de substitution peut rappeler les enjeux de l'échange épistolaire caractéristiques du XIX^{ème} siècle et d'une bonne partie du XX^{ème}.

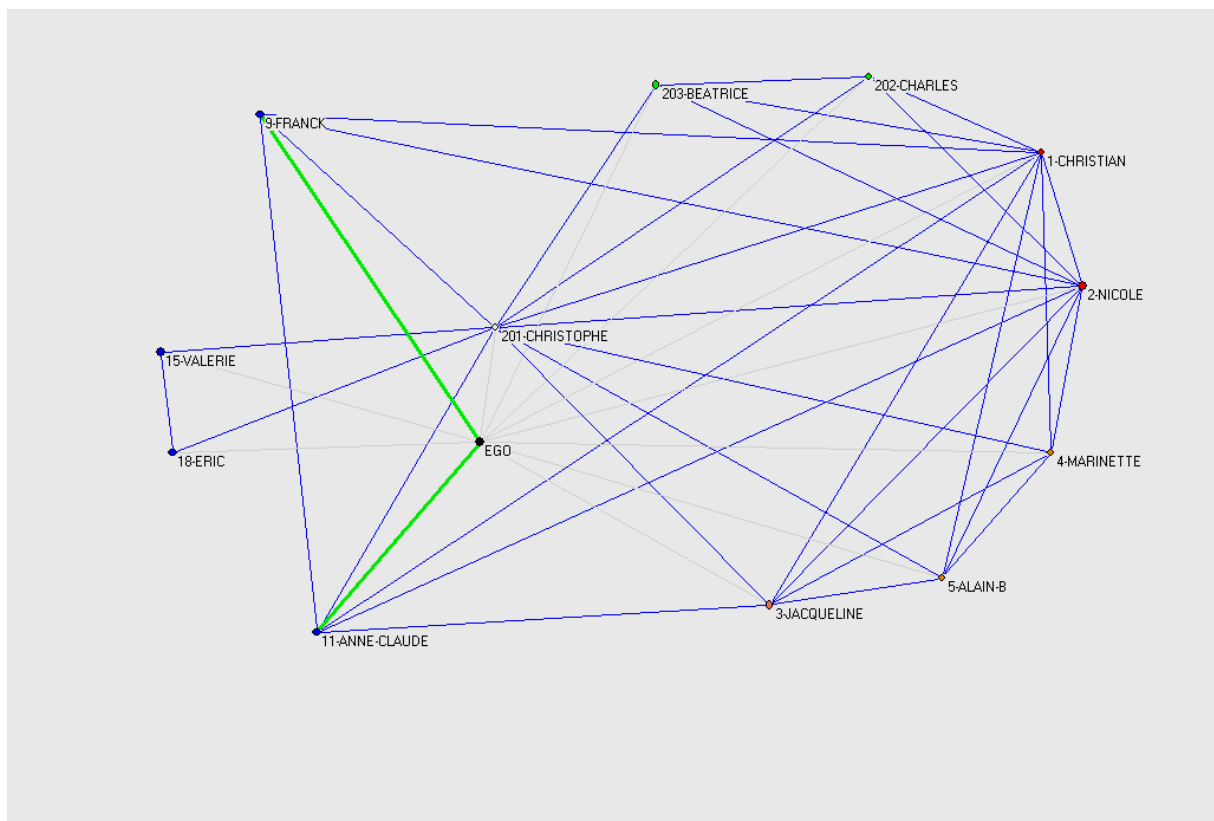
« Est-ce que ça a toujours été comme ça ? Tu téléphones à ces personnes comme avant ou c'est plus ou moins souvent qu'avant ?

C'est surtout depuis que je suis sur la région. Avant, on ne se téléphonait pas autant. Mais depuis que je suis loin, c'est vrai qu'on a toujours téléphoné comme ça pour prendre des nouvelles. »

On relèvera par ailleurs un fort engagement familial, avec une intensité particulièrement élevée en direction des parents et beau-parents. On peut d'ores et déjà observé un mouvement de spécialisation relationnel, avec une tendance à la séparation des sphères de sociabilité, voire une individualisation des liens amicaux. Les relations ne se mélangent pas et sont entretenues sur la base d'activités et d'échanges spécifiques. Franck tient plus une place historique de soutien, y compris financier, envers Sylviane. Anne-Claude, qui a un enfant et est à nouveau enceinte serait plus une relation de conseil.

Usages du mobile

Sylviane dispose d'un terminal personnel. Elle l'a acquis à l'occasion d'une promotion professionnelle, alors qu'elle devenait secrétaire comptable. Elle ne se sert pas de la fonction texto en vague 3.

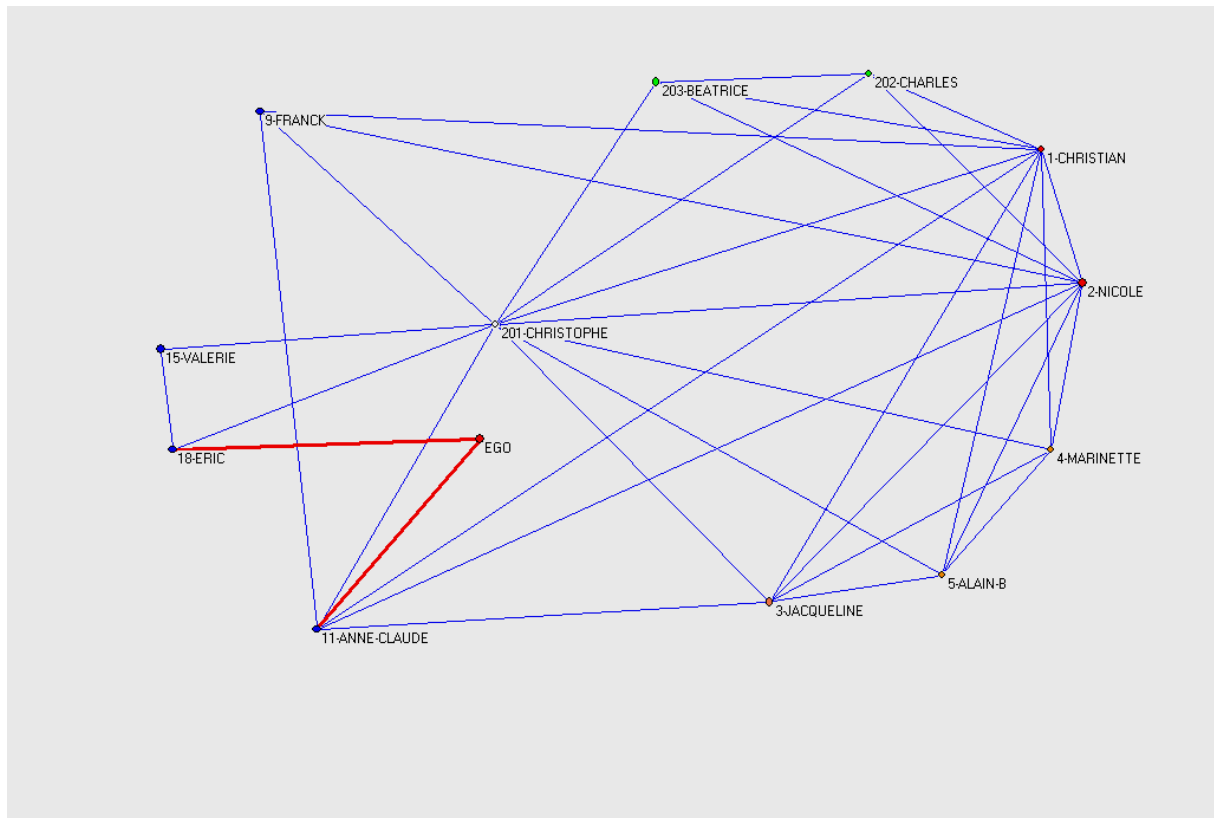


**Graphe n°44 – Réseau de sociabilité de Sylviane
et ses communications via téléphone mobile, vague 3**

Les pratiques relationnelles de la téléphonie mobile combinent deux logiques d'usage : des usages interstitiels qui, à travers de brefs messages de signalement, viennent compléter la dimension compensatrice de la téléphonie fixe intense. La réaffirmation du lien par des appels courts et répétés contribue à contrecarrer les effets de l'éloignement et à tisser une forme de co-présence connectée ; des usages de pure coordination, au moment des retours en Normandie pour organiser les rencontres.

Usages du courriel

Le couple s'est équipé d'internet en 2000, soit un an avant l'entretien de la vague 3.



**Graphe n°44 – Réseau de sociabilité de Sylviane
et ses communications via courriel, vague 3**

Le courriel reste, à ce stade, un outil d'appoint qui remplit une fonction proche de l'échange épistolaire comme l'écriture de lettres :

« Utilises-tu parfois le courrier électronique, à part pour ton travail ?

Oui. Je l'utilise surtout avec Éric et Anne-Claude. Anne-claude de temps en temps, parce qu'elle a le temps, parce qu'elle ne répond pas tous les jours. J'ai plus vite fait de l'appeler au téléphone que d'attendre qu'elle me réponde. C'est surtout Éric, parce que j'ai du mal à le joindre avec ses horaires, et aussitôt, il me rappelle ou il m'envoie un message.

Et vous parlez de quoi ?

On parle du boulot, de sa vie à lui, on prend des nouvelles, savoir comment se passe son travail, comment se passe le mien, comment se passe sa petite vie et la mienne. »

Les disponibilités horaires des uns et des autres tendent à se resserrer avec l'avancée dans l'âge et l'accès aux statuts d'adultes : travail, couple et parentalité bornent chacun à leur manière la répartition et l'enchevêtrement des temps sociaux. Lorsque l'on évoque la question d'une augmentation de la pression temporelle, il faut bien entendre qu'il ne s'agit pas de mesurer uniquement l'intensification des rythmes quotidiens d'ego, mais bien de tenir compte de l'accroissement mutuel des contraintes de disponibilité, et donc envisager l'ensemble du travail de conciliation de l'hétérogénéité des temporalités sociales dans lesquelles chaque relation évolue et tente de trouver l'opportunité du contact. Les liens téléphoniques peuvent ainsi prendre une dimension ritualisée, comme c'est le cas ici pour les communications avec Anne-Claude :

« On s'appelle le soir, quand les petits sont couchés, sinon, c'est l'enfer, chaque même veut prendre le combiné ».

De même, le choix d'un canal de communication plutôt qu'un autre est régulièrement opéré sur ces bases. Eric ne peut être joint sur son téléphone car ses horaires sont incompatibles avec ceux de Sylviane. Elle opte pour le courriel.

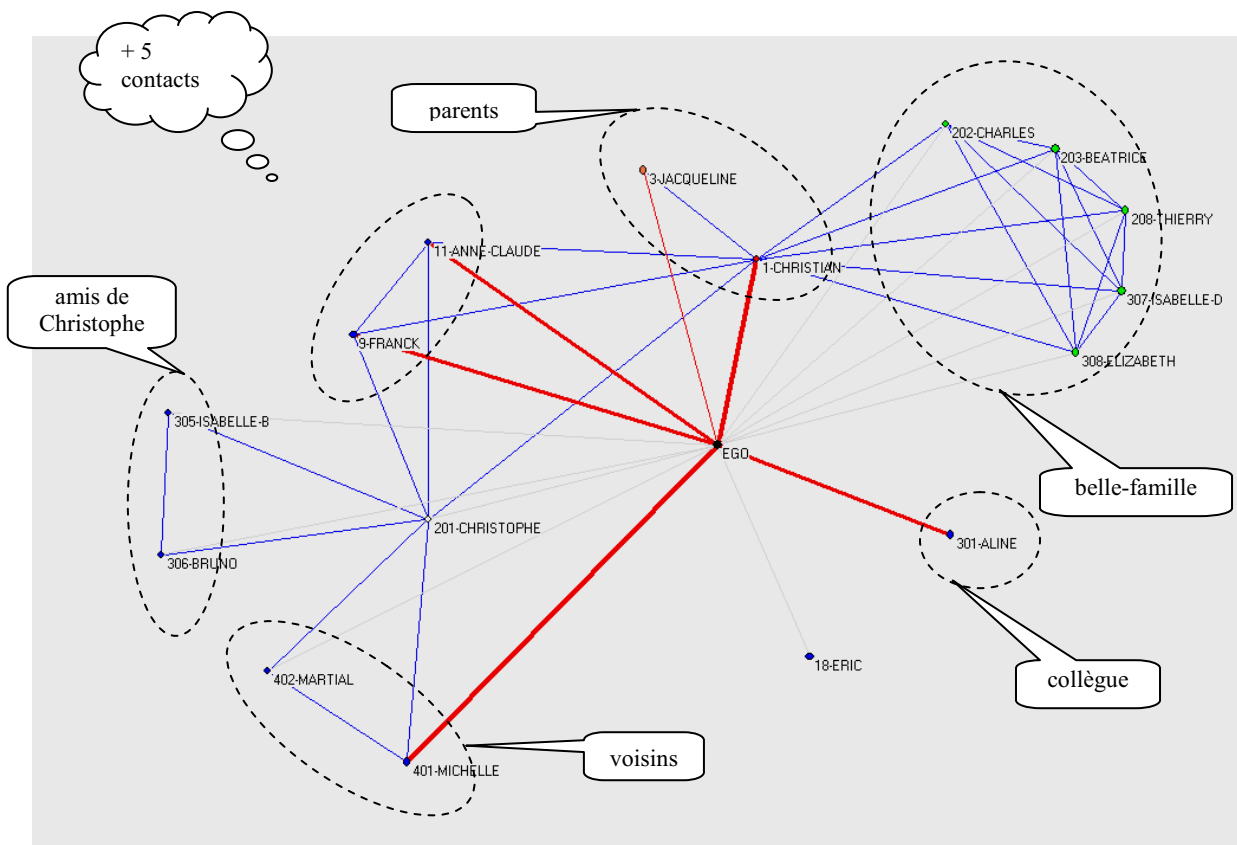
2.2.2/ Le réseau de sociabilité de Sylviane et les usages des TIC en vague 4

Le parcours de Sylviane se poursuit sur sa lancée. Un deuxième enfant est né. Le ménage s'est installé localement et chacun des époux a conservé son emploi. On assiste à un phénomène tout à fait intéressant en vague 4 avec l'apparition de relations issues du contexte professionnel, mais aussi du voisinage ou de fréquentations du couple qui sont cumulées avec des relations plus anciennes, en l'occurrence Franck et Anne-Claude. Ces cercles relationnels sont disjoints et ne se mélangent pas. Le réseau de sociabilité de Sylviane confirme nettement

la dynamique de spécialisation repérée en vague 3, mais avec un cumul nouveau de liens issus d'époques et de lieux de socialisation diverses.

Usages du téléphone fixe

Les usages du fixe se présentent, dans la continuité de la vague 3, dans une orientation très « expressive ». Ce dispositif semble employé spécialement pour soutenir d'une part des relations lointaines, mais aussi dans le travail de liens de proximité.



Graphe n°45 – Réseau de sociabilité de Sylviane et ses communications via téléphone fixe, vague 4

Concernant la relation entretenue avec Aline (301), on s'aperçoit qu'il s'agit d'un lien qui n'était évoqué que comme une relation « faible » en vague 3, et qui est hissée petit à petit à un rang d'importance supérieure. Les interactions téléphoniques avec Aline sont centrées sur l'activité de travail, mais cela permet des rapprochements plus divertissants au moment des congés :

« C'est ma collègue de travail, donc on s'appelle régulièrement. On parle surtout du travail. Quand on est au téléphone, c'est surtout pour le travail.

Tu l'appelles depuis que tu la connais au travail, c'est ça ?

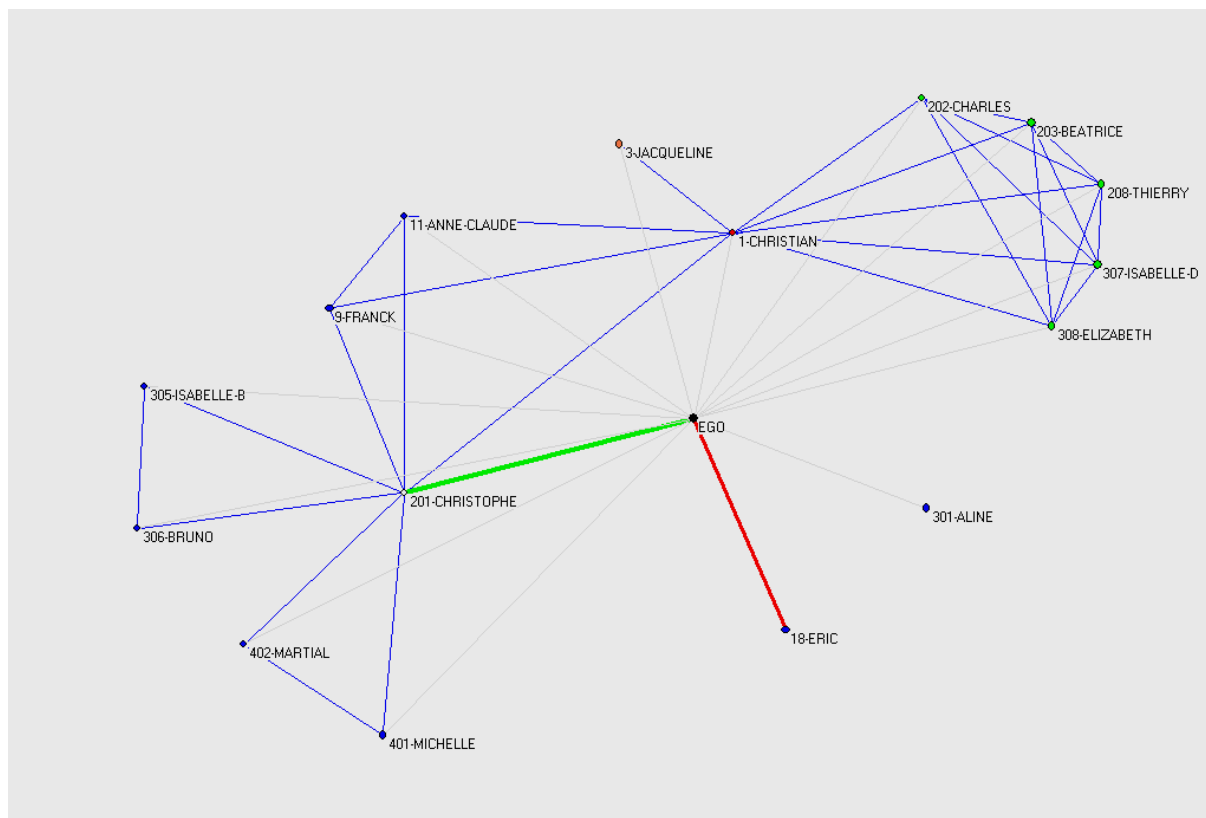
Oui, oui. Il y en a une qui peut être encore au boulot, et l'autre être rentrée à la maison, le moindre petit truc, on s'appelle régulièrement par rapport au boulot. Sinon, quand on est en vacances, on s'appelle aussi une à deux fois pendant les vacances, pour savoir comment on va, et puis pour prendre des nouvelles et pour savoir pour celle qui est au boulot comment ça se passe. »

Aline est la « tête de pont » d'un cercle de trois collègues qui eux ne sont cités qu'en simples contacts. Un découplage s'est opéré à partir du jour où Aline est tombée malade et s'est mise en arrêt. De longues conversations téléphoniques ont émaillé ce passage difficile pour Aline, et cette intensité a perduré au-delà de sa reprise de poste. Une intimité relationnelle a commencé à se développer, et le rythme de contact comme les changements de contenu, ont été essentiellement médiatisés car les deux personnes se voyaient fort rarement.

Au même titre que l'investissement des relations de voisinage, les modes relationnels et les usages intensifs de la téléphonie viennent souligner le souhait de Sylviane de s'enraciner localement alors que l'implantation dans l'Yonne devient durable.

Usages du téléphone mobile

Ce terminal, outre le travail de coordination et de signalement que l'on retrouve maintenant de manière récurrente en direction du conjoint, va permettre de poursuivre l'entretien d'une relation ancienne et isolée, issues des années BEP : Eric (18).



**Graphe n°46 – Réseau de sociabilité de Sylviane
et ses communications via téléphone mobile, vague 4**

Sylviane expliquait déjà en vague 3 les difficultés qu’elle rencontrait pour joindre cet ami cher, qui vit toujours en Normandie, du fait du décalage de ses horaires de travail. Mais il est intéressant de noter, dans ce large extrait de vague 4, la manière dont le travail d’un lien peut s’autonomiser des pratiques relationnelles liées à un contexte – le BEP – et comment, à l’instar de ce que nous avons décrit de la relation Emeline – Marie, les bifurcations d’usage sont à mettre en rapport avec des changements biographiques qui viennent façonner les rapprochements et modifier les règles de pertinence d’une relation :

« On va parler d’Éric. Tu utilisais le téléphone fixe en vague 3, et tu es passée au portable e plus du mail. Peux-tu me raconter comment la relation a démarré entre vous ?

Éric, je le connais depuis le BEP. On a fait notre BEP ensemble, notre bac pro ensemble. Et puis après, on est parti chacun de son côté et on a toujours gardé le contact, et puis voilà. On s’appelle de temps en temps, plus sur portable parce que lui est plus portable que fixe, donc on s’appelle sur portable, il n’y a que comme ça que je peux le joindre. Et puis par mail, oui, parce que tout pareil, question de rapidité ou histoire de prendre des petites nouvelles vite fait, savoir si ça va et puis voilà.

Y a-t-il eu des étapes dans votre relation ?

Lui, il y a une étape au sens où lui est avec... Il est homosexuel, et donc ça a été difficile pour lui vis-à-vis de son entourage de, on va dire de planter le décor, c’est pas évident. Il y a un jour, il m’a appelée, il

m'a dit : « Voilà, je suis avec Untel » et puis voilà. C'est tout. Maintenant, j'acceptais ou j'acceptais pas, j'ai accepté totalement et je pense que c'est pour ça qu'on est toujours resté en contact.

Depuis combien de temps ça s'est accentué ?

Depuis trois, quatre ans.

Tu expliques ça comment ?

Je pense que c'est les aléas de la vie, je pense qu'on était chacun occupé de notre côté. Lui, il avait un passage justement par rapport à sa vie sentimentale assez difficile, et puis donc, il y a eu un moment où moi, je n'avais pas trop de nouvelles de lui, qu'il n'allait pas très bien, jusqu'au jour où il s'est décidé à dire ce qu'il en était, et que ça va beaucoup mieux depuis. Voilà.

Tu le considères comme un vrai ami ?

Oui, oui.

Ces outils de communication vous permettent d'entretenir la relation ?

Oui, parce qu'on se voit pas du tout. Depuis sept ans, on se voit plus.

Votre relation ne tient que par ce mode de communication ?

Tout à fait.

Tu voudrais le rencontrer davantage ?

Oui, j'aimerais bien, tout à fait. J'espère un jour pouvoir le rencontrer parce que c'est vrai que... Bon, lui est beaucoup pris par son travail, nous plus par la maison, mais bon, on espère monter l'un chez l'autre un de ces quatre. »

Le « coming out » d'Eric, après des mois de tergiversation, rencontre l'attitude ouverte de Sylviane. On assiste à la reconfiguration de la bonne distance et, de ce point de vue, à des évolutions dans la biographie de contacts. Les TIC se présentent comme des ressources centrales dans la mesure où ces contacts sont exclusivement médiatisés.

Quant au SMS, il n'est pas utilisé :

« Tu te sers du texto ?

Pas du tout.

Pourquoi ?

Je pense que... Pour moi, c'est plus rapide d'avoir la personne au bout du fil que de taper machin... Je laisse un message sur sa messagerie au pire et puis voilà, c'est plus rapide pour moi que de taper le message. »

Pourtant, Sylviane est loin de développer des barrières à l'écriture, comme l'atteste le travail relationnel qu'elle poursuit à travers les échanges de courriels. En effet, les usages de la messagerie électronique sont tout à fait similaires à ceux de la vague 3, avec les mêmes interlocuteurs, Eric et Anne-Claude, dans la même perspective de travail de liens pour

lesquels les opportunités d'interaction face-à-face se raréfient. Ce processus de substitution par une élaboration épistolaire est redoublé par une intense activité téléphonique qui vient souligner des liens individualisés.

Ainsi, à la lumière de ces analyses, si l'on s'interroge sur les différences de classe au sein de ce type, on pourrait relever pour les « femmes installées » de milieu populaire¹⁶² :

- la différence du niveau d'effectifs du réseau, qui chute de manière plus importante avec le temps que pour les plus dotées, et donc une moindre capacité à conserver des liens
- les déménagements affectent plus nettement les effectifs de leurs réseaux
- le réseau reste spécialisé dans tous les cas, mais la spécialisation s'articule essentiellement autour de relations individualisées, autonomisées et isolées
- la téléphonie conversationnelle domine largement, que ce soit avec le fixe ou le mobile
- elle est le moyen d'entretenir cette spécialisation des ressorts d'activité des liens
- on peut envisager cette téléphonie conversationnelle selon un modèle de « substitution », ce qui accrédirait l'hypothèse d'une carte mentale élargie des femmes de ce type par rapport à celles des « femmes au foyer ».

Toujours est-il que ces cas semblent renforcer l'idée que lorsque les femmes du panel développe un mode d'insertion sociale marqué par des continuités dans les engagements professionnels et conjugaux, alors, avec l'avancée dans l'âge, elles développent des sociabilités « spécialisées ». On assiste au cumul et à la disjonction de cercles relationnels, voire à l'isolement de liens forts dont l'entretien est fortement soutenu par des usages conversationnels des outils de communication. Les « femmes installées », en vague 4, après des parcours longs dans l'emploi et le couple, sont inscrites dans des réseaux relationnels particulièrement constitués de relations électives et expressives.

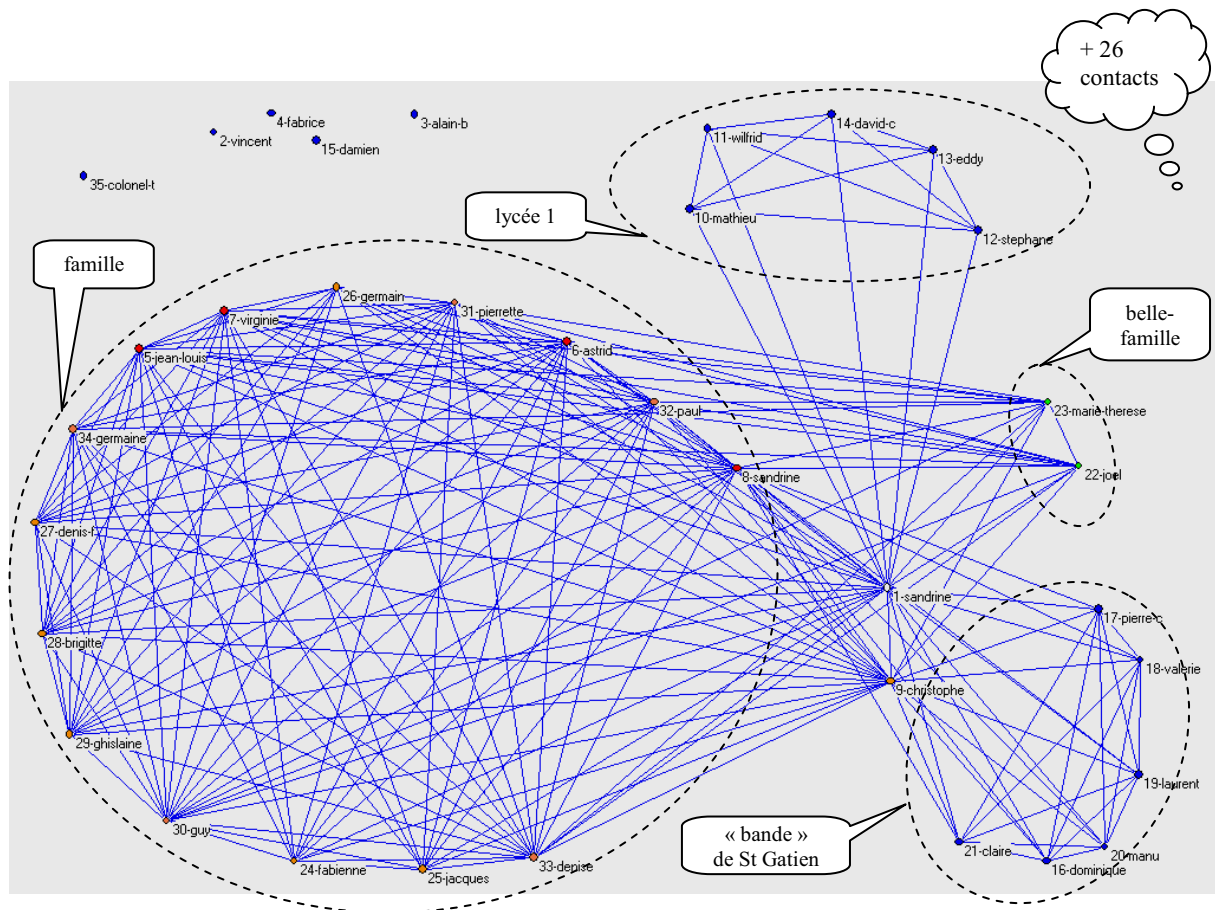
¹⁶² Ces résultats se basent bien entendu en prenant en considération les autres femmes de ce type, dans des parcours sociaux comparables.

3/ Le parcours de Sylvain : un modèle d'insertion rapide

Issu des classes populaires (père employé municipal, mère au foyer), en 1995 Sylvain est diplômé de deux bacs professionnels (commerce / services, technicien audiovisuel). Il part dans la foulée faire son service militaire et intègre à son retour un poste de technico-commercial chez un fournisseur de matériel audio-visuel pour les collectivités, à Hérouville. Il développe en parallèle une activité de disco-mobile, qu'il considère comme une « roue de secours » dans le cas où il perdrait son emploi. Il vit alors avec Sandrine, avec qui il partage un appartement. Fin 1996, le couple se sépare, dans l'intervalle vague 1 – vague 2. Il rencontre Nathalie, lieutenant dans la marine nationale, avec qui, en 1998, il achètera une maison. En 1999, il change d'employeur mais pas de fonction, et travaille désormais sur Cherbourg, où le couple et ses deux enfants se sont établis. Nous les y retrouverons en vague 4.

3.1/ Le réseau de sociabilité de Sylvain en vague 1

Sylvain en vague 1 dispose d'un vaste réseau organisé autour d'une clique familiale importante, d'une nébuleuse lycéenne structurée par un clan des « derniers de la classe », enfin une clique d'amis dite « bande de St Gatien ». Ces derniers sont des amis de sa sœur, Sandrine (8), chez qui Sylvain descend régulièrement le week-end. On remarque que c'est le seul groupe amical sexuellement mixte, quand l'ensemble des autres relations sont masculines.

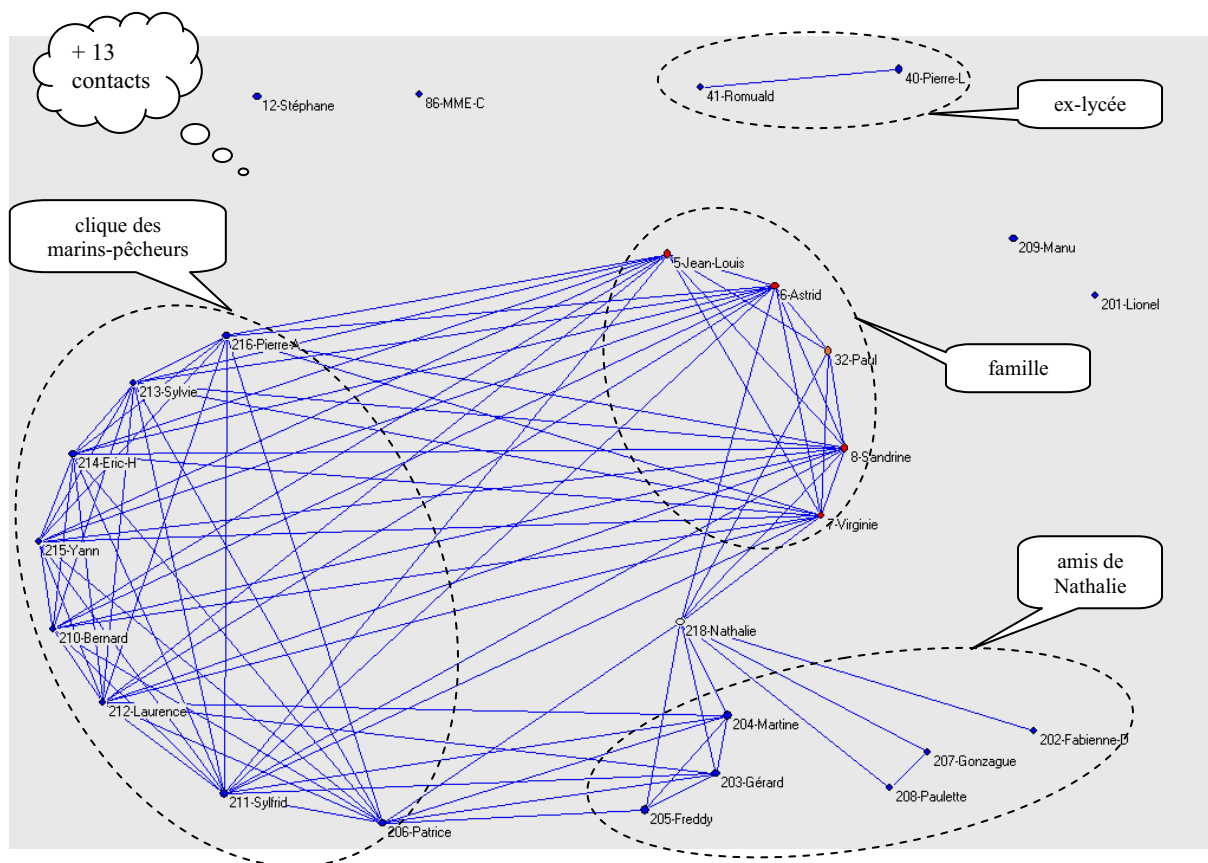


Graphe n°47 - Réseau de sociabilité de Sylvain, vague 1

Au lycée, Sylvain se sent une âme de meneur et assume plusieurs responsabilités : représentations des élèves, radio-amateur, etc. Il décrit un réseau de liens faibles particulièrement rattaché aux activités des membres de la clique.

3.2/ Le réseau de sociabilité de Sylvain en vague 2

Dans l'intervalle des deux vagues, Sylvain est parti à l'armée, a rompu avec Sandrine, s'est installé avec Nathalie et a obtenu un CDI dans sa branche. On note qu'il y a eu une rupture forte avec les univers lycéens, voire avec toute une époque de sa vie sociale. L'ensemble de ces transitions est marqué par la chute du nombre de liens faibles et un renouvellement quasi-total du réseau amical.



Grphe n°48 - Réseau de sociabilité de Sylvain, vague 2

Deux relations de la période lycéenne ont subsisté à ces changements. Elles ont été découplées de leur contexte d'origine sur la base de la prégnance de centres d'intérêts professionnels communs, à savoir tout ce qui tourne autour des métiers de l'audio-visuel. Dans un travail à partir de son cas, Bidart et Lavenu (1999) montrent que les processus de sélection relationnelle engagés par Sylvain se font d'un point de vue très « utilitariste ». Ces auteurs iront jusqu'à nommer Sylvain « le stratège », développant dès le lycée une « véritable culture de son réseau de relations » (ibid., p. 5) à des fins de réalisation de ses projets professionnels.

La clique dite « des marins-pêcheurs » est liée à ses activités de disc-jockey. Ce sont des personnes qu'il a rencontrées lors de fêtes qu'il animait. Il participe désormais de cette bande dont le ressort d'activité est principalement centré autour de la sorties au café.

Le réseau de Sylvain continue de se présenter comme extrêmement dense, notamment du fait de l'interconnaissance entre la clique familiale et cette clique. Le rôle central de sa sœur

Sandrine, que Sylvain dit « adorer » et à qui il présente systématiquement ses relations est une explication de l'encastrement des sphères amicales et familiales.

3.3/ Le réseau de sociabilité de Sylvain et les usages des TIC en vague 3

On voit dans le graphe de vague 3 (ci-dessous) que son réseau a été entièrement renouvelé depuis la première vague d'enquête. Toutes ses relations amicales ont été nouées récemment. On ne trouve plus trace d'aucun ami du lycée, alors que Sylvain y développait une sociabilité relativement abondante, avec un nombre conséquent de contacts.

En vague 3, alors qu'il a abandonné son activité d'animateur musical, qu'il se stabilise dans l'emploi et surtout dans le couple, son réseau social se restreint¹⁶³ et continue de se « professionnaliser ». Ses cercles relationnels de référence sont composés de collègues ou d'ex-collègues. Mais au lieu de constituer une bande, on observe que ces cercles sont autonomes les uns des autres. Son réseau s'est à nouveau renouvelé avec l'abandon de sa précédente passion-activité de disc-jockey, et l'engagement dans un projet professionnel dirigé vers le monde des entreprises de l'audio-visuel. De ce point de vue, le renouvellement de son réseau continue de participer de ses options stratégiques.

Sylvain a changé de lieu de travail entre 1999 et 2001. Ainsi, s'il garde des relations avec d'anciens collègues, les relations qu'il s'est créés dans le nouvel établissement ne se mélangent pas, a priori, avec les premières. Cela explique que les deux cercles du travail soient disjoints.

Sa carte relationnelle montre donc deux cercles liés au travail, une poignée de relations isolées, et deux amis de sa compagne. En revanche, la famille et la belle famille sont présentes de manière importante, mais ces deux groupes sont également disjoints. La densité de son réseau est non seulement faible, mais son réseau est également relativement peu connexe. Or, comme nous l'avons vu, cette configuration peut être source d'une plus forte diversité relationnelle. Cependant, lorsqu'on interroge dans les entretiens le ressort des relations qu'il cite, on s'aperçoit que loin d'être portés par des activités distinctes, ne se superposant pas, on assiste au contraire à une élection des liens amicaux, voire familiaux, sur la base d'une passion partagée : la moto.

¹⁶³ Il passe de vingt liens forts amicaux à onze.

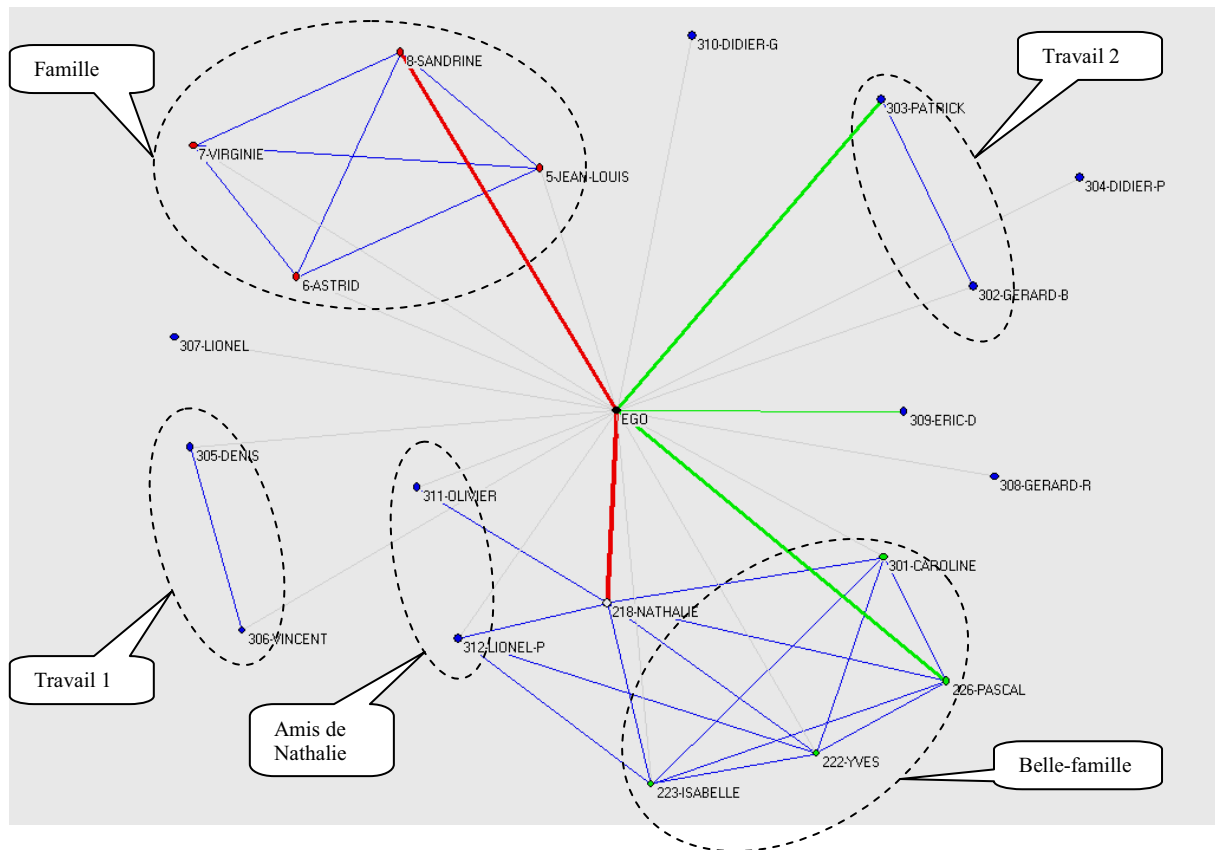
De fait, son réseau pourrait être désormais décrit comme proche d'une forme « distribuée », Sylvain partageant sa passion pour la moto avec des membres de ses deux cercles liés au travail, mais aussi avec son beau-frère Pascal. Ce passage d'une forme polarisée à une forme distribuée de sociabilité s'est réalisé alors que Sylvain s'installait durablement dans la vie conjugale. La conjonction de sa stabilisation professionnelle et de la constitution d'un foyer a marqué la fin de modes de fréquentation clanique. Il s'agirait maintenant d'optimiser le temps de loisirs disponible, consacré à sa nouvelle passion. Aussi, Sylvain entretient des relations qu'il peut fréquenter à l'occasion de la pratique du sport-loisir. Si ces cercles relationnels n'entretiennent pas apparemment de relations directes, la pratique d'une activité culturelle commune permet de les réunir.

Cela représente une différence notable avec la structure du réseau d'Emeline qui, à parcours socioprofessionnel comparable, entretient un réseau spécialisé, montrant une diversité relationnelle soutenue par des ressorts d'activité spécifiques.

L'économie communicationnelle de Sylvain reflète très précisément cette forme d'élection relationnelle sur des bases d'une passion partagée.

3.3.1/ Usages du téléphone fixe

Comme tous les hommes du panel installés en couple, il dispose d'un fixe. Le format d'échange dominant se distribue ainsi : conversationnel vers sa compagne (il la joint sur son lieu de travail) et sa sœur ; coordination / ajustement en direction des amis.



**Graphe n°49 - Réseau de sociabilité de Sylvain
et ses communications via le téléphone fixe, vague 3**

Sylvain développe un rapport très « masculin » à la téléphonie (Quéré, Smoreda, 2000). En effet, pour lui, les appels ne doivent avoir que des buts utilitaires. La prise de nouvelle, les appels rituels et l'entretien de la sociabilité extérieure du couple sont laissés à Nathalie :

« **En général, pourquoi tu ne les appelles pas ceux-là ?**

Parce que je n'ai rien à leur demander. Je n'appelle pas bêtement, hormis dans le cadre familial, mais je ne perds pas de temps à appeler pour savoir si ça va. De toute façon, je le sais par Nathalie, elle appelle beaucoup, s'il y a quelque chose de nouveau, je le sais, je suis au courant. »

Ainsi, une téléphonie utilitaire semble être ici le corollaire d'un réseau masculin distribué, dans une sorte de stratégie de maximisation du rendement relationnel. Il n'est pas ici nécessairement question de services rendus ou demandés, mais plus simplement d'une recherche d'efficacité dans l'organisation de ses loisirs notamment :

« Pascal G., c'est pour nos loisirs, les activités qu'on peut faire ensemble.
Denis, c'est pareil, c'est juste pour la moto. »

Excepté les appels quotidiens vers sa compagne Nathalie, sa seule relation téléphonique où des sujets plus personnels sont abordés est en direction de sa sœur, Sandrine.

Sylvain dit user indifféremment du fixe et du portable, et selon les mêmes modalités. L'arbitrage portable / fixe se fait uniquement pour le cas de Denis, qui est aussi fan de moto :

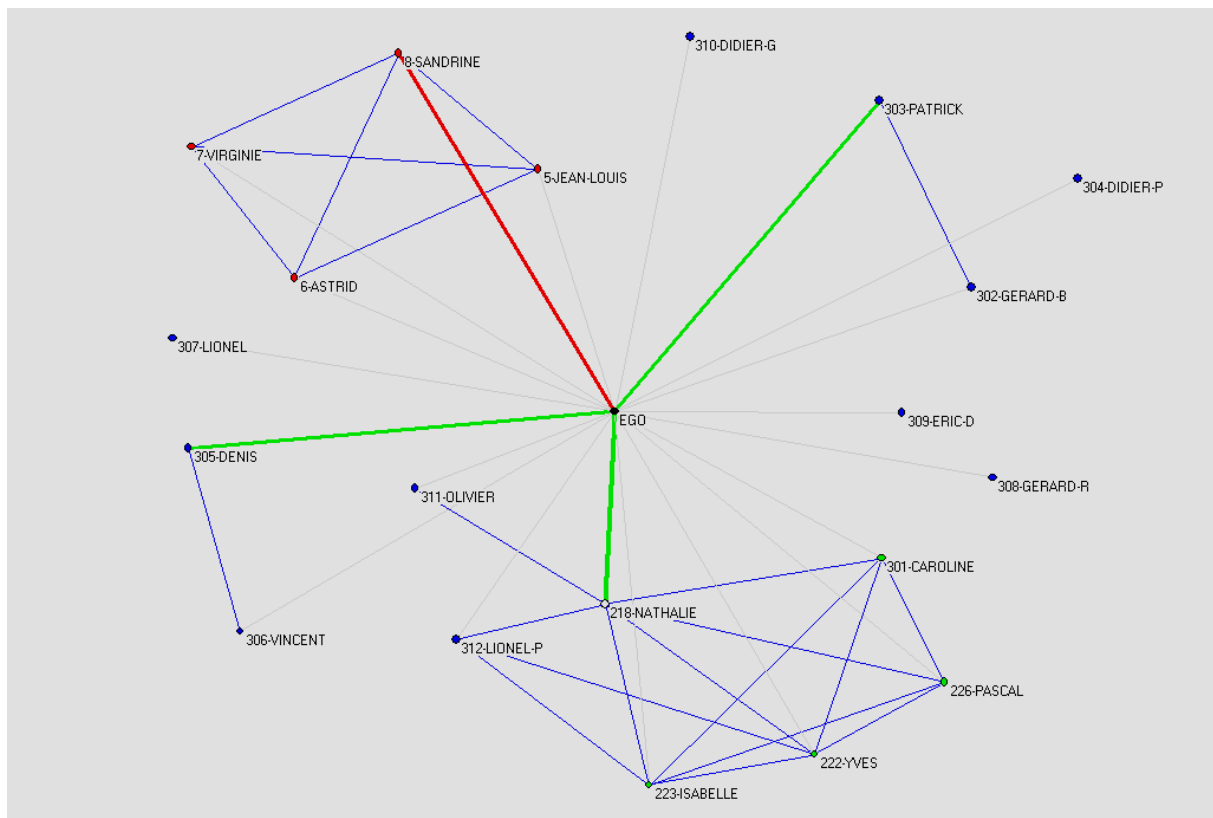
« Ça ne te fait pas téléphoner plus ou moins, à des personnes que tu n'appellerais peut-être pas sur un fixe ?

Non, parce que les personnes à qui je téléphone ne sont pas des personnes que j'appelle avec le portable. Par la force des choses, oui, mais si je suis au bureau, j'appelle aussi bien Nathalie que Sandrine.

Pascal, je le fais du téléphone fixe de la maison. Denis, ça se fait du téléphone portable, comme il a des horaires de bureau, si je veux le voir, je suis dans ma voiture en général, donc je profite du téléphone portable pour l'appeler. Si jamais je n'ai pas mon téléphone, je vais le voir directement.

Ça n'a rien changé. Le téléphone, je l'ai depuis un petit moment, il y a quelques années. Au début, oui... Non, même pas, je ne suis pas un fana du téléphone, je ne téléphone pas pour ne rien dire. Si j'ai besoin d'appeler, c'est parce que j'ai quelque chose d'important, donc automatiquement... Si je dois appeler, j'appelle de n'importe où, soit d'un filaire, soit d'un portable. »

3.3.2/ Usages du téléphone mobile

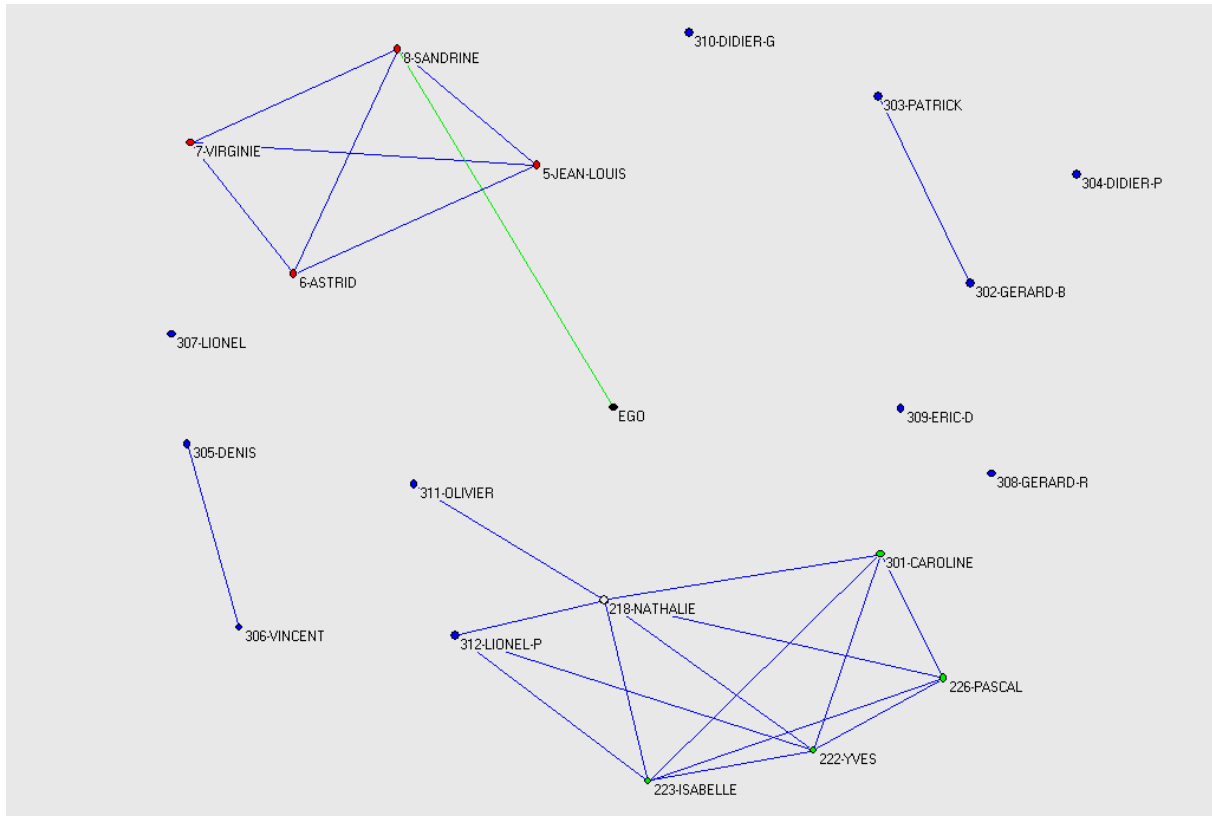


**Graphe n°50 - Réseau de sociabilité de Sylvain
et ses communications via le téléphone mobile, vague 3**

Sylvain communique donc peu avec sa famille, si ce n'est avec sa sœur. On retrouverait ici des traits typiques de la construction des sociabilités selon le sexe et la position dans le cycle de vie : avec la mise en couple, et ici la fondation d'une famille, « les femmes ont donc davantage de contacts que les hommes avec la famille (...) tandis que ceux-là s'orientent vers les contextes sociaux plus larges et plus hétérogènes de la vie professionnelle » (ibid., p. 111), ou des activités récréatives.

Les modes de communication et leurs usages viendraient quant à eux exacerber ces différenciations liées au sexe, à la biographie et à la position dans le cycle de vie.

Soulignons à nouveau que l'usage du mobile s'inscrit pleinement dans la stratégie d'optimisation des flux de contact avec les hommes de son réseau. Ce sont ceux avec qui il se coordonne pour réaliser sa passion, organiser des rencontres, faire des sorties, etc. la téléphonie mobile n'a pas pour objet l'engagement dans des discussions plus poussées, voire intimes. Cette option d'échange est réservée aux femmes de son réseau.



**Graphe n°51 - Réseau de sociabilité de Sylvain
et ses communications via SMS, vague 3**

Pour Sylvain, utiliser la fonction SMS du mobile est une perte de temps. L'usage du SMS ne rencontre pas de bons résultats dans ses calculs stratégiques d'optimisation des pratiques communicationnelles :

« Ça m'énerve de taper un texto sur un téléphone portable. A la limite, je ne sais même pas, je ne sais même pas envoyer un texto par mon téléphone portable, ça ne m'intéresse pas. Je ne vois pas ce que ça change de plus ou de moins, je préfère appeler plutôt que de passer deux minutes à taper un texto. Si j'ai quelque chose d'important... Alors que Didier, mon chef, m'envoie des textos, je l'appelle aussitôt, je lui dis : « Qu'est-ce que tu m'as fait là ? Tu ne peux pas m'appeler directement ? » Il me dit : « Non, je ne veux pas te déranger. » Ça me dérange, de toute façon ça sonne, donc automatiquement... »

Pourtant, même si cela passe par internet, l'usage du SMS se surajoute à celui du fixe et du mobile en direction de sa sœur, Sandrine. Cette forme de redondance dans les modes de contact viendrait souligner la force du lien, sa proximité affective. Comme nous l'évoquions plus avant, Sandrine est une des personnes avec qui il communique le plus régulièrement, après sa compagne. Il en parle comme d'une relation de soutien et de conseil.

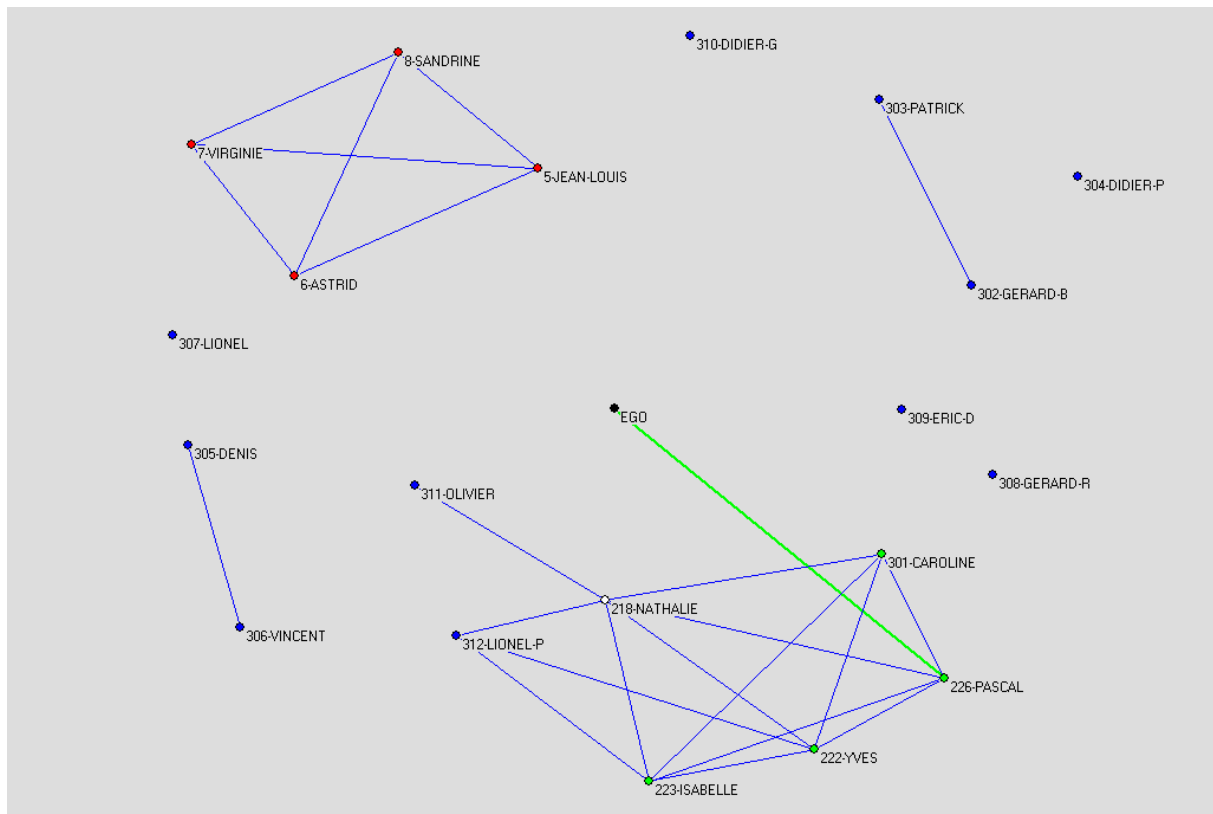
Ainsi, les modes de contact pourraient avoir tendance à se multiplier avec l'élévation de l'intensité affective du lien. Dans le cas d'Emeline, on remarquait cette tendance dans sa relation médiatisée avec Odile.

3.3.3/ Usages du courriel

Sylvain utilise à des fins personnelles l'ordinateur de son poste de travail pour écrire de rares courriers électroniques. Comme pour les autres dispositifs de communication, l'usage du courriel se fait d'un point de vue strictement fonctionnel, sans aucune visée d'échange épistolaire ou simplement pour donner des nouvelles :

« Ça t'arrive souvent de leur faire des mails ?

Non, c'est vraiment parce qu'on a besoin de s'envoyer quelque chose, je ne donne pas d'informations. Je n'envoie pas un mail pour dire « comment ça va ? », j'envoie un dossier parce qu'on m'a demandé quelque chose, (...) ou pour donner une information quand je suis sur mon PC, mais c'est au même titre que le téléphone portable, je ne suis pas un fana de la communication par ce biais-là. J'appelle quand c'est utile. »



**Graphe n°52 - Réseau de sociabilité de Sylvain
et ses communications via courriel, vague 3**

Les mails personnels sont quasi exclusivement destinés à Pascal, son beau-frère, avec qui il partage une passion pour la moto. Or, dans l'extrait qui suit, on peut relever une contradiction dans le discours de Sylvain sur ses usages du mail. En effet, alors qu'il réfute toute pratique phatique du courriel... :

« Donc, le mail n'a pas remplacé le téléphone ?

Non, ça accompagne, c'est un complément, ça permet de renvoyer des dossiers plus rapidement que le téléphone ou la télécopie par exemple, de joindre un peu des gens, (...), au niveau des motos, ou du quad, des choses comme ça. Mais c'est pour donner un petit bonjour dans ce cas-là, parce que j'ai été faire un tour sur le site et qu'il y a une nouvelle photo qui est agréable, des choses comme ça. Je ne vais pas écrire un roman pour dire ce que j'ai fait de mes vacances. »

C'est tout à fait le style d'échange destiné à entretenir, par de petits signes brefs et réguliers, une présence, une marque d'attention. Ainsi, dans son économie communicationnelle principalement basée sur des prises de contact utilitaires dans un réseau électif et distribué, une communication « en pointillés » lui sert à se signaler vis-à-vis de ses pairs, marquer son intérêt et sa disponibilité. En ce sens, cette modalité d'usage du courriel lui sert à entretenir

ses relations, voire ici à redoubler des prises de contacts déjà régulières via d'autres dispositifs avec des amis membres du moto-club. Sylvain fortifie ainsi un ancrage social qui semble lui être fondamental. En tout cas, il y prête une attention particulière.

3.4/ Le réseau de sociabilité de Sylvain et les usages des TIC en vague 4

Les transformations du réseau de Sylvain montrent combien il est difficile de « sédimenter » des liens pour un individu d'origine populaire, peu diplômé, en emploi depuis presque dix ans et dans une forme durable d'installation conjugale, avec la construction d'une unité familiale. Le réseau se renouvelle entièrement du point de vue amical, sauf pour trois relations mieux ancrées. Les liens noués dans la pratique de la moto ne survivent pas à la disparition du contexte qui les a vu naître. Ainsi, une scission dans le moto-club va consacrer la rupture avec l'ensemble des relations qui n'évoluent pas vers la pratique du quad. Cela semble être un des pendants de la distribution d'un réseau social : si pour une raison ou une autre l'activité partagée avec l'ensemble des relations amicales disparaît, les relations ne se maintiennent pas dans le temps. Ce qui est remarquable, c'est la difficulté, voire l'incapacité de Sylvain à découpler les relations de leurs sphères d'activité de référence. C'est un point que nous approfondirons particulièrement.

Par ailleurs, en vague 3, nous définissions la communication de Sylvain comme fonctionnelle, en opposition à une sociabilité équipée féminine plutôt orientée vers un espace-temps relationnel approfondi pour lui-même. Qu'en est-il désormais pour Sylvain ? Comment organise-t-il son économie communicationnelle ? Continue-t-il de « maximiser », et avec quels outils ?

3.4.1/ Le processus de non-sédimentation avec la disparition des contextes de travail (du disco-mobile à la boutique) et d'activité culturelle

Sylvain a le sentiment que son réseau s'est rétréci et surtout qu'il est plus concentré sur les relations de loisirs. Or c'était déjà exactement le cas en vague 3 : l'ensemble de ses relations amicales sont des hommes avec lesquels il partage au minimum la passion du quad, ou entretient en plus avec eux une relation d'ordre professionnelle (collègue ou client, voire

projet d'entreprise). Si le mode de sociabilité reste inchangé (distribué), deux changements biographiques vont expliquer ce complet renouvellement de la sphère amicale. Tout d'abord, Sylvain est passé de la passion de la moto à celle du quad, et dans le même temps, il change d'entreprise. Ce renouvellement lui donne cette impression de perte de liens alors que si l'on objective cette évolution, on se rend compte qu'il nomme plus de liens forts en vague 4.

Comme dans les vagues précédentes, Sylvain cite des relations par paquets, dans des cliques, liées à une activité qui peut être toute nouvelle et les décrit comme des liens forts :

« Le gros changement, sinon, c'est l'histoire du moto club ?

C'est plutôt le quad, voilà, qui s'est vraiment développé depuis l'an dernier, et qui est vraiment... Le reste de mes relations professionnelles pures sont restées, je veux dire, ont certainement évolué, mais presque identiques, quoi, c'est vraiment le... »

Les personnes de la vague 3 ont disparu, tels les collègues du travail avec qui il partage sa passion pour la moto. La sécession de son ami Patrick va entraîner la perte de contact. Sylvain se tourne alors vers la nouvelle équipe qui se met en place. On retrouvait cette logique déjà en vague 2 avec la bande des marins rencontrés dans des soirées qu'il animait alors de manière professionnelle. Cette bande disparaît en vague 3 avec le changement d'activité-passion de Sylvain.

Dans ce type de sociabilité, si l'un des membres quitte formellement l'association comme Patrick (cf. vague 3), il n'est plus fréquenté et disparaît du réseau relationnel. C'est une source d'explication de la perte de liens dans l'intervalle des vagues d'entretiens.

Olivier (311), une des trois relations amicales maintenues depuis la vague 3 était une des seules à l'époque qui connaissait sa femme. Olivier est un voisin. Femmes et enfants se fréquentent, mais un rapprochement s'est effectué lorsque Olivier a commencé à marquer son intérêt pour le quad, notamment en découvrant un de ces véhicules un jour qu'il regardait dans le garage de Sylvain. Désormais, Olivier, à travers son entreprise, est devenu un sponsor important de l'association de quad. Mais il est vrai que le rapprochement a été progressif. L'extrait qui suit montre des étapes typiques d'une sociabilité masculine de proximité, dans les classes populaires ou moyennes qui disposent de savoir-faire techniques. Le bricolage, comme d'autres pratiques culturelles partagées, va aider à développer la multiplicité de la relation, donc à la renforcer, à lui conférer un caractère de plus en plus durable :

« Et ça a démarré rapidement après que vous vous soyez connus, ça ?

Ça s'est fait progressivement, parce qu'on est arrivé en juillet, bon, ben, après on est parti en vacances, et là, peut-être six huit mois, on se disait bonjour, mais ça se limitait, peut-être, à un apéritif occasionnellement, quelques fois par mois, ou des choses comme ça. Et, au fur et à mesure, on a fait connaissance, et j'ai appris qu'il pouvait devenir, éventuellement, client parce qu'il avait acheté du matériel électrique. Donc, on a eu une double relation qui s'est créée autour de ça, et puis, bon, ben, le fait de venir le voir chez lui, à l'agence, bon, ben, il a eu quelques contrats qu'on a fait ensemble, donc on s'est rapprochés. Et puis le fait de se voir de plus en plus au niveau de la cité. Donc, c'est vraiment l'évolution naturelle. Et par contre, c'est vrai qu'on fait tout, on fait du bricolage ensemble... »

Le choix du mobile s'explique par la concordance de temporalité entre les horaires de travail et la disponibilité à joindre et être joints de ces travailleurs qui ne souhaitent plus communiquer un fois rentrés au domicile :

« Alors, donc, vous vous voyez beaucoup, mais le téléphone, spécialement, pourquoi vous utilisez plus le téléphone, alors qu'il est quand même voisin, finalement ?

Ben, parce que moi, je pars : il est sept heures du matin, je rentre : il est neuf heures le soir. Et lui à peu près pareil, et en plus il fait tous les déplacements, dans toute la France, donc c'est l'outil de communication par excellence !

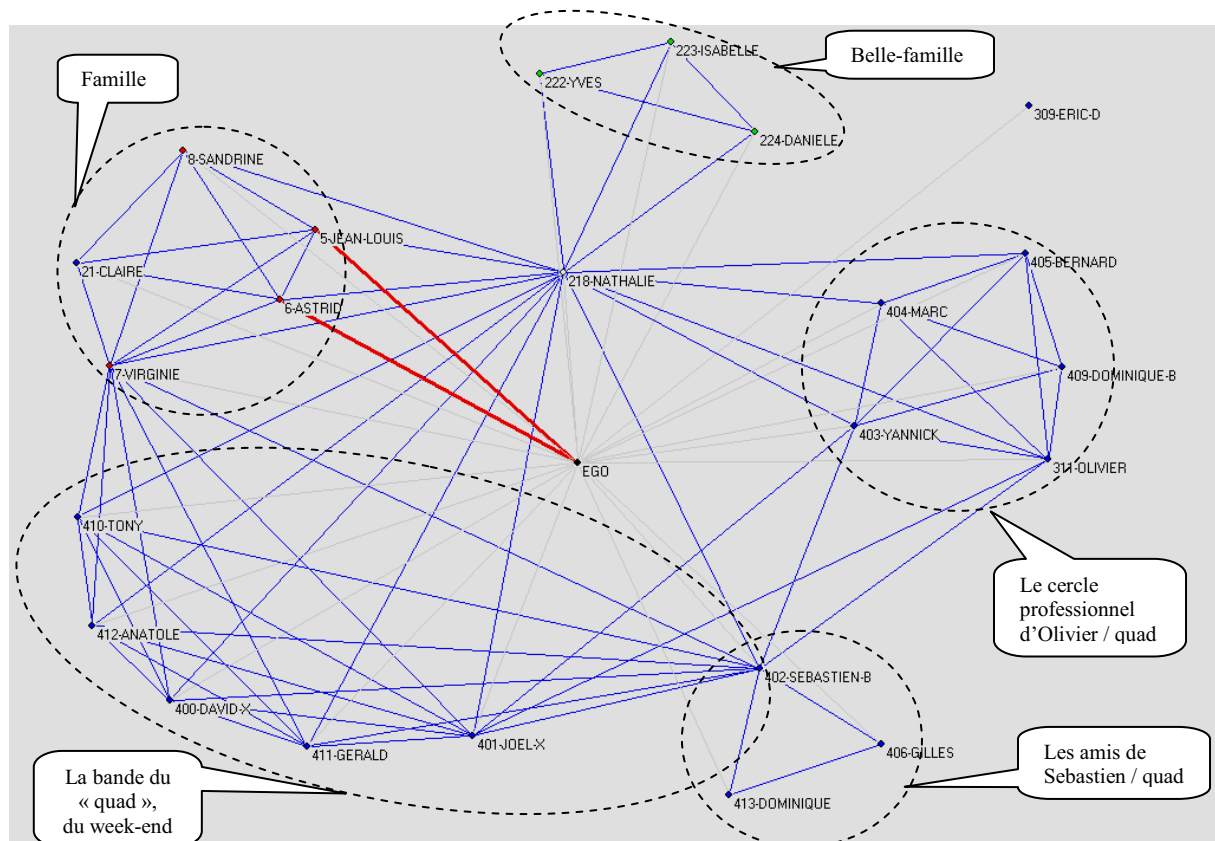
Oui, mais c'est pas un truc qui vous permet d'entretenir la relation ?

Non, c'est purement technique, c'est, voilà. S'il était dans un bureau et que j'étais dans un bureau, on le ferait pas, téléphone filaire ; et si j'avais des horaires adaptés, et lui aussi, on se verrait directement. Non, non, le téléphone portable sert parce que c'est un outil de travail, et de communication pure. »

Depuis, Olivier a présenté plusieurs de ses relations professionnelles à Sylvain. Toutes sont installées à leur compte, artisans en entreprise individuelle ou petits entrepreneurs. Toujours est-il que ce petit monde interpelle Sylvain et ranime chez lui l'idée de se lancer dans des projets d'installation. Rappelons qu'il a déjà dirigé une entreprise individuelle d'animation de soirées dansantes avant d'être recruté par des entreprises d'électronique.

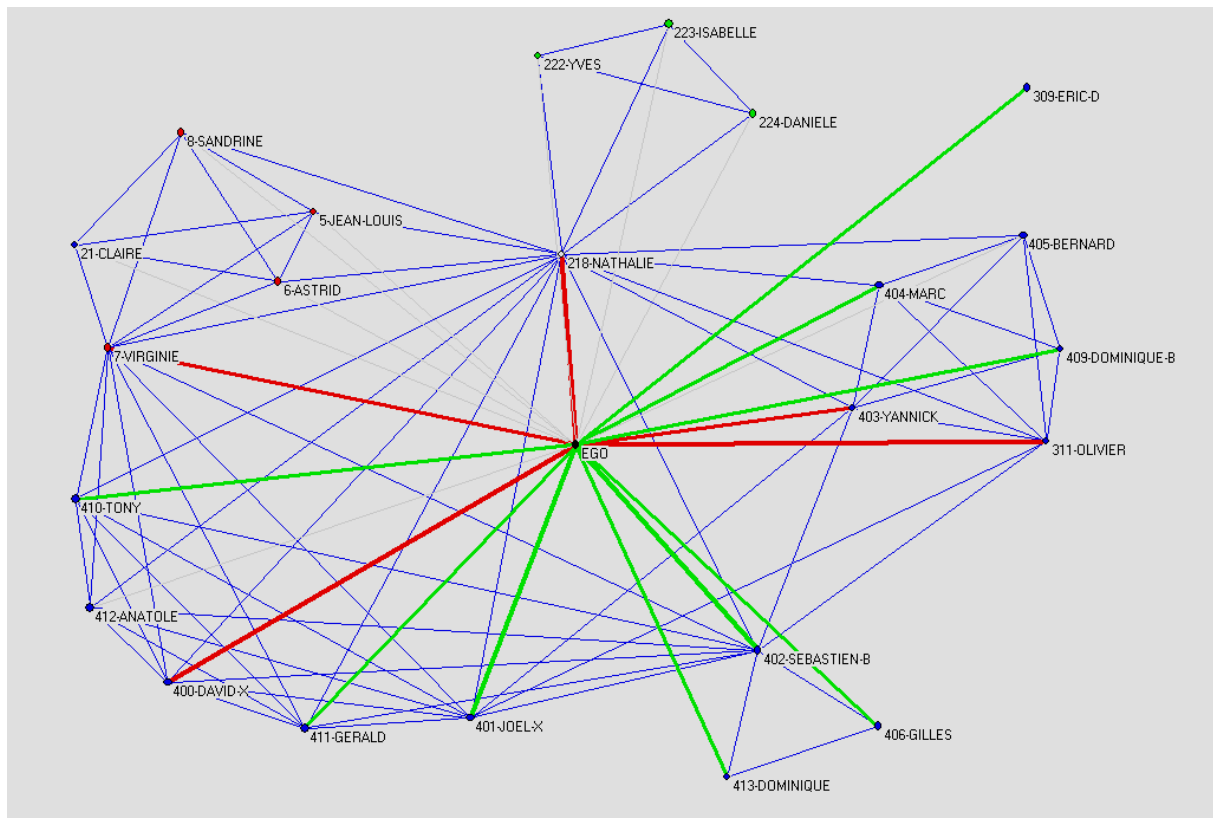
Usages du téléphone fixe

Nous ne nous attarderons pas longtemps sur l'usage du terminal fixe. Il est exclusivement consacré au contact avec ses parents.



**Graphe n°53 - Réseau de sociabilité de Sylvain
et ses communications via le téléphone fixe, vague 4**

Il y a seulement là une information significative : le moment de contact en direction de sa sphère amicale ne se fait pas sur son temps de repos à domicile. Si la sociabilité téléphonique familiale y prend place, le reste des communications téléphoniques est passé à partir du mobile professionnel, sur son temps de travail.



**Graphe n°54 - Réseau de sociabilité de Sylvain
et ses communications via le téléphone mobile, vague 4**

En revanche, le temps à domicile sera plus aisément consacré à l'envoi de courriel, mais comme on le verra, dans une faible importance en temps quotidien consacré.

3.4.2/ Un réseau fonctionnel

On remarque que si Sylvain partage sa passion du quad avec quasiment l'ensemble de ses relations, des cliques distinctes apparaissent. Or, si l'on en recherche les ressorts, on s'aperçoit qu'elles se répartissent relativement précisément, selon une fonctionnalité proche de la « maximisation » que nous décrivions en vague 3 :

« Non, alors, les tous nouveaux, maintenant, c'est ceux qui sont surlignés, et tout, tu vois.

Les tous nouveaux, voilà. Ben, le premier, Joël X., David X., Sébastien B., ce sont des amis avec qui je fais du quad. Véritablement suite à l'association aussi.

Yannick, Marc et Bernard sont des amis à Olivier, qu'il m'a fait connaître, au fil du temps. Ce sont des professionnels, chefs d'entreprise en général. Donc, qui eux, ben... importants.

C'est-à-dire c'est deux cercles, il y a vraiment professionnel, avec Olivier, et toutes ses relations, et puis mon cercle du week-end et du soir, avec mes très bons amis, que je vois aussi, minimum une fois par jour en ligne, quoi. (...)

Éric D., ben c'est pareil, c'est purement professionnel je pense. Bon, on se voit occasionnellement le week-end, un petit peu, mais ça reste une relation très, très, très professionnelle (...).

Si l'on parle des autres, Yannick, Marc et Bernard, ce sont des relations purement professionnelles aussi. Yannick, non, on a dépassé le stade de la relation professionnelle : on part en vacances ensemble, quand même, on fait un peu de sport ensemble, mais ça se... Voilà.

Mais bon, Marc et Bernard, ce sont des relations exclusivement qui me servent à faire des tremplins, et moi, je leur sers à d'autres choses, respectivement.

Quant à Joël, David et Sébastien, c'est simplement la passion du quad, et ça s'arrête là, je crois. Ça explique tout, s'il y en a un qui a une panne, eh bien tout le monde est malheureux parce qu'on essaye tous de trouver la panne. C'est vraiment le noyau pur d'une structure qui nous prend tous nos soirs, nos week-ends, tout confondu, quoi. »

Cette distribution couplée à cette dimension fonctionnelle très appuyée du réseau constituerait une dominante de la sociabilité des « hommes installés ». On le remarquera par la suite avec des compléments apportés par l'étude des dynamiques relationnelles de Thibault ou Julien, les réseaux personnels masculins de ce type s'articulent essentiellement autour de relations contextualisées et fonctionnelles. Ces caractéristiques les opposent aux réseaux des jeunes femmes, notamment les « femmes installées » : les réseaux de ces dernières sont nettement plus diversifiés notamment grâce à la présence et l'importance soit de relations individualisées, dissociées de cercles anciens et isolées de cercles nouveaux. Ceux des jeunes hommes montrent une homophilie selon de nombreux critères (genre, pratiques culturelles, emploi), et une fragilité dans le temps des relations avec la disparition des contextes de création du lien. La famille y trouve une place relationnelle nettement moins affichée. Les pratiques communicationnelles sont alors marquées par les aspects utilitaires de l'échange :

« Pour toi, ça a toujours été comme ça, finalement, un petit peu ?

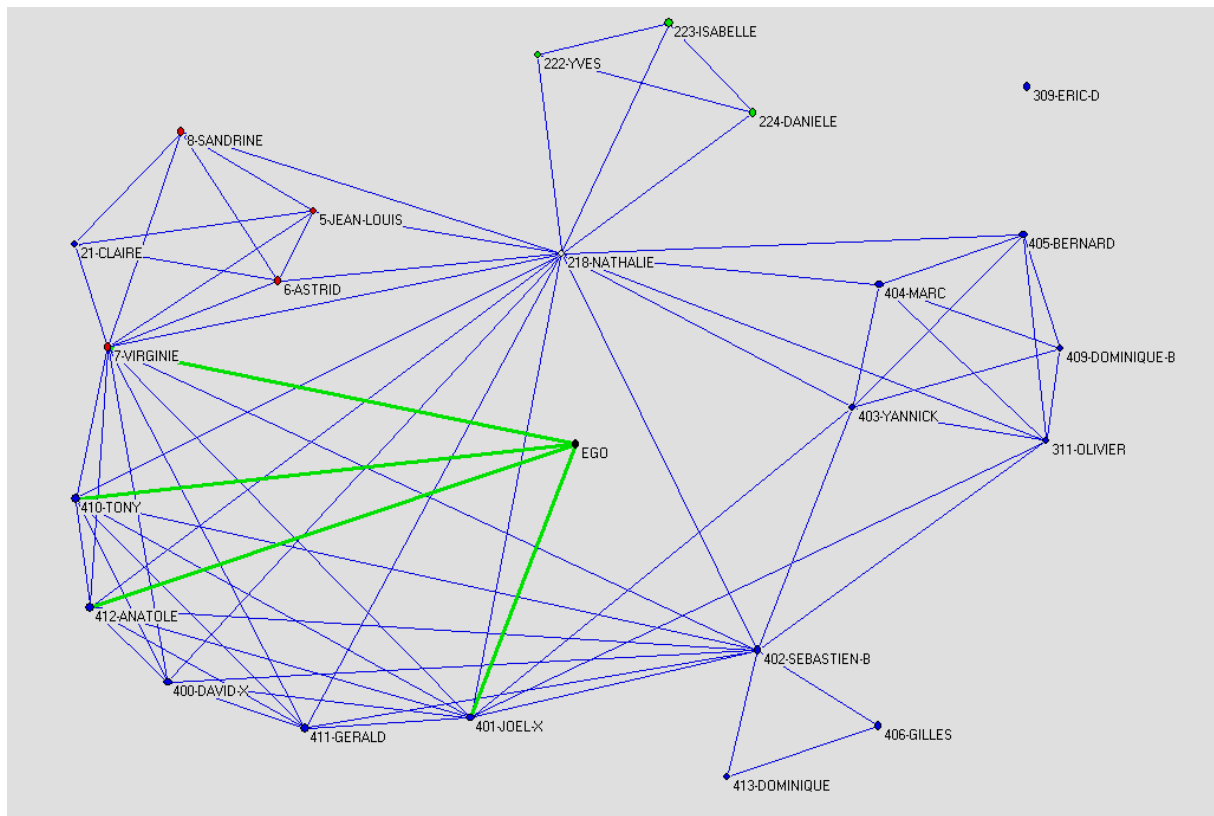
Oui. Je ne suis pas un gros bavard. Je discute beaucoup, comme ça, mais au téléphone, bon, sauf si vraiment on a des choses à voir, mais ça reste... Je ne parle pas de la pluie et du beau temps au téléphone ; ça veut dire que si j'appelle Joël (...), c'est parce qu'on a un gros truc à voir ensemble, on peut parler pendant une demie heure, éventuellement, ça nous arrive, mais c'est autour d'une chose : par exemple on prépare une grosse course, donc on parle une demie heure de la course, enfin des prévisions de la course. Bon, je n'appelle pas pour dire : « Est-ce que ta fille va mieux ? », ou « Est-ce que ton chien va mieux ? (...)

C'est de même nature pour les autres ?

C'est de même nature: ça, c'est le quad ; ça, c'est le boulot ; ça, c'est le boulot. »

Usages du courriel

La cartographie des communications par courriel vient étayer ce constat d'une économie communicationnelle basée sur des considérations fonctionnelles.



**Graphe n°55 - Réseau de sociabilité de Sylvain
et ses communications via courriel, vague 4**

La fréquence des mails est certes importante, parfois quotidienne. Mais elles ne servent qu'à échanger informations et photos autour du quad. C'est un trait d'union technique dont il ne s'agit pas de sous-estimer l'importance pour le maintien de la clique. Toutefois, la dimension multi-media du courriel viendrait-elle compenser la légèreté épistolaire de l'échange ?

3.4.3/ Les relations multiplexes sont les plus individualisées / découplées...

et les plus durables ?

Deux relations ont retenu notre attention : Yannick et David X. Elles sont parties les seules nouvelles relations amicales contactées sur un format conversationnel. Tous les autres contacts ont pour ressort unique la pratique du quad, y compris ceux en direction d'Eric, pourtant une des rares relations isolées et ayant « survécue » dans le temps. Les nécessités de la coordination sont omniprésentes :

« Et le portable (avec Eric) ?

Le portable, ben, pareil : je suis sur la route en permanence, il est artisan peintre, on se voit, il a des horaires aussi très...

Mais pourquoi tu l'appelles, aussi, à ce moment-là ? Là, lui, c'est pas pour des raisons professionnelles ? !

Non, enfin, là, c'est uniquement des raisons de quad !

Ah ! C'est personnel ?

Personnel, voilà, ça tourne toujours autour de ça. »

On ne trouve aucun indice dans le discours de Sylvain sur sa relation téléphonique avec Eric d'un « débordement » conversationnel, comme dans le cas de Kevin où la boxe peut être le prétexte pour s'appeler – dans une pudeur toute masculine – avant d'entamer un échange plus personnel.

Yannick et David se détachent donc des cliques auxquelles ils sont reliés : ils sont contactés selon un mode conversationnel. En détaillant les caractéristiques de ces deux relations, on s'aperçoit que ce sont les seules à être multiplexes, c'est-à-dire que Sylvain les fréquente en dehors de leur contexte de création.

En effet, David est devenu une relation que Sylvain a souhaité inviter dans son foyer, afin qu'il connaisse mieux sa femme, que leurs enfants respectifs se fréquentent, etc. La position de meneur dans l'association de quad qu'occupe David n'est probablement pas pour rien dans ce rapprochement. Les relations avec les autres membres de l'association se limitent de fait soit aux rencontres dominicales sur le terrain de cross, soit à de brefs échanges téléphoniques et de courriels.

Quant à Yannick, il fait partie des relations que lui a présentées son ami Olivier. Chef d'entreprise, il est également perçu comme un leader dans le groupe des amis d'Olivier, groupe à partir duquel Sylvain souhaiterait à terme se mettre en affaire. Sylvain et sa famille sont partis en vacances avec lui à plusieurs reprises. Aussi, les modalités conversationnelles de la téléphonie reflètent-elles cette construction d'une proximité en dehors du cercle initial de fréquentation.

Comme nous le suggérons dans ce travail, l'échange téléphonique peut être envisagé comme un temps mais également comme une sorte d'espace partagé. L'utilisation de ce canal de communication s'apparenterait à un moment de fréquentation inter-individuelle, qui extrait la relation dyadique du groupe, du collectif qui est le contexte de sa fréquentation habituelle en face-à-face.

La conversation serait alors à rapprocher d'un rendez-vous à deux, d'une rencontre sans les autres. Elle participerait du processus de découplage, de dissociation de la relation. Elle serait un des éléments, à la limite, de la multiplicité de la relation. Si l'on prête à la multiplicité la propriété de caractériser la force d'un lien, alors le format d'échange conversationnel avec une relation appartenant à une clique serait un indicateur majeur de son ancrage plus important dans le réseau, donc de l'éventualité de sa dissociation / découplage de la clique, donc de sa survie dans le temps.

En ce sens, les TIC ont une fonction de compensation des possibilités de rencontre en face-à-face dans les phases biographiques où la pression temporelle s'accroît.

3.4.4/ Centralité de sa compagne

Le réseau de Sylvain s'est étoffé de plusieurs cliques dans l'intervalle des deux vagues d'enquête. Ces liens sont essentiellement nouveaux, et sa compagne, comparativement à la vague précédente voit sa centralité se développer au point d'être autant connectée que Sylvain à l'ensemble de ses relations.

Les amis de Nathalie ont disparu du réseau de Sylvain. La sociabilité et les disponibilités de Sylvain vont au quad. Essentiellement pratiqué par des hommes, ceci explique l'homophilie de genre du réseau de Sylvain :

« Alors c'est pour ça que celles, d'autres, que tu avais connu par l'intermédiaire de Nathalie, il y avait Patricia, Ludovic et Sylvie, Lionel, Gérard (un autre Gérard), c'est des gens que tu avais connus par l'intermédiaire de Nathalie, ça ? C'est des amis de Nathalie, ça ?

Oui, tout à fait. Il y en a encore que l'on voit occasionnellement, Lionel, par exemple, fait partie des gens qu'on arrive à voir. Les autres, on les voit une fois l'année, ou deux fois. On fait quelque chose, une fête, ou un anniversaire, quelque chose comme ça, quoi. Même si l'on a les numéros de téléphone, on ne se téléphone pas pour prendre des nouvelles, on ne s'adresse pas les bons vœux.

C'est une connaissance, un souvenir.

Ça a fini. Et c'est vrai que le quad nous prend énormément de temps, peut-être à regrets pour Nathalie, mais bon. Parce que moi, je cible tous les week-ends sont faits avec ça, quoi, autour de ça.

Il y a des femmes qui font du quad ?

Non, très peu. »

Il serait intéressant de connaître le réseau relationnel de Nathalie. Est-il ainsi constitué des petites amies et femmes des compagnons de quad de son mari ? Toujours est-il que la sélection relationnelle a été visiblement opérée selon les critères de Sylvain. On verra ici le signe d'une forte sexuaction des rôles, avec une domination relationnelle évidente.

Des communications fréquentes à vocation d'organisation du quotidien émaillent la relation avec sa compagne. Toutefois, les contacts téléphoniques servent à prendre quelques tendres nouvelles, non moins quotidiennement. Le couple a mis en place une routine communicationnelle. Ce mode de relation existait déjà en vague 3 :

« Est-ce que toi, tu fais des différences dans l'usage du portable que tu fais avec chacune de ces personnes ? Est-ce qu'il y en a avec qui tu as un usage différent que d'autres ?

Non.

Si ! Nathalie, uniquement, parce que là, c'est pour, simplement, ben, on se voit tous les jours, donc on n'a rien de précis à se dire plus que ça. On prend cinq minutes pour savoir si la matinée s'est bien passée, voilà, c'est purement... Ça dure quarante secondes. Sauf s'il y a une chose à demander, mais sinon, le reste, après, c'est purement des questions techniques. J'appelle pour des questions techniques. »

3.5/ Carrière des relation nouées et entretenues autour d'une activité externe

La prégnance de l'activité partagée comme support de l'entretien de relations interpersonnelles nous est parue comme un caractère dominant de l'évolution des sociabilités des « hommes installés ». Cela n'empêche pas que cohabitent dans les réseaux ce type de relations avec d'autres plus autonomisées et individualisées. Nous produirons un exemple à ce sujet à travers l'étude du parcours de Julien dans la prochaine sous-partie. Toutefois, il nous est paru utile de revenir en détail, à partir du cas de Sylvain, sur ce mode relationnel et sur ses équipements car il représente un aspect particulier de la dynamique des sociabilités qu'il est intéressant de conceptualiser.

Lors d'un travail à partir de ces données avec Denis et Licoppe (2006), nous avançons l'idée de dénommer « associations » ces « relations étroitement ancrées dans des activités partagées, (...) où ce qui relie les personnes est une activité commune, généralement collective, clairement identifiée et accomplie comme une fin en soi. Ce type d'activité est généralement attachée à des collectifs institués (groupes de loisirs, famille, etc.). C'est en ce sens que l'on parle d'« associations » : les personnes sont associées les unes aux autres par la pratique de cette activité. On peut dire que ces relations sont « encadrées » dans l'activité en question » (ibid., p. 2-3). Aussi, nous avons tenté d'approfondir les caractéristiques des « associations » en revenant sur les carrières de certaines relations de Sylvain, et de leur équipement.

3.5.1/ Sylvain et Joël, une relation nouée et entretenue

par la pratique du quad en vague 4

Lors du recueil des données de la quatrième vague d'enquête, Sylvain cite un certain nombre de relations intrinsèquement liées à la pratique d'un sport-loisir, le quad. L'essentiel de ces relations apparues dans ce cadre y restent confinées ; du moins elles n'ont pas vu leur ressort se déplacer vers d'autres pratiques de sociabilité. Ces relations se caractérisent également par une fréquentation collective¹⁶⁴. Si ces relations sont d'ores et déjà une sélection parmi un ensemble plus conséquent de praticiens du quad, elles ne sont ni individualisées, ni autonomisées au point d'être entretenues en dehors de ce contexte collectif et institué.

¹⁶⁴ Elles n'en sont pas moins décrites comme « importantes » par Sylvain, ce qui, selon notre protocole d'enquête, contribue à les classer dans la sphère des « liens forts », à la différence des simples « contacts ».

Si l'on isole, dans la clique du quad, le sommet 401: Joël X. est une relation qui apparaît donc en vague 4 avec le renouvellement complet du réseau amical de Sylvain. Elle lui a été présentée par David, le meneur de l'association de quad. Joël est fréquenté uniquement dans ce cadre d'activité :

« Comment c'est votre relation à tous les deux ?

Je faisais du quad tout seul, David a vendu un quad à Joël, et il nous a mis en relation, il y a quelques années, en fait : « il y a un gars qui vient de racheter un quad qu'est le même que toi, si tu veux v'là le numéro de téléphone ». On a échangé, donc ça a commencé comme ça. On s'est découvert, c'est un dimanche matin, on avait rendez-vous tous les deux sur un terrain de cross, on a fait connaissance, et puis voilà. (...) Il est passionné de quad, je l'ai mis dans la compétition, alors que lui ne voulait pas. (...) Et maintenant, il a fait le Touquet, il a fait tout ça, avec nous. Il est ancré. Là, il était encore avec une machine qui n'était pas identique à la nôtre ; et il vient de se commander la même machine que nous. Comme ça, il est...

Mais, sinon, vous ne faites que ça, vous, ensemble ? Vous ne faites que du quad, ensemble ?

Oui, enfin, tout tourne autour du quad au final, oui. (...). Joël, David et Sébastien, c'est simplement la passion du quad, et ça s'arrête là, je crois. Ça explique tout, s'il y en a un qui a une panne, eh bien tout le monde est malheureux parce qu'on essaye tous de trouver la panne. C'est vraiment le noyau pur d'une structure qui nous prend tous nos soirs, nos week-ends, tout confondu, quoi.

Il y a une confiance mutuelle, c'est ça ?

Une grosse confiance, voilà. C'est selon les besoins. Son quad était cassé, je lui ai prêté le mien. (...) »

Sylvain dit appeler Joël tous les jours. On pourrait lire dans ce « genre communicationnel » le déroulement d'une présence connectée, avec un usage interstitiel du mobile et du courriel, qui tendrait à recréer les conditions de l'activité :

« Avec lui, tu utilises le portable, et puis le mail. Pourquoi est-ce que tu utilises ces deux moyens-là avec lui ?

Ben, le mail sert quasiment exclusivement à nous envoyer des photos, qu'on prend respectivement avec nos appareils photos numériques, tout simplement. (...) Le mail sert exclusivement à tourner autour de l'activité quad, aussi, hein. Je n'envoie jamais de mails autres, jamais de professionnels, jamais de cartes de vœux par mails, non, c'est que, que, non, ça tourne automatiquement autour du quad. Bon, un dossier que j'ai fait, ou un courrier, il faut que je signe pour l'association, bon, ça reste toujours, toujours autour du quad, et de l'association ! (...). Puis des fois on a besoin de s'avoir au téléphone pour régler deux trois trucs un peu compliqués à expliquer par écrit. Ça tourne toujours autour de ça. (...) Voilà, c'est ça, à un moment ou à un autre, on y revient !

Et le fait de développer ces deux moyens de communication, est-ce que ça a changé quelque chose dans votre relation ?

(...) Non, c'est technique et fonctionnel. »

Dans cette configuration, les relations « vont de soi » : la dynamique relationnelle repose sur la dynamique d'activité. Lorsque l'activité cesse, elles peuvent être amenées à disparaître.

3.5.2/ Sylvain faisait de la moto avant de faire du quad

Ainsi, lors de la vague précédente, Sylvain ne pratiquait pas encore le quad. Il nourrissait alors une passion pour la moto. Son réseau relationnel portait nettement la marque de cet engouement. À titre d'exemples, s'il tisse des relations dans les milieux professionnels qu'il traverse, c'est uniquement sur la base de cette passion partagée¹⁶⁵. Les graphes relationnels que nous présentions montraient à quel point sa sociabilité s'articulait autour des relations nouées dans cet engagement particulier. Outre les sphères familiales, Sylvain développait des contacts dépendants du moto-club.

On remarqua en vague 3 que, mises à part les relations d'ordre familiales et conjugales, l'ensemble des composantes de son réseau est constitué par des relations nouvellement créées¹⁶⁶. Sylvain a abandonné son activité d'animateur musical exercé entre la vague 1 et la vague 2, et les relations liées à cette activité ont disparu. Cela vient insister sur le poids de l'activité partagée comme producteur-moteur de la dynamique relationnelle, sur l'encastrement de ces relations dans des contextes qui les activent et les supportent totalement.

Certes, le réseau a évolué d'une structure « clanique », « polarisée » en vague 1 ou 2 vers une forme plus « distribuée » : Sylvain déroule une sociabilité sur des cercles moins connexes qu'auparavant. Malgré cela, le ressort d'activité de chacun de ses cercles reste une pratique culturelle identique, partagée. Le départ du moto-club se traduit par une rupture avec ces relations amicales. Ce passage d'une forme polarisée à une forme distribuée de sociabilité

¹⁶⁵ Sylvain a connu deux lieux de travail différents dans l'intervalle vague 2 – vague 3, et les personnes avec qui il reste en contact sont ses collègues motards. Cette activité s'inscrit dans le cadre d'un club. Il y retrouve, également, son beau-frère Pascal, et Eric D.

¹⁶⁶ Nous rappelons que l'on identifie l'ancienneté d'une relation sur les graphes au chiffre des centaines porté par le numéro du sommet.

s'est réalisé alors que Sylvain s'installait durablement dans la vie conjugale. La conjonction de sa stabilisation professionnelle et de la constitution d'un foyer a marqué la fin de modes de fréquentation claniques. Il s'agissait alors d'optimiser le temps de loisirs disponible, consacré à sa nouvelle passion. Son économie communicationnelle¹⁶⁷ reflétait cette forme d'élection sur des bases de passion partagée. Son usage du courriel, en vague 3, renforce cette idée d'une communication utilitaire, comme il vient donner un nouvel argument au dénominateur « association » pour caractériser les relations supportées par la pratique de la moto. Sylvain utilise à des fins personnelles l'ordinateur de son poste de travail pour écrire de rares courriers électroniques. Comme pour les autres dispositifs de communication, l'usage du courriel se fait d'un point de vue strictement fonctionnel, sans aucune visée d'échange épistolaire ou simplement pour donner des nouvelles :

« Ça t'arrive souvent de leur faire des mails ?

Non, c'est vraiment parce qu'on a besoin de s'envoyer quelque chose, je ne donne pas d'informations. Je n'envoie pas un mail pour dire « comment ça va ? », j'envoie un dossier parce qu'on m'a demandé quelque chose, (...) ou pour donner une information quand je suis sur mon PC, mais c'est au même titre que le téléphone portable, je ne suis pas un fana de la communication par ce biais-là. J'appelle quand c'est utile. »

Les mails personnels sont quasi exclusivement destinés à Pascal, son beau-frère, avec qui il partage sa passion pour la moto. Une fois cette passion pour la moto éteinte ou déplacée vers celle du quad, avec l'adhésion à un nouveau club, l'ensemble des relations ancrées dans le contexte du moto-club vont disparaître et être remplacées selon des modalités proches, par celles issues du quad, en vague 4. Ceci est également valable pour la relation qu'il entretenait avec son beau-frère Pascal. Alors qu'on pouvait penser que cette relation était par ailleurs soutenu par un cadre institutionnel moins « versatile » - sa belle-famille – on constate en vague 4 que Pascal disparaît de l'univers relationnel de Sylvain.

¹⁶⁷ Que l'on pourrait qualifier d'utilitaire, dans une sorte de stratégie de maximisation du rendement relationnel : il n'est pas ici nécessairement question de services rendus ou demandés, mais plus simplement d'une recherche d'efficacité dans l'organisation de ses loisirs.

3.5.3/ Carrière de relations dépendantes d'une activité partagée

Mais alors, comment une telle relation, fortement dépendante d'une activité partagée, fait-elle carrière ? Ce modèle relationnel porte en lui une sorte de « pessimisme entropique » parce que beaucoup d'engagements ne durent pas toute une vie à la fois pour soi et pour autrui. Beaucoup d'activités qui avaient pu être le foyer d'engagements intenses peuvent disparaître, de sorte que les « associations » ainsi constituées sont mises à l'épreuve : la question de la continuité de la relation se pose par rapport au désengagement de l'activité qui le nourrissait. Ce type de relations peut alors disparaître, se reconstituer autour d'une autre activité, ou se transformer en lien entretenu pour lui-même. Les perspectives analytiques capables de saisir l'évolution biographique des réseaux sociaux légitiment ce pessimisme en montrant, surtout dans la deuxième moitié de vie, la restriction des réseaux sociaux et des engagements (Héran, 1988 ; Bidart, 1997).

4/ Autres parcours d' « hommes installés »

Afin d'apporter des compléments aux observations formulées ci-avant, nous proposons, certes de manière moins détaillée, deux nouvelles études de cas d' « hommes installés ». Par la similarité de certains aspects de la dynamique des modes de sociabilité et de leurs équipements, comme par les écarts qu'elles éclairent, ces cas permettent de préciser les caractéristiques que nous relevons comme typiques de ces parcours masculins. Le premier portrait sera celui de Thibault. Nous l'avons choisi car c'est le seul de la catégorie « hommes installés » qui ne s'équipe pas d'une ligne fixe et communique uniquement à partir d'un terminal mobile. Nous souhaitons montrer que cette différence technique ne contrarie finalement pas radicalement l'inscription de son parcours relationnel dans les mêmes canons que ceux des autres hommes. Au contraire, on notera une adaptation de l'usage des dispositifs techniques à une évolution du réseau personnel qui semble nettement liée aux formes prises par les processus d'insertion sociale.

Ensuite, nous étudierons le parcours de Julien. Il nous aidera à tester l'hypothèse d'une tendance à la construction de réseaux à dominante contextualisée et fonctionnelle y compris si les itinéraires d' « hommes installés » ont été marqués par une période étudiante dans les premières vagues d'enquêtes. En effet, on se rappelle que les « étudiants » du panel développent une sociabilité orientée vers la spécialisation des cercles et liens. Qu'en est-il alors qu'ils intègrent le monde du travail et la vie conjugale ?

4.1/ Le parcours de Thibault

Le père de Thibault est marinier, sa belle-mère est femme de ménage. Thibault a deux sœurs et trois quasi-sœurs toutes d'âge compris entre 18 et 25 ans au moment de la vague 1. Après son bac professionnel « comptabilité », et l'exercice d'un emploi de technicien d'entretien sur les car-ferries à Ouistreham pendant sept mois, il part faire son service militaire. A son retour, il sera embauché comme pompiste dans une station de supermarché.

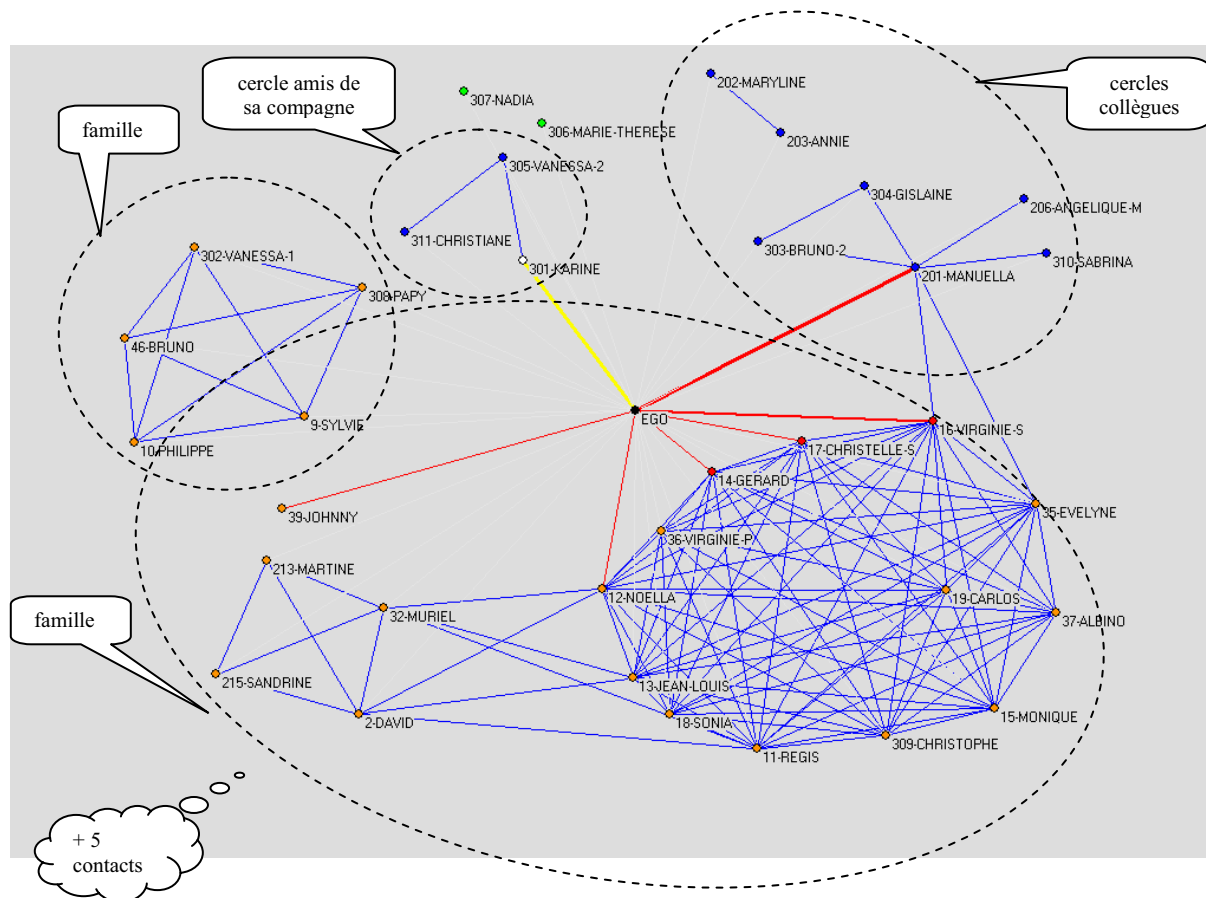
Il s'est installé en couple dans l'intervalle de la vague 2 et de la vague 3. Sa compagne tombe rapidement enceinte et quitte son emploi d'auxiliaire puéricultrice. C'est un ménage qui a de faibles ressources financières.

4.1.1/ L'évolution du réseau de sociabilité de Thibault de la vague 1 à la vague 2

Dès la vague 2, le réseau se polarise sur les collègues de travail. Les liens issus de la période lycéenne présents en vague 1 ont disparu. Les relations familiales sont fortement présentes et disjointes, tant en vague 1 qu'en vague 2 des groupes amicaux.

4.1.2/ Le réseau de sociabilité Thibault et les usages des TIC en vague 3

En vague 3, Thibault a emménagé avec sa nouvelle compagne. Il est équipé d'un téléphone mobile mais affirme qu'ils sont sur le point de prendre un abonnement fixe. Observons son réseau et la répartition des communications à ce moment-là.



**Graphe n°56 - Réseau de sociabilité de Thibault
et ses communications via le téléphone mobile, vague 3**

Le réseau familial est à nouveau très présent, et très dense. Cette place importante de la famille comme sphère sociale de référence est liée à la dimension de soutien qu'elle compte apporter au jeune couple, bientôt parent.

La sphère amicale est particulièrement réduite. Elle est constituée par deux sphères. Une première est formée par des amies de sa compagne, Karine. On a ensuite plusieurs cercles qui sont propres à Thibault : ils sont constitués par des collègues de travail. La station-service où il travaille est située dans l'enceinte d'une moyenne surface, ce qui peut expliquer la surreprésentation de membres féminins de ces cercles¹⁶⁸. Si ces cercles sont disjoints, tous les collègues ne s'entendent pas entre eux, Thibault les fréquente selon la même pratique culturelle : de rares sorties, principalement des soirées à domicile ou au café dans la journée. Il y a là une forme de réseau distribué, l'ensemble des cercles ayant le même ressort pratique.

Si la communication téléphonique n'est pas « prolixe », elle montre bien dans quelle mesure elle sous-tend de manière proportionnée un réseau organisé en trois sphères principales de sociabilité : l'imposant cercle parental est joint via ses deux sœurs ; tandis que Karine fait l'objet d'attentions intimes dans son mode de contact ; enfin, Manuella, une collègue de travail, qui est l'individu le plus central de son réseau amical, est particulièrement souvent appelée, et ce sur un mode conversationnel. C'est une relation conservée depuis la vague 2. Thibault en parle comme « sa meilleure amie ». Elle lui a présenté les nouveaux cercles de collègues de la vague 3.

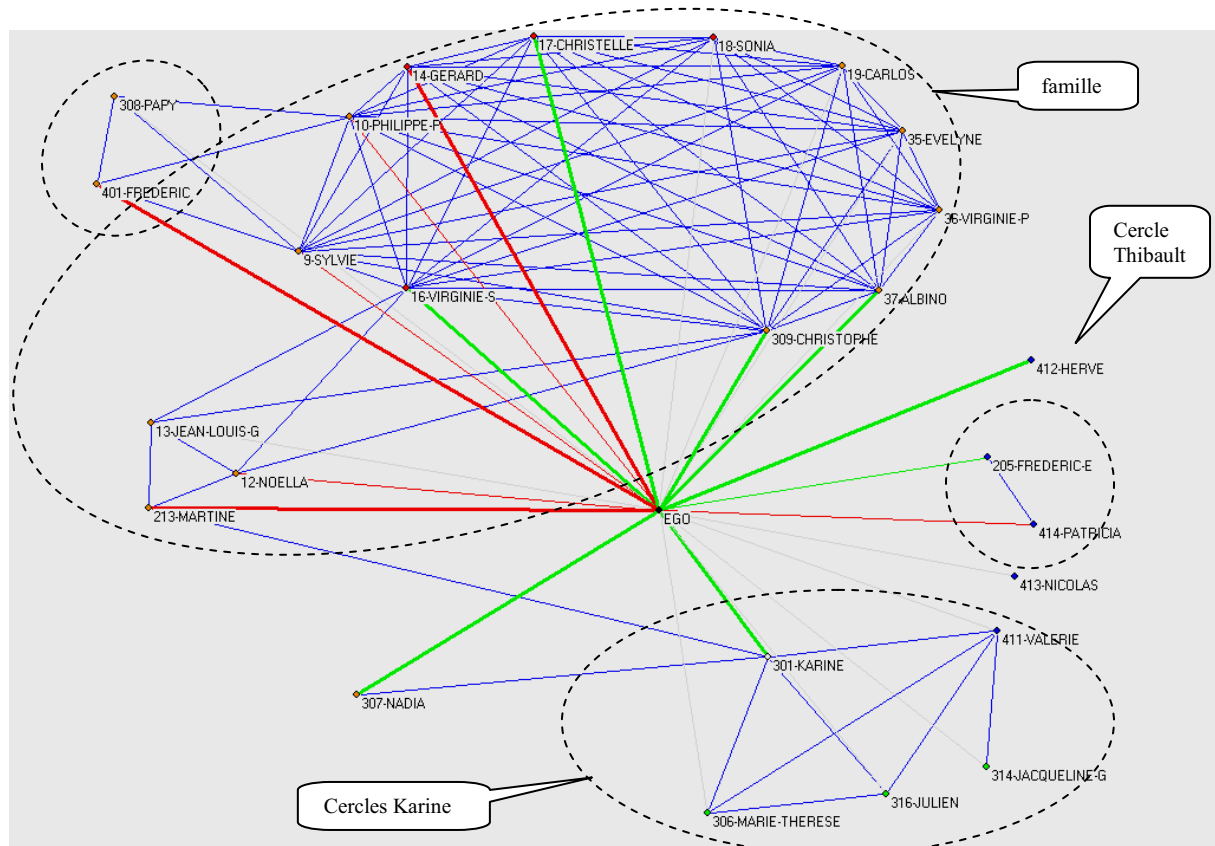
Ce qui semble notable dans le cas de Thibault c'est l'absence d'une sociabilité téléphonique « légère », uniquement sur un mode de coordination. Ceci est certainement à relier au fait qu'il inscrit ses activités de manière quasi exclusive au sein de sa famille parentale et de son couple. Peu de sorties ou d'activités culturelles dessinent un mode relationnel relativement « calme » où le besoin de connexion absolue, l'urgence ou la peur de manquer une occasion ne se ferait pas sentir.

¹⁶⁸ Nous sous-entendons ici que la force de travail de ce type d'enseignant est généralement majoritairement féminine. Thibault y a donc plus de chances de nouer des liens avec des femmes.

4.1.3/ Le réseau de sociabilité de Thibault et les usages des TIC en vague 4

Positionnons le curseur au moment de la vague 4. L'installation date maintenant de plusieurs années, et Thibault fait donc l'expérience de la paternité, par deux fois. Contrairement à ce qu'il annonçait, le couple n'a pas engagé d'abonnement fixe pour le foyer. Les deux conjoints conservent leurs terminaux mobiles.

Thibault a changé d'employeur à plusieurs reprises dans l'intervalle des deux vagues. Il travaille actuellement comme brancardier pour le compte du CHU. Cet événement revêt une importance particulière. En effet, aucune relation nouée dans le cadre de son emploi de vague 3 ne se retrouve dans le graphe de vague 4 (ci-dessous). Thibault, à l'instar de Sylvain, développe des réseaux contextualisés, avec une très faible capacité à dissocier des liens, à individualiser des relations. Or, c'est cette sélection, ce découplage relationnel qui est souvent le signe de la durabilité d'un lien.



**Graphe n°57 - Réseau de sociabilité de Thibault
et ses communications via le téléphone mobile, vague 4**

Le nombre d'interlocuteurs a nettement augmenté. On remarque l'évolution d'une téléphonie précédemment tendancielle conversationnelle vers une forte proportion d'une téléphonie de coordination. La communication est devenue essentiellement fonctionnelle, comme dans le cas de Sylvain. Père de deux enfants également, travailleur, la pression temporelle a crû. Le caractère distribué de sa sociabilité amicale est donc soutenu par les nécessités de l'organisation éparse de rencontres de face-à-face.

Son réseau amical s'est pratiquement totalement renouvelé avec la succession de ses emplois. Frédéric E. qui structure son unique cercle amical est un ancien collègue retrouvé. Il le citait comme un lien faible en vague 2 et 3. Cet extrait montre combien les fréquentations sont devenues un rare loisir. Et quand bien même, le téléphone n'est jamais utilisé pour compenser le manque de discussion, il reste un outil de pure coordination :

« On peut dire que [le téléphone] te permet de maintenir la relation... »

Autrement, on ne se verrait pas. Puis à force de l'appeler de temps en temps, ben un jour on a carrément passé une après-midi ensemble. C'est moi qui lui ai dit, parce que c'est moi qui lui ai demandé si je pouvais passer, et puis c'est bien tombé, il était en vacances. L'après-midi a passé vite, on a discuté, c'était sympa.

Donc le téléphone pour toi c'est important entre vous ?

C'est pas long les communications, c'est comment vas-tu, ça peut nous permettre de nous voir après, à tel endroit, chez lui, on peut discuter. »

Nous avons mobilisé le cas de Thibault pour souligner que les différences de mode d'équipement avec d'autres hommes du type « jeunes installés » n'empêchent pas formellement la comparaison. Au contraire, on a pu voir une évolution similaire des modes de sociabilité à travers la distribution du réseau et la faible capacité à dissocier puis sédimenter des relations. A cette occasion, nous avons pu noter combien les formats d'échange selon lesquels sont utilisés les TIC reflétaient cette dynamique.

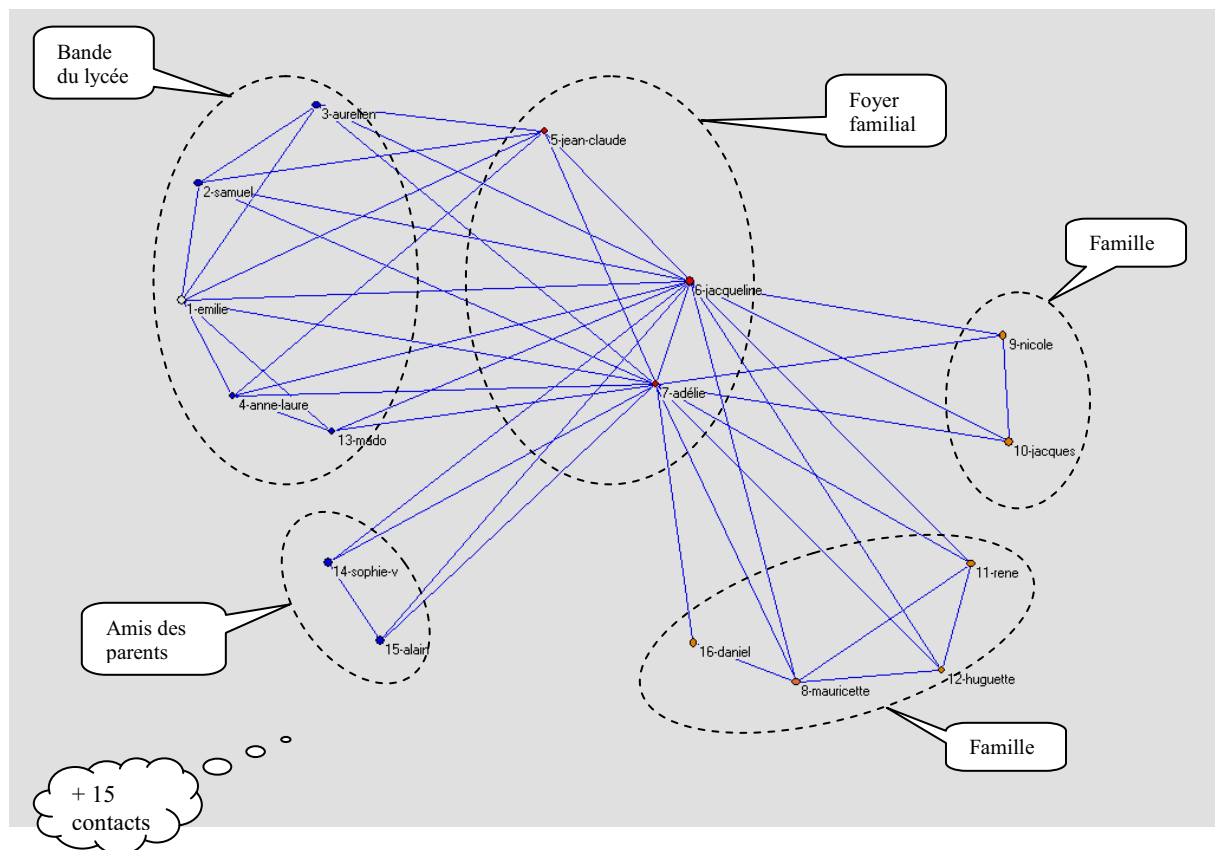
4.2/ Le parcours de Julien : que reste-t-il des années étudiantes ?

Julien est issu des classes sociales intermédiaires (père expert-comptable, mère coiffeuse). Il suit une scolarité sans difficultés particulières jusqu'à l'obtention d'un bac ES. Il s'inscrit en faculté de lettres modernes à Caen durant trois années sans obtenir de Deug. Il vit alors en cité

universitaire. Il effectue ensuite son service national. A son retour, il candidate à une école de vente automobile où il réalisera un BTS en alternance. Après un bref épisode de colocation, il emménage seul à Evreux où se situe son école. En 2001, Il est embauché en CDI en tant que vendeur dans une concession automobile locale. De multiples relations amoureuses émaillent cette période avant qu'en 2002 il ne se mette en ménage avec Aurélie, secrétaire de direction. Elle est mère d'un enfant, et rapidement, le couple accueille une nouvelle naissance. En 2003, soit un an avant que nous ne l'interrogeons en vague 4, il obtient une promotion et dirige désormais le point de vente.

4.2.1/ Le réseau de sociabilité de Julien en vague 1

Lorsque nous l'interrogeons pour la première fois, en 1995, Julien est tout juste diplômé d'un bac ES. Il vient de débiter un cycle d'étude en Lettres modernes à l'université de Caen. Il vit chez ses parents.



Graphe n°58 - Réseau de sociabilité de Julien, vague 1

Julien développe une sociabilité typique de la vie lycéenne. Son réseau amical se présente sous une configuration quasi-clanique. Sa petite-amie de l'époque fait également partie de cette « bande ». Le passage du lycée à l'université est encore trop récent pour produire de nouvelles relations, et ce groupe de pairs issu des études secondaires constitue l'essentiel de sa sphère de fréquentation.

Si l'on se réfère à la typologie de Bergé, Cardon et Granjon (2003), on a ici l'archétype d'un réseau « polarisé ». Julien développe un ensemble de pratiques culturelles avec son clan, caractérisé par une fréquence élevée de rencontres en face-à-face.

Sa sociabilité familiale est marquée par la présence relativement centrale de ses parents et de sa sœur Adèle. Ces personnes sont connectées au clan amical. Il n'y a pas de séparations entre ces deux sous-réseaux. On dira, au constat de ce nombre élevé d'interconnexions, que la densité du réseau de Julien est également élevée.

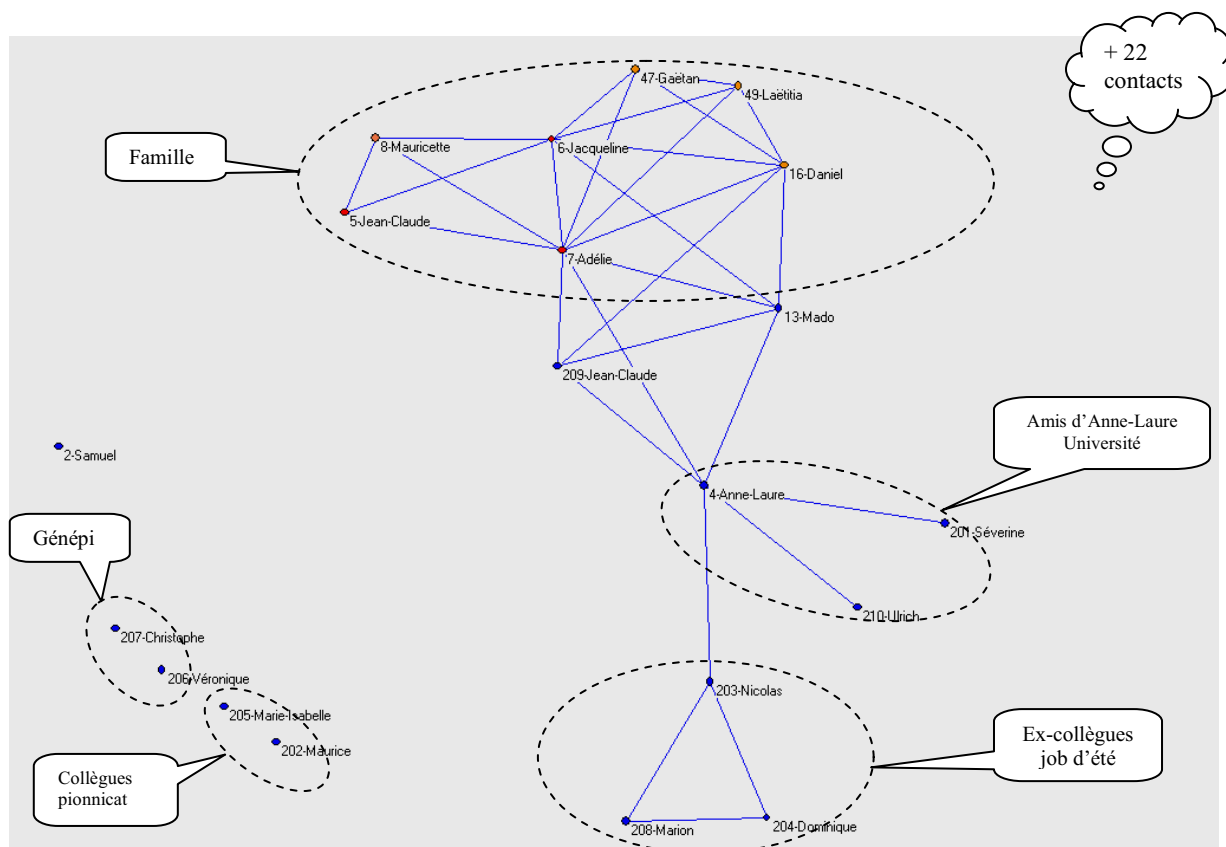
4.2.2/ Le réseau de sociabilité de Julien en vague 2

En 1998, Julien est inscrit depuis trois années à la faculté des lettres de Caen. Plusieurs événements ont marqué l'intervalle de trois ans qui nous sépare de la vague 1. Tout d'abord, Julien a rompu avec Emilie, sa compagne de vague 1.

Ensuite, Julien a intégré un emploi d'appoint de surveillant pour financer ses études. Cela commence à lui assurer une indépendance financière. Durant l'été 1997, il est employé comme animateur dans un centre social à titre saisonnier.

Il a quitté le domicile familial et s'est installé seul, juste après la rupture avec Emilie. Ces deux événements se passent donc dans une relative synchronie avec l'accès à l'indépendance financière à travers l'emploi.

Enfin, il participe désormais aux activités locales du Génépi, une association qui intervient en milieu carcéral.



Graphe n°60 - Réseau de sociabilité de Julien, vague 2

L'ensemble de ces éléments, et le franchissement de seuils biographiques contribuent à un renouvellement presque total de son réseau relationnel.

La rupture amoureuse a consacré l'explosion de la bande du lycée, grandement fragilisée par les différentes orientations prises par chacun de ses membres. Ne reste que Samuel, qui se présente désormais comme une relation isolée des nouveaux cercles relationnels de Julien.

Dans cette période où le statut social de Julien est essentiellement le fait d'être étudiant, son mode de sociabilité va évoluer d'une configuration « polarisée » (vague 1) vers une configuration dite « spécialisée ». En effet, on relève l'existence de multiples sphères sociales de fréquentation, qui ont chacune leurs ressorts d'activité propres et indépendants. La période étudiante est marquée par une faible pression temporelle qui autorise l'entretien de ce type de configuration relationnelle.

On notera également, le processus de sélection relationnelle qui se met en place. Par exemple, on retrouve de manière isolée des personnes rencontrées dans le cadre du pionnicat ou du Génépi, qui sont des contextes qui favorisent pourtant des modes de fréquentation collective.

Julien réalise un « découplage » relationnel, en procédant à l'élection d'un membre à l'intérieur d'un groupe, dans un processus d'individualisation de la relation. Il s'agit ici d'une tendance caractéristique de l'avancée dans l'âge, mis en lumière par de nombreuses recherches sur les sociabilités.

4.2.3/ Le réseau de sociabilité de Julien et les usages des TIC, en vague 3

Julien a interrompu ses études de Lettres, et est parti effectuer son service militaire de 1998 à 1999. Cette interruption se produit à un moment où il s'interroge sur son orientation professionnelle. De retour de l'armée, il s'engage dans une formation en alternance de vendeur, dans une école ouverte par un constructeur automobile. Il a quitté Caen et vit désormais à Evreux (150 km). Cette phase particulière le positionne à la fois dans une sorte de reliquat de vie étudiante, mais l'ancre également de plus en plus dans le monde du travail, dont il avait déjà fait une expérience marginale dans les années précédentes.

Nous commençons à disposer d'informations sur les équipements et pratiques relationnelles des TIC dont dispose Julien. Des données narratives rétrospectives sur sa trajectoire d'équipement permettent de reconstituer le parcours des technologies de communication en parallèle de son parcours biographique. Julien a ouvert une ligne fixe lors de sa dernière installation, en rentrant du service national. Par ailleurs, Julien avait acquis un téléphone mobile bien avant de s'équiper en fixe. Il s'agit là d'une démarche d'équipement typique des jeunes étudiants que nous avons interrogés :

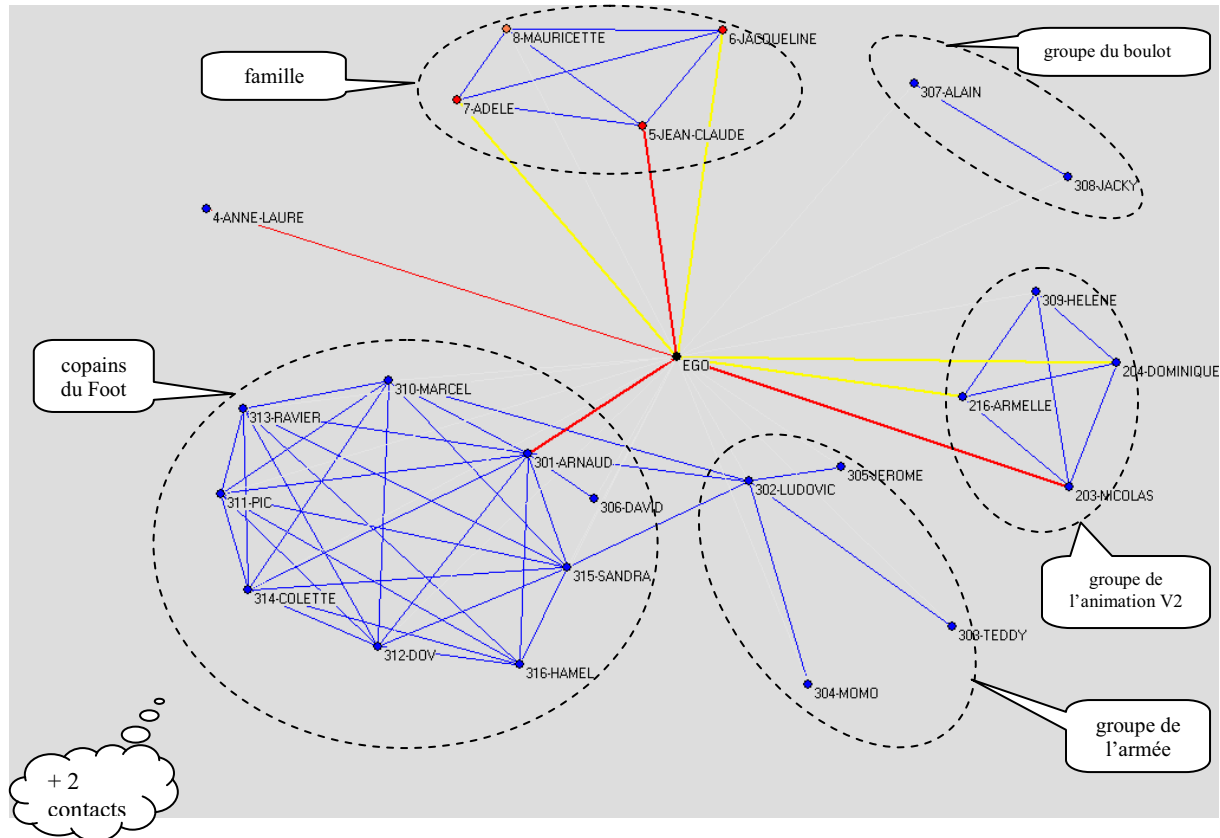
« Est-ce que tu as un téléphone portable ?

Oui.

Est-ce que cela a changé des choses pour toi par rapport au téléphone fixe ?

Oui. De toute façon, c'est une plus grande liberté. Mais j'en ai besoin finalement. (...) Aujourd'hui j'ai repris le téléphone ici. Mais quand j'ai commencé, je ne voulais pas avoir les deux. C'est bizarre, parce qu'au départ, les gens ne vous appellent pas parce que ça coûte très cher, et puis après, tout le monde en a. Donc maintenant, tout le monde s'appelle. Donc oui, ça change des choses, mais plus professionnellement que personnellement. On reste en relation de toute façon. C'est parce que comme je n'avais pas de téléphone fixe, on ne m'appelait pas sur le fixe. Mais sinon, sur le portable, ça permet, c'est vrai, d'avoir peut-être plus de facilité à sortir quand on fait des choses ensemble avec le groupe ou avec les différents groupes avec lesquelles je sors. C'est vrai que c'est plus facile d'appeler sur le portable : « Tu es où ? Tu viens ? On arrive. » »

L'équipement en fixe serait lié à une période où Julien éprouve le sentiment de s'installer définitivement dans la vie adulte, alors que la perspective d'un contrat de travail à plein temps chez le concessionnaire automobile est imminente.



**Grphe n°61 - Réseau de sociabilité de Julien
et ses communications via le téléphone fixe, vague 3**

L'ensemble de ces événements biographiques s'est à nouveau traduit par un renouvellement pratiquement total du réseau amical, mis à part une clique d'amis rencontrés dans ses expériences d'animation socioculturelles. La clique du « foot » a comme tête de pont Arnaud, qui est aussi un collègue de formation. Il lui a présenté le reste de l'équipe. On note l'apparition des premiers cercles de collègues de travail, issus des périodes d'activité sur site.

De sa période étudiante, seule Anne-Laure est toujours présente. Le contexte de fréquentation qui a vu naître la relation a disparu mais un travail d'individualisation / élection de ce lien était alors entamé. Toutefois, Julien remarque la rareté des rencontres en face-à-face. C'est une relation ancienne qui s'appuie désormais essentiellement sur un entretien téléphonique.

téléphonique relativement intense (fréquence + durée) caractérise ces relations que Julien ne souhaite pas voir disparaître à terme. Cependant, les nouveaux contextes d'activité que sont le centre de formation et le site de vente apportent la majorité des fréquentations, et surtout la mono-activité partagée – le football – profile une configuration relationnelle de tendance « distribuée ».

Aussi, nous devons prêter attention à la transition que représentera l'entrée dans l'emploi, avec l'augmentation de la pression temporelle. Mais il faut également rester vigilant quant à une transition qui n'a pas été effectuée : celle de la construction d'une unité conjugale.

Retour sur l'autonomisation du travail relationnel : la construction du lien avec Anne-Laure

Nous avons en vague 3 l'exemple d'un réseau composite où l'on distingue des relations plus orientées vers « l'association », ou comme Anne-Laure, vers le lien dont le travail est envisagé comme une fin en soi. On voit particulièrement bien à travers cet exemple la possibilité de voir cohabiter dans un même réseau personnel ces deux types de relations. En effet, si l'on s'attardait sur la « clique du foot » du réseau de Julien, on décrirait alors un certain nombre de relations dont la dynamique est portée par l'activité partagée, selon un modèle équivalent aux relations de quad de Sylvain.

Julien connaît Anne-Laure depuis la première vague d'enquête, alors qu'il intègre l'université de Caen. En vague 3, Julien suit une formation en alternance à l'école des vente Citroën d'Evreux. Cette phase particulière le positionne à la fois dans une sorte de reliquat de vie étudiante, mais l'ancre également de plus en plus dans le monde du travail, dont il avait déjà fait une expérience marginale dans les années précédentes. Julien a essentiellement des relations téléphoniques avec Anne-Laure. Elle vit en Savoie, et le cadre de fréquentation originel a disparu. Ce cadre organisé était certes la fac de Caen, mais également une clique d'amis de l'époque avec qui s'organisaient sorties, loisirs, discussions, etc.

C'est donc une relation « très outillée » à ce stade de l'enquête. On verra que la force du lien, au sens de Granovetter (combinaison entre quantité de temps, intensité émotionnelle, intimité et services réciproques), entre Julien et Anne-Laure pourrait être, comparativement aux autres membres de la clique d'origine, la source de la longévité de la relation, de sa capacité à se

découpler de ce contexte, à s'individualiser, à passer le processus sélectif caractéristique de l'avancée dans l'âge et des changements biographiques.

Anne-Laure est éloignée géographiquement et socialement (sexe, niveau élevé de formation) des personnes qu'il côtoie dans ses activités quotidiennes : premiers collègues de travail sur son site d'affectation, et copains de formation, avec qui il se retrouve autour de la pratique du football. Cette clique est constituée essentiellement d'hommes, et de deux femmes, Sandra et Colette, respectivement conjointes de Hamel et de Dov.

Le graphe relatif à l'utilisation du téléphone mobile montre un format d'échange de type « coordination / ajustement » en direction d'Anne-Laure. La faible fréquence d'appel vient souligner la rareté des occasions de rencontre de face-à-face. Les rendez-vous sont pilotés à partir du terminal mobile. Anne-Laure vit en Savoie, et les coups de fil ne sont passés qu'au moment de ses retours vers Caen et la Normandie :

« Si l'on compare la liste des personnes importantes pour toi il y a trois ans, et la liste aujourd'hui, qu'est-ce que tu penses globalement du changement ?

C'est marrant, parce qu'il y a des noms qui resurgissent. Au départ, c'est marrant, parce que Anne-Laure, je l'avais citée tout de suite après ma famille, et maintenant je la cite moins. Mais on se voit beaucoup moins. Elle est partie vivre en Savoie, j'ai de moins en moins de contact. Ça ne m'étonne pas trop, parce que ça fait quatorze ans qu'on se connaît, il y a eu des périodes où on ne se voyait pas pendant six mois et on se revoyait après. Donc ça ne m'inquiète pas, mais il y a des passages comme ça. (...) Il y a des passades avec Anne-Laure, je le sais, c'est un peu en dents de scie, il y a des moments où on se voit plus, des moments où on se voit beaucoup moins.

Pour toutes les personnes importantes actuellement, peux-tu dire ce que chacune à sa manière t'apporte pour toi dans ta vie ?

(...) Anne-Laure, c'est la confidente, c'est l'amie.

Si l'on reprend l'ensemble de toutes les personnes que tu as citées, quelles sont celles à qui tu téléphones le plus souvent, avec le fixe ?

(...) Anne-Laure, c'est le téléphone, c'est normal, elle est éloignée.

C'est quoi souvent pour toi ?

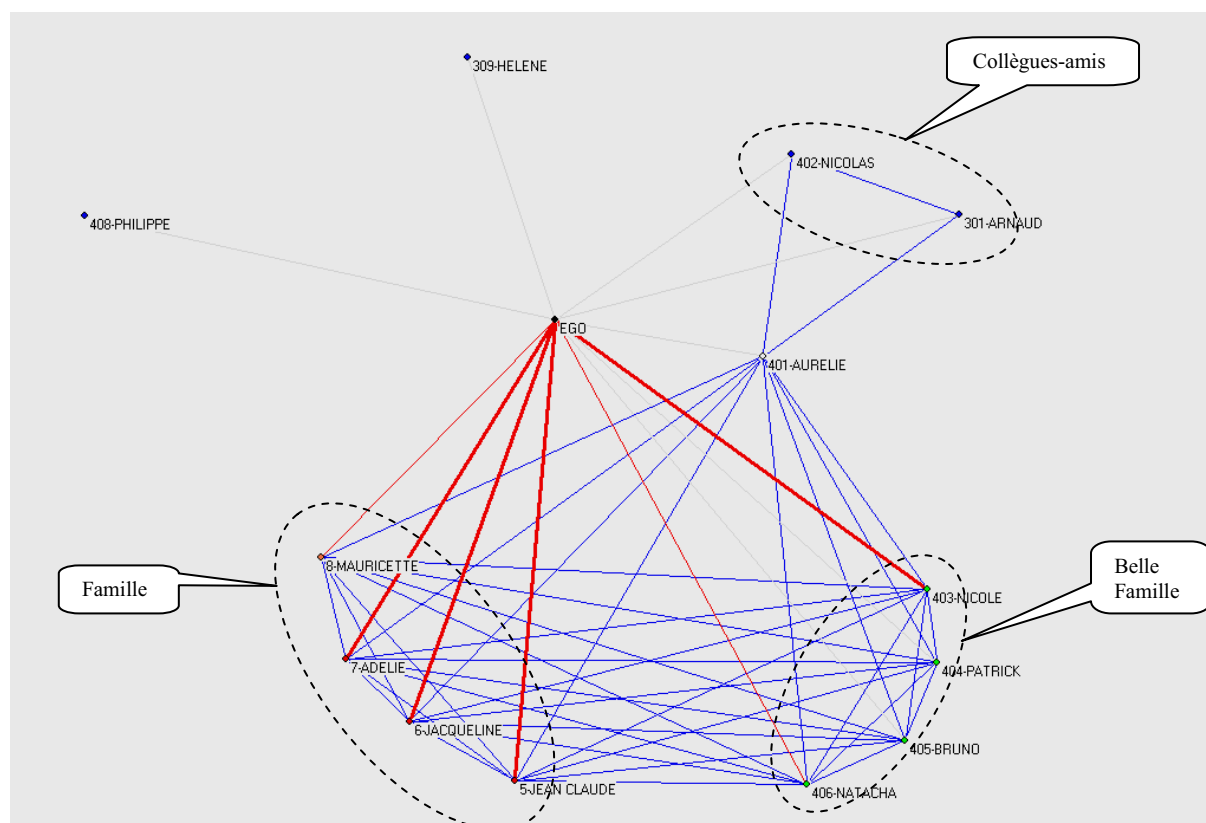
C'est plusieurs fois par semaine. (...) Il n'y a qu'avec Anne-Laure, parce que c'est un peu la période où on ne s'appelle pas beaucoup. Mais sinon, en général, c'est souvent. (...) Je pense qu'Anne-Laure sera toujours présente. »

On voit bien dans les termes de Julien la spécificité de ce qui les relie : un lien « autonome », découplé. Mais cet exemple montre que le découplage ne tient pas tout seul : l'entretien du lien est une nécessité qui a ses propres rythmes et ses propres outils/usages. Le travail du lien apparaît clairement comme une fin en soi. Le lien semble émerger comme production endogène d'une biographie de contacts. Les jugements portés sur celle-ci constituent une ressource essentielle dans la production du « lien qui convient » à un moment donné. Les transformations éventuelles de la relation seront alors aussi éprouvées et travaillées de l'intérieur du lien lui-même, à partir d'évaluations incorporées. Celles-ci permettent de saisir si « ça va » ou « ça ne va pas », par rapport à un ensemble d'attentes normatives, portant par exemple sur le genre d'échanges auxquels ces contacts conduisent, leur fréquence, la manière dont ils se distribuent sur différents supports technologiques, etc.. Enfin les critères pour évaluer la pertinence des rencontres et contacts réalisés par rapport à l'état supposé de la relation définissent aussi les méthodes pour accomplir pratiquement la dynamique de contacts et de rencontres convenable. Enfin, ce type de lien apparaît très outillé, et la manière dont les acteurs évaluent et interprètent les usages des technologies fait partie intégrante du lien avec une subtilité d'autant plus grande que les ressources de communication médiatisée sont multiples.

4.2.4/ Le réseau de sociabilité de Julien et les usages des TIC en vague 4

Quand nous retrouvons Julien trois ans plus tard, il vient d'être promu à la direction d'une concession automobile après y avoir été vendeur dans la suite de sa formation. Il habite toujours Evreux, mais il s'est installé en ménage avec Aurélie depuis deux ans. Au-delà de la construction d'une unité conjugale, Julien et Aurélie sont désormais à charge d'une unité familiale : ils ont deux enfants. Julien l'annonçait en vague 3 : « il ne me manque plus qu'une femme et des enfants ». C'est donc chose faite en vague 4.

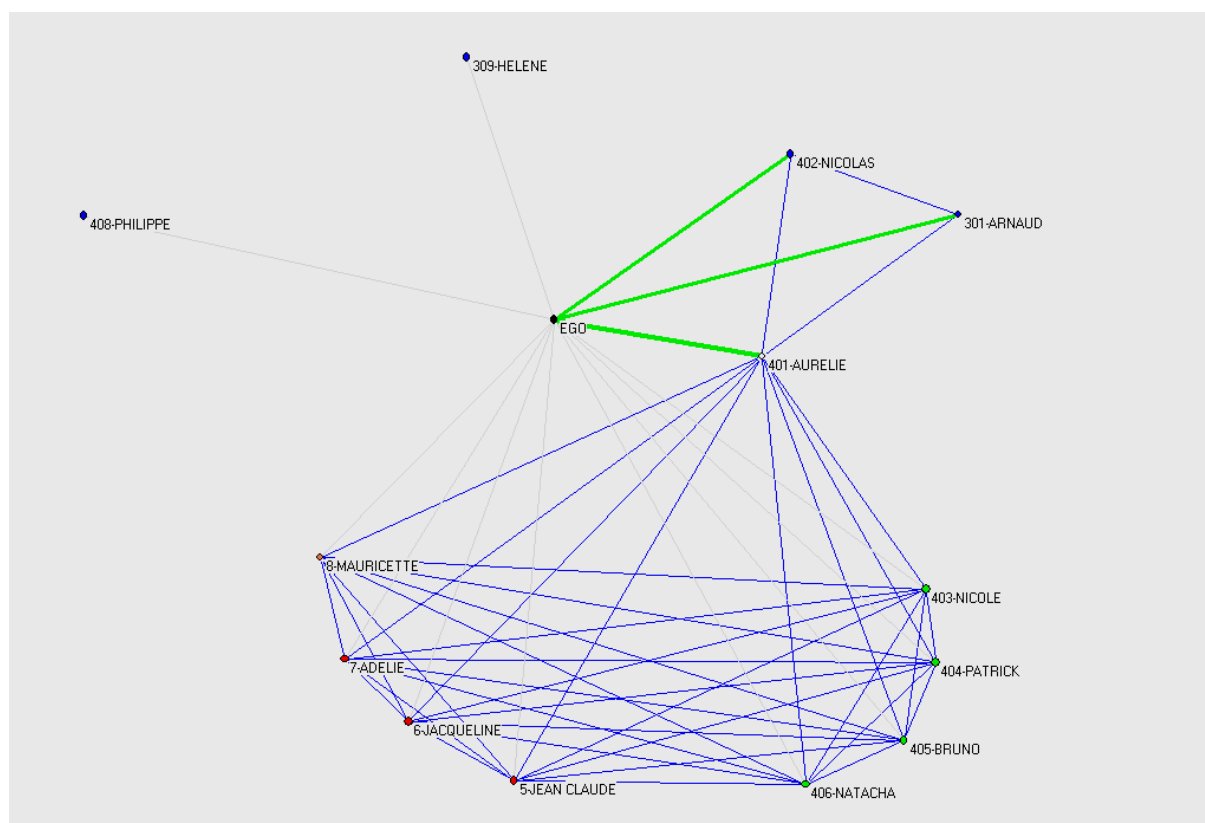
Si l'on se réfère aux variables dynamiques et processuelles que nous utilisons dans notre travail pour classer les trajectoires, Julien quitte le type « étudiants » et rejoint celui des « jeunes installés » : multi-équipé, il montre une intégration professionnelle assurée et une vie conjugale stabilisée.



**Grappe n°63 - Réseau de sociabilité de Julien
et ses communications via le téléphone fixe, vague 4**

Le franchissement synchrone de seuils biographiques tels la mise en couple, la naissance du premier enfant et l'entrée dans le travail a eu un effet radical sur le réseau relationnel de Julien. Il est désormais constitué de manière écrasante par les deux familles, dont les membres sont symétriquement reliés : c'est une vaste clique, et cela dénote la prégnance de ce groupe social dans l'entourage des conjoints.

Les rares relations amicales qui ont « survécues » sont avant tout des collègues du point de vente. C'en est terminé de la spécialisation du réseau, avec des sphères relationnelles aux activités spécifiques, etc. En revanche, la spécialisation des outils s'est accentuée : le téléphone fixe pour contacter les familles, selon une intensité élevée. Le terminal mobile pour activer les relations amicales.



**Graphe n°64 - Réseau de sociabilité de Julien
et ses communications via le téléphone mobile, vague 4**

La spécialisation des outils recouvre totalement un découpage des temporalités quotidiennes : la téléphonie fixe se déroule à partir du domicile en soirée, quand l'usage du mobile est exclusivement « diurne », pendant la journée de travail, qui s'étend tardivement. Le contact avec sa compagne relève de l'organisation de certaines tâches ménagères – courses, rendez-vous, ... - ou de la coordination quant à la gestion des enfants – école, crèche, médecin, activités extra-scolaires, ... -. Les contacts amicaux, exclusivement avec des collègues de travail, se déroulent donc durant la journée. Ils sont brefs, et tentent dans les interstices des conversations professionnelles de caler quelques prises de nouvelles. Toutefois, Julien évoque clairement ces interactions téléphoniques comme le moyen de fixer des rendez-vous soit sur le lieu de travail, soit pour le week-end. Ces collègues sont ses deux relations amicales et le jeu des échanges consiste à produire les conditions de se retrouver pour quelques moments agréables.

Il est intéressant de noter que le mode de contact avec Arnaud, un des rares amis « survivant » de la vague 3, est passé de l'utilisation du téléphone fixe au téléphone mobile. Cela peut être

analysé ainsi : la mise en couple et la constitution d'une famille ont redessiné les zones de disponibilité temporelles de Julien. Avant, durant son célibat, ces dernières n'étaient pas étanches entre les sphères privées et professionnelles. En vague 4, les règles de pertinence de la relation ont changé du point de vue de la pertinence des moments de contact.

Arnaud (301) appartenait en vague 3 à la clique du foot, une émanation des collègues de formation. Il était contacté alors selon un format d'échange conversationnel, et c'était d'ailleurs le seul de cette clique qui soit joint avec le fixe. C'était une nouvelle relation en vague 3, mais qui paraissait nettement plus « investie ». Ce n'est certainement pas un hasard si c'est une des rares relations amicales qui survivra à la mise en couple, à la formation d'une famille (deux enfants) et à l'installation professionnelle de Julien dans l'intervalle suivant. Le travail de découplage était alors largement entamé... et équipé, alors que le réseau de Julien fond comme neige au soleil, et se « familialise ».

Le poids de la paternité et le poids des études

Une des caractéristiques importantes commune à l'étude de ces trois cas de parcours masculins est d'avoir franchi le seuil de la paternité. Nous l'annonçons en introduction, dix des dix-sept « hommes installés » sont pères. Il est remarquable que cette transition, moins rapide chez les femmes de ce type, semble accentuer l'évolution vers des réseaux contextualisés, fortement ancrés dans des activités partagées par la grande majorité des liens amicaux. En effet, cette distribution, voire une polarisation de la sociabilité s'observe de manière moins stricte chez les « hommes installés » qui ne sont pas encore parents, d'autant plus qu'ils ont suivi des parcours scolaires longs.

Dans cette dernière situation, on relèvera les carrières relationnelles de Victor, de Nicolas, d'Antoine ou de Dimitri. S'ils montrent une tendance forte à la reconfiguration d'une sociabilité clanique avec l'entrée dans l'emploi et la vie conjugale, la dynamique de leurs réseaux se distingue par une capacité plus importante de cumul de relations anciennes, comme à l'entretien de relations autonomisées. Ces traits, typiques de la sociabilité des « étudiants », se trouvent atténués avec le passage aux statuts d'adultes. Mais il en subsiste néanmoins des traces dont il est impossible de vérifier la pérennité, l'enquête ne se poursuivant pas. Les usages des TIC se répartissent tout de même selon les mêmes logiques : la téléphonie fixe, souvent nouvelle pour ces jeunes, est utilisée de manière conversationnelle vers la sphère

familiale ; le terminal mobile est employé pour animer un réseau amical développé à partir de nombreuses relations de type « associations » ; plus sporadiquement, une téléphonie conversationnelle vient souligner les liens les plus individualisés, d'anciennes « associations » qui ont fait carrière pour devenir des relations dont le travail continu de co-reconfiguration constitue un enjeu en soi.

Serge, un ancien « trimardeur » de la vague 3 qui s'installe en vague 4, semble quant à lui conserver un réseau de « trimardeurs » : un clan, localisé, où se sont agrégées les relations au fil du temps, où la téléphonie de coordination et de signalement domine ; une famille très présente, jointe à partir de l'abonnement fixe nouvellement contracté avec la mise en couple. Mais son installation date de moins d'un an lorsque nous l'interrogeons en 2004. Difficile dans ce cas de tirer des enseignements et de comparer avec les autres cas. Enfin, Jacques, qui n'est pas père, mais qui est fixé dans l'emploi et le couple depuis six ans en vague 4. Il montre une sociabilité distribuée et des usages tout à fait comparables à ceux que Sylvain affichait en vague 3 ou 4. Aussi, difficile de lire des effets de la paternité sur l'évolution des modes relationnels.

Conclusion

Nous avons regroupé les hommes et les femmes dans une seule et même catégorie, celle des « jeunes installés », à partir de caractéristiques proches de leur processus d'insertion sociale, associés à des parcours d'équipement typiques. Nous venons de mettre en évidence une sexuaction dans la construction des sociabilités et des usages des TIC avec l'avancée dans l'âge.

Carrières relationnelles des « femmes installées »

Les femmes, quelle que soit leur origine sociale ou leur niveau de diplôme s'incrustent dans des réseaux personnels dont la dynamique dominante serait celle de la « spécialisation » : nombre de liens, de cercles sociaux ou de cliques sont entretenues selon des ressorts d'activité spécifiques et on note à ce propos la conservation de relations anciennes dont les contextes d'apparition ont disparu. Celles-ci peuvent par ailleurs être distantes géographiquement, notamment à cause des déménagements fréquents liés aux recherches d'emploi de ces femmes ou de leurs conjoints. Ce trait démarque les mouvements de la sociabilité des « femmes installées » de celles des « femmes au foyer ». Un autre aspect distinctif tient dans la mixité sexuelle des réseaux en comparaison à l'homophilie observée dans les parcours des « femmes au foyer ». Cela est visiblement dû à deux facteurs : pour certaines qui ont poursuivi des études, la fréquentation d'espaces universitaires ou d'enseignement supérieur les a amené à circuler dans des espaces sociaux mixtes. Les modes de sociabilité étudiants sont certainement plus propices à la mixité relationnelle que les cercles de voisinage ou d'emploi d'appoint pour les jeunes femmes. La capacité des femmes ex-étudiantes de ce type à sédimer des liens issus de contextes passés paraît plus élevée que celle des « femmes au foyer » : voisinage, vacances, lycée, études supérieures, emplois, activités culturelles, etc. Toutefois, pour les femmes de ce type qui ont fait peu d'études, le processus biographique « énergétique » de mobilisation de ressources (De Coninck, Godard, 1989), pour faire face aux contraintes et handicaps sociaux qui entraveraient leur installation durable sur le marché du travail concomitamment à l'installation conjugale, est illustré par de fortes mobilisations symboliques (Battagliola, 1987). Des « investissements locaux » (ibid.), dans les moments de rupture (déménagement pour suivre un conjoint muté, départ du domicile familial pour s'installer en couple, ...) viennent infléchir le sens de la trajectoire de ces femmes plutôt en

direction d'un modèle d'émancipation. La trajectoire de Clara montre comment elle « s'accroche » au marché du travail, et trouve rapidement un emploi dans sa nouvelle zone de résidence. Il n'est pas question de se positionner en retrait. Ces « femmes installées » moins dotées retissent des liens en même temps qu'elles montrent une capacité à conserver des relations dans leur localité de départ.

Une différence notable se joue dans la construction de cette diversité relationnelle à travers le fait que ces femmes développent un éclectisme relationnel plutôt sur la base de liens autonomisés et isolés, d'autant plus qu'elles sont mères, quand les plus favorisées déroulent encore tardivement et, semble-t-il, plus aisément des sociabilités collectives. Il n'en reste pas moins que ce type de pratiques engage, de manière récurrente, un travail relationnel et technologique particulier, au où les liens sont entretenus comme une fin en soi, individualisés et découplés peu à peu des contextes dans lesquels ils étaient originellement encastés. Les multiples dispositifs techniques vont justement accompagner la diversification des réseaux, notamment en supportant l'entretien de relations devenues distantes du point de vue de leurs orientations biographiques mais aussi tout simplement de leur localisation géographique.

La téléphonie sur un format conversationnel peut se dérouler tant à partir du terminal fixe que du mobile. Outre les membres de la famille, cela concerne directement les relations les plus individualisées, et lorsqu'il s'agit d'appels à partir du téléphone portable, la cible se resserre sur les personnes les plus éloignées. Comme nous l'avons également vu dans l'exemple de la relation Emeline - Marie, le travail du lien est étroitement lié à la configuration commune des technologies qui l'équipent et de leurs usages. Lorsque l'on se penche plus spécifiquement sur la place des technologies dans ce travail relationnel, on voit comment certaines d'entre elles peuvent être investies spécifiquement, à la fois par le sens que les personnes donnent à leurs usages et par ce sur quoi elles « misent » quant elles les mobilisent. L'évolution de l'équipement de cette relation de la lettre vers le courriel, puis vers le téléphone pourrait se lire ainsi. Les temporalités sociales dans lesquelles sont inscrites ces deux personnes changent avec les mutations biographiques (éloignement géographique, naissance du premier enfant, emploi), et il faut adapter un mode de communication, trouver le media adéquat à ces nouvelles conditions de « vivre ensemble », de vivre ensemble à distance.

Dans ce cas, la présence connectée ne passe pas par le mail, jugé trop lié à l'espace et au temps de travail, mais par un échange intense et intime via le téléphone mobile. Le terminal fixe, s'il est souvent mobilisé sur cette relation, et dans les mêmes formats d'échange,

correspond à une temporalité ritualisée, hors-travail, sur un moment particulier, toujours le même (après que Marie ait couché sa fille). Ce n'est pas une disponibilité de tous les moments. L'échange avec le fixe correspond à une disponibilité socialement et mutuellement définie et acceptée par les deux parties. Nous retrouvons ici une indication supplémentaire de la place des TIC comme support des évolutions des règles de pertinence d'une relation.

Dans le cadre de réseaux plutôt spécialisés, pour la plupart des usages, l'objet ne serait pas tant la coordination mais le renforcement ou le maintien des liens avec la densification temporelle. Cependant, pour les jeunes femmes ayant suivi des parcours étudiants et qui continuent à évoluer dans des formes collectives de sociabilité amicale, les contacts brefs d'ajustement et de signalement sont fréquents vers les membres d'un cercle. Les communications à partir du mobile œuvrent aussi à renforcer la coordination pour maintenir les capacités de rencontres dans des réseaux qui impliquent de développer des temps séparés pour chaque groupe. Les échanges par courriel sous ce même format viendraient compléter ce mouvement, comme ils constitueraient les premières bases relationnelles avec de nouveaux liens, dans le cas d'Emeline ceux issus du travail.

On pourrait parler de la co-construction de « routines communicationnelles », façonnant la « bonne distance » dans un réseau spécialisé. Les personnes les plus intimes, si l'on estime la proximité par rapport au degré d'échange sur des sujets personnels, sont contactées sur des modes conversationnels, souvent via plusieurs canaux. Les temps sociaux de la conversation sont implicitement délimités, selon une convenance relationnelle. Disposer d'un éventail élargi de technologies permet d'entretenir un « état ouvert de communication ». La plage de possibilité de contact est plus étendue, laissant place à de l'échange asynchrone (courriel, sms). C'est une caractéristique que l'on retrouve également chez des hommes installés dans l'emploi et dans la vie conjugale. La pression temporelle, principalement liée à l'implication professionnelle, amène ces individus à multiplier les possibilités de temps et de lieux d'échange. Mais cette capacité revêt d'autant plus d'importance que le réseau est spécialisé. Nous noterons les différences avec des dynamiques relationnelles et communicationnelles masculines dans la synthèse suivante.

Carrières relationnelles des « hommes installés »

Les hommes, à l'inverse, paraissent élaborer des modes relationnels à dominante contextualisée et fonctionnelle. Nous avons en effet remarqué, spécialement pour ceux qui opèrent une insertion sociale rapide sans passer par le monde des études, que la majorité des relations, et ce de manière relativement précoce dans leurs parcours, était singulièrement dépendante des contextes d'activité qui les supportent. Les dénommant « associations » (Denis, Fribourg, Licoppe, 2006), nous notons combien leur pérennité pouvait être soumise à la poursuite de l'activité qui les produit. Par conséquent, les réseaux personnels masculins, montrent une plus faible capacité de cumul de relations avec le temps. Ces derniers se présentent donc sous des formes moins ouvertes et diversifiées que les réseaux féminins, même si l'on doit tempérer ce constat pour les hommes qui ont poursuivi des études longues. Il faut dire que ce sont également eux qui repoussent le plus systématiquement la paternité. Quand bien même, la dynamique majoritaire des réseaux de sociabilité des « hommes installés » oscille entre la polarisation et la distribution.

Ce caractère distribué des réseaux aurait deux effets majeurs. D'une part, on note une faible capacité à découpler des relations de leurs contextes de fréquentation, et à individualiser des liens. D'autre part, la disparition pour une raison ou une autre - du changement d'emploi au changement de hobby - d'un contexte de fréquentation qui déterminait la pratique culturelle partagée voit la disparition de l'ensemble des relations qui lui était reliées. Ainsi, les effectifs des réseaux amicaux connaissent des formes chroniques de renouvellement. A cette dynamique dominante de la transformation des réseaux personnels est associée une orientation utilitaire de la communication amicale. L'économie communicationnelle est basée sur les usages de coordination, d'échange phatique et de signalement. Les usages intensifs du mobile viendraient justement appuyer cette idée de « présence connectée ». Non seulement parce que ce media autorise techniquement un état ouvert de communication, et parce qu'il est relié à une temporalité plus vaste et moins mutuellement délimitée : la journée de travail, le temps à domicile, mais également les espaces-temps hors domiciles, privés ou publics. Il relève du possesseur du terminal mobile de juger de l'opportunité de répondre ou de pratiquer un filtrage (répondeur, présentation du numéro), comme il va dépendre de lui de prolonger ce sentiment de « présence connectée » en ne tardant pas à donner à nouveau signe.

Toutefois, cela met d'autant plus en lumière que les relations les plus individualisées, notamment par le truchement d'une médiatisation des contacts plus intense et sur des formats d'échange conversationnels, sont les relations les plus durables. La conversation téléphonique ou électronique se présente comme un rendez-vous à deux, dans une rareté ou une difficulté à organiser des face-à-face interpersonnels, sans le groupe. Ainsi, la conversation équipée, que ce soit par téléphone ou sur le net peut être envisagée, selon nous, comme un indice de multiplicité de la relation, donc de sa survie potentielle à la disparition de la pratique culturelle collective.

CONCLUSION GENERALE

Pour qui s'interroge sur les formes de la socialisation, la construction du lien social et sa médiatisation, l'opportunité relativement exceptionnelle de pouvoir regarder « grandir » une soixantaine de jeunes au seuil du devenir adulte durant près de dix ans est une source prolifique. Le travail mené d'une part à partir des données biographiques, d'autre part sur la base des informations relationnelles recueillies dans l'enquête, a permis de confronter la diversité des modes d'insertion sociale avec les dynamiques d'élaboration des réseaux sociaux et les trajectoires d'usage des TIC.

Notre préoccupation centrale était de saisir la place tenue par les usages des dispositifs de communication dans les processus de structuration des systèmes relationnels au sein desquels ces jeunes s'insèrent au fil de leurs cheminements. Rappelons que les usages sont envisagés comme la rencontre entre des dynamiques biographiques, des trajectoires d'accès aux TIC et leurs modes d'appropriation dans le cadre de pratiques relationnelles.

Le premier axe problématique a porté sur les logiques d'équipement. Puis, nous avons privilégié une analyse de l'évolution des réseaux personnels afin de retracer une histoire des liens et mieux saisir les enjeux engagés dans les pratiques communicationnelles. Nous partions de l'idée que les itinéraires d'équipement comme les parcours relationnels peuvent difficilement se comprendre s'ils ne sont pas mis en rapport avec le cheminement des individus. Nous revendiquons le point de vue général selon lequel les types de trajectoires d'usage sont susceptibles d'être associés à des groupes sociaux définis non seulement en fonction des attributs socioculturels des individus, mais aussi et surtout relativement à leurs manières d'avancer dans l'âge, à leurs rythmes biographiques. Cette perspective dynamique, que seule l'étude de données longitudinales autorisait, pourrait se traduire conceptuellement par la notion de *trajectoires sociales d'usage* des TIC.

Quatre types de trajectoires sociales d'équipement

Il nous a semblé avant tout nécessaire de mettre à l'épreuve des données l'hypothèse selon laquelle les modes d'équipements seraient intrinsèquement liés aux cheminements des acteurs. Il s'agissait alors de tester la pertinence d'une approche processuelle en termes de *trajectoires sociales d'équipement*. Cette clé de lecture des trajectoires d'équipement, qui prend en compte l'organisation des parcours transitionnels, a permis de mettre en évidence la construction des différenciations sociales dans notre corpus.

Quatre grands types de parcours dominant au long de l'enquête : les « femmes au foyer », évoluant dans des ménages situées au bas de l'échelle sociale, dont l'orientation technique est marquée par le mono-équipement en téléphonie fixe ; les « trimardeurs », groupe d'hommes dont les itinéraires professionnels et matrimoniaux portent le sceau de la discontinuité et de la précarité, qui appuient leur communication sur des dispositifs mobiles et leurs potentialités d'échange asynchrone ; un groupe sexuellement et socialement mixte, les « jeunes installés », caractérisés par le développement d'un multi-équipement ; enfin, les « étudiants », plutôt non-stabilisés conjugalement, adeptes des TIC mobiles.

« Femmes au foyer » : téléphonie fixe

Ce type regroupe des femmes d'origine modeste, peu diplômées qui sont entrées dans le couple et la maternité de manière relativement précoce. La forte sexuation des rôles conjugaux dans ces ménages, construites autour du modèle de l'homme pourvoyeur de ressources, les a amenées, entre autres raisons (faible qualification, échec scolaire, ...), à se positionner en retrait du marché du travail. La plupart d'entre elles sont donc professionnellement inactives dès la première vague d'enquête. Une minorité garde un lien avec l'emploi mais sur la base de contrats à temps partiel sur des emplois peu qualifiés, l'essentiel de leurs activités se centrant sur les charges domestiques et familiales.

Ces femmes sont équipées uniquement d'une ligne fixe, et parfois, selon des stratégies de facilitation de l'exercice des tâches domestiques et par souci de sécurité, de terminaux mobiles à cartes prépayées. Cette dernière sorte de media ne se remarque d'ailleurs que dans ce type. La mise en place d'une ligne fixe est concomitante de la formation du foyer. Cette démarche n'est pas spécifique à ce type. L'ouverture d'un tel abonnement se réalise systématiquement, pour l'ensemble des jeunes du panel, au moment de l'installation conjugale, comme si cela conférait un supplément d'identité collective au lieu d'habitation commun avec un numéro de foyer partagé. Cela participe de l'officialisation sociale du couple.

Nous avons noté quelques rares passages d'un mono-équipement en téléphonie fixe vers un mono-équipement en téléphonie mobile, avec forfait. Dans ces cas, l'argumentation de cette option fait toujours référence à des difficultés financières du ménage et à la préoccupation

d'une gestion serrée des coûts de communication. Ces femmes et leurs conjoints pointent régulièrement leur consommation et la limite drastiquement.

« *Trimardeurs* » : téléphonie mobile et communication asynchrone

L'absence de construction conjugale couplée à un processus d'insertion professionnelle fragile, configuration quasi-exclusivement masculine dans le panel, conduit à un équipement exclusif en terminaux mobiles. Les « trimardeurs » sont des *early adopters* du mobile par rapport aux autres jeunes du panel, et notamment de sa fonction textuelle, le sms. Dans les entretiens, la nécessité de rester « connectés » à leur monde social, leur entourage, atteste de la congruence entre un mode d'équipement perçu comme une ressource dans un environnement de contraintes fortes liées aux horaires de travail atypiques, mais aussi à leur faible présence à domicile. Leurs circulations professionnelles, généralement subies, mais aussi leur quête amoureuse appellent la possibilité d'être contactés en tout lieu, voire à toute heure. Ceux qui bénéficient d'un accès internet sur leur lieu de travail s'engagent également tôt dans l'appropriation de ce media. On a même remarqué la trajectoire d'un *webmaster* autodidacte, formé sur le tas par des collègues. L'acquisition d'un tel capital technique renforce l'éventail de ressources communicationnelles qui permettent de se signaler à son entourage de manière discrète et non-intrusive.

Pour l'essentiel, les « trimardeurs » se situent dans les milieux sociaux populaires. Peu dotés en capitaux économiques et culturels, ils représentent une frange singulièrement vulnérabilisée de la jeunesse ouvrière. Petits boulots, saisons, emplois multiples, travail de nuit sont le lot de leurs activités professionnelles. Les seuls qui vont développer des parcours de stabilisation sont ceux qui, après avoir enchaîné de nombreux contrats temporaires affinent leur qualification, notamment par les dispositifs de formation continue ou les prestations des entreprises de travail temporaire qui les placent. Ce processus de professionnalisation dans lequel sont engagés des jeunes salariés que certaines sociétés d'intérim cherchent à fidéliser (Faure-Guichard, 2000 ; Kornig, 2003) constitue une manière de sortir par le haut de situations disqualifiantes. Cette fraction des anciens « trimardeurs » devient en vague 4 de « jeunes installés ». Cette nouvelle valorisation professionnelle s'accompagne de la mise en couple, de l'ouverture d'une ligne fixe, puis de l'extension progressive de leur équipement avec l'accès au net.

Par ailleurs, signalons dans ce type le parcours original d'un « trimardeur » qui a un niveau d'étude supérieur. En vague 3, ses errances professionnelles et conjugales, comme son équipement, nous ont amenés à le classer parmi les « trimardeurs ». Avec sa stabilisation dans l'intervalle des deux dernières vagues, on a pu observer le cas d'un jeune socialement favorisé dont le cheminement suit plus une stratégie de report des engagements avant de retrouver un rang social et un mode d'insertion valorisé. Ainsi, convient-il de distinguer des formes vertueuses de nomadisme, qui relèvent plus de l'expérimentation biographique, et des formes « non cumulatives », la succession des mobilités favorisant des phénomènes d'inertie dans des statuts sociaux subalternes.

« Jeunes installés » : le multi-équipement

Ce type, regroupe la majorité des hommes et des femmes du panel. Il nous a permis de relever que la multiplication des équipements ne se produit que dans les ménages marqués par la double activité professionnelle. Dans ces cas, tant les jeunes hommes que les jeunes femmes tendent à adopter et agencer plusieurs dispositifs de communication. Si les « jeunes installés » ont la caractéristique de s'être stabilisés professionnellement et conjugalement, ce type est en revanche hétérogène du point de vue des attributs socioculturels des jeunes qui le composent, mais aussi des rythmes empruntés par leurs processus transitionnels.

Les plus dotés développent un parcours conforme à ce que Galland (1996) dénomme « modèle unisexe de passage à l'âge adulte ». Après la réalisation d'études supérieures, la priorité est mise sur la stabilisation professionnelle. La procréation est reportée dans le temps, notamment après une intégration professionnelle assurée. Certaines des différences de sexe au plan des parcours de transition à la vie adulte seraient gommées, au moins temporairement, par l'élévation du niveau de diplôme (Battagliola, 1987 ; 2001).

Mais, dans notre panel, des femmes d'origine modeste, à l'instar des hommes de milieu social comparable, s'engagent plus tôt, dès l'obtention du bac, dans la vie professionnelle. Inscrites dans des ménages bi-actifs, elles déroulent leur vie professionnelle sur le modèle de l'activité continue, et la naissance du premier enfant est également retardée. Ces observations suggèrent qu'il n'y a pas un mais deux modèles unisexes de passage à la vie adulte. Le développement d'un rapport au travail fort n'est pas l'apanage des femmes les mieux nées et les mieux formées (Nicole-Drancourt, 1991). Les femmes de faible condition peuvent être amenées à

s'accrocher solidement à l'emploi. La maternité comme forme de légitimité sociale est mise à distance au profit d'une insertion professionnelle durable jugée plus valorisante.

La prudence s'impose cependant. Nous ne sommes pas en mesure de savoir ce qu'elles deviennent une fois devenues mères. Ce franchissement de seuil n'intervenant que dans les derniers temps de l'enquête, il est tout à fait possible que des mouvements de retrait du marché du travail soient simplement décalés. Mais l'influence, remarquable dans les entretiens, de représentations associées à un rapport au travail tenace considéré comme source de légitimité sociale, infléchissent les itinéraires dans une orientation ascendante. Si nous n'avons relevé aucun passage de « femmes installées » vers les « femmes au foyer », nous devons souligner qu'un des rares transfuges de « femmes au foyer » vers les « jeunes installés » s'explique principalement à partir du refus, progressivement affirmé, de faire le deuil de l'autonomie que confère l'activité professionnelle.

Les « jeunes installés » constituent le type dominant dans le panel. Il faut donc noter qu'il rassemble des dynamiques transitionnelles rapides et d'autres plus longues, et que cette différenciation se fonde sur le niveau de diplôme. Malgré ces différences de rythme, nous avons pu noter dans l'un ou l'autre des cas la constitution d'un multi-équipement. Cela vient interroger certaines problématiques du développement des inégalités numériques dans la mesure où l'élaboration d'une panoplie communicationnelle diversifiée n'est pas uniquement déterminée par la position sociale des individus, comme nombre d'études diffusionnistes pourrait le laisser penser. Elle est tout autant influencée par les processus de stabilisation professionnelle et matrimoniale. Les clivages numériques se construisent de manière dynamique, et les handicaps sociaux constitués par une faible dotation en capitaux culturels et économiques n'hypothéqueraient pas radicalement l'accès aux technologies les plus avancées, comme internet¹⁶⁹.

¹⁶⁹ Le fait d'ouvrir une ligne fixe lors de la constitution du ménage peut rendre plus aisée la démarche de l'abonnement à un opérateur internet. Toutefois, la différence de niveau d'accès entre les « femmes au foyer », dont aucune ne pratique internet, et des « femmes installées » de faible niveau de diplôme, mais en emploi, renforce l'hypothèse du poids des parcours sur les éventualités de rentrer en contact avec une technologie. Le fait que ces dernières soient engagées dans la vie professionnelle joue également en faveur d'une socialisation technique aux outils de communication dans le cadre d'emploi où l'informatique est présente (secrétariat, accueil, ...).

« Etudiants » : célibat et communication mobile

Il faut souligner que ce type revêt le statut particulier d'être, par définition, le plus transitoire. Le nombre d' « étudiants » s'égraine fortement pour ne regrouper que trois individus en vague 4. Le type des « étudiants » est essentiellement composé de jeunes au mode de vie célibataire. Alors qu'ils sont en formation, ces jeunes, hommes et femmes, ne disposent pas de ligne fixe à domicile, mais de téléphones portables. Ils font également partie des précurseurs dans l'usage de la net-communication, mais, de fait, à partir de terminaux situés dans les universités ou dans des cybercafés.

Ces diplômés rejoignent tous le type des « jeunes installés » à la fin de leurs études et alimentent en ce sens le premier modèle « unisexe » que nous décrivions plus haut. Leur panoplie communicationnelle s'étoffe alors avec la possibilité de se connecter à internet au domicile.

Le rapport entre dynamique biographique, structuration des réseaux de sociabilité et usages des TIC

Ce qui nous intéressait par la suite, c'était d'analyser les rapports qu'entretiennent ces types de cheminement avec les transformations des réseaux personnels et les pratiques relationnelles des TIC, au fil des étapes des parcours de vie. Tout comme notre attention se portait sur les articulations entre progression biographique et processus d'équipement, il s'agissait de saisir les rapports entretenus entre des modèles de dynamique relationnelle et des trajectoires d'usage.

Des travaux sur les évolutions des modes de sociabilité ont mis en évidence les processus de sélection relationnelle avec l'avancée dans l'âge. L'entretien de liens passe de formes contextualisées à des formes dissociées, électives. D'autres ont tenté de définir des caractéristiques de structuration des réseaux en fonction des phases du cycle de vie : polarisation dans les périodes de vie autorisant des modes de fréquentation de type claniques, distribution dans les périodes de faible pression temporelle caractéristiques de la vie étudiante, spécialisation avec l'entrée dans le travail... A l'instar de nombreuses études d'usage, ces observations suggèrent donc qu'il existe un rapport direct entre le franchissement de seuils

biographiques, la transformation de la structure des réseaux de sociabilité et les modalités d'usage des TIC.

Sur la base du classement typologique qui relie parcours biographiques, attributs sociodémographiques individuels et itinéraires technologiques, nous avons travaillé à caractériser les dynamiques des réseaux personnels propres à chaque type de trajectoire sociale, et questionné la place des TIC dans le travail relationnel. En déroulant le fil, vague par vague, des processus de structuration des sociabilités, au moyen de portraits détaillés, se détachent des dynamiques dominantes.

« Femmes au foyer » : réseau de proximité et risque d'isolement, la téléphonie pour garder le contact avec l'extérieur

Les « femmes au foyer » s'inscrivent dans des réseaux restreints, féminins, familiaux et localisés autour du domicile. Pour ces femmes peu dotées, la maternité précoce, le repli sur le foyer et ses environs immédiats entraîne un élagage relationnel rapide. Le maintien d'une activité professionnelle, même à temps partiel, retarde la chute des effectifs des réseaux en pourvoyant une source de liens supplémentaire. Mais une nouvelle naissance suivie d'un congé maternité et la réduction des disponibilités pour les rencontres à l'extérieur mettent à distance ces relations.

Ces réseaux sont animés par une téléphonie amicale exclusivement locale et de plus en plus sélective vers d'autres femmes de condition comparable. L'identité de position dans le cycle de vie, en particulier la maternité récente, favorise le rapprochement relationnel et l'intensification des échanges. Le canal téléphonique se présente comme une des rares ressources pour maintenir le contact, mais le nombre d'interlocutrices baisse dans le temps. Les usages se concentrent sur les relations amicales les plus intimes et les plus proches socialement, mais aussi et principalement la famille. La conversation téléphonique constitue *in fine* un moment d'ouverture dans l'isolement qui guette. Cela peut revêtir une importance certaine quand le poids de la domination masculine dans ces ménages va jusqu'à développer un contrôle des fréquentations. Les échanges longs et fréquents peuvent s'envisager alors comme des temps personnels réappropriés.

A travers les logiques familiales qu'elles développent, les « femmes au foyer » trouvent dans la maternité une légitimité sociale¹⁷⁰. Cela ne les préserve cependant pas de formes d'appauvrissement et de fermeture relationnel. Leurs réseaux sont marqués par la reproduction d'un « entre-soi » prégnant. Au bas de l'échelle sociale, ce mode de socialisation est travaillé par une tension entre une distanciation de la vulnérabilité sociale, en tentant de se protéger du risque de disqualification par la création et l'animation d'un foyer¹⁷¹, et la perte progressive d'affiliations, qui peut jouer un rôle déstabilisateur.

« Trimardeurs » ; risque de disqualification, perpétuation du clan et recherche de la connectivité

Les « trimardeurs » tendent à perpétuer des réseaux claniques et masculins. L'inscription dans des groupes de pairs fortement ancrés dans des activités partagées pourrait être lue comme le gage d'un ancrage social pour ces jeunes menacés par la disqualification tant sur les plans économiques que matrimoniaux. Castel (1995) a pu parler à ce sujet du risque de désaffiliation qui guette les individus cumulant les phénomènes d'exclusion. L'appartenance à une « bande » ou la participation à des cercles sociaux solidement contextualisés (le club de sport, un site de travail saisonnier, le bourg d'origine ...) permet l'entretien de relations sur la longue durée. Les « trimardeurs » prolongent un modèle relationnel que l'on pourrait qualifier « d'adolescent » au sens où il n'y a pas une rupture franche avec le mode de sociabilité qu'ils développaient au début de l'enquête.

Le caractère précaire de leurs cheminements professionnels, notamment du fait des horaires atypiques, fragilise leurs ancrages sociaux. Le domicile est un lieu dortoir où il n'est pas évident de réunir les conditions pour recevoir. Il est d'autant moins investi que ces jeunes ne sont pas installés en couple. Aussi, les usages de la téléphonie mobile et les modes de communication asynchrones (sms, courriel) qui sont leurs médias de prédilection, oeuvrent à maintenir un état de connectivité, un « état ouvert de communication » (Goffman, 1961) pour multiplier les occasions de se signaler à leurs relations, ou d'organiser les rencontres. Toutefois, si le format d'échange « coordination / ajustement » domine, le fait que les « trimardeurs » entretiennent des relations anciennes les amènent à développer des usages

¹⁷⁰ Des dispositifs publics encouragent d'ailleurs ce type de trajectoires (Fortino, 2004).

¹⁷¹ Elles s'inscrivent alors dans une forme d'insertion socialement acceptée.

conversationnels en direction des interlocuteurs avec qui ils ont construit une proximité particulière, en grandissant ensemble.

Cependant, les échanges sur des questions personnelles jugées délicates sont extrêmement rares. S'ils ont lieu, ils sont précédés d'une amorce banale, d'un prétexte d'appel habituel, comme si l'ouverture à des sujets plus intimes venait gêner leur virilité. Ce mode de déroulement des communications se retrouve principalement chez les hommes dans le panel. Mais il est d'autant plus présent chez ces jeunes qui connaissent un désarroi identitaire profond, à l'instar de nombre de jeunes prolétarisés évoluant à la périphérie de l'emploi stable (Beaud, Pialoux, 1999).

Si l'on emprunte à Honneth (2006) la définition de la reconnaissance comme acte de confirmation intersubjective, par autrui, des capacités et des qualités morales que se prêtent des individus ou des groupes dans un monde social vécu, on peut mesurer à quel point les difficultés d'insertion professionnelle handicapent une position valorisante sur le « marché matrimonial », et comment le déni amoureux peut être source d'une frustration de la virilité ouvrière. Honneth décrit trois modes de reconnaissance : amoureuse (sphère de l'intimité)¹⁷², égalité (sphère des relations juridiques)¹⁷³ et solidarité (sphère de la collectivité)¹⁷⁴. L'estime de soi se joue dans entre trois sphères. Les difficultés de reconnaissance dans la sphère de la « collectivité » pour les « trimardeurs » s'accroissent avec les difficultés de la reconnaissance amoureuse, et, dans un cercle vicieux, ne fait que renforcer l'insatisfaction. La sauvegarde d'un entourage amical extrêmement homophile en termes de sexe, de situation professionnelle et de goûts culturels est le dernier gage pour maintenir des formes de reconnaissance par des autres sociaux qui vivent les mêmes galères.

Quelle identité sociale s'offre-t-elle à ces jeunes ? Si au détour de quelques entretiens on relève des tentatives de valorisation des situations de précarité, des opportunités qu'ouvriraient l'indépendance, il est permis de mettre en doute l'idée d'une figure potentiellement positive du précaire (Cingolani, 1986). En effet, et c'est un des points forts du

¹⁷² L'amour au sens de rapports interpersonnels de proximité (liens familiaux, amicaux, amoureux) est le vecteur de la « confiance en soi ».

¹⁷³ La reconnaissance de la personne juridique passe par le vecteur du droit. A la différence de la reconnaissance amoureuse, elle ne part pas de l'individu « en chair et en os » mais suppose un « autrui généralisé » (Mead, 1963).

¹⁷⁴ Le vecteur de la reconnaissance dans la sphère de la collectivité est le travail social considéré comme la contribution qu'apportent les différents sujets à la communauté.

longitudinal que de prévenir des biais liés aux rationalisations discursives, nous avons régulièrement pu vérifier que la plupart des projets énoncés au moment d'une vague, mais aussi nombre d'histoires amoureuses présentées comme imminentes ou puissantes ne se réalisaient finalement pas ou trouvaient des issues sans commune mesure avec les ambitions annoncées alors que nous les réinterrogeons trois ans plus tard. Aussi nous estimons que plus le temps de séjour dans des situations de précarité s'allonge, plus les « dépendances de sentier » sont fortes au sens où les échecs se cumulent et produisent des inerties toujours plus lourdes dans les parcours. Pour les « trimardeurs » de la vague 4, la disqualification sociale menace. Les phénomènes de désaffiliation, qui les feraient glisser dans des situations d'exclusion sociale, ne se retrouvent pas dans le panel à ce stade de l'enquête¹⁷⁵. Mais on remarque que pour les jeunes qui pratiquent le travail saisonnier, les mobilités géographiques récurrentes tendent à user les liens élaborés dans chaque région de travail. Dans ce cas, malgré les ressources constituées par la médiatisation des relations et l'ouverture maximum des plages-horaires de contact, les réseaux s'effritent. Les « trimardeurs » ne sont pas des « entrepreneurs de réseaux », comme le seraient, supposément, des cadres supérieurs hypermobiles évoluant dans une cité connexionniste (Boltanski, Chiapello, 1999). Ils travaillent au contraire à tisser des filets relationnels fortement contextualisés, fermés et peu diversifiés. Probablement est-ce la condition, pour eux, pour les conserver le plus longtemps.

Les « femmes au foyer » et les « trimardeurs » sont les populations de l'enquête les plus exposées en termes de vulnérabilité sociale. Ils représentent tout de même près d'un tiers du panel. La différence de sexe mise en évidence dans les processus de passage à l'âge adulte de ces jeunes de milieux populaires laisse entrevoir, principalement pour les hommes, des itinéraires de tâtonnement avec un important niveau d'incertitude. Cependant, si la crise identitaire est plus évidente chez les « trimardeurs », leurs capacités à faire du lien et à mobiliser les ressources technologiques sont plus élaborées que chez les « femmes au foyer », notamment quand la maîtrise d'un capital technique (usages d'internet) participe à la construction d'un capital social. Il est donc délicat de comparer les deux sexes du point de vue des fragilités sociales. Mais cela invite à mesurer ces fragilités à l'aune des critères non seulement de la reconnaissance sociale et des processus non moins importants d'affiliation.

175 Nous savons toutefois que la plupart des individus qui ont quitté l'enquête en cours de route sont justement des jeunes en situation de désaffiliation.

« Hommes installés » : une dynamique de distribution des réseaux

Si le groupe des « jeunes installés » ne paraissait guère différencié selon le sexe au cours des processus d'équipement, nous nous sommes rendu compte que la dynamique des sociabilités et des usages était sexuellement clivée. Les « hommes installés », indépendamment des rythmes de franchissement de seuil, développent une sociabilité toujours plus fondée sur les activités partagées, parfois éphémères, selon des genres communicationnels à prédominance fonctionnelle et peu personnalisés. Cela n'implique pas mécaniquement un fonctionnement en « bande », mais une sélection dans les différents contextes de socialisation des relations amicales en fonction d'une pratique culturelle commune. Que les personnes aient été rencontrées sur le lieu de travail, dans le voisinage ou par le couple, les rapprochements s'opèrent dans la mesure où il existe une opportunité de distribuer sur l'ensemble de ces relations une activité conjointe. La dynamique dominante des réseaux relationnels des « hommes installés » est la distribution, si l'on reprend la proposition de Bergé, Cardon et Granjon (2003). Nous avons choisi de dénommer « association » les relations fortement dépendantes d'un contexte d'activité (loisir, hobby, pratique culturelle, sportive, ...). Les « associations » peuplent ainsi de manière prépondérante les réseaux des « hommes installés ».

Les « hommes installés » qui décrivent des parcours rapides voient, à la différence des « trimardeurs », leurs réseaux se dégarnir des liens anciens et connaître un renouvellement de leurs sphères de sociabilité. La rupture avec les modes de fréquentation lycéens plus claniques est nette avec l'entrée dans la vie active, d'autant plus lorsque l'embauche a nécessité une mobilité géographique. Le lieu de travail devient un vivier central de liens et les décalages biographiques avec des relations de jeunesse suffisent souvent à l'éloignement. La mise en couple, comme l'ont montré d'autres recherches (Bidart, 1997 ; Smoreda, Licoppe, 1998), entraîne une vive chute des effectifs des réseaux personnels avec une sélection accrue par chaque conjoint des pairs significatifs. Avec la densification des temps sociaux, une communauté d'intérêt entre l'ensemble des relations est privilégiée. Les « hommes installés » optimisent ainsi leur emploi du temps amical. A ce sujet, les arguments de rationalisation des échanges foisonnent dans les entretiens.

La forme relationnelle de l' « association » est certes moins présente chez les jeunes hommes ayant poursuivi des études. Toutefois les tendances à la polarisation ou à la distribution des

réseaux dans la dernière vague d'enquête augurent d'une évolution dans le sens de la sélection de relations inscrites dans des contextes d'activité contemporains, et une difficulté, avec l'augmentation de la pression temporelle concomitante de l'accès à des rôles et statuts adultes, à maintenir des relations anciennes issus de contextes révolus.

L'entretien des « associations » se nourrit d'usages des multiples outils de communication, mais selon des formats d'échange portant la marque des pratiques de coordination et de signalement. La pression temporelle se renforçant, ces jeunes hommes déroulent une communication brève qui se répartit tout au long de la journée, y compris au travail, au gré des possibilités offertes par les outils pour y intercaler des échanges. Pendant de cette communication fonctionnelle, les « hommes installés » se laissent rarement aller aux confidences sur les canaux numériques. A fortiori, les réseaux se renouvelant chroniquement avec la fin d'une activité, peu d'« associations » survivent sur la longue durée. Les liens amicaux sont donc souvent difficilement approfondis. Les échanges familiaux, quant à eux, sont exclusivement réservés à la téléphonie fixe au domicile.

« Femmes installées » : une dynamique de spécialisation des réseaux

Par comparaison, les « femmes installées » développent des réseaux de plus en plus électifs et diversifiés. Quel que soit le rythme de l'installation, elles maintiennent des relations anciennes, découplées de leur contexte d'origine. La différence entre des femmes rapidement installées et celles qui ont poursuivi des études tient essentiellement dans le volume plus important des effectifs relationnels des dernières. Le fait d'avoir fréquenté plus tardivement lors de la période étudiante, des contextes où l'exercice de sociabilités collectives et où les opportunités de rencontre sont plus élevées joue dans ce sens. Mais rien ne dit que cet avantage se perpétuera à terme.

Dans les nouveaux contextes de socialisation investis (lieu de formation, travail, loisirs, etc.) des liens se détachent progressivement de cliques plus diffuses. A travers ces processus de dissociation puis d'élection, les réseaux des « femmes installées » construisent des rapprochements relationnels plus individualisés que les « hommes installés ». Ces liens s'autonomisent des contextes d'activité et leur entretien devient une fin en soi. Cette multiplication des ressorts d'activité des relations nous a mené à parler d'une dynamique de « spécialisation » de la sociabilité. Les « femmes installées » sont plus portées à l'échange de

confiance que leurs homologues masculins. Nous considérons d'ailleurs comme spécialisée une relation entretenue, et c'est le cas de beaucoup de relations géographiquement distantes rarement fréquentées, sur le ressort du partage de l'intimité.

Cette différence dans la construction des liens entre hommes et femmes avait déjà été observée antérieurement. Dickens et Perlman (1981) avançaient que les femmes sont davantage tournées vers l'affectif, la confiance, quand les hommes le sont vers le partage d'activités. Allan (1989) confirme ce point de vue en estimant que les hommes, qui peuvent pourtant avoir des opportunités de circulations sociales plus importantes que les femmes, seraient encouragés à la sociabilité mais pas à l'intimité.

Dans la définition initiale de Bergé, Cardon et Granjon (2003), la « spécialisation » s'attachait à décrire des réseaux dans lesquels coexistaient, de manière plus ou moins étanche, des sous-réseaux dont le ressort d'activité est spécifique. Nous avons jugé intéressant de traiter cette notion sur deux niveaux :

- au fait de construire des échanges collectifs avec des autres significatifs qui se sont dissociés de contextes de fréquentation révolus (par exemple un groupes d'amis de l'université qui s'est dissocié de nébuleuses étudiantes plus vastes et qui continuent à être fréquentés sur des ressorts d'activité transformés) ;
- au fait d'entretenir une relation isolée, découplée de son contexte d'origine et dont l'enjeu est singulier ;

Le travail autour de la distinction des formats d'échange dans les communications à destination de cliques, structures amicales collectives, a permis de révéler que toutes les relations n'ont pas le même statut. Les usages conversationnels animent les relations les plus individualisées. On a pu voir que cela représente un indice d'une éventuelle autonomisation du lien et sur ses chances de maintien dans le temps, y compris si l'activité qui supportait la clique disparaissait.

Cette « spécialisation » contraste avec la « distribution » des « hommes installés ». Les usages se déroulent de fait sur le dispositif qui « convient », en termes de compatibilité des temporalités de disponibilité, mais aussi en fonction des phases biographiques. Dans ces

réseaux diversifiés, on ne relève pas la même tendance à engager des relations avec des individus connaissant nécessairement une identité de position dans le cycle de vie par exemple, comme dans le cas des « femmes au foyer ». Le « jonglage » entre les canaux de communication est ainsi à mettre en rapport avec la multiplicité des situations de vie. Les réseaux des « femmes installées » se présentent en effet comme les moins homophiles du panel. Dans une perspective dynamique, une même relation peut voir son media d'échange changer. Par exemple, si une amie devient mère, il sera convenu de basculer du téléphone vers des dispositifs peu intrusifs et n'appelant pas de réponse immédiate, comme le courriel, les longues conversations de début de soirée entrant en conflit avec les nouvelles disponibilités.

Cette mise en lumière de la sexuation des dynamiques relationnelles et des usages entre hommes et femmes du type des « jeunes installés » recoupe, on l'a vu, d'autres travaux qui ont mis en évidence la sexuation des sociabilités, mais aussi ceux qui ont caractérisé la sexuation de leur médiatisation (Claisse, 2000 ; Quéré, Smoreda, 2000). Elle les éclaire cependant d'un jour nouveau, dans la mesure où il a été possible de suivre la construction de modèles relationnels différents, qui s'appuient sur des processus distincts d'entretien des liens. L'analyse des usages des TIC, notamment à travers une étude systématique des formats d'échange outil par outil, a suscité des pistes pour mettre en lumière le fait qu'hommes et femmes ne construisent non seulement pas des réseaux selon les mêmes dynamiques (distribution / spécialisation), mais que cette différence se comprend si l'on prend la peine de se pencher sur les modes de formation et de travail des liens.

« Etudiants » : la multiplicité des engagements relationnels

Les « étudiants », tant qu'ils conservent un mode de vie célibataire, entretiennent également une diversité de cercles relationnels fondés chacun sur des activités spécifiques. Cette spécialisation des réseaux engage des modes de contact fréquents de coordination, mais le maintien du lien après la disparition d'un contexte de fréquentation s'appuie sur des usages conversationnels quels que soient les dispositifs, à l'instar des « femmes installées ». Toutefois, les fréquentations collectives sont plus fréquentes que chez ces jeunes travailleuses principalement du fait d'une plus grande disponibilité temporelle, et donc d'une fréquence plus élevée des interactions de face-à-face.

Des typologies complexifiées

Bergé, Cardon et Granjon (op. cit.), ayant élaboré leur typologie des réseaux personnels, se posent la question d'un enchaînement chronologique des dynamiques de polarisation, puis de distribution, enfin de spécialisation avec l'avancée dans le cycle de vie. Ce travail de caractérisation des formes de sociabilité constitue un prisme de lecture fort utile, et nous avons néanmoins montré qu'il était possible de le complexifier. En revanche, l'hypothèse de la succession de ces structures relationnelles est moins évidente. Ainsi, nous avons pointé l'influence de la variable « sexe » dans les processus de construction de réseaux spécialisés ou distribués. La prise en compte de la position dans le cycle de vie et des rythmes de transitions ne suffisent pas pour relier systématiquement une période de la vie à un modèle de sociabilité. L'étude des formats d'échange s'est également révélée pertinente pour caractériser les différences dans les modèles de sociabilité. Seule une approche longitudinale qui recueille à la fois les aspects biographiques, les dimensions relationnelles et technologiques, comme les représentations des acteurs pouvait être à même de fournir ce type d'observation.

Enfin, nous avons élargi notre propre catégorisation des jeunes du panel. Le travail de classification des trajectoires d'équipement nous avait permis de relever quatre types. L'analyse des trajectoires relationnelles et des pratiques de communication nous a conduit à décomposer le type des « jeunes installés » entre hommes et femmes. Cette discrimination n'aurait pas été possible si l'on s'était limité à l'étude de la généalogie des équipements. Le fait de considérer les usages comme la rencontre entre des processus biographiques, des parcours d'accès aux technologies mais aussi des pratiques relationnelles a dégagé des tendances que nous n'avions pas envisagées au départ.

De manière plus générale, on remarque l'inégale répartition des TIC et des usages sous un jour original. Une partie non négligeable des jeunes ont un accès limité à ces technologies, si l'on prend le cas des « femmes au foyer » et des « trimardeurs ». Certains contextes sociaux sollicitent les usages de certains équipements, quand d'autres les empêchent. De plus, un même outil ne constitue pas nécessairement la même ressource : par exemple, la téléphonie mobile des « trimardeurs » n'engage pas un travail du lien social identique à celle des « femmes installées ». Cette dynamique relativement autonome de l'appropriation mène à une polarisation sociale des usages qui contribuent à nourrir des inégalités numériques déjà étayées par des trajectoires de sous-équipement et de multi-équipement.

Des enseignements plus fins sur le travail du lien et la qualification des relations

La caractérisation de la dynamique des réseaux s'est appuyée sur une étude relativement fine de la manière dont un lien ou des groupes de liens tendaient à se reconfigurer. Des relations apparaissent, d'autres disparaissent, certaines perdurent. La prise en compte de la subjectivité des acteurs et les catégories issues de leurs représentations permet de pénétrer ce que nous dénommons le travail du lien. L'attention particulière portée aux évolutions des modes de médiatisation des relations a fait intrinsèquement partie de la collecte des renseignements pour expliquer les changements à l'œuvre. A un niveau microsocial, ces observations nous semblent apporter des éléments de la sociologie des réseaux personnels.

Comment une relation « fait carrière » ? Comment se reconfigure la « bonne distance » relationnelle avec l'occurrence d'un événement ?

La perspective longitudinale, qui combine analyse des réseaux sociaux et entretiens qualitatifs a permis de reconstruire la carrière de relations sociales. Celle-ci est soumise à des contingences imprévisibles et très diverses quant à leur nature, leurs temporalités, leurs portées : ruptures biographiques, contacts inopinés, événements, etc. Ouvrir la boîte noire d'une « bifurcation relationnelle » (Denis, Fribourg, Licoppe, 2006) permet de montrer que le travail du lien articule des matériaux épars de la dynamique relationnelle :

- Un travail d'élaboration mutuelle de sens entre les acteurs : lorsque les contingences sont traitées comme des événements (maladie, rupture amoureuse, attitude jugée malveillante, ...), et se détachent d'un arrière-plan d'expériences biographiques partagées sur lesquelles s'appuie la relation pour y introduire de la nouveauté, les routines sur lesquelles se fondait une relation sont perturbées. Les interactants travaillent alors à la reformulation des « règles de pertinence » de la relation (Allan, 1978), à la mise en place tacite de nouvelles conventions d'échange qui définissent à quelles conditions cette occurrence s'inscrit dans une série intelligible et mutuellement acceptable pour poursuivre la relation. Ce travail de redéfinition peut d'ailleurs passer par des phases de silence relationnel que seule une approche longitudinale peut relever.

- un *travail technologique*, qui se base sur l'exploitation des différentes ressources de contact et d'outillage de l'interaction pour construire la dynamique des rencontres et des contacts « qui convient ». Les interactants peuvent d'ailleurs être amenés à évoluer d'un dispositif de communication vers un autre si ce dernier leur paraît plus apte à soutenir la temporalité juste de contact qui permettra au lien de se perpétuer. Si ces processus d'ajustements mutuels ont émergé de l'étude du matériau narratif, ils n'ont été identifiés que grâce à la possibilité d'avoir accès, via le longitudinal, à l'histoire du lien ;

- un *travail de réseau*, lorsqu'un événement surgit dans le cadre d'une ou plusieurs relations, il est discuté et socialisé plus largement de sorte que c'est au niveau d'une portion beaucoup plus large du réseau des relations sociales que s'effectuent les réajustements dans la dynamique du lien, que se reconfigure la « bonne distance » relationnelle. Elle permet l'expérience harmonieuse du « vivre ensemble » (Barthes, 2002) qui survient lorsque chaque relation trouve son rythme dans une succession appropriée d'événements ou d'épisodes cohérents. Il convient de garder en mémoire que chaque relation opère dans l'ombre des autres et que la dynamique temporelle du réseau social s'apparente alors, idéalement, au mouvement d'un banc de poissons, c'est-à-dire une dynamique collective où chaque paire s'ajuste par essais et erreurs pour conserver une dynamique d'ensemble.

On questionne donc là, en partie, une perspective causale dans laquelle l'évolution des relations serait expliquée par des facteurs extérieurs à celles-ci (par exemple la notion qu'une relation peut se modifier sous l'effet d'une rupture biographique majeure qui lui serait extérieure, séparation ou mise en couple, déménagement, licenciement ou changement professionnel, etc.). La perspective que nous voulons développer serait plus « constructiviste », au sens où la transformation des relations procéderait d'un retissage des épisodes biographiques, des genres communicationnels, et des manières d'utiliser les ressources du paysage technologique pour produire simultanément un lien et un « contexte » transformé, et mutuellement intelligibles.

Découplage et encastrement des relations : la technologie comme ressource, les usages comme révélateurs

Lorsque l'on se penche plus spécifiquement sur la place des technologies dans ce travail relationnel, on voit comment certaines d'entre elles peuvent être investies spécifiquement, à la fois par le sens que les personnes donnent à leurs usages et par ce sur quoi elles « misent » quant elles les mobilisent. Cela a contribué à éclairer la problématique de l'élection relationnelle avec l'avancée dans l'âge décrite par de nombreux travaux sur les sociabilités. Les données de notre enquête rendent observables les processus de dissociation puis d'autonomisation des liens. La différenciation et l'évolution des formats d'échange aident à comprendre des degrés de personnalisation des liens. Ainsi, les usages conversationnels ou intimes viennent-ils souligner des relations qui semblent se détacher des autres. En effet, au-delà de la coordination, des échanges qui engagent un approfondissement de la relation participent et illustrent le cheminement progressif vers le renforcement d'un lien. Nous avons tenté de lire cette différenciation dans la force des liens à travers les notions d'encastrement et de découplage.

Les exemples de la différenciation des modes d'entretien des relations au sein d'une clique, ont souligné la pertinence de différencier les formats d'échange pour se renseigner sur le degré d'encastrement d'un lien. Certains interlocuteurs sont joints selon un format de coordination, quand d'autres relations, plus rares, font l'objet d'attentions plus singulières et d'interactions plus riches. Nous estimons à l'issue de ce travail que l'étude de la dynamique des formats d'échange de relations équipées fournissent des indices sur la force des liens, si l'on part du principe que les liens les plus autonomisés sont les plus forts. Les formats d'échange conversationnel ou intime se dirigent nettement vers les relations les plus individualisées. Or, plus une relation se découple du contexte qui l'a vue naître, plus elle pourrait être considérée comme intense. Nous avons par ailleurs pu noter qu'il s'agissait généralement des relations les plus durables. Le travail technologique se présente comme un point d'appui des processus de découplage.

Si nous avons montré comment les usages relationnels des TIC supportent les dynamiques de découplage et d'encastrement, on ne peut toutefois pas, bien entendu, s'arrêter sur le seul aspect technique. C'est ce que l'on voit si l'on suit la carrière d'une relation qui passe du statut d' « association » encadrée à celui de lien en train de s'autonomiser. La reconfiguration

de la « bonne distance » et des « règles de pertinence » des liens interpersonnels trouve simplement dans l'étude de la dynamique des formats d'échange une source éclairante. Les interlocuteurs qui passent d'une situation à une autre remodelent une relation désormais émancipée d'un engagement mutuel dans des activités. Ils redéfinissent la forme de leurs échanges et la manière dont le dispositif technique constitue pour eux un point d'appui conventionnel d'interaction. Les usages des TIC se présentent ainsi aujourd'hui comme un indicateur précieux de la mesure de la temporalité juste de contact.

Elargir la notion de « contexte » aux pratiques de communication ?

La notion de « contexte » en sociologie des réseaux désigne généralement un espace de socialisation où des liens se forment et s'entretiennent. Nous proposons d'envisager le flux d'échanges interactionnels équipés comme un contexte relationnel à part entière. Cela ne remet pas radicalement en question l'idée qu'une rencontre en face-à-face puisse avoir présidé à la formation du lien¹⁷⁶, mais, et nous en avons eu de maints exemples, dans l'impossibilité de se voir, les pratiques relationnelles équipées sont utilisées pour compenser l'absence de face-à-face. La perspective d'un échange médiatisé comme mise en place d'un contexte relationnel particulier est d'autant plus défendable que les occasions d'interagir en face-à-face se raréfient avec l'avancée dans le cycle de vie.

Il serait cependant dommage de limiter ce travail de « substitution » aux seuls échanges aux contenus élaborés, tels les « coups de fil » d'ordre conversationnel, les échanges épistolaires via courriel ou lettre, voire les dialogues sur messagerie instantanée pourraient constituer une forme de contexte de fréquentation. Certes, la longueur et la charge affective des contacts sont un test de l'engagement mutuel des interactants à maintenir le lien. Mais que dire de l'ensemble des pratiques de signalement, y compris d'ordre « phatique », envoyés par sms, déposés sur les répondeurs, ou sous la forme de courts messages électroniques ? Ne sont-ils pas autant d'occasion d'informer de sa disponibilité et de tester celle de l'autre, de rendre lisible sa présence à autrui, de construire une « présence connectée » ?

¹⁷⁶ Quoique le développement de la création de liens via les sites de rencontre sur internet puisse questionner également ce point de vue. Nous avons d'ailleurs pu décrire le cas d'une jeune chateuse dans la seconde partie de cette thèse qui entretient des liens avec des individus jamais rencontrés.

La collecte de données relationnelles se fondait, dans l'enquête, sur la distinction entre liens forts et simples contacts. Nous avons utilisé essentiellement le matériau concernant les relations classées comme « fortes ». Cette qualification était construite à partir de deux critères : la multiplicité du lien et sa désignation comme « important » par les acteurs eux-mêmes. Notre travail montre qu'à l'intérieur de cette sphère dite des « liens forts » coexistent des relations d'intensités finalement très différentes. En effet, peut-on assimiler des liens de type « association », essentiellement supportés par une activité partagée dans des cadres plutôt collectifs, avec des relations découplées et autonomisées, le travail du lien se présentant alors comme une fin en soi ? Nous avons pu remarquer la fragilité des « associations », dont la perpétuation est fortement conditionnée à la poursuite de l'activité. Ne pourrait-on pas discuter, dans ce cas, de *la faiblesse de certains liens forts* ?

La problématique de la qualification des relations, de leur « labellisation », est un enjeu particulièrement crucial des études de réseaux personnels. Des chercheurs ont construits des indicateurs pour démarquer des catégories. Ainsi Granovetter (1973) propose-t-il de définir la force des liens à partir d'une combinaison entre la quantité de temps, l'intensité émotionnelle, l'intimité (confiance mutuelle) et les services réciproques. Les chercheurs sont plus souvent amenés à n'utiliser qu'une définition partielle, en prenant seulement en considération la fréquence de contact, ou tentent de produire leurs propres catégories en distinguant par exemple les amis et la famille des simples connaissances.

Nous avons pu voir que notre propre méthode de catégorisation était remise en question par la prise en compte de la carrière des relations, reconstituée principalement à partir du matériau narratif et de l'étude des usages. Notre première proposition de catégorisation entre liens forts et liens faibles était déjà une tentative de compléter des informations objectives (la multiplicité) avec des renseignements issus de la subjectivité des acteurs (« Considérez-vous ce lien comme important ? »). Mais on s'aperçoit que si l'on considère les relations comme des histoires, et que l'on se donne les moyens de les retracer, on s'oriente finalement vers une complexification des modes de qualification des relations. Il semble alors important de tenir compte du degré d'encastrement d'un lien et d'interroger dans le temps les processus de découplage qui peuvent mener à son autonomisation. Certes, questionner la multiplicité d'un lien correspond déjà à l'idée que l'on peut considérer comme forte une relation qui n'est pas

exclusivement encadrée dans un contexte, mais la prise au sérieux du discours des enquêtés sur la description des ressorts d'un lien mais aussi sur la qualification des formats d'échange a montré que de nouvelles distinctions pouvait être faites.

A un niveau microsociologique, porter attention aux catégorisations indigènes représente une source d'informations peu contournable pour parvenir à qualifier des phénomènes sociaux. Les stratégies d'approche narratives des processus relationnels invitent à aller au-delà du travail d'objectivation et de la production de catégories savantes pour caractériser les sociabilités et leurs évolutions.

Dire les réseaux, c'est dire la socialisation

L'originalité des analyses qualitatives de réseaux personnels, incluant l'étude des relations, réside en partie dans leur capacité à produire une catégorisation fine des liens sociaux, les acteurs exprimant de manière subtile et nuancée la qualification de leurs relations. Dans cette mesure, elles se distinguent des études structurales qui se donnent pour objet des réseaux relationnels « déjà là », étudiant des relations bilatérales. Cette spécificité apparaît élargie par les approches longitudinales - où les personnes peuvent à la fois décrire leurs relations à plusieurs étapes de leurs parcours, et décrire rétrospectivement à chaque fois l'évolution de leurs relations -, et par les approches attentives aux médiations par lesquelles s'effectuent les contacts. Il nous semble que réside ici un véritable enjeu sociologique sur la compréhension de la manière dont s'opèrent les processus de socialisation. Le choix d'une période biographique mouvementée telle le passage à la vie adulte pour étudier ce mouvement des relations sociales a été l'occasion d'essayer de travailler les barrières problématiques entre les dimensions macro et microsociales. Les méthodologies de l'approche par les réseaux sociaux ont montré leur pouvoir explicatif dans la mesure où ces derniers ont été resitués dans les processus de différenciations sociales. Cela a été rendu particulièrement fertile grâce à la possibilité inédite de laisser le temps se dérouler sous nos yeux, et de chercher à saisir les articulations réciproques entre la dynamique des relations interpersonnelles et les cheminements sociaux.

BIBLIOGRAPHIE

Aghulon, M., 1977, *Le cercle dans la France bourgeoise, 1810-1848*, avant-propos sur la mutation du concept de sociabilité, Paris, Armand Colin.

Akrich, M., 1993a, « Les formes de la médiation technique », *Réseaux*, n°60, pp. 87-98.

Akrich, M., 1993b, « Les objets techniques et leurs utilisateurs. De la conception à l'action », *Raisons pratiques*, n°4, pp. 35-57.

Allan, G. A., 1979, *A sociology of friendship and kinship*, London : Allen and Unwin.

Allan, G. A., 1989, *Friendship : developing a sociological perspective*, Harvester wheatsheaf, Londres.

Bardini, T., 1996, « Changement et réseaux sociotechniques : de l'inscription à l'affordance », *Réseaux*, n°76, 126-155.

Barnes, J.A., 1954, « Class and committees in a norwegian island parish », *Human relations*, n°7, pp. 39-58.

Barthes, R., 2002, *Comment vivre ensemble : cours et séminaires au Collège de France (1976-1977)*, Paris, Seuil.

Battagliola, F., 1987, « Le temps des insertions. Itinéraires féminins et histoires familiales », dans « Histoires de vie, histoires de familles, trajectoires sociales », *Annales de Vaucresson*, n°26, pp. 117-131.

Battagliola, F., 1997, « Itinéraires de passage à l'âge adulte. Différences de sexe, différences de classe », *Sociétés contemporaines*, n°25, pp. 85-103.

Battagliola, F., 2001, « Les modes sexués d'entrée dans la vie adulte », in Blöss T. (dir.), *La dialectique des rapports hommes-femmes*, Paris : PUF, pp. 177-195.

Battagliola, F., Bouffartigue, P., Godard, F., Mauger, G., Clot, Y., 1986, « Générations et sociologie de la jeunesse », in *Société française*, n°20, juillet-août-septembre, pp. 3-9.

Battagliola, F., Brown, E., Jaspard, M., 1997, « Itinéraires de passage à l'âge adulte. Différences de sexe. Différences de classe », *Sociétés contemporaines*, n° 25, janvier 1997, pp. 85-103.

Baudelot, C., Establet, R., 1992, *Allez les filles*, Paris : Le Seuil.

Beaud, S., Pialoux, M., 1999, *Retour sur la condition ouvrière*, Paris, Fayard.

Beaudouin, V., 2002, « De la publication à la conversation. Lecture et écriture électronique », *Réseaux*, 116, pp. 199-223.

Beaudouin, V., Assadi, O., Beauvisage, T., Lelong, B., Licoppe, C., Ziemlicki, C., 2000, « Parcours sur internet : analyse des traces d'usage », document France Télécom R&D, Issy-les-Moulineaux, 29 p.

Beck, U., 2001, *La société du risque : sur la voie d'une autre modernité*, Paris : Flammarion.

Becker, H., 1985, *Outsiders*, Paris : Métailié.

Benoît-Guilbot, O., 1979, « Vers une analyse stratégique de la sociabilité », *Archives de l'OCS*, vol. 1, CNRS, p. 7-32.

Bergé, A, Cardon, D., Granjon, F., 2003, « Faire groupe. La formation des collectifs de jeunes à travers leurs activités culturelles, de loisir et de communication », communication au Premières Rencontres Jeunes et Sociétés en Europe et autour de la Méditerranée, Marseille, 22, 23 et 24 oct., 21p.

Berger, P., Luckmann, T., 1986, *La construction sociale de la réalité*, Paris, Méridiens Klincksieck.

Bessin, M. 2002, (ed.), « Rites et seuils, passages et continuités », *Agora / Débat jeunesse*, n°28, sept.

Bidart, C., 1988, « Sociabilités : quelques variables », *Revue française de sociologie*, XXIX, pp. 621-648.

Bidart, C., 1991, « L'amitié, les amis, leur histoire », *Sociétés contemporaines*, n°5, pp. 21-42.

Bidart, C., 1997, *L'amitié. Un lien social*, Paris, La Découverte.

Bidart, C., 1999, « Les âges de l'amitié. Cours de la vie et forme de socialisation », in G. Ravis-Giordani (ed.), *Amitiés, anthropologie et histoire*, Aix-en-Provence, Presses de l'Université de Provence.

Bidart, C., 2001, « Faire couple », *Agora Débat Jeunesses*, n°23, pp. 11-18.

Bidart, C., 2005, « Les temps de la vie et les cheminements vers l'âge adulte », in *Temporalités. Le temps : un enjeu social et politique*, *Lien social et politique*, n°54, pp. 51-63.

Bidart, C., 2006a, « Panel « sociabilité et insertion sociale », une enquête longitudinale. Hypothèses, élaboration et suivi du panel », octobre, document de travail CNRS, MRSH Caen, Université de Caen, 39 p., <http://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00118258>.

Bidart, C., 2006b, « Crises, décisions et temporalités : autour des bifurcations biographiques », *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. CXX, n°120, pp. 29-57.

Bidart, C., 2006c, « Les transitions vers l'âge adulte : différenciations sociales et culturelles », in *Devenir adulte aujourd'hui. Perspectives internationales*, Bidart, C. (dir.), Paris, L'Harmattan, coll. débats jeunesse, pp. 9-19.

Bidart, C., Degenne, A., Lavenu, D., Le Gall, D., Mounier, L., 1996, « Sociabilité et insertion professionnelle. Analyse comparative du réseau de relations de jeunes scolarisés ou en voie d'insertion », Rapport de recherche pour la première vague d'enquête, LASMAS-CNRS, Université de Caen, MRSH, décembre, 98 p.

Bidart, C., Fribourg B., 2004, « Qui sont mes proches ? Proximités spatiales, proximités sociales dans les évolutions des réseaux relationnels de jeunes entrant dans l'âge adulte », communication présentée aux IV^{ème} journées Proximité, Réseaux et coordination, Marseille, 17-18 juin, 24 p.

Bidart, C., Lavenu, D., 1999, « Enchaînements de décisions individuelles, bifurcations de trajectoires sociales », Céreq, *Document Séminaires*, n°142, pp. 95-112.

Bidart, C., Lavenu, D., 2003, « Les transformations des réseaux relationnels des jeunes au moment du passage de seuils biographiques : une lecture des processus de socialisation », communication aux Premières rencontres Jeunes et Sociétés, Marseille en Europe et autour de la Méditerranée, 22-23-24 octobre, 15 p.

Bidart, C., Lavenu, D., 2005, « Evolutions of personal networks and life events », *Social Networks*, vol. 27, n°4, pp. 359-376.

Bidart, C., Lavenu, D., 2006, « Se dire adulte en France : le poids des origines sociales », in *Devenir adulte aujourd'hui. Perspectives internationales*, Bidart, C., (dir.), Paris, L'Harmattan, coll. débats jeunesse, pp. 163-180.

Bidart, C., Le Gall, D., 1996, « Les jeunes et leurs petits mondes, relations, cercles sociaux, nébuleuses », in Mobilités et insertions sociales, spatiales et temporelles, Caen, *Cahiers de la MRSH*, n°5, décembre, pp. 50-56.

Bidart, C., Pellissier A., 2002, « Copains d'école, copains de travail. Evolution des modes de sociabilité d'une cohorte de jeunes », *Réseaux*, n°115, pp.17-49.

Bigot R., 2002, « Le « fossé numérique » en France », Enquête CREDOC, n°177, Paris, novembre.

Bigot, R., 2003, « La diffusion des technologies de l'information dans la société française », Centre de recherche pour l'étude et l'observation des conditions de vie, Paris, novembre.

Blöss, T., Frickey, A., Godard, F., 1990, « Cohabiter, décohabiter, recohabiter. Itinéraires de deux générations de femmes », *Revue française de sociologie*, vol. XXXI, pp. 533-572.

Blöss, T., Frickey, A., Novi, M., 1994, « Modes d'entrée dans la vie adulte et trajectoires sociales des femmes mariées », *Population*, INED, n°3, pp. 637-656.

Blöss, T., Godard, F., 1988, « La décohabitation des jeunes », *Travaux et documents de l'INED*, n°120, Paris : PUF, pp. 13-28.

Boltanski, L., Chiapello, E., 1999, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard.

Bonjawo, J., 2002, *Internet, une chance pour l'Afrique*, Paris, Karthala.

Bott, E., [1957] 1971, *Family and social networks*, London : Tavistock publication.

Bouffartigue, P., 1994, *De l'école au monde du travail*, Paris, L'Harmattan.

Bouffartigue, P., 2004, *Le retour des classes sociales. Inégalités, dominations, conflits*, Paris, La Dispute.

Bouglé, C., 1897, « Qu'est-ce que la sociologie ? », *Revue de Paris*, 1^{er} août, pp. 3-32.

Boullier, D., 1989, « Du bon usage d'une critique du modèle diffusionniste : discussions-prétexte des concepts d'Everett M. Rogers », *Réseaux*, n°36, pp. 31-51.

Boullier, D., 2001, « Les conventions pour une appropriation durable des TIC. Utiliser un ordinateur et conduire une voiture », *Sociologie du travail*, n°3, vol. XXXXIII, juil.-sept., pp. 369-387.

Bourdieu, P., 1965, *Un art moyen*, Paris, Minuit.

Bourdieu, P., 1979, *La distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Minuit.

Bourdieu, P., 1980a, *Le sens pratique*, Paris, Minuit.

Bourdieu, P., 1980b, « Le capital social. Notes provisoires », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 31, janvier, pp. 2-3.

Bourdieu, P., 1984, « La jeunesse n'est qu'un mot », in *Questions de sociologie*, Paris : Éditions de Minuit, éd. 1992, pp. 143-154.

Bourdieu, P., 1986, « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°62-63, juin, pp. 69-72.

Bourdieu, P., 1992, *Réponses*, Paris, Seuil.

Bozon, M. 1990, « Les femmes et l'écart d'âge entre conjoints. Une domination consentie I et II », *Population*, n°2, pp. 327-360 et *Population*, n°3, pp. 565-602.

Bozon, M., 1981, *Les conscrits*, Paris, Berger-Levrault.

Bozon, M., 1984, *Vie quotidienne et rapports sociaux dans une petite ville de province*, Lyon, PUL.

Bozon, M., Héran, M., 2006, *La formation du couple*, Paris, La Découverte.

Bozon M., Villeneuve-Gokalp, C., 1995, « L'art et la manière de quitter ses parents », *Population et sociétés*, n° 297, pp. 1-4.

Breton, P., 1992, *L'utopie de la communication*, Paris, La Découverte, coll. Essais, 151 p.

Burt, R. S., 1982, *Toward a structural theory of action*, New York, New York Academic Press.

Burt, R.S., 1990, « Kinds of relations in american discussion networks », in Calhoun, C., Meyer, M.W., Scott, W.R., *Structures of power and constraint*, Cambridge university press.

Burt, R.S., 1995, « Le capital social, les trous structuraux et l'entrepreneur », *Revue française de sociologie*, XXXVI-4, octobre-décembre, pp. 599-628.

Callon, M., 1986, « Elements pour une sociologie de la traduction : la domestication des coquilles St Jacques et des marins pêcheurs dans la baie de St Brieuc », *L'année sociologique, numéro spécial, La sociologie des sciences et des techniques*, n°36, pp. 169-208.

Cardon, D., Smoreda, Z., Beaudouin, V., 2005, « Sociabilités et entrelacement des médias », in Moati, P., *Nouvelles technologies et mode de vie*, Paris, l'Aube, pp. 99-123.

Castel, R., 1995, *La métamorphose de la société salariale*, Paris, Fayard.

Cavalli, A., Galland, O., (dir.), 1993, *L'allongement de la jeunesse*, Arles : Actes sud.

Céreq, 2002, *Quand l'école est finie... les premiers résultats de génération 1998*.

Chambat, P., 1994, « Usages des technologies de l'information et de la communication : évolution des problématiques », *Technologies et Société*, n°6 (3), pp. 249-270.

Chamboredon, J.-C., Lemaire, M., 1970, « Proximité spatiale et distance sociale. Les grands ensembles et leur peuplement », *Revue française de sociologie*, vol. XI, pp. 3-33.

Chen, W., Wellman, B., 2003, « Charting Digital Divides : Comparing Socioeconomic, Gender, Life Stage, and Rural-Urban Internet Access and Use in Eight Countries », NetLab, Centre for Urban and Community Studies, University of Toronto, <http://www.chass.utoronto.ca/wellman>.

Choquet, O., 1988, « Les sorties, une occasion de contacts », *Economie et statistiques*, n°214, pp. 19-25.

Ciccheli, V., 2001, « Les jeunes adultes comme objet théorique », *Recherches et prévisions*, n°65, pp. 5-18.

Cingolani, P., 1986, *L'exil du précaire : récit de vie en marge du travail salarié*, Paris, Méridiens-Klincksieck.

Claisse, G., 2000, « Identités masculines et féminines au téléphone », *Réseaux*, vol. 18, n°103, pp. 51-90.

Clot, Y., 1982, « Jeunesse, travail et société. Voies et enjeux d'une mutation », *La pensée*, n°225, jan.-fév., pp. 3-12.

Cochoy, F., 2002, *Une sociologie du Packaging ou l'âne de Buridan face au marché*, Paris, PUF.

Coninck (de), F., Godard F., 1990, « L'approche biographique à l'épreuve de l'interprétation. Les formes temporelles de la causalité », *Revue française de sociologie*, XXXI-I, pp. 23-53.

Curie, J., 1993, « Faire face au chômage », *L'orientation scolaire et professionnelle*, numéro spécial, vol. XXII, n°4, pp. 295-303.

Cuvillier, A., 1950, *Manuel de sociologie*, Paris, PUF.

Degenne, A., 1979, « Sur la notion de réseau et son utilisation », *Archives de l'OCS*, vol. 1, CNRS, pp. 141-145.

Degenne, A., 1991, « Présentation du dossier : réseaux sociaux », *Sociétés contemporaines*, n°5, pp. 5-13.

Degenne, A., 1994, « Approche formelle des réseaux sociaux », in Deroy, F., Leomant, C., Pineau, G. (dir.), *Les réseaux sociaux. Confrontation d'approches*, Etudes et séminaires CRIV, CNRS, n°10, pp. 29-50.

Degenne, A., Forsé, M., 1994, *Les réseaux sociaux*, Paris, Armand Colin.

Demazière, D., 1995, *Le chômage de longue durée*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? ».

Demazière, D., 2003, « Matériaux qualitatifs et perspective longitudinale. La temporalité des parcours professionnels saisis par les entretiens biographiques », in Degenne, A., Giret, J.F., Grelet, Y., Werquin, P. (dir.), *Les données longitudinales dans l'analyse du marché du travail*, actes des X^o journées d'études CEREQ – Lasmas-IdL, Université de Caen, 21, 22 et 23 mai, pp. 75-89.

Denis, J., Licoppe, C., 2006, « La coprésence équipée : usages de la messagerie instantanée en entreprise », in *Sociologie du travail et activité*, Bidet, A., Borzeix, A., Pillon, T., Rot, G., Vatin, F. (dir.), Toulouse, Octares.

Denis, J., Fribourg, B., Licoppe, C., 2006, « Carrières des relations interpersonnelles. Eléments de réflexion sur les bifurcations et leur équipement », Colloque International *Bifurcations et événements : pertinences et enjeux pour les sciences sociales*, organisé par l'atelier de recherche *L'analyse des bifurcations et des événements (sociologie, histoire, économie)* soutenu et financé par l'ACI « terrains, théories, techniques » du ministère de la recherche, Paris, 8-9 juin, 23 p.

Dickens, W.J., Perlman, D., 1981, « Friendship over the life-cycle », in Duck S.W. et Gilmour R. (éds), *Personal relationships : developing personal relationships*, vol. 2, Academic press, Londres, pp. 91-122.

Downs, R., Stea, D., 1981, *Essai sur la cartographie mentale. Des cartes plein la tête*, St. Hyacinthe, Québec, Edisem inc.

Dubar, C., 2000, *La socialisation. Construction des identités sociales et professionnelles*, Paris, Armand Colin, coll. « U ».

Dubet, F., 1987, *La galère : jeunes en survie*, Paris, Fayard.

Dubet, F., 1996, « Des jeunesses et des sociologies. Le cas français », *Sociologie et sociétés*, vol. XXVIII, n°1, pp. 23-35.

Dumazedier, J., 1962, *Vers une civilisation du loisir*, Paris, Le Seuil.

Ellias, N., 1991, *La société des individus*, Paris, Fayard.

Evans, K., Furlong, A., 2000, « Niches, transitions, trajectoires... De quelques théories et représentation des passages de la jeunesse », *Lien social et politique*, RIAC 43, printemps, pp. 41-48.

Eve, M., 2002, « Deux traditions dans l'analyse des réseaux sociaux », *Réseaux*, vol. 20, n°115, pp. 185-212.

Fabre, D., (dir.), 1993, *Écritures ordinaires*, POL.

- Faure-Guichard, C., 2000, *L'emploi intérimaire. Trajectoires et identités*, Rennes : PUR.
- Ferrand, A., 1997, « La structure des systèmes de relations », *L'année sociologique*, vol. 47, n°1, pp. 37-54.
- Ferrand, M., Imbert, F., 1993, « Le longitudinal à travers quantitatifs et qualitatifs », *Sociétés contemporaines*, n°14-15, pp. 129-148.
- Fine, A., 2000a, « Ecritures féminines et rites de passages », in *Communications*, n°70, pp. 121-142.
- Fischer, C.S., 1982, *To dwell among friends*, Chicago : University of Chicago Press.
- Flichy, P., 1994, « Multimédia, objet-valise ou objet-frontière », *Futuribles*, n° 191, pp. 5-10.
- Flichy, P., 1995, *L'innovation technique - Récents développements en sciences sociales - Vers une nouvelle théorie de l'innovation*, Collection Sciences et société, Paris : La Découverte.
- Forsé, M., 1981, « La sociabilité », *Economie et statistique*, n°132, pp. 39-48.
- Forsé, M., 1991, « Les réseaux de sociabilité : un état des lieux », *L'année sociologique*, n°41, pp. 247-262.
- Forsé, M., 2002, « Les réseaux sociaux chez Simmel : les fondements d'un modèle individualiste et structural », in Deroche-Gurcel, L., Watier, P. (Eds.), *La sociologie de Georg Simmel, 1908 : Eléments actuels de modélisation sociale*, Paris, PUF, pp. 63-109.
- Fortino, S., 2004, « Rapports sociaux de sexe et classes sociales », in Bouffartigue, P. (dir.), *Le retour des classes sociales. Inégalités, dominations, conflits*, Paris, La Dispute, pp. 122-145.
- Freeman, L. C., 1979, « Centrality in social networks : conceptual clarification », *Social Networks*, n°1, pp. 215-239.

Fribourg, B., 2003, « Faire et défaire des liens au fil du temps : Evolutions des contextes et des modes de sociabilité des jeunes entrant dans l'âge adulte », communication aux Premières rencontres Jeunes et Sociétés, Marseille, 22-23-24 octobre, 13 p.

Fribourg B., 2005, « Approcher les usages des TIC par l'analyse de la dynamique des réseaux relationnels : les apports d'une enquête longitudinale dans la sphère privée », programme *usages des TIC*, document de travail, Lest-Cnrs, Aix-en-Provence, 21 novembre, 55 p.

Fribourg B., 2006, « Dynamique des réseaux relationnels et usages des TIC : approches processuelles, biographiques des acteurs et des techniques », programme *ECI*, document de travail, Lest-Cnrs, Aix-en-Provence, 27 mars, 28 p.

Fribourg, B., Smoreda, Z., « Des trajectoires biographiques aux trajectoires d'usages », intervention au séminaire *Trajectoires d'usages*, ENST – Télécom Paris, 22 janvier 2004, www.enst.fr/recherche/sciences-economiques-sociales/Trajectoires_d_usages.php.

Galland, O., 1985, « Formes et transformations de l'entrée dans la vie adulte », *Sociologie du travail*, n°1, pp. 32-52.

Galland, O., 1990, « Un nouvel âge de la vie », *Revue française de sociologie*, vol. XXXI, pp. 529-551.

Galland, O. 1993, « La jeunesse en France, un nouvel âge de la vie », in Cavalli, A., Galland, O., (dir.), *L'allongement de la jeunesse*, Arles, Actes sud, pp. 19-39.

Galland, O., 1996, « L'entrée dans la vie adulte en France. Bilan et perspectives sociologiques », *Sociologie et sociétés*, vol. XXVIII, n°1, pp. 37-46.

Galland, O., 2001, « Adolescence, post-adolescence, jeunesse : retour sur quelques interprétations », *Revue française de sociologie*, vol. 42, n° 4, pp. 611-640.

Galland, O., Méron, M., 1996, « Les frontières de la jeunesse », *Données sociales 1996*, pp. 324-327.

Garfinkel, H., 1967, *Studies in Ethnomethodology*, Englewood Cliffs, New Jersey, Prentice Hall.

Givord, P., 2006, « L'insertion des jeunes sur le marché du travail entre 2002 et 2004 », *Insee première*, n°1061, janvier.

Goffman, E., 1961, *Asylums. Essays on the social situation of mental patients and others inmates*, Anchor books.

Goffman, E., 1991, *Les cadres de l'expérience*, Paris, Minuit.

Gokalp, C., 1995, *Quand vient l'âge des choix. Enquête auprès des 18-25 ans : emploi, résidence, mariage*, Paris, PUF.

Goldthorpe, J.H., Lockwood, D., Bechhofer, F., Platt, J., 1968, *The affluent worker, industrial behaviour and attitudes*, tome 1, Cambridge University Press.

Gournay (de), C., 1997, « C'est personnel. La communication privée hors de ses murs », *Réseaux*, n°82-83, pp. 21-39.

Granjon, F., 2003, « La « fracture numérique » en France », *Les Cahiers français, La société française et ses fractures*, n° 314, La Documentation française, mai-juin, pp. 87-91.

Granjon, F., 2004, « Les sociologies de la fracture numérique. Premiers jalons critiques pour une revue de la littérature », *Questions de communication*, n°6, novembre 2004, Metz, PUM, pp. 217-232.

Granovetter, M. S., 1973, « The strength of weak ties », *American journal of sociology*, n°78, traduction sous le titre « La force des liens faibles », in Granovetter, M.S., 2000, *Le marché autrement*, Paris, Desclée de Brouwer, pp. 45-74, pp. 1360-1380.

Gribaudo, M., 1995, « Les discontinuités du social: Un modèle configurationnel », in Lepetit, B. (dir.), *Les formes de l'expérience : une autre histoire sociale*, Paris, Albin Michel, pp. 187-225.

Gribaudo, M., 1998, *Espaces, temporalités, stratifications. Exercices sur les réseaux sociaux*, Paris, EHESS.

Grossetti, M., 2002, *Relations sociales, espace et mobilités*, recherche pour le Plan Urbanisme Construction Architecture, consultation « Mobilités et territoires urbains », rapport final, CERS, Université Toulouse-le-Mirail, 157 p.

Grossetti, M., 2004, *Sociologie de l'imprévisible. Dynamique de l'activité et des formes sociales*, Paris, PUF.

Grossetti, M., 2005, « Réflexions sur la notion de réseaux », communication pour les deuxièmes journées « Sciences, innovations technologiques et sociétés », Grenoble, mai, 18 p.

Grossetti, M. 2006, « Réseaux sociaux et hiérarchies sociales : la ségrégation douce », communication présentée au deuxième congrès de l'AFS, Bordeaux, septembre, 25 p.

Gurvitch, G., [1950] 1963, *La vocation actuelle de la sociologie*, Tome 1, Paris, PUF.

Gurvitch, G., 1955, *Déterminismes sociaux et liberté humaine. Vers l'étude sociologique des chemins de la liberté*, Paris, PUF.

Haddon, L., 2002, « Domestication and mobile telephony », in Katz J. (ed.) *Machines that become us : the social context of personal communication technology*, Transaction publishers, New Brunswick, New Jersey, pp. 43-56.

Hareven T.K., Masaoka K., 2003, « Turning points and transitions : perceptions of life course », *Journal of family history*, 13(3), pp. 271-289.

Héran, F., 1988, « La sociabilité, une pratique culturelle », *Économie et statistique*, n° 216, pp. 3-22.

Héran, F., 1989, « Mixité et « homolalie ». Les rapports entre les sexes dans la vie quotidienne des français », in *Les ménages, mélanges en l'honneur de J. Desabie*, INSEE, pp. 431-445.

Honneth, A., 2006, *La société du mépris*, Paris, La Découverte.

Hughes, E.C., 1945, « Dilemmas and Contradictions of Status », *American Journal of Sociology*, 50 (5), pp. 353-359. (Traduction française in *Le Regard sociologique*, Paris 1995, Éditions de l'EHESS, pp. 187-197).

Jaureguiberry, F., 2003, *Les branchés du portable, sociologie de la téléphonie mobile*, Paris, PUF.

Jouët, J., 1993, « Usages et pratiques des nouveaux outils de communication », in *Dictionnaire critique de la communication*, sous la direction de Sfez, L., Paris, PUF.

Jouët, J., 2000, « Retour critique sur la sociologie des usages », *Réseaux*, n°100, pp. 486-521.

Kaufman, J.C., 1993, *La sociologie du couple*, Paris : PUF, collection Que sais je ?

Kaufmann, J.C., 1992, *La trame conjugale. Analyse du couple par son linge*, Paris, Nathan.

Kieffer, A., 2001, « Les mouvements de la recherche sur l'insertion sociale », *Education et sociétés*, n°7, De Boeck éd., pp. 95-109.

Kopytoff, I., 1986, « The cultural biography of things : commoditization as process », in *The social life of things*, sous la direction d'Arjun Appadurai, Cambridge : Cambridge university press, pp. 64-94.

Kornig, C., 2003, *La fidélisation des intérimaires permanents : une stabilité négociée*, Thèse de doctorat de sociologie, Paris, EHESS.

Lacroix, J.G., 1994, « Entrez dans l'univers merveilleux de Videoway », in *De la télématique aux autoroutes électroniques. Le grand projet reconduit*, sous la direction de J.G. Lacroix et G. Tremblay, Sainte-Foy : Presses de l'université du Québec, Grenoble : Presses universitaires de Grenoble, pp. 137-162.

Lahire, B., 2001, *L'homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Paris, Nathan.

Langley, A., 1997, « L'étude des processus stratégiques : défis conceptuels et analytiques », *Management international*, vol. 2, n°1, pp. 37-50.

Latour, B., 1994, « Une sociologie sans objet ? Remarques sur l'interobjectivité », *Sociologie du travail*, n°4.

Laumann, E.O , 1973, *Bonds of pluralism : the form and substance of urban social networks*, New-York, J. Wiley & sons.

Lavenu, D., 2002, « Activités du temps libre et sociabilité de jeunes à la sortie de l'adolescence », *Loisir et société / Society and Leisure*, vol. 24, n° 2, p. 403-428.

Le Douarin, L., 2005, « L'usage des TIC dans l'articulation des temps sociaux. Compétences, conjugalité et clivages sociaux », document de travail France Telecom R&D, Issy-les-Moulineaux, 57 p.

Le Gall, D., 1996, « L'empreinte d'une émotion », in *Education sentimentale et sexuelle*, *Informations sociales*, n°55, Paris, CNAF, pp. 50-56.

Le Goaziou, V., 1992, « Usages et usagers : un travail de convergence », in Latour B. (ed.), *Ces réseaux que la raison ignore*, Paris, L'Harmattan, col. Logiques sociales, pp. 153-168.

Leclerc-Olive, M., 2002, « Temporalités biographiques : lignes et nœuds », *Temporalistes*, n°44, pp. 33-41.

Lelong, B., 2003, « Quel « fossé numérique » ? Clivages sociaux et appropriation des nouvelles technologies », in E. Maigret (ed.), *Communication et medias*, les Notices, La Documentation française, pp. 112-116.

Lelong, B., Beaudouin, V., 2001, « Usages domestiques d'internet, nouveaux terminaux et hauts débits : premier bilan après quatre années d'expérimentation », *e-Usages - International*

Conference on Uses and Services in Telecommunications (ICUST), ENST, Paris, Adera, pp. 16-27.

Lemarchant, C., 2000, « Rester ou partir ? La mobilité géographique de jeunes caennais », in Hérin, R. (éd.), *Caen, capitale régionale ?*, Presses Universitaires de Caen.

Leomant, C., Pineau, G., 1994, « Questions sur les problématiques des réseaux sociaux », in Deroy, F., Léomant, C., Pineau, G. (dir.), *Les réseaux sociaux. Confrontation d'approches*, Etudes et séminaires CRIV, CNRS, n°10, pp. 1-10.

Ley, D., 1983, *A social geography of the city*, New-York, Harper Collins.

Licoppe, C., 2002, « Sociabilité et pratiques de communication : deux modalités d'entretien des liens interpersonnels dans le contexte de déploiement des dispositifs de communication mobiles », *Réseaux*, n°112-113, pp. 171-210.

Licoppe, C., 2005, « ICT and social capital : interplay of connexion and connectivity », communication au colloque Socquit, www.eurescom.de/socquit/Presentations/Paris2005/03-Christian-Licoppe.pdf, 29 septembre, 14p.

Licoppe, C., Smoreda, Z., 2005, « Are social networks technologically embedded ? », *Social Networks*, volume 27, n°4, octobre, pp. 317-335.

Licoppe, C., Smoreda, Z., 2006, « Rythms and ties : toward a pragmatics of technologically mediated sociability », in Kraut, R., Brynin, R.E., Kiesler, S., *Computers, Phones and the internet : domesticating information technology*, New-York, Oxford university press.

Lin, N., 1995, « Les ressources sociales : une théorie du capital social », *Revue française de sociologie*, vol. XXXVI, n°4, pp. 685-704.

Mabrouki, A., 2004, *Génération précaire*, Paris, Le Cherche Midi.

Maisonneuve, J., Lamy, L., 1993, *Psychosociologie de l'amitié*, Paris, PUF.

Mallard, A., 2004, « Suivre la pénétration des TIC dans les organisations: à quoi la notion d'usage peut-elle bien servir ? » Draft pour la discussion au séminaire du Laboratoire d'Economie et de Sociologie du Travail, document de travail, LEST-CNRS, Aix-en-Provence, 31 mars 2004, 23 p.

Mallein, P., Toussaint Y., 1994, « L'intégration sociale des TIC : une sociologie des usages », *Technologies de l'information et société*, n°6 (4), pp. 315-335.

Manceron, V., Lelong, B., Smoreda, Z., 2002, « La naissance du premier enfant. Hiérarchisation des relations sociales et modes de communication », *Réseau*, n°115, volume 20, 2002, pp. 91-120.

Mansuy, M., Marchand, O., 2004, « De l'école à l'emploi : des parcours de plus en plus complexes », *Economie et statistique*, n°378-379, pp. 3-13.

Marsden, P.V., 1988, « Homogeneity in confinding relations », *Social networks*, n°10, pp. 57-76.

Marsden, P.V., Campbell, K.E., 1984 « Measuring strength tie », *Social forces*, n°63, pp. 482-501.

Maruani, M., 1993, *Sociologie de l'emploi*, Repères, Paris, La Découverte.

Mauss, M., [1950] 2004, *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF.

Mauger, G., 1984, « Pour une approche sociologique de la notion de jeunesse », *Cahiers « Jeunesses et Sociétés »*, n°2, mai, pp. 38-53.

Mauger, G., « La « jeunesse » dans les « âges de la vie » : une « définition préalable » » *Temporalistes*, n° 11, mai 1989, pp. 13-25.

Mc Luhan, H.M., 1977, *D'œil à oreille*, Paris, Denoël – Gonthier.

Mead, G. H., 1963, *L'esprit, le soi et la société*, Paris, PUF.

Mercier, P.A., Gournay (de), C., Smoreda, Z., 2002, « Si loin, si proches. Liens et communications à l'épreuve du déménagement », *Réseaux*, n°115, pp. 121-150.

Mercklé, P., 2004, *La sociologie des réseaux sociaux*, Paris, La Découverte, coll. Repères.

Meron, M., Widmer, I., 2002, « Les femmes au chômage retardent l'arrivée d'un premier enfant », *Population*, vol. 57, n°2, pp. 327-358.

Milgram, S., 1967, « The small world problem », *Psychology today*, n°1, pp. 62-67.

Mitchell, J. C., 1969, *Social networks in urban situations*, Manchester, Manchester University Press.

Moreno, J.L., 1954, *Les fondements de la sociométrie*, Paris, PUF.

Morin, E., 1969, « Culture adolescente et révolte étudiante », *Annales ESC*, n°3, pp. 765-776.

Nardi, B.A., 2005, « Beyond bandwidth : dimensions of connections in interpersonal communication », *The journal of computer-supported cooperative work*, n°14, pp. 91-130.

Neyrand, G., Rossi, P., 2004, *Monoparentalité précaire et femme sujet*, Paris, Erès.

Nicole-Drancourt, C., 1991, *Le labyrinthe de l'insertion*, Paris, La documentation française.

Nicole-Drancourt, C., 1994, « Mesurer l'insertion professionnelle », *Revue française de sociologie*, XXXV, pp. 37-68.

Paradeise, C., 1975, *Loisir et sociabilité : étude de quelques variables statistiques*, Thèse pour le doctorat de 3^{ème} cycle, Université de Paris V.

Paradeise, C., 1980, « Sociabilité et culture de classe », *Revue française de sociologie*, vol. XXI, pp. 571-597.

Paraponaris, C., 2004, « Processus ? », document de travail LEST-CNRS, programme ECI, cycle méthodologie 2004 – 2005, Séance 1 – Aix-en-Provence, 9 p.

Parsons, T., 1937, *The structure of social action*, New-York, Mac Graw-Hill.

Parsons, T. 1942, « Age and sex in the social structure of the United States », *American sociological review*, vol. 7, n°5, pp. 604-618.

Pasquier, D., 2002, *Les signes en soi : enquête sur les sociabilités et les pratiques de communications en milieu lycéen*, rapport France Télécom R&D / 8115, 96 p.

Pasquier, D., 2005, *Cultures lycéennes. La tyrannie de la majorité*, Paris, Autrement, coll. « Mutations », n°235.

Passeron, J.C., 1990, « Biographies, flux, itinéraires, trajectoires », *Revue Française de Sociologie*, XXXI-I, p. 3-22.

Paugam, S., 2000, *Le salarié de la précarité*, Paris, PUF.

Pellissier, A., 2002, « Trajectoires de décohabitation et cheminements vers l'âge adulte », in *Rites et seuils, passages et continuité, Agora débat / jeunesse*, n°28, pp. 80-92.

Penloup, M.C., 1999, *L'écriture extra-scolaire des collégiens. Des constats aux perspectives didactiques*. Paris, ESF.

Pettigrew, A.M., 1985, « Contextualist research and the study of organizational change processes », in Mumford, E., Hirschheim, R., Fitzgerald, G., Wood-Harper, A.T., (eds.), *Research Methods in Information Systems*, Amsterdam, North Holland.

Pialoux, M., 1979, « Jeunesse sans avenir et travail intérimaire », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 26-27, mars-avril, pp. 19-47.

Prost, A., 1981, « Mariage et société à Orléans en 1911 », *Annales ESC*, n°4, juillet-août, pp. 672-701.

Prost, A., 1987, « Jeunesse et société dans la France de l'entre-deux-guerres », *Vingtième siècle*, janvier-mars, pp. 35-43.

Proulx, S., 2002, « Trajectoires d'usages des technologies de communication : les formes d'appropriation d'une culture numérique comme en jeux d'une "société du savoir" », *Annales des télécommunications*, vol. 57, n°3-4, pp. 180-190.

Quéré, L., Smoreda, Z., 2000, « Présentation : le sexe du téléphone », *Réseaux*, Volume 18, n° 103, pp. 9-17.

Ricoeur, P., 1983, *Temps et récit*, Paris, Seuil.

Riley, M. W., Johnson, M. E., Foner, A., 1972, *Aging and society, Volume 3: A sociology of age stratification*, New York : Russell Sage.

Rivière, C.A., 2000a, « Les réseaux de sociabilité téléphonique », *Revue française de sociologie*, vol. XXXXI, n°4, pp. 685-717.

Rivière, C.A., 2000b, « Hommes et femmes au téléphone. Un chassé-croisé entre les sexes », *Réseaux*, vol. 18, n°103, pp. 21-49.

Rivière, C.A., 2003, « La pratique du mini-message. Une double stratégie d'extériorisation et de retrait de l'intimité dans les interactions quotidiennes », *Réseaux*, vol. 20, n°112-113, pp. 139-168.

Rivière, C.A., 2004, « La spécificité française de la construction sociologique du concept de sociabilité », *Réseaux*, n°123, Paris, Lavoisier, pp. 208-230.

Rogers, E.M., 1983, *Diffusion of innovations*, New York, Free Press.

Rougerie, C., Courtois, J., 1997, « Une étape du passage à l'âge adulte : l'emploi qui compte », *Population*, vol. 52, n°6, pp. 1297-1328.

Rouquette, C., 2002, « Un tiers des adultes ont déjà utilisé l'internet », Insee Première, n°850.

Scardigli, V., 1994, « Déterminisme technique et appropriation culturelle : évolution du regard porté sur les technologies de l'information », *Technologie de l'information et société*, n°6 (4), pp. 299-314.

Schwartz, O., 1989, *Le monde privé des ouvriers*, Paris, PUF.

Segalen, M., 1981, *Sociologie de la famille*, Paris, Armand Colin.

Silverstone, R., Hirsch, E., Morley, D., 1992, « Information and communication technologies and the moral economy of the household », in *Consuming technologies, media and information in domestic spaces*, sous la direction de R. Silverstone, E. Hirsch et D. Morley, New-York, Routledge, pp. 15-31.

Simmel, G., [1910] 1949, *Sociologie der Geselligkeit*, traduit en anglais par Hughes, E. C., « Sociology of sociability », *American journal of sociology*, 55, n°3, pp. 254-261.

Simmel, G., 1981, *Sociologie et épistémologie*, Paris, PUF.

Simmel, G., 1999, *Sociologie : études de formes de socialisation*, Tome 1, Paris, PUF.

Singly (de), F., 1988, *Fortune et infortune de la femme mariée*, Paris, PUF.

Singly (de), F., 1992, *L'enquête et ses méthodes : le questionnaire*, Paris, Armand Colin, coll. 128.

Singly (de), F., 1996, *Le soi, le couple et la famille*, Paris, Nathan, col. Essais & Recherches.

Singly (de), F., Martin, O., 2002, « Le téléphone portable dans la vie conjugale. Retrouver un territoire personnel ou maintenir le lien conjugal ? », *Réseaux*, n°112-113, pp. 211-248.

Smoreda, Z., Licoppe, C., 1998, *Effets du cycle de vie et des réseaux de sociabilité sur la téléphonie*, Issy-les-Moulineaux, CNET.

Smoreda, Z., Licoppe, C., 1999, « La téléphonie résidentielle des foyers : réseaux de sociabilité et cycle de vie », e-USages - International Conference on Uses and Services in Telecommunications (ICUST), ENST, Paris, Adera.

Smoreda, Z., Licoppe, C., 2000, « Gender-specific use of the domestic phone », *Social psychological quarterly*, vol. 63, n°3, pp. 238-252.

Tarrius, A., 2002, *La mondialisation par le bas : les nouveaux nomades de l'économie souterraine*, Paris, Balland.

Terrail, J.P., 1990, *Destins ouvriers, la fin d'une classe ?*, Paris, PUF.

Théry, I., 2001, *Le démariage, justice et vie privée*, Paris, Odile Jacob.

Vinck, D., 1999, « Les objets intermédiaires dans les réseaux sociaux de coopération scientifique. Contribution à la prise en compte des objets dans les dynamiques sociales », *Revue française de sociologie*, vol. XL, n°2, pp. 385-414.

Von Wiese, 1932, « Sociologie relationnelle », *Revue internationale de sociologie*, vol. I-II, pp. 23-56.

Weber, M., [1965 pr. éd.], 1992, *Essai sur la théorie de la science*, Paris, Pocket.

Wellman, B., 2000, « Changing Connectivity: A future History of Y2.03K », *Sociological Research Online*, vol. 4, n°4.

Wellman, B., Berkowitz, S., 1988, « Introduction : studying social structures », in Wellman, B., Berkowitz, S. (eds.), *Social structures. A network approach*, Cambridge, Cambridge University Press.

White, H.C., 1963, *An anatomy of kinship*, Englewood Cliffs (N.J.), Prentice-Hall.

White, H.C., 2002, *Markets from Networks. Socioeconomic Models of Production*, Princeton-Oxford, Princeton University Press.

Widmer, E., Kellerhals, J., Levy, R., 2004, « Quelle pluralisation des relations familiales ? Conflits, styles d'interactions conjugales et milieu social », *Revue française de sociologie*, 45-1, pp.37-67.

Zweig, F., 1961, *The worker in an affluent society (family life in industry)*, London, Heinemann.

Résumé

Le processus de socialisation peut s'envisager sous l'angle des mouvements des relations interpersonnelles nouées par les individus. S'appuyant sur une enquête longitudinale articulant recueils de données structurelles et qualitatives, cette thèse étudie l'évolution sur neuf ans des réseaux de sociabilité de soixante jeunes entrant dans vie adulte. Les dispositifs de communication en forment l'analyseur central. Leurs usages sont explorés à partir de l'analyse des intrications entre la dynamique des réseaux sociaux et celle des parcours biographiques.

Le premier axe problématique porte sur les logiques d'équipement. Une typologie montre que la diversité des modes d'accès aux TIC est en rapport avec des modèles transitionnels, définis comme l'intersection des trajectoires matrimoniales et professionnelles.

Ensuite, des portraits détaillés, catégorie par catégorie, mettent en évidence les liens entre le cheminement des acteurs, les différenciations sociales dans l'élaboration des sociabilités et les dynamiques d'appropriation des TIC. Les trajectoires d'usage se révèlent fondamentalement associées à des rythmes biographiques typiques portant la marque des héritages sociaux et scolaires comme des rapports sociaux de sexe.

Dynamics of personal networks and ICT use in the transition to adulthood

Summary

The socialization process can be understood as movements of proximal interpersonal relationships. Using structural and qualitative information from our longitudinal study, this thesis analyses the development of sixty young people's personal networks over a period of nine years: the process of entering adulthood. This issue is tackled through observation of the domestication of ICT's during this period. The uses of ICT are studied through the complex relation between social networks and individual biographical trajectories.

The first part deals with possession of particular ICT goods. The typology employed highlights the fact that diversity in ICT adoption is linked to different models of transition to adulthood. These models are defined by observing the relationship between matrimonial and occupational careers.

Then detailed portraits are given, from each type, to show the links between personal trajectories, networks and usages of ICT as people grow up. Dynamics of use appear to be deeply associated with typical biographical rhythms and strongly influenced by social and educational background, as well as gender differences.

Formation doctorale : sociologie

Mots-clés : jeunesse, biographie, réseaux sociaux, sociabilité, TIC, usages, longitudinal

Keywords : youth, life course, social networks, kinship, ICT, use, longitudinal

Laboratoire d'économie et de sociologie du travail, CNRS, UMR 6123
35, avenue Jules Ferry, 13626, Aix-en-Provence, cedex

Cahier des annexes

Annexe 1

La population de l'enquête et son évolution

La population de l'enquête (Bidart, 2006a, pp. 25-34)

La constitution du panel

Dans notre optique de recherche, il était important de constituer un panel d'individus situés à l'orée d'une étape de leur parcours d'entrée dans la vie adulte, mais aussi de diversifier les positions sociales et les sexes. Il ne pouvait pourtant être question, dans une enquête qualitative et avec de tels effectifs, d'envisager une représentativité quelconque, ni une répartition construite de manière systématique en matière de classes sociales d'origine par exemple. Nous avons donc choisi de sélectionner la population d'enquête sur deux critères : le sexe et la filière scolaire empruntée qui "anticipe" en quelque sorte des voies d'insertion contrastées.

Nous avons donc choisi de constituer un panel de 90 jeunes vivant dans le bassin d'emploi de l'agglomération de Caen, de trois filières contrastées :

1. Des lycéens en classe terminale de la section économique et social (bac. ES), dont on sait que la sortie du système éducatif peut être plus rapide et plus contrastée que pour ceux des autres sections classiques.
2. Des lycéens en classe terminale de LEP (bac. professionnel), dont on peut penser que la majorité va chercher du travail après le baccalauréat ou compléter son cursus par une formation courte professionnalisante (BTS par exemple).
3. Des jeunes de la même génération mais sortis plus tôt du système éducatif et déjà aux prises avec les problèmes d'insertion dans la vie active. Nous les avons trouvés dans les dispositifs d'insertion, dans des stages divers allant des structures permanentes de lutte contre l'illettrisme aux formations qualifiantes, le plus souvent dans les stages dits de mobilisation pour l'emploi. Nous les appellerons les "stagiaires".

Dans chacun de ces trois groupes d'une trentaine de jeunes, nous avons cherché à répartir les garçons et les filles par moitié.

Quelques caractéristiques de la population de la première vague de l'enquête

Les origines familiales

Comme on le voit dans le tableau ci-dessous, les bacheliers ES sont surtout issus de familles de cadres et de classes moyennes, alors que les bac.pro. et surtout les stagiaires sont issus majoritairement des classes populaires ou des classes moyennes. Les mères au foyer sont bien plus nombreuses chez les stagiaires et les bac. pro. que chez les bacheliers E.S.

Catégorie socio-professionnelle des parents et filière scolaire

Filière scolaire	E.S		Pro		Stage	
	père	mère	père	mère	père	mère
Cadres et assimilés	10	8	3	1	1	
Employés et assimilés	16	19	11	8	8	7
Ouvriers et assimilés	8	5	12	11	14	7
Au foyer		2		8		10
Inconnu, non renseigné			2		2	1
Total	34	34	28	28	25	25

Nous l'avons signalé, cette appartenance sociale n'était pas à l'origine de nos critères de sélection des jeunes. Pourtant, la filière scolaire reflète une certaine distribution par classes sociales...

Du projet à la réalité...

Telle était, au départ, la population que nous nous préparions à interroger : 30 jeunes, 15 garçons et 15 filles, dans chacune des trois filières scolaires. Cependant, les décalages entre leurs engagements de départ et leur présence effective pour le premier entretien ont quelque peu modifié cette répartition.

Nous avons, par précaution, contacté davantage de lycéens en terminale ES qu'il n'était prévu : 34 au total, et tous ont effectivement réalisé le premier entretien. Parmi les bac pro et les stagiaires que nous avons contactés, seuls 29 bac pro et 27 stagiaires ont été effectivement interviewés. Nous nous sommes arrêtés là devant la difficulté à en mobiliser davantage dans un temps raisonnable. La population de départ se montait donc bien à 90 jeunes au total, même si sa répartition dans les filières scolaires ne s'établissait pas exactement par tiers.

De cette population doivent pourtant être déduits finalement trois individus (un garçon de bac pro, et deux garçons stagiaires) pour lesquels les données manquantes dans les entretiens sont trop importantes pour qu'ils soient comparables avec les autres d'une part, avec les entretiens des vagues d'enquête suivantes d'autre part. Nous les avons donc retirés de la population d'enquête, qui se monte en définitive pour la première vague à 87 jeunes : 34 lycéens de bac ES (dont 16 filles), 28 lycéens de bac pro (dont 15 filles), et 25 stagiaires (dont 15 filles).

(...)

S'il eût mieux valu évidemment que la répartition soit conforme au projet initial, il reste que ces divergences ne sont pas cruciales dans une enquête qualitative visant à comprendre les modalités des orientations prises plutôt que leur distribution statistique.

(...)

L'évolution de la population de l'enquête

Une des principales difficultés est de retrouver les personnes tous les trois ans et de maintenir leur motivation à poursuivre l'enquête. Nous avons mis en place diverses procédures afin de les "conserver" dans le panel : recueil d'adresses "de secours" au cas où ils déménageraient, parmi leurs proches ; envoi régulier de courriers pour nous rappeler à eux (voeux du nouvel an, journal d'enquête les tenant au courant de l'avancée de nos résultats, envoi d'articles de presse et des publications scientifiques produites à partir de l'enquête). Malgré cela, bien entendu, nous en avons "perdu" quelques-uns.

Les "manquants"

La majorité des "manquants" au long de l'enquête sont issus du groupe initial des stagiaires, déjà réduit au départ. En vague 2 nous avons "perdu" 13 jeunes, un garçon de bac ES, un garçon et trois filles de bac pro, trois filles et cinq garçons stagiaires. En vague 3 nous avons encore "perdu" 9 jeunes, trois filles de bac ES, une fille de bac pro, trois filles et deux garçons stagiaires. On voit que si les filles sont plus volontiers partantes à l'origine, elles ne persistent pas beaucoup mieux sur le long terme que les garçons. Nous avons cependant "récupéré" deux filles, une bac pro et une stagiaire, qui avaient refusé l'enquête en vague 2 mais qui, recontactées quand même, ont accepté de reprendre l'interrogation en vague 3. Enfin, en vague 4 nous avons encore "perdu" 7 jeunes, trois garçons de bac ES et quatre filles de bac pro. Nous en avons "récupéré" une fille de bac ES qui avait renoncé en vague 3 mais nous a rejoints en vague 4.

Les modalités de ces pertes sont diverses. Un garçon stagiaire s'est suicidé (c'est du moins ce que nous ont déclaré des voisins, sa famille restant injoignable); d'autres stagiaires ont fugué ou évitent de nous répondre, les parents faisant parfois barrage jusqu'à ce que nous renoncions ou essayions un refus net. Lorsque des choses peuvent être dites, les justifications avancées à ces refus renvoient à des bifurcations importantes dans leur vie. Changeant d'univers et de priorités, ils rompent les engagements qu'ils avaient pris dans leur "ancienne vie". C'est le cas par exemple d'un jeune devenu militaire engagé à Pau, de deux filles devenues mères, ou encore de jeunes qui se disent débordés par un nouveau travail ou un déménagement... Il arrive aussi qu'au cours d'une trajectoire particulièrement "descendante" (déqualification très nette de l'emploi au regard du diplôme, "galère" croissante, toxicomanie...) il soit très difficile pour ces jeunes d'accepter le "miroir" que nous leur tendons et la comparaison avec leur situation d'il y a trois ans.

On se trouve confronté à cette difficulté à se projeter dans un ailleurs temporel ou spatial bien connue dans les populations dites exclues. C'est probablement à ces difficultés que renvoient tous ces rendez-

vous manqués, parfois plusieurs fois, très spécifiquement par les stagiaires masculins. Pour un certain nombre, nous avons eu beaucoup de mal à les retrouver : stages abandonnés, adresses provisoires (foyer, hébergement chez un ami...), disparitions du domicile parental, fugue, téléphone coupé, etc. D'autres ne sont jamais venus aux rendez-vous qu'ils avaient eux-mêmes choisis. Re-contactés ils éludent, promettent, puis ratent tous les autres rendez-vous... Nous nous acharnons mais pour certains le contact est vraiment perdu ou un refus est finalement exprimé...

Il est clair que ces justifications ne suffisent pas à expliquer leur désengagement : d'autres jeunes du panel poursuivent l'enquête avec un travail très prenant, un et même deux enfants, un éloignement bien plus important... Dans la mesure où nous nous déplaçons pour les rencontrer où qu'ils soient (même jusqu'à Valencia, Oslo ou Boston !), où nous réalisons les entretiens aussi bien le soir que le week-end s'il le faut, aucun empêchement de ce type ne fait forcément obstacle, de notre point de vue du moins. Si nous sommes bien sûr déçus de "perdre" quelques-uns de nos interviewés, s'il est très certainement problématique que ceux-ci soient majoritairement situés dans la partie la plus défavorisée de notre population d'enquête (ce qui relève déjà d'une réalité sociologique), il reste que ce résultat est loin d'être déshonorant. Au vu d'autres enquêtes par panel, et compte tenu de l'exceptionnel investissement en temps que nous demandons à ces jeunes, les pertes subies sont plutôt minimes.

Annexe 2

Questionnaire sur l'évolution des réseaux relationnels et les modes de communication

(vague 4)

Guide d'entretien

1

Évolution du réseau

COMPARAISON DES RELATIONS IMPORTANTES

Relations importantes Q1 vague 3 comparées avec Q1 vague 4

On va maintenant parler des différences entre les personnes que tu considérais comme importantes il y a 3 ans, et les personnes que tu considères comme importantes maintenant.

Peux-tu me dire ce que tu penses de ce changement, globalement ?

1. Pour les noms qui sont les mêmes

Est-ce qu'il a des choses qui ont **changé dans tes relations** avec ces personnes ?

2. Pour les noms de V 3 qui ont disparu de cette liste de personnes importantes

Pourquoi ceux-là ont-ils disparu ?

3. Pour les nouveaux noms

As-tu l'impression que tes **relations avec eux sont différentes des autres** ?

Pour toutes les personnes importantes actuellement :

Peux-tu me dire ce que chacune, à sa manière, t'apporte aujourd'hui dans ta vie ?

Les reprendre un par un, en comparant

RELATIONS PERDUES depuis V3

Il y a un certain nombre de personnes que tu avais citées il y a 3 ans, et dont tu n'as pas parlé cette fois-ci. (Cf. feuille de préparation)

Procéder par paquets de relations, en insistant éventuellement sur les FR

Pourquoi est-ce que tu ne le (les) vois plus ?

Depuis quand ? *Faire dater*

Si voit encore quelqu'un : pourquoi tu ne l'as pas cité cette fois ci ?

Rechercher dans le calendrier les correspondances avec d'autres bifurcations, événement...

EVOLUTION GLOBALE DU RESEAU

Très globalement, que penses-tu des changements dans l'ensemble de tes relations, en 3 ans ?

Trouves-tu que globalement, ça a beaucoup changé ?

Est-ce que ce sont des changements importants pour toi ?

Les trouves-tu plutôt positifs, plutôt négatifs ?

Pourquoi ?

Et toi, penses-tu que tu as changé ?

De quelle façon ?

Penses-tu que certains événements de ta vie, certains changements, ont pu compter dans cette évolution de l'ensemble de tes relations ?

Lesquels ? *Faire dater. Relances à partir du calendrier*

Pourquoi ?

De quelle façon ça a pu jouer, d'après toi ?

CHOIX DE RELATIONS

On reprend l'ensemble de la liste de noms actuelle.

A chaque fois, bien répéter les noms à haute voix (pour l'enregistrement), en précisant le contexte.

Avec lesquelles de ces personnes pourrais-tu envisager de monter une boîte, une petite entreprise ?

Pourquoi celles-là ?

Avec lesquelles de ces personnes pourrais-tu envisager de partager un logement ?

Pourquoi celles-là ?

Distinguer seul ou en couple

Auxquelles de ces personnes demanderais-tu un avis, un conseil pour des problèmes personnels ?
(par exemple pour des problèmes affectifs, des choix à faire...)

Pourquoi celles-là ?

MODES DE COMMUNICATION

RELATIONS A TRAITER

- Une relation FR conservée, si possible traitée en entretien en V3 et dont le mode de contact par outils de communication a évolué : changement ou ajout d'un nouveau canal en plus de l'ancien.
- Une relation FR nouvelle la plus "multi-canal" possible (à défaut une FR multi-canal)
- Un contact (ou FR de substitution) - si possible maintenu depuis V 3 et le plus "multi-canal" possible
- Si possible un lien issu du contexte 16 (surtout tél ou mail ou internet)

POUR CHACUNE :

Est-ce que tu peux me raconter comment la relation a démarré entre vous, comment ça s'est passé au début ?

On fait raconter toute l'histoire depuis le début.

Relances : lieux, circonstances,

comment vous êtes-vous parlés la première fois ?

A quel moment avez-vous commencé à vous rencontrer ailleurs ou pour faire d'autres choses?

Avec qui d'autre le fréquentes-tu, en général ?

Est-ce depuis le début ?

Faire raconter l'évolution

Ensuite, comment la relation a-t-elle évolué ?

Est-ce qu'il y a eu **des étapes** particulières, des événements qui ont compté ?

Est-ce qu'il y a eu **des personnes** qui ont joué un rôle dans cette évolution ?

Situer par rapport à des étapes du cycle de vie ou des événements (calendrier)

Est-ce que tu considères que c'est un(une) vrai(e) ami(e) ?

Pourquoi ?

Qu'est-ce qu'il faudrait pour cela ?

Pour chacune faire une des options de la page suivante et revenir à cette page

pour relation ancienne :

Apparemment avec lui(elle), tu utilises de plus en plus le (*nouvel outil* : téléphone, tél. mobile, SMS, mail, internet)

Comment expliques-tu ce changement dans le mode de communication ?

Depuis quand l'utilisez-vous davantage ? (*dater*)

Pourquoi ? Que s'est-il passé à ce moment là ?

Faire le lien avec les événements depuis 3 ans

Est-ce que ça change des choses dans votre relation ?

Est-ce que cet outil vous permet d'entretenir la relation ? De quelle manière ?

En quoi est-il important entre vous ?

reprendre pour chaque nouvel outil utilisé

pour une relation nouvelle :

Avec lui, tu utilises le (*nouvel outil* : téléphone, tél. mobile, SMS, mail, internet) depuis quand ? (*dater*)

pourquoi ? Que s'est-il passé à ce moment là ?

Faire le lien avec les événements depuis 3 ans

Est-ce que ça change des choses dans votre relation ?

Est-ce que cet outil vous permet d'entretenir la relation ? De quelle manière ?

En quoi est-il important entre vous ?

reprendre pour chaque outil utilisé

pour contexte 16 TLMW : surtout par tél, portable, SMS, mail, internet :

Avec lui, tu utilises le (*téléphone, tél. mobile, SMS, mail, internet*) depuis quand ? (*dater*)

pourquoi ? Que s'est-il passé à ce moment là ?

Faire le lien avec les événements depuis 3 ans

Est-ce que ça change des choses dans votre relation ?

Est-ce que cet outil vous permet d'entretenir la relation ? De quelle manière ?

En quoi est-il important entre vous ?

reprendre pour chaque outil utilisé

Est-ce que tu voudrais le rencontrer (davantage) ?

Est-ce que cela change quelque chose de ne pas se fréquenter ?

TELEPHONE FIXE

As-tu un téléphone fixe ?

si non : tu aimerais en avoir un ?

On présente l'ensemble de la liste de noms actuelle.

On reprend les personnes à qui tu téléphones le plus souvent avec un téléphone fixe

(y compris celles citées au contexte téléphone du questionnaire (16T) :

Mais, **c'est quoi, "souvent"**, en fait, pour toi ?

Pour chaque personne :

(on ne traitera que les 10 personnes les plus fréquemment appelées)

D'après toi, **pourquoi** est-ce que tu lui téléphones souvent ?

Tu l'appelles **régulièrement** ou **c'est selon**... ?

C'est en fonction de quoi ?

Vous **parlez de quoi**, en général, au téléphone ?

*Relances : C'est plutôt pour se donner rendez-vous,
pour raconter des choses quotidiennes,
pour discuter longuement de choses importantes, intimes ? Autres ?*

Est-ce que ça a **toujours été** comme ça, ou est-ce que tu lui téléphones **plus souvent**, ou **moins souvent** qu'avant ?

Depuis quand précisément ? *Dater*

Est-ce qu'il y a un **événement**, ou une **situation** qui a pu jouer là-dessus ?

(reprendre calendrier et événements cités plus haut : voir aussi en particulier changements dus au couple, mobilité, travail...)

reprendre pour chaque personne concernée et finir par la question suivante :

Est-ce que ton usage du TF est différent selon ces personnes ?

TELEPHONE PORTABLE

As-tu un téléphone portable ? Depuis quand ?

***Si non : tu aimerais en avoir un ?
Pourquoi ?***

On reprend maintenant les personnes à qui tu téléphones le plus souvent avec un téléphone portable :

(y compris celles citées au contexte 16TLMW du questionnaire)

Mais, **c'est quoi, "souvent"**, en fait, pour toi ?

Pour chaque personne :

(on ne traitera que les 10 personnes les plus fréquemment appelées)

D'après toi, **pourquoi** est-ce que tu lui téléphones souvent ?

Tu l'appelles **régulièrement** ou **c'est selon...** ?
C'est en fonction de quoi ?

Vous **parlez de quoi**, en général, au téléphone ?

*Relances : C'est plutôt pour se donner rendez-vous,
pour raconter des choses quotidiennes,
pour discuter longuement de choses importantes, intimes ? Autres ?*

Est-ce que ça a **toujours été** comme ça, ou est-ce que tu lui téléphones **plus souvent**, ou **moins souvent** qu'avant ?

Depuis quand précisément ? *Dater*

(reprendre calendrier et événements cités plus haut : voir aussi en particulier changements dus au couple, mobilité, travail...)

reprendre pour chaque personne concernée et finir par les questions suivantes :

Est-ce que ton usage du portable est différent selon ces personnes ?

Est-ce que le **téléphone portable** a **changé des choses pour toi** par rapport au téléphone fixe ?

SMS - Texto

Est-ce que tu te sers du **texto** et pourquoi ?

On reprend maintenant les personnes à qui tu envoies le plus souvent des SMS
(y compris celles citées au contexte 16TLMW du questionnaire)

Mais, **c'est quoi, "souvent"**, en fait, pour toi ?

Pour chaque personne :

(on ne traitera que les 10 personnes les plus fréquemment contactées)

D'après toi, **pourquoi** est-ce que tu lui envoies souvent des SMS ?

Tu le contactes **régulièrement** ou **c'est selon...** ?
C'est en fonction de quoi ?

Tu dis **quoi**, en général, par SMS ?

Relances : C'est plutôt pour se donner rendez-vous,
pour raconter des choses quotidiennes,
pour discuter de choses importantes, intimes ? Autres ?

Est-ce que ça a **toujours été** comme ça, ou est-ce que tu lui en envoies **plus souvent**, ou **moins souvent** qu'avant ?

Depuis quand précisément ? *Dater*

(reprendre calendrier et événements cités plus haut : voir aussi en particulier changements dus au couple, mobilité, travail...)

reprendre pour chaque personne concernée et finir par les questions suivantes :

Est-ce que ton usage du SMS est différent selon ces personnes ?

Quelles sont pour toi les différences entre le SMS et le téléphone ?

COURRIER

On reprend l'ensemble des personnes à qui tu écris le plus souvent,
Et là, c'est quoi "souvent", pour toi ?

Pour chaque personne :

(on ne traitera que les 10 personnes à qui ego écrit le plus souvent)

Tu lui écris **régulièrement** ou **c'est selon**... ?

C'est en fonction de quoi ?

Vous **parlez de quoi**, en général, dans vos lettres ?

Est-ce qu'il (elle) te **répond** aussi souvent, ou pas ? Pourquoi, à ton avis ?

Est-ce que ça a **toujours été** comme ça, ou est-ce que tu lui écris **plus souvent**, ou **moins souvent**, depuis quelque temps ?

Depuis quand précisément ?

Est-ce qu'il y a un **événement**, ou une **situation** qui a pu jouer là-dessus

(reprendre calendrier et événements cités plus haut : voir aussi en particulier changements dus au couple, mobilité, travail...)

E-MAIL

As-tu un ordinateur ?

si non : tu aimerais en avoir un ?

Pourquoi ?

As-tu une adresse e-mail ?

Est-ce que tu communique par mail de chez toi ou dans un cyber-café, web-bar, ton lieu de travail, ou autre lieu ?

On reprend l'ensemble des personnes avec qui tu communique le plus souvent par E-mail

Et là, c'est quoi " souvent ", pour toi ?

Pour chacune de ces personnes :

(on ne traitera que les 10 personnes avec qui ego échange le plus souvent par mail)

(pour les collègues, ne retenir que ceux avec qui on parle aussi d'autre chose que de travail)

Est-ce que tu lui envoies des mails **régulièrement**, ou **c'est selon...** ?

C'est en fonction de quoi ?

Vous **parlez de quoi**, en général, dans vos E-mails ?

*Relances : C'est plutôt pour se donner rendez-vous,
pour raconter des choses quotidiennes,
pour discuter de choses importantes, intimes ? Autres ?*

Est-ce que ça a **toujours été** comme ça, ou est-ce que vous le faites **plus souvent**,
ou **moins souvent**, depuis quelque temps ?

Depuis quand précisément ?

Est-ce qu'il y a un **événement**, ou une **situation** qui a pu jouer là-dessus ?

*(reprendre calendrier et événements cités plus haut : voir aussi en particulier
changements dus au couple, mobilité, travail...)*

reprendre pour chaque personne concernée et finir par la question suivante :

Est-ce que ton usage du mail est différent selon ces personnes ?

INTERNET

Utilises-tu internet pour communiquer, à part le travail ?

si non : Pourquoi ?

On reprend l'ensemble des personnes avec qui tu communique le plus souvent par internet

Et là, c'est quoi "souvent", pour toi ?

Pour chacune de ces personnes :

(on ne traitera que les 10 personnes avec qui ego échange le plus souvent par mail)

(pour les collègues, ne retenir que ceux avec qui on parle aussi d'autre chose que de travail)

Est-ce que vous discutez sur internet **régulièrement**, ou **c'est selon**... ?

Vous **parlez de quoi**, en général, dans vos messages ?

*Relances : C'est plutôt pour se donner rendez-vous,
pour raconter des choses quotidiennes,
pour discuter de choses importantes, intimes ? Autres ?*

Est-ce que ça a **toujours été** comme ça, ou est-ce que vous le faites **plus souvent**, ou **moins souvent**, depuis quelque temps ?

Depuis quand précisément ?

Est-ce qu'il y a un **événement**, ou une **situation** qui a pu jouer là-dessus ?

(reprendre calendrier et événements cités plus haut : voir aussi en particulier changements dus au couple, mobilité, travail...)

reprendre pour chaque personne concernée et finir par la question suivante :

Est-ce que ton usage d'internet est différent selon ces personnes ?

COMPARAISON GLOBALE DES MOYENS DE COMMUNICATION

De façon générale, est-ce qu'il y a des sujets que tu abordes plus volontiers

par téléphone fixe, par téléphone mobile,
par lettre, par texto, par E-mail, par internet,
ou bien quand tu as la personne en face de toi ?

Lesquels ? Pourquoi ?

Peux-tu m'expliquer **les différences**, pour toi ?

Est-ce que ça a **toujours été comme ça**, ou bien est-ce que tu as des **moments**
plus favorables à l'un ou l'autre de ces moyens de communication ?

C'est en fonction de quoi ?

On reprend maintenant les personnes que tu vois mais à qui tu ne téléphones jamais (ni fixe ni mobile)

Pour chaque personne(notée 0 sur la liste de noms) :

Pourquoi tu ne leur téléphones jamais ?

Annexe 3

Calendrier de vie

(vague 4)

Annexe 4

Calendriers emploi et stage

(vague 4)

Annexe 5

**Schémas des articulations des « ingrédients »
et des temporalités sociales
au moment de bifurcations biographiques
(Bidart, Fribourg, 2003)**

Annexe 6

Fiche « relation »

Fiche « identité »

Dessin « densité du réseau »

